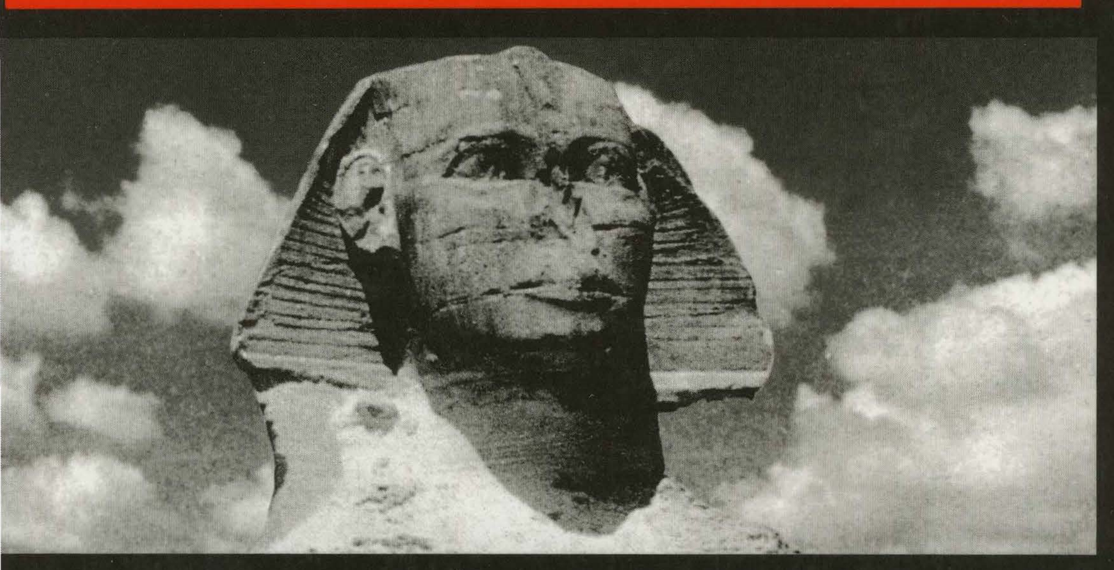
GRAHAM HANCOCK

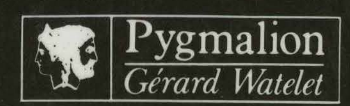
L'EMPREINTE DES DIEUX

ENQUETE SUR LA NUIT DES TEMPS ET LA FIN DU MONDE



15 000 ANS AVANT NOTRE ÈRE
LIONS ET TIGRES EN ALASKA
LA CIVILISATION PRIMORDIALE

LE GIGANTESQUE CATACLYSME
DES GÉANTS SEULS RESCAPÉS
LE 23 DÉCEMBRE 2012 ... ?



DANS LA MÊME COLLECTION

LE MYSTÈRE DE L'ARCHE PERDUE
À la recherche de l'Arche d'Alliance
par Graham Hancock
•
L'ÉNIGME SACRÉE
par Michael Baigent, Richard Leigh, Henry Lincoln
Jésus-Christ, le Saint-Graal, les Cathares, les Templiers,
à la source d'une extraordinaire remise en cause de l'Histoire
•
LE MESSAGE
par Michael Baigent, Richard Leigh, Henry Lincoln
Suite de la passionnante enquête de l'ÉNIGME SACRÉE
•
LE TEMPLE RETROUVÉ
par Henry Lincoln
Rennes-le-Château, fabuleux site d'un temple retrouvé
•
LE MYSTÈRE D'ORION
par Robert Bauval et Adrian Gilbert
•
NOSTRADAMUS
par Michel Dufresne
Un décryptage
intégral des quatrains
des Centuries
•
LE MONDE SECRET DE L'OPUS DEI
par Michel Walsh
•

L'EMPREINTE DES DIEUX

Graham Hancock

traduit de l'anglais par
Philippe Babo



Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

Titre original :
FINGERPRINTS OF THE GODS
A Quest for the Beginning and the End

Photographies par Santha Faiia

Sur simple demande adressée
aux Éditions Pygmalion / Gérard Watelet
70, avenue de Breteuil, 75007 Paris
vous recevrez gratuitement notre catalogue qui vous
tiendra au courant de nos dernières publications.

ISBN : 2-85704-496-8

Pour Santha... Merci d’être là
Avec tout mon amour

I

INTRODUCTION

Le Mystère des Cartes

1

Les cartes des anciens rois de la mer

8[e] SQUADRON DE RECONNAISSANCE TECHNIQUE (SAC).
US AIR FORCE
Base Aérienne de Westover
Massachusetts

6 juillet 1960

Objet : Mappemonde de Piri Reis

A l'attention de : Monsieur le Professeur Charles H. Hapgood,
Keene College,
Keene, New Hampshire.

Monsieur le Professeur,

Votre demande en vue de l'examen par nos services de certains détails insolites de la mappemonde de Piri Reis (1513) a retenu toute notre attention.

L'hypothèse selon laquelle la partie inférieure de la carte décrirait la côte de la Princesse Martha, de la Terre de la Reine Maud (Antarctique), et la péninsule de Palmer, nous semble plausible. Il s'agit, à notre avis, de l'interprétation la plus logique, et, selon toutes probabilités, la plus correcte de cette carte.

Les contours apparaissant dans la partie inférieure de la carte correspondent de manière tout à fait remarquable avec les résultats du profil sismique de la calotte glaciaire antarctique réalisé par l'expédition anglo-suédoise de 1949.

On peut inférer de ce qui précède que *cette côte a été cartographiée avant que la calotte glaciaire ne la recouvre.*

La calotte glaciaire, dans cette région, est aujourd'hui épaisse d'environ mille cinq cents mètres.

Nous n'avons aucune idée de la manière dont les informations figurant sur cette carte peuvent être conciliées avec l'état des connaissances géographiques en 1513.

HAROLD Z. OHLMEYER
Lt-Colonel, USAF
Chef du Squadron

Son style administratif mis à part, la lettre du Lt-Colonel Ohlmeyer[1] revêt une importance capitale. Si la Terre de la Reine Maud a été cartographiée avant d'être recouverte par la glace, la carte originelle doit avoir été réalisée à une époque extraordinairement reculée.

Quand exactement ?

On estime d'ordinaire que la calotte glaciaire antarctique, dans son étendue et sa forme actuelles, est vieille de plusieurs millions d'années. A l'examen, cette théorie prête sérieusement le flanc à la critique – si sérieusement qu'il n'est point besoin de supposer que la carte dressée par l'amiral Piri Reis décrive la Terre de la Reine Maud telle qu'elle se présentait il y a plusieurs millions d'années. Les données les plus récentes laissent penser que la Terre de la Reine Maud et les régions voisines apparaissant sur la carte ont été libres de glaces pendant une longue période, qui a vraiment pris fin il y a à peine six mille ans[2]. Ces données, sur lesquelles nous reviendrons au chapitre suivant, nous dispensent de la tâche écrasante d'avoir à déterminer qui aurait disposé de la technologie permettant de réaliser un relevé géographique précis de l'Antarctique, il y a, mettons, deux millions d'années avant J.-C., longtemps avant l'apparition sur terre de notre propre espèce. Dans la mesure où la cartographie est une activité complexe et *civilisée*, ces mêmes indices nous obligent à nous demander comment une telle tâche a pu être accomplie même quatre mille ans avant notre ère, bien avant le développement des premières véritables civilisations reconnues par les historiens.

Quand l'Antarctique était libre de glaces

A ce point de notre démonstration, le lecteur gardera à l'esprit les faits historiques et géologiques élémentaires suivants :

1. La carte de Piri Reis, qui est un document authentique, et non une quelconque supercherie, a été réalisée à Constantinople en l'an 1513 de notre ère[3*].
2. Elle montre essentiellement la côte occidentale de l'Afrique, la côte orientale de l'Amérique et la côte de l'Antarctique au sud de l'océan Atlantique.
3. Piri Reis ne peut avoir obtenu ses informations sur cette dernière région auprès des navigateurs de son temps, dans la mesure où l'Antarctique ne sera découvert qu'en 1818, trois siècles plus tard.
4. La présence de la côte de la Terre de la Reine Maud sur la carte constitue un véritable casse-tête dans la mesure où les données fournies par la géologie confirment que la date la plus tardive à laquelle elle aurait pu être relevée et cartographiée *libre de glaces* est 4000 av. J.-C.[4]
5. Il n'est pas possible de déterminer avec précision la date *la plus reculée* à laquelle une telle tâche aurait pu être accomplie, mais il semble que le littoral de la Terre de la Reine Maud soit resté libre de glaces, de manière durable, pendant au moins neuf mille ans avant qu'il n'ait été englouti entièrement par la calotte glaciaire[5].
6. Les premières civilisations connues ne sont apparues qu'au lendemain de la période concernée – après 4000 av. J.-C.

En d'autres termes, la véritable énigme posée par cette carte de 1513 n'est pas tant le fait qu'elle comprenne un continent resté inconnu jusqu'en 1818, mais qu'elle décrive une partie de la côte de ce continent dans des conditions climatiques qui ont pris fin il y a six mille ans et ne se sont pas renouvelées depuis.

Comment tout cela s'explique-t-il ? Piri Reis nous donne obligeamment la réponse dans une série de notes écrites de sa main sur la carte elle-même. Il nous apprend qu'il n'est pas responsable du relevé et de la cartographie d'origine. Bien au contraire, il reconnaît que son rôle fut seulement celui d'un compilateur et d'un copiste, et que sa carte s'inspire d'un grand nombre de cartes antérieures[6]. Certaines de ces dernières ont été dressées par des découvreurs contemporains ou quasi contemporains de Reis (notamment Christophe Colomb), qui avaient à cette date déjà atteint les Antilles et les côtes de l'Amérique, mais d'autres étaient des documents remontant au quatrième siècle avant J.-C., voire encore plus anciens[7].

Piri Reis n'avançait aucune hypothèse quant à l'identité des cartographes qui auraient réalisé les premières cartes. En 1966, cependant, le professeur Hapgood proposa une solution inédite et provocante à ce problème. Dans son ouvrage *Maps of the Ancient Sea Kings* (« Les

* Voir reproduction des cartes en hors-texte.

Cartes des anciens rois de la mer »), il soutint que certaines des cartes originelles utilisées par Piri Reis, en particulier celles qui, selon l'amiral, dataient du quatrième siècle avant notre ère, étaient elles-mêmes fondées sur des sources *encore plus anciennes*, lesquelles s'appuyaient à leur tour sur des sources datant de l'antiquité la plus reculée. A son avis, des preuves irréfutables démontraient que la terre avait été entièrement cartographiée avant l'an - 4000 par une civilisation inconnue ayant atteint un haut degré de savoir-faire technologique[8] :

> « Il semble, concluait-il, que des informations géographiques d'une grande précision se soient transmises de peuple en peuple dans la plus haute antiquité. Ces cartes, selon toute vraisemblance, ont été dressées par un peuple inconnu, puis léguées à d'autres civilisations – peut-être les Crétois de l'époque de Minos et les Phéniciens, qui furent, pendant plus de mille ans, les plus grands marins du monde antique. Nous savons qu'elles furent recueillies et étudiées dans la grande bibliothèque d'Alexandrie, en Égypte, et que les géographes qui y travaillaient en ont réalisé des compilations »[9].

A partir d'Alexandrie, selon la reconstitution d'Hapgood, des copies de ces compilations et certaines cartes originales auraient été transférées dans d'autres grands centres intellectuels – notamment Constantinople. Finalement, après la prise de Constantinople par les Vénitiens pendant la Quatrième Croisade en 1204, les cartes commencèrent à parvenir entre les mains des marins et des découvreurs européens :

> « La plupart de ces cartes concernaient la Méditerranée et la mer Noire, mais des cartes d'autres régions étaient également disponibles. Certaines d'entre elles représentaient le continent américain, ainsi que les océans Arctique et Antarctique. Il ne fait aucun doute que d'anciens voyageurs avaient parcouru la terre du pôle Nord au pôle Sud. Aussi incroyable que cela puisse paraître, nous avons la preuve qu'un peuple ancien a exploré l'Antarctique quand ce continent était encore libre de glaces. Il est également manifeste que ce peuple disposait d'instruments de calcul des longitudes largement supérieurs à tous ceux que posséderaient les peuples de l'Antiquité, du Moyen-Age, et de l'époque moderne avant la seconde moitié du XVIIIe siècle.
>
> Ces traces d'une technologie perdue viennent à l'appui des nombreuses hypothèses relatives à l'existence, dans les temps les plus reculés, d'une civilisation disparue. Les spécialistes représentant la science officielle ont rejeté la plupart de ces

> indices comme de pures fables, mais certaines preuves *ne peuvent pas* être écartées. Cela suppose que toutes les autres preuves mises en avant dans le passé doivent être réexaminées en dehors de toute idée préconçue. »[10]

Malgré le soutien retentissant d'Albert Einstein *(voir infra)*, et bien que John Wright, le président de l'American Geographical Society, ait reconnu par la suite qu'Hapgood avait « émis des hypothèses qui méritaient plus ample vérification », aucun chercheur ne s'est penché depuis lors sur ces étranges cartes anciennes. Bien plus, loin d'avoir été applaudi pour avoir apporté une contribution sérieuse et nouvelle au débat sur les origines de la civilisation humaine, Hapgood fut jusqu'à sa mort regardé de haut par la plupart de ses pairs, qui, en guise de discussion de ses théories, se bornèrent à « le couvrir de sarcasmes inqualifiables, en insistant sur des vétilles et des faits invérifiables pour fonder leur condamnation, et en cherchant de cette façon à éviter tout véritable débat »[11].

Un homme en avance sur son temps

Charles Hapgood, disparu depuis, enseignait l'histoire des sciences au Keene College, dans le New Hampshire, aux Etats-Unis. Ce n'était ni un géologue, ni un historien de l'Antiquité. Il est possible, cependant, que les générations futures se souviennent de lui comme de l'homme qui a réécrit l'histoire du monde, et dont les travaux ont, pour une bonne part, révolutionné la science géologique.

Albert Einstein fut l'un des premiers à le comprendre en acceptant de rédiger la préface au livre qu'Hapgood écrivit en 1953, *Earth's Shifting Crust* (« Le Glissement de l'écorce terrestre »), quelques années avant d'entreprendre ses recherches sur la carte de Piri Reis :

> « Je reçois souvent des lettres de personnes désirant me consulter sur leurs travaux inédits, observait Einstein. Il va sans dire que ces travaux sont dans leur grande majorité dépourvus de la moindre valeur scientifique. Le tout premier courrier, cependant, que m'adressa Mr. Hapgood, m'a électrisé. Son idée est originale, d'une grande simplicité, et – si rien ne vient la contredire – d'une grande importance pour tout ce qui touche à l'histoire de la surface du globe. »[12]

L'idée exposée par Hapgood dans son ouvrage de 1953 est une théorie géologique planétaire qui explique avec subtilité comment et pourquoi de grandes parties de l'Antarctique seraient restées libres

de glaces jusqu'en 4000 av. J.-C., ainsi qu'un grand nombre d'autres anomalies géophysiques. Sa thèse peut se résumer ainsi :

1. L'Antarctique n'a pas toujours été recouvert par les glaces. Il a même bénéficié pendant une certaine période d'un climat beaucoup plus chaud qu'aujourd'hui.
2. Ce continent jouissait d'un climat chaud parce qu'il n'était pas physiquement situé au pôle Sud pendant cette période. Il se trouvait à environ 3 000 km au nord – « au nord du cercle antarctique, dans un environnement climatique tempéré, ou froid-tempéré ».[13]
3. Le continent a trouvé sa position actuelle à l'intérieur du cercle antarctique sous l'effet d'un mécanisme baptisé « déplacement de l'écorce, ou de la croûte terrestre ». Selon ce phénomène, qui ne doit surtout pas être confondu avec la « tectonique des plaques » ou la « dérive des continents », la lithosphère, l'ensemble de la croûte externe de la Terre, « peut basculer de temps à autre, glissant sur la masse intérieure molle, tout comme la peau d'une orange, si elle se détachait de la pulpe, pourrait pivoter tout d'une pièce sur la partie intérieure du fruit »[14].
4. Pendant le glissement vers le sud de l'Antarctique provoqué par l'*earth-crust displacement*, le continent serait progressivement devenu plus froid, avec la formation d'une calotte glaciaire s'étendant inexorablement pendant plusieurs millénaires avant d'atteindre ses dimensions actuelles[15].

Les arguments venant à l'appui de ces thèses révolutionnaires seront exposés plus en détail dans la huitième partie de ce livre. Les géologues orthodoxes, cependant, se sont toujours refusé à admettre la théorie d'Hapgood (bien qu'aucun d'eux n'ait réussi à prouver qu'elle était fausse). Cette théorie soulève de nombreuses questions.

La plus importante, de loin, est la suivante : quel mécanisme concevable aurait été capable d'imprimer une poussée suffisamment forte sur la lithosphère pour provoquer un phénomène d'une aussi grande ampleur qu'un déplacement de la croûte terrestre ?

Nous ne trouverons pas de meilleur guide qu'Einstein pour résumer les trouvailles d'Hapgood :

> « Dans les régions polaires, s'opère un dépôt continuel de glace, laquelle ne se répartit pas de façon égale autour du pôle. La rotation de la Terre agit sur ces dépôts dissymétriques, et imprime une force centrifuge agissant sur la croûte rigide de la Terre. D'une intensité croissante, la force centrifuge ainsi produite induira, à partir d'un certain seuil, un déplacement de la croûte terrestre sur le reste du globe... »[16]

La carte de Piri Reis semble comporter, accessoirement, de surprenants indices venant étayer la thèse d'une glaciation récente de certaines parties de l'Antarctique à la suite d'un basculement soudain vers le sud de la croûte terrestre. De plus, dans la mesure où une telle carte ne peut avoir été dressée qu'*avant* 4000 av. J.-C., ses implications quant à l'histoire de la civilisation humaine sont étonnantes. Avant - 4000, aucune civilisation n'est censée avoir existé.

Au risque de simplifier à l'excès, les historiens « orthodoxes » s'accordent sur les points suivants :

- La civilisation s'est d'abord développée dans le Croissant Fertile du Moyen-Orient.
- Ce processus n'a commencé qu'après - 4000, pour culminer avec l'apparition des premières véritables civilisations (Sumer et l'Egypte) vers - 3000, bientôt suivies par la vallée de l'Indus et la Chine.
- Mille cinq cents ans plus tard environ, la civilisation a surgi spontanément et indépendamment en Amérique.
- Depuis - 3000 dans l'Ancien Monde (et - 1500 dans le Nouveau) la civilisation a régulièrement « évolué » vers des formes de plus en plus perfectionnées, complexes et productives.
- En conséquence, et en particulier par rapport à la civilisation industrielle occidentale moderne, toutes les anciennes cultures (et leurs œuvres) doivent être considérées comme essentiellement primitives (les astronomes sumériens scrutaient les cieux avec une crainte irrationnelle, et même les pyramides d'Egypte ne peuvent avoir été construites que par des hommes « primitifs sous le rapport de la technologie »).

Les informations fournies par la carte de Piri Reis paraissent contredire tout cela.

Piri Reis et ses sources

En son temps, Piri Reis était un personnage célèbre ; son identité historique est formellement établie. Amiral de la marine ottomane, il prit part à de nombreuses batailles navales – souvent avec succès – vers le milieu du seizième siècle. Tenu de surcroît pour un expert en matière d'hydrographie méditerranéenne, il est l'auteur d'un ouvrage de navigation réputé, le *Kitabi Bahriye*, qui fournit une description complète des côtes, ports, courants, hauts-fonds, atterrages, baies et détroits des mers Egée et Méditerranée. Malgré une illustre carrière, il tomba en disgrâce et fut décapité en l'an 1554 ou 1555[17].

Les documents dont s'est inspiré Piri Reis pour dresser sa carte de

1513 étaient conservés, selon toute vraisemblance, à Constantinople, dans la Bibliothèque Impériale, à laquelle l'amiral pouvait accéder librement. Ces sources (qui provenaient peut-être d'autres centres intellectuels encore plus anciens, ou y avaient été copiées) n'existent plus, ou, du moins, ont disparu. La carte de Piri Reis n'a été retrouvée, peinte sur une peau de gazelle et conservée sous la forme d'un rouleau sur une étagère poussiéreuse de la bibliothèque de l'ancien Palais Impérial de Constantinople, qu'en 1929[18].

L'héritage d'une civilisation disparue ?

Comme le Lt-Colonel Ohlmeyer, à demi incrédule, le reconnaissait dans sa lettre au professeur Hapgood en 1960, la carte de Piri Reis décrirait la *topographie subglaciale*, le profil véritable de la terre antarctique de la Reine Maud *sous la glace*. Ce profil est resté complètement caché à partir de l'an 4000 av. J.-C. (quand la calotte glaciaire, dans son avancée, l'a recouvert), pour être dévoilé à nouveau suite au relevé sismique exhaustif de la Terre de la Reine Maud effectué en 1949 par une équipe scientifique anglo-suédoise.

Si Piri Reis avait été le seul cartographe à avoir eu accès à d'aussi insolites informations, on aurait tort d'attacher une trop grande importance à sa carte. Tout au plus pourrait-on dire que la précision des contours portés sur le document n'est qu'une coïncidence. Cependant, l'amiral turc était loin d'être le seul géographe à détenir de telles connaissances en apparence aussi invraisemblables et inexplicables. Il serait futile de spéculer plus avant que ne l'a déjà fait Hapgood quant à la nature de la « filiation souterraine » qui aurait véhiculé et préservé à travers les âges de telles connaissances, transmettant des bribes de ce savoir de la nuit des temps d'une culture à l'autre, et d'une époque à l'autre. Quel qu'ait été le processus à l'œuvre, le fait est qu'un certain nombre d'autres cartographes semblent avoir partagé les mêmes étonnants secrets.

Tous ces géographes auraient-ils exploité, même à leur insu, le prodigieux héritage scientifique d'une civilisation disparue ?

2

Des fleuves dans l'Antarctique

PENDANT les vacances de Noël 1959-60, Charles Hapgood effectuait des recherches sur l'Antarctique dans la salle de consultation de la Bibliothèque du Congrès à Washington. Depuis plusieurs semaines, il travaillait là, perdu dans ses travaux, entouré de centaines de cartes médiévales.

> « Je découvris, raconte-t-il, toutes sortes de choses fascinantes que je ne m'attendais pas à trouver, notamment plusieurs cartes décrivant le continent austral. Puis, un jour, je tournai une page, et restai pétrifié. Quand mes yeux tombèrent sur l'hémisphère sud d'une carte du monde dessinée par Oronteus Finaeus [Oronce Fine] en 1531, j'eus sur-le-champ la conviction que j'avais trouvé une carte authentique de l'Antarctique.
>
> La forme générale du continent ressemblait de manière frappante aux contours que l'on peut voir sur nos cartes modernes. La position du pôle Sud, à peu près au centre du continent, semblait grosso modo correcte. Les cordillères qui bordaient les côtes correspondaient aux nombreuses chaînes montagneuses qui ont été découvertes dans l'Antarctique au cours des années récentes. Il était clair, également, qu'il ne s'agissait pas d'une création fantaisiste de l'imagination d'un cartographe. Les chaînes montagneuses étaient individualisées – certaines se trouvaient tout près des côtes, d'autres en retrait. Des fleuves se jetant dans la mer prenaient leur source

> dans la plupart d'entre elles, et le réseau hydrographique de chacun d'eux était représenté de manière très cohérente. Ceci suggérant, bien sûr, que les côtes devaient être libres de glaces quand la carte originelle a été dressée. L'intérieur des terres, cependant, était totalement dépourvu de rivières et de montagnes, ce qui peut laisser penser que la glace y était présente. »[1]

En examinant de plus près la carte d'Oronce Fine*, Charles Hapgood et Charles Strachan, chercheur au M.I.T., aboutirent aux conclusions suivantes :

1. Cette carte a été copiée et compilée à partir de plusieurs cartes établies selon plusieurs méthodes de projection différentes[2].
2. Plusieurs régions côtières de l'Antarctique, notamment les Terres de la Reine Maud, d'Enderby, de Wilkes, de Mary Bird et de Victoria (la côte Est de la mer de Ross), y sont bel et bien représentées, *libres de glaces*[3].
3. Comme dans le cas de la carte de Piri Reis, le profil général du terrain et les accidents de relief visibles correspondent étroitement aux cartes de relevé sismique de la surface terrestre *subglaciale* l'Antarctique[4].

La carte d'Oronce Fine, concluait Hapgood, semblait accréditer « la thèse surprenante selon laquelle l'Antarctique aurait été visité, voire peuplé par l'homme quand il était encore largement, sinon entièrement dépourvu de glaces. Il va sans dire que cette hypothèse renvoie à une très haute antiquité... [De fait], la carte d'Oronce Fine fait remonter la civilisation des auteurs des cartes originelles à une époque contemporaine de la fin de la première Ere Glaciaire dans l'hémisphère Nord. »[5]

La mer de Ross

D'autres arguments à l'appui de cette hypothèse peuvent être déduits de la manière dont la mer de Ross est représentée sur la carte d'Oronce Fine. Là où aujourd'hui les grands glaciers Beardmore et Scott se déversent dans la mer, la carte de 1531 laisse apparaître des estuaires, des fjords et des cours d'eau. De ces observations, on ne peut que conclure que la mer de Ross, ou ses côtes, était dépourvue de glaces quand les cartes originelles utilisées par Oronce Fine ont été dressées : « Il devait aussi y avoir nécessairement un immense hinterland libre de glaces pour alimenter les fleuves et les rivières.

* Voir hors-texte.

De nos jours, toutes ces côtes et leur hinterland sont profondément enfouis sous une calotte glaciaire épaisse de plus de 1 500 m, tandis que la mer de Ross elle-même est recouverte d'une banquise épaisse de plusieurs centaines de mètres »[6].

Les résultats des études menées en mer de Ross corroborent la théorie selon laquelle l'Antarctique aurait été cartographié par une civilisation inconnue pendant la période de dégel général qui a pris fin vers - 4000. Cette hypothèse a notamment été confirmée par les carottages effectués en 1949 par l'Américain Byrd, lors de l'une de ses expéditions en Antarctique, en vue de recueillir des échantillons de sédiments du fond de la mer de Ross. Ces échantillons laissaient apparaître un certain nombre de couches de stratification clairement délimitées, correspondant chacune à des conditions climatiques et écologiques différentes : « dépôts marins glaciaires grossiers », « moyens », « fins », etc. La plus suprenante découverte, cependant, révélait « que plusieurs couches étaient formées de sédiments à grains fins et variés, comme ceux charriés jusqu'à la mer par des rivières prenant leur source dans des terres tempérées, i.e. libres de glaces... »[7]

En utilisant la méthode de datation à l'ionium mise au point par le Dr W.D. Urry (qui met en jeu trois différents éléments radio-actifs que l'on trouve dans l'eau de mer[8]), des chercheurs de l'Institut Carnegie à Washington ont réussi à établir de façon certaine que de grands fleuves charriant des sédiments fins ont effectivement coulé dans l'Antarctique jusqu'en 6000 av. J.C., comme le montrerait la carte d'Oronce Fine. Ce n'est qu'après cette date, vers - 4000, que « des sédiments de type glaciaire ont commencé à se déposer au fond de la mer de Ross... Les carottages indiquent qu'un climat chaud a régné pendant une longue période antérieurement à cette date. »[9]

Mercator et Buache

Ainsi, les cartes de Piri Reis et d'Oronce Fine nous donnent un aperçu de l'Antarctique comme aucun cartographe des temps historiques n'a pu le faire. Toutes seules, bien sûr, ces deux pièces à conviction ne suffiraient pas à nous convaincre que nous tenons là les traces d'une civilisation disparue. Et si trois, quatre, voire six cartes nous enseignaient les mêmes leçons, pourrait-on les ignorer avec autant de raison ?

Peut-on, par exemple, continuer à ignorer les implications historiques de certaines des cartes dressées par le plus fameux cartographe du seizième siècle – Gerhard Kremer, plus connu sous le nom de Mercator ?* Surtout connu pour la projection qui porte son nom,

* Voir hors-texte.

encore utilisée sur toutes les cartes du monde d'aujourd'hui, cet énigmatique personnage (qui, pour des raisons inexpliquées, se rendit en Egypte et visita la Grande Pyramide en 1563[10]) s'adonna inlassablement à la recherche de sources remontant aux temps les plus reculés. Il passa de nombreuses années à constituer avec patience une bibliothèque de référence aussi vaste qu'éclectique concernant la cartographie de l'Antiquité[11].

De manière significative, Mercator inclut l'œuvre d'Oronce Fine dans son *Atlas* de 1569, et il fit lui-même figurer l'Antarctique sur plusieurs des cartes qu'il dressa cette année-là. Diverses régions parfaitement identifiables du continent austral (alors inconnu) apparaissent ainsi sur ces cartes : les caps Dart et Herlacher de la Terre de Mary Byrd, le littoral de la mer d'Amundsen, l'île Thurston (Terre d'Ellsworth), les îles Fletcher de la mer de Bellingshausen, l'île Alexandre Ier, la péninsule Antarctique (ou « Palmer »), la mer de Weddell, le cap Norvegia, les monts Regula de la Terre de la Reine Maud (représentés sous la forme d'un archipel), les monts Muhlig-Hoffman (idem), la côte du Prince Harald et le glacier Shirase (alors un estuaire), l'île Padda de la baie de Lutzow-Holm, et la côte du Prince Olaf de la Terre d'Enderby. « Parfois, ces détails topographiques sont plus distinctement identifiables que sur la carte d'Oronce Fine » note Hapgood, « et il semble manifeste que Mercator avait la plupart du temps à sa disposition d'anciennes cartes différentes de celles utilisées par Oronce Fine. »[12]

Et Mercator n'était pas seul dans ce cas.

Philippe Buache, un géographe français du XVIIIe siècle, devait publier une carte de l'Antarctique* bien avant que le continent austral n'ait été « officiellement » découvert. Et l'extraordinaire particularité de cette carte est qu'elle semble s'appuyer sur des cartes faites plus tôt, *peut-être des milliers d'années plus tôt*, que celles utilisées par Oronce Fine et Mercator. Ce que Buache nous donne à voir est une représentation d'une précision stupéfiante de l'Antarctique tel qu'il se présentait *quand il était totalement dépourvu de glaces*[13]. Sa carte révèle la topographie subglaciale de l'ensemble du continent, dont on avait encore une connaissance très imparfaite en 1958, lorsqu'un relevé sismique exhaustif fut effectué, dans le cadre de l'Année Géophysique Internationale.

Ce relevé ne fit que confirmer ce que Buache avait déjà révélé lors de la publication de sa carte de l'Antarctique en 1737. Fondant sa cartographie sur d'anciennes sources aujourd'hui perdues, l'académicien français faisait apparaître de manière très nette un grand bras de mer divisant le continent austral en deux grandes masses de terres, situées de part et d'autre d'une ligne aujourd'hui matérialisée par les monts Transantarctiques.

* Voir hors-texte.

Un tel bras de mer, reliant les mers de Ross, Weddell et Bellingshausen, apparaîtrait au grand jour si l'Antarctique était libre de glaces. Comme le relevé de 1958 le montre, le continent (représenté sur les cartes modernes comme un seul ensemble de terres continu) consiste en fait en un archipel de grandes îles, liées ensemble par une calotte glaciaire épaisse de plus de 1 500 m.

Qui étaient ces premiers cartographes ?

Comme nous l'avons vu, de nombreux géologues orthodoxes sont convaincus qu'un tel bras de mer a été définitivement recouvert par les glaces il y a plusieurs millions d'années. Du point de vue de la science « officielle », cependant, il est tout aussi « orthodoxe » d'affirmer qu'aucun être humain n'existait en ces temps reculés, sans parler d'êtres humains capables de cartographier avec précision les terres formant l'Antarctique. Le grand problème soulevé par les données fournies par Buache* et les relevés de l'Année Géophysique Internationale est que ces terres semblent *bel et bien* avoir été cartographiées à une époque où elles étaient libres de glaces. Ce qui place nos savants face à deux propositions contradictoires.

Laquelle des deux est-elle correcte ?

Si nous nous rallions à la thèse des géologues classiques et acceptons le fait que des millions d'années se sont écoulés depuis que l'Antarctique a été libre de glaces pour la dernière fois, alors tout ce que nous croyons savoir de l'évolution humaine – toutes les thèses énoncées par Darwin et ses successeurs – doit être faux. Hypothèse qui paraît tout à fait inconcevable : les abondantes traces fossiles parvenues jusqu'à nous prouvent sans l'ombre d'un doute que les ancêtres de l'homme étaient encore très peu évolués il y a 2 ou 3 millions d'années – des hominidés aux arcades sourcillières proéminentes, s'aidant des mains pour marcher, et *a fortiori* incapables de tâches intellectuelles aussi complexes que la cartographie !

Devons-nous dès lors faire surgir des cartographes du fin fond de l'espace à bord de soucoupes volantes pour expliquer l'existence de cartes perfectionnées montrant l'Antarctique libre de glaces ? Ou devons-nous revenir aux implications de la théorie du déplacement de la croûte terrestre d'Hapgood, qui permettraient de comprendre comment le continent austral se serait trouvé libre de glaces – c'est ainsi qu'il apparaît sur la carte de Buache – il y a à peine 15 000 ans[14] ?

Est-il possible qu'une civilisation humaine, assez avancée pour avoir cartographié l'Antarctique, se soit développée vers l'an -13000, pour disparaître ensuite ? Et, si tel est le cas, à quelle date ?

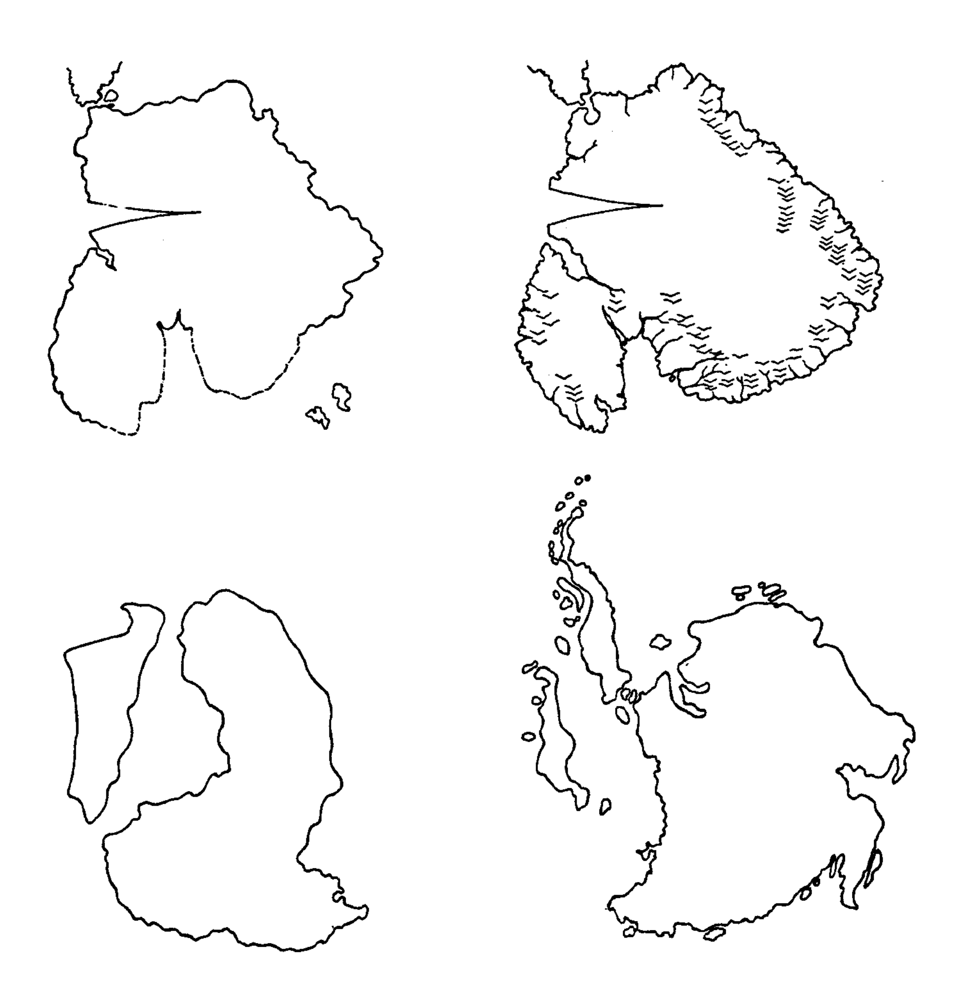
* Voir hors-texte.

De l'examen comparatif des cartes de Piri Reis, Oronce Fine, Mercator et Buache, ressort la forte, quoique déroutante impression que la topographie de l'Antarctique a été *continuellement étudiée*, sur une période de plusieurs milliers d'années, pendant que la calotte glaciaire s'étendait progressivement vers l'extérieur, à partir de l'intérieur des terres, renforçant son emprise au fil des millénaires, mais n'engloutissant les côtes du continent austral qu'aux alentours de - 4000. Les sources originelles sur lesquelles sont basées les cartes de Piri Reis et de Mercator doivent avoir été élaborées vers la fin de cette période, lorsque seules les côtes étaient libres de glaces. Celles sur lesquelles s'appuie la carte d'Oronce Fine, par contre, semblent dater d'une période largement antérieure, lorsque la calotte glaciaire n'était présente que dans l'intérieur du continent. Enfin, les sources de la carte de Buache paraissent remonter à une période encore plus ancienne (vers -13000), quand l'Antarctique était entièrement dépourvu de glaces.

Les sources de l'Amazone

D'autres parties du monde ont-elles été cartographiées pendant la même période (grosso modo entre -13000 et -4000), et à de tels intervalles ? On trouvera peut-être la réponse dans la carte de Piri Reis, qui comporte d'autres énigmes en dehors du « mystère de l'Antarctique » :

- Dressée en 1513, la carte atteste une extraordinaire connaissance de l'Amérique du Sud – et pas seulement de sa côte orientale, mais aussi de la cordillère des Andes, dans l'Ouest du continent, bien sûr inconnu à cette époque. La carte montre avec exactitude le fleuve Amazone prenant sa source dans ces montagnes inexplorées et coulant vers l'est.
- En fait, l'Amazone apparaît *deux fois* sur la carte de Piri Reis, elle-même compilée à partir de plus d'une vingtaine de documents originels plus ou moins anciens (l'amiral turc, travaillant à partir de sources divergentes, ayant très probablement cru avoir affaire à deux fleuves différents). Ainsi, le cours de l'Amazone est représenté une première fois jusqu'à son embouchure, qui se confond avec le « rio Para », mais la grande île de Marajo n'apparaît pas. Selon Hapgood, cela voudrait dire que l'une des cartes d'origine sur lesquelles s'est appuyé Piri Reis doit dater de l'époque (peut-être il y a quinze mille ans) où le rio Para constituait le principal, voire le seul estuaire de l'Amazone, et ou l'île de Marajo était soudée au continent sur la rive nord du fleuve. La seconde représentation



En haut à gauche et à droite : sur ces cartes de Mercator et Oronce Fine redessinées, on peut voir la glaciation progressive de l'Antarctique. *En bas à gauche* : carte de Buache simplifiée. *En bas à droite* : topographie subglaciale de l'Antarctique, selon les relevés sismiques modernes.

de l'Amazone fait apparaître, pour sa part, l'île de Marajo (avec un degré de précision inouï), malgré le fait que cette île ne fut découverte qu'en 1543. A nouveau, on peut s'interroger sur l'existence d'une civilisation inconnue qui aurait mené des travaux de cartographie sur plusieurs millénaires, consignant les moindres changements dans la topographie des continents. Piri Reis se serait lui-même appuyé sur plusieurs cartes datant de périodes différentes, laissées derrière elle par cette civilisation.

- Ni l'Orénoque, ni son delta actuel ne sont représentés sur la carte de Piri Reis. A la place, comme Hapgood le démontre, deux estuaires pénétrant loin à l'intérieur des terres (sur plus de 150 km) figurent non loin de l'emplacement de l'embouchure actuelle. La longitude sur le quadrillage correspondrait à celle de l'Orénoque, et il en irait de même pour la latitude. Se peut-il que ces estuaires aient été comblés depuis, et remplacés par le delta que l'on connaît aujourd'hui ?
- Bien qu'elles n'aient été découvertes qu'en 1592, les îles Falkland (ou Malouines) apparaissent sur la carte de 1513 à leur latitude exacte.
- Enfin, autre détail probablement hérité de la bibliothèque de cartes anciennes exploitée par Piri Reis, une grande île apparaît sur sa carte dans l'océan Atlantique, à l'est des côtes de l'Amérique du Sud, là où aucune île semblable n'existe aujourd'hui. Est-ce pure coïncidence que cette île « imaginaire » soit précisément située au-dessus de la grande dorsale médiane sous-marine de l'Atlantique, juste au nord de l'équateur, à 1 200 km à l'est des côtes du Brésil, là où les minuscules rochers de St Pierre et St Paul émergent des vagues ? Ou bien la carte d'origine sur laquelle figurait cette île nous ferait-elle remonter loin dans l'époque glaciaire, quand le niveau des océans était beaucoup plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui et qu'une grande île se serait effectivement dressée à cet endroit[15] ?

Les époques glaciaires et le niveau des mers

D'autres cartes du seizième siècle laissent penser que leurs auteurs se sont fondés sur des descriptions précises de la planète datant de la dernière période glaciaire. L'une d'elles fut établie en 1539 par le Turc Hadji Ahmed, un cartographe qui, selon les termes de Ch. Hapgood, a vraisemblablement eu accès à des cartes anciennes « de la plus extraordinaire espèce ».

La particularité la plus étrange et la plus frappante de la carte d'Hadji Ahmed est qu'elle représente très distinctement une bande de

terre large de plus de 1 500 km, reliant l'Alaska à la Sibérie. Un tel « pont terrestre », selon la terminologie des géologues, a bel et bien existé (à l'emplacement de l'actuel détroit de Bering), mais il fut submergé lors de la montée du niveau des océans à la fin de la dernière période glaciaire.

La montée des eaux fut provoquée par la fonte précipitée de la calotte glaciaire, en retrait dans l'ensemble de l'hémisphère nord vers -10000. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'au moins une ancienne carte semble montrer le Sud de la Suède recouvert de vestiges de glaciers du type de ceux qui étaient auparavant omniprésents à ces latitudes. Nous voulons parler de la fameuse Carte du Nord de Ptolémée : établie au second siècle de notre ère, cette œuvre remarquable, due au dernier grand géographe de l'antiquité classique, fut perdue pendant plusieurs centaines d'années avant d'être redécouverte au quinzième siècle[16].

Ptolémée fréquentait assidument la Bibliothèque d'Alexandrie, qui contenait la plus importante collection de manuscrits de l'Antiquité[17], et c'est là qu'il consulta les documents remontant à la nuit des temps qui lui permirent d'établir sa propre carte. Accepter la possibilité que la version originelle d'au moins une des cartes auxquelles il se réfère ait été dressée vers l'an 10000 av. J.-C. nous aiderait à comprendre pourquoi il a représenté des glaciers – caractéristiques, précisément, de cette époque –, « ainsi que des lacs (...) et des rivières, ressemblant fortement à des rivières glaciaires (...) prenant leur source dans les glaciers et se déversant dans les lacs. »[18]

Il est probablement superflu d'ajouter que personne sur terre à l'époque où Ptolémée dessina sa carte (*i.e.*, sous l'empire romain) ne soupçonnait, ni de près, ni de loin, que l'Europe du Nord ait été un jour enfouie sous les glaces, et ce pendant plusieurs millénaires. Et il en allait de même des hommes du quinzième siècle, contemporains de la redécouverte de la carte. En fait, il est impossible de comprendre comment les glaciers résiduels et autres détails figurant sur la carte de Ptolémée peuvent avoir été cartographiés, imaginés ou inventés par l'une ou l'autre des civilisations connues antérieures à la nôtre.

Les implications de ce constat sont évidentes. Tout comme les conclusions que l'on peut tirer de l'examen d'une autre carte, le portulan de Iehudi Ibn Ben Zara, dressé en l'an 1487. Cette carte de l'Europe et de l'Afrique du Nord est peut-être basée sur des sources encore plus anciennes que celles de la carte de Ptolémée, car elle fait apparaître, semble-t-il, des glaciers beaucoup plus au sud que la Suède (en fait, à peu près à la même latitude que l'Angleterre), et représenter la Méditerranée, l'Adriatique et la mer Egée dans l'état où elles se trouvaient probablement avant la fonte de la calotte glaciaire européenne. Le niveau des mers était, bien évidemment, sensi-

blement plus bas qu'aujourd'hui. A cet égard, il est intéressant de noter, par exemple, que les îles de la mer Egée apparaissent sur cette carte beaucoup plus nombreuses qu'elles ne le sont de nos jours. A première vue, cela peut paraître étrange. Cependant, si dix ou douze mille ans se sont bel et bien écoulés depuis l'époque où la carte d'Ibn Ben Zara a été dressée, cette bizarrerie peut s'expliquer de manière très simple : les îles manquantes ont très certainement été submergées lors de la montée des océans à la fin de la dernière période glaciaire.

Une fois de plus, nous avons le sentiment de contempler les traces d'une civilisation disparue – une civilisation capable de dresser, avec une stupéfiante précision, des cartes de contrées séparées les unes des autres par plusieurs milliers de kilomètres.

Quel type de technologie, et quelles connaissances scientifiques auraient été nécessaires pour accomplir une telle tâche ?

3

Des bribes d'une science disparue

NOUS avons vu que la carte dressée par Mercator en 1569 comporte une description précise des côtes de l'Antarctique telles qu'elles se présentaient très vraisemblablement il y a plusieurs milliers d'années, lorsqu'elles étaient libres de glaces. Bizarrement, cette carte est *beaucoup moins* précise dans sa description d'une autre région, la côte Ouest de l'Amérique du Sud, qu'une carte antérieure (1538), également de la main de Mercator.

La raison de cette disparité pourrait tenir au fait que le grand géographe du seizième siècle a utilisé pour sa première carte des documents très anciens, alors que, pour la seconde, il s'est appuyé sur les observations et les mesures des premiers découvreurs espagnols de cette côte. Comme ces derniers étaient censés rapporter en Europe des données exactes et fiables, on peut difficilement reprocher à Mercator de les avoir utilisées. La précision de ses travaux devait en pâtir. En effet, si, en 1569, il n'existait pas d'instruments permettant de calculer les longitudes, en revanche, de tels instruments semblent avoir été utilisés pour dresser les documents antédiluviens consultés par Mercator trente et un an plus tôt[1].

Les mystères des longitudes

Examinons le problème de la longitude, définie comme la distance en degrés à l'est ou à l'ouest du méridien d'origine. Le méridien d'origine, défini par une convention internationale, est, on le sait, une

courbe imaginaire reliant les deux pôles et passant par l'observatoire de Greenwich, près de Londres.

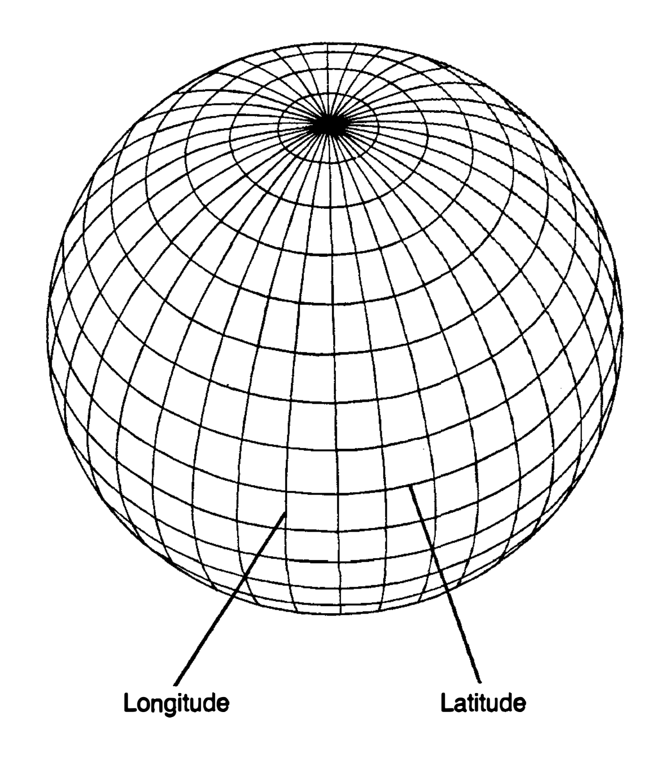
Arrêtons-nous un instant sur un point de l'histoire des sciences, capital pour notre propos : *avant une invention révolutionnaire du dix-huitième siècle, cartographes et navigateurs étaient incapables de fixer la longitude avec le moindre degré de précision.* Ils ne pouvaient faire que de grossières estimations – avec des marges d'erreur de plusieurs centaines de milles nautiques –, pour la simple raison que la technologie adéquate n'avait pas encore été mise au point.

Le calcul de la latitude n'a jamais posé de tels problèmes : il suffit en effet, avec des instruments relativement simples, de procéder à des mesures angulaires du soleil et des étoiles. Pour déterminer la longitude, par contre, un équipement d'un calibre supérieur, et complètement différent, pouvant combiner des mesures de positions et de temps, était nécessaire. Pendant longtemps, l'invention de tels appareils était restée en dehors des capacités de la communauté scientifique, mais au début du dix-huitième siècle, avec l'intensification des échanges maritimes, la mise au point de nouveaux instruments devint affaire urgente. Selon les termes des historiens Bethon et Robinson, « la solution du problème des longitudes passait avant la vie de chaque homme à bord, avant la sécurité des navires et des cargaisons. Parvenir à des mesures précises semblait un rêve inaccessible, et " la découverte des longitudes " devint aux yeux de l'opinion aussi improbable que de voir un jour " les cochons voler ". »[2]

Ce dont les navigateurs avaient avant tout besoin était un instrument qui conserverait l'heure (du lieu de départ) avec une parfaite exactitude pendant les longs voyages en mer, malgré les mouvements du navire et les variations de température et d'hygrométrie. « Un tel chronomètre, devait déclarer Isaac Newton devant les membres du très officiel Bureau des Longitudes en 1714, reste à inventer ».

De fait, les montres du dix-septième siècle et du début du dix-huitième étaient de grossiers instruments, qui, de manière générale, avançaient ou retardaient *chaque jour* d'un quart d'heure ! Par comparaison, aujourd'hui, un chronomètre de navigation, pour être efficace, ne peut se permettre de retarder ou d'avancer d'autant sur plusieurs années.

Ce n'est que dans les années 1720 qu'un horloger anglais de génie, John Harrison, commença à travailler sur une série de projets qui devaient aboutir à la mise au point d'un tel chronomètre. Son objectif était de gagner la récompense de 20 000 livres promise par le Bureau des Longitudes à « l'inventeur de tout moyen pouvant permettre de déterminer la longitude d'un navire avec une marge d'erreur inférieure à trente milles nautiques au terme d'un voyage de six semaines ». Un chronomètre susceptible de remplir cette condition ne doit retarder (ou avancer) que de trois secondes par jour. Presque



quarante ans s'écoulèrent avant que Harrison, mettant au point et testant, année après année, plusieurs prototypes, ne satisfît aux conditions mises au concours. Finalement, en 1761, son élégant Chronomètre N° 4 quitta l'Angleterre à bord de l'HMS *Deptford,* destination la Jamaïque, sous la garde de son fils William Harrison. Après neuf jours de traversée, sur la base de calculs rendus possibles par le chronomètre, William annonça au capitaine qu'ils arriveraient en vue de Madère le lendemain matin. Le capitaine paria cinq contre un qu'il se trompait, mais il accepta de garder son cap. William remporta la mise : deux mois plus tard, à la Jamaïque, on put constater que l'instrument ne retardait que de cinq secondes.

Le chronomètre de Harrison avait rempli au-delà de toutes espérances les conditions posées par le Bureau des Longitudes. Cependant, à cause de la négligence de la bureaucratie britannique de l'époque, l'horloger ne reçut les 20 000 livres de récompense que trois ans avant sa mort, en 1776. Et – on le comprendra volontiers – ce n'est que lorsqu'il eut la somme entre les mains qu'il divulga les secrets de son invention. En raison de ce contretemps, le capitaine James Cook entreprit son premier voyage de découverte, en 1768, sans chronomètre. Lors de sa troisième expédition, cependant (1778-9), il parvint à cartographier le Pacifique avec une précision impressionnante, fixant la latitude, mais aussi la longitude exactes de chaque île

et de chaque côte. Dorénavant, grâce aux soins de Cook et au chronomètre de Harrison, aucun navigateur n'aurait d'excuse de ne pas réussir à trouver une île du Pacifique..., ou de faire naufrage sur une côte surgissant du néant[3].

De fait, avec leurs longitudes exactes, les cartes du Pacifique de Cook doivent être rangées parmi les tout premiers exemples de cartographie « scientifique » de l'époque moderne. Elles nous rappellent par ailleurs que l'établissement de très bonnes cartes requiert au moins trois ingrédients de base : de grands voyages de découvertes ; un état d'avancement des sciences mathématiques et cartographiques assez poussé ; des chronomètres perfectionnés.

Ce n'est que lorsque l'usage du chronomètre de Harrison se généralisa – pas avant les années 1770 –, que la troisième de ces « préconditions » fut remplie. Cette remarquable invention permit aux cartographes de déterminer avec précision les longitudes, une chose que les Sumériens, les anciens Egyptiens, les Grecs, et en fait toutes les civilisations connues ayant vu le jour avant le dix-huitième siècle, avaient été incapables de faire – du moins le croit-on. Partant, il est surprenant et déroutant de voir des cartes beaucoup plus anciennes donner des latitudes et des longitudes avec une précision toute moderne.

Mappemondes et portulans

Ces latitudes et longitudes d'une précision inexplicable caractérisent les mystérieux documents, témoignant des connaissances géographiques poussées, que j'ai décrits précédemment.

La carte dressée par Piri Reis en 1513, par exemple, place l'Amérique du Sud et l'Afrique à des longitudes exactes, un exploit théoriquement impossible pour la science de l'époque. Mais Piri Reis ne cache pas que sa carte était fondée sur des sources largement antérieures. On peut penser que c'est de l'une de ces sources qu'il tenait ses longitudes.

Le « portulan de Dulcert », de 1339, qui décrit essentiellement l'Europe et l'Afrique, revêt également le plus haut intérêt. Les latitudes y sont d'une parfaite exactitude sur d'énormes distances, et les longitudes de la Méditerranée et de la mer Noire sont correctes au demi degré près.

Charles Hapgood fait remarquer que l'auteur de la carte originale dont le portulan de Dulcert est inspiré « avait atteint un haut degré d'exactitude scientifique en trouvant le bon rapport entre latitudes et longitudes. Il n'était parvenu à ce résultat qu'en ayant recueilli des informations précises sur les longitudes respectives d'un très grand nombre de lieux échelonnés entre Galway en Irlande et le coude oriental du Don, en Russie. »

La carte de Zeno, qui date de 1380, constitue une autre énigme. Couvrant une vaste étendue au nord de l'Europe (jusqu'au Groenland), elle situe un très grand nombre de lieux, largement séparés les uns des autres, à des latitudes et des longitudes d'une exactitude surprenante. « On ne peut croire, soutient Hapgood, qu'un géographe du quatorzième siècle ait pu déterminer seul avec une telle précision les latitudes de tous ces lieux, pour ne rien dire des longitudes. »[4]

La mappemonde d'Oronce Fine réclame également toute notre attention : elle place les côtes de l'Antarctique aux bonnes latitudes (les longitudes, il est vrai, sont moins précises), et la superficie de l'ensemble du continent tel qu'il apparaît sur la carte correspond à peu de chose près à celle qu'on lui connaît aujourd'hui. Tout cela révèle un niveau de connaissances géographiques qui ne sera égalé qu'au vingtième siècle.

Le portulan de Iehudi Ibn Ben Zara est lui aussi remarquable pour l'exactitude des latitudes et longitudes qui y sont portées. L'écart de longitude total entre Gibraltar et la mer d'Azov est exact à un demi degré près, tandis que pour l'ensemble de la carte, la marge d'erreur moyenne en matière de longitude n'excède pas un degré[5].

Ces exemples ne représentent qu'une faible partie de l'impressionnant faisceau de preuves présenté par Hapgood à l'appui de sa thèse. En accumulant les arguments, son analyse méticuleuse et détaillée finit par nous convaincre que des instruments permettant un calcul précis des longitudes ont été inventés bien avant le dix-huitième siècle. La carte de Piri Reis et bien d'autres, en effet, semblent fortement suggérer que de tels instruments furent alors *redécouverts*, qu'ils avaient existé pendant plusieurs millénaires, et qu'ils avaient été utilisés par un peuple civilisé – dont l'humanité a perdu jusqu'au souvenir – ayant exploré et cartographié la terre entière. Par ailleurs, il apparaît que non seulement ce peuple était capable de concevoir et de fabriquer des instruments précis et perfectionnés, mais qu'il avait jeté les bases d'une science mathématique précoce.

Les mathématiciens oubliés

Pour comprendre les raisons de ce prodige, nous devons d'abord garder en mémoire cette évidence : la terre est une sphère, et seul un globe peut la représenter de manière parfaitement exacte. Le transfert de données cartographiques d'un globe sur des feuilles de papier planes entraîne inévitablement des distorsions, et ne peut être réalisé que par le biais d'un procédé mathématique et mécanique artificiel et complexe appelé *projection*.

Il existe de nombreuses sortes de projections. Celle de Mercator, encore utilisée aujourd'hui dans les atlas, est peut-être la plus

connue. D'autres sont désignées sous les noms rébarbatifs d'azimutale, stéréographique, gnomonique, azimutale équidistante, cordiforme, mais il n'est pas nécessaire d'aller plus avant sur ce sujet. Bornons-nous à remarquer, avec Ch. Hapgood[6], que *toutes les projections dignes de ce nom requièrent l'usage de formules mathématiques complexes, d'un type prétendument inconnu dans l'Antiquité* (et notamment dans la plus haute Antiquité, avant - 4000, lorsque aucune civilisation humaine n'était censée exister, sans même parler d'une civilisation capable de concevoir et d'utiliser des modèles mathématiques et géométriques avancés).

Charles Hapgood fit examiner sa collection de cartes anciennes par le Professeur Richard Strachan, du Massachusetts Institute of Technology. Il voulait surtout déterminer *avec précision* quel niveau de connaissances mathématiques était nécessaire pour dresser les documents-sources originels. Dans sa réponse du 18 avril 1965, le Professeur Strachan plaça très haut ce niveau. Certaines des cartes, par exemple, semblaient relever d'un type de projection proche de celle de Mercator. La relative complexité de cette projection (caractérisée notamment par ce qu'on appelle l'« expansion des latitudes ») signifiait qu'une méthode de translation trigonométrique avait certainement été employée.

Les autres raisons permettant de déduire que les anciens cartographes auraient été de remarquables mathématiciens sont les suivantes :

> « 1. La détermination des coordonnées d'un lieu sur un continent suppose au moins la maîtrise de méthodes dites de triangulation géométrique. Sur de grandes distances (plus de 1 500 km), des corrections doivent être faites pour la courbure de la terre, ce qui nécessite une compréhension de la trigonométrie sphérique.
>
> 2. La localisation des continents les uns par rapport aux autres suppose une conscience de la sphéricité de la terre, et l'usage de la trigonométrie sphérique.
>
> 3. Une civilisation disposant de telles connaissances, ainsi que d'instruments de précision permettant de déterminer les coordonnées géographiques d'un lieu, aurait très certainement utilisé son savoir-faire mathématique pour dresser des cartes. »

L'avis de Strachan, selon lequel ces cartes, par l'intermédiaire de générations de copistes, auraient contenu et transmis les connaissances géographiques d'une ancienne et mystérieuse civilisation fort avancée sur le plan technologique, était partagé par les experts en relevés aériens de l'US Air Force auxquels Hapgood avait soumis le

dossier. Lorenzo Burroughs, chef de la section cartographique du 8th Reconnaissance Technical Squadron, basé à Westover, fit une étude très poussée de la mappemonde d'Oronce Fine. Il conclut que certaines des cartes originales sur lesquelles elle était fondée avaient vraisemblablement été dressées au moyen d'une projection semblable à la projection « cordiforme » d'aujourd'hui. Ce qui, précisait Burroughs, supposait « l'usage d'outils mathématiques sophistiqués. En particulier, la forme donnée au continent antarctique suggère la possibilité, sinon la probabilité, que les cartes initiales aient été élaborées à l'aide d'un type de projection stéréographique ou gnomonique impliquant la connaissance de la trignométrie sphérique. Nous sommes convaincus que vos découvertes et celles de vos collègues sont valides, et qu'elles soulèvent des questions extrêmement importantes dans les domaines de la géologie et de l'histoire de l'Antiquité... »

Hapgood devait faire une trouvaille encore plus importante : une carte chinoise copiée d'après un original gravé sur un pilier en l'an 1137 de notre ère. Cette carte incorpore le même type d'informations extrêmement précises concernant les longitudes que ses homologues du reste de l'Ancien Monde. Elle comporte le même quadrillage et a été dressée elle aussi avec le secours de la trigonométrie sphérique. De fait, si l'on pousse l'examen, on constate qu'elle présente de si nombreuses similitudes avec les cartes européennes et moyen-orientales qu'une seule explication paraît adéquate : tous ces documents doivent dériver d'une source commune[7].

Nous sommes à nouveau confrontés, semble-t-il, à un fragment sauvé de l'oubli du savoir scientifique d'une civilisation disparue. Bien plus, il apparaît que cette civilisation était vraisemblablement – du moins à certains égards – aussi avancée que la nôtre et que ses géographes ont « cartographié la quasi-totalité du globe avec, dans l'ensemble, le même niveau de technologie, les mêmes méthodes, les mêmes connaissances dans le domaine des mathématiques, et, probablement, le même type d'instruments »[8].

La carte chinoise révèle autre chose : ce legs scientifique et spirituel doit avoir été transmis *à l'échelle du globe* – un legs d'une valeur inestimable, incluant selon toute probabilité beaucoup plus que de simples connaissances géographiques, aussi sophistiquées fussent-elles.

Se pourrait-il qu'une part de cet héritage ait été apportée au Pérou préhistorique par les fameux « Viracochas », ces mystérieux étrangers barbus qui seraient venus d'au-delà des mers, en des « temps obscurs », pour restaurer la civilisation après un grand dérangement de la terre ?

Je me suis rendu au Pérou et y ai mené mon enquête.

II

PÉROU ET BOLIVIE

L'Écume de la Mer

4

Le vol du Condor

JE SURVOLE les dessins géants de Nazca, dans le Sud Pérou. En contrebas, après la baleine et le singe, l'oiseau-mouche apparaît, déploie ses ailes et volète, tendant en avant son bec délicat vers une fleur imaginaire. Puis nous virons brusquement à droite, poursuivis par notre ombre minuscule, et traversons l'entaille de la grande route panaméricaine, selon une trajectoire qui nous conduit au-dessus du fabuleux « Alcatraz » au cou de serpent : un héron long de trois cents mètres sorti de l'imagination d'un géomètre de génie. Nous décrivons un cercle autour de l'oiseau, franchissons une seconde fois la Panaméricaine, laissons derrière nous un étrange assemblage de poissons et de triangles, disposé aux pieds d'un pélican, et virons à gauche – pour nous retrouver, comme suspendus dans les airs, au-dessus de la sublime image d'un condor géant, les ailes déployées dans un vol stylisé.

Alors que je tente de retenir mon souffle, un autre condor, presque à portée de main, surgit du néant – un vrai condor cette fois, altier comme un ange déchu retournant au paradis. Muet de stupéfaction, mon pilote essaie de le suivre. Pendant un court instant, je parviens à distinguer l'œil brillant, impassible, de l'animal, qui semble nous scruter, comme si nous étions des intrus en son royaume. Puis, comme une vision issue de quelque mythe ancien, la créature, plongeant dans le vide, fait dédaigneusement demi-tour et disparaît dans le soleil, nous laissant, médusés, à bord de notre monomoteur Cessna crachotant à basse altitude.

En contrebas, on aperçoit alors deux lignes parallèles longues de

près de trois kilomètres, filant droit vers l'horizon, où elles se confondent. Et là, sur notre droite, surgit un ensemble de formes abstraites dessinées à une échelle si vaste – et cependant exécutées avec une si grande précision – qu'il semble inconcevable qu'elles soient l'œuvre de l'homme.

Les gens de la région disent que ces dessins n'ont pas été faits par des hommes, mais par des demi-dieux, les Viracochas[1], qui ont laissé leurs empreintes dans une autre partie des Andes il y a plusieurs milliers d'années.

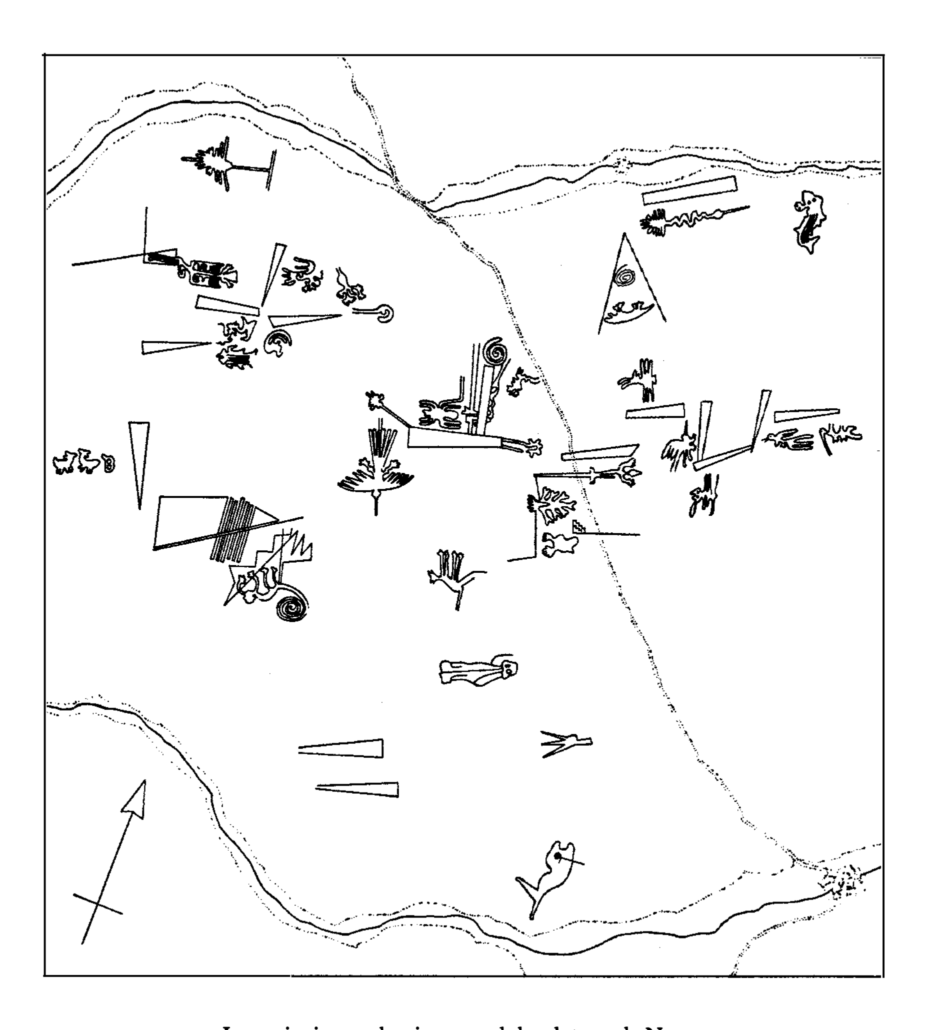
L'énigme de Nazca

Le plateau de Nazca, dans le Sud du Pérou, est un lieu désolé et inhospitalier. Les populations humaines ne s'y sont jamais attardées, et il est peu probable qu'elles le fassent un jour : la surface de la lune semble à peine moins accueillante.

Si d'aventure vous êtes un artiste mû par de grandes ambitions, cependant, ces hautes et impressionnantes plaines, avec leurs cinq cents kilomètres carrés de relief tabulaire ininterrompu, constituent un chevalet idéal. Vous pouvez être certain que votre œuvre ne sera pas balayée par les vents du désert ou recouverte par les sables.

Pourtant, des vents violents y soufflent, mais par un heureux effet de la physique, ils sont parfaitement inoffensifs au ras du sol : les cailloux qui jonchent la pampa absorbent et retiennent la chaleur du soleil, dressant un écran protecteur d'air chaud. De surcroît, le sol contient du gypse en assez grande quantité pour que les petites pierres en surface puissent s'incruster dans la couche inférieure, un phénomène régulièrement renouvelé par l'action humidifiante des rosées matinales. Du coup, le moindre sillon creusé dans le sol de Nazca restera intact pendant plusieurs siècles, voire plusieurs millénaires. Il ne pleut pratiquement jamais : avec moins d'une heure de petite pluie fine par décennie, le site figure parmi les endroits les plus secs de la terre.

Les spécialistes se sont prononcés sur l'ancienneté de Nazca, fondant leur opinion sur des fragments de poterie incrustés dans les lignes ou sur la datation au carbone 14 de divers vestiges organiques mis au jour sur le site. Leurs estimations varient entre 350 av. J.-C. et l'an 600 de notre ère[2]. Avec raison, ils ne nous disent rien de l'âge des lignes elles-mêmes, qui sont par définition aussi indatables que les pierres qui ont été dégagées des sillons lorsque ceux-ci ont été tracés. Tout ce que nous pouvons établir avec certitude est que les plus récentes d'entre elles sont vieilles d'au moins mille quatre cents ans, mais rien, en théorie, n'interdit de penser qu'elles sont beaucoup plus anciennes – pour la simple raison que les objets à partir desquels de



Les principaux dessins au sol du plateau de Nazca

telles dates ont été obtenues peuvent avoir été apportés à Nazca à des époques plus récentes.

La plupart des dessins sont situés dans une zone du Sud du Pérou clairement définie, limitée par le rio Ingenio au nord et le rio Nazca au sud – grosso modo, un carré de désert brun grisâtre traversé du nord au sud-est par un tronçon de quarante-six kilomètres de la Panaméricaine. Là, éparpillés sans ordre apparent, plusieurs centaines de dessins différents s'offrent au regard. Certains représentent des animaux, et notamment des oiseaux (dix-huit espèces différentes au total), mais la plupart d'entre eux sont des motifs géométriques – triangles, trapèzes, rectangles et lignes droites. Vues du ciel, ces dernières ressemblent à un enchevêtrement de pistes d'atterrissage, comme si quelque ingénieur mégalomane avait eu carte blanche pour aménager l'aérodrome le plus délirant qui ait jamais vu le jour.

Il n'est, de ce fait, guère étonnant – dans la mesure où les hommes, jusqu'à plus ample information, n'ont su s'élever dans les airs qu'à partir du début du vingtième siècle –, que les lignes de Nazca aient été identifiées par un certain nombre d'auteurs à des pistes d'atterrissage pour des vaisseaux extra-terrestres. C'est une idée séduisante, mais Nazca n'est peut-être pas la meilleure preuve de l'existence de ces derniers. Par exemple, il est difficile de comprendre pourquoi des extra-terrestres suffisamment évolués pour avoir traversé des centaines d'années-lumière d'espaces interstellaires auraient eu besoin de pistes d'atterrissage. Assurément, de telles créatures auraient maîtrisé la technologie permettant de faire atterrir à la verticale leurs soucoupes volantes.

Par ailleurs, il est tout simplement absurde de penser que les lignes de Nazca aient jamais pu servir de pistes d'atterrissage – à des soucoupes volantes ou à tout autre aéronef –, même si certaines d'entre elles en ont l'apparence vues d'en haut. Quand on les contemple de près, on constate qu'il s'agit de simples écorchures superficielles, pratiquées en déblayant des milliers de tonnes de cailloux volcaniques noirs pour mettre au jour la couche inférieure – plus pâle – du sol (de l'argile et du sable jaune). Aucun de ces sillons n'est profond de plus d'une vingtaine de centimètres, et tous sont trop meubles pour avoir servi à l'atterrissage d'engins volants dotés de roues. La mathématicienne allemande Maria Reiche, qui a consacré un demi-siècle à l'étude de Nazca, manifestait un solide bon sens en balayant la thèse « extra-terrestre » par cette phrase lapidaire, il y a quelques années : « J'ai bien peur que ces cosmonautes – si cosmonautes il y avait – n'aient jamais pu redécoller ! »

Si elles ne servaient pas de pistes d'atterrissage aux chariots de « dieux » étrangers, à quoi d'autre peuvent donc correspondre les lignes de Nazca ? La vérité est que personne n'a jamais su répondre à la question, de même que personne ne connaît leur âge. Elles constituent un véritable mystère. Et plus on les étudie de près, plus on se perd en conjectures.

Il est clair, par exemple, que les animaux sont antérieurs aux lignes géométriques (les « pistes d'atterrissage »), pour la simple raison qu'un grand nombre de trapèzes, rectangles et lignes droites coupent (et, en partie, masquent) les dessins et figures plus complexes. On peut logiquement en conclure que ces fresques du désert, telles qu'elles se présentent aujourd'hui, ont été faites en deux phases. De plus, bien que cela semble contraire aux lois du progrès, nous devons reconnaître que *la plus ancienne* des deux phases semble la plus avancée. L'exécution de figures zoomorphiques exigeait une plus grande adresse et une technologie plus poussée que la simple opération consistant à tracer des lignes droites. Mais combien de siècles séparaient les premiers artistes des seconds ?

Les archéologues « orthodoxes », à dire vrai, ne se sont jamais posé cette question. Ils préfèrent fondre les deux cultures en une seule – sous le nom générique de « Nazcans », dans lesquels ils voient des tribus primitives qui, de manière inexplicable, auraient mis au point des techniques d'expression artistiques très sophistiquées, avant de disparaître à tout jamais de la scène péruvienne, plusieurs centaines d'années avant l'apparition de leurs successeurs mieux connus, les Incas.

Mais quel degré de sophistication avaient atteint ces « primitifs » nazcans ? Quelle sorte de connaissances possédaient-ils pour inscrire leurs gigantesques signatures sur le plateau ? Il me semble, pour commencer, qu'il s'agissait d'astronomes hors pair – c'est du moins l'avis du Dr Phillis Pitluga, astronome au planétarium Adler de Chicago. Après avoir étudié de manière exhaustive, en s'aidant d'un ordinateur, les alignements stellaires à Nazca, elle en vint à la conclusion que *la fameuse figure représentant une araignée avait été conçue à l'origine comme une réplique terrestre de la constellation géante d'Orion,* et que les lignes droites associées à la figure semblent avoir été tracées pour suivre à travers les âges les changements de déclinaison des trois étoiles de la ceinture d'Orion[3].

On reviendra plus loin sur la véritable signification de la découverte du Dr Pitluga. En attendant, notons que l'araignée représentée à Nazca appartient à une espèce particulière, appelée *Ricinulei*[4], qui se trouve être l'une des plus rares au monde – si rare qu'on ne la rencontre que dans quelques parties reculées et inaccessibles de la forêt vierge amazonienne. Comment expliquer que des artistes nazcans « primitifs » aient pu voyager si loin de leur pays natal, au-delà de la formidable barrière des Andes, pour obtenir un spécimen de cette araignée ? Surtout, pourquoi se seraient-ils donné tout ce mal, et comment ont-ils pu reproduire les détails les plus infimes de l'anatomie de la *Ricinulei*, qui ne sont visibles que sous un microscope – notamment l'organe de reproduction se trouvant à l'extrémité de la patte arrière droite, hypertrophiée ?

De telles énigmes sont légion à Nazca, et aucun des dessins, sauf peut-être le condor, ne semble ici à sa place. La baleine et le singe, après tout, paraissent aussi incongrus dans cet environnement désertique que l'araignée amazonienne. Un curieux personnage anthropomorphe, le bras droit levé comme s'il faisait un salut, de lourdes bottes aux pieds, et le regard fixe, comme s'il était tombé de la lune, ne peut être rattaché à aucune civilisation ou aucune époque connue. Et d'autres dessins décrivant des formes humaines sont tout aussi insolites : leurs têtes ceintes d'un halo de radiations, ils ressemblent, de fait, à des visiteurs venus d'une autre planète. La taille de ces figures a aussi de quoi intriguer. L'oiseau-mouche est long de cinquante mètres, et l'araignée, de quarante-cinq mètres. Le condor

s'étend sur près de cent vingt mètres, du bec aux plumes de sa queue, comme le pélican, et le lézard, dont la queue est désormais coupée par la Panaméricaine, est long de cent-quatre vingt cinq mètres. La quasi-totalité des dessins sont exécutés sur la même échelle cyclopéenne et de la même manière complexe – le tracé méticuleux d'une seule et unique ligne, sans solution de continuité.

On retrouve ce même souci du détail dans les motifs géométriques. Certains d'entre eux comportent des lignes droites *longues de plus de huit kilomètres*, avançant droit à travers le désert comme des routes romaines, enjambant des surplombs rocheux et ne déviant pas une seule fois de leur direction.

Les figures zoomorphiques sont, de loin, les plus déroutantes. Comment ont-elles pu être si parfaitement dessinées alors que leurs auteurs, sans engins volants, ne pouvaient contrôler l'avancement de leur travail en l'embrassant entièrement du regard. Aucun des dessins ne possède de dimensions assez réduites pour être visible au niveau du sol, où l'on ne peut distinguer qu'une série d'ornières striant sans raison apparente le désert. Les figures ne montrent leur véritable forme que lorsqu'on les regarde à une centaine de mètres d'altitude. Aucune élévation de terrain, dans les environs, n'offre un tel point de vue.

Traceurs de lignes, ou cartographes ?

Je survole les lignes, essayant d'en comprendre le sens.

Mon pilote s'appelle Rodolfo Arias. C'est un ancien officier de l'armée de l'air péruvienne. En comparaison des avions de chasse à réaction aux commandes desquels il a passé sa carrière, le petit Cessna lui paraît bien lent et ennuyeux – une sorte de taxi avec des ailes. Nous sommes déjà retournés une fois à l'aérodrome pour enlever une fenêtre, afin que ma compagne, Santha, puisse pointer ses appareils photo à la verticale, au-dessus des glyphes. Maintenant, nous expérimentons des prises de vue à différentes altitudes. A une cinquantaine de mètres au-dessus de la plaine, la *Ricinulei*, l'araignée amazonienne, semble prête à bondir et à nous happer dans ses mâchoires. A cent cinquante mètres, nous pouvons voir plusieurs figures en même temps : un chien, un arbre, deux mains (très étranges), le condor, et quelques triangles et trapèzes. Après avoir grimpé à cinq cents mètres, nous constaterons que les dessins zoomorphiques, jusque-là prédominants, forment de petits groupes éparpillés au milieu d'un étonnant gribouillage d'immenses motifs géométriques. Ces motifs ressemblent désormais moins à des pistes d'atterrissage qu'à des chaussées construites par des géants – des chaussées qui s'entrecroisent sur le plateau pour former ce qui

ressemble de prime abord à un écheveau inextricable de figures aux formes et aux dimensions les plus diverses.

Alors que le sol continue de reculer, cependant, et que l'élargissement de la perspective permet d'embrasser du regard l'ensemble du site, je commence à me demander s'il ne pourrait pas y avoir après tout quelque *méthode* dans la disposition des sillons et des entailles cunéiformes qui s'étendent sous nos pieds. Je me souviens d'une remarque de Maria Reiche, la mathématicienne qui s'est installée à Nazca en 1946 et a passé sa vie à étudier les lignes du désert péruvien :

> « Les dessins géométriques, dit-elle, donnent l'impression qu'on a affaire à une écriture cryptée dans laquelle les mêmes mots sont parfois écrits en lettres géantes, et parfois en caractères minuscules. Il y a des motifs qui apparaissent dans toutes les dimensions imaginables, sans changer, ou presque, de forme. Tous les dessins se composent d'un certain nombre d'éléments de base... »[5]

Tandis que le Cessna tangue dans les airs, je me rappelle également que ce n'est pas un hasard si les lignes de Nazca n'ont été véritablement identifiées qu'au vingtième siècle, au moment des débuts de l'aviation. A la fin du seizième siècle, un magistrat espagnol, Luis de Monzon, avait été le premier à signaler l'existence de ces mystérieuses « marques dans le désert » et à recueillir les étranges traditions locales qui les associaient aux « Viracochas »[6]. Cependant, avant l'établissement d'une liaison aérienne régulière entre Lima et Arequipa dans les années trente, personne ne semble avoir saisi que le plus vaste spécimen d'art graphique au monde se trouvait là, dans le Sud du Pérou.

Le Cessna décrit maintenant un cercle au-dessus du singe – un gros singe empêtré dans un lacis de formes géométriques. Il n'est pas facile de décrire l'étrange impression – quasi-hypnotique – que ce dessin me procure : il s'agit d'une figure complexe, fascinante, et, d'une manière indéfinissable, plutôt sinistre. Le corps du singe est délimité par une ligne continue, et la queue forme une immense spirale. Sans jamais être interrompue, la même ligne décrit ensuite des zig-zags ressemblant tantôt à des escaliers, tantôt à des pyramides, tantôt à des dents de scie. Un artiste réaliserait un véritable tour de force en dessinant de tels motifs sur une feuille de papier, mais il s'agit du désert de Nazca (où l'on fait les choses en grand) et le singe est long d'au moins cent-vingt mètres et large de quatre-vingt dix...

Les hommes qui ont tracé ces lignes étaient-ils également des cartographes ?

Et pourquoi étaient-ils appelés les « Viracochas » ?

5

Voyage dans la nuit des temps : la piste inca

AUCUN objet ou monument, aucune ville ou temple n'a perduré, sous une forme reconnaissable, aussi longtemps que les traditions religieuses les plus vivaces. Qu'elles s'expriment au travers des textes de l'Egypte pharaonique, de la Bible des Hébreux, ou des Vedas, de telles traditions figurent parmi les plus impérissables créations humaines : elles sont les véhicules de la connaissance à travers le temps.

Les derniers dépositaires de l'héritage religieux de l'ancien Pérou furent les Incas, dont les croyances « idolâtres » furent « extirpées », et les richesses pillées pendant les trente terribles années qui suivirent la conquête espagnole en 1532. De manière providentielle, cependant, un certain nombre de voyageurs espagnols s'efforcèrent de recueillir les dernières traditions incas avant qu'elles ne sombrent totalement dans l'oubli.

Bien que personne, ou presque, n'y ait prêté attention à l'époque, certaines de ces traditions parlaient de manière saisissante d'une grande civilisation qui aurait existé au Pérou plusieurs millénaires avant les Incas[1]. Des souvenirs précis étaient conservés de cette civilisation, qui aurait été fondée par les « Viracochas », ces mêmes mystérieux êtres crédités du tracé des lignes de Nazca.

L'« Ecume de la Mer »

A l'arrivée des conquistadors espagnols, l'empire inca s'étendait le long de la côte pacifique et de la cordillère andine, de la frontière

nord de l'actuel Equateur jusqu'au rio Maule, dans le Chili central, englobant l'ensemble du Pérou et la quasi-totalité de l'actuelle Bolivie. Les différentes parties de ce vaste empire étaient reliées entre elles par un réseau de routes sophistiqué, comprenant notamment deux grandes routes parallèles nord-sud (l'une longeait la côte sur plus de 3 600 km, l'autre, sur une distance similaire, traversait les Andes). Ces deux chaussées principales étaient pavées, et reliées entre elles par de nombreuses routes secondaires. Ce réseau comprenait par ailleurs toute une série d'ouvrages d'art tels que des ponts suspendus ou des tunnels creusés dans le roc. C'était là, de toute évidence, l'œuvre d'un peuple évolué, policé et discipliné. Par une ironie de l'histoire, ces routes jouèrent un rôle significatif dans sa chute : les forces espagnoles, conduites par Francisco Pizarre, surent parfaitement en tirer profit dans leur avance implacable jusqu'au cœur de l'empire inca.

La capitale de cet empire était la ville de Cuzco – le « nombril du monde » en quechua, la langue des Incas[2]. Selon la légende, elle aurait été fondée par Manco Capac et Mama Occlo, deux enfants du Soleil. Les Incas, s'ils vénéraient ce dernier, qu'ils appelaient Inti, plaçaient encore plus haut une autre divinité, Viracocha, dont les homonymes auraient tracé les lignes de Nazca, et dont le nom signifiait « Ecume de la Mer »[3].

Il s'agit probablement d'une simple coïncidence, mais la déesse grecque Aphrodite, née de la mer, était appelée ainsi à cause de l'« écume (*aphros*) à partir de laquelle elle avait été créée »[4]. Viracocha, pour sa part, apparaît toujours *sous les traits d'un homme* dans les légendes des peuples des Andes. C'est une des rares choses que l'on sache de lui qui soit sûre. Aucun historien, cependant, n'est capable de dire à quand remontait le culte rendu à cette divinité avant que les Espagnols n'y mettent un terme. Sans doute parce que ce culte, d'une manière ou d'une autre, semble avoir toujours été présent dans la cordillère andine. En effet, bien avant que les Incas ne l'incorporent dans leur cosmogonie et ne construisent à son intention un magnifique temple à Cuzco, le dieu suprême Viracocha – toutes les sources le laissent penser – aurait été vénéré par *toutes* les civilisations qui se sont succédé dans la longue histoire du Pérou ancien.

La Citadelle de Viracocha

Quelques jours après avoir quitté Nazca, nous arrivons à Cuzco et nous rendons sur le site du Coricancha, le grand temple dédié à Viracocha à l'époque précolombienne. Le Coricancha, il va sans dire, n'existe plus depuis longtemps. Plus exactement, il n'en reste que des vestiges enfouis sous plusieurs couches de constructions de

l'époque coloniale. Les Espagnols ont conservé ses superbes fondations, et la partie inférieure de ses murs fabuleusement épais, et ont construit par-dessus la cathédrale de Santo Domingo.

En me dirigeant vers l'entrée de cette cathédrale, je me rappelle que le temple inca qui se dressait jadis à cet endroit était couvert de plus de sept cents feuilles d'or pur (chacune pesant environ deux kilogrammes) et que sa vaste cour intérieure était occupée par des « champs » de pseudo-épis de maïs, eux aussi en or. Je ne peux m'empêcher de penser au temple de Salomon, à Jérusalem, également réputé pour son revêtement de feuilles d'or et son fabuleux verger planté d'arbres en or[5].

En 1650 et à nouveau en 1950, des tremblements de terre ont gravement endommagé la cathédrale, qui a dû, chaque fois, être reconstruite ou restaurée. Ses fondations incas ont par contre résisté à ces catastrophes naturelles, grâce à leur conception originale qui faisait appel à un ingénieux système de blocs polygonaux imbriqués les uns dans les autres. Hormis une plate-forme de pierre grise octogonale, qui se dressait au centre de la vaste cour rectangulaire et était recouverte de cinquante-cinq kilogrammes d'or pur, c'est à ces blocs mégalithiques que se réduisent les vestiges de l'ancien édifice, dont, cependant, on peut encore reconnaître le plan général. De chaque côté de la cour s'ouvraient des antichambres dont les murs – entre autres raffinements architecturaux – diminuaient en largeur vers le haut et étaient percés de niches finement taillées dans le granit.

Nous nous promenons ensuite dans les rues étroites de Cuzco*. Regardant autour de moi, je m'aperçois que la cathédrale n'est pas le seul édifice à témoigner de la soumission de la civilisation inca à la culture espagnole : la ville entière semble quelque peu schizophrène. D'imposantes demeures coloniales à balcons et aux façades couleur pastel bordent les rues, mais presque toutes reposent sur des fondations incas, ou incorporent des structures entières rappelant l'architecture polygonale du Coricancha. Dans une venelle portant le nom d'Hatunrumiyoc, je m'arrête un instant pour examiner un extraordinaire puzzle – un mur composé d'innombrables blocs de pierre parfaitement jointifs, tous de tailles et de formes différentes et offrant, dans leur imbrication, une variété ahurissante d'angles. La taille de chaque bloc et, surtout, la conception et la réalisation de structures aussi complexes ne peuvent qu'avoir été l'œuvre d'artisans hors pair, maîtrisant des techniques de construction architecturale très sophistiquées, et bénéficiant de plusieurs siècles d'expérimentation. Sur un seul bloc, j'ai pu compter pas moins de douze angles et faces sur un

* Sur les Incas, chez le même éditeur, voir *La Découverte de l'Empire Inca* (tome 1), *La chute de l'Empire Inca* (tome 2), par William Prescott (tr. française, 1993).

seul plan, et je n'ai même pas pu introduire le coin d'une feuille de papier dans les jointures qui le relient aux blocs voisins.

L'étranger barbu

On raconte qu'au début du seizième siècle, avant que les Espagnols ne commencent à anéantir méthodiquement la civilisation inca, une idole représentant Viracocha se dressait dans le Saint des Saints du Coricancha. Selon un texte contemporain, la *Relacion anonyma de los costumbres antiquos de los naturales del Piru*, cette idole consistait en une statue de marbre qui, par les détails « de la chevelure, de la complexion, des traits, des vêtements et des sandales ressemblait à l'apôtre saint Barthélemy tel que les peintres l'ont représenté. » D'autres descriptions de Viracocha le rapprochaient plutôt de saint Thomas[6]. J'ai examiné plusieurs manuscrits religieux illustrés dans lesquels ces deux saints apparaissent ; tous deux ont invariablement l'apparence d'hommes blancs minces et barbus, d'âge mûr, chaussés de sandales et vêtus de longues et amples tuniques. Comme nous le verrons, nos sources confirment qu'il s'agit exactement de l'apparence prêtée à Viracocha par ceux qui l'adoraient. Quelle que fût son identité, il ne s'agissait certainement pas d'un Amérindien : les premiers habitants du Nouveau Monde ont en effet la peau relativement foncée, et un système pileux peu développé. La barbe fournie et le teint pâle de Viracocha le feraient plutôt ressembler à un Caucasien[7].

Les Incas du seizième siècle étaient du même avis. Induits en erreur par leurs légendes et leurs croyances religieuses, ils prirent initialement les conquérants blancs et barbus qui avaient débarqué sur leurs côtes pour Viracocha et ses demi-dieux[8], de retour de leur long voyage, un événement depuis longtemps prophétisé et que Viracocha, à en croire toutes les légendes, avait promis. Cette heureuse coïncidence donna aux conquistadors de Pizarre l'atout stratégique et psychologique décisif dont ils allaient avoir besoin pour vaincre les forces incas, supérieures en nombre, dans les batailles qui suivirent.

Mais d'où venaient et qui étaient les Viracochas ?

6

Il vint en des temps de troubles

TOUTES les anciennes légendes des peuples des Andes sont hantées par un personnage nimbé de mystère, de haute taille, barbu, et à la peau claire. Et bien que connu sous un grand nombre de noms différents d'un bout à l'autre de la cordillère, il s'agit toujours du *même* personnage parfaitement reconnaissable : Viracocha, l'Ecume de la Mer, un maître de la science et de la magie qui maniait des armes redoutables et était venu en des temps de troubles pour remettre le monde en ordre.

On retrouve le même récit de base, dans d'innombrables variantes, chez tous les peuples de la région andine. Il commence par une description haute en couleurs de la terrible période pendant laquelle la terre fut submergée par une grande inondation et plongée dans les ténèbres à la suite de la disparition du soleil. La société des hommes avait sombré dans le chaos et le peuple souffrait de mille maux. C'est alors « qu'apparut soudain, venant du sud, un homme blanc de haute stature et aux manières autoritaires. Cet homme était si fort qu'il changea les collines en vallées et les vallées en montagnes. » Le chroniqueur espagnol qui recueillit cette tradition précise qu'elle lui a été rapportée par les Indiens qu'il avait rencontrés pendant ses voyages à travers les Andes :

> « Et ils les tenaient de leurs pères, qui à leur tour les connaissaient par les vieilles chansons transmises de génération en génération depuis des temps immémoriaux... Ils disaient que cet homme, se dirigeant vers le nord, avait

emprunté la grande chaussée, faisant des merveilles sur son chemin, et qu'ils ne le revirent jamais. Ils disaient qu'en de nombreux endroits, il avait donné aux hommes des instructions sur la façon dont ils devaient vivre, leur parlant avec amour et douceur, et les engageant à être bons et à ne faire aucun mal à autrui, à s'aimer les uns les autres et à se montrer charitables. La plupart du temps, il se faisait appeler Ticci Viracocha... »[1]

Parmi les autres noms désignant le même personnage on peut citer Huaracocha, Con, Con Ticci ou Kon Tiki, Thunupa, Taapac, Tupaca et Illa[2]. C'était un savant, un architecte aux talents insurpassés, un sculpteur et un ingénieur : « Il fit aménager des terrasses et des champs sur les versants abrupts des vallées, et érigea des murs pour les soutenir. Il fit également construire des canaux d'irrigation... et il alla dans diverses directions, ordonnant de nombreux travaux. »[3]

Viracocha était également un maître et un guérisseur, et aidait les hommes dans le besoin. On dit que « partout où il passait, il soignait tous ceux qui étaient malades et rendait la vue aux aveugles. »

Ce doux samaritain civilisateur et « surhumain » savait aussi se faire craindre. Si sa vie était menacée, comme il semble que cela ait été plusieurs fois le cas, il disposait de l'arme du feu céleste :

> « Réalisant de grands miracles par ses paroles, il vint dans le district des Canaris et là, près d'un village appelé Cacha..., le peuple se souleva contre lui et menaça de le lapider. Les Indiens le virent tomber à genoux et lever ses mains vers le ciel comme pour appeler à l'aide. Ils racontèrent par la suite avoir vu le feu du ciel les entourer de toutes parts. Remplis de crainte, ils s'approchèrent de celui qu'ils avaient voulu tuer et le supplièrent de leur pardonner... Alors ils virent le feu s'éteindre sur son commandement, bien que des pierres eussent été consumées par le feu de telle manière que d'énormes blocs pouvaient être soulevés d'une main comme s'ils étaient faits de chêne-liège. Ils racontent ensuite qu'après avoir quitté l'endroit où ces événements étaient survenus, il gagna la côte et qu'arrivé là, brandissant sa cape, il partit vers le large au milieu des vagues et disparut à jamais. Et c'est en le voyant partir qu'ils lui donnèrent le nom de Viracocha, qui signifie « Ecume de la Mer ». »

Les légendes sont unanimes dans leur description physique de Viracocha. Dans sa *Suma y Narracion de los Incas*, par exemple, Juan de Betanzos, un chroniqueur espagnol du seizième siècle, précise que, selon les Indiens, il s'agissait d'un « homme barbu de

grande taille vêtu d'une tunique blanche qui lui descendait jusqu'aux pieds et qu'il portait avec une ceinture ».

D'autres descriptions, recueillies auprès d'un grand nombre de peuples andins occupant des régions séparées parfois de plusieurs centaines de kilomètres les unes des autres, semblent toutes identifier le même personnage énigmatique. Selon l'une d'elles, c'était

> « un homme barbu de taille moyenne vêtu d'un long manteau... Il n'était plus très jeune, avait les cheveux gris et était mince. Il marchait avec un bâton et parlait aux indigènes avec amour, les appelant ses fils et ses filles. En traversant le pays, il fit des miracles. Il soigna les malades par des impositions des mains. Il parlait chaque langue encore mieux que les indigènes. Ils l'appelaient Thunupa ou Tharpaca, Viracocha-rapacha ou Pachaccan... »

Selon une légende, Thunupa-Viracocha « était un homme blanc de forte stature, dont le maintien et la personne éveillaient respect et vénération ». Selon une autre tradition, c'était « un homme blanc d'auguste apparence, aux yeux bleus, barbu, allant tête nue et portant un *cusma*, un justaucorps ou chemise sans manches descendant jusqu'aux genoux. » Selon une dernière légende, qui semble faire référence à une partie ultérieure de sa vie, il était « vénéré pour ses qualités de conseiller dans les affaires de l'Etat » et décrit comme « un vieil homme avec une barbe et de longs cheveux, portant une longue tunique »[4].

Mission civilisatrice

Par-dessus tout, Viracocha apparaît dans les légendes comme un guide et un réformateur. Avant sa venue, dit-on, « les hommes vivaient dans l'anarchie ; nombre d'entre eux allaient nus comme des sauvages ; ils n'avaient pas de maisons et vivaient dans des grottes, qu'ils quittaient de temps à autre pour cueillir ce qu'ils pouvaient trouver dans la nature. »[5]

Selon les traditions andines, Viracocha aurait apporté la civilisation et instauré cet « âge d'or » perdu dont les générations ultérieures allaient se souvenir avec nostalgie. Toutes les légendes s'accordent par ailleurs sur le fait qu'il a rempli sa mission civilisatrice avec une grande douceur, et qu'il a, dans la mesure du possible, évité d'employer la force : une patiente instruction et l'exemple personnel ont été les principales méthodes utilisées pour enseigner au peuple les techniques et les connaissances nécessaires à une vie civilisée et productive. En particulier, les anciens Péruviens se souvenaient de lui comme l'introducteur d'arts aussi divers que la médecine, la métal-

lurgie, l'agriculture, l'élevage, l'écriture (oubliée par la suite) et une maîtrise poussée des techniques de l'ingénierie et de l'architecture.

J'avais d'emblée été impressionné par la qualité de la maçonnerie « inca » à Cuzco. En poursuivant mes recherches dans la vieille ville, cependant, j'eus la surprise de découvrir qu'aucun des vestiges archéologiques de l'ancienne capitale ne pouvait être attribué avec une totale certitude aux Incas. Il est vrai qu'ils étaient passés maîtres dans la manipulation de la pierre, et qu'un grand nombre d'édifices de Cuzco sont indiscutablement de leur main. Il semble toutefois que certaines des plus remarquables structures qui leur sont traditionnellement attribuées ont peut-être été érigées par des civilisations antérieures. De nombreux indices laissent penser que les Incas ont souvent été les *restaurateurs* de ces structures, plutôt que leurs bâtisseurs originels.

On peut dire la même chose du réseau complexe de routes qui reliaient le centre de l'empire à ses provinces les plus reculées. Les axes principaux de ce réseau, on l'a vu, consistaient en deux chaussées parallèles courant du nord-ouest au sud-est, l'une le long de la côte, l'autre à travers les Andes. Au total, plus de vingt-cinq mille kilomètres de routes et de chemins étaient régulièrement entretenus et empruntés avant la conquête espagnole. Les Incas avaient eux-mêmes, pour l'essentiel, *hérité* de ce réseau. Leur rôle avait consisté à restaurer, entretenir et unifier un réseau préexistant, dont les origines se perdent dans la nuit des temps.

Le mystère s'approfondit lorsqu'on apprend par les traditions locales que non seulement le réseau routier et les plus beaux monuments de l'empire « étaient déjà anciens au temps des Incas », mais encore qu'ils « étaient l'œuvre d'hommes blancs aux cheveux blonds », qui avaient vécu plusieurs milliers d'années auparavant[6].

Une légende décrit Viracocha accompagné de messagers chargés de porter le message de leur seigneur « dans chaque partie du monde »[7]. On peut lire ailleurs des phrases telles que : « Con Ticci revint... avec un certain nombre d'acolytes » ; « Con Ticci battit alors le rappel de ses hommes, qui étaient appelés Viracochas » ; « Con Ticci ordonna à tous les Viracochas, sauf deux, de partir vers l'est... » ; « Un Seigneur nommé Con Ticci Viracocha, accompagné d'un certain nombre de gens, surgit d'un lac... » ; « Ainsi ces Viracochas partirent vers les différentes contrées que leur maître leur avait indiquées... »[8].

L'œuvre de démons ?

L'ancienne citadelle de Sacsahuayman est située juste au nord de Cuzco. Nous nous y sommes rendus en fin d'après-midi, sous un ciel menaçant, traversé de gros nuages aux reflets argentés. Alors qu'un

vent froid balayait les hauteurs dénudées qui surplombent l'ancienne capitale, je gravis les escaliers monumentaux, franchissant plusieurs porches à linteaux construits pour des géants, et longeai les murs cyclopéens de la forteresse.

Je levai les yeux et tendis le cou pour examiner un énorme bloc de granit qui surplombait le chemin. Haut de trois mètres cinquante, large de deux mètres quatre-vingts, et pesant probablement plus de cent tonnes, il était l'œuvre de l'homme, et non de la nature. Comportant une dizaine d'angles différents, il semblait avoir été taillé et façonné avec une grande facilité (comme s'il était en cire ou en mastic) et était encastré dans la muraille, entouré de toutes parts d'autres blocs polygonaux aux formes extrêmement complexes, auxquels il était parfaitement ajusté.

Comme l'une de ces pierres géantes est haute de plus de huit mètres et que son poids est estimé à trente-six tonnes[9], il me semble que certaines questions fondamentales méritent une réponse.

Comment les Incas, ou leurs prédécesseurs, ont-ils été capables de travailler la pierre sur une telle échelle ? Comment ont-ils pu tailler et façonner ces blocs cyclopéens avec une telle précision ? Par quels moyens ont-ils pu les soulever au-dessus du sol avec une telle facilité ? Ces civilisations ne connaissaient pas la roue, et ne disposaient vraisemblablement pas de dispositifs capables de soulever et de manipuler ces blocs de cent tonnes aux formes les plus invraisemblables, et de les ajuster les uns aux autres dans de véritables puzzles géants à trois dimensions.

Je savais que les chroniqueurs des débuts de la période coloniale avaient été eux aussi stupéfaits par ce qu'ils avaient vu. Le plus fameux d'entre eux, Garcilaso de la Vega, par exemple, voyait dans Sacsahuayman l'œuvre de démons :

> « Ces merveilles peuvent sembler incroyables à quiconque ne les a point vues ; quant à ceux qui les ont examinées attentivement, elles leur font croire qu'elles ont été faites par enchantement, et que ce sont des diables et non des hommes qui les ont élevées. Car il est difficile d'imaginer comment toutes ces pierres si grosses ont pu être taillées dans les carrières d'où elles furent tirées ; les Indiens, en effet, n'avaient ni fer ni acier pour les tailler et les mettre en œuvre. Et c'est une autre difficulté qui n'est pas des moindres de se représenter comment ils les ont transportées jusqu'à l'endroit où ils voulaient bâtir, car ils n'avaient pas de bœufs, ni de charrettes ; et, d'autre part, aucune charrette n'aurait été assez solide pour les porter, ni les bœufs assez forts pour les tirer... On n'en finirait pas de se demander comment ils ont pu encastrer si exactement de si grosses pierres, au point qu'on ne pourrait passer à

peine entre elles la pointe d'un couteau. Beaucoup sont si bien ajustées que la liaison n'y paraît presque pas... Ce qu'il y a de plus admirable dans cette construction est la grosseur incroyable des pierres, qui nous laisse imaginer le travail extraordinaire qu'il fallut accomplir pour les élever, les poser et les ajuster telles qu'on les voit aujourd'hui.[10] »

Garcilaso parle d'une autre chose très intéressante. Dans ses *Commentaires Royaux*, il raconte comment, dans les temps historiques, un roi inca avait tenté d'imiter les réalisations de ses prédécesseurs qui avaient bâti Sacsahuayman. Il fit d'abord transporter un énorme bloc de pierre sur plusieurs kilomètres, jusqu'aux fortifications existantes, qu'il voulait prolonger. « Ce bloc fut traîné à travers la montagne par plus de vingt mille Indiens, gravissant et descendant des pentes très abruptes... A un certain endroit, il leur échappa et tomba dans un précipice, écrasant plus de trois mille hommes.[11] » De tous les ouvrages que j'ai consultés, c'est le seul qui décrit les Incas en train de construire ou, plus exactement, de tenter de construire une structure avec des blocs aussi énormes que ceux employés à Sacsahuayman. Cet épisode des *Commentaires Royaux* permet de conclure qu'ils n'avaient aucune expérience des techniques requises et que leur tentative se solda par un désastre.

Cela, bien sûr, ne prouve rien en soi, mais le récit de Garcilaso a renforcé mes doutes au sujet des impressionnantes fortifications qui me surplombaient. En les contemplant, j'eus le sentiment qu'elles pouvaient effectivement avoir été construites avant l'époque des Incas, par une race infiniment plus ancienne et technologiquement plus avancée. Les archéologues, on le sait, ont toujours éprouvé de grandes difficultés à dater avec précision les ouvrages d'art, tels que des routes ou des murs de pierre, ne contenant aucun composé organique. Le radiocarbone et la thermoluminescence ne sont, dans de tels cas, d'aucun secours. De nouvelles méthodes de datation prometteuses (telle la *Chlorine-36* – « chlore 36 ») sont actuellement à l'étude, mais leur mise en œuvre effective n'est pas pour demain. En attendant de nouveaux progrès dans ce domaine, les chronologies « scientifiques » sont encore pour l'essentiel le fruit de l'intuition et des suppositions subjectives des spécialistes. Comme on sait que les Incas ont fait un *usage* intensif de la forteresse de Sacsahuayman, je comprends facilement pourquoi on a longtemps pensé qu'ils l'avaient *construite*, mais il n'y a pas de rapport évident entre ces deux propositions. Les Incas ont très bien pu trouver les structures déjà en place et s'y installer.

Si tel est le cas, qui étaient les bâtisseurs originels de la citadelle ?

Les Viracochas, les étrangers barbus à peau blanche, répondent les anciens mythes.

Tout en poursuivant notre voyage, je continuai à étudier les récits des aventuriers et des ethnographes espagnols des seizième et dix-septième siècles, qui avaient fidèlement recueilli les anciennes traditions des Indiens du Pérou antérieures aux premiers contacts avec les Européens. Ces traditions ont ceci de remarquable qu'elles insistent toutes sur le fait que la venue des Viracochas coïncida avec un terrible déluge qui submergea la terre entière et anéantit la quasi-totalité de l'humanité.

7

Le temps des géants

IL ÉTAIT à peine six heures du matin quand le petit train s'ébranla et commença sa lente ascension des versants de la vallée de Cuzco. L'étroite voie ferrée dessinait une série de Z à flanc de montagne. Le train avança avec peine sur la barre inférieure du premier Z, puis stoppa et repartit en arrière pour gravir la barre oblique ; il s'arrêta à nouveau et repartit en avant sur la barre supérieure, et ainsi de suite jusqu'au sommet des hauteurs qui surplombent l'ancienne cité. Les murailles incas et les demeures coloniales, les rues étroites, la cathédrale de Santo Domingo et son soubassement de ruines du temple de Viracocha, tout semblait fantomatique et irréel dans la pâle lueur de l'aube. A travers la nappe de brume matinale, on pouvait encore distinguer les lumières des lampadaires, dessinant une sorte de quadrillage féerique, et la fumée des feux domestiques s'élevait des cheminées au-dessus des toits en tuiles des innombrables petites maisons.

Finalement, le train tourna le dos à Cuzco et nous avançâmes pendant un certain temps en direction du nord-ouest, vers notre destination : Machu Picchu, la cité perdue des Incas, située à trois heures de voyage et cent trente kilomètres de notre point de départ. Je comptais initialement lire, mais bercé par les mouvements du wagon, je fus très vite gagné par le sommeil. Trois quarts d'heure plus tard, je me réveillai, pour découvrir un paysage enchanteur. Au premier plan, baignées par les rayons du soleil naissant, des prairies verdoyantes encore recouvertes çà et là de givre s'offraient au regard, de part et d'autre de la rivière, qui coulait au milieu d'une large vallée.

Un peu plus loin, on pouvait voir de vastes champs parsemés de buissons, sur lesquels paissaient des vaches laitières noires et blanches, et, de place en place, des groupes de masures devant lesquelles se tenaient de petits Indiens Quechuas à la peau foncée, vêtus de ponchos, de balaclavas et de bonnets de laine aux couleurs vives. A l'arrière-plan, la vallée était bornée par des pentes tapissées de sapins et d'eucalyptus. Mon regard suivit les contours de deux hautes montagnes couvertes de forêts, qui, à mesure que le train avançait, laissèrent progressivement apparaître un plateau encore plus élevé, au relief tourmenté. Dans l'extrême lointain, encore plus haut, se profilait une immense chaîne de pics neigeux miroitant dans l'azur.

La chute des géants

M'arrachant non sans regret à ce spectacle mirifique, je me replongeai dans mon livre. Je désirais étudier d'un peu plus près les curieux liens qui, dans les légendes des Incas et des autres peuples andins, semblaient associer l'apparition soudaine de Viracocha à un déluge.

J'avais sous les yeux un passage de *L'Histoire Naturelle et Morale des Indes* du Fr. José de Acosta, dans laquelle le prêtre érudit avait consigné « tout ce que les Indiens disent eux-mêmes de leurs origines » :

> « Ils font souvent mention d'un déluge, qui survint dans leur pays... Les Indiens disent que tous les hommes furent noyés dans ce déluge, et ils rapportent que du lac Titicaca surgit un certain Viracocha, qui s'installa à Tiahuanaco, où l'on peut encore voir aujourd'hui les ruines d'anciens et très étranges édifices, et de là il vint à Cuzco, et ainsi l'humanité commença à croître et multiplier... »[1]

Ayant décidé d'enquêter plus avant sur le lac Titicaca et la mystérieuse cité de Tiahuanaco, je lus, quelques pages plus loin, le passage suivant résumant une légende de la région de Cuzco :

> « Pour avoir commis un crime dont on ignore la nature, le peuple qui vivait dans les temps anciens a été anéanti par son créateur... dans un déluge. Après ce déluge, le créateur surgit sous une forme humaine du lac Titicaca. Il créa alors le soleil, la lune et les étoiles. Après quoi il repeupla la terre d'êtres humains... »[2]

Dans un autre mythe,

« le grand Dieu Créateur, Viracocha, décida de bâtir un monde pour que les hommes y vivent. D'abord il fit la terre et le ciel. Puis il commença à créer les hommes qui y habiteraient, sculptant de grandes figures de pierre représentant des géants, auxquels il donna la vie. D'abord, tout alla pour le mieux, mais après un certain temps, les géants commencèrent à s'entredéchirer et refusèrent de travailler. Viracocha décida alors de les anéantir. Certains furent changés à nouveau en statues de pierre... Les autres furent engloutis par une grande inondation. »[3]

On trouve des traditions tout à fait semblables dans d'autres sources n'ayant *a priori* aucun rapport avec l'Amérique précolombienne. L'Ancien Testament par exemple. Au chapitre six du *Livre de la Genèse* (6 ; 4), qui parle du déplaisir manifesté par le Dieu des Hébreux à l'endroit de sa création et de sa décision de l'anéantir, on peut lire l'un des rares passages de la Bible décrivant l'ère antérieure au Déluge : « En ces temps, il y avait des géants sur la Terre. » Cette phrase énigmatique m'a toujours intrigué. Ces « géants » enfouis dans les sables bibliques du Moyen-Orient pourraient-ils entretenir une quelconque relation avec leurs homologues des légendes précolombiennes ? Et, ce qui rend le mystère encore plus épais, les sources juives et péruviennes décrivent ensuite, avec force détails communs, une divinité courroucée déchaînant une inondation catastrophique contre une humanité perverse et ingrate.

Poursuivant ma lecture, je tombai sur le récit inca du déluge, recueilli par le frère Molina dans sa *Relacion de las fabulas y ritos de los Yngas :*

« De l'époque de Manco Capac, qui était le premier Inca, et qui leur avait enseigné qu'ils étaient les fils du Soleil et qu'ils devaient idolâtrer ce dernier, les Incas tenaient un récit circonstancié du déluge. Ils disaient qu'au cours de cette grande inondation, les eaux étaient montées au-dessus des plus hauts pics montagneux du monde, à tel point que toutes les races des hommes et toutes les choses de la création avaient péri. Aucun être vivant n'avait survécu hormis un homme et une femme qui avaient pris place dans un coffre. Quand les eaux refluèrent, le vent les porta (...) jusqu'à Tiahuanaco, où le créateur fit croître le peuple et les nations qui habitent dans cette région... »[4]

Garcilaso de la Vega, fils d'un noble espagnol et d'une femme descendant des rois incas, est déjà familier du lecteur. Ses *Commentaires Royaux* sont considérés comme l'un des recueils les plus fiables des

traditions du peuple de sa mère. Garcilaso a rédigé son ouvrage au seizième siècle, peu après la conquête, quand ces traditions n'avaient pas encore été contaminées par des influences étrangères. Lui aussi fait sienne cette croyance qui, manifestement, était largement répandue et profondément ancrée dans la mémoire des peuples andins : « Après que les eaux du déluge se furent retirées, un certain homme apparut dans le pays de Tiahuanaco... »[5]

Cet homme était Viracocha. Enveloppé dans son manteau, il était puissant et « auguste de contenance », et marchait avec une confiance inébranlable à travers les plus dangereuses contrées. Il pratiquait des guérisons miraculeuses et pouvait faire s'abattre le feu du ciel sur la terre. Aux yeux des Indiens, il sortait du néant.

La nuit des temps

Cela faisait maintenant deux heures que nous nous dirigions vers Machu Picchu, et le panorama avait changé. D'énormes montagnes noires, sur lesquelles il ne restait pas une trace de neige pour refléter la lumière du soleil, nous écrasaient de toute leur masse. Le défilé au fond duquel le train filait était de plus en plus étroit et sombre. Frissonnant de froid, je me replongeai dans mes lectures.

Une chose m'apparaissait avec évidence dans l'écheveau de légendes que j'avais étudiées – des légendes qui se complétaient les unes les autres, mais parfois, aussi, se contredisaient. Tous les spécialistes s'accordent à dire que les Incas ont emprunté, absorbé et assimilé les traditions des différents peuples sur lesquels ils ont étendu leur contrôle pendant les quelques siècles qu'a duré l'expansion de leur empire. En ce sens, quelle que soit l'issue du débat historique sur l'ancienneté de leur civilisation, personne ne peut sérieusement contester leur rôle dans la transmission des anciennes croyances de toutes les grandes cultures archaïques – de la côte et de la *sierra*, connues ou inconnues – qui les ont précédés dans cette région.

Qui peut dire au juste *quelles* civilisations ont existé au Pérou dans le passé le plus reculé ? Chaque année, les archéologues font de nouvelles trouvailles qui repoussent notre connaissance de ces cultures toujours plus loin dans le temps. Pourquoi ne découvriraient-ils pas un jour des traces de l'incursion dans les Andes, dans une très lointaine antiquité, d'une race de civilisateurs qui seraient venus d'au-delà des mers, et seraient repartis, une fois leur œuvre accomplie ? C'est ce que les légendes de l'ancien Pérou me semblent suggérer – des légendes qui, par-dessus tout, et de la manière la plus claire, ont immortalisé la mémoire de l'homme-Dieu Viracocha parcourant les hauts plateaux andins balayés par les vents et faisant des miracles partout où il passait :

« Viracocha en personne, avec ses deux acolytes, partit en direction du nord... Il remonta la cordillère, l'un de ses lieutenants longeant la côte, l'autre la lisière des forêts de l'Est... Le Créateur alla jusqu'à Urcos, près de Cuzco, où il fit surgir d'une montagne les futurs habitants de la cité. Il s'arrêta à Cuzco, puis continua vers le nord, jusqu'en Equateur. Là, dans la province côtière de Manta, il prit congé de son peuple et, marchant sur les flots, disparut au-delà de l'océan. »[6]

Et il y avait toujours ces moments poignants d'adieux à la fin de chaque légende relatant les hauts faits de cet étranger remarquable dont le nom signifiait « Ecume de la Mer » :

« Viracocha poursuivit son chemin, en appelant à toutes les races des hommes... Quand il atteignit la région de Puerto Viejo, il fut rejoint par ses disciples, qu'il avait envoyés auparavant à travers le pays. Alors, il prit la mer en leur compagnie, et les Indiens disent que lui et son peuple allèrent sur l'eau aussi facilement que lorsqu'ils avaient marché sur la terre. »[7]

Toujours ces adieux poignants... et un soupçon de science ou de magie.

La cité perdue des Incas

A l'extérieur, le paysage avait encore changé. A ma gauche, je pouvais apercevoir les eaux noires en crue de l'Urubamba, affluent de l'Amazone, et rivière sacrée pour les Incas. La température de l'air s'était réchauffée sensiblement : nous avions déjà atteint la partie inférieure de la vallée, avec son micro-climat tropical. Les pentes des montagnes qui se dressaient de part et d'autre de la voie ferrée étaient couvertes d'une forêt dense. Abondant en obstacles naturels quasi insurmontables, la région était à n'en point douter inhospitalière. Les hommes qui se sont aventurés dans ce bout du monde pour construire Machu Picchu devaient avoir de très bonnes raisons pour le faire.

Quelle que fût cette raison, le choix d'un site aussi reculé eut au moins une conséquence bénéfique : Machu Picchu n'a jamais été découvert par les conquistadors et les missionnaires espagnols, échappant ainsi au pillage et aux déprédations de l'époque coloniale. En effet, ce n'est qu'en 1911 qu'un jeune explorateur américain, Hiram Bingham, révéla au monde Machu Picchu[8*]. On comprit tout

* Voir chez le même éditeur *La Fabuleuse Découverte de la cité perdue des Incas*, de Hiram Bingham.

de suite que cet incroyable site apportait de nouvelles informations de premier ordre sur le Pérou ancien. En conséquence, les ruines furent protégées contre les pillards et les chasseurs de souvenirs, et un pan important du passé précolombien fut préservé pour l'émerveillement des générations futures.

Après avoir laissé derrière nous Aguas Calientes (« Eaux Chaudes »), un trou perdu où quelques bars-restaurants sordides, de part et d'autre de la voie, tentent d'aguicher le voyageur, nous atteignîmes la gare de Machu Picchu-Puentas Ruinas à neuf heures dix du matin. De là, un minibus nous mena en une demi-heure, par une piste en lacets suspendue entre ciel et terre, jusqu'aux ruines et à un hôtel miteux, qui nous demanda une somme astronomique pour une chambre d'une propreté douteuse. Nous étions les seuls clients. Bien que l'attentat à la bombe de la guerilla du « Sentier Lumineux » dans le train de Machu Picchu remontât à plusieurs années, les touristes étrangers ne s'aventuraient plus guère dans la région.

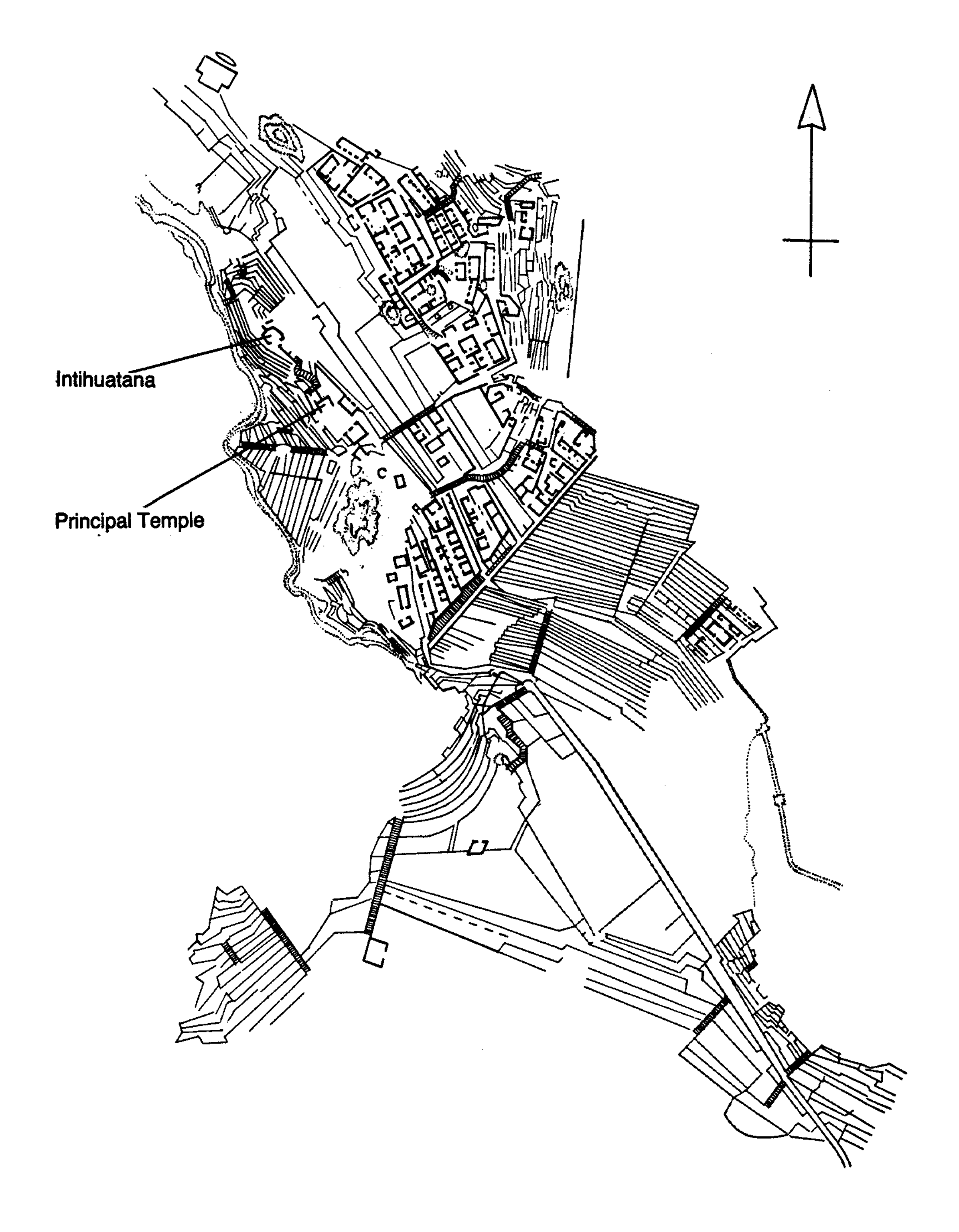
Un rêve de pierres

Il était deux heures de l'après-midi. Je me tenais sur une hauteur à l'extrémité méridionale du site. Les ruines – une série de terrasses tapissées de mousse – s'étendaient à mes pieds en direction du nord. De gros nuages formant une sorte d'anneau enserraient les sommets des montagnes environnantes, mais les rayons du soleil réussissaient de temps à autre à percer.

Tout en bas, au fond de la vallée, je pouvais apercevoir la rivière sacrée qui forme un gigantesque méandre autour du socle rocheux sur lequel Machu Picchu est construit, telle une douve entourant un château géant. Depuis ce nid d'aigle, l'Urubamba paraît vert foncé – la couleur des pentes abruptes qui se reflètent dans ses eaux. Çà et là, cependant, celles-ci miroitaient sous le soleil.

A l'autre extrémité du site, un pic en forme de pain de sucre domine les ruines. Son nom est Huyna Picchu. A mon grand étonnement, j'ai pu constater que ses flancs étaient eux aussi garnis de terrasses – des jardins suspendus taillés à même la roche. Le site entier forme en fait une sculpture monumentale, composée de montagnes, de roches, d'arbres, de pierres – et d'eau. C'est un lieu d'une beauté inouïe – l'un des plus beaux que j'aie vus de ma vie.

Malgré la lumière qui baignait l'ensemble du site, j'avais l'impression de contempler une cité de fantômes. On eût dit l'épave de la *Marie-Céleste*[9], désertée et désemparée. Les maisons sont disposées le long des terrasses. Chacune d'elles est minuscule, comprenant une seule pièce donnant directement sur une étroite ruelle. L'architecture est massive et fonctionnelle – sans ornementation. Par contraste,



Machu Picchu

certaines zones cérémonielles témoignent de techniques de construction beaucoup plus perfectionnées, certains édifices intégrant des blocs géants semblables à ceux que j'ai vus à Sacsahuayman. Un monolithe polygonal parfaitement poli mesure trois mètres cinquante de long, un mètre cinquante de large et un mètre cinquante d'épaisseur et pèse au moins deux cents tonnes. Comment les bâtisseurs de Machu Picchu sont-ils parvenus à le hisser jusque-là ?

On en trouve ainsi des dizaines, et ils sont tous, là encore, imbriqués les uns dans les autres dans d'immenses puzzles verticaux. Sur un bloc, j'ai pu compter pas moins de trente-trois angles, chacun parfaitement jointif avec l'angle qui lui correspond sur les blocs voisins. On peut voir des polygones massifs et des moellons avec des arêtes aussi tranchantes que des rasoirs. On peut voir aussi, en plusieurs endroits, des blocs naturels, bruts, intégrés dans des structures artificielles. Sans parler de ces étranges vestiges tels que l'Intihuatana, ou cadran solaire (littéralement, « le lieu où est amarré le Soleil »), énorme rocher géométriquement sculpté, fait de courbes et d'angles, de niches et d'éperons ciselés dans la pierre, et surmonté en son centre d'une pointe prismatique verticale servant de cadran solaire.

Les théories du professeur Müller

Quand a été bâti Machu Picchu ? Les archéologues « orthodoxes » s'accordent à dire que la construction de la cité ne peut guère être antérieure au début du quinzième siècle de notre ère (il s'agirait même de l'une des dernières villes construites par les Incas, une citadelle défendant la région de Cuzco contre les tribus insoumises de l'Amazonie)[10]. Des voix discordantes se sont cependant élevées de temps à autre. Dans les années trente, par exemple, Rolf Müller, professeur d'astronomie à l'Université de Potsdam, a réuni un faisceau d'indices suffisamment convaincants pour lui permettre d'affirmer que les plus importants vestiges de Machu Picchu comportaient des alignements astronomiques significatifs. A partir de ces derniers, en recourant à une série de calculs mathématiques complexes touchant à la position des étoiles au cours des derniers millénaires (laquelle se modifie progressivement sous l'effet du phénomène dit de la « précession des équinoxes »), Müller conclut que le plan originel du site ne peut avoir été dressé que pendant la période comprise entre 4000 et 2000 av. J.-C.[11].

Aux yeux de l'archéologie et de l'histoire officielles, c'était là une hérésie impardonnable. Si Müller dit vrai, il faudrait reculer la date de la fondation de Machu Picchu de près de six mille ans par rapport à celle qu'on lui reconnaît habituellement. Ce qui signifierait que la cité perdue serait largement plus ancienne que la pyramide égyp-

tienne de Khéops (à supposer bien sûr que l'on admette la datation orthodoxe de la pyramide de Khéops – autour de -2500).

D'autres voix dissonnantes se sont fait entendre à propos de l'ancienneté de Machu Picchu, et la plupart, à l'instar de Müller, faisaient valoir que certaines parties du site pouvaient être antérieures de plusieurs milliers d'années à la date arrêtée par les historiens traditionnels[12].

Comme les gros blocs polygonaux dont sont formés les murs de Sacsahuayman, cette thèse faisait-elle partie des pièces d'un gigantesque puzzle restant à assembler – en l'occurrence, le puzzle d'un passé encore inintelligible ? Viracocha constituerait l'une de ces pièces. Toutes les légendes affirment que sa capitale était située à Tiahuanaco. Les ruines de cette grande et ancienne cité se trouvent de l'autre côté de la frontière bolivienne, dans une région appelée le Collao, à une quinzaine de kilomètres au sud du lac Titicaca.

Nous pouvions nous y rendre, d'après mes calculs, en deux jours, via Lima et La Paz.

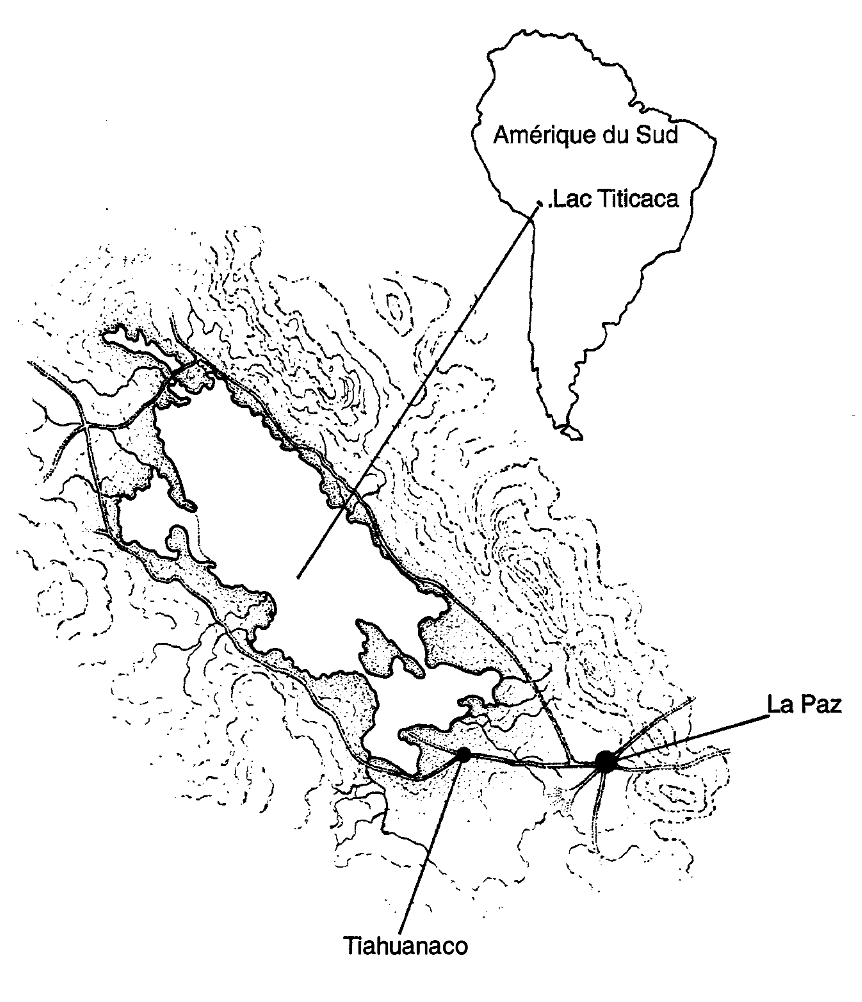
8

Un lac sur le toit du monde

La Paz, capitale de la Bolivie, est nichée au creux d'un cirque spectaculaire situé à plus de 3 000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce précipice vertigineux, profond lui-même de plusieurs centaines de mètres, a été taillé dans la nuit des temps par une formidable coulée d'eau charriant avec elle des millions de tonnes de rochers et de débris.

Dotée par la nature de ce site digne de l'Apocalypse, La Paz dégage un charme unique, bien que légèrement malsain. Avec ses rues étroites, ses taudis aux murs glauques, ses églises imposantes, ses cinémas et ses fast-foods aux enseignes criardes, elle baigne dans une atmosphère à la fois insolite et envoûtante. Le piéton est soumis à rude épreuve, car la ville entière est bâtie sur une série de collines aux versants abrupts.

L'aéroport de La Paz est situé près de 1 500 mètres plus haut que la ville elle-même, au bord de l'Altiplano – les hauts-plateaux au relief légèrement ondulé, balayés par des vents froids, caractéristiques de la région. Notre avion atterrit après minuit, avec plusieurs heures de retard. Dans le hall des arrivées, traversé de courants d'air, on nous offrit dans des petites tasses en plastique du thé à la coca – un remède contre le redoutable *soroche*, le « mal des montagnes ». Après divers contretemps, nous récupérâmes non sans mal nos valises au bureau des douanes, hélâmes un vieux taxi américain et descendîmes cahin-caha vers les faibles lueurs jaunes de la ville, scintillant loin en contrebas.



Lac Titicaca

Les mystères du lac Titicaca

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, nous partîmes pour le lac Titicaca dans une jeep de location. Nous nous frayâmes un chemin à travers les embouteillages des heures de pointe (mais celles-ci, dans ce pays, semblent durer toute la journée !), puis gravîmes les hauteurs qui surplombent la ville et débouchâmes sur les vastes horizons de l'Altiplano.

Au début, encore à proximité de la ville, notre route nous mena à travers une zone de faubourgs sordides et de bidonvilles où les trottoirs sont bordés d'ateliers de réparation de voitures et d'échoppes de ferrailleurs. Plus nous nous éloignions de La Paz, cependant, plus les habitations devenaient clairsemées, et nous ne vîmes bientôt plus

âme qui vive. Les vastes étendues dénudées et vides, bordées au loin par les pics couverts de neige de la Cordillera Real, formaient un paysage inoubliable. Mais nous avions également l'impression d'avoir pénétré dans un autre monde, une sorte de royaume enchanté planant au-dessus des nuages.

Bien que notre destination finale fût Tiahuanaco, nous comptions dormir à Copacabana, ville située sur un promontoire au sud du lac Titicaca. Pour l'atteindre, nous dûmes traverser une partie du lac à bord d'un car-ferry improvisé, près du village de pêcheurs de Tiquine. Puis, au coucher du soleil, nous retrouvâmes la route principale – une étroite piste défoncée qui nous conduisit, après une série de virages en épingle à cheveux, au sommet d'un col. Depuis ce point de vue, nous embrassâmes du regard un panorama contrasté : les eaux sombres du lac, en contrebas, semblaient former les confins d'un océan sans limites, plongé dans les ténèbres, alors que dans le lointain, les pics déchiquetés de la cordillère étaient encore baignés par la lumière aveuglante du soleil.

Le lac Titicaca m'a toujours intrigué. Il est situé à 3 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, couvre une superficie de 6 900 km², et mesure environ 220 km sur 110. Il est profond par endroits de plus de 300 mètres, et son histoire géologique est déroutante.

Plusieurs mystères sont associés au lac Titicaca. En voici l'inventaire, avec les solutions qui ont parfois été proposées.

1. Bien que située aujourd'hui à près de 4 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, la région du lac est parsemée de millions de coquillages fossilisés. Ce qui laisserait entendre qu'à une certaine époque, l'ensemble de l'Altiplano fut soulevé depuis le fond de la mer, peut-être à l'occasion des bouleversements géologiques qui présidèrent à la formation de l'Amérique du Sud tout entière. De grandes quantités d'eau des océans, ainsi que des myriades d'animaux marins, se retrouvèrent alors prises au piège au beau milieu des cordillères andines. Ce soulèvement aurait eu lieu il y a plus de cent millions d'années[1].
2. Paradoxalement, malgré la haute antiquité de cet événement, le lac Titicaca a conservé jusqu'à nos jours une « ichtyofaune marine » – en d'autres termes, bien que vivant aujourd'hui à plusieurs centaines de kilomètres de l'océan Pacifique, ses poissons et ses crustacés appartiennent, pour une grande partie d'entre eux, à des espèces océaniques. Parmi les surprenantes créatures ramenées à la surface par les pêcheurs dans leurs filets figurent des hippocampes. Par ailleurs, comme l'a remarqué A. Posnansky, « les diverses espèces d'*Allorquestes* (*hyalella inermis*, etc.) et d'autres spécimens de sa faune marine montrent de façon évidente que ce lac était autrefois beaucoup

plus salé qu'il ne l'est aujourd'hui, ou, plus exactement, que ses eaux originelles étaient d'origine marine et qu'elles furent emprisonnées dans les Andes lorsque le continent se souleva. »[2]

3. Voilà pour les phénomènes géologiques qui auraient créé le lac Titicaca. Depuis sa formation, cette « mer intérieure » et l'Altiplano lui-même ont subi plusieurs autres bouleversements de grande ampleur. La superficie du lac, notamment, semble avoir considérablement varié, comme en témoigne l'ancien rivage visible en hauteur sur une grande partie du terrain environnant. De manière étrange, ce rivage n'est pas horizontal, mais *penche* sensiblement du nord au sud sur une distance considérable. Au point le plus septentrional du relevé, il est situé 88 mètres plus haut que le lac, alors que 60 km plus au sud, il se trouve 82 mètres plus bas que le niveau actuel des eaux. Partant de cette constatation, et s'appuyant sur un grand nombre d'autres indices, les géologues en ont déduit que l'Altiplano se soulève encore progressivement, mais pas de façon uniforme, les plus grands dénivelés étant observables au nord. Le processus en cause ici, selon les spécialistes, s'explique moins par des changements du niveau des eaux du lac Titicaca elles-mêmes (bien que de tels changements se soient certainement produits) que par des modifications du niveau de l'ensemble de la région[3].
4. Beaucoup plus difficile à expliquer, cependant, étant donné les très longues périodes sur lesquelles les grandes transformations géologiques sont censées se dérouler, est le fait irréfutable que *la cité de Tiahuanaco était jadis un port, avec des quais très étendus, situé sur le rivage du lac Titicaca*. Le problème est que les ruines de Tiahuanaco sont aujourd'hui situées à environ 18 km au sud du lac et plus de 30 mètres plus haut que les côtes actuelles[4]. Il s'ensuit qu'au cours de la période qui s'est écoulée depuis la construction de la cité, l'un des deux phénomènes suivants s'est produit : de deux choses l'une, soit le niveau du lac a considérablement baissé, soit le terrain sur lequel se dresse Tiahuanaco s'est surélevé.
5. Dans un cas comme dans l'autre, il est manifeste que des bouleversements géologiques massifs ont eu lieu. Certains d'entre eux, comme le soulèvement de l'Altiplano depuis le fond des océans, se sont certainement déroulés dans des temps géologiques très reculés, avant l'apparition de l'homme. D'autres ne sont pas aussi anciens et sont certainement survenus *après* la construction de Tiahuanaco[5]. La question, par conséquent, est la suivante : quand Tiahuanaco a-t-il été construit ?

L'opinion avancée par les historiens orthodoxes est que les

ruines ne peuvent guère être antérieures à l'an 500 de notre ère[6]. Une chronologie de rechange a pourtant été avancée, laquelle, bien que récusée par la plupart des spécialistes, semble mieux cadrer avec l'ampleur des bouleversements géologiques survenus dans la région. Fondée sur les calculs astronomiques et mathématiques du professeur Arthur Posnansky de l'Université de La Paz et du professeur Rolf Müller (qui conteste également la datation « officielle » de Machu Picchu, on l'a vu), elle retarde de plus de treize mille ans la principale phase de construction de Tiahuanaco, dont la fondation daterait donc d'environ 15000 av. J.-C. Cette chronologie indique aussi que la cité aurait subi de terribles destructions au cours d'une catastrophe naturelle phénoménale aux alentours du onzième millénaire av. J.-C., et que, peu après, les eaux du lac se seraient retirées vers le nord[7] ?

Nous reviendrons sur les découvertes des professeurs Posnansky et Müller au chapitre 11 – des découvertes qui suggèrent que la grande cité andine de Tiahuanaco avait connu son apogée pendant la dernière période glaciaire, la nuit sans lune de la préhistoire.

9

Viracocha et Osiris

PENDANT mes voyages dans les Andes, j'ai plusieurs fois relu une curieuse variante de la légende de Viracocha. Dans cette version, qui provient de la région située au sud-est du lac Titicaca, le Collao, le dieu-héros civilisateur se nomme Thunupa.

> « Thunupa apparut sur l'Altiplano en des temps anciens, venant du nord avec cinq disciples. Cet homme blanc d'auguste maintien, aux yeux bleus et barbu, était sobre et puritain, et condamnait dans ses prêches l'ivresse, la polygamie et la guerre. »

Après avoir parcouru de grandes distances à travers les Andes, où il avait créé un royaume pacifique et enseigné aux hommes tous les arts de la civilisation, Thunupa fut assailli et grièvement blessé par un groupe de conspirateurs envieux :

> « Ils placèrent son corps meurtri dans une barque de jonc et l'abandonnèrent à la dérive sur le lac Titicaca. Là..., l'embarcation fila à une vitesse telle que ceux qui avaient tenté de tuer le dieu de si cruelle manière furent frappés de terreur et de stupéfaction, car ce lac n'était traversé d'aucun courant... Le bateau accosta à Cochamarca, là où se jette aujourd'hui le rio Desguardero. La légende indienne affirme que le bateau toucha si violemment la terre qu'il créa le rio, qui avant cela n'existait pas. Et sur l'eau qui s'engouffra dans la brèche ainsi

créée, le corps sacré fut emporté sur plusieurs centaines de lieues, jusqu'à la mer à Arica. »[1]

La légende d'Osiris

Il existe de curieuses similitudes entre la légende de Thunupa et l'histoire d'Osiris, l'ancien dieu égyptien de la Mort et de la Résurrection. Le récit le plus complet du mythe originel où apparaît cette mystérieuse figure est donné par Plutarque. Il y est dit qu'après avoir apporté les bienfaits de la civilisation à son peuple, lui avoir enseigné toutes sortes d'arts utiles et lui avoir donné son premier code de lois, et qu'après avoir aboli le cannibalisme et les sacrifices humains, Osiris quitta l'Egypte et voyagea à travers le monde pour répandre la civilisation chez d'autres nations. Il ne força jamais les barbares qu'il rencontra à accepter ses lois, préférant discuter avec eux et les convaincre par la raison. Il est également dit qu'Osiris transmettait ses enseignements au moyen d'hymnes et de chants accompagnés d'instruments de musique.

Pendant son absence, cependant, soixante-douze membres de sa cour, conduits par son beau-frère Set, complotèrent contre lui. A son retour, les conspirateurs l'invitèrent à un banquet où un splendide coffre en bois et en or fut promis à l'hôte dont le corps serait exactement à ses dimensions. Osiris ne savait pas que le coffre avait précisément été construit à sa taille. Du coup, lorsque les invités tentèrent l'un après l'autre d'y entrer, aucun ne réussit. Osiris, par contre, s'y allongea confortablement. Avant qu'il ait eu le temps de sortir, les conspirateurs se jetèrent sur lui, et clouèrent le couvercle de façon totalement hermétique, bouchant même les fissures avec du plomb fondu, de manière à ne pas laisser passer d'air. Le coffre fut ensuite jeté dans le Nil. Au lieu de couler comme prévu, il flotta et partit à la dérive, filant rapidement à la surface de l'eau jusqu'à la mer.

C'est alors qu'intervient l'épouse d'Osiris, la déesse Isis. Utilisant tous les pouvoirs magiques qui avaient fait sa renommée, elle trouva le coffre et le cacha dans un endroit secret. Cependant, son mauvais frère, Set, parti chasser dans les marais, découvrit le coffre, l'ouvrit, et, pris de fureur, coupa le corps royal en quatorze morceaux qu'il dispersa à travers le pays.

A nouveau Isis intervint pour sauver son mari. Elle construisit un petit bateau avec des roseaux, l'enduisit de poix, puis s'embarqua sur le Nil à la recherche des dépouilles de son époux. Quand elle les eut trouvées, elle lança des incantations pour réunir les parties démembrées du corps, afin que celui-ci reprît sa forme première. Après quoi Osiris, ayant retrouvé son état antérieur, devint, au terme d'un processus de renaissance stellaire, le dieu des Morts et le roi du monde

souterrain – d'où, dit la légende, il revint sur la terre de temps à autre sous l'aspect d'un homme mortel[2].

Bien que l'on relève d'énormes différences entre les légendes péruvienne et égyptienne, il est étrange qu'Osiris et Thunupa-Viracocha aient en commun tous les points suivants :

– tous deux étaient de grands civilisateurs,
– tous deux furent victimes d'un complot,
– tous deux furent placés à l'intérieur d'un réceptacle (un coffre, une barque),
– tous deux furent jetés à l'eau,
– tous deux dérivèrent ensuite sur une rivière et atteignirent la mer.

De telles similitudes ne seraient-elles que de simples coïncidences ? Ou existerait-il des rapports sous-jacents entre les deux légendes ?

Les bateaux en roseau de Suriqui

Il régnait un froid alpin. J'étais assis sur le pont avant d'un bateau à moteur fendant à une vitesse d'environ vingt nœuds les eaux glacées du lac Titicaca. Le ciel, d'un bleu pur, se teintait de nuances d'aigue-marine et de turquoise près du rivage, et l'immense surface du lac aux tons cuivre et argent semblait s'étendre à l'infini...

Les passages des légendes péruviennes qui parlaient de vaisseaux faits de roseaux avaient retenu mon attention, car je savais que des « bateaux de jonc totora » constituaient l'un des moyens de transport traditionnels sur ce lac. Cependant, l'ancien savoir-faire requis pour construire de telles embarcations s'était perdu au cours des années récentes, et nous nous dirigions désormais vers Suriqui, le seul endroit où ces barques étaient encore assemblées selon les anciennes méthodes.

Sur l'île de Suriqui, dans un petit village situé au bord de l'eau, je trouvai deux vieux Indiens occupés à construire un bateau à partir de bottes de joncs totora. L'élégante barque, presque achevée, était longue d'environ cinq mètres. Elle était large en son milieu, mais étroite à chaque extrémité, avec une proue et une poupe hautes et incurvées.

Je m'assis un instant pour les regarder. Le plus âgé des deux hommes, qui portait un feutre marron par-dessus un curieux bonnet de laine, s'aidait du pied gauche, qu'il calait contre le flanc du bateau, pour tirer et resserrer les cordes maintenant ensemble les bottes de joncs. De temps en temps, il frottait un bout de corde contre son front perlant de sueur – afin de l'humidifier et, ainsi, d'accroître son pouvoir adhésif.

Le bateau, entouré de poulets, et visité de temps à autre par un alpaca craintif, se dressait au beau milieu de l'arrière-cour, jonchée de roseaux et de détritus, d'une vieille ferme délabrée. Je pus examiner plusieurs embarcations similaires pendant les heures qui suivirent et, bien que le cadre fût indubitablement andin, je ne pus m'empêcher d'éprouver une impression de déjà vu, et de me sentir projeté en d'autres temps et d'autres lieux. La raison en était que les barques en totora de Suriqui étaient pratiquement identiques, tant du point de vue des méthodes de construction que de leur aspect final, aux belles embarcations faites de roseaux de papyrus à bord desquelles les pharaons naviguaient sur le Nil il y a plusieurs milliers d'années. Lors de mes voyages en Egypte, j'avais vu de nombreux bateaux de ce type représentés sur les murs des anciens tombeaux. Mon sang ne fit qu'un tour lorsque je découvris, bien réels, ces mêmes navires sur une île perdue du lac Titicaca – même si mes recherches m'avaient en partie préparé à une telle coïncidence. Je savais qu'aucune réponse satisfaisante n'a jamais été apportée à la question de savoir comment des conceptions aussi semblables en matière de construction de bateaux ont pu voir le jour dans deux régions du monde aussi éloignées l'une de l'autre. Néanmoins, selon les termes d'un grand connaisseur de la navigation dans l'Antiquité, Thor Heyerdahl, qui s'était lui-même penché sur cette énigme :

> « C'est la même forme compacte, avec cette proue et cette poupe relevées, pointant vers le ciel, et ces mêmes cordages enserrant tout d'une pièce le navire... Chaque roseau est placé avec une précision maximale afin d'obtenir une parfaite symétrie et le profil le plus effilé possible, tandis que les faisceaux de papyrus sont si étroitement assujettis les uns aux autres qu'on dirait... des pièces de bois recouvertes d'or. »[3]

Le bateau en papyrus du Nil antique, et la barque en roseaux du lac Titicaca (dont le modèle originel, insistent les Indiens de la région, leur a été fourni par « le peuple de Viracocha ») avaient d'autres points en commun. Tous deux étaient équipés de voiles montées sur des doubles mâts identiques[4]. Tous deux étaient utilisés pour transporter sur de longues distances des matériaux de construction exceptionnellement lourds : les obélisques et les blocs cyclopéens destinés aux temples de Gizeh, Louqsor et Abydos, pour l'un, et aux mystérieux édifices de Tiahuanaco, pour l'autre.

En ces temps reculés, avant que les eaux du lac Titicaca ne se retirent, Tiahuanaco se dressait sur ses rives, surplombant un panorama d'une beauté saisissante. Aujourd'hui, ce grand port, qui était aussi la capitale de Viracocha, gît perdu au milieu de collines dénudées et de plaines désertiques balayées par les vents.

La route de Tiahuanaco

De retour sur la terre ferme, nous traversâmes ces plaines en jeep, soulevant sur notre passage un nuage de poussière. Notre route nous fit traverser les bourgades de Puccarani et Laha, peuplées d'Indiens Aymara qui déambulaient dans les rues pavées de cailloutis ou prenaient placidement le soleil sur de petites plazas.

Ces gens sont-ils les descendants des bâtisseurs de Tiahuanaco, comme les spécialistes l'affirment ? Ou les légendes disent-elles vrai ? L'antique cité est-elle l'œuvre d'étrangers aux pouvoirs divins, installés dans la région dans un passé lointain ?

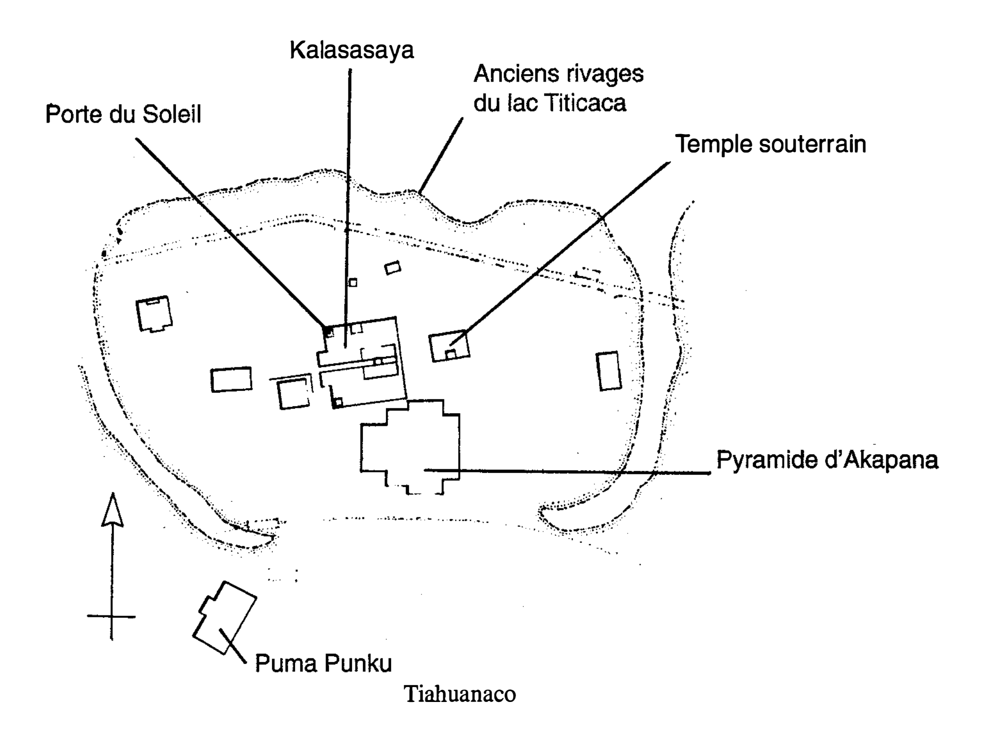
10

La Porte du Soleil

Les premiers voyageurs espagnols qui visitèrent les ruines de la cité bolivienne de Tiahuanaco au lendemain de la Conquête furent impressionnés par le gigantisme des édifices et par l'atmosphère de mystère qui planait sur le site. « J'ai demandé aux indigènes si ces édifices avaient été construits à l'époque de l'Inca, écrit le chroniqueur Piedro Cieza de Leon. Ils éclatèrent de rire en entendant ma question, affirmant qu'ils avaient été érigés bien avant le règne des Incas et... qu'ils avaient entendu dire par leurs aïeux que tout ce que l'on pouvait voir là-bas était apparu soudain en une seule nuit... »[1] De son côté, un autre visiteur espagnol, à la même époque, recueillit une légende selon laquelle les pierres avaient été soulevées miraculeusement : « Elles furent transportées à travers les airs au son d'une trompette. »[2]

Peu après la conquête, une description détaillée de la cité fut donnée par l'historien Garcilaso de la Vega. Les pillards et les chercheurs de trésors n'étaient pas encore passés par là, et, bien que portant les stigmates de l'usure du temps, le site était encore d'une beauté à couper le souffle :

> « Nous devons maintenant dire un mot des grands et incroyables édifices de Tiahuanaco. L'ouvrage le plus admirable que l'on trouve en ce lieu est un coteau fait de la main de l'homme, si haut qu'il cause un grand étonnement. Afin que la terre amoncelée ne s'écroulât pas, les Indiens lui avaient donné pour fondements de grandes masses de pierres. D'un autre côté..., on voyait deux géants taillés dans la pierre.



Tiahuanaco

Ils avaient des vêtements qui traînaient jusqu'à terre, et la tête coiffée, le tout très usé par le temps et en apparence fort ancien. On remarquait encore une muraille fort longue, dont les pierres sont si grandes qu'on ne peut comprendre comment les forces humaines ont été capables de les transporter jusque-là... On y voit aussi en d'autres endroits des bâtiments extraordinaires ; mais le plus remarquable, ce sont deux grandes portes en pierre, dressées en divers lieux ; beaucoup sont taillées d'un seul bloc ; et, plus merveilleux encore, ces portes sont posées sur des pierres si grandes qu'elles atteignent trente pieds de long, quinze de large et six de haut, le tout d'une seule pièce. Il est impossible d'imaginer quels outils ou instruments ont pu être utilisés pour leur taille, d'autant plus que ces pierres devaient être incomparablement plus grandes avant d'être mises en œuvre. »[3]

Garcilaso de la Vega écrivait au seizième siècle. Plus de quatre cents ans plus tard, à la fin du vingtième siècle, on peut encore éprouver la même stupeur face aux structures de Tiahuanaco. Eparpillés autour de la cité, si imposants, et en même temps si parfaitement taillés qu'ils semblent être l'œuvre d'êtres surhumains, les gigantesques monolithes s'offrent au regard, défiant les pillards qui ont dépouillé le site de tant de ses vestiges dans un passé récent.

Le temple de Viracocha

Tel un disciple aux pieds de son maître, je m'assis sur le sol du temple disparu et, levant les yeux, contemplai le visage énigmatique que tous les spécialistes de Tiahuanaco identifient à Viracocha. En des temps indéterminés, une main inconnue a sculpté ce portrait dans un grand pilier de roc rouge. Bien qu'il soit aujourd'hui presque effacé, on peut voir qu'il représentait un homme en paix avec lui-même et aux pouvoirs très étendus.

Le front est haut, dégagé, les yeux sont ronds, grands ouverts. Le nez est droit, étroit à la racine, mais évasé au niveau des narines. Les lèvres sont épaisses. Mais l'œil est surtout attiré par la barbe imposante, qui a pour effet de faire paraître le visage plus large au niveau de la mâchoire qu'aux tempes. Regardant de plus près, j'ai pu constater que le pourtour de la bouche est complètement rasé, et, par suite, que la moustache, presque parallèle à la base du nez, commence très haut sur les joues. Elle s'incurve ensuite de manière extravagante vers le bas, des deux côtés de la bouche, formant une sorte de bouc sur le menton, avant de suivre le dessin de la mâchoire jusqu'aux oreilles.

A côté de la tête, au-dessus et au-dessous des oreilles, d'étranges motifs représentant des animaux ont été ciselés dans la pierre. Ou peut-être serait-il plus exact de dire qu'il s'agit de motifs représentant d'*étranges* animaux – de gros mammifères préhistoriques, avec des queues et des membres massifs.

Mais d'autres détails retiennent l'attention. Par exemple, les bras du personnage sont représentés repliés, l'un par-dessus l'autre, sur le devant d'une longue tunique flottante. De chaque côté de cette tunique apparaît la forme sinueuse d'un serpent montant en ondulant du sol jusqu'au niveau des épaules. En contemplant cette magnifique sculpture, l'image qui me vint à l'esprit fut celle d'un Viracocha magicien, ou sorcier, une sorte de Merlin l'Enchanteur paré de magnifiques et étranges vêtements, faisant s'abattre le feu du ciel sur la terre.

Le « temple » dans lequel le pilier de Viracocha se dresse est à ciel ouvert et consiste en une grande fosse rectangulaire mesurant douze mètres sur neuf, et profonde de deux mètres, à la manière d'une piscine. Le fond de cette fosse est recouvert de gravier. Ses murs massifs sont faits de moellons de dimensions diverses, parfaitement taillés et appareillés sans l'aide de mortier. De place en place, de hautes stèles ciselées dans la roche brute étaient encastrées dans la paroi. On pénètre dans la structure par une volée de marches pratiquée dans le mur sud.

Je fis plusieurs fois le tour de la figure de Viracocha, caressant de la main la pierre chauffée par le soleil, tentant de deviner sa signification. Haute d'un peu plus de deux mètres, elle regarde vers le sud,

tournant le dos à l'ancien rivage du lac Titicaca (éloigné, à l'origine, de moins de deux cents mètres). Alignés derrière cet obélisque central, deux autres piliers, de plus petites dimensions, représentent peut-être les compagnons légendaires de Viracocha. Ces trois figures, à la verticalité sévère, fonctionnelle, projetaient des ombres parfaitement découpées.

Je m'assis à nouveau à même le sol, et regardai lentement autour du temple. Viracocha dominait le site, tel un chef d'orchestre, et cependant, sa particularité la plus frappante était ailleurs : garnissant les murs, en divers endroits et à diverses hauteurs, des dizaines et des dizaines de têtes étaient sculptées dans la pierre – des têtes entières, ciselées en trois dimensions, et faisant saillie sur les parois. Les avis divergent quant à leur fonction.

La pyramide d'Akapana

Depuis le temple de Viracocha, en regardant vers l'ouest, je pouvais voir un immense mur percé d'une monumentale porte géométrique faite de grandes dalles de pierre. Eclairée par le soleil déclinant, une sculpture représentant un géant se détachait dans l'embrasure de la porte. Le mur n'était autre que l'enceinte de l'esplanade appelée le Kalasasaya (littéralement, en aymara – la langue parlée par les Indiens de Bolivie –, le « Lieu des pierres verticales »[4]). Et le géant était l'une des « figures gigantesques » mentionnées par Garcilaso de la Vega.

J'avais hâte de l'examiner mais, pour le moment, mon attention était attirée par une butte artificielle, haute de quinze mètres, qui se dressait au sud, dans l'alignement de l'escalier du temple. La butte, également signalée par Garcilaso, est connue sous le nom de « pyramide d'Akapana ». Comme les pyramides égyptiennes de Gizeh, elle est orientée avec une précision surprenante en fonction des points cardinaux. Principal édifice de Tiahuanaco, sa base mesure à peu près deux cent dix mètres de côté.

Je marchai dans sa direction, et passai quelques instants à me promener autour d'elle et à l'escalader. A l'origine, il s'agissait d'une pyramide de terre à degrés, revêtue de gros blocs d'andésite. Au cours des siècles qui ont suivi la conquête, cependant, elle a servi de carrière à des maçons et des pillards venant d'aussi loin que La Paz, ce qui explique qu'il ne reste aujourd'hui que dix pour cent de son superbe parement.

Quels indices, quels vestiges, ces voleurs anonymes ont-ils emportés avec eux ? En gravissant les flancs rocailleux de l'Akapana, et en tournant autour de la grande citerne recouverte d'herbe qui la coiffe, j'eus le sentiment que la véritable fonction de la pyramide ne serait

probablement jamais élucidée. On sait seulement que cette fonction n'était pas simplement décorative ou cérémonielle. Il s'agissait vraisemblablement d'une sorte de machine ou de « dispositif » mystérieux. Les archéologues ont découvert dans ses entrailles un réseau complexe de conduites revêtues de moellons méticuleusement appareillés. Ces canalisations, via une série de paliers, servaient à l'écoulement de l'eau recueillie dans le réservoir au sommet de la structure jusqu'au fossé qui entourait l'ensemble du site, et bordait la base de la pyramide sur son flanc sud.

Comment expliquer que tant d'efforts et d'attention aient été consacrés à la construction de ce réseau intérieur de canalisations, sinon en supposant qu'il remplissait une fonction particulière ? Plusieurs archéologues ont émis l'hypothèse que cette fonction n'était pas étrangère à un culte rendu à la pluie, ou à une rivière, – l'adoration primitive des pouvoirs et des attributs de l'eau.

Une autre hypothèse, plus sinistre, selon laquelle la « technologie » mise en œuvre dans cette pyramide aurait pu servir à des fins meurtrières, découle du fait que les mots *Hake* et *Apana*, en ancien aymara, signifient respectivement « peuple » ou « hommes », et « périr » (probablement par l'eau). Ainsi Akapana serait le « Lieu où les hommes mouraient... »[5]

Un autre spécialiste, cependant, après avoir étudié de manière approfondie le système hydraulique, proposait une autre solution : les conduites, selon lui, auraient été utilisées dans le cadre d'un « procédé de traitement servant peut-être au lavage des minerais »[6].

Le Kalasasaya

A partir du flanc ouest de cette énigmatique pyramide, je me frayai un chemin en direction de l'angle sud-ouest de l'espace clos du Kalasasaya, le « Lieu des pierres verticales ». Je compris vite pourquoi il était ainsi dénommé. A intervalles réguliers, encastrés dans un mur fait de blocs trapézoïdaux massifs, d'énormes monolithes en forme de dagues hauts de plus de trois mètres cinquante étaient plantés, la pointe vers le haut, dans la terre rouge de l'Altiplano, formant une palissade géante de près de cent cinquante mètres de côté.

Le Kalasasaya était-il jadis une forteresse ? Apparemment, non. Les spécialistes reconnaissent pour la plupart qu'il s'agissait d'un observatoire céleste. Plutôt que de tenir l'ennemi en respect, il avait pour fonction de déterminer, avec une précision mathématique, la date des équinoxes et des solstices. Certaines structures à l'intérieur de l'enceinte, et, à vrai dire, l'enceinte elle-même, semblent avoir été alignées en direction de certains groupes d'étoiles, afin de faciliter la mesure de l'amplitude du soleil au cours des différentes saisons[7]. Par

ailleurs, la fameuse « Porte du Soleil », qui se dresse dans l'angle nord-ouest de l'enceinte, constituerait, selon ceux qui l'ont étudiée, un calendrier perfectionné et précis :

> « Plus on examine cette sculpture, plus on est convaincu que la configuration de ce calendrier et les motifs qui l'ornent ne peuvent être simplement le fruit indéchiffrable de l'imagination d'un *artiste*, mais que ses glyphes, qui ont une profonde signification, constituent un recueil éloquent des observations et des calculs d'un *savant*... Ce calendrier ne peut avoir été conçu et exécuté dans un autre but. »[8]

Avant même mon voyage en Bolivie, la Porte du Soleil, et, en fait l'ensemble du Kalasasaya, m'intriguaient énormément. Certains alignements solaires et astronomiques du site, auxquels le chapitre suivant sera consacré, ont en effet permis de calculer de manière approximative la date à laquelle le Kalasasaya aurait été construit. Ces alignements suggèrent la date – controversée – de 15000 av. J.-C. En d'autres termes, Tiahuanaco aurait été édifié il y a dix-sept mille ans.

11

Les Hommes-Poissons

DANS la somme qu'il a consacrée à Tiahuanaco, *Tiahuanacu : The Cradle of American Man* (« Le Berceau de l'Homme américain »), le professeur Arthur Posnansky (un érudit bolivien d'origine allemande, aujourd'hui décédé, dont les recherches sur le site ont duré près de cinquante ans), expose les calculs archéo-astronomiques qui l'ont conduit à contester la datation traditionnelle de l'ancienne cité. Ces calculs, explique-t-il, sont « exclusivement fondés sur les variations de l'obliquité de l'écliptique pendant la période qui s'est écoulée entre la construction du Kalasasaya et l'époque actuelle. »[1]

En quoi consiste exactement l'« obliquité de l'écliptique », et comment peut-on déduire de ses variations l'âge de Tiahuanaco ?

Si l'on se réfère aux dictionnaires, il s'agit de l'« angle formé par le plan de l'orbite de la terre et celui de l'équateur céleste, égal aujourd'hui à environ 23°27' »[2]

Pour clarifier cette obscure notion d'astronomie, on peut imaginer que la terre est un vaisseau naviguant sur le vaste océan des cieux. Comme tous les navires qui *roulent* sous l'effet de la houle, elle est animée d'un mouvement alternatif transversal. Ce phénomène est régulier, mathématique, comme le tic-tac d'un grand métronome : un balancement permanent, quasi imperceptible, changeant perpétuellement l'angle formé avec l'horizon.

Maintenant, représentez-vous à nouveau la terre. L'axe de la rotation quotidienne de notre belle planète bleue, qui, comme on le sait, tourne elle-même autour du soleil, est légèrement incliné par rapport à la verticale. Il s'ensuit que l'équateur terrestre et, du même coup,

l'« équateur céleste » (qui n'est qu'une extension imaginaire de l'équateur de la terre dans la sphère céleste) forment également un angle avec le plan de l'orbite. Cet angle constitue l'« obliquité de l'écliptique ». Mais parce que la terre est un navire qui roule, son obliquité change d'une manière cyclique sur de très longues périodes. Pendant chaque cycle (qui dure quarante et un mille ans), l'obliquité varie, avec la précision et la prévisibilité d'un chronomètre suisse, entre 22° 1' et 24° 5'[3]. Ces variations ont été représentées pour la première fois sous la forme d'une courbe en 1911, lors de la Conférence Internationale des Ephémérides, tenue à Paris. Grâce à ce graphique il est possible de faire correspondre une date précise à chaque valeur angulaire.

Posnansky est parvenu à dater le Kalasasaya en partant du constat que la position azimutale du lever et du coucher du soleil varie de siècle en siècle avec l'obliquité[4]. En déterminant l'alignement par rapport au soleil de certaines structures clés qui semblent aujourd'hui « désaxées », il a démontré de manière convaincante que l'obliquité de l'écliptique au moment de la construction du Kalasasaya était de 23° 8' 48". En reportant cette valeur sur le graphique de la Conférences des Ephémérides, on constate qu'elle correspond à la date de 15000 av. J.-C.

Bien sûr, pas un seul historien ou archéologue orthodoxe n'était préparé à attribuer une origine aussi lointaine à Tiahuanaco, préférant, comme on l'a vu au chapitre 8, s'entendre sur une estimation moins hardie – l'an 500 de notre ère. Entre 1927 et 1930, cependant, plusieurs savants d'autres disciplines vérifièrent soigneusement les recherches « archéo-astronomiques » de Posnansky. Ces savants, qui étudièrent d'autres sites archéologiques dans les Andes, étaient le Dr Hans Ludendorff (alors directeur de l'Observatoire Astronomique de Potsdam), le Dr Friedrich Becker de l'Institut Specula Vaticana, et deux autres astronomes : le Pr Arnold Kohlschutter de l'Université de Bonn et le Dr Rolf Müller de l'Institut Astrophysique de Potsdam.

Après trois années de travail, les savants conclurent que Posnansky avait globalement raison. Ils ne se préoccupèrent pas des implications de leurs découvertes du point de vue de la science historique officielle ; ils se bornèrent à exposer les faits qu'ils avaient pu observer concernant les alignements solaires des diverses structures de Tiahuanaco. Notamment, ils confirmèrent que la disposition du Kalasasaya avait été déterminée en fonction d'observations des cieux réalisées il y a très longtemps – à une date largement antérieure à celle traditionnellement retenue (500 ap. J.-C.). La date de -15000 avancée par Posnansky n'avait, selon eux, rien d'invraisemblable[5].

Si Tiahuanaco a effectivement été édifié bien avant l'aube des temps historiques, quelle était l'identité de ses bâtisseurs, et quel but poursuivaient-ils ?

Les Hommes-Poissons

Le Kalasasaya renferme deux statues massives. L'une, surnommée *El Fraile* (Le Moine) se dresse dans l'angle sud-ouest ; l'autre, à peu près au milieu du côté est de l'enceinte, n'est autre que le géant que j'avais aperçu depuis le temple de Viracocha.

Ciselé dans du grès rouge, usé par le temps au point qu'il est impossible de déterminer son âge, El Fraile est haut de près de deux mètres, et représente un humanoïde, un être androgyne aux yeux et aux lèvres hypertrophiés. Sa main droite tient un objet ressemblant à un couteau à lame onduleuse, tel un *kris* indonésien. Dans sa main gauche, il brandit une sorte de livre à charnières, protégé par un coffret. De la partie supérieure de ce « livre », cependant, émerge un objet non identifié qu'on aurait essayé de faire entrer de force, comme dans une gaine.

Au-dessous de la ceinture, le personnage semble porter un vêtement garni d'écailles de poisson, chaque écaille, en fait, consistant elle-même en une tête de poisson stylisée. Par ailleurs, on peut distinguer sur la ceinture une série de motifs figurant de grands crustacés. Selon Posnansky, El Fraile représenterait un « homme-poisson » imaginaire ou symbolique[6]. Qu'avait en tête le sculpteur ?

Une tradition rapportée par le professeur bolivien pourrait à mon sens éclairer notre lanterne. Cette légende très ancienne parle des « dieux du lac aux queues de poisson, appelés Chullua et Umantua ».[7] Ces divinités, et le « Moine » du Kalasasaya, renvoient curieusement aux mythes mésopotamiens, qui parlent étrangement, et abondamment, d'êtres amphibies, « doués de raison, qui auraient séjourné dans le pays de Sumer dans la préhistoire la plus reculée ». Le chef de ces créatures avait pour nom Oannes (ou *Uan*)[8]. Selon le scribe chaldéen Berosus,

> « le corps d'[Oannes] était tout entier celui d'un poisson ; et il avait sous sa tête de poisson une autre tête, et il avait également des pieds, comme ceux d'un homme, en plus de sa queue de poisson. Sa voix et son langage étaient articulés et humains ; et une image le représentant a été conservée jusqu'à ce jour... Quand le soleil se couchait, cette Créature avait coutume de plonger dans la mer, et de passer toute la nuit dans ses abysses ; car il était amphibie. »

Selon les traditions rapportées par Berosus, Oannes était avant tout un civilisateur :

> « Le jour, il conversait avec les hommes..., et il leur donnait un aperçu des lettres, des sciences, et de tous les arts. Il

> leur apprit à construire des maisons, à bâtir des temples, à compiler des lois et leur expliqua les principes de la géométrie. Il leur apprit à reconnaître les semences de la terre, et leur montra comment cueillir des fruits ; en bref, il leur enseigna toute chose qui pouvait tendre à adoucir leurs mœurs et à rendre l'humanité plus douce et pacifique. »[9]

Des images des créatures d'Oannes sont parvenues jusqu'à nous. On peut les voir sur des bas-reliefs babyloniens et assyriens*, et elles représentent très nettement des hommes-poissons. Des écailles forment l'élément principal de leur costume, détail déjà remarqué dans la mise d'El Fraile. Autre similitude, les personnages babyloniens tiennent eux aussi des objets non identifiés dans leurs deux mains[10].

L'autre grande « idole » du Kalasasaya se dresse près de l'extrémité est de la plate-forme, face au portique principal. Il s'agit, on l'a vu, d'un imposant monolithe d'andésite grise, d'une épaisseur considérable, et haut d'environ trois mètres. Sa tête, très large, fait corps avec ses épaules massives, et son visage à la surface entièrement plane regarde l'horizon de manière impassible. Il porte sur sa tête une couronne, ou une sorte de bandeau, et ses cheveux sont tressés en de longues nattes bouclées que l'on peut surtout voir au dos de la statue.

Celle-ci est par ailleurs ornée sur une grande partie de sa surface de motifs complexes, comme si elle avait été tatouée. Comme El Fraile, elle porte sous sa ceinture un vêtement composé d'écailles de poisson, ou de poissons stylisés. Et également comme El Fraile, elle tient deux objets non identifiés dans ses mains. Cette fois, l'objet dans la main gauche, surmonté d'une poignée fourchue, ressemble davantage à un étui qu'à un livre glissé dans un coffret. L'objet dans la main droite est une sorte de cylindre, composé, semble-t-il, de plusieurs sections, ou parties, imbriquées les unes dans les autres, et de largeurs différentes, mais il est impossible de savoir de quoi il s'agit.

Espèces disparues

Après avoir quitté mes hommes-poissons, j'atteignis enfin la Porte du Soleil, située dans l'angle nord-ouest du Kalasasaya.

Il s'agit en fait d'un monolithe isolé d'andésite gris-vert large de trois mètres soixante-quinze, haut de trois mètres et épais d'un peu moins de cinquante centimètres. Son poids est estimé à dix tonnes[11]. Identifiée le plus souvent à une sorte d'arc de triomphe à échelle réduite, elle ressemble, de par sa position par rapport au reste du site, à une porte reliant deux mondes invisibles – une porte ouvrant sur le

* Voir hors-texte.

néant. Le travail de la pierre est d'une qualité exceptionnelle, et tous les spécialistes s'accordent à considérer qu'il s'agit de l'une des merveilles archéologiques du continent américain. Sa particularité la plus énigmatique est la « frise-calendrier » ciselée sur la face est du linteau.

Au centre de cette frise, légèrement en hauteur, on peut admirer ce que les spécialistes considèrent comme une autre représentation de Viracocha[12], mais sous l'aspect plus terrifiant d'un dieu-roi capable de faire s'abattre sur la terre le feu du ciel. Cependant, son côté paternel, doux, transparaît encore : des larmes de compassion coulent le long de ses joues. Mais son visage est sévère et dur. Il est coiffé d'une tiare imposante, et dans chaque main, il brandit un éclair. Selon l'interprétation donnée par Joseph Campbell, l'un des meilleurs spécialistes de ce mythe, « la signification de tout cela est que la grâce déversée sur l'univers par la Porte du Soleil est semblable à la foudre qui anéantit et est elle-même indestructible... »[13]

Le reste de la frise est un beau spécimen de sculpture, formé de trois rangées de huit figures (vingt-quatre en tout), disposées de part et d'autre de l'image centrale. De nombreux spécialistes ont tenté, en général sans grand succès, de démontrer que ces figures constituaient les éléments d'un calendrier[14]. La seule chose que l'on puisse affirmer est qu'elles ressemblent à des personnages de dessins animés, aux traits figés, et qu'il y a quelque chose de froidement mathématique, quasi mécanique, dans leur façon de marcher en direction de Viracocha, comme si elles avançaient au pas cadencé. Certaines portent des masques en forme de têtes d'oiseaux, d'autres ont des nez pointus, et chacune tient dans une main un objet du type de celui que le grand dieu porte lui-même.

La base de cette frise consiste en une série de motifs géométriques affectant la forme de pyramides à degrés, alternativement à l'endroit et à l'envers. Cette seconde frise, appelée le « Méandre », aurait également eu des fonctions astronomiques. Dans la troisième colonne à partir de la droite (et, moins nettement, dans la troisième colonne à partir de la gauche), j'ai pu distinguer, ciselée dans la pierre, une tête d'éléphant, avec ses oreilles, sa trompe et ses défenses. Cette découverte était inattendue, dans la mesure où on n'a jamais rencontré d'éléphants dans le Nouveau Monde. De lointains cousins de cet animal ont cependant existé en Amérique dans les temps préhistoriques, comme j'ai pu m'en assurer ultérieurement. Une espèce appelée *Cuvieronius** (un proboscidien doté de défenses et d'une trompe, présentant de troublantes ressemblances avec les « éléphants » de la Porte du Soleil), était largement répandue dans les Andes méridionales, jusqu'à son extinction soudaine vers 10000 av. J.-C.[15]

* Voir hors-texte.

Je m'avançai de quelques pas afin d'examiner de plus près ces éléphants – pour découvrir que chacun d'eux se composait en fait des têtes de deux condors à crête, placés gorge contre gorge (les crêtes constituant les « oreilles », et la partie supérieure des cous, les « défenses »). Les créatures ainsi formées ressemblaient toujours à mes yeux à des éléphants, peut-être parce que l'une des astuces visuelles que les sculpteurs de Tiahuanaco employaient le plus souvent, dans leur art subtil et insolite, consistait à utiliser une chose pour en dépeindre une autre. Ainsi, une oreille d'apparence humaine sur une tête d'apparence humaine pouvait être en fait une aile d'oiseau. De même, une couronne surchargée d'ornements pouvait être une série alternée de têtes de poissons et de condors ; un sourcil, un cou et une tête d'oiseau ; un orteil, une tête d'animal, etc. Mes éléphants formés de têtes de condors, du coup, ne sont pas nécessairement des illusions d'optique. Bien au contraire, ce type de composition dénotant une grande inventivité cadrerait parfaitement avec le style du reste de la frise.

Parmi les animaux stylisés qui ornent la Porte du Soleil figurent d'autres espèces disparues. L'une d'elles a été identifiée avec certitude par plusieurs spécialistes comme étant le toxodonte[16] – un mammifère amphibie à trois orteils long d'environ deux mètres soixante-quinze et haut d'un mètre cinquante sur pattes, ressemblant à un croisement, en plus trapu, du rhinocéros et de l'hippopotame. Comme le *Cuvieronius*, le toxodonte a prospéré en Amérique du Sud à la fin du Pliocène (il y a 1,6 million d'années) et s'est éteint à la fin du Pléistocène (il y a environ douze mille ans)[17].

A mon sens, tout cela ressemble fort à une confirmation de la thèse archéo-astronomique selon laquelle Tiahuanaco daterait de la fin du Pléistocène, et infirme encore davantage la chronologie « orthodoxe », selon laquelle la cité ne serait vieille que de mille cinq cents ans, dans la mesure où le toxodonte ne peut avoir été représenté que d'après nature. En fait, *pas moins de quarante-six têtes de toxodonte* ont été ciselées dans la frise de la Porte du Soleil. Et cette créature est loin d'être confinée à cette structure. Bien au contraire, le toxodonte a été identifié sur de nombreux fragments de poterie. Enfin, si le lecteur n'est toujours pas convaincu, cet animal a fourni le sujet de plusieurs sculptures le montrant dans ses trois dimensions. De plus, des représentations d'autres espèces disparues ont été découvertes sur le site, parmi lesquelles le *Shelidoterium*, un quadrupède diurne, et le *Macrauchenia*, un animal un peu plus grand que le cheval moderne, avec un pied à trois orteils caractéristique[18].

Tiahuanaco apparaît ainsi comme une sorte de livre d'images du passé, un inventaire d'animaux bizarres gravés à tout jamais dans la pierre. Mais cet inventaire a pris brusquement fin un jour, et les ténèbres sont descendues sur la terre. Cela, aussi, a été gravé dans la

pierre : en effet, la Porte du Soleil, ce chef-d'œuvre insurpassable, n'a jamais été terminée. A en juger par le caractère parfois inachevé de la « frise-calendrier », il semble probable qu'un événement soudain et terrible est survenu, poussant le sculpteur, selon les termes de Posnansky, à « abandonner son ciseau pour toujours », au moment où il « mettait la dernière main à son ouvrage ».[19]

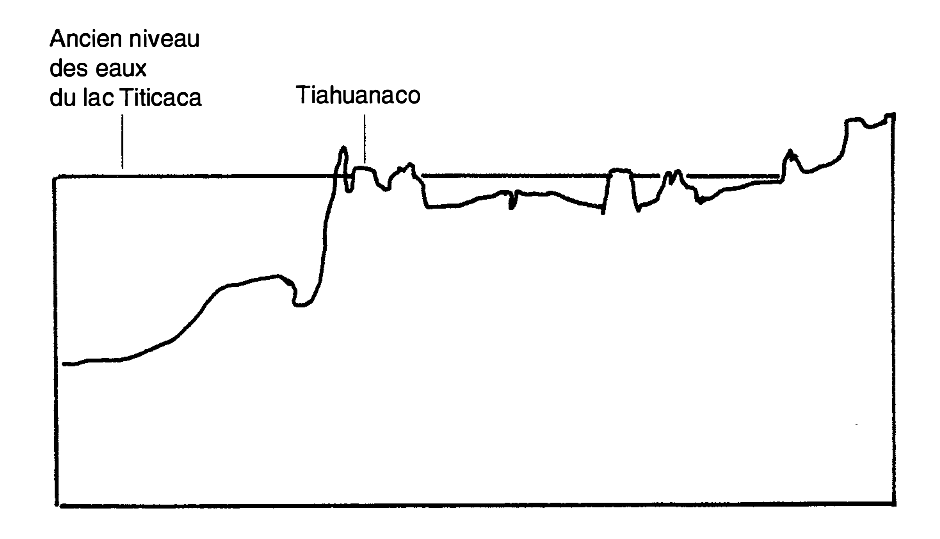
12

La fin des Viracochas

Nous avons vu au chapitre 10 que Tiahuanaco constituait à l'origine un port sur le lac Titicaca, à une époque où ce dernier était beaucoup plus large et bien plus profond qu'aujourd'hui. De vastes installations portuaires, des quais et des digues (et même des cargaisons de pierres taillées jetées à l'eau en plusieurs endroits situés sous le niveau de l'ancien rivage), ne laissent aucun doute sur ce point. De fait, selon les estimations controversées du professeur Posnansky, Tiahuanaco aurait servi de port dès l'an 15000 av. J.-C., la date qu'il propose pour la construction du Kalasasaya, et aurait continué à remplir cette fonction pendant environ cinq mille ans, période pendant laquelle sa position par rapport au lac Titicaca aurait à peine changé[1].

Tout au long de cette période, le port principal de la ville était situé plusieurs centaines de mètres au sud-ouest du Kalasasaya, en un lieu désigné aujourd'hui sous le nom de Puma Punku (littéralement, la « Porte du Puma »). Les fouilles de Posnansky ont révélé à cet endroit deux bassins artificiels, de part et d'autre d'un « magnifique quai, ou débarcadère (...), où des centaines de navires pouvaient en même temps embarquer et décharger leurs cargaisons ».[2]

L'un des blocs de pierre composant le quai gît toujours sur le site et pèserait, selon certaines estimations, plus de quatre cent quarante tonnes. De nombreux autres monolithes pèseraient entre cent et cent cinquante tonnes. Par ailleurs, certains d'entre eux auraient été ajustés les uns aux autres à l'aide d'agrafes en métal en forme d'I – technique de maçonnerie qui, dans l'ensemble de l'Amérique du Sud, n'a été découverte qu'à Tiahuanaco[3]. On retrouve les mêmes encoches



Il y a 12 000 ans, lorsque les eaux du lac Titicaca étaient plus hautes de 30 mètres qu'aujourd'hui, Tiahuanaco était une île, comme on peut le voir ci-dessus.

caractéristiques de ce type d'assemblage sur les vestiges de l'île d'Eléphantine, sur le Nil, en Haute-Egypte[4].

La présence du symbole de la croix sur un grand nombre de ces blocs est également troublante. Particulièrement répandu au nord de Puma Punku, ce symbole revêt toujours la même forme : un double crucifix au dessin très pur, parfaitement symétrique et harmonieux, et ciselé profondément dans la roche. Même si l'on se rapporte à la chronologie « orthodoxe », ces croix auraient au moins mille cinq cents ans d'âge. En d'autres termes, elles ont été gravées sur ce site par un peuple qui ignorait tout du christianisme, un bon millénaire avant l'arrivée des premiers missionnaires espagnols sur l'Altiplano.

D'où, au fait, les Chrétiens tenaient-ils leur croix ? La forme de la structure sur laquelle Jésus-Christ fut crucifié n'y est pour pas grand chose. Il faut en effet remonter à une source beaucoup plus ancienne : les Egyptiens, par exemple, n'utilisaient-ils pas un hiéroglyphe présentant de grandes ressemblances avec la croix (l'*ankh*, ou *crux ansata*, « croix ansée ») pour symboliser la vie... le souffle de la vie... voire la vie éternelle[5] ? Ce symbole est-il né en Egypte, ou est-il apparu pour la première fois ailleurs, et encore plus tôt ?

Alors que toutes ces questions se bousculaient dans ma tête, je fis lentement le tour de Puma Punku. Le vaste périmètre, qui forme un rectangle long d'une centaine de mètres, entoure une sorte de butte pyramidale envahie par les herbes. Des dizaines et des dizaines d'énormes blocs gisent éparpillés dans toutes les directions, « balayés comme des allumettes », affirme Posnansky, lors du terrible

cataclysme qui aurait frappé Tiahuanaco au onzième millénaire avant J.-C. :

> « Cette catastrophe fut causée par des phénomènes sismiques, qui provoquèrent eux-mêmes le débordement des eaux du lac Titicaca et des éruptions volcaniques... Il est également possible que la montée momentanée du niveau du lac ait été causée en partie par la rupture des digues de retenue de certains des lacs situés plus au nord, en altitude... Une gigantesque coulée d'eau balayant tout sur son passage aurait fondu sur le lac Titicaca. »

Parmi les indices tendant à prouver, selon Posnansky, qu'une inondation est à l'origine de la destruction de Tiahuanaco, on retiendra surtout la « découverte d'une flore lacustre... mêlée dans les alluvions aux squelettes d'êtres humains ayant péri dans le cataclysme..., ainsi que la mise au jour de plusieurs squelettes d'*orestias*, un poisson de la famille de l'actuel *bogas*, dans les mêmes dépôts alluviaux renfermant les restes humains... »

> « Des fragments de squelettes d'origine humaine et animale, poursuit Posnansky, ont également été trouvés, gisant dans le plus grand désordre, au milieu de pierres ouvragées, d'ustensiles, d'outils et d'innombrables autres objets les plus divers. Tous ces débris avaient été déplacés, broyés et accumulés dans une mêlée indescriptible. Aucun archéologue qui creuserait une tranchée de deux mètres à cet endroit ne pourra nier que la force destructrice de l'eau, conjuguée aux mouvements brusques de la terre, est à l'origine de cette accumulation d'ossements amalgamés à ces fragments de poterie, ces bijoux et ces ustensiles... Des couches d'alluvions recouvrent l'ensemble du champ de ruines, et du sable d'origine lacustre, mêlé à des coquillages du lac Titicaca, du feldspath décomposé et des cendres volcaniques, s'est accumulé dans les secteurs du site entourés de murs... »

Il semble bien, en effet, qu'une terrible catastrophe ait englouti Tiahuanaco. Et si Posnansky dit vrai, elle a eu lieu il y a plus de douze mille ans. Par la suite, lorsque les eaux du déluge se sont retirées, « la civilisation de l'Altiplano ne retrouva jamais le degré de développement qu'elle avait précédemment atteint, mais sombra dans une décadence complète et définitive ».[6]

Des plantes mortifères

Ce processus fut hâté par le fait que les tremblements de terre à l'origine de l'engloutissement de Tiahuanaco par les eaux du lac Titicaca ne furent que les premiers d'une longue série de séismes qui ravagèrent la région. Ceux-ci eurent au début pour incidence de faire monter le niveau des eaux, mais ils commencèrent peu après à exercer un effet contraire, la profondeur et la superficie du lac Titicaca diminuant inexorablement. Au fil des siècles, ses rives continuèrent à reculer, et la ville se retrouva bientôt séparée des eaux qui avaient joué jusque-là un rôle vital dans sa vie économique.

Dans le même temps, il semblerait que le climat de la région de Tiahuanaco soit devenu beaucoup plus froid et beaucoup moins propice à l'agriculture qu'auparavant, à tel point que des plantes aussi courantes que le maïs ne pouvaient venir à maturité, et que seules des pommes de terre naines sortaient du sol[7].

Bien qu'il soit difficile de relier ensemble tous les élements d'une chaîne complexe d'événements, il semble qu'une période de calme ait succédé au grand dérangement sismique contemporain de la destruction de Tiahuanaco. Par la suite, lentement mais sûrement, le climat aurait empiré et serait devenu plus rigoureux. Les peuples andins migrèrent alors massivement vers des régions où la lutte pour la vie n'était pas aussi ardue[8].

Il semble aussi que les habitants hautement civilisés de Tiahuanaco, le « peuple de Viracocha » dont parlent les traditions locales, ne soient pas partis sans avoir préalablement tenté de résister aux éléments. Des anthropologues ont ainsi recueilli sur l'ensemble de l'Altiplano une série d'indices troublants tendant à prouver que des expériences sophistiquées, « pré-scientifiques », ont été menées en matière d'agriculture, avec ingéniosité et opiniâtreté, pour tenter de compenser la détérioration du climat. Par exemple, de récentes recherches ont démontré que des analyses étonnament sophistiquées de la composition chimique de nombreuses plantes et tubercules toxiques de haute altitude ont été entreprises par *quelqu'un* dans cette région, dans l'antiquité la plus reculée. Ces analyses, de plus, ont été couplées avec l'invention de techniques de détoxication, qui ont rendu ces végétaux comestibles et inoffensifs. Cependant, les spécialistes « n'ont pas encore expliqué de façon satisfaisante comment ces processus de détoxication ont été mis au point », comme le reconnaît David Browman, professeur associé d'anthropologie à l'Université de Washington[9].

De même, au cours de la même période, *quelqu'un*, ou un peuple, qui jusqu'à ce jour n'a pas été identifié par les spécialistes, a déployé des trésors d'ingéniosité pour aménager des champs surélevés sur les terres desquelles les eaux du lac s'étaient récemment retirées – une

formule qui a donné naissance aux bandes de terrain ondulées caractéristiques de la région, où alternent champs en hauteur et terres en contrebas. Ce n'est que dans les années soixante que la fonction originelle de ces réseaux de plates-formes et de canaux peu profonds a été élucidée. Encore visibles aujourd'hui, et appelées *waru waaru* par les Indiens de la région, ces terres ne seraient en fait qu'un des aspects d'un savoir-faire agricole sophistiqué, élaboré à l'époque préhistorique, et qui présenterait la particularité de « surclasser les techniques de culture modernes ».

Au cours des années récentes, certains champs surélevés ont été remis en état par des archéologues et des agronomes. Ces lopins expérimentaux produisent trois fois plus de pommes de terre que les champs normaux les plus productifs des environs. De même, lors d'un coup de froid particulièrement rigoureux, une gelée « ne causa que peu de dommages aux cultures expérimentales ». L'année suivante, les cultures sur les plates-formes résistèrent à une sécheresse tout aussi désastreuse, avant de « survivre à une inondation qui noya les terrains environnants. En effet, cette technique agricole aussi simple qu'efficace, mise au point par une civilisation si ancienne que personne aujourd'hui ne se rappelle son nom, s'est révélée si fructueuse qu'elle a attiré l'attention du gouvernement bolivien et d'organismes de développement internationaux. Elle est actuellement testée dans d'autres régions du monde[10].

L'aymara, langue primordiale

La langue parlée par les Indiens aymaras de Bolivie – un idiome considéré par certains spécialistes comme le plus vieux du monde[11] – pourrait également constituer un héritage de Tiahuanaco et des Viracochas.

Dans les années quatre-vingt, Ivan Guzman de Rojas, un chercheur bolivien en informatique, a démontré que l'aymara pourrait non seulement être très ancien, mais qu'il pourrait aussi constituer une langue « fabriquée » – une création qui aurait été délibérément et savamment *préméditée*. On remarquera notamment le caractère artificiel de sa syntaxe, structurée de manière rigide, et ne laissant place à aucune ambiguïté[12]. De par sa structure synthétique et hautement organisée, l'aymara pourrait facilement être transformé en un algorithme informatique permettant de traduire une langue dans une autre : « L'algorithme aymara peut servir de langue intermédiaire (*bridge language*, « langue-pont »). La langue d'un document-source serait traduite en aymara, puis retraduite dans n'importe quelle autre langue. »[13]

Le fait qu'une langue artificielle régie par une syntaxe intelligible

par des ordinateurs soit parlée aujourd'hui dans les environs de Tiahuanaco ne serait-il qu'une coïncidence ? Ou bien l'aymara constituerait-il un vestige de cette grande sagesse que les légendes prêtent aux Viracochas ? Si tel est le cas, existe-t-il d'autres vestiges similaires – des fragments incomplets d'une science perdue dont se seraient par la suite nourries les nombreuses cultures apparues dans cette région pendant les dix millénaires qui ont précédé la conquête ? Peut-être la maîtrise de tels fragments a-t-elle rendu possible le tracé des lignes de Nazca, et permis aux prédécesseurs des Incas de construire les « invraisemblables » murs de pierre de Machu Picchu et Sacsahuayman ?

Départ pour le Mexique

Une image restait gravée dans ma mémoire : celle du départ du « peuple de Viracocha », « marchant sur les eaux » de l'océan Pacifique, ou « partant miraculeusement par la mer », comme le rapportent tant de légendes.

Où ces navigateurs sont-ils partis ? Quel était leur but ? Et pourquoi, finalement, auraient-ils déployé tant d'efforts pour rester à Tiahuanaco avant de reconnaître leur défaite et d'émigrer ? Ce qu'ils ont tenté d'accomplir sur les rives du lac Titicaca était-il si important à leurs yeux ?

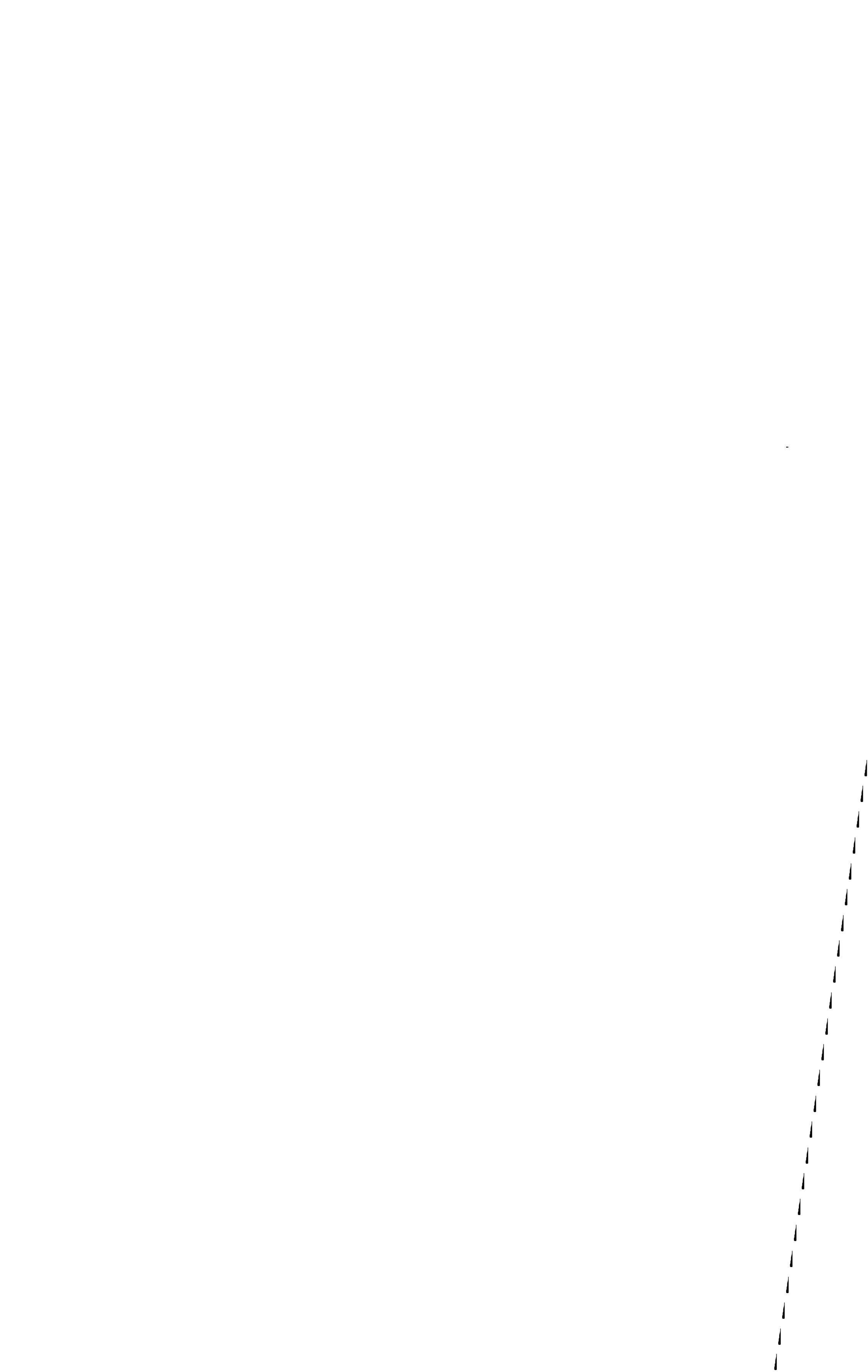
Après plusieurs semaines d'investigations sur l'Altiplano, et plusieurs aller et retour entre La Paz et Tiahuanaco, il m'apparut clairement que ni les ruines étranges de l'ancienne cité, ni les bibliothèques de la capitale ne me fourniraient les réponses à toutes ces questions. De fait, en Bolivie du moins, la piste que je suivais semblait mener à une impasse.

Ce n'est qu'une fois parvenu au Mexique, quatre mille kilomètres plus au nord, que je devais retrouver le fil d'Ariane de mes recherches.

III

L'AMÉRIQUE CENTRALE

Le Serpent à Plumes



13

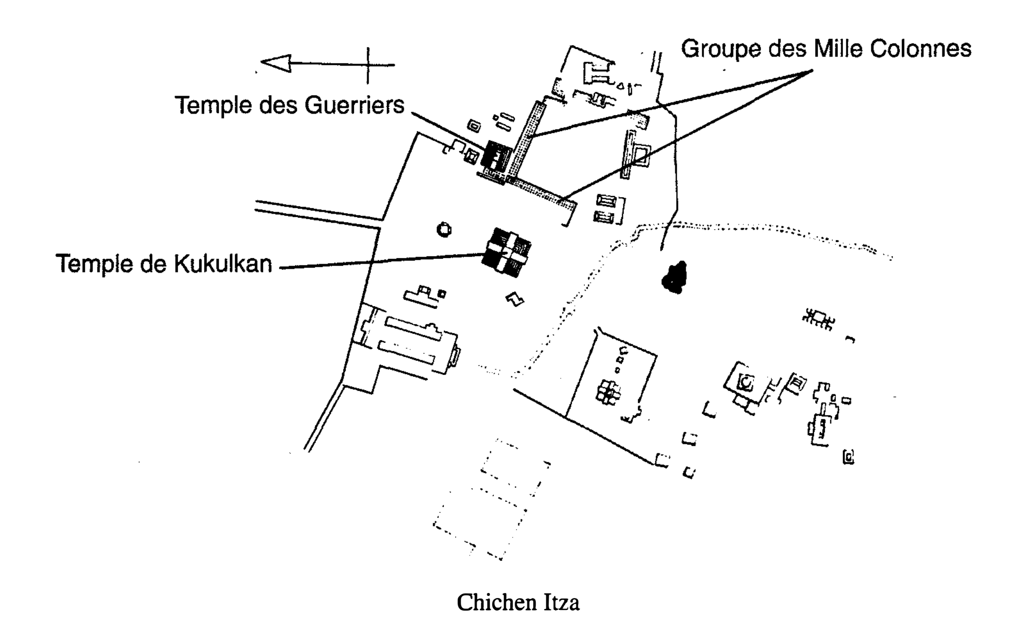
Les enfants du Cinquième Soleil

Chichen Itza, Nord du Yucatan, Mexique

DERRIÈRE moi, me surplombant de ses trente mètres, se dresse une ziggourat[1] parfaite, le temple de Kukulkan. Ses quatre escaliers comportent chacun quatre-vingt-onze marches. Avec la plateforme sommitale, le nombre total des marches de cet édifice s'élève à trois cent soixante-cinq, soit le nombre de jours d'une année solaire. Par ailleurs, le plan géométrique et l'orientation par rapport aux points cardinaux de l'ancienne structure ont été déterminés avec une précision stupéfiante, pour atteindre un but aussi spectaculaire qu'ésotérique : lors des équinoxes de printemps et d'automne, qui surviennent avec la régularité d'un métronome, des formes triangulaires mêlant ombre et lumière se combinent pour créer l'illusion d'un serpent géant ondulant sur l'escalier nord. Et chaque fois, l'illusion dure exactement trois heures vingt-deux minutes !

A partir du temple de Kukulkan, je marche ensuite vers l'est. Droit devant moi, contredisant l'idée reçue selon laquelle les peuples d'Amérique centrale ignoraient la colonne comme forme architecturale, se dresse une forêt de piliers en pierre blanche qui devaient certainement soutenir autrefois un toit massif. Le soleil, qui se tient haut dans un ciel où l'on chercherait en vain un seul nuage, tape dur, et les ombres projetées par ces structures sont les bienvenues. Je poursuis mon chemin et parviens au pied de l'escalier abrupt qui conduit au sommet du temple voisin, dit « des Guerriers ».

En haut de ces marches – mais je n'ai pu la voir distinctement qu'à mi-pente –, se détache une figure géante. Cette sculpture représente



Chichen Itza

l'idole Chacmool. Le personnage est à moitié couché, à moitié assis, dans une posture aussi étrange qu'inconfortable, les genoux pliés pointant vers le ciel, les mollets, les talons et les coudes calés respectivement contre les cuisses, les fesses et les hanches. Les mains, reposant sur son ventre, soutiennent une coupe vide, et le dos forme avec le sol un angle insolite, comme si l'homme était sur le point de se relever. J'ai calculé qu'il devait mesurer debout environ deux mètres cinquante. Même au repos, il semble dégager une énergie indomptable et impitoyable. Ses lèvres fines, son regard implacable, les traits carrés de son visage le font paraître aussi dur et indifférent que la pierre dans laquelle il a été ciselé. Enfin, ses yeux sont tournés vers l'ouest, direction associée traditionnellement à l'obscurité, la mort et la couleur noire[2].

D'humeur plutôt sombre, je continue à gravir les marches du temple des Guerriers. Je ne peux m'empêcher de penser que des sacrifices humains ont été régulièrement pratiqués en cet endroit à l'époque précolombienne. La coupe vide que tient Chacmool sur son estomac servait jadis de réceptacle pour les cœurs encore palpitants des victimes immolées. « L'infortuné, rapporte Diego de Landa, un missionnaire espagnol du seizième siècle, est conduit [au sommet du temple] dans la plus grande solennité... et allongé sur la pierre sacrificielle. Quatre officiants saisissent ses bras et ses jambes et les tiennent écartés. L'exécuteur avance ensuite, un couteau en silex à la main, et avec une grande adresse pratique une incision entre les côtes sur le côté

gauche, sous la poitrine ; puis il plonge sa main et, tel un tigre affamé, arrache le cœur encore vivant, qu'il pose dans la coupe... »[3]

Quel type de culture a pu favoriser et exalter des pratiques aussi démoniaques ? Là, à Chichen Itza, et dans d'autres cités voisines construites il y a plus de mille deux cents ans, une société hybride est née du mélange d'influences mayas et toltèques. Cette société, en pratiquant des cérémonies cruelles et barbares, n'avait rien d'exceptionnel. Au contraire, toutes les grandes civilisations indigènes qui se sont épanouies au Mexique se sont adonnées au sacrifice ritualisé d'êtres humains.

Les quatre-vingt mille victimes de Tenochtitlan

Villahermosa, province de Tabasco

Je contemple l'autel du « Sacrifice des Enfants ». Il s'agit d'une création des Olmèques, la « culture-mère » de l'Amérique centrale. Erigé il y a plus de trois mille ans et taillé dans un bloc de granit, il est large d'un mètre vingt, et ses faces latérales sont ornées de bas-reliefs représentant quatre hommes portant de curieuses coiffes. Chacun d'eux tient dans ses bras un enfant potelé qui, à la façon dont il semble se débattre, est visiblement terrorisé. Le dos de l'autel ne comporte aucune décoration. Sur le devant, un autre personnage est représenté, tenant dans ses bras, comme s'il s'agissait d'une offrande, le corps sans vie d'un enfant.

Les Olmèques constituent la plus ancienne des grandes civilisations du Mexique précolombien. Ils pratiquaient déjà les sacrifices humains à grande échelle. Deux mille cinq cents ans plus tard, au moment de la conquête espagnole, les Aztèques seront les derniers des peuples de cette région – mais certainement pas les moins zélés ! – à perpétuer cette tradition extrêmement ancienne et profondément enracinée.

Ils s'y adonnaient avec une ardeur fanatique. Il est dit, par exemple, qu'Ahuitzotl, le huitième et le plus puissant empereur de la dynastie aztèque, « célébra la consécration du temple d'Huitzilopochtli, à Tenochtitlan, en faisant défiler sur quatre files plusieurs dizaines de milliers de prisonniers, entre deux groupes de prêtres, qui travaillèrent pendant quatre jours à les expédier dans l'autre monde. A cette occasion, pas moins de quatre-vingt mille hommes furent immolés au cours d'une seule et même cérémonie. »[4]

Les Aztèques aimaient revêtir la peau des victimes sacrificielles, une fois celles-ci écorchées. Bernardino de Sahagun, un autre missionnaire espagnol, assista à l'une de ces cérémonies au lendemain de la conquête :

« Les officiants écorchèrent et écartelèrent les captifs ; puis ils lubrifièrent leurs propres corps nus avec de la graisse et se glissèrent dans les peaux des victimes... Ruisselant de sang et de graisse, ces hommes vêtus de manière si macabre coururent à travers la ville, terrifiant ceux qu'ils pourchassaient... Le rite du second jour comprenait également un festin cannibale pour la famille de chaque guerrier. »[5]

Un autre sacrifice de masse eut lieu sous les yeux du chroniqueur espagnol Diego de Duran. A cette occasion, les victimes furent si nombreuses que des « flots de sang coulèrent au bas des marches du temple ; là, une fois refroidi, le sang se figea et forma des caillots si volumineux que chacun en fut terrifié. »[6] Au total, les historiens estiment qu'environ deux cent cinquante mille victimes étaient sacrifiées chaque année dans l'empire aztèque au début du seizième siècle[7].

A quoi rimaient ces meurtres ritualisés ? Au dire des Aztèques eux-mêmes, ces sacrifices servaient à retarder la fin du monde[8].

Les enfants du Cinquième Soleil

Comme les nombreux peuples et cultures qui les ont précédés au Mexique, les Aztèques croyaient que le temps était divisé en cinq grands cycles. Les prêtres affirmaient que quatre de ces cycles, ou « Soleils », s'étaient déjà écoulés depuis la création de la race humaine. A l'époque de la conquête, l'humanité était déjà entrée dans le « Cinquième Soleil », qui n'est autre que notre époque. Le récit suivant est tiré d'une collection de manuscrits aztèques connue sous le nom de Codex du Vatican :

« Le Premier Soleil, *Matlactli Atl* : durée 4 008 années. Ceux qui vivaient alors mangeaient du maïs d'eau appelé *atzizintli*. A cette époque vivaient des géants... Le Premier Soleil fut détruit par l'eau à l'époque du signe *Matlactli Atl* (Dix Eaux). On lui a donné le nom d'*Apachiohualiztli* (inondation, déluge). Les hommes furent transformés en poissons. Certains disent qu'un seul couple survécut, protégé par un vieil arbre qui se dressait près de l'eau. D'autres disent que sept couples se cachèrent dans une grotte en attendant la fin du déluge et le reflux des eaux. Ils repeuplèrent la terre et furent adorés comme des dieux par leurs nations...

Le Second Soleil, *Ehecoatl* : durée 4 010 ans. Ceux qui vivaient alors mangeaient un fruit sauvage appelé *acotzintli*. Ce Soleil fut détruit par *Ehecoatl* (le Serpent du Vent) et les hommes furent changés en singes... Un homme et une femme, réfugiés sur un rocher, furent sauvés de l'anéantissement...

> Le Troisième Soleil, *Tleyquiyahuillo* : durée 4 081 ans. Les hommes, qui descendaient du couple rescapé du Second Soleil, mangeaient un fruit appelé *tzincoacoc*. Ce Troisième Soleil fut détruit par le feu...
>
> Le Quatrième Soleil, *Tzontlilic* : durée 5 026 années... Les hommes moururent de faim après un déluge de sang et de feu... »[9]

Un autre vestige de la culture aztèque qui a survécu aux ravages de la conquête est la « Pierre du Soleil » d'Axayacatl, le sixième empereur de la dynastie royale. Cet énorme monolithe fut taillé dans le basalte en l'an 1479 de notre ère. Il pèse vingt-quatre tonnes et demie et comporte une série de cercles concentriques sur chacun desquels sont gravées des formules symboliques complexes. Comme dans le Codex, ces formules proclament que le monde a déjà traversé quatre époques, ou Soleils. La première est représentée par Ocelotonatiuh, le dieu-jaguar : « Pendant ce Soleil vécurent des géants qui avaient été créés par les Dieux, mais qui furent finalement assaillis et dévorés par des jaguars. » Le Deuxième Soleil est symbolisé par la tête du serpent *Ehecoatl*, le dieu de l'Air : « Pendant cette période, la race humaine fut détruite par des tempêtes et des ouragans, et les hommes furent transformés en singes. » Le symbole du Troisième Soleil est une tête faite de pluie et de feu céleste. « A cette époque, tout fut détruit par une pluie de feu tombant du ciel et un déluge de lave. Toutes les maisons furent brûlées. Les hommes furent changés en oiseaux pour survivre à la catastrophe. » Le Quatrième Soleil est représenté par la tête de la déesse de l'Eau Chlachiuhtlicue : « La destruction survint sous la forme de pluies torrentielles et d'inondations. Les montagnes disparurent et les hommes furent transformés en poissons. »

Le symbole du Cinquième Soleil (notre époque) est le visage de Tonatiuh, le dieu-soleil en personne. Sa langue, décrite fort à propos comme un couteau d'obsidienne, fait voracement saillie, symbolisant la soif de sang et la faim de cœurs humains du dieu. Ses traits sont ridés pour indiquer son âge avancé. Tonatiuh apparaît à l'intérieur du symbole *Ollin* qui signifie « mouvement ».[10]

Pourquoi le Cinquième Soleil est-il le « Soleil du Mouvement » ? Parce que, « disent les anciens, au cours de ce Soleil, la terre se mettra en mouvement, et nous périrons tous. »[11]

Quand cette catastrophe surviendra-t-elle ? Bientôt, à en croire les prêtres aztèques. Ceux-ci croyaient que la cinquième époque était déjà largement entamée (d'où les rides sur le visage de Tonatiuh). D'anciennes traditions méso-américaines font remonter le début de ce dernier cycle à une date reculée, correspondant au quatrième millénaire av. J.-C.[12] La méthode pour calculer la date de sa fin, cependant, était déjà oubliée à l'époque des Aztèques[13]. En l'absence de

cette information essentielle, les sacrifices humains semblent avoir été pratiqués dans l'espoir que la catastrophe imminente serait ainsi retardée. Les Aztèques en vinrent à se considérer comme un peuple élu ; ils étaient convaincus qu'ils étaient chargés d'une mission divine consistant à guerroyer et à offrir le sang de leurs prisonniers à Tonatiuh, permettant par là même de reculer le terme du Cinquième Soleil[14].

Stuart Fiedel, un spécialiste de la préhistoire du Nouveau Continent, a résumé l'ensemble de la question en ces termes : « Pour empêcher la destruction de l'univers, qui avait déjà eu lieu quatre fois dans le passé, les dieux, de l'avis des Aztèques, devaient être régulièrement approvisionnés en cœurs et en sang humains. »[15] Cette conviction, à quelques différences de détail près, était partagée par toutes les grandes civilisations de l'Amérique centrale. A la différence des Aztèques, cependant, certains des peuples qui les avaient précédés avaient calculé *le moment exact* où le grand dérangement de la terre qui mettrait un terme au Cinquième Soleil avait toutes chances de survenir.

La prédiction des Mayas

Les seuls matériaux qui nous soient parvenus de la période olmèque sont des sculptures inintelligibles et menaçantes. Par contre, les Mayas, considérés avec raison comme la plus grande civilisation apparue dans le Nouveau Monde avant Colomb, ont laissé derrière eux une profusion de décomptes calendaires. Rapportées à notre système de datation, ces énigmatiques inscriptions livrent un message plutôt inquiétant : le Cinquième Soleil, semble-t-il, prendrait fin le 23 décembre 2012[16].

En cette fin de vingtième siècle dominée par le rationalisme, prendre au sérieux les prophéties annonçant la venue du Jugement dernier semble relever de la plus haute fantaisie. De l'avis général, elles sont le produit d'esprits superstitieux et peuvent être ignorées sans la moindre hésitation. Au cours de mon voyage à travers le Mexique, cependant, j'eus de temps en temps l'intuition – une intuition fugace, mais récurrente – que les voix des anciens sages méritaient peut-être, après tout, d'être écoutées. Et s'ils savaient quelque chose que nous ne savons pas ? Et si la date qu'ils annonçaient pour la fin du Cinquième Soleil se révélait juste ? Et si, en d'autres termes, quelque terrible cataclysme géologique se préparait déjà dans les entrailles de la terre, comme les sages mayas l'ont prédit ?

Au Pérou et en Bolivie, j'avais déjà remarqué l'inclination quasi obsessionnelle des Incas et de leurs prédécesseurs pour tout ce qui touchait au calcul du temps. Transporté au Mexique, je découvrais

maintenant que les Mayas, qui pensaient connaître la date de la fin du monde, étaient animés de la même compulsion. En fait, pour ces peuples, tout se réduisait à des nombres – le passage des ans comme les événements marquants de l'histoire du monde. En établissant une corrélation entre les nombres associés à ces événements, il était possible, aux yeux des Incas et des Mayas, de prédire la succession de ces mêmes événements[17]. Les anéantissements à répétition de l'humanité, tels que les décrivent les traditions centre-américaines, m'intriguaient au plus haut point. Avec leurs géants et leurs déluges, ces traditions ressemblaient étrangement à celles de la lointaine région andine.

Dans l'immédiat, cependant, j'avais hâte d'étendre mon enquête à un sujet voisin – je veux parler de la divinité barbue à peau blanche nommée Quetzalcoatl, le « Serpent à Plumes », qui serait arrivée par la mer au Mexique dans l'antiquité la plus reculée. C'est à Quetzalcoatl que l'on devrait l'invention de la formule mathématique que les Mayas utiliseraient par la suite pour calculer la date du Jugement dernier[18]. Quetzalcoatl présente également de troublantes ressemblances avec Viracocha, le dieu au visage pâle des Andes, qui arriva à Tiahuanaco « en des temps obscurs », apportant aux hommes la lumière et la civilisation.

14

Le peuple du Serpent

APRÈS m'être si longtemps imprégné des traditions relatives à Viracocha, le dieu barbu des Andes lointaines, j'eus la surprise de découvrir que Quetzalcoatl, la principale divinité du panthéon des anciens Mexicains, était décrit en des termes extrêmement proches.

Un mythe précolombien recueilli au Mexique par Juan de Torquemada, un chroniqueur espagnol du seizième siècle, affirme par exemple que Quetzalcoatl était un « homme blond, au teint hâlé, qui portait une longue barbe ». Un autre parle de lui comme d'un « *hombre blanco* – un colosse aux yeux immenses et au front large, avec une longue chevelure et une barbe fournie et ronde – *la barba grande y redonda* »[1]. Un autre, encore, le décrit comme

> « un mystérieux personnage... un homme blanc de robuste constitution, avec un front large, de grands yeux et une barbe fleurie. Il était vêtu d'une longue tunique blanche qui lui tombait jusqu'aux pieds. Il réprouvait les sacrifices, n'autorisant que les offrandes de fruits et de fleurs, et était tenu pour le dieu de la Paix... Quand on lui parlait de la guerre, dit-on, il se bouchait les oreilles. »[2]

Selon une tradition centre-américaine particulièrement caractéristique, ce « sage...

> « arriva [au Mexique] après avoir traversé la mer à bord d'un bateau qui avançait tout seul, sans l'aide de rames. C'était un homme blanc, de haute taille, qui apprit aux

hommes à se servir du feu pour cuire leurs aliments. Il construisit également des maisons, et enseigna aux couples qu'ils pouvaient vivre ensemble comme mari et femme ; et comme les hommes se querellaient souvent à cette époque, il leur apprit à vivre en paix. »[3]

Le jumeau mexicain de Viracocha

Le lecteur se rappelle que Viracocha, au cours de ses voyages à travers les Andes, apparut sous différentes identités. Quetzalcoatl fit de même. Dans certaines parties de l'Amérique centrale (notamment chez les Mayas Quiché), il était appelé Gucumatz. Ailleurs, à Chichen Itza, par exemple, il était connu sous le nom de Kukulkan. Ces deux mots, en fait, veulent dire exactement la même chose : le « Serpent à Plumes ». C'est également la signification de Quetzalcoatl[4].

Il existait d'autres divinités, chez les Mayas en particulier, dont les identités semblent très proches de celles de Quetzalcoatl. L'une d'elles était Votan, un grand civilisateur, qui avait lui aussi la peau blanche, était barbu et portait une longue robe. Les spécialistes ignorent la signification de son nom, mais, comme Quetzalcoatl, ce dieu était symbolisé principalement par un serpent. Un autre personnage apparenté au Serpent à Plumes était Itzamana, le dieu maya de la Guérison, qui était un personnage barbu, portant une tunique ; il était symbolisé par un serpent à sonnette[5].

Les légendes mexicaines recueillies et transmises par les chroniqueurs espagnols à l'époque de la conquête étaient souvent des versions confuses et déformées, et, surtout, des résumés de traditions orales beaucoup plus anciennes. Toutes ces légendes, cependant, semblent indéniablement fondées sur des faits réels. Comme a pu l'affirmer Sylvanus G. Morley, le doyen des études mayas,

> « le grand dieu Kukulkan, le "Serpent à Plumes", était l'équivalent maya du Quetzalcoatl aztèque, le dieu mexicain de la Lumière et de la Connaissance. Dans le panthéon maya, il était considéré comme le grand organisateur, le fondateur des cités, le créateur des lois et du calendrier. De fait, ses attributs, et l'histoire de sa vie, sont si humains qu'il n'est pas improbable qu'il se soit agi d'un personnage historique ayant véritablement existé, une sorte de grand législateur et organisateur dont on se rappela les bienfaits longtemps après sa mort, et dont la personnalité fut finalement divinisée. »[6]

Toutes les légendes affirment sans ambiguïté que Quetzalcoatl/Kukulkan/Gucumatz/Votan arriva en Amérique centrale d'un pays

très lointain, situé au-delà de la « mer Orientale », et qu'au milieu des pleurs et des lamentations, il se rembarqua et repartit dans la direction d'où il était venu. Les légendes ajoutent qu'il avait solennellement promis de revenir un jour – une similitude avec l'histoire de Viracocha dans laquelle il serait presque pervers de ne voir qu'une coïncidence. De surcroît, on se rappelle que le départ de Viracocha, marchant sur les vagues de l'océan Pacifique, est dépeint dans les traditions andines comme un événement miraculeux. Le départ de Quetzalcoatl du Mexique présente des ressemblances troublantes : lui aussi se serait embarqué et aurait disparu à l'horizon sur un « radeau de serpents ».[7]

En tout état de cause, je pense que Morley a raison de deviner un arrière-plan historique derrière les mythes mayas et aztèques. Les traditions semblent en fait indiquer que l'étranger barbu à peau blanche appelé Quetzalcoatl (ou Kukulkan, comme on voudra) correspondrait à *plusieurs personnes* venues du même endroit et appartenant au même type ethnique indubitablement non-indien (barbu, à peau blanche, etc.). Cette supposition n'est pas seulement suggérée par l'existence d'une « famille » de dieux manifestement apparentés[8], mais légèrement différents, partageant le même symbole du serpent. Quetzalcoatl/ Kukulkan/Itzamana apparaît de manière explicite dans de nombreux récits aztèques ou mayas escorté d'« acolytes » ou de « disciples ».

Certains mythes contenus dans les textes religieux mayas connus sous le nom de *Livres de Chilam Balam*, par exemple, indiquent que les « premiers habitants du Yucatan étaient le Peuple du Serpent. Ils étaient arrivés par la mer de l'est à bord de bateaux, avec leur chef Itzamana, le « Serpent de l'Orient », un guérisseur qui pouvait soigner par imposition des mains, et qui ressuscitait les morts. »[9]

« Kukulkan, rapportait une autre tradition, vint avec dix-neuf compagnons : deux d'entre eux étaient les dieux des Poissons, deux autres les dieux de l'Agriculture, et un autre le dieu du Tonnerre... Ils restèrent dix ans au Yucatan. Kukulkan édicta des lois d'une grande sagesse, puis se rembarqua et disparut dans la direction du levant. »[10]

Selon l'évêque et chroniqueur espagnol Las Casas, « les indigènes affirmaient que dans les temps anciens, vingt hommes étaient venus au Mexique. Leur chef s'appelait Kukulkan... Ils portaient de longues robes flottantes, et des sandales aux pieds, et arboraient de longues barbes et leur tête était nue... Kukulkan enseigna au peuple les arts de la paix, et fit édifier de nombreux édifices. »[11]

Juan de Torquemada recueillit une tradition quasi identique concernant les étrangers venus au Mexique avec Quetzalcoatl, des « hommes de grand savoir et des artistes adroits dans toutes les disciplines. »[12]

Tel un jumeau de Viracocha, la divinité blanche et barbue des Andes, Quetzalcoatl aurait lui aussi apporté au Mexique tous les arts et toutes les sciences nécessaires à une vie civilisée, inaugurant ainsi

un âge d'or. On lui devrait ainsi l'introduction au Mexique de l'écriture et l'invention du calendrier, et, maître-bâtisseur, il aurait enseigné au peuple les secrets de la maçonnerie et de l'architecture. Il était le père des mathématiques, de la métallurgie et de l'astronomie, et aurait « mesuré la terre ». Il aurait également jeté les bases d'une agriculture productive, et découvert le maïs – la denrée essentielle dans ce pays de haute antiquité. Grand médecin, connaissant tous les remèdes de la terre, il était le patron des guérisseurs et des devins, et « révéla au peuple les mystères des propriétés des plantes. » Enfin, il était vénéré comme législateur, protecteur des artisans, et patron de tous les arts.

Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un personnage aussi raffiné et cultivé, il interdit la pratique révoltante des sacrifices humains pendant tout le temps où il exerça son ascendant sur le Mexique. Après son départ, ces rituels sanglants furent réintroduits pour de bon. Malgré tout, même les Aztèques*, les sacrificateurs les plus sanguinaires de la longue histoire de l'Amérique centrale, se rappelaient « l'époque de Quetzalcoatl » avec une certaine nostalgie. « Il apprit aux hommes, rapporte une légende, qu'il ne fallait faire de mal à aucune chose vivante, et que des oiseaux et des papillons devaient être sacrifiés à la place des êtres humains. »[13]

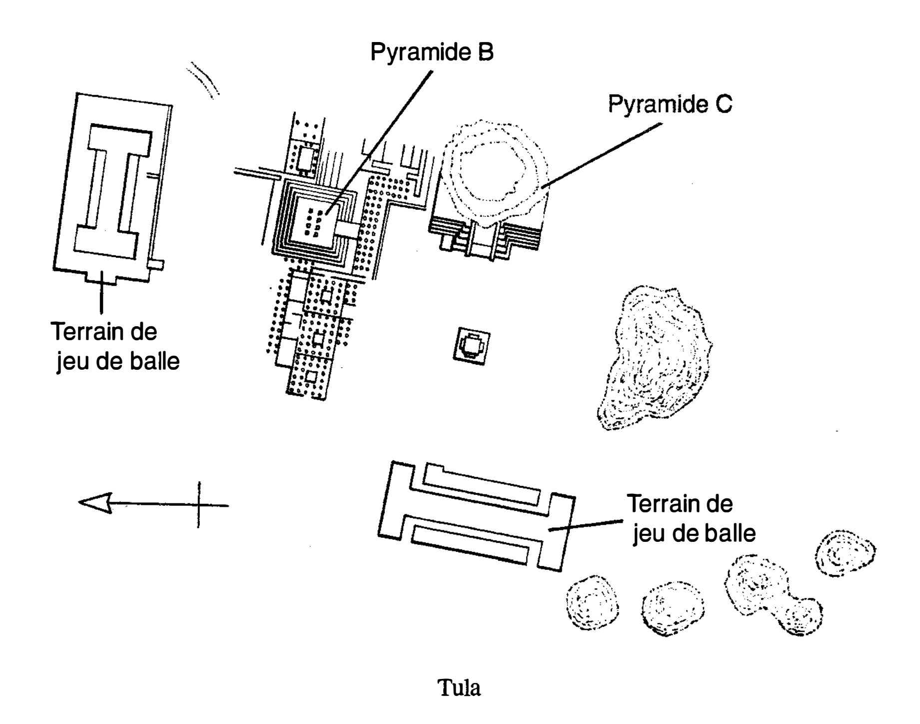
Un combat cosmique

Pourquoi Quetzalcoatl est-il parti ? Que s'est-il passé ?

Les légendes mexicaines fournissent des réponses à ces questions. Elles disent que le règne bienveillant et éclairé du « Serpent à Plumes » prit fin par la volonté de Tezcatlipoca, un dieu maléfique dont le nom signifie « Miroir Fumant » et dont le culte réclamait des sacrifices humains. Il semble qu'un combat quasi cosmique entre les forces de la lumière et celles de l'obscurité se soit alors engagé dans l'ancien Mexique, et que les secondes aient triomphé...

Le théâtre supposé de ces événements, la ville de Tula, n'a jamais été considéré comme particulièrement ancien – sa fondation ne daterait pas de plus de mille ans. En revanche, les légendes qui lui sont associées le rattachent à une époque beaucoup plus reculée. En ces temps « pré-historiques », cette ville était appelée Tollan. Toutes les traditions s'accordent à dire que c'est à Tollan que Tezcatlipoca a vaincu Quetzalcoatl et l'a forcé à quitter le Mexique.

* Voir sur les Aztèques, chez le même éditeur, *La Fabuleuse découverte de l'Empire Aztèque*, par William Prescott (tome 1, *Histoire de la conquête du Mexique*, tome 2, *La Chute de l'Empire Aztèque*), tr. française, 1992.



Tula

Serpents de feu

Tula, province d'Hidalgo

J'étais assis sur la plate-forme sommitale du monument nommé sans grande imagination par les archéologues « pyramide B ». Le soleil était encore haut dans le ciel parfaitement bleu, et, faisant face au sud, je regardais autour de moi.

La base de la pyramide, au nord et à l'est, est ornée de bas-reliefs représentant des jaguars et des aigles dévorant des cœurs humains. Quatre piliers et quatre idoles à l'aspect inquiétant, hautes chacune de près de trois mètres, sont alignés juste derrière moi. Devant moi, légèrement sur la gauche, se dressent la « pyramide C » (un tertre recouvert de cactus haut d'environ douze mètres et partiellement mis au jour) et, un peu plus loin, d'autres buttes artificielles restant à explorer. A droite, s'étend une aire de jeu de balle. D'effroyables jeux de gladiateurs se sont déroulés jadis dans cette longue arène en forme d'I. Deux équipes, ou parfois juste deux individus, étaient mises aux prises l'une contre l'autre et devaient s'affronter pour la possession d'une balle de caoutchouc. Le ou les perdants étaient décapités.

Les idoles qui se profilaient sur la plate-forme derrière moi avaient un aspect solennel et intimidant. Je me levai pour les regarder de plus près. Le sculpteur leur avait donné des visages durs, implacables,

avec des nez crochus et des yeux creux, et leur expression semblait dépourvue de tout sentiment ou émotion. Ce qui m'intéressait le plus, cependant, n'était pas tant la férocité de leur aspect que les objets qu'elles tenaient dans leurs mains. Les archéologues avouent ne pas vraiment savoir à quoi correspondent ces objets. Certains d'entre eux ont cependant hasardé quelques hypothèses, et il est aujourd'hui généralement admis que les idoles tiennent des javelots (*atl-atls*) dans leur main droite et des « lances, ou flèches, et des sacs d'encens dans la main gauche ».[14] Peu importe, semble-t-il, qu'aucun de ces objets ne ressemble de près ou de loin à des lances, des flèches ou des sacs d'encens !

Les photographies prises par Santha Faiia aideront le lecteur à se faire une opinion sur la question (*fig. 37, 38*). En étudiant ces objets, j'eus l'impression très nette que l'artiste avait tenté de représenter des outils ou des armes *métalliques*. L'objet de la main droite, notamment, qui semble enfoncé dans un étui ou un manchon, affecte la forme d'un losange avec une pointe inférieure recourbée.

Les légendes qui racontaient que les dieux de l'ancien Mexique étaient armés de *xiuhcoatl*, « serpents de feu », me revinrent à l'esprit. Ces derniers, disent ces anciens récits, émettaient des rayons capables de transpercer et de mutiler les corps humains. Les idoles de Tula tiendraient-elles des « serpents de feu » ? En quoi, au fait, consistaient ces serpents de feu[15] ?

Quelle que fût leur fonction, ces objets paraissent témoigner d'une technologie relativement avancée. A certains égards, ils rappellent les objets, tout aussi mystérieux, que brandissent les idoles du Kalasasaya, à Tiahuanaco.

Le sanctuaire du Serpent

Le site de Tula-Tollan est étroitement associé à Quetzalcoatl et à son ennemi juré Tezcatlipoca, le « Miroir Fumant ». Eternellement jeune, omnipotent, omniprésent et omniscient, Tezcatlipoca est associé dans les légendes à la nuit, à l'obscurité, et au jaguar sacré[16]. Il était « invisible et implacable, apparaissant aux hommes tantôt sous l'aspect d'une ombre volante, tantôt sous les traits d'un monstre terrifiant », et possédait un objet mystérieux, le « Miroir Fumant » duquel il tenait son nom, et dont il se servait pour observer de loin les faits et gestes des hommes et des dieux. Les « miroirs » mexicains étaient en fait des pierres d'obsidienne utilisées à des fins divinatoires. « L'obsidienne, écrit Lewis Spence, était une pierre sacrée chez les Aztèques. Elle servait notamment à la fabrication des couteaux utilisés par les prêtres pour leurs sacrifices (...). Bernal Diaz [l'un des premiers chroniqueurs espagnols] soutient que les anciens Mexicains

appelaient cette pierre *tezcat*. Elle servait également à la fabrication des miroirs employés par les sorciers comme des instruments divinatoires. »[17]

Représentant les forces de l'obscurité et du mal, Tezcatlipoca, selon les légendes, affronta Quetzalcoatl dans un conflit qui aurait duré plusieurs milliers d'années, et dont l'issue serait demeurée longtemps incertaine. Le combat cosmique prit fin lorsque le bien fut vaincu par le mal, et que Quetzalcoatl fut chassé de Tollan. Par la suite, sous l'influence du culte cauchemardesque de Tezcatlipoca, les sacrifices humains furent réintroduits dans l'ensemble de l'Amérique centrale.

Comme nous l'avons vu, Quetzalcoatl se serait enfui vers la côte et aurait été emporté au loin par un radeau de serpents. Selon une légende, « il brûla ses maisons, faites d'argent et de coquillages, enterra ses trésors et mit à la voile sur la mer Orientale, précédé par ses acolytes changés en oiseaux. »[18]

Le moment poignant du départ est censé avoir eu lieu à un endroit appelé Coatzecoalcos – le « sanctuaire du Serpent ». Là, avant de faire ses adieux, Quetzalcoatl aurait promis à ses partisans de revenir un jour pour renverser le culte de Tezcatlipoca et inaugurer une ère où les dieux accepteraient à nouveau des « sacrifices de fleurs » et cesseraient de réclamer du sang humain[19].

15

Une tour de Babel mexicaine

QUITTANT Tula, nous nous dirigeâmes vers le sud-est et contournâmes Mexico, noyée sous un immense nuage de pollution. Notre route nous conduisit ensuite au sommet d'une chaîne montagneuse recouverte de pins, puis, après avoir laissé derrière nous le pic neigeux du Popocatepetl, nous arrivâmes en fin d'après-midi à Cholula, une paisible bourgade d'une dizaine de milliers d'habitants. Nous nous frayâmes un chemin à travers les ruelles étroites de la ville, pour finalement faire halte au pied du *Tlahchiualtepetl*, la « Montagne faite par l'homme », l'objet de notre étape.

Jadis voué au culte pacifique de Quetzalcoatl, mais aujourd'hui surmonté d'une église catholique à l'architecture flamboyante, cet immense édifice figure au nombre des plus grandes structures jamais construites par la main de l'homme. Avec une superficie de dix-huit hectares et une hauteur de soixante-trois mètres, il était jadis trois fois plus volumineux que la Grande Pyramide d'Egypte. Bien que ses contours soient aujourd'hui estompés par les ans et que ses flancs soient recouverts de végétation, on peut encore reconnaître l'imposante ziggourat qui, avec ses quatre degrés aux arêtes rectilignes, pointait autrefois en direction des cieux. Mesurant près de cinq cents mètres de côté à sa base, il a gardé, malgré les injures du temps, une grande partie de sa beauté.

Le passé, bien que souvent sec et poussiéreux, est rarement muet. Il peut parfois *parler* avec force. J'eus précisément cette impression en contemplant les vestiges de Cholula, qui témoignent de la déchéance physique et morale dans laquelle les peuples indigènes du

Mexique furent plongés lorsque le conquistador Fernand Cortès, presque par hasard, « décapita une culture comme on cueille une marguerite »[1]. A Cholula, un grand centre de pèlerinage peuplé de plus de cent mille habitants à l'époque de la conquête, cette destruction des anciennes traditions et coutumes se traduisit d'abord par l'humiliation du grand dieu Quetzalcoatl. Son temple, qui se dressait jadis au sommet du *Tlahchiualtepetl,* fut mis à bas et profané, puis remplacé par une église.

Cortès et ses hommes étaient une poignée, les Cholulans, largement supérieurs en nombre. Quand ils pénétrèrent dans la ville, cependant, les Espagnols bénéficièrent d'un atout de taille : barbus et blancs de peau, vêtus d'armures rutilantes, ils ressemblaient à la matérialisation d'une prophétie : n'était-il pas dit que Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes, reviendrait tôt ou tard « de la mer Orientale » avec ses disciples ?

A cause de cette attente, les Cholulans, naïfs et confiants, permirent aux conquistadors de gravir les marches de la pyramide et d'entrer dans la cour principale du temple. Là, des groupes de jeunes filles richement parées les saluèrent, chantant, dansant et jouant des instruments de musique, tandis que des serviteurs leur apportaient toutes sortes de mets délicats.

Un chroniqueur espagnol, qui fut le témoin des événements qui suivirent, rapporte que les habitants, de toutes conditions, « affluèrent, sans armes, pour écouter avec la plus grande ferveur ce que leur diraient les hommes blancs. » Comprenant, à cette réception inattendue, que personne n'avait encore percé leurs intentions, les Espagnols fermèrent et gardèrent toutes les issues, saisirent leurs armes d'acier, et tuèrent leurs hôtes. Six mille d'entre eux périrent dans cet horrible massacre qui valait bien, dans sa sauvagerie, les rites les plus sanglants des Aztèques : « Les gens de Cholula furent assaillis par surprise. Sans flèches ni boucliers, ils affrontèrent les Espagnols. Ainsi furent-ils massacrés par pure traîtrise. »[2]

Par une ironie de l'histoire, les conquistadors, tant au Pérou qu'au Mexique, tirèrent profit de légendes locales qui prophétisaient le retour d'un dieu barbu au visage pâle. Si ce dieu était bel et bien un homme divinisé, comme cela semble avoir été le cas, il s'agissait d'un personnage hautement civilisé, aux qualités morales exemplaires, – ou, plus probablement, de *deux* personnages différents de même origine, l'un œuvrant au Mexique et servant de modèle à Quetzalcoatl, l'autre, au Pérou, étant le modèle de Viracocha. La ressemblance superficielle que présentaient les Espagnols avec ces étrangers à peau claire venus en des temps plus anciens ouvrit bien des portes qui, autrement, seraient certainement restées fermées. A la différence de leurs sages et bienveillants prédécesseurs, cependant, Cortès au Mexique et Pizarre dans les Andes étaient des loups assoiffés

de sang. Ils dévorèrent les civilisations et les peuples tombés sous leur joug, et ne laissèrent presque rien derrière eux...

Des larmes pour pleurer le passé

Ignares, dévots et cupides, les Espagnols anéantirent un pan entier du patrimoine de l'humanité en conquérant le Mexique. A cause d'eux, les générations futures ignorèrent presque tout des remarquables civilisations qui avaient jadis fleuri en Amérique centrale.

Quelle est, par exemple, la véritable histoire de l'idole translucide retrouvée dans le sanctuaire d'Achiotlan, la capitale des Mixtèques ? Nous connaissons l'existence de cet objet curieux grâce aux écrits d'un témoin du seizième siècle, le père Burgoa :

> « La matière qui la composait était d'une valeur inestimable, car c'était une émeraude de la taille d'un poivron, sur laquelle étaient gravés avec la plus grande délicatesse un petit oiseau et un serpent, enroulé sur lui-même, prêt à bondir. La pierre était si transparente qu'elle brillait de l'intérieur avec l'éclat de la flamme d'un cierge. C'était un joyau très ancien, et l'on ne sait rien des origines du culte qui lui était voué. »

Que pourrait nous apprendre ce « joyau très ancien » si nous pouvions l'examiner aujourd'hui ? Et de quelle époque date-t-il réellement ? Nous ne le saurons jamais, car le frère Benito, le premier missionnaire envoyé à Achiotlan, le confisqua aux Indiens : « Bien qu'un Espagnol en eût offert trois mille ducats, il le fit broyer, mélangea les débris avec de l'eau, les répandit sur le sol et les piétina... »[3]

Le sort réservé aux deux présents offerts à Cortès par l'empereur aztèque Montezuma est également caractéristique de la dilapidation systématique des richesses intellectuelles du passé mexicain. Il s'agissait de deux calendriers circulaires, semblables par leurs dimensions à des roues de carrosse, l'un en argent, l'autre en or massif. Tous deux étaient ornés de hiéroglyphes qui contenaient probablement des informations du plus haut intérêt. Cortès les fit fondre sur place pour en faire des lingots[4].

Dans l'ensemble de l'Amérique centrale, des milliers de manuscrits datant de la nuit des temps furent systématiquement brûlés par des frères missionnaires trop zélés. En juillet 1562, par exemple, sur la grand place de Mani (au sud de la ville actuelle de Merida, au Yucatan), Diego de Landa fit un autodafé de plusieurs milliers de codex mayas – des rouleaux en peau de biche ornés de peintures et de hiéroglyphes. Il fit également détruire d'innombrables « idoles » et « autels », dans lesquels il voyait « des œuvres du démon, conçues

par l'esprit du mal pour abuser les Indiens et les empêcher de se convertir au christianisme... » :

> « Nous trouvâmes un grand nombre de livres, précise ailleurs Diego de Landa, mais comme ils ne contenaient rien d'autre que des superstitions et des mensonges du démon, nous les brûlâmes tous, ce qui affligea au plus haut point les indigènes, et leur causa une grande peine. »[5]

Tous les hommes, hier comme aujourd'hui, qui ont voulu et veulent connaître la vérité sur le passé, partagent l'« affliction » et la « peine » éprouvées par les populations précolombiennes devant un tel désastre.

D'autres hommes de Dieu, dont certains étaient encore plus brutaux et impitoyables que Diego de Landa, participèrent à cette destruction programmée de la « mémoire » de l'Amérique centrale. Aux premiers rangs d'entre eux figure Juan de Zumarraga, évêque de Mexico, qui se targuait d'avoir détruit vingt mille idoles et cinq cents temples indiens. En novembre 1530, il fit brûler vif un aristocrate aztèque converti, convaincu d'avoir apostasié la foi catholique en adorant à nouveau le « dieu de la Pluie ». Plus tard, sur la place du marché de Texcoco, il fit un énorme brasier d'une montagne de documents astronomiques, de peintures, de manuscrits et de textes hiéroglyphiques saisis par les conquistadors pendant les onze premières années de leur présence au Mexique[6]. Quand cette mine irremplaçable d'informations partit en fumée, une chance de dissiper ne fût-ce qu'une part de l'amnésie collective qui obscurcit notre connaissance des civilisations précolombiennes fut à tout jamais perdue.

Que nous reste-t-il des annales écrites des anciens peuples de l'Amérique centrale ? Grâce au zèle destructeur des conquérants espagnols, moins de vingt codex et rouleaux originaux.

Nous savons par ouï-dire qu'un grand nombre des documents que les frères missionnaires réduisirent en cendres contenaient les « annales d'époques révolues ».[7]

Que disaient ces annales perdues ? Quels secrets contenaient-elles ?

Des géants difformes

Alors que la folie destructrice des missionnaires faisait encore rage, certains Espagnols commencèrent à comprendre qu'une « véritable civilisation avait existé au Mexique avant les Aztèques ». Bizarrement, l'un des premiers à faire cette découverte fut Diego de Landa. Il semble en avoir eu la révélation après avoir organisé l'autodafé de Mani. Au cours des années qui suivirent, résolu à sauver ce

qui pouvait l'être de l'ancienne sagesse à la destruction de laquelle il avait tant contribué, il devint un compilateur assidu des traditions et récits oraux des peuples indigènes du Yucatan.

Nous devons également beaucoup au franciscain Bernardino de Sahagun, chroniqueur et grand linguiste. Selon des témoignages contemporains, il « recherchait les indigènes les plus instruits et, souvent, les plus âgés, et demandait à chacun de peindre, en utilisant l'écriture pictographique aztèque traditionnelle, ce qu'il savait de l'histoire, de la religion et des légendes aztèques ». De cette manière, Sahagun parvint à recueillir une formidable moisson d'informations concernant l'anthropologie, la mythologie et l'histoire sociale du Mexique ancien, qui fournirent la matière à une somme de douze volumes. L'ouvrage fut censuré par les autorités espagnoles. Heureusement, un exemplaire (incomplet, il est vrai) a été conservé[8].

Un autre franciscain, Diego de Duran, rassembla lui aussi un grand nombre de traditions indigènes. Il visita Cholula en 1585. L'ancienne ville aztèque était devenue méconnaissable. Duran y interrogea un ancien, vénéré par le reste des habitants, et vieux, dit-on, de plus de cent ans. L'homme lui raconta l'histoire de la construction de la grande pyramide :

> « Au début, avant que la lumière du soleil n'ait été créée, ce lieu, Cholula, était plongé dans l'obscurité et les ténèbres ; ce n'était qu'une plaine, sans la moindre colline ou élévation, entourée de tous côtés par de l'eau, sans arbres ni choses vivantes. Immédiatement après que la lumière et le soleil se furent levés à l'est, apparurent des géants difformes qui prirent possession de la terre. Fascinés par la lumière et la beauté du soleil, ils décidèrent de construire une tour si haute que son sommet toucherait le ciel. Utilisant un argile gluant et du bitume, ils commencèrent sans tarder à bâtir la tour... Quand la tour fut si haute qu'elle touchait le firmament, le Seigneur des Cieux, fou de rage, dit aux habitants du ciel : " Avez-vous remarqué que les habitants de la terre, fascinés par la lumière du soleil et sa beauté, ont, dans leur arrogance, construit une tour pour monter jusqu'ici ? Que le diable les emporte, car il n'est pas juste que ceux de la terre, vivant dans la chair, se mêlent à nous. " Sur-le-champ, les habitants du ciel frappèrent tels la foudre ; ils détruisirent l'édifice et divisèrent et éparpillèrent ses bâtisseurs sur toute la surface de la terre. »[9]

C'est ce récit, qui ressemble comme un frère à la légende biblique de la Tour de Babel (elle-même une variante d'une tradition mésopotamienne beaucoup plus ancienne), qui m'avait décidé à me rendre à Cholula.

Les deux légendes sont manifestement apparentées. De fait, les similitudes sont frappantes, mais on relève également des différences trop importantes pour être passées sous silence. Bien sûr, les similitudes peuvent être dues à des contacts inconnus entre les civilisations du Moyen-Orient et du Nouveau Monde avant Colomb, mais il est possible d'expliquer les similitudes *et* les différences en avançant une seule et même hypothèse. Supposons que les deux versions de la légende aient évolué séparément sur plusieurs milliers d'années, mais qu'elles tirent leur origine d'une source commune ?

Le plus ancien temple du continent américain

Voici ce que dit le *Livre de la Genèse* à propos de la « tour qui touchait le ciel » :

> « Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. En se déplaçant vers l'orient, les hommes parvinrent à une plaine dans le pays de Shinear [la Babylonie] et s'y établirent. Ils se disaient les uns aux autres : " Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu ! ". Les briques leur servirent de pierres et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent : " Allons ! Bâtissons une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Œuvrons pour que notre nom ne soit jamais oublié, et pour que nous formions à tout jamais une seule nation ! "
>
> « Or, Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit : " Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue et tel est le début de leurs entreprises. Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres ". Yahvé les dispersa sur toute la face de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la terre. »[10]

Le verset qui m'intéresse le plus est celui qui suggère très clairement que les bâtisseurs de la Tour de Babel ont voulu construire un monument éternel à leur gloire, afin que leur nom ne soit jamais oublié – quand bien même leur civilisation et leur langue le seraient. Et si les mêmes considérations s'appliquaient à Cholula ?

Seule une poignée de monuments mexicains seraient, selon les archéologues, antérieurs au deuxième millénaire av. J.-C. La pyramide de Cholula est l'un d'eux, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Personne, cela dit, ne peut dire avec certitude à quelle lointaine époque ses murailles sont sorties de terre. Il semblerait que pendant plusieurs milliers d'années avant que le site ne prenne son véritable essor (vers 300 av. J.-C.) une structure encore plus ancienne se soit élevée à l'endroit où se dresse aujourd'hui la grande pyramide de Quetzalcoatl.

Une trouvaille récente tendrait à confirmer la troublante hypothèse selon laquelle des vestiges d'une civilisation très ancienne resteraient à découvrir en Amérique centrale. Au sud du campus de l'Université de Mexico, près de la route reliant la capitale à Cuernavaca, se dresse une pyramide à degrés circulaire d'une grande complexité (elle comporte quatre galeries intérieures et un escalier central). Recouverte jusque-là d'une gangue de lave, elle a été partiellement mise au jour dans les années vingt. Des géologues appelés sur le site ont daté la couche de lave et examiné le site de manière approfondie. A la surprise générale, ils ont conclu que l'éruption volcanique qui avait presque entièrement enseveli cette pyramide avait vraisemblablement eu lieu *il y a au moins sept mille ans*[11].

Ces données géologiques semblent avoir été ignorées par les historiens et les archéologues, qui ne pensent pas qu'une civilisation capable de construire une telle pyramide ait pu exister au Mexique à une époque aussi reculée. On notera cependant que Byron Cummings, l'archéologue américain qui fouilla le site pour le compte de la National Geographical Society, acquit la conviction, après examen des strates de terrain situées sous et *sur* la pyramide (*i.e.* formées avant et *après* l'éruption), qu'il s'agissait du « plus ancien temple jamais découvert sur le continent américain ». Il parvint aux mêmes conclusions que les géologues et affirma catégoriquement que ce temple « était tombé en ruine il y a environ huit mille cinq cents ans ».[12]

Au cœur de la pyramide

On a l'impression, en entrant à l'intérieur de la pyramide de Cholula, de pénétrer dans une montagne faite de la main de l'homme. Les tunnels, qui s'étendent sur près de dix kilomètres, n'ont rien d'ancien : ils ont été creusés par les archéologues qui ont diligemment fouillé le site entre 1931 et 1966, date de l'épuisement de leurs crédits. D'une certaine manière, ces couloirs aussi étroits que bas de plafond ont fini par paraître aussi antiques que l'énorme structure qui les entoure. Plongés dans l'obscurité la plus totale, humides et froids, ils semblent receler toutes sortes de secrets.

Eclairés par le faisceau d'une simple lampe-torche, nous pénétrâmes plus avant à l'intérieur de la pyramide. Les fouilles archéologiques ont révélé qu'elle n'a pas été l'œuvre d'une seule dynastie

(comme on pense que cela a été le cas de la pyramide de Gizeh en Egypte), mais que sa construction a duré très longtemps – environ deux mille ans, selon les estimations les plus prudentes. En d'autres termes, il s'agirait d'un projet collectif, poursuivi, génération après génération, par les différentes cultures – Olmèques, Teotihuacans, Toltèques, Zapotèques, Mixtèques, Cholulans et Aztèques – qui se sont succédé à Cholula depuis l'aube de la civilisation au Mexique[13].

Si l'on ne connaît pas l'identité des premiers bâtisseurs, on a pu en revanche établir que la première véritable structure construite sur le site était une grande pyramide conique affectant la forme d'une corbeille renversée, aplatie à son sommet et coiffée par un temple. Beaucoup plus tard, une seconde structure similaire fut rajoutée par-dessus ce tertre primordial, surélevant la plate-forme du temple à plus de soixante mètres au-dessus de la plaine environnante. Par la suite, pendant les mille cinq cents années qui précédèrent la conquête, quatre ou cinq autres cultures contribuèrent à donner au monument son aspect final. Elles le firent en élargissant sa base par étapes, renonçant à augmenter sa hauteur. De cette manière, comme si quelque plan d'ensemble avait été respecté, la montagne artificielle de Cholula atteignit progressivement sa forme caractéristique de ziggourat à quatre degrés. Dans sa configuration finale, elle mesure à sa base près de cinq cents mètres de côté – soit deux fois la longueur des côtés de la Grande Pyramide de Gizeh – et son volume total a été estimé à pas moins de trois millions de mètres cubes ! Ce qui fait d'elle, selon la formule d'un spécialiste, le « plus grand édifice jamais construit sur terre ».[14]

Pourquoi les peuples de l'Amérique centrale l'ont-ils édifiée ? Pourquoi se sont-ils donné tout ce mal ? Que cherchaient-ils ? Quel message voulaient-ils léguer à la postérité ?

Avançant dans le labyrinthe de couloirs et de galeries, inhalant l'air confiné et glacial de ce dédale, j'éprouvai l'inconfortable sensation d'être *écrasé* par l'énorme masse de la pyramide. Je me trouvais au cœur du plus grand édifice jamais édifié sur notre planète, érigé en l'honneur d'une divinité centre-américaine dont on ne sait presque rien.

Nous devons remercier les conquistadors et l'Église catholique de nous avoir laissés dans une obscurité si complète à propos de Quetzalcoatl, de ses disciples, et de leur véritable histoire. Le sac et la profanation de l'ancien temple de Cholula, la destruction des idoles, des autels et des calendriers, et les gigantesques feux de joie de codex, de manuscrits hiéroglyphiques et de peintures, ont réduit presque complètement au silence les voix du passé. Mais les légendes ont sauvé de la nuit des temps une image parlante et forte : le souvenir de « géants difformes » qui, selon elles, auraient été les premiers bâtisseurs de la grande pyramide.

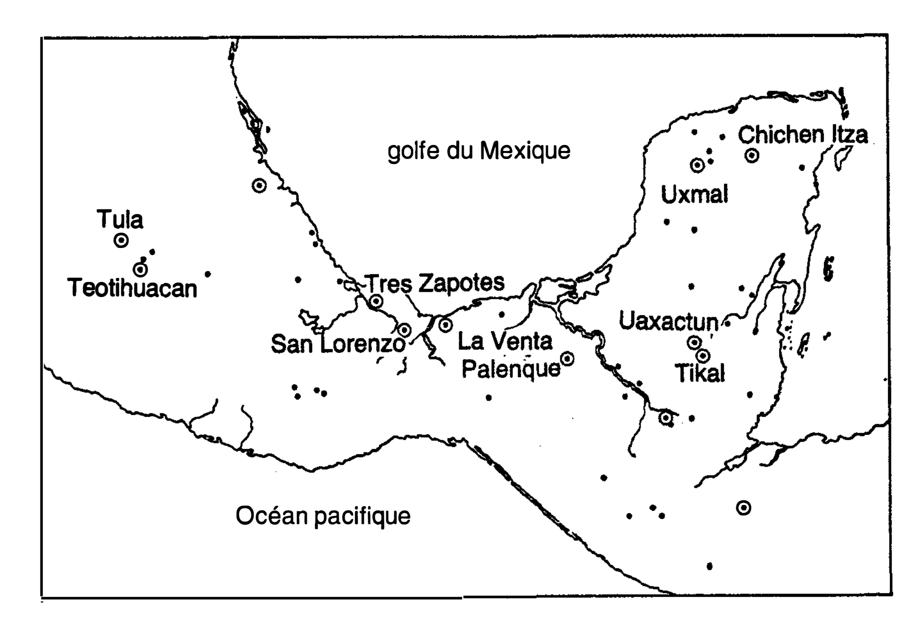
16

Le sanctuaire du Serpent

REPRENANT notre voiture, nous quittâmes Cholula et prîmes la direction de Vera Cruz et du golfe de Mexico, plein est, via les villes prospères de Puebla, Orizaba et Cordoba. Nous franchîmes les crêtes, noyées dans le brouillard, de la Sierra Madre orientale, où l'air est froid et mordant, puis descendîmes vers les plaines tropicales envahies de plantations de palmiers et de bananiers, près du niveau de la mer. Nous pénétrâmes alors dans le territoire de la plus ancienne et de la plus mystérieuse civilisation du Mexique : celle des Olmèques, dont le nom signifie « Peuple du caoutchouc ».

Apparus au cours du second millénaire avant notre ère, les Olmèques avaient cessé d'exister mille cinq cents ans avant l'essor de l'empire aztèque. La mémoire des Aztèques devait être hantée par des légendes relatives aux Olmèques. C'est eux qui leur donnèrent ce nom : située entre les villes actuelles de Vera Cruz, à l'ouest, et Ciudad del Carmen, à l'est, la région du littoral du golfe du Mexique où ils auraient vécu produit en effet de grandes quantités de caoutchouc. Les Aztèques trouvèrent dans cette région un certain nombre d'objets rituels d'origine olmèque et les conservèrent en bonne place dans leurs propres temples[1].

Le bassin inférieur du rio Coatzecoalcos correspond à peu de chose près au berceau légendaire de la civilisation olmèque. Une forêt de derricks et de puits de forage pétrolier a remplacé les caoutchoutiers du temps jadis, transformant un paradis tropical en une vaste *zone* ressemblant au dernier cercle de l'Enfer de Dante. Depuis le boom pétrolier de 1973, la petite bourgade de Coatzecoalcos est



Les sites olmèques de Tres Zapotes, San Lorenzo et La Venta, au sud du golfe du Mexique.

devenue une ville-champignon, avec ses raffineries, ses innombrables hôtels, et une population de cinq cent mille habitants. Elle est située au cœur d'un enfer industriel où la quasi-totalité des vestiges archéologiques qui avaient échappé aux déprédations des Espagnols à l'époque de la conquête ont été détruits par l'expansion du *business* pétrolier. Il n'est du coup plus possible, de confirmer ou d'infirmer la troublante hypothèse que les légendes semblent suggérer : à savoir qu'un événement de grande importance s'est déroulé à cet endroit autrefois.

Coatzecoalcos signifie en langue nahuatl « Sanctuaire du Serpent ». C'est là, en des temps reculés, que Quetzalcoatl et ses compagnons auraient débarqué quand ils arrivèrent pour la première fois au Mexique après avoir traversé la mer Orientale à bord de vaisseaux dont les « flancs brillaient telles des écailles de peaux de serpent[2] ». Et c'est de là également que Quetzalcoatl serait reparti (sur son radeau de serpents) lorsqu'il quitta l'Amérique centrale. Le nom « Sanctuaire du Serpent » désignait peut-être aussi l'ensemble du territoire olmèque, qui comprenait non seulement Coatzecoalcos, mais plusieurs autres sites ayant moins souffert de l'industrialisation.

D'abord à Tres Zapotes, à l'ouest de Coatzecoalcos, puis à San Lorenzo et La Venta, au sud et à l'est, de nombreux spécimens de sculptures olmèques ont été mis au jour. Il s'agissait dans la totalité des cas de monolithes taillés dans du basalte ou d'autres roches dures. Certains, pesant plus de trente tonnes, revêtaient la forme de

têtes géantes. D'autres consistaient en des stèles massives représentant des scènes de rencontre semblant mettre en cause deux races différentes, et non amérindiennes.

Quelle que soit leur identité, les hommes qui ont laissé de tels ouvrages ne pouvaient qu'appartenir à une civilisation raffinée, hautement organisée, et technologiquement évoluée. Le problème est qu'il ne reste rien, hormis ces œuvres d'art, qui puisse nous renseigner sur la nature et l'origine de cette civilisation. La seule chose que l'on sache avec certitude est que les Olmèques (les archéologues ont conservé la dénomination aztèque) sont apparus en Amérique centrale vers 1500 av. J.-C. alors qu'ils avaient déjà atteint un stade de développement très avancé.

Santiago Tuxtla

Nous passâmes la nuit dans le port de pêche d'Alvarado et poursuivîmes le lendemain notre voyage vers l'est. La route serpentait à travers une région de vallées fertiles et de collines, du sommet desquelles nous pouvions de temps à autre apercevoir le golfe du Mexique. Puis nous franchîmes un col, et embrassâmes soudain du regard un gigantesque panorama de champs et de forêts, limité seulement par la brume matinale et une chaîne de montagnes que l'on pouvait entr'apercevoir dans le lointain.

Quelques kilomètres plus loin, nous descendîmes dans le vallon au creux duquel se niche la vieille ville coloniale de Santiago Tuxla. L'endroit était haut en couleur: des enseignes criardes, des toits de tuile rouge, des sombreros jaunes, des bananiers, des cocotiers, des enfants aux vêtements bigarrés – tout attirait l'œil. Dans un grand nombre d'échoppes et de cafés, des haut-parleurs diffusaient de la musique. Sur le Zocalo, la grand place, l'air chargé d'humidité bruissait des battements d'ailes et des chants des oiseaux tropicaux. Un petit parc ombragé occupait le centre de la place, et au centre du parc, tel un talisman magique, se dressait une énorme tête de guerrier, haute de trois mètres, et taillée dans un bloc de roche grise. Les yeux clos, et la mâchoire inférieure comme plantée dans le sol, cette tête lippue, au nez épaté, donnait une impression de tristesse et de gravité.

Il s'agit là de la première énigme relative à l'histoire des Olmèques: cette sculpture monumentale, vieille de plus de deux mille ans, représentait un personnage aux traits indubitablement négroïdes. Il n'y avait, bien sûr, pas de Noirs africains dans le Nouveau Monde il y a deux mille ans, et il n'y en eut aucun avant le début de la traite des esclaves, bien après la conquête. Des paléo-anthropologues ont cependant pu prouver que des peuples d'origine négroïde

formèrent *bel et bien* l'une des nombreuses vagues migratrices qui déferlèrent sur le continent américain pendant la dernière période glaciaire. Cette migration aurait eu lieu vers l'an 15000 av. J.-C.[3]

Désigné sous le nom de « tête de Cobata » (du nom du domaine sur lequel il fut découvert), l'énorme monolithe du Zocalo est la plus grande des seize sculptures olmèques du même type exhumées à ce jour au Mexique. On pense qu'elle a été sculptée peu avant l'époque du Christ et son poids est estimé à plus de trente tonnes.

Tres Zapotes

A partir de Santiago Tuxtla, nous parcourûmes ensuite vingt-cinq kilomètres en direction du sud-ouest, à travers une nature sauvage et luxuriante, jusqu'à Tres Zapotes, un important centre olmèque tardif qui aurait été florissant entre -500 et 100. Désormais réduit à une série de tertres éparpillés dans des champs de maïs, ce site a été fouillé de manière approfondie dans les années 1939-1940 par l'archéologue américain Matthew Stirling[4].

Pour les spécialistes « orthodoxes » de cette période, la civilisation maya est la première à être apparue en Amérique centrale. Ils fondent leur thèse – un dogme infrangible – sur le fait que le système calendaire maya fait de points et de barres (qui a été récemment décodé) permet de dater de manière précise un nombre impressionnant d'inscriptions cérémonielles. La date la plus reculée jamais relevée sur un site maya correspondrait à l'an 228 de l'ère chrétienne. Le lecteur imaginera aisément la surprise des spécialistes lorsque Stirling mit au jour à Tres Zapotes une stèle sur laquelle on pouvait lire une date antérieure. Ecrite selon le système codé maya de points et de traits, elle correspondait au 3 septembre 32 av. J.-C.[5]

Les archéologues étaient surtout déroutés par le fait que Tres Zapotes n'avait rien d'un site maya. Il s'agit en effet d'un ensemble de vestiges entièrement, exclusivement, indubitablement olmèques. Cette trouvaille laissait du coup penser que les Olmèques, et non les Mayas, avaient vraisemblablement inventé le calendrier, et que les Olmèques, et non les Mayas, devaient être considérés comme la « civilisation-mère » de l'Amérique centrale. Malgré l'opposition farouche de plusieurs mayanistes, la vérité révélée par la truelle de Stirling à Tres Zapotes a fini par s'imposer. La civilisation olmèque était plus ancienne, *beaucoup* plus ancienne, que sa cousine maya. Il s'agissait d'un peuple ingénieux, civilisé, technologiquement avancé, et il semble, en effet, avoir inventé le système de notation calendaire de points et de traits, qui permet de remonter jusqu'à l'énigmatique date initiale du 13 août 3114 av. J.-C., à laquelle est associée la date de la fin du monde – l'an 2012 de notre ère.

Toujours à Tres Zapotes, Stirling découvrit également, près de la stèle calendaire, une tête géante. Elle se dressait en face de moi. Datée d'environ 100 av. J.-C., elle mesure près d'un mètre quatre-vingt-dix de haut, cinq mètres quarante de circonférence, et pèse plus de dix tonnes. Comme à Santiago Tuxtla, il s'agit indubitablement de la tête d'un guerrier africain portant un casque étroitement ajusté, avec de longues jugulaires. Les lobes des oreilles sont percés ; les traits négroïdes sont accentués par deux rides profondes de part et d'autre du nez, et par l'épaisseur des lèvres. Les yeux en forme d'amandes sont ouverts et attentifs, le regard est dur. Sous le casque, des sourcils fournis donnent au visage un air menaçant, empreint de colère.

Stirling fut stupéfié par sa découverte :

> « Taillée dans un seul bloc de basalte massif, la tête reposait sur une fondation de dalles de pierre non équarries (...). Une fois débarrassée de la terre qui l'entourait, elle offrit un spectacle stupéfiant. Malgré les grandes dimensions de la sculpture, l'exécution est délicate et sûre, les proportions sont parfaites. Sans équivalent sur l'ensemble du continent américain, elle est remarquable pour le réalisme de son traitement. Les traits sont prononcés, et d'un caractère étonnamment négroïdes[6]. »

Peu après, l'archéologue américain fit une deuxième découverte sensationnelle à Tres Zapotes en exhumant des jouets pour enfants – des petits chiens à roulettes[7]. Ces adorables objets remettaient directement en cause le dogme selon lequel la roue resta inconnue en Amérique centrale jusqu'à l'époque de la Conquête. Les « chiens mobiles » prouvaient, à tout le moins, que le *principe* de la roue était connu des Olmèques, la plus ancienne civilisation de l'Amérique centrale. Et que si un peuple aussi ingénieux que les Olmèques avait découvert le principe de la roue, il était hautement improbable qu'il ne l'ait utilisé que pour des jouets.

17

L'énigme olmèque

APRÈS Tres Zapotes, notre étape suivante fut San Lorenzo, un site olmèque situé au sud-ouest de Coatzecoalcos, au cœur du « Sanctuaire du Serpent » auquel font référence les légendes relatives à Quetzalcoatl. Selon les datations au carbone 14 effectuées par les archéologues, San Lorenzo est le plus ancien site olmèque connu à ce jour (1500 av. J.-C.). Cependant, la culture olmèque semble déjà pleinement développée à cette époque, et rien n'indique que la région de San Lorenzo ait été son « berceau »[1].

Il y a là un mystère.

Les Olmèques, après tout, ont créé l'une des plus brillantes civilisations de l'Amérique centrale. Ils étaient capables de manipuler d'énormes blocs de pierre (ils ont ainsi déplacé plusieurs têtes monolithiques pesant plus de vingt tonnes sur plus de cent kilomètres à l'intérieur des terres, après les avoir équarries dans les montagnes de Tuxtla), et ont laissé derrière eux de prodigieux ouvrages d'art. Mais où, si ce n'est à San Lorenzo, ont-ils acquis et perfectionné un tel savoir-faire en matière de technologie et de logistique ?

Bizarrement, malgré les efforts acharnés des archéologues, pas une seule trace de ce que l'on pourrait appeler la « phase de développement » de la civilisation olmèque n'a jamais été retrouvée, au Mexique comme dans le reste du continent américain.

Ce peuple, dont la forme d'expression artistique de prédilection était la sculpture d'énormes têtes aux traits négroïdes, semble avoir surgi du néant[2].

San Lorenzo

Nous atteignîmes San Lorenzo en fin d'après-midi. Là, à l'aube des temps historiques, les Olmèques avaient érigé un tertre artificiel haut de plus de trente mètres, et ce tertre ne formait qu'une partie d'une immense structure longue de cent vingt mètres et large de soixante. Nous escaladâmes la butte, aujourd'hui envahie par une végétation tropicale luxuriante, et depuis son sommet, nous pûmes embrasser du regard le paysage environnant sur plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde. Un grand nombre de tertres de moindre hauteur étaient également visibles, ainsi que les tranchées que l'archéologue Michael D. Coe creusa lorsqu'il fouilla le site en 1966.

Michael Coe y a fait un certain nombre de découvertes. Il a notamment mis au jour plus d'une vingtaine de réservoirs artificiels, reliés entre eux par un réseau hautement perfectionné de conduites garnies d'un revêtement intérieur de basalte. Une partie de ce réseau passait sur un aqueduc. Au moment de sa redécouverte, l'eau en jaillissait encore pendant les fortes pluies, comme elle l'avait fait pendant plus de trois mille ans. Les canalisations étaient orientées pour la plupart dans le sens est-ouest. Bien qu'ils aient étudié le site de manière approfondie, les archéologues ont reconnu qu'ils n'ont pas réussi à déterminer la fonction de ce réseau hydraulique élaboré[3].

Ils ne parvinrent pas davantage à élucider une autre énigme : la présence sous terre, orientées selon une direction bien précise, de cinq tombes renfermant d'autres spécimens de ces fameuses « têtes olmèques » géantes aux traits négroïdes. Remplissant vraisemblablement des fonctions rituelles, ces tombes singulières contenaient également plus de soixante objets précieux, notamment des objets en jade et des statuettes sculptées de manière exquise. Certaines de ces dernières avaient été mutilées avant leur mise en terre.

Le fait qu'elles étaient enfouies sous terre a rendu extrêmement difficile la datation exacte des sculptures de San Lorenzo. Des fragments de bois calciné, qui, eux, pouvaient être datés au carbone 14, furent cependant retrouvés dans les mêmes strates que certains objets. Les archéologues purent établir qu'ils dataient approximativement de l'an 1200 avant J.-C. Ce qui ne veut pas dire que les sculptures dataient elles aussi de l'an -1200. Elles peuvent fort bien, en effet, avoir été ciselées plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'années plus tôt. Il n'est nullement impossible que ces extraordinaires œuvres d'art, avec leur aura mystérieuse et indéfinissable, aient été conservées et vénérées par différentes cultures avant d'être enterrées à San Lorenzo. Les charbons de bois retrouvés avec elles prouvent seulement que les sculptures datent *au moins* de l'an 1200 avant notre ère ; mais rien ne dit qu'elles ne sont pas plus anciennes.

La Venta

Au coucher du soleil, nous quittâmes San Lorenzo pour Villahermosa, ville située à plus de cent cinquante kilomètres à l'est, dans la province de Tabasco. Nous rejoignîmes la grande route qui relie Acayucan à Villahermosa, et laissâmes sur notre gauche le port de Coatzecoalcos, traversant une zone abondant en raffineries pétrolières, en pylônes gigantesques et en ponts suspendus. Le contraste entre l'atmosphère paisible de la petite bourgade de San Lorenzo et la laideur de l'immense zone industrielle de Coatzecoalcos est surprenant. Et si le site de San Lorenzo et ses ruines olmèques ont été miraculeusement épargnés, c'est que l'on n'y a pas encore trouvé de pétrole !

On en a par contre trouvé à La Venta – pour le plus grand malheur des archéologues...

Empruntant une bretelle, nous quittâmes la route nationale et obliquâmes plein nord vers La Venta. Cette cité industrielle dont les lumières scintillaient dans la nuit ressemblait à un champ de ruines au lendemain d'une explosion nucléaire. Avec l'essor de l'industrie pétrolière, elle a connu un développement exponentiel à partir des années quarante ; aujourd'hui, un aérodrome coupe en deux le site archéologique, là où une pyramide aux formes étranges se dressait autrefois, et les fumées des raffineries obscurcissent un ciel que les astronomes olmèques scrutaient jadis pour observer la course des planètes. Hélas ! les bulldozers ont pratiquement tout rasé avant que de véritables fouilles aient pu être entreprises, empêchant l'exploration d'un grand nombre de structures précolombiennes. Nous ne connaîtrons jamais le message qu'elles auraient pu nous livrer sur leurs bâtisseurs.

Matthew Stirling, l'archéologue qui avait étudié le site de Tres Zapotes, dirigea également la plus grande partie des fouilles à La Venta avant la destruction des derniers vestiges. La datation au carbone 14 suggère que les Olmèques s'y sont installés entre -1500 et -1100, et qu'ils ont continué à occuper le site – une île au milieu des marais qui bordent la rive orientale du rio Tonala – jusqu'en -400. A partir de cette date, toute activité de construction semble avoir cessé, tous les édifices existant furent solennellement défigurés ou démolis, et plusieurs têtes géantes et d'autres sculptures furent inhumées dans des tombes semblables à celles de San Lorenzo. D'une facture élaborée, les tombes de La Venta étaient garnies intérieurement de milliers de minuscules carreaux bleus, et plusieurs couches d'argile multicolore s'y superposaient. A un endroit, plusieurs milliers de mètres cubes de terre avaient été déblayés pour creuser une fosse profonde ; le fond de cette excavation avait été soigneusement recouvert de blocs de marbre serpentin, et la terre avait été remise en

place. Trois pavages en mosaïque ont également été découverts, enfouis intentionnellement sous plusieurs couches alternées d'argile et d'adobe.

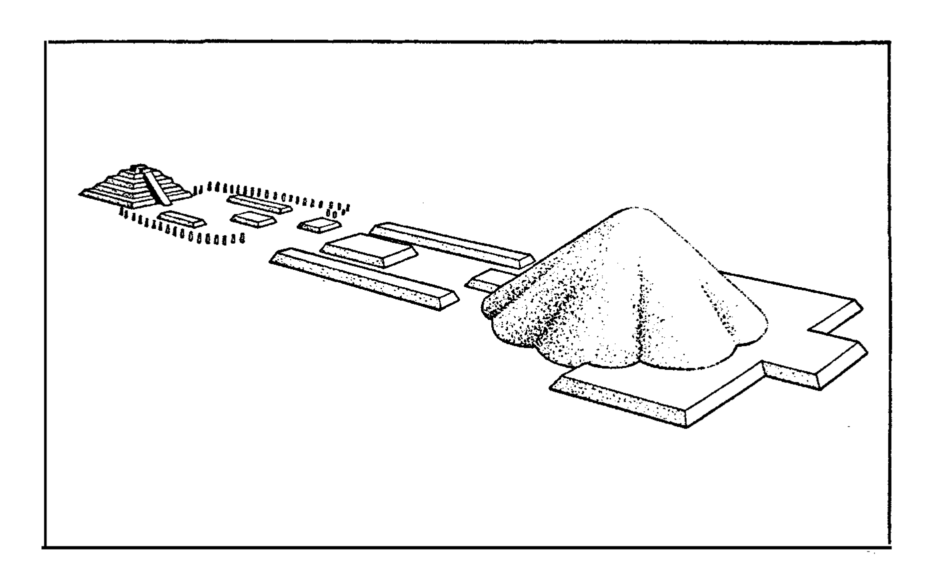
La pyramide principale de La Venta se dressait à l'extrémité méridionale du site. A peu près circulaire au niveau du sol, elle revêtait la forme d'un cône cannelé, avec dix arêtes et dix sillons. La pyramide était haute de trente mètres, avait un diamètre de près de soixante mètres, et son volume total avoisinait 8 500 m^3 – un monument impressionnant à tous égards. Le reste du site s'étendait sur près d'un demi-kilomètre le long d'un axe formant un angle de huit degrés très exactement par rapport à la direction nord-sud. Couvrant une superficie totale de près de huit kilomètres carrés, le site comportait par ailleurs plusieurs petites pyramides et autres plates-formes et tertres, tous disposés de manière parfaitement symétrique par rapport à l'axe précité.

Une énigme plane encore sur La Venta, dans la mesure où sa fonction originelle n'a jamais pu être déterminée avec certitude. Les archéologues voient dans cet ensemble de structures – probablement avec raison – un « centre cérémoniel ». Pour être honnête, cependant, force est d'admettre que l'on pourrait très bien y voir toutes sortes d'autres choses. La vérité est que l'on ne sait rien de l'organisation sociale, des rites et des croyances des Olmèques. Nous ne savons rien de la langue qu'ils parlaient, ni des traditions qu'ils transmettaient à leurs enfants. Nous ne savons même pas à quel groupe ethnique ils appartenaient. En raison de l'exceptionnelle humidité qui règne dans la région du golfe du Mexique, pas un seul squelette n'est parvenu jusqu'à nous. En réalité, malgré les noms qui lui ont été donnés et les hypothèses qui ont été échafaudées à son sujet, ce peuple nous est complètement inconnu[4].

Il est même possible que les sculptures énigmatiques qu' « ils » – les Olmèques – ont laissées derrière eux, et qui, pensons-nous, les représentent, ne soient pas « leur » œuvre, mais celle d'un autre peuple oublié, encore plus ancien. Je me suis souvent demandé si certaines des têtes géantes, entre autres objets remarquables attribués aux Olmèques, n'auraient pas pu être transmises de génération en génération, sur plusieurs millénaires, aux différentes cultures qui se succédèrent dans cette région, avant d'échoir aux hommes qui, finalement, bâtirent les tertres et les pyramides de San Lorenzo et La Venta.

Si tel était le cas, de qui parlons-nous quand nous utilisons le terme « olmèque » ? Des bâtisseurs des tertres ? Ou des géants aux traits négroïdes qui ont servi de modèles aux têtes monolithiques ?

Par bonheur, une cinquantaine de spécimens de sculpture monumentale « olmèque », dont trois têtes géantes, a été sauvée sur le site de La Venta par Carlos Pellicer Camara, un poète et un historien local



Reconstitution de La Venta. On remarquera l'étrange pyramide, en forme de cône cannelé, qui domine le site.

qui est intervenu *in extremis* après avoir appris que les forages de la compagnie PEMEX mettaient en danger les ruines. En faisant pression sur les responsables politiques de la province de Tabasco, il a obtenu que les principaux vestiges soient déplacés dans un parc près de Villahermosa, la capitale régionale.

Au total, ces vestiges laissés derrière elle par une civilisation disparue constituent un ensemble précieux et irremplaçable – une véritable bibliothèque rassemblant les annales d'un peuple oublié. Le problème est que personne ne sait « lire » ces annales.

Deus ex machina

Villahermosa, province de Tabasco

J'examine un bas-relief complexe baptisé « L'Homme dans le serpent » par les archéologues qui l'ont découvert à La Venta. Selon le spécialiste Jeremy Sabloff, il représenterait « un Olmèque, portant une coiffe et tenant un sac d'encens, enveloppé par un serpent à plumes »[5].

Ciselé sur une dalle de granit mesurant un mètre vingt sur un mètre cinquante, le bas-relief représente un homme assis, les jambes tendues comme s'il cherchait à poser ses pieds sur des pédales. Il tient un petit objet en forme de panier dans la main droite. Sa main gauche brandit un autre objet ressemblant à un levier. La « coiffe » qu'il porte est une parure étrange, de forme complexe, à mes yeux plus

fonctionnelle que cérémonielle, bien que sa fonction précise m'échappe. Deux croix en forme d'X la surmontent (à moins qu'elles ne reposent en surplomb sur une console).

Mon attention est alors attirée par l'autre élément important de la sculpture – le « serpent à plumes ». Dans un certain sens, effectivement, il représente exactement cela : un serpent doté d'un panache, ou de plumes – le symbole millénaire de Quetzalcoatl que les Olmèques, peut-on en conclure, vénéraient certainement (ou du moins le connaissaient-ils). Les spécialistes s'accordent tous sur cette interprétation[6]. Il est généralement admis que le culte de Quetzalcoatl est extrêmement ancien, qu'il est né à l'époque préhistorique en Amérique centrale et qu'il a été adopté par la suite par de nombreuses cultures pendant la période historique.

Le serpent à plumes du bas-relief qui nous occupe, cependant, présente certaines particularités qui en font un cas à part. Il semble s'agir de plus que d'un simple symbole. En effet, il y a dans son aspect quelque chose de rigide et de structuré qui le fait presque ressembler à une pièce de machine.

D'antiques secrets

Un peu plus tard, le même jour. Je m'abrite dans l'ombre géante projetée par l'une des têtes olmèques que Carlos Camara a pu sauver sur le site de La Venta. Cette tête représente un vieil homme au nez épaté et aux lèvres épaisses. Celles-ci sont légèrement ouvertes, laissant apparaître des dents carrées, saines. L'expression du visage traduit une sagesse millénaire, et les yeux semblent contempler sans crainte l'éternité, comme ceux du Sphinx de Gizeh, en Egypte.

La réunion dans cette sculpture de toutes les caractéristiques définissant le type racial négroïde ne peut, à mon avis, être le fruit du hasard. Tout laisse penser qu'un modèle humain a été utilisé.

Je fais deux ou trois fois le tour de la grande tête. Elle mesure six mètres cinquante de circonférence, pèse près de vingt tonnes et est haute de deux mètres trente. Taillée dans un bloc de basalte, elle réunit à mon sens « toutes les caractéristiques » d'un type racial bien précis. En fait, comme les autres sculptures que j'ai vues à Santiago Tuxtla et Tres Zapotes, elle représente de manière manifeste et indubitable un *homme noir*.

Le lecteur pourra se faire sa propre opinion en consultant les documents photographiques figurant en hors texte. Je pense pour ma part que les têtes olmèques nous offrent une image morphologiquement exacte de *véritables* personnages d'origine négroïde – des hommes africains charismatiques dont la présence en Amérique centrale il y a trois mille ans n'a pas encore été expliquée par les spécialistes. De

surcroît, rien ne prouve que les têtes ont été sculptées à cette époque. La datation au carbone 14 de fragments de charbon de bois découverts dans les mêmes fosses ne nous renseigne que sur l'âge du... charbon de bois. Définir l'âge véritable des têtes elles-mêmes est une autre gageure.

C'est avec de telles pensées en tête que je continue ma lente promenade parmi les étranges monuments de La Venta. Ils nous murmurent d'antiques secrets – le secret de l'homme représenté aux commandes d'une énigmatique machine.., le secret des hommes noirs..., et, *last but not least*, le secret d'une légende ramenée à la vie. Car j'ai cru voir Quetzalcoatl en « chair et en os » en découvrant que plusieurs des sculptures de La Venta représentaient de manière réaliste non seulement des Noirs, mais aussi des hommes de type caucasien, de grande taille, aux traits fins et au nez droit, des hommes barbus et aux cheveux raides, portant des tuniques flottant au vent...

18

Une civilisation surgie du néant

MATTHEW STIRLING, l'archéologue américain qui dirigea des fouilles à La Venta dans les années quarante, fit sur ce site un certain nombre de découvertes spectaculaires. La plus remarquable de toutes fut celle de la stèle de l'Homme barbu.

L'ancien site olmèque, je l'ai dit, est organisé autour d'un axe pointant en direction du 8° nord-nord-ouest. A l'extrémité méridionale de cet axe se dressait, haut de trente mètres, le cône cannelé de la grande pyramide, qui dominait un espace rectangulaire. Celui-ci, avant que le site ne soit fouillé, semblait entouré d'une sorte de margelle à peu près circulaire. Il s'agissait en fait, comme les archéologues le découvrirent à leur grande surprise, de la partie supérieure d'un mur de six cents colonnes. Hautes de trois mètres, celles-ci étaient soudées si étroitement ensemble qu'elles devaient former dans le passé une palissade quasi infranchissable. Taillées dans le basalte et transportées jusqu'à La Venta depuis des carrières distantes de plus de cent kilomètres, elles pesaient chacune environ deux tonnes.

Pourquoi les bâtisseurs se sont-ils donné tout ce mal ? Quel ennemi cette palissade était-elle censée repousser ?

Avant que Stirling ne commence ses fouilles, on pouvait voir au centre de l'espace rectangulaire, émergeant du sol, le sommet d'un énorme rocher fortement incliné, dépassant de plus d'un mètre la « margelle ». Il semblait recouvert de bas-reliefs.

Stirling et son équipe mirent deux jours à dégager le rocher. Après avoir déblayé la terre sur une hauteur de trois mètres, ils virent appa-

raître une imposante stèle haute de quatre mètres vingt, large de deux mètres dix et épaisse de près d'un mètre. Les bas-reliefs représentaient une rencontre entre deux hommes de grande taille, vêtus tous deux de somptueuses tuniques et portant d'élégantes chausses aux extrémités pointant vers le haut. Soit sous l'effet de l'érosion, soit suite à des mutilations délibérées – un grand nombre de monuments olmèques en ont, hélas ! été victimes –, l'un des personnages était complètement défiguré. L'autre, en revanche, était intact. Il s'agit d'un homme barbu, aux traits si manifestement caucasiens que les archéologues, intrigués, l'ont promptement baptisé « Oncle Sam »[1].

Cette scène de rencontre doit, pour une raison ou une autre, avoir revêtu une importance capitale pour les Olmèques, à en juger par les dimensions exceptionnelles de la stèle elle-même, et la hauteur de la palissade qui la protégeait. Par ailleurs, comme dans le cas des têtes négroïdes, il est évident que l'homme barbu « caucasien » ne peut avoir été sculpté que d'après nature. Ses caractères raciaux sont représentés avec une trop grande vérité pour que l'artiste ait pu les inventer.

Il en va de même pour les deux autres personnages « blancs » que j'ai pu identifier parmi les vestiges de La Venta. L'un d'eux est sculpté en bas-relief sur une dalle circulaire d'un mètre de diamètre. Vêtu de jambières étroitement ajustées, il ressemble fort à un Anglo-Saxon. Portant une barbe en pointe, et coiffé d'un curieux bonnet trop large pour lui, il tient dans sa main gauche un drapeau, à moins qu'il ne s'agisse d'une arme. Sa main droite, qui repose sur sa poitrine, paraît vide. Une ceinture d'étoffe est nouée autour de sa taille. L'autre personnage caucasien, sculpté cette fois sur le côté d'un pilier étroit, portait lui aussi la barbe et était vêtu de manière similaire.

Qui étaient ces étrangers ? Que faisaient-ils en Amérique centrale ? Quand étaient-ils arrivés dans le Nouveau Monde ? Et quelles relations entretenaient-ils avec ces autres étrangers installés dans la jungle de l'ancien Mexique – ceux qui avaient servi de modèles aux têtes géantes d'hommes noirs ?

Certains historiens « hérétiques », rejetant le dogme de l'isolement total de l'Amérique avant 1492, ont proposé une solution séduisante au problème : ces personnages barbus aux traits fins seraient des Phéniciens qui auraient franchi les Colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar), et, de là, traversé l'Atlantique dès le second millénaire avant J.-C. Les partisans de cette thèse suggèrent par ailleurs que les personnages noirs qui apparaissent sur les sites olmèques étaient des « esclaves » capturés par les Phéniciens sur les côtes occidentales de l'Afrique avant leur traversée[2].

Plus je contemplais les sculptures de La Venta, moins ces hypothèses me paraissaient plausibles. Non que je conteste que les Phéniciens ou d'autres peuples de l'Ancien Monde aient pu traverser

l'Atlantique bien avant Colomb. De nombreux indices semblent l'indiquer[3], mais cette question se situe hors du cadre du présent ouvrage. Le problème est que des fragments de poterie de type indubitablement phénicien ont été retrouvés en plusieurs endroits en Amérique[4], mais qu'on n'en a jusqu'à présent découvert aucun sur les sites olmèques d'Amérique centrale ! Ni les têtes aux traits négroïdes, ni les reliefs représentant des hommes caucasiens barbus, n'ont rien de commun, tant sous le rapport du style que de l'exécution, avec l'art phénicien. D'un point de vue stylistique, précisément, ces impressionnantes œuvres d'art semblent n'appartenir à aucune culture ou aucun genre connu. Elles semblent ne pas avoir d'antécédents, ni dans le Nouveau Monde, ni dans l'Ancien.

Pour incompréhensible que cela puisse paraître, elles semblent avoir surgi du néant...

L'hypothèse de la « tierce civilisation »

Une explication plausible pourrait tenir dans une variante de l'hypothèse de la « tierce civilisation » avancée par un certain nombre d'égyptologues pour résoudre l'une des grandes énigmes de l'histoire de l'Egypte.

Les vestiges archéologiques laissent penser qu'au lieu de se développer lentement, comme c'est le cas de toute société humaine, la civilisation de l'Egypte ancienne, comme celle des Olmèques, aurait surgi *d'un seul coup, et déjà entièrement constituée*. En effet, dans le cas égyptien, la période de transition entre un stade de développement primitif et une société avancée paraît si courte qu'elle peut être tenue pour négligeable. Des savoir-faire technologiques dont l'acquisition, normalement, aurait dû prendre plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'années, furent mis en œuvre presque du jour au lendemain – et, apparemment, sans antécédents d'aucune sorte.

Ainsi, les vestiges de la période pré-dynastique (vers -3500) ne portent aucune trace d'écriture. Peu après cette date, cependant, de manière soudaine et inexplicable, les hiéroglyphes que l'on peut voir aujourd'hui sur toutes les ruines de l'Egypte pharaonique commencent à apparaître sous une forme parfaitement achevée. Loin de se borner à représenter des objets ou des actions, ce langage écrit, on le sait, était dès le départ complexe et structuré, certains signes figurant seulement des sons ou des chiffres. Même les tout premiers hiéroglyphes étaient stylisés et répondaient à des conventions. Enfin, il est certain qu'une écriture cursive élaborée était couramment utilisée avant même la Première Dynastie.

Le plus remarquable est qu'aucune trace d'évolution, d'un état primordial « primitif » vers une plus grande complexité, n'a été retrouvée,

que cela soit dans le domaine des mathématiques, de la médecine, de l'astronomie, de l'architecture, comme dans celui du système de croyances extrêmement riche de l'Egypte ancienne (même la matière centrale d'un ouvrage aussi raffiné que le *Livre des Morts* était déjà composée *au début* de la période dynastique[5]).

Rares sont les égyptologues à envisager les implications de cette sophistication précoce. Ces implications sont troublantes, de l'avis d'un certain nombre d'historiens plus audacieux que leurs pairs. John Anthony West, qui a beaucoup étudié les débuts de la période dynastique, s'interroge en ces termes :

> « Comment une civilisation aussi complexe peut-elle surgir déjà toute faite ? Prenez une automobile du début du siècle et comparez la à un modèle d'aujourd'hui. Le processus d'" évolution " saute aux yeux. Rien de tel en Egypte. Tout est déjà en place dès le départ.
>
> La solution de cette énigme coule de source, mais parce qu'elle va à l'encontre des dogmes consacrés, elle n'est que très rarement envisagée : *la civilisation égyptienne n'est pas le fruit d'une " évolution ", c'est un héritage.* »[6]

Depuis de nombreuses années, les thèses de West constituent une « épine dans le pied » de l'égyptologie officielle. Mais d'autres spécialistes de tout premier plan ont également avoué leur perplexité face à la soudaineté avec laquelle la civilisation égyptienne est apparue. Walter Emery, ancien titulaire de la chaire d'égyptologie de l'Université de Londres, a résumé ainsi les termes du problème :

> « Vers l'an 3400 av. J.-C., un grand changement eut lieu en Egypte, une culture néolithique avec des structures tribales complexes se transformant quasi instantanément en une monarchie organisée...
>
> A la même époque, l'écriture apparaît, les arts et l'architecture monumentale se développent à une vitesse étonnante, et tout indique qu'on a déjà affaire à une civilisation raffinée. Tout cela a surgi en relativement peu de temps, car ces évolutions fondamentales en matière d'écriture et d'architecture n'ont eu, semble-t-il, que très peu, voire pas d'antécédents. »[7]

Une explication pourrait être que, tout simplement, la civilisation égyptienne devrait son décollage soudain et décisif à une autre civilisation de l'Ancien Monde. Sumer, dans la vallée inférieure de l'Euphrate, en Mésopotamie, est le premier nom qui vient à l'esprit. Malgré de nombreuses différences fondamentales, les techniques de construction et les styles architecturaux communs suggèrent bel et

bien un lien entre les deux régions[8]. Mais aucune de ces similitudes ne permet de conclure que ce lien est d'ordre causal, et qu'une civilisation ait *directement* influencé l'autre. Bien au contraire, comme le pense W. Emery :

> « Notre impression est qu'il s'agit d'un lien *indirect*, et que l'existence d'une tierce civilisation, dont l'influence se serait étendue à la fois à la vallée du Nil et à celle de l'Euphrate, n'est pas à exclure... Les spécialistes, en règle générale, ont tendance à rejeter d'emblée l'hypothèse selon laquelle des peuples provenant d'une contrée non identifiée auraient pu migrer vers ces deux régions. Cependant, l'existence d'une tierce civilisation, dont l'Egypte et la Mésopotamie, chacune de leur côté, seraient les héritières, expliquerait à la fois les similitudes et les différences entre les deux civilisations. »[9]

Cette théorie nous permettrait notamment de comprendre pourquoi les Egyptiens et les Sumériens semblent avoir adoré des divinités lunaires quasi identiques, qui comptent parmi les plus anciennes au sein de leur panthéon respectif (Toth dans le cas des Egyptiens, Sin dans le cas des Sumériens[10]). Selon l'éminent égyptologue sir E. A. Wallis Budge, « les similitudes entre les deux dieux sont trop importantes pour être purement accidentelles... On aurait tort de penser que les Egyptiens ont emprunté leur divinité aux Sumériens, ou réciproquement. On peut en effet alléguer que les lettrés des deux peuples ont emprunté leurs systèmes théologiques à une source commune, mais extrêmement ancienne. »[11]

La question, par conséquent, est la suivante : en quoi consisteraient cette « source commune mais extrêmement ancienne », cette « contrée non identifiée », cette « tierce civilisation » avancée auxquelles se réfèrent Budge et Emery ? Et si elle a laissé une haute culture en héritage à l'Egypte et à la Mésopotamie, pourquoi ne pas supposer que l'Amérique centrale n'en ait pas également profité ?

Il ne suffit pas d'arguer que la civilisation a démarré beaucoup plus tard au Mexique qu'au Moyen-Orient. Il est possible que l'impulsion initiale ait été donnée au même moment dans les deux régions, mais que les effets de cette impulsion aient été complètement différents de part et d'autre de l'Atlantique.

Selon un tel scénario, les civilisateurs auraient brillamment réussi en Egypte et à Sumer, en y créant des cultures aussi remarquables que durables. Au Mexique, en revanche (et cela semble avoir été également le cas au Pérou), ils auraient essuyé de sérieux revers : après des débuts prometteurs – l'époque à laquelle les têtes géantes et les bas-reliefs représentant les hommes barbus auraient été sculptés –, ils auraient dû prendre la fuite, confrontés à l'adversité. La lumière de la

civilisation n'aurait jamais été complètement perdue, mais les progrès n'auraient pas véritablement repris avant -1500, l'« horizon olmèque » des archéologues. A cette date, les grandes sculptures auraient déjà fait figure de reliques séculaires, investies d'un immense pouvoir spirituel, leurs origines, perdues dans la nuit des temps, se confondant avec les mythes des géants et des civilisateurs barbus.

Si nous disons vrai, il se peut que nous ayons en face de nous des personnages issus d'un passé beaucoup plus ancien que nous ne l'imaginons lorsque nous scrutons le regard d'une des têtes négroïdes ou que nous contemplons les traits réguliers, « caucasiens », d'« Oncle Sam ». Il est tout à fait possible que ces vestiges aient préservé l'image de peuples appartenant à une civilisation disparue, mais qui comprenait plusieurs groupes ethniques différents.

Voici, en résumé, l'hypothèse de la « tierce civilisation » appliquée à l'Amérique centrale : la civilisation du Mexique ancien n'aurait pas pris son essor sans influence extérieure, mais cette influence ne proviendrait pas directement de l'Ancien Monde. En fait, certaines cultures de l'Ancien Monde, et du Nouveau Monde, auraient reçu en héritage le legs matériel et intellectuel d'une « tierce civilisation » à une date extrêmement reculée.

De Villahermosa à Oaxaca

Avant de quitter Villahermosa, je me suis arrêté au Centre de Recherches sur les Cultures Olmèques et Mayas[12]. Je voulais interroger les spécialistes sur les sites olmèques de la région, et être sûr de n'en avoir raté aucun. A ma grande surprise, ils me suggérèrent de poursuivre mes investigations à Monte Alban, dans la province d'Oaxaca, à plusieurs centaines de kilomètres en direction du sud-ouest, où les archéologues avaient apparemment découvert des objets « olmécoïdes » et un certain nombre de bas-reliefs représentant les Olmèques eux-mêmes.

Nous comptions gagner directement la péninsule du Yucatan, au nord-est de Villahermosa. Le voyage jusqu'à Monte Alban nous obligeait à un long détour, mais le jeu en valait la chandelle. Nous pouvions espérer glaner de nouveaux renseignements sur les Olmèques. Par ailleurs, le trajet, à travers d'immenses montagnes, promettait d'être spectaculaire.

Nous parcourûmes en douze heures les sept cents kilomètres qui séparent Villahermosa d'Oaxaca. La route nationale 175, suspendue entre ciel et terre, nous fit traverser différents étages de végétation, chacun correspondant à une zone climatique spécifique. Après avoir franchi un col au-dessus des nuages, nous plongeâmes dans la vallée

d'Oaxaca, et atteignîmes, fourbus, la ville où D.H. Lawrence écrivit son roman *Le Serpent à Plumes*, dans les années vingt. Le soir, je ne pus trouver le sommeil. Je revoyais les ravins vertigineux que longeait la Nationale 175. Surtout, je ne pouvais m'empêcher de penser aux héros civilisateurs, aux dieux barbus et à leurs compagnons... Au Mexique, comme au Pérou, ils semblaient avoir été mis en échec. C'est ce que laissaient entendre les légendes, et pas seulement les légendes, comme je pus m'en rendre compte lorsque nous atteignîmes Monte Alban le lendemain matin.

19

Odyssées dans le monde des morts, voyages dans les étoiles

L'HYPOTHÈSE de la « tierce civilisation » permet d'expliquer les similitudes entre l'Egypte et la Mésopotamie antiques en postulant que toutes deux ont reçu un héritage matériel et culturel commun d'une même civilisation-mère plus ancienne.

Personne ne peut dire où, quand, et comment cette civilisation ancestrale s'est épanouie. Tel un trou noir dans l'espace, on ne peut la voir. Sa présence peut cependant être devinée à l'influence qu'elle a exercée sur des civilisations connues – en l'occurrence Sumer et l'Egypte.

Et si cette même mystérieuse civilisation, cette même source d'influences invisible, avait également laissé son empreinte au Mexique ?

Si tel était le cas, on peut s'attendre à trouver certaines similitudes entre les anciennes civilisations du Mexique et celles du Moyen-Orient.

On peut également s'attendre à constater d'énormes différences résultant d'évolutions divergentes pendant la période historique. Ces différences devraient cependant être moins importantes entre Sumer et l'Egypte, qui restèrent régulièrement en contact l'une avec l'autre, qu'entre les deux cultures moyen-orientales et celles du lointain Mexique, qui ne bénéficièrent, tout au plus, que de contacts fortuits, superficiels et intermittents avant la « découverte » du Nouveau Monde par Colomb en 1492.

Nécrophages, nains et rois des étoiles

Pour des raisons qui n'ont jamais été élucidées, les Egyptiens éprouvaient une passion particulière pour les nains. Et il en allait de même pour les peuples civilisés de l'Amérique centrale précolombienne, Olmèques compris. Dans les deux cas, les nains étaient censés entretenir des relations directes avec les dieux. Et dans les deux cas, les nains passaient pour de remarquables danseurs, et étaient représentés comme tels dans les œuvres d'art[1].

En Egypte, au début de la période dynastique, il y a plus de quatre mille cinq cents ans, les prêtres d'Héliopolis vénéraient une « ennéade » (panthéon) de neuf divinités omnipotentes. De même, en Amérique centrale, aussi bien les Aztèques que les Mayas adoraient un groupe de neuf divinités toutes-puissantes[2].

Le *Popol Vuh*, le livre sacré des anciens Mayas Quichés du Mexique et du Guatemala, contient plusieurs passages qui parlent clairement de la croyance en une « renaissance stellaire » – la réincarnation des morts en étoiles. Après qu'ils eurent été tués, par exemple, les Héros Jumeaux nommés Hunahpu et Xbalanque « surgirent au milieu de la lumière... Alors la voûte du ciel et la face de la terre furent illuminées. Et ils habitaient dans les cieux. » Les quatre cents compagnons des deux jumeaux, qui avaient également été tués, entamèrent leur ascension : « ils redevinrent les compagnons de Hunahpu et Xbalanque et furent changés en étoiles dans le ciel »[3].

La plupart des traditions relatives au dieu-roi Quetzalcoatl, nous l'avons vu, traitent essentiellement de son action civilisatrice. Le *Popol Vuh*, cependant, nous apprend que son « enveloppe » humaine avait trépassé et que le « Serpent à Plumes » était par la suite ressuscité sous la forme d'une étoile[4].

Il est, partant, à tout le moins curieux de découvrir qu'en Egypte, il y a plus de quatre mille ans, le dogme central de la religion d'Etat affirmait que les pharaons défunts renaissaient sous forme d'étoiles. Des incantations rituelles étaient psalmodiées, afin de hâter la seconde naissance du monarque décédé : « Ô Roi, tu es cette Grande Etoile, le Compagnon d'Orion, qui traverse le ciel... Depuis l'orient, tu montes dans le ciel, rappelé à la vie et rajeuni... »[5] Nous avons déjà rencontré la constellation d'Orion, dans les plaines de Nazca, et nous la rencontrerons à nouveau plus loin...

En attendant, consultons le *Livre des Morts de l'Egypte antique*. Des parties entières de cet ouvrage sacré – qui constitue une sorte de vade-mecum pour la transmigration des âmes – sont aussi anciennes que la civilisation égyptienne elle-même. Il apprend au défunt à surmonter les dangers de la vie après la mort, et le nantit des mots de passe qui lui permettront d'accéder aux divers stades, ou niveaux, du monde souterrain[6].

Est-ce pure coïncidence si les peuples de l'Amérique centrale avaient eu une conception similaire des périls de l'après-vie ? Les anciens Mexicains croyaient que le monde souterrain comprenait neuf stades où le défunt devait s'arrêter successivement, surmontant en chemin toutes sortes de dangers et obstacles. Un tel voyage durait quatre années[7]. Ces stades ou étapes portaient des noms qui parlent d'eux-mêmes – « là où les montagnes s'effondrent ensemble », « là où les flèches sont décochées », « la montagne aux couteaux », etc. Aussi bien en Amérique centrale qu'en Egypte, le défunt effectuait son voyage à travers le monde souterrain à bord d'un bateau conduit par des dieux, qui le guidaient d'étape en étape. La tombe de « Double Vague », un souverain du huitième siècle de la cité maya de Tikal, contient une représentation de cette scène. Des images semblables apparaissent en plusieurs endroits de la Vallée des Rois, en Haute-Egypte – notamment dans la tombe de Thoutmosis III, un pharaon de la Dix-Huitième Dynastie. Est-ce un simple hasard si, parmi les passagers ayant pris place dans la barque du pharaon défunt, et dans la pirogue dans laquelle « Double Vague » effectue son dernier voyage, figurent (dans les deux cas), trois divinités à tête de chien, d'oiseau, et de singe[8] ?

Le septième stade du monde souterrain du Mexique antique était dénommé Teocoyolcualloya, « là où les bêtes dévorent les cœurs ». Est-ce une coïncidence si l'un des stades du monde souterrain de l'Egypte ancienne, la « Salle du Jugement », est associé à une symbolique quasi identique ? A ce moment crucial, le cœur du défunt et une plume étaient placés sur les deux plateaux respectifs d'une balance. Si le cœur était chargé de péchés, la balance penchait de son côté. Le dieu Thoth prenait alors note du jugement, et le cœur était immédiatement dévoré par une bête terrifiante, tenant à la fois du crocodile, de l'hippopotame, et du lion, qui était appelée « le Mangeur des Morts »[9].

Le pharaon, dans ce processus, jouissait d'un statut privilégié, qui lui permettait d'échapper aux épreuves du monde souterrain et de renaître sous la forme d'une étoile. A côté des incantations rituelles, une mystérieuse cérémonie appelée l'« ouverture de la bouche » était toujours célébrée après la mort du pharaon, et remonterait, selon les archéologues, à l'époque prédynastique. Assisté de quatre officiants, le grand prêtre brandissait le *peshenkhef*, un instrument tranchant rituel. Ce dernier était utilisé pour « ouvrir la bouche » du dieu-roi défunt, une opération jugée nécessaire pour assurer la résurrection du souverain dans les cieux. Des bas-reliefs et des cartouches représentant cette cérémonie laissent penser que la dépouille momifiée n'était guère ménagée par les prêtres. Par ailleurs, des recherches récentes semblent indiquer qu'une des chambres intérieures de la pyramide de Gizeh a pu servir de cadre à cette cérémonie[10].

Ce rite de l'Egypte antique possède un étrange et lointain équivalent au Mexique. Nous avons vu que les sacrifices humains y étaient largement répandus à l'époque précolombienne. Est-ce pure coïncidence si le lieu du sacrifice était une pyramide, si la cérémonie était dirigée par un grand prêtre et quatre assistants, si un instrument tranchant était utilisé pour immoler la victime, et si l'âme de cette dernière était censée monter directement au ciel, échappant ainsi aux périls du monde souterrain[11] ? De telles « coïncidences » étant toujours plus nombreuses, on peut à bon droit se demander s'il n'existerait pas quelque lien sous-jacent entre les deux civilisations. On serait tenté de répondre par l'affirmative lorsqu'on apprend que le terme signifiant « sacrifice » dans l'ensemble de l'Amérique centrale précolombienne était *p'achi*, qui voulait dire... « ouvrir la bouche »[12].

Malgré les écarts dans le temps et dans l'espace, ne peut-on déduire de tout ce qui précède que l'on a affaire ici, non pas à une série d'étonnantes coïncidences, mais à quelque souvenir commun, brouillé et tronqué, et remontant à la plus haute antiquité ? Il ne semble pas que la cérémonie égyptienne de l'« ouverture de la bouche » ait influencé directement la cérémonie du même nom au Mexique (ou vice-versa, dans ce cas précis). Les différences fondamentales entre les deux cas interdisent de le penser. Il semble en revanche possible que leurs similitudes constituent la trace d'un héritage commun, reçu d'un ancêtre commun. Chacun de son côté – les peuples de l'Amérique centrale, les Egyptiens – a adapté ou transformé cet héritage à sa manière, mais la même symbolique et le même vocabulaire ont été conservés de part et d'autre de l'Atlantique.

On ne s'attardera pas plus avant sur la signification des liens insaisissables qui semblent unir l'Egypte antique à l'Amérique centrale d'avant Colomb. Avant de poursuivre, cependant, il convient de noter que de telles similitudes existent entre les systèmes de croyances aztèques et sumériennes. Là encore, il semble s'agir davantage d'un ancêtre commun que d'une quelconque influence directe.

Prenons le cas d'Oannes.

« Oannes » est la traduction grecque de l'« Uan » sumérien, le nom de la créature amphibie, déjà évoquée plus haut (Deuxième Partie), qui a apporté les arts et les bienfaits de la civilisation en Mésopotamie. Des légendes vieilles d'au moins cinq mille ans rapportent qu'Uan vivait sous la mer, et surgissait des eaux du golfe Persique chaque matin pour civiliser et instruire l'humanité[13]. Est-ce une coïncidence si *uaana*, en maya, signifie « celui qui demeure dans l'eau[14] » ?

Penchons-nous également sur le cas de Tiamat, la déesse sumérienne des Océans et du Chaos primitif, toujours représentée sous les

traits d'un monstre vorace. Selon les traditions mésopotamiennes, Tiamat s'en prit à d'autres divinités et se livra à toutes sortes de crimes avant d'être finalement éliminée par le héros céleste Mardouk :

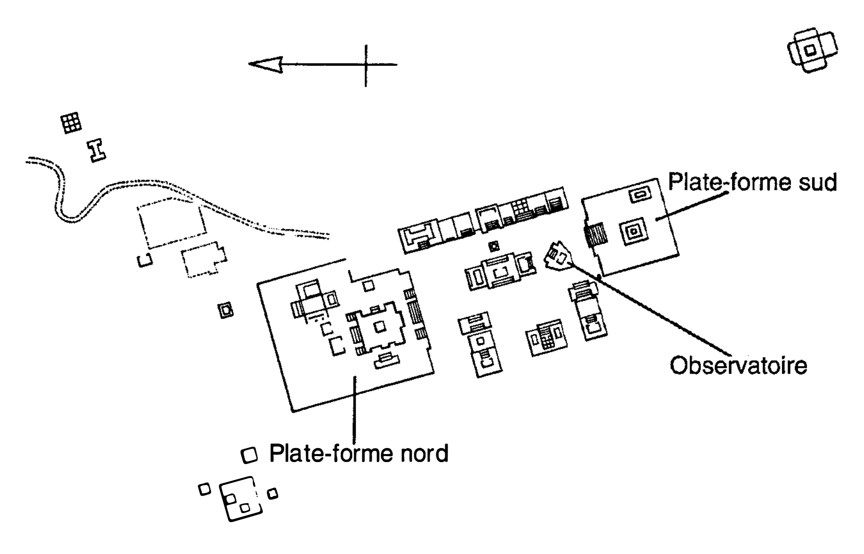
« Tiamat ouvrit la bouche pour l'avaler [Mardouk].
Il convoqua alors le vent du mal, afin qu'elle ne puisse fermer ses [lèvres.
Les vents terribles remplirent son ventre. Son cœur en fut saisi.
Elle tenait sa bouche grande ouverte.
Il décocha une flèche, qui transperça son ventre.
Il fendit ses entrailles, coupa en deux son cœur.
Il la terrassa et la piétina. »

Contemplant le corps monstrueux de son adversaire, Mardouk « conçut des œuvres d'art », et le plan de la création du monde prit forme dans son esprit. Après lui avoir fendu le crâne, il coupa Tiamat en deux comme « un poisson séché », utilisant une moitié pour créer le firmament, et l'autre moitié pour façonner la terre. Avec ses seins il fit les montagnes, avec sa salive, les nuages, et il fit couler le Tigre et l'Euphrate de ses yeux[15].

Les civilisations de l'Amérique centrale ont leur propre version de cette histoire. Là, Quetzalcoatl, incarnation de la divinité créatrice, joue le rôle de Mardouk, alors que celui tenu par Tiamat est joué par Cipactli, le « Grand Monstre de la Terre ». Quetzalcoatl s'est emparé des membres de Cipactli alors que celui-ci « nageait dans les eaux primordiales ». Puis, il « a coupé son corps en deux, une moitié formant le ciel et l'autre la terre ». Avec sa chevelure et sa peau, il a créé l'herbe et les fleurs, « avec ses yeux, les puits et les sources, avec ses épaules, les montagnes[16] ».

Ces singulières ressemblances entre les mythes sumériens et mexicains sont-elles de pures coïncidences ? Ou les deux civilisations ont-elles été marquées par l'empreinte culturelle d'une troisième civilisation antérieure, et oubliée ? Dans ce dernier cas, il se peut fort que les représentations des héros de cette culture ancestrale, ciselées dans la pierre à une époque qui se perd dans la nuit des temps, aient été conservées comme des talismans par les civilisations qui se sont succédé au Mexique avant que ne commence l'histoire – parfois au grand jour, parfois ensevelies sous terre –, jusqu'à ce qu'elles soient exhumées de nos jours par les archéologues, qui leur ont donné les noms de « Tête olmèque » ou « Oncle Sam ».

Les visages de ces héros apparaissent également à Monte Alban, où ils semblent raconter une triste histoire.



Monte Alban.

Monte Alban : la chute des géants

Datant de trois mille ans selon les estimations des archéologues, le site de Monte Alban s'étend sur un vaste terre-plein artificiel dominant Oaxaca. Il consiste en une immense aire rectangulaire, la « Grande Plaza », entourée de groupes de pyramides et d'autres édifices disposés selon un ordre géométrique précis les uns par rapport aux autres. Une grande harmonie se dégage de ce site au plan symétrique parfaitement ordonné.

Suivant les conseils des chercheurs du CICOM, je me rendis d'abord à l'extrême-sud du site. Là, ornant les flancs d'une pyramide de faible hauteur, les vestiges pour lesquels j'avais fait ce long voyage s'offraient au regard : plusieurs dizaines de stèles sur lesquelles étaient représentés des hommes aux traits négroïdes et caucasiens... égaux dans la vie..., égaux dans la mort.

Si une grande civilisation a bel et bien disparu de la mémoire des hommes, et si ces sculptures racontent une partie de son histoire, le message transmis est celui de l'égalité raciale. Personne, après avoir vu les grandes têtes d'hommes noirs de La Venta, si fières et si charismatiques, ne pourra sérieusement prétendre que les sujets originaux de ces sculptures magistrales aient pu être des esclaves. De même qu'on ne peut imaginer une seule seconde que les hommes barbus, aux traits fins, aient pu courber la tête devant qui que ce fût. Eux aussi affichent un maintien aristocratique.

A Monte Alban, cependant, le souvenir de la chute de ces géants semble avoir été gravé dans la pierre. Si on les compare aux sculptures de La Venta, ces « annales de pierre » ne paraissent pas être

l'œuvre des mêmes artistes. L'exécution est d'une bien moindre qualité. Mais il est certain que ces artistes – quelle que soit leur identité, et quand bien même leurs œuvres seraient d'une veine inférieure – ont tenté de représenter les mêmes personnages que ceux que j'ai vus à La Venta. Là, les sculptures reflétaient la force, la puissance et la vitalité. A Monte Alban, les « étranges étrangers » n'étaient plus que des cadavres. Tous étaient nus, la plupart châtrés, certains repliés en position fœtale comme s'ils avaient voulu se protéger d'une avalanche de coups, d'autres gisaient à terre.

Aux yeux des archéologues, ces sculptures représentent « les cadavres de prisonniers capturés dans une bataille[17] ».

Qui étaient ces prisonniers ? Et d'où venaient-ils ?

Cette « bataille », si bataille il y eut, s'est déroulée en *Amérique centrale*, dans le Nouveau Monde, plusieurs milliers d'années avant Colomb. N'est-il pas étrange, dans ces conditions, qu'aucun homme de type amérindien n'apparaisse dans cette cohorte de blessés et de morts ?

Les archéologues « orthodoxes » ne semblent nullement troublés par cette énigme, même si, selon leurs estimations, ces stèles semblent extrêmement anciennes (datant d'une période s'étendant approximativement de l'an 1000 à l'an 600 av. J.-C.[18]). Comme sur d'autres sites, cette fourchette chronologique a été obtenue à partir de tests sur des matières organiques prélevées sur la pierre, non sur les sculptures elles-mêmes, ciselées directement sur des blocs de granit, et, de ce fait, difficiles à dater de manière objective.

Le temps, mystère suprême de la religion maya

Une écriture hiéroglyphique complexe, non déchiffrée à ce jour, a été découverte à Monte Alban, la plupart des inscriptions apparaissant sur les mêmes stèles que les personnages négroïdes et caucasiens. Les spécialistes ont reconnu qu'il s'agit de la « plus ancienne écriture connue au Mexique[19] ». Il est également manifeste que les hommes qui occupaient cette cité étaient des bâtisseurs accomplis, et particulièrement férus d'astronomie. Un observatoire, sorte d'étrange structure en forme de pointe de flèche, dessine un angle de 45° par rapport à l'axe principal du site (lequel est délibérément infléchi de quelques degrés par rapport à l'axe nord-sud). Après m'être introduit en rampant dans cet observatoire, je découvris qu'il s'agissait d'un dédale de tunnels étroits et de volées de marches particulièrement raides, s'ouvrant sur différents quartiers du ciel[20].

Les habitants de Monte Alban, comme ceux de Tres Zapotes, ont laissé des preuves incontestables de leur connaissance des mathématiques sous la forme de calculs utilisant un système de notation à base

de traits et de points. Ils utilisaient également le calendrier mis au point par les Olmèques – et que l'on retrouvera par la suite chez les Mayas – qui, on l'a vu, fixe la fin du monde au 23 décembre 2012[21].

Si le calendrier et le souci constant de comptabiliser le temps qui passe font partie du legs d'une ancienne civilisation oubliée, les Mayas doivent être rangés parmi les héritiers les plus fidèles et les plus inspirés de cette civilisation. « Le temps, selon les termes du grand archéologue J. Eric Thompson, était le mystère suprême de la religion maya, un sujet qui imprègne la pensée maya à un degré sans équivalent dans l'histoire de l'humanité[22]. »

20

Les fils des premiers hommes

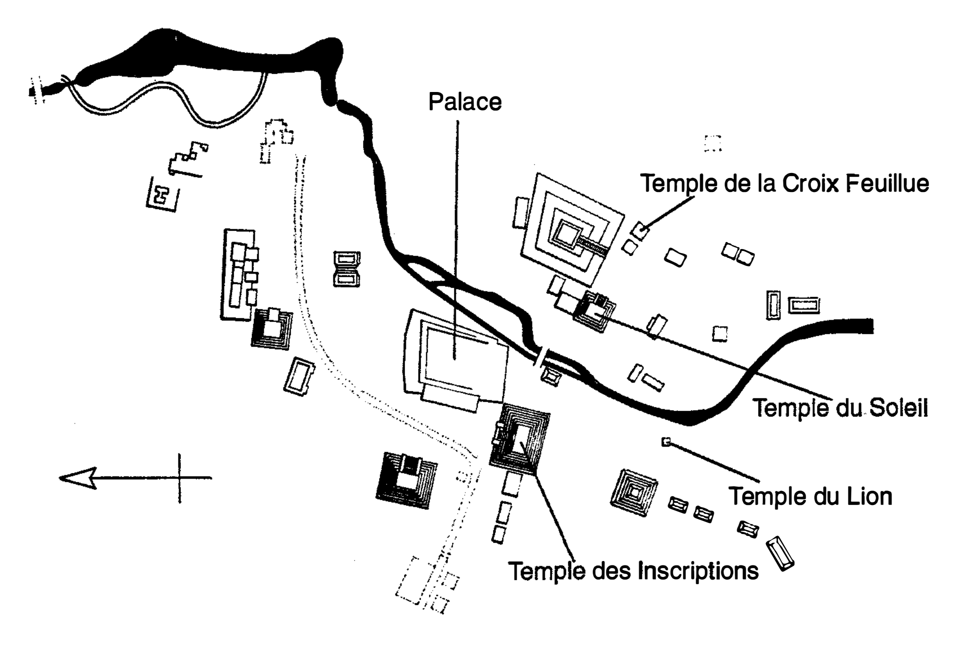
Palenque, province du Chiapas

Le jour tombait. Je me tenais assis au pied de l'angle nord-est du temple des Inscriptions et contemplais, en direction du nord, la gigantesque forêt vierge qui s'étendait à mes pieds. Au loin, déjà à moitié plongée dans l'obscurité, on pouvait deviner l'immense plaine de l'Usumascinta, qui sort de son lit à chaque saison des pluies.

Le temple des Inscriptions – l'un des plus fameux vestiges mayas – est divisé en trois chambres et se dresse sur le sommet d'une pyramide à neuf degrés haute de près de trente mètres. Malgré la pureté et la délicatesse de ses lignes, cette structure a un aspect massif prononcé ; elle semble profondément enracinée dans la terre, comme si elle avait été bâtie pour l'éternité – une création purement géométrique, sortie de l'imagination de quelques hommes de génie.

En regardant à ma droite, je pouvais voir le Palais, un vaste complexe rectangulaire reposant lui aussi sur une assise pyramidale, et dominé par une tour étroite à trois étages qui aurait servi, selon les archéologues, d'observatoire aux prêtres mayas.

Tout autour de moi, au milieu des jacassements des perroquets et des macaques, se dressaient plusieurs autres édifices spectaculaires à moitié engloutis par la jungle : le temple de la Croix Feuillue, le temple du Soleil, le temple du Comte, et le temple du Lion – toutes appellations, doit-on préciser, que l'on doit aux archéologues. Ce en quoi les Mayas croyaient, ce pour quoi ils vivaient, leurs propres souvenirs de temps antérieurs – tout cela, pour l'essentiel, est probablement perdu de façon irrémédiable. Cependant, nous avons appris



Palenque.

depuis longtemps à lire leurs dates, et commençons, depuis peu, à déchiffrer leurs étranges hiéroglyphes.

Je me relevai et gravis les dernières marches menant à la chambre centrale du temple. On y voit, encastrées dans le mur du fond, deux grandes dalles sur lesquelles sont inscrits, formant des rangées comme des jetons sur un damier, six cent vingt glyphes mayas différents. Ceux-ci forment une galerie de portraits tantôt monstrueux, tantôt humains, ainsi qu'un bestiaire de créatures mythiques.

Que veulent dire ces centaines de caractères ? Personne ne peut répondre avec certitude à cette question, l'écriture maya – un mélange de pictogrammes et de symboles phonétiques – n'ayant pas encore été entièrement « décodée ». On peut cependant supposer qu'un certain nombre de glyphes renvoient à des époques antérieures de plusieurs milliers d'années, et parlent d'hommes et de dieux appartenant aux temps préhistoriques[1].

La tombe de Pacal

Sur la gauche des panneaux, pratiqué dans le dallage en pierre formant le sol du temple, débouche un escalier abrupt permettant de descendre à l'intérieur de la pyramide, jusqu'à la chambre qui renfermait la tombe du « Seigneur Pacal ». Les marches, faites de blocs de grès polis, sont étroites et glissantes, comme j'ai pu en faire

l'expérience. Ce passage, obturé en l'an 683 de notre ère, n'a été redécouvert qu'en 1952, lorsque l'archéologue mexicain Alberto Ruz a soulevé les dalles. Une seconde tombe a été trouvée à Palenque en 1994, mais Ruz a été le premier à découvrir une sépulture à l'intérieur d'une pyramide du Nouveau Monde. L'escalier ayant été rempli de cailloux par ses bâtisseurs, les archéologues ont mis quatre ans à le déblayer entièrement et à atteindre la chambre.

Celle-ci se présente sous la forme d'un caveau surmonté d'une voûte à encorbellement. Les ossements réduits en poussière de cinq, voire six jeunes victimes sacrifiées étaient éparpillés sur le sol au moment de son ouverture. Une énorme dalle triangulaire était visible au fond du réduit. Ruz la retira, et un spectacle extraordinaire s'offrit à ses yeux. Il vit en effet apparaître « une vaste pièce qui semblait avoir été creusée dans la glace, une sorte de grotte dont les parois et le plafond semblaient avoir été parfaitement polis, ou encore une chapelle abandonnée dont la coupole était drapée de rideaux de stalactites, et du sol de laquelle s'élevaient de gros stalagmites formés, eût-on dit, par la cire fondue d'une chandelle. »[2]

La pièce, également surmontée d'une voûte à encorbellement, est longue de dix mètres et haute de sept. Les murs sont ornés de bas-reliefs en stuc représentant les « Seigneurs de la Nuit » – l'« Ennéade » de neuf divinités qui régnait sur les forces de l'obscurité. Au centre de la chambre, surveillé par les neuf dieux, se dressait un énorme sarcophage monolithique fermé par une dalle de cinq tonnes ornée de ciselures élaborées. Le sarcophage renfermait le squelette d'un homme de grande taille. Un masque mortuaire consistant en une mosaïque de deux cents fragments de jade était fixé sur le devant du crâne. On pense qu'il s'agit des restes de Pacal, roi de Palenque au septième siècle de notre ère. Les inscriptions précisent que ce monarque est mort à l'âge de quatre-vingts ans, mais le squelette drapé de jade que les archéologues ont découvert dans le sarcophage serait celui d'un homme d'à peine quarante ans[3].

Parvenu au bas de l'escalier, vingt-cinq mètres au-dessous du niveau du temple, je traversai la chambre où avaient été enfermées les victimes sacrificielles et pénétrai dans la tombe de Pacal. L'air, confiné et étonnamment froid, sentait la moisissure et l'humidité. Enfoncé dans le sol de la tombe, le sarcophage était curieusement évasé au niveau des pieds, à l'instar des cercueils des momies égyptiennes. Ceux-ci, en bois, étaient évasés à la base, dans la mesure où ils étaient souvent placés en position verticale. Mais le tombeau de Pacal était en pierre et parfaitement horizontal. Pourquoi, dans ces conditions, les bâtisseurs mayas s'étaient-ils donné le mal d'élargir sa base, sachant pertinemment que cela ne servirait à rien ? A moins qu'ils aient copié servilement un ancien modèle, longtemps après que la raison d'être de ce modèle eût été oubliée[4] ? Comme les croyances

relatives aux périls de l'après-vie, le sarcophage de Pacal pourrait être l'une des traces de l'héritage commun liant l'Egypte antique aux anciennes civilisations de l'Amérique centrale.

De forme rectangulaire, le lourd couvercle en pierre du sarcophage est épais de plus de vingt-cinq centimètres, long de trois mètres cinquante et large d'un mètre. Lui aussi semble avoir été dessiné selon le même modèle que les magnifiques blocs ciselés utilisés aux mêmes fins par les anciens Egyptiens. Il aurait parfaitement tenu sa place dans la Vallée des Rois. Mais une particularité le distingue de ses équivalents de la vallée du Nil, et elle est de taille. La scène gravée sur le couvercle du sarcophage n'a rien d'égyptien, ni de près, ni de loin. Elle représente un homme vêtu d'une sorte de combinaison étroitement ajustée, avec des volants aux poignets et aux chevilles, et d'un pagne. L'homme est à moitié couché sur un siège-baquet, sa nuque reposant confortablement sur une sorte d'appuie-tête, et regarde fixement, droit devant lui. Ses mains semblent être en mouvement, comme si elles actionnaient des manettes et des leviers (*fig. 36*).

Etait-ce bien là Pacal, le roi maya ?

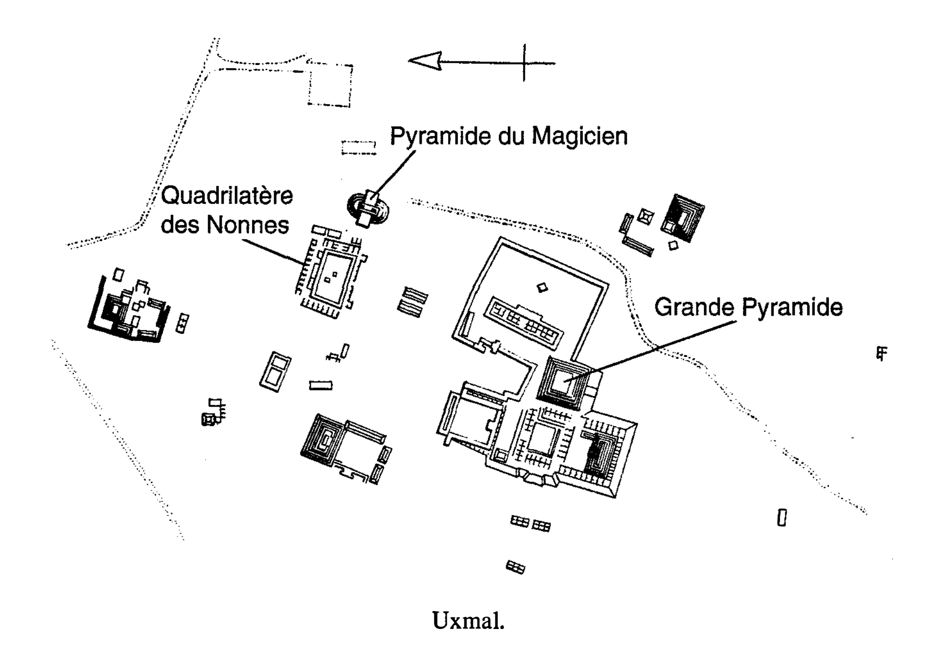
Si oui, pourquoi est-il représenté aux commandes d'une sorte de machine ? Les Mayas, que l'on sache, ne possédaient pas de machines. Ils n'étaient même pas censés connaître la roue. Cependant, avec ses tableaux latéraux, ses rivets, ses tubes et autres accessoires, la structure dans laquelle Pacal est assis fait davantage penser à un engin qu'au « transit de l'âme vers le royaume des morts », comme a pu le prétendre un spécialiste[5], ou au roi « dévoré par un monstre terrestre », selon les termes d'un autre[6].

Je me rappelai alors l'« Homme dans le Serpent », le bas-relief olmèque décrit au chapitre 17. Lui aussi représentait une sorte d'engin avec des manettes (*fig. 33*). Par ailleurs, l'« Homme dans le Serpent » vient de La Venta, le site des fameux personnages barbus aux traits « caucasiens ». La tombe de Pacal est postérieure d'au moins mille ans aux trésors de La Venta. Cependant, une minuscule statuette de jade a été découverte à côté du squelette royal à l'intérieur du sarcophage, et elle s'est révélée beaucoup plus ancienne que les autres objets placés également dans la tombe. Elle figure un vieil homme à la physionomie caucasienne, vêtu d'une longue tunique, et portant une barbiche...

La pyramide du Magicien

Uxmal, Yucatan

Par un après-midi orageux, à sept cents kilomètres au nord de Palenque, je m'apprête gravir les marches d'une autre pyramide. Il s'agit d'un édifice aux flancs abrupts, de plan ovale plutôt que carré,



Uxmal.

et mesurant à sa base soixante-quinze mètres sur trente-cinq. Il est de surcroît très haut, dominant la plaine environnante de plus de trente-cinq mètres.

De mémoire d'homme, cet édifice qui ressemble au château d'un nécromancien a toujours été connu sous le nom de « pyramide du Magicien », ou encore de « Maison du Nain ». Ces appellations sont inspirées d'une légende maya selon laquelle un nain aux pouvoirs surnaturels aurait édifié la structure entière en une seule nuit[7].

Les marches, au fur et à mesure de la montée, me parurent de plus en plus étroites et traîtresses. Au-dessus de ma tête, des volées d'oiseaux décrivaient de grands cercles dans le ciel plombé, criant comme si elles voulaient échapper à quelque catastrophe imminente, et des nuages bas défilaient dans le ciel, poussés par des vents de plus en plus violents.

La pyramide du Magicien n'est pas la seule structure associée aux pouvoirs surnaturels des nains, dont les talents d'architectes et de maçons étaient renommés dans toute l'Amérique centrale. « Le travail de construction était facile pour eux, raconte une légende maya. Ils n'avaient qu'à siffler, et les énormes rochers se mettaient tout seuls en place. »[8]

Une tradition similaire, le lecteur s'en souvient, prétendait que les gigantesques blocs de pierre de la mystérieuse cité andine de Tiahuanaco avaient été « transportés dans les airs au son d'une trompette ».[9]

Ainsi, tant en Amérique centrale que dans les Andes lointaines, des sons étranges se trouvent associés à la lévitation miraculeuse de rochers massifs.

Que doit-on conclure de tout cela ? Par le plus extraordinaire des hasards, deux « contes » quasi identiques auraient été inventés de manière indépendante dans ces deux régions très éloignées l'une de l'autre ? Cela semble peu probable. La possibilité que des souvenirs communs d'une technologie antérieure aient été conservés dans de telles légendes – une technologie qui aurait permis de soulever du sol d'énormes blocs de pierre avec une facilité « miraculeuse » – est tout aussi digne de considération. Le souvenir de miracles similaires s'est-il conservé en Egypte ? Là, selon une tradition largement répandue, un magicien aurait soulevé dans l'air « une énorme voûte en pierre longue de deux cents coudées et large de cinquante[10].

J'atteignis bientôt le temple situé tout en haut de la pyramide. Ses murs sont ornés de ce en quoi l'explorateur américain John Lloyd Stephens*, au dix-neuvième siècle, avait vu « une sorte de mosaïque sculptée ».[11] Bizarrement, bien que la pyramide du Magicien ait été construite de nombreux siècles avant la conquête, le symbole que l'on retrouve le plus souvent sur ces mosaïques est à peu de chose près une croix chrétienne. En fait, on relève deux types de croix « chrétiennes » différentes : l'une est la croix-pattée à extrémités évasées adoptée par les Templiers et d'autres ordres croisés au douzième et au treizième siècles ; l'autre, en forme d'X, ressemble à une croix de Saint-André.

Le temple de la pyramide du Magicien consiste en une seule et unique chambre recouverte d'une voûte à encorbellement. Au moment de mon passage, plusieurs centaines de chauve-souris pendaient au plafond. Comme les oiseaux, elles semblaient terrorisées par l'orage qui se préparait. Formant une masse velue, elles ne cessaient de déployer et de replier leurs ailes.

Je me reposai un instant sur la plate-forme qui entoure la chambre. Depuis ce poste d'observation, je pouvais apercevoir un grand nombre d'autres croix. Il y en avait partout. Cette étrange structure en était littéralement couverte. Je me rappelai alors la cité andine de Tiahuanaco et les croix qui y avaient été gravées, longtemps avant l'arrivée de Colomb, sur certains des grands blocs éparpillés autour de l'édifice nommé Puma Punku[12]. Deux croix de Saint-André avaient également été ciselées, bien avant la naissance du Christ, sur l'« Homme dans le Serpent », le bas-relief olmèque de La Venta. Et désormais, sur la pyramide du Magicien, à Uxmal, site maya du Yucatan, j'avais à nouveau devant moi des croix.

Des hommes barbus... Des serpents... Des croix...

Est-ce un simple hasard si des symboles aussi caractéristiques se trouvent associés à des cultures très éloignées les unes des autres, dans le temps comme dans l'espace ? Et pourquoi les trouve-t-on si

* Voir *Aventures de voyage en pays Maya*, tr. française, Ed. Pygmalion / Gérard Watelet, 1991.

souvent associés à des œuvres d'art et à des édifices témoignant d'un haut degré de civilisation ?

Une science de la prophétie

Je m'attendais en fait à trouver les signes et les images laissés derrière elle par quelque secte ou société secrète ayant cherché à maintenir le flambeau de la civilisation en Amérique centrale (et peut-être ailleurs) pendant les « temps obscurs » de la fin de la préhistoire. J'avais remarqué que les « motifs » de l'homme barbu, du Serpent à Plumes et de la croix étaient présents chaque fois qu'on pouvait soupçonner qu'une civilisation technologiquement avancée, mais encore non identifiée, ait pu se trouver un jour en contact avec les cultures indigènes. Et ce où ces contacts semblaient avoir eu lieu à une date très reculée, si reculée que l'homme en avait perdu presque entièrement le souvenir.

Je repensai à la façon soudaine dont les Olmèques avaient surgi, vers le milieu du second millénaire avant J.-C., des brumes de la préhistoire. Toutes les données archéologiques indiquent qu'ils avaient vénéré dès le début d'énormes têtes en pierre et des stèles représentant des hommes barbus. J'étais de plus en plus porté à croire que certaines de ces sculptures remarquables avaient pu faire partie du legs d'une lointaine civilisation, transmis aux peuples de l'Amérique centrale plusieurs milliers d'années avant le second millénaire avant J.-C. – des peuples qui auraient été par la suite chargés de préserver un culte secret, peut-être le culte de Quetzalcoatl.

Une grande partie de cet héritage est aujourd'hui perdue. Néanmoins, les tribus de cette région – notamment les Mayas, les bâtisseurs de Palenque et Uxmal – ont préservé quelque chose d'encore plus mystérieux et remarquable que les énigmatiques monolithes, quelque chose qui porte l'empreinte indiscutable d'une civilisation plus ancienne et plus avancée. Je veux parler, comme on va le voir au chapitre suivant, de la science mystique d'un peuple porté à scruter les étoiles, une science du temps, de la mesure et de la prédiction – voire une science de la prophétie –, et c'est cette science que les Mayas ont le mieux préservée par-delà les siècles. Avec elle, ils ont hérité des souvenirs d'une terrible inondation planétaire, et d'un ensemble de connaissances empiriques, de première importance, qui leur sont échues presque par hasard, et que nous n'avons à nouveau maîtrisées que tout récemment...

21

Un ordinateur pour calculer la fin du monde

Les Mayas attribuaient l'origine de leurs connaissances en matière d'astronomie à leurs aïeux. Les aïeux de leurs aïeux, disaient-ils, les tenaient des « Premiers Hommes », les créatures de Quetzalcoatl, dont les noms étaient Balam-Quitze (le Jaguar au Doux Sourire), Balam-Acab (le Jaguar de la Nuit), Mahucutah (le Nom Elu) et Iqui-Balam (Jaguar de la Lune). Selon le *Popol Vuh,* ces grands ancêtres « étaient doués d'une grande intelligence ; ils voyaient à distance (...) et parvenaient à connaître tout ce qui existe au monde. Ils voyaient les choses cachées au loin sans avoir à se déplacer. (...) Grande était leur sagesse ; leur regard portait jusqu'aux forêts, aux rochers, aux lacs, aux mers, aux montagnes et aux vallées. En vérité, c'étaient des hommes admirables. Ils pouvaient tout savoir, et scrutaient les quatre coins, les quatre pointes de la voûte céleste, et la face ronde de la terre. » Les réalisations de cette race éveillèrent la jalousie de plusieurs divinités. « Il n'est pas bon que nos créatures puissent tout savoir, arguèrent ces dieux. Finiront-ils par devenir nos égaux, nous qui sommes leurs créateurs, qui voyons au loin, qui savons et voyons tout ?... Doivent-ils être eux aussi des dieux ? »

Manifestement, un tel état de choses ne pouvait être toléré. Après en avoir débattu entre eux, les dieux prirent les mesures appropriées :

> « " Que leur vue n'atteigne que ce qui est proche ; qu'ils ne voient qu'une petite partie de la face de la terre ! " (...). Alors le Cœur du Ciel leur souffla du brouillard dans les yeux, ce

qui troubla leur vue telle la buée sur un miroir. Leurs yeux furent voilés et ils ne purent désormais voir que ce qui était proche, seulement ce qui était clair pour eux... »[1]

Le lecteur familier de l'Ancien Testament se rappellera probablement qu'Adam et Eve furent expulsés du Jardin d'Eden pour des raisons similaires. Après que le Premier Homme eut mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal,

> « Yahvé-Dieu dit : “ Voilà que l'homme est devenu l'un de nous, et qu'il connaît le bien et le mal ”. Alors, afin qu'il n'étende pas la main, qu'il ne cueille les fruits de l'arbre de vie (...) et ne vive éternellement, Yahvé-Dieu le renvoya du Jardin d'Eden pour cultiver le sol d'où il avait été tiré. »[2]

Les traditions précolombiennes recueillies dans le *Popol Vuh* ne portant la marque, selon les spécialistes[3], d'aucune influence extérieure antérieure ou postérieure à la conquête, il est troublant de découvrir de telles similitudes entre ces traditions et le récit de la Genèse. De plus, comme tant d'autres liens que nous avons pu déceler entre l'Ancien et le Nouveau Monde, la nature de ces similitudes n'évoque aucune sorte d'influence directe d'une région sur l'autre, mais plutôt deux interprétations différentes d'une même série d'événements. Ainsi, par exemple :

- Le Jardin d'Eden de la Bible ressemble à une métaphore de l'omniscience quasi « divine » et de l'état de béatitude des « Premiers Hommes » du *Popol Vuh.*
- Cette omniscience se traduisait essentiellement par une aptitude à « tout voir » et « tout savoir ». N'est-ce pas précisément cette aptitude qu'Adam et Eve acquirent après avoir mangé le fruit défendu, qui poussait sur les branches de « l'arbre de la connaissance du bien et du mal » ?
- Enfin, de même qu'Adam et Eve furent chassés du Jardin, les quatre Premiers Hommes du *Popol Vuh* furent privés de leur capacité à « voir au loin ». Par la suite, « leurs yeux furent voilés et ils ne purent voir que ce qui était proche... »

Ainsi, aussi bien le *Popol Vuh* que la Genèse racontent l'histoire de la chute et de la disgrâce de l'humanité. Dans les deux cas, l'état de « grâce » antérieur était étroitement associé à la *connaissance*, et il ne fait aucun doute pour le lecteur que la connaissance en question était si remarquable qu'elle conférait des pouvoirs divins à ceux qui la possédaient.

La Bible, en des termes laconiques, fait simplement état de la

« connaissance du bien et du mal ». Le *Popol Vuh* est beaucoup plus bavard. Il nous apprend que la science des Premiers Hommes résidait dans leur aptitude à voir « les choses cachées au loin », et qu'il s'agissait d'astronomes et de géographes hors pair, capables de « scruter les quatre coins de la voûte céleste », et de mesurer « la face ronde de la terre ».

Dans la Première Partie, nous avons examiné divers indices suggérant que des cartographes d'une civilisation non identifiée auraient peut-être cartographié la planète avec une grande précision dans une antiquité très reculée. Se pourrait-il que le *Popol Vuh* ait préservé un souvenir tronqué et diffus de cette même civilisation lorsqu'il parle avec nostalgie des Premiers Hommes et de leurs connaissances prodigieuses en matière de géographie ?

La géographie est la science des cartes, et l'astronomie la science des étoiles. Très souvent, ces deux disciplines sont allées de pair, dans la mesure où la connaissance des étoiles était indispensable à la navigation lors des premiers grands voyages de découverte maritime (et ceux-ci étaient indispensables pour l'élaboration de cartes précises).

Est-ce un simple hasard si les Premiers Hommes sont mentionnés dans le *Popol Vuh* non seulement pour avoir étudié « la face ronde de la terre », mais aussi pour avoir scruté « la voûte céleste » ? Et est-ce une coïncidence si les Mayas excellèrent tout particulièrement dans le domaine de l'astronomie, et, par le biais de calculs mathématiques complexes, dans celui du calcul du temps ?

Une civilisation étrangement douée pour l'astronomie

En 1954, J. Eric Thompson, l'un des plus grands spécialistes des civilisations méso-américaines de ce siècle, avoua sa perplexité devant les disparités criantes qu'il avait relevées entre les réalisations généralement médiocres des Mayas dans un grand nombre de domaines, et les connaissances extrêmement poussées en matière d'astronomie dont témoignait leur calendrier. « Par quel prodige, se demandait-il, les savants mayas ont-ils pu cartographier les cieux, alors qu'ils ne connaissaient même pas le principe de la roue ? Comment ont-ils pu visualiser l'éternité, comme aucun peuple semi-civilisé ne l'a jamais fait, et cependant ne pas réussir à franchir le pas qui séparait la voûte à encorbellement de la véritable voûte ? Comment ont-ils pu compter en millions, et cependant n'avoir jamais réussi à peser un sac de maïs ? »[4]

Les réponses à ces questions sont peut-être beaucoup plus simples que ne le pensait Thompson. Les connaissances astronomiques et mathématiques des Mayas n'avaient peut-être rien de « prodiges ». Peut-être s'agissait-il d'éléments d'un corpus de connaissances

cohérent, mais spécifique, que les Mayas auraient hérité, plus ou moins intact, d'une civilisation plus ancienne et plus avancée. Ainsi se trouveraient expliquées les contradictions relevées par Thompson. Personne, d'ailleurs, ne conteste que les Mayas tenaient leur calendrier d'une autre civilisation – en l'occurrence les Olmèques. Un millier d'années plus tôt, ceux-ci utilisaient exactement le même système de calcul du temps. La véritable question serait en fait : de qui les Olmèques tenaient-ils leur calendrier ? Quel niveau de développement technologique et scientifique une civilisation devait-elle atteindre pour concevoir un calendrier aussi perfectionné ?

Prenons le cas de l'année solaire. Dans nos sociétés occidentales contemporaines, nous utilisons toujours le calendrier solaire introduit en Europe en 1582 et fondé sur les connaissances scientifiques de l'époque : le fameux calendrier grégorien. Selon le calendrier julien, qu'il remplaçait, la terre tournait autour du soleil en 365,25 jours. La réforme du pape Grégoire XIII alla dans le sens d'une plus grande précision, l'année comptant désormais officiellement 365,2425 jours. Grâce aux progrès scientifiques réalisés depuis 1582, nous savons aujourd'hui que l'année solaire compte *très exactement* 365,2422 jours. Ainsi, le calendrier grégorien comporte une infime erreur, par excès, d'à peine 0,0003 jour – un degré de précision stupéfiant pour le seizième siècle.

Bizarrement, bien que ses origines soient enveloppées dans des brouillards autrement plus épais que les brumes du seizième siècle, le calendrier maya se révèle encore plus précis, l'année solaire, selon lui, comptant 365,2420 jours – soit une erreur par défaut de seulement 0,0002 jour[5].

De même, les Mayas savaient en combien de temps la lune tournait autour de la terre – 29,528395 jours[6] – le nombre exact, calculé selon les méthodes modernes les plus fines, étant de 29,530588. Les prêtres mayas disposaient également de tables leur permettant de prédire avec une extrême précision les dates des éclipses solaires et lunaires et savaient que celles-ci ne pouvaient avoir lieu que dans une période de trente-six jours autour du point nodal (lorsque la trajectoire de la lune croise la trajectoire apparente du soleil). Enfin, les Mayas étaient des mathématiciens accomplis. Ils avaient mis au point une méthode perfectionnée de calcul métrique utilisant une sorte de damier, méthode que nous n'avons redécouverte qu'au siècle dernier. De même, ils comprenaient parfaitement et maniaient le concept abstrait du zéro, et maîtrisaient des systèmes de numération proches de notre numération décimale[7].

Ce sont là des matières complexes :

> « Le zéro et la numération décimale font à tel point partie de notre héritage culturel et leur maniement nous paraît si

simple que nous oublions que leur invention a été lente et tardive. Ni la Grèce antique, avec ses grands mathématiciens, ni Rome n'avaient la moindre idée de ce qu'étaient le zéro et les numérations décimales et apparentées. Ecrire 1848 en chiffres romains requiert onze lettres : MDCCCXLVIII. Les Mayas, de leur côté, utilisaient un système de notation très proche du nôtre, à une époque où les Romains utilisaient encore leur méthode grossière. »[8]

N'est-il pas un peu étrange de devoir attribuer à cette tribu centre-américaine par ailleurs peu inventive la paternité d'une innovation dans laquelle l'historien des sciences Otto Neugebauer a vu « l'une des plus fructueuses inventions de l'humanité » ?[9]

Une science héritée d'une autre civilisation ?

Examinons maintenant la question de Vénus, une planète d'une importance symbolique considérable pour tous les anciens peuples de l'Amérique centrale, qui l'identifiaient étroitement à Quetzalcoatl (ou, si l'on préfère, Gucumatz, ou Kukulkan[10]).

A la différence des anciens Grecs, mais à l'instar des Egyptiens, les Mayas avaient compris que Vénus était à la fois « l'étoile du matin » et l'« étoile du soir ». Ils avaient par ailleurs compris d'autres choses à son sujet. La « révolution » ou « période synodique » d'une planète est le temps que mettra celle-ci, vue de la terre, à revenir au même point dans le ciel. Vénus tourne autour du soleil en 224,7 jours, tandis que la terre suit sa propre orbite, légèrement plus large. La combinaison de ces deux mouvements fait que Vénus apparaît au même endroit dans le ciel terrestre tous les 584 jours environ.

Le ou les mystérieux inventeurs du calendrier dont ont hérité les Mayas ont intégré de manière ingénieuse ces données – qui ne leur avaient pas échappé – avec d'autres cycles. Il est cependant clair que pour ces anciens « maîtres du temps », ce nombre de 584 jours n'était qu'*approximatif*. Ils avaient en effet déterminé au centième près la valeur de la révolution synodique *moyenne* de Vénus sur de très longues périodes. Confirmé par la science d'aujourd'hui, le résultat de leurs calculs – 583,92 jours – était incorporé de diverses façons dans le calendrier maya. Par exemple, pour le rendre compatible avec l'« année sacrée » (le *tzolkin* de 260 jours, qui était divisé en treize mois de vingt jours chacun), le calendrier avait prévu un correctif de 4 jours toutes les 61 années vénusiennes. En outre, tous les cinq cycles, une correction de 8 jours était effectuée à la fin de la cinquante-septième révolution. Une fois ces ajustements apportés, le *tzolkin* et la révolution synodale de Vénus correspondaient si

étroitement l'une avec l'autre que la marge d'erreur n'excédait pas un jour tous les six mille ans. Enfin, une autre série de calculs extrêmement précis faisait coïncider le cycle de Vénus et l'année sacrée avec l'année solaire. Là encore, le degré d'erreur était extraordinairement faible[11].

Pourquoi les Mayas « semi-civilisés » avaient-ils besoin de ce type de précision relevant de la haute technologie ? A moins qu'ils n'aient hérité, « clefs en main », d'un calendrier adapté aux besoins d'une civilisation largement antérieure et beaucoup plus avancée ?

Venons-en maintenant au *« nec plus ultra »* en matière de calendriers mayas, le fameux « Compte Long ». Ce système de calcul chronologique était le reflet de croyances relatives à la marche du temps – notamment la conviction selon laquelle le temps était divisé en Grands Cycles, marqués par des « créations » et des destructions successives du monde. Selon les Mayas, le dernier cycle – le nôtre – aurait commencé alors que régnait l'« obscurité », le *4 Ahau 8 Cumku*, une date correspondant au 13 août 3114 av. J.-C. dans notre propre calendrier. Comme nous l'avons vu, les Mayas croyaient également que le cycle prendrait fin, lors d'un cataclysme général, le *4 Ahau 3 Kankin* – le 23 décembre 2012. La fonction de ce « Compte Long » consistait à enregistrer l'écoulement du temps depuis le début de l'actuel Grand Cycle, ou, si l'on préfère, à compter, une par une, les cinq mille cent vingt-cinq années imparties à notre « création »[12].

Une sorte de machine céleste à additionner, calculant et recalculant en permanence le montant de notre dette sans cesse croissante envers l'univers : telle serait peut-être la meilleure définition du « Compte Long ». Cette dette sera réclamée intégralement, au centime près, lorsqu'on pourra lire le nombre 5125 sur le compteur.

C'est du moins ce que pensaient les Mayas.

Les calculs sur l'ordinateur du « Compte Long » ne s'effectuaient pas, bien sûr, avec nos nombres. Les Mayas utilisaient leur propre système de notation, qu'ils tenaient des Olmèques, lesquels le tenaient de... personne ne le sait. Ce système était une combinaison de points (correspondant au chiffre un, ou à des multiples de vingt), de barres (représentant le chiffre cinq, ou des multiples de cinq fois vingt) et de glyphes en forme de coquillages signifiant zéro. Le temps était compté en jours (*kin*), en périodes de vingt jours (*uinal*), en « années de calcul » de 360 jours (*tun*), en périodes de vingt *tuns* (*katun*), et en périodes de vingt *katuns* (*bactun*). Il y avait aussi des périodes de huit mille *tuns* (*pictun*) et de cent soixante mille *tuns* (*calabtun*) qui permettaient de brasser les millénaires[13]...

Bien que croyant eux-mêmes qu'ils vivaient dans un Grand Cycle appelé à prendre fin de manière violente, les Mayas pensaient par ailleurs que le temps était infini et qu'il suivait son cours, avec ses

mystérieuses révolutions, indépendamment des civilisations ou des vies individuelles. Comme Thompson l'a souligné dans la conclusion à sa grande étude sur le sujet :

> « Aux yeux des Mayas, la route qu'avait suivie le temps dans son avancée inexorable s'étendait dans un passé si lointain que l'esprit humain était incapable de prendre la mesure d'une telle durée. Et cependant, les Mayas, dans leur intrépidité, ont refait le chemin en arrière, à la recherche du point de départ initial. Un nouveau panorama, invitant à aller toujours plus loin en arrière, se déployait à chaque étape ; les siècles additionnés formaient des millénaires, et ces derniers s'amalgamaient en dizaines de milliers d'années, à mesure que ces investigateurs infatigables exploraient plus avant les profondeurs de l'éternité. Une date comptabilisant plus de quatre-vingt dix millions d'années apparaît sur une stèle à Quirigua, au Guatémala ; sur une autre, figure une date nous reportant en arrière de plus de trois cents millions d'années. Ce sont là de véritables calculs, donnant un décompte exact des jours et des mois – de même que notre calendrier nous permet de calculer quel mois Pâques serait tombé à des périodes équivalentes dans le passé. Ces comptabilités astronomiques ont de quoi nous donner le vertige[14]... »

Tout cela n'a-t-il pas un parfum *high-tech* un peu trop prononcé pour une civilisation qui, dans tous les autres domaines (hormis l'architecture), ne s'est pas particulièrement distinguée ?

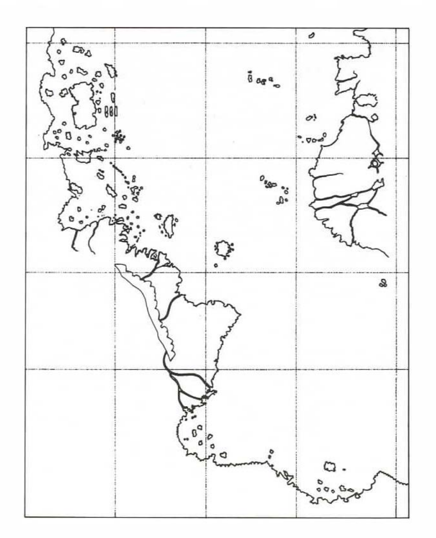
Cela fait moins de deux siècles que la science occidentale a renoncé à l'opinion émise par l'évêque Usher[15], selon laquelle le monde aurait été créé en l'an 4004 avant notre ère, et reconnu qu'il devait être beaucoup plus ancien. En d'autres termes, cela signifie que les Mayas avaient une bien meilleure idée de l'immensité des temps géologiques, et de la grande antiquité de notre planète, que quiconque en Europe ou en Amérique du Nord avant que Darwin n'énonce sa théorie de l'évolution.

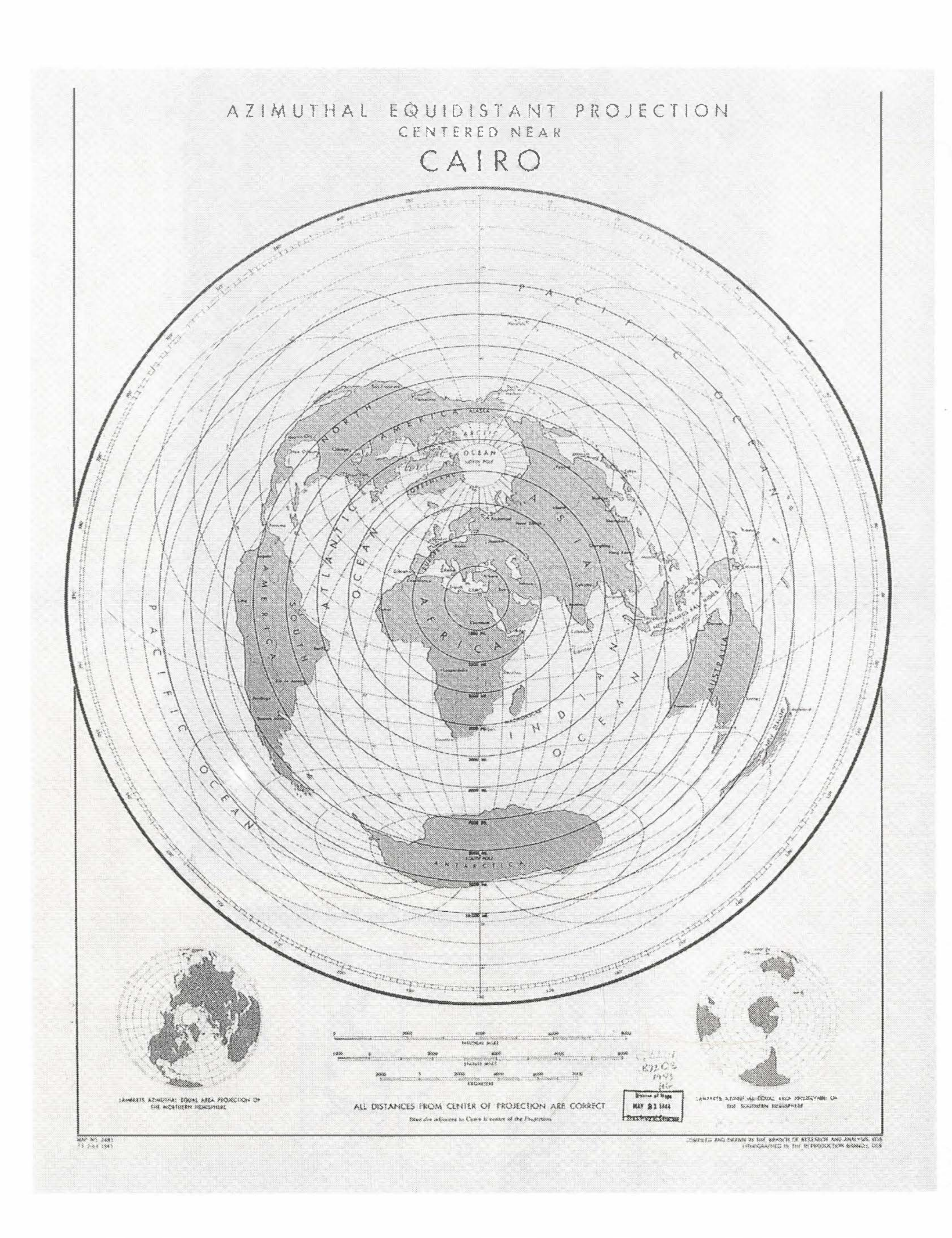
Comment les Mayas en sont-ils venus à manier avec autant de dextérité des tranches chronologiques aussi longues que des centaines de millions d'années ? S'agissait-il d'une simple lubie ? Ou ont-ils hérité d'outils mathématiques sophistiqués qui auraient rendu possible cette extraordinaire appréhension du temps ? Qu'il s'agisse ou non d'un héritage, on peut s'interroger à bon droit sur les buts recherchés par les inventeurs inconnus d'un calendrier qui, par sa complexité, n'a rien à envier à nos ordinateurs modernes. A quelle fin l'auraient-ils conçu ? Ont-ils simplement voulu concocter « un défi à l'intellect, une sorte d'anagramme démesurée », selon l'expression

de J. E. Thompson[16] ? Ou avaient-ils à l'esprit un objectif plus important et plus pragmatique ?

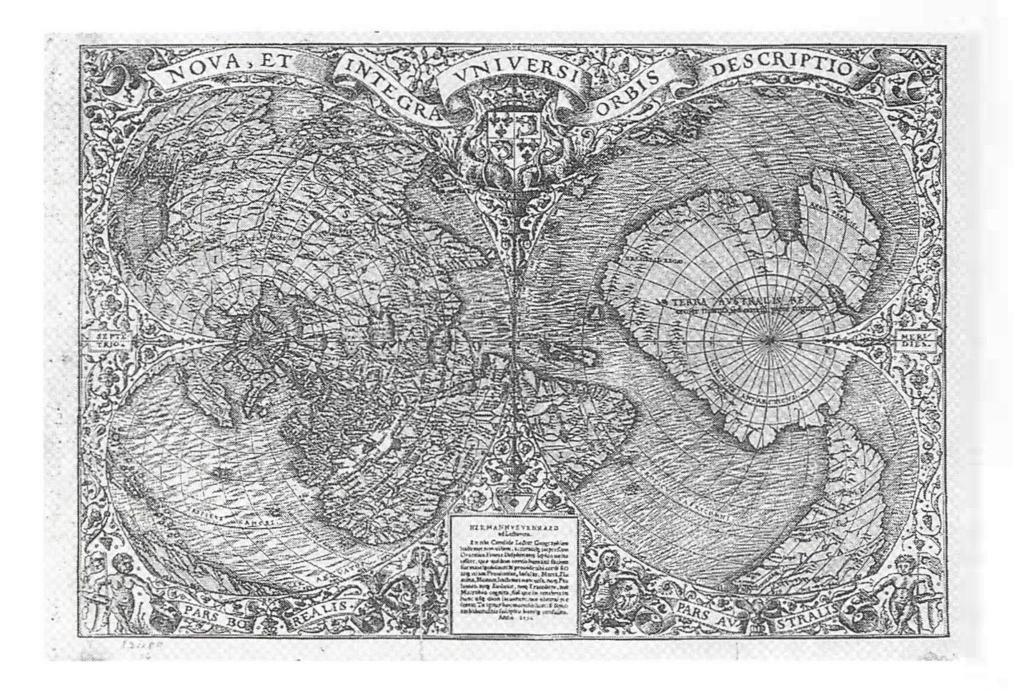
Nous avons vu que le souci obsessionnel de la civilisation maya, et d'ailleurs de toutes les anciennes cultures de l'Amérique centrale, était de calculer – et si possible, retarder – la fin du monde. Etait-ce là la fonction que le mystérieux calendrier était censé remplir ? S'agissait-il d'un mécanisme servant à prédire quelque terrible cataclysme cosmique ou géologique ?

Carte de Piri Reis (original). Carte de Piri Reis simplifiée.



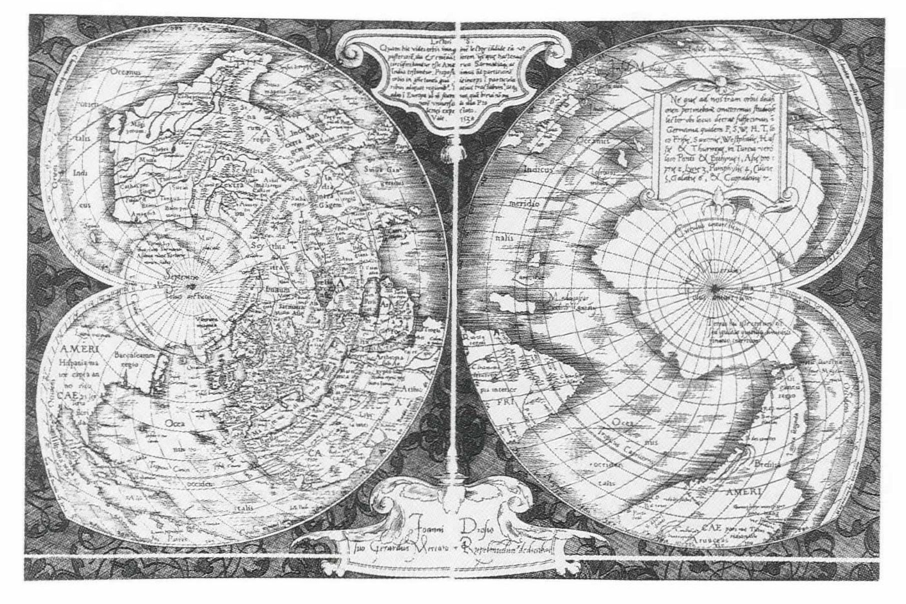


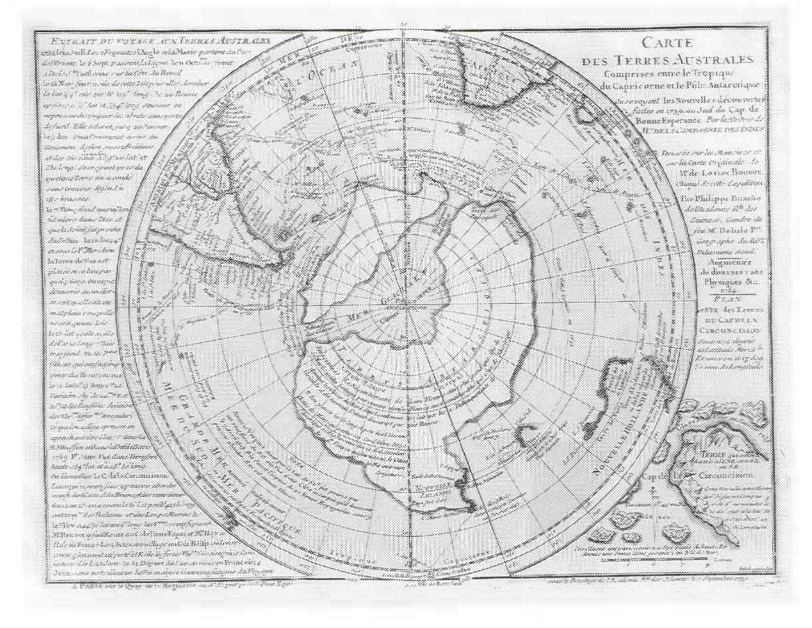
Un même type de projection semble avoir été utilisé pour cette carte de l'US Air Force et la carte de Piri Reis.



La carte d'Oronce Fine montrant l'Antarctique avec des fleuves, des chaînes de montagnes et des côtes libres de glaces.

La carte de Mercator montrant les fleuves et les montagnes de l'Antarctique couverts de glaces.





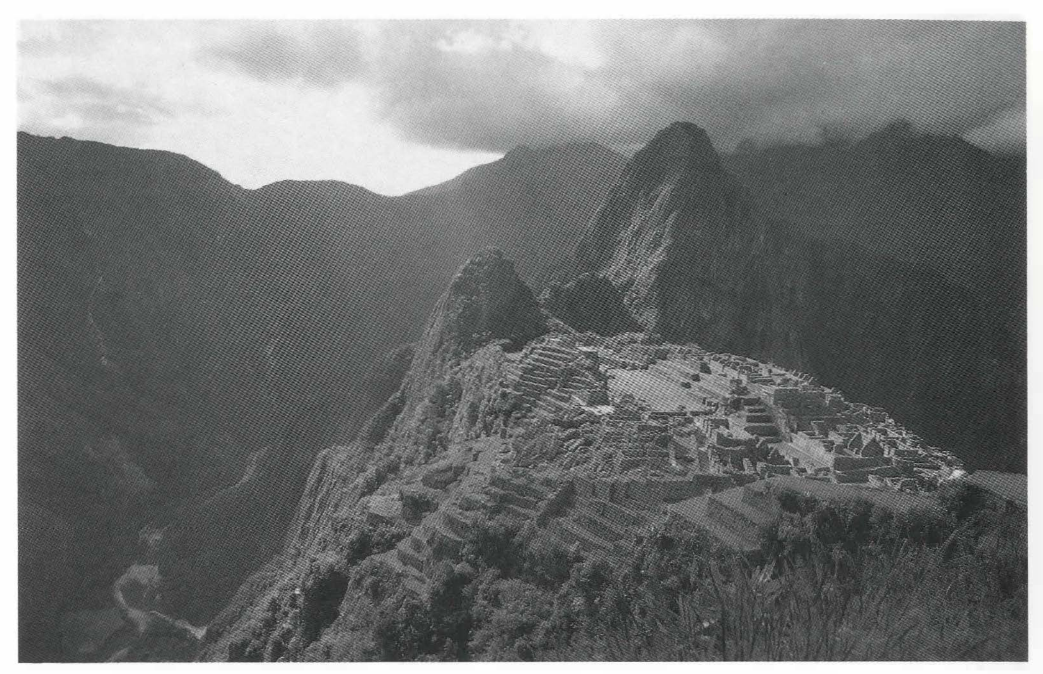
La carte de Buache montrant l'Antarctique tel qu'il se présentait vraisemblablement avant d'avoir été recouvert par les glaces.

Carte russe du début du dix-neuvième siècle montrant que l'existence de l'Antarctique était à cette époque inconnue. Le continent fut « découvert » en 1818. Un faisceau d'indices troublants laisse cependant penser qu'il a été cartographié il y a plusieurs milliers d'années par des géographes appartenant à une civilisation inconnue, et scientifiquement avancée, de la préhistoire.

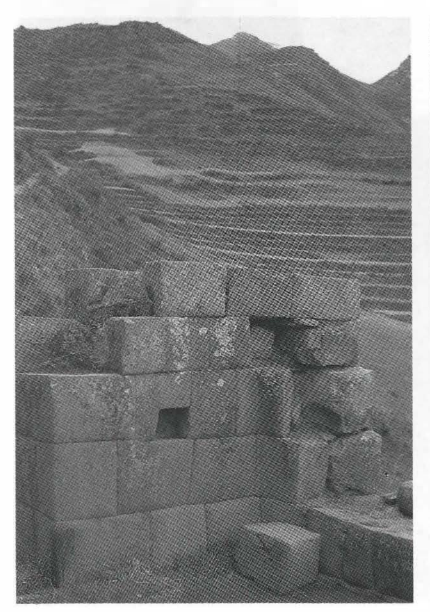


1. L'araignée de Nazca (Sud du Pérou). Le Dr Phillis Pitluga, astronome à l'Adler Planetarium de Chicago, a récemment démontré que l'araignée, comme peut-être les pyramides de Gizeh en Egypte (voir Sixième et Septième Parties), a été conçue comme une réplique terrestre de la constellation d'Orion. Ne peut-on penser que ces corrélations astronomiques (que l'on retrouve sur différents continents), et tout particulièrement celles concernant les trois étoiles de la ceinture d'Orion – représentée ici par la taille étroite de l'araignée –, faisaient partie d'un corpus de connaissances scientifiques sophistiquées légué aux générations futures par une civilisation oubliée dans des temps très reculés ?

2. Le singe de Nazca ; 3. L'oiseau-mouche. Tracées sur le sol « d'un seul jet », ces figures sont si immenses qu'elles ne peuvent être embrassées du regard dans leur entier que du ciel.

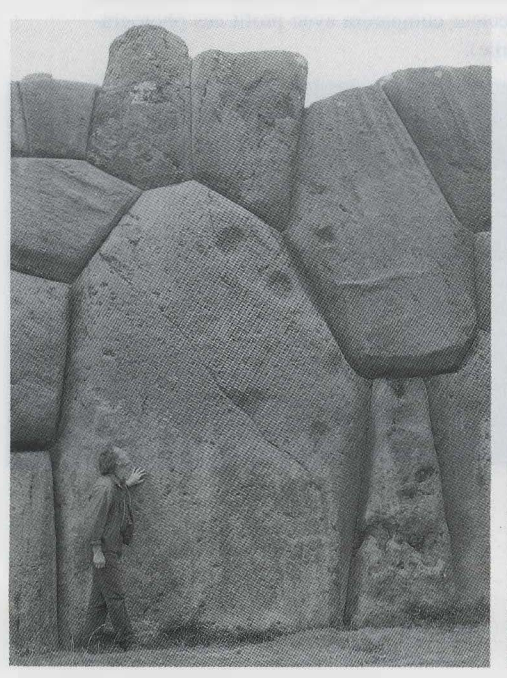


Ci-dessus : 4. Vue de Machu Picchu. Ce site reculé comporte des alignements astronomiques indiquant qu'il pourrait avoir été construit plusieurs millénaires avant l'avènement de la civilisation des Incas, ses bâtisseurs supposés. Certains indices tendraient à prouver que cette citadelle n'était pas l'œuvre des Incas, et qu'elle aurait seulement été occupée et réutilisée par ces derniers beaucoup plus tard. *Ci-dessous* : 5 et 6. Cette maçonnerie en forme de puzzle à trois dimensions est caractéristique de la région de Cuzco et Machu Picchu. Là encore, ce type d'architecture, aux yeux des archéologues, ne peut être attribué qu'aux Incas, mais le lecteur comparera avec profit ces photographies aux fig. 66, 67 et 68 (voir Septième Partie).

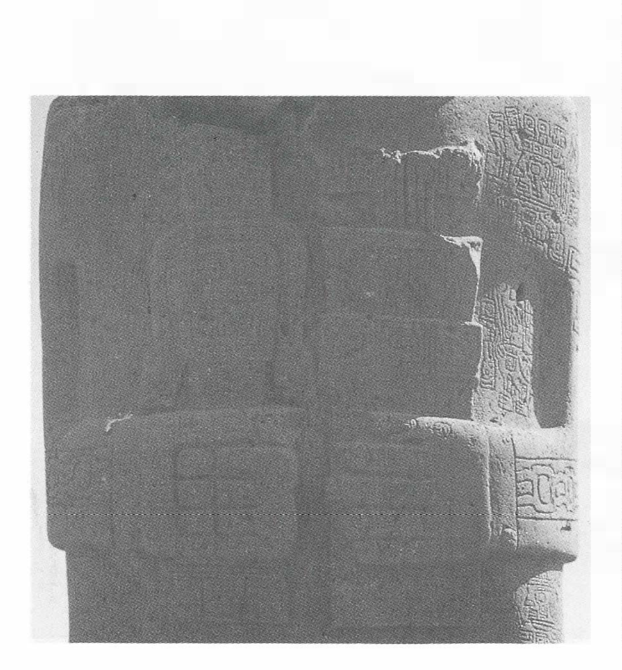


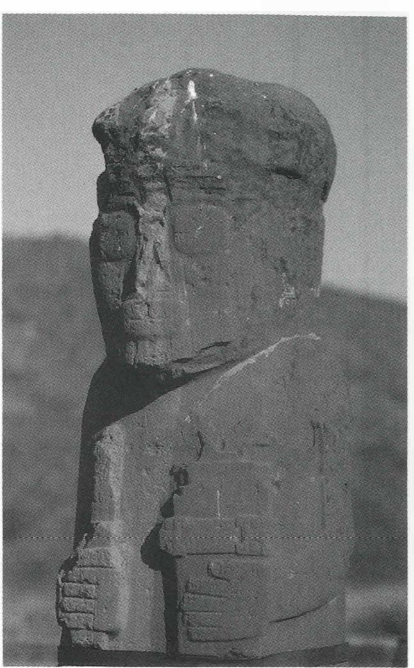


Ci-dessus : 7. L'Intihuatana (littéralement, le « pilier d'amarrage du Soleil ») à Machu Picchu. *Ci-dessous* : 8 et 9. L'auteur de ces lignes paraît bien petit à côté des blocs cyclopéens de Sacsahuayman, la citadelle qui domine Cuzco. Certains indices laissent penser que ces fortifications massives, comme Machu Picchu, n'ont pas été construites par les Incas, mais par des mains inconnues plusieurs milliers d'années auparavant. Le lecteur comparera la fig. 9 à la fig. 65 (voir Septième Partie).



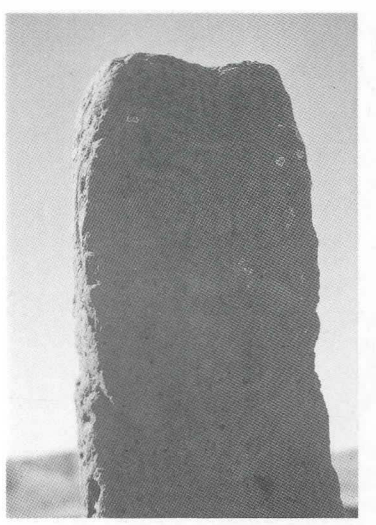






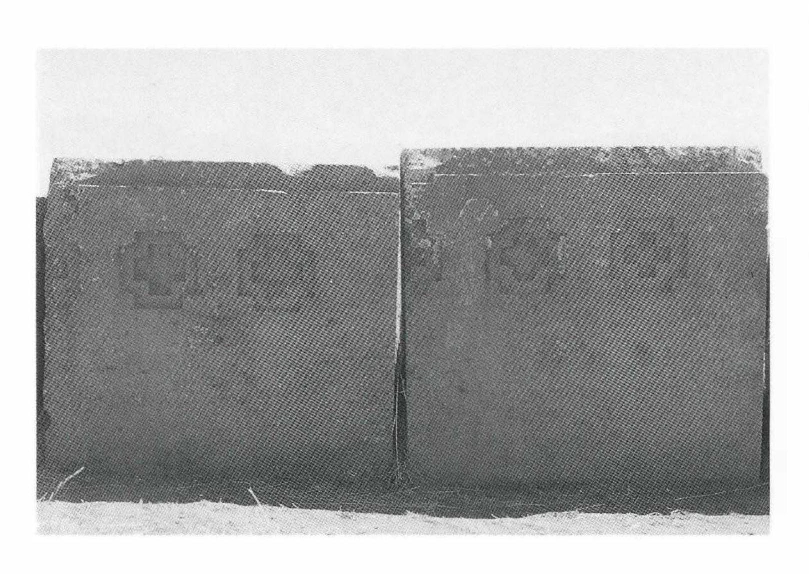
Ci-dessus : 10 et 11. Tiahuanaco, Bolivie. Les deux principales « idoles » du Kalasasaya tiennent dans leurs mains des objets non identifiés à ce jour. *Ci-dessous* : vue du Kalasasaya depuis le nord. Des calculs astronomiques indiquent que cette énorme structure a peut-être été bâtie et alignée en direction du soleil levant équinoxial dès 15000 av. J.-C.

Ci-dessus : 13. La Porte du Soleil de Tiahuanaco, vue depuis l'ouest. Taillée d'un seul tenant dans un bloc d'andésite, elle pèse plus de dix tonnes. *Ci-dessous* : 14. Plusieurs chercheurs pensent que la « frise du Calendrier » gravée sur le côté est de la Porte du Soleil incorporerait des informations scientifiques complexes.









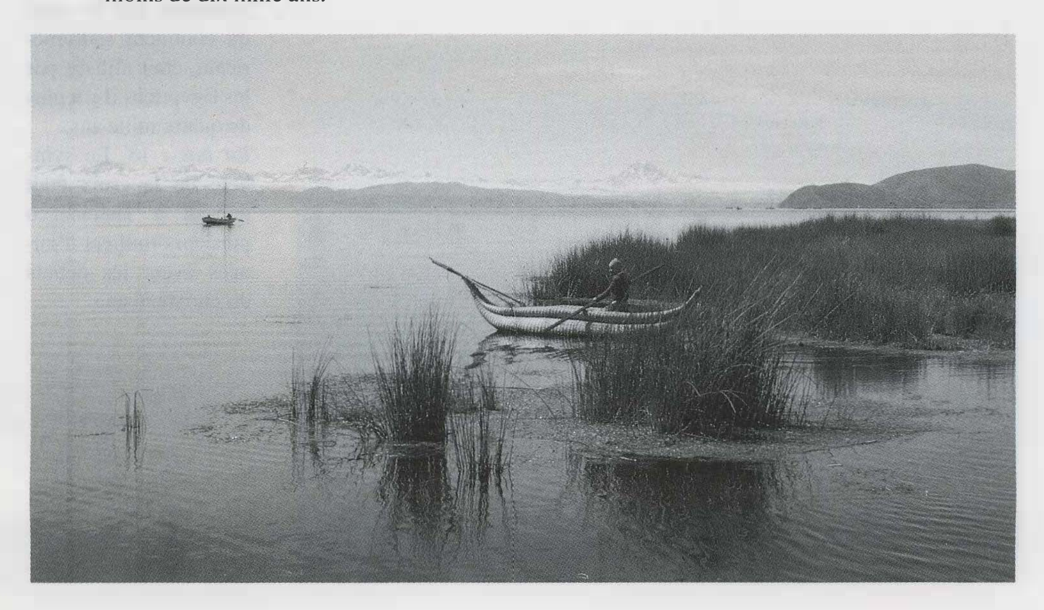
En haut à gauche : 15. Cette idole, qui représente un personnage barbu, se dresse dans l'enceinte du temple Souterrain de Tiahuanaco. Elle est censée figurer Viracocha, le héros civilisateur de la mythologie andine.

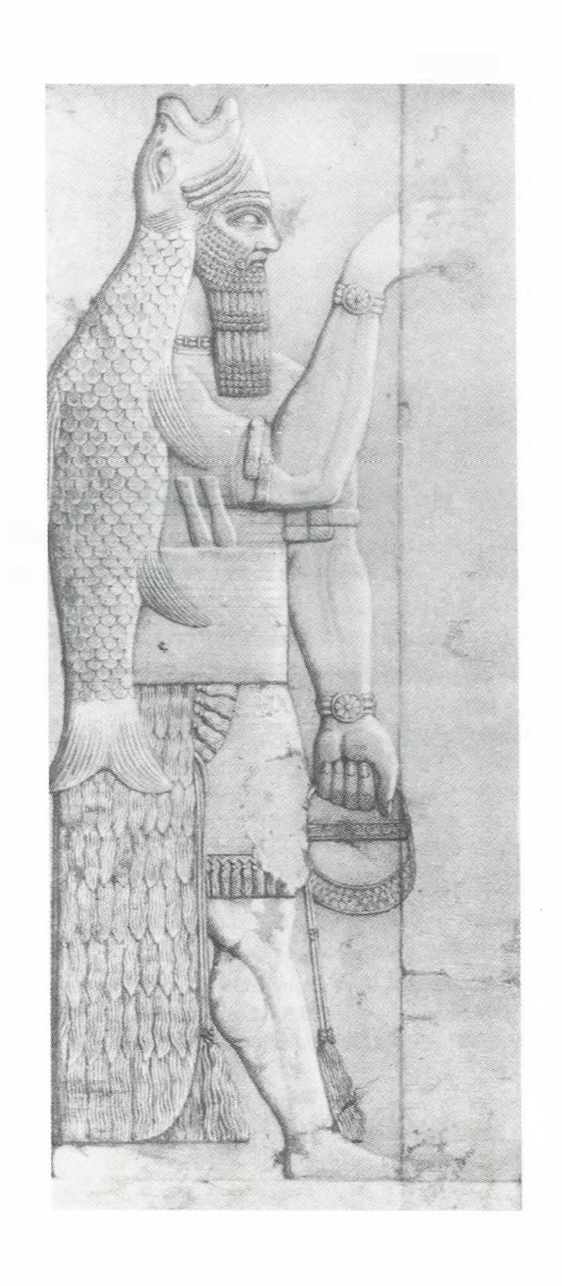
En haut à droite : 16. Stèle de Tiahuanaco aux têtes barbues (on aperçoit celles-ci au-dessus du bras droit du personnage, et sur le côté, au niveau de sa taille). Les types physiques représentés sur cette stèle (et sur le pilier de Viracocha) semblent étrangers à l'Amérique du Sud.

Ci-contre : 17. Ces entailles dans la pierre indiquent que ces blocs étaient jadis assemblés à l'aide d'un crampon métallique en forme d'I. Cette technique de maçonnerie, dont il n'existe pas d'autres exemples sur le reste du continent sud-américain, était utilisée par les Egyptiens il y a plus de quatre mille ans.

En bas : 18. Le symbole de la croix était présent à Tiahuanaco plusieurs milliers d'années avant les débuts du christianisme.

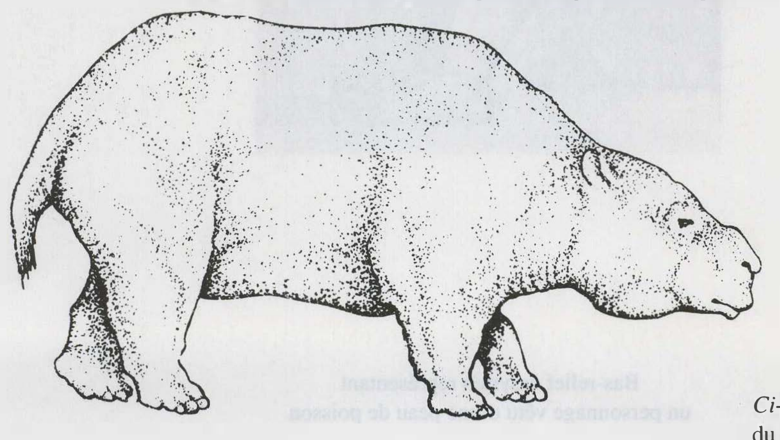
Ci-dessus : 19. La fabrication traditionnelle d'une barque en roseau sur l'île de Suriqui, sur le lac Titicaca. Des bateaux de forme quasi-identique (mais de beaucoup plus grandes dimensions) étaient utilisés par les Egyptiens sur le Nil à l'époque des pyramides (voir Sixième Partie, fig. 53, 54 et 55). *Ci-dessous* : 20. La navigation sur les eaux du lac Titicaca. Tiahuanaco avait été construit à l'origine pour servir de port sur les rives de cette vaste mer intérieure. Depuis lors, cependant, le niveau des eaux du lac a baissé de plus de trente mètres, et ses rives ont reculé de près de vingt kilomètres en direction du nord – un processus qui, selon les géologues, ne peut s'être accompli en moins de dix mille ans.



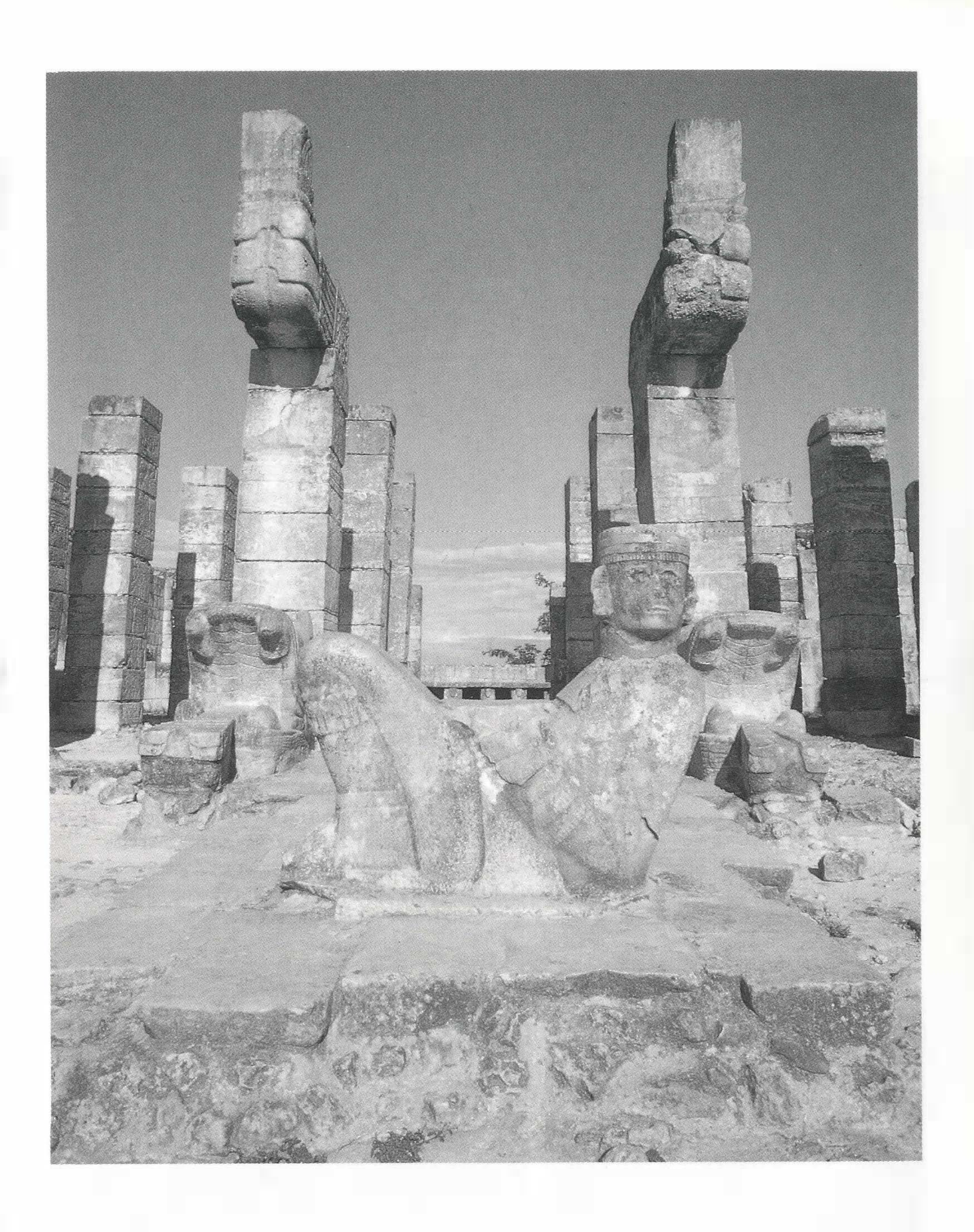


Bas-relief assyrien représentant
un personnage vêtu d'une peau de poisson

En haut à gauche : détail de la Porte du Soleil de Tiahuanaco sur lequel on peut distinguer un proboscidien, mammifère de très grande taille qui possédait une trompe, à l'instar des éléphants. *En haut à droite* : reconstitution du *Cuvieronius*, un proboscidien sud-américain, jadis répandu dans la région de Tiahuanaco, mais éteint depuis environ 10000 av. J.-C. *Ci-dessus à gauche* : un animal non identifié (peut-être s'agit-il d'un toxodonte), sculpté sur la stèle représentant Viracocha, dans le Temple Souterrain. *Ci-dessus à droite* : une autre représentation possible du toxodonte (Tiahuanaco). Les narines proéminentes sont celles d'un animal semi-aquatique, tel l'hippopotame moderne, ou encore le toxodonte préhistorique. (Voir chapitre 11.)

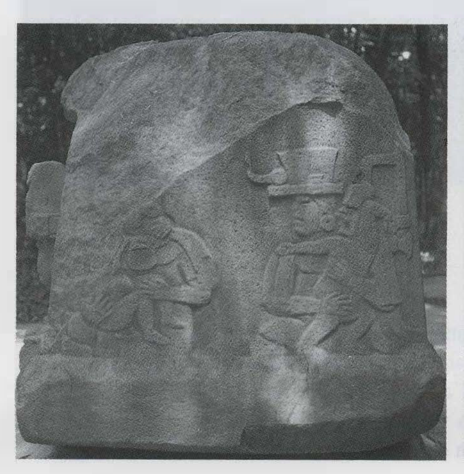


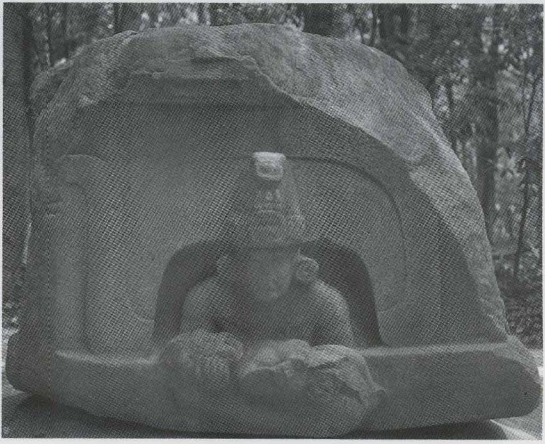
Ci-contre : Reconstitution du toxodonte, mammifère sud-américain éteint au onzième siècle avant J.-C.

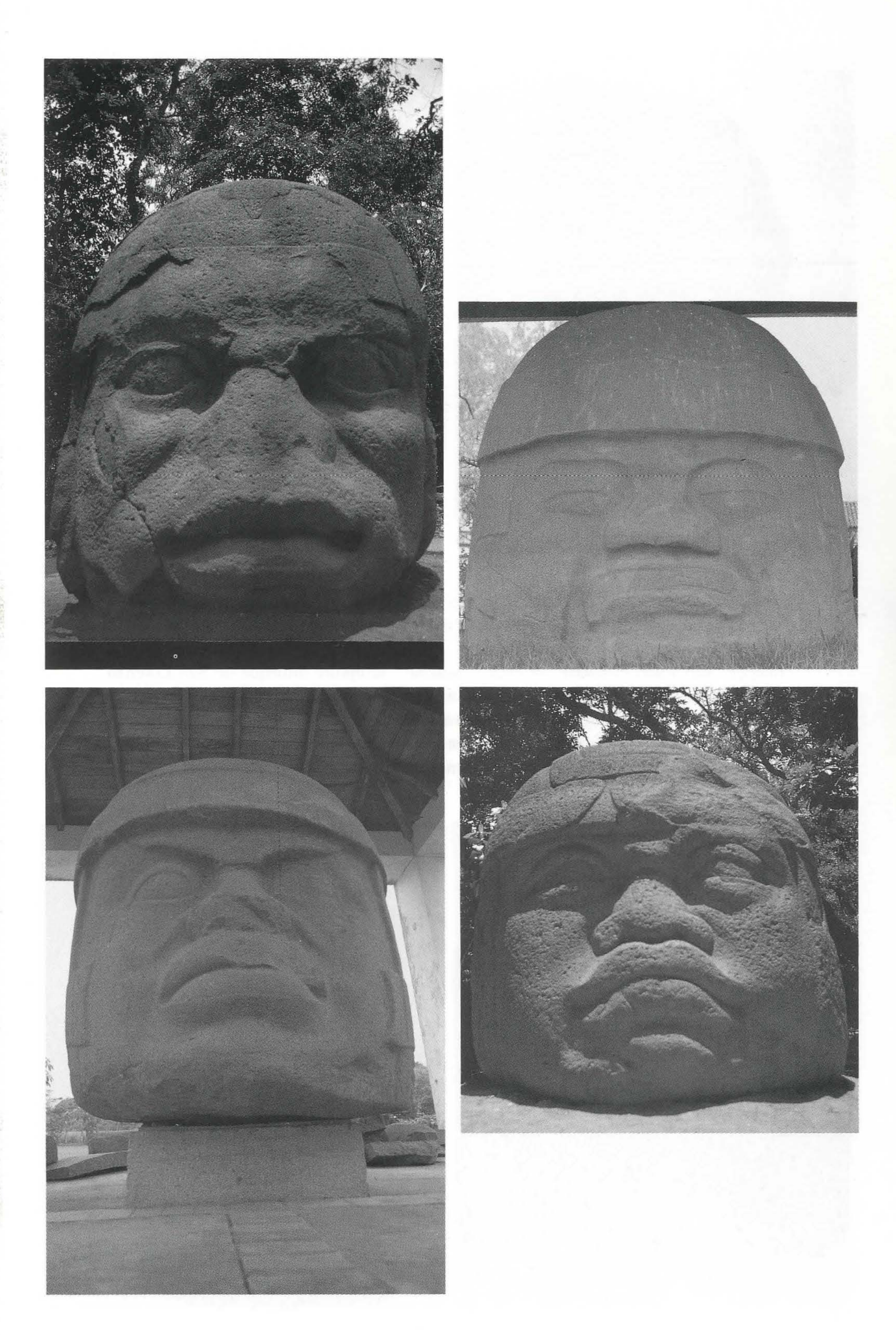


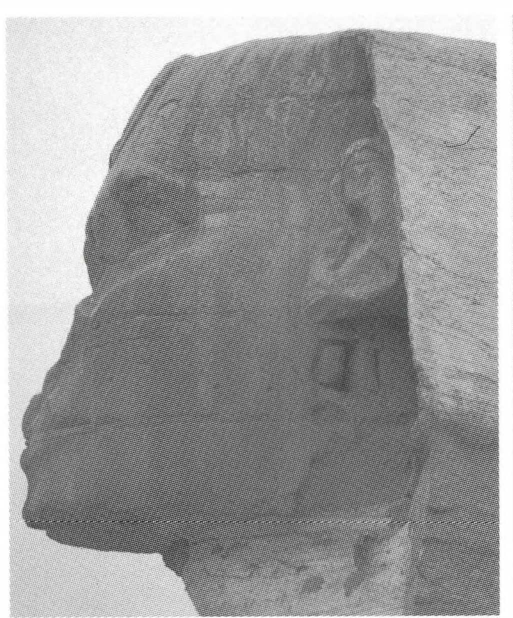
21. Le temple des Guerriers à Chichen Itza (Yucatan, Mexique). Le personnage au premier plan (l'idole Chacmool) regarde vers l'Ouest, le point cardinal traditionnellement associé chez les Mayas à la mort. On aperçoit à l'arrière-plan, derrière l'idole, un autel sacrificiel. La coupe que Chacmool tient sur son ventre recevait le cœur des victimes sacrifiées dans l'espoir que leur mort retarde la fin du monde.

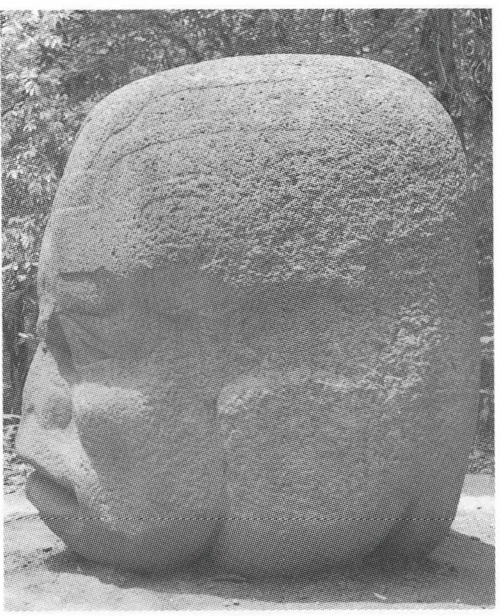
Ci-dessus : 22. Le temple de Kukulkan/Quetzalcoatl à Chichen Itza. L'emplacement de cette pyramide a été déterminé avec une précision stupéfiante afin d'obtenir des effets de lumière spectaculaires lors des équinoxes de printemps et d'automne. Ces jours-là, ces effets se combinent pour créer l'illusion d'un serpent géant ondulant sur l'escalier nord. *En bas* : 23 et 24. Vues latérale et frontale d'un autel sacrificiel découvert à La Venta et attribué aux Olmèques – la plus ancienne civilisation identifiée à ce jour en Amérique centrale. *Ci-contre* : 25, 26, 27, 28. Ces diverses « têtes olmèques », pesant chacune plus de soixante tonnes, évoquent un type racial étranger au continent américain.



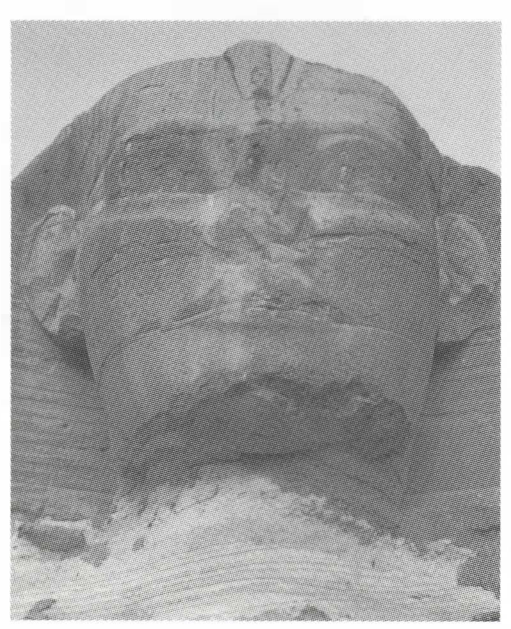


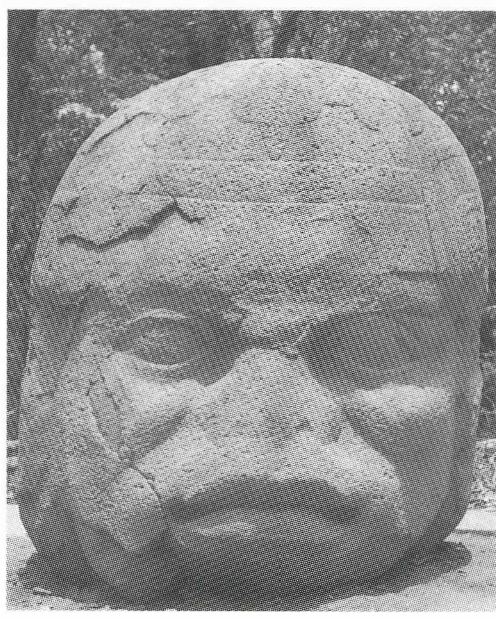






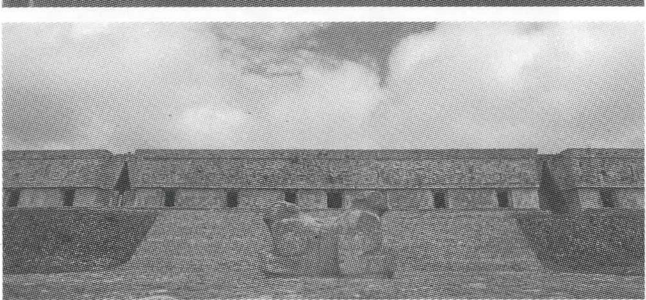
En haut à gauche : vue de profil de la tête du Sphinx de Gizeh (Egypte). *En haut à droite* : vue de profil d'une tête olmèque exhumée à La Venta (Mexique). *En bas à gauche* : la tête du Sphinx, vue de face. *En bas à droite* : vue frontale de la tête olmèque. *Voir aussi ci-contre, en haut à gauche* : sculpture olmèque de San Lorenzo (Mexique), rappelant le Sphinx. Ne peut-on imaginer que les nombreuses similitudes entre les cultures de l'Amérique centrale précolombienne et de l'Egypte antique découlent de l'existence d'une « tierce civilisation », à ce jour non identifiée, qui aurait laissé sa marque sur ces deux régions du globe dans une très haute antiquité ?

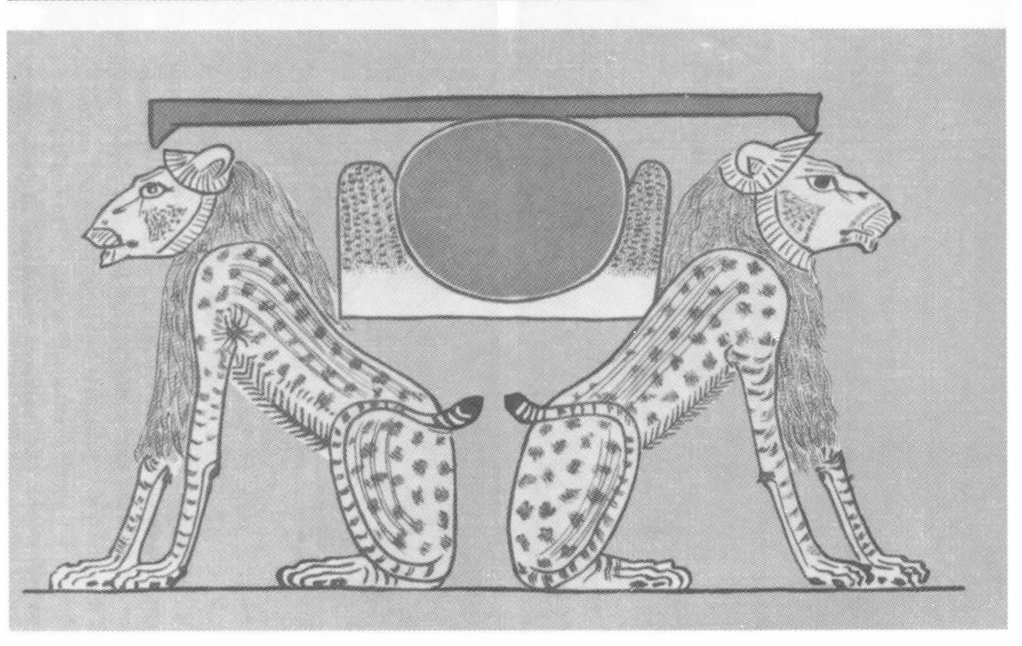




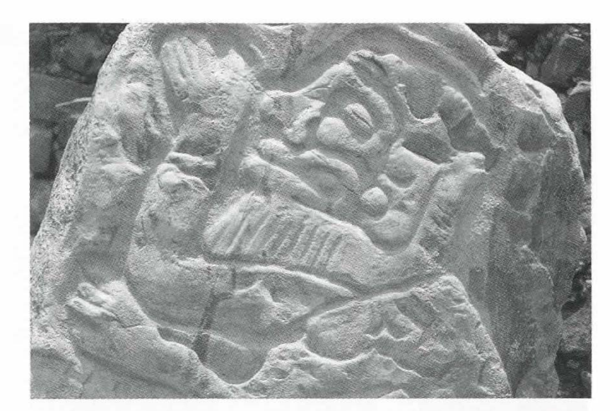


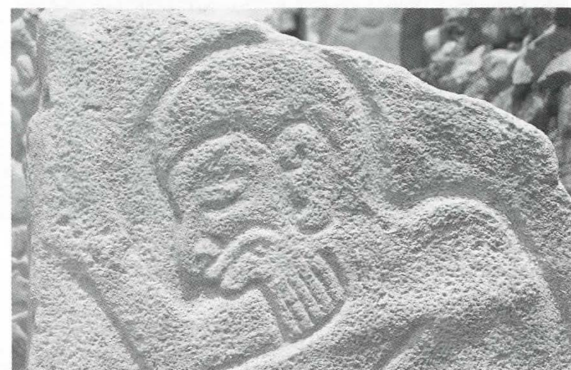
Au centre : statue des deux pumas, Uxmal, Mexique. *En bas* : les Akerou, dieux-lions égyptiens symbolisant le passé et le présent. D'autres images et croyances étaient communes aux deux civilisations maya et égyptienne. Le terme maya *p'achi* (« sacrifice humain »), notamment, signifie littéralement « ouvrir la bouche » – ce qui fait immédiatement penser à l'étrange rite funéraire égyptien de l'« ouverture de la bouche ». De même, aussi bien les Egyptiens que les anciens Mexicains croyaient que les âmes des rois défunts renaissaient sous la forme d'étoiles.



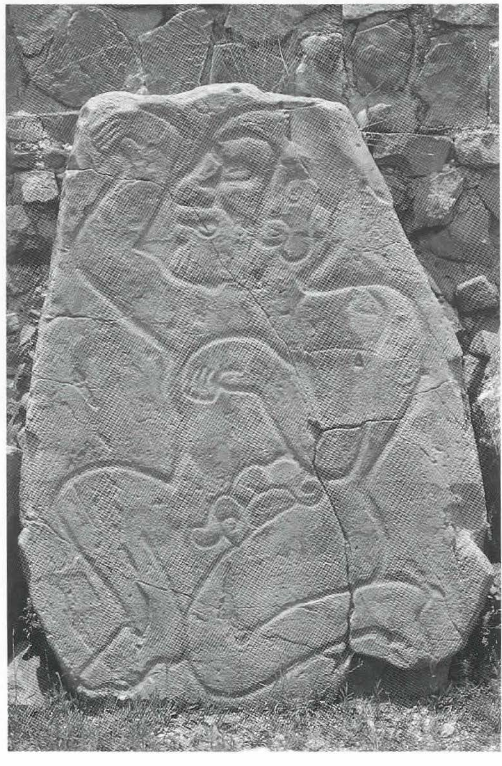


29, 30, 31, 32. Découverts à La Venta et Monte Alban, dans les mêmes strates archéologiques que les têtes olmèques aux traits fortement négroïdes, ces bas-reliefs semblent représenter des personnages barbus de type caucasien. La divinité d'Amérique centrale Quetzalcoatl (comme Viracocha dans les Andes) était, selon les descriptions qui en ont été laissées, de grande taille, à peau blanche et barbue.

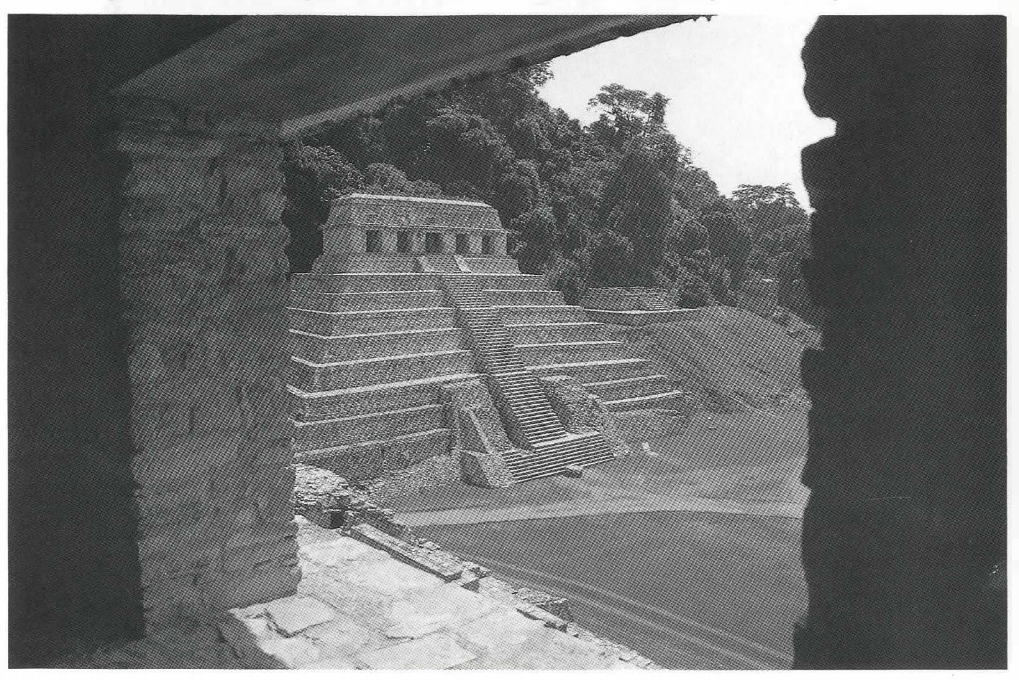


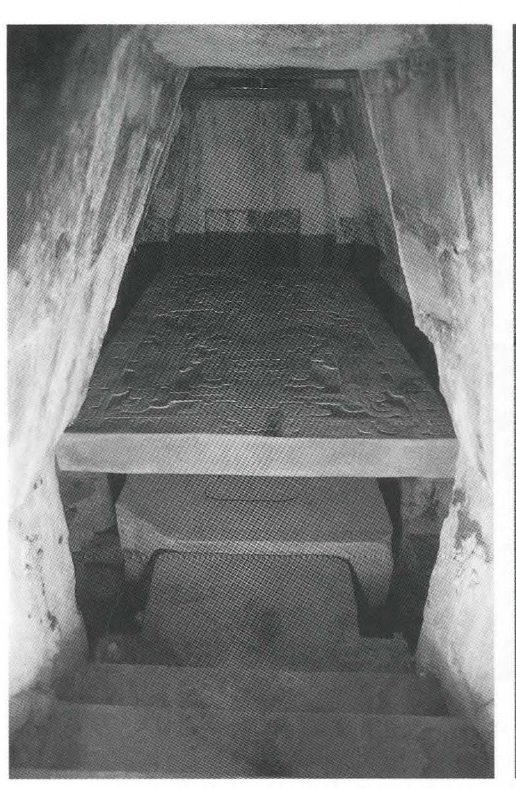


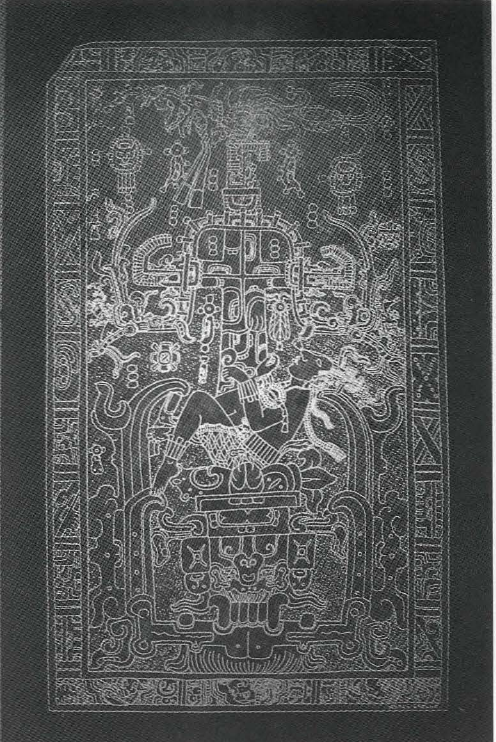




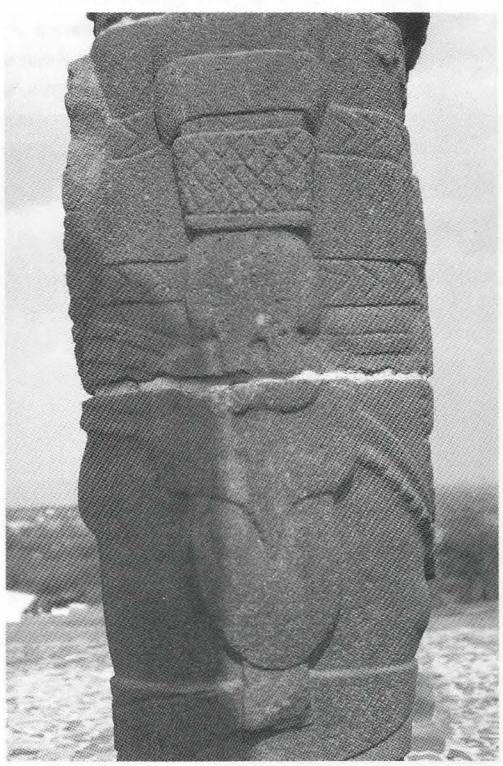
Ci-dessus : 33. Cette sculpture baptisée « L'Homme dans le Serpent » a été trouvée sur le site olmèque de La Venta. A noter les croix en forme d'X sur la coiffe. Les symboles de la croix et du serpent apparaissent également sur le site de Tiahuanaco, en Bolivie, et en Egypte. A noter également l'étrange aspect « mécanique » de l'engin en forme de « serpent à plumes » dans lequel l'homme est assis. *Ci-dessous* : 34. Le temple des Inscriptions, une élégante pyramide à degrés, sur le site maya classique de Palenque.

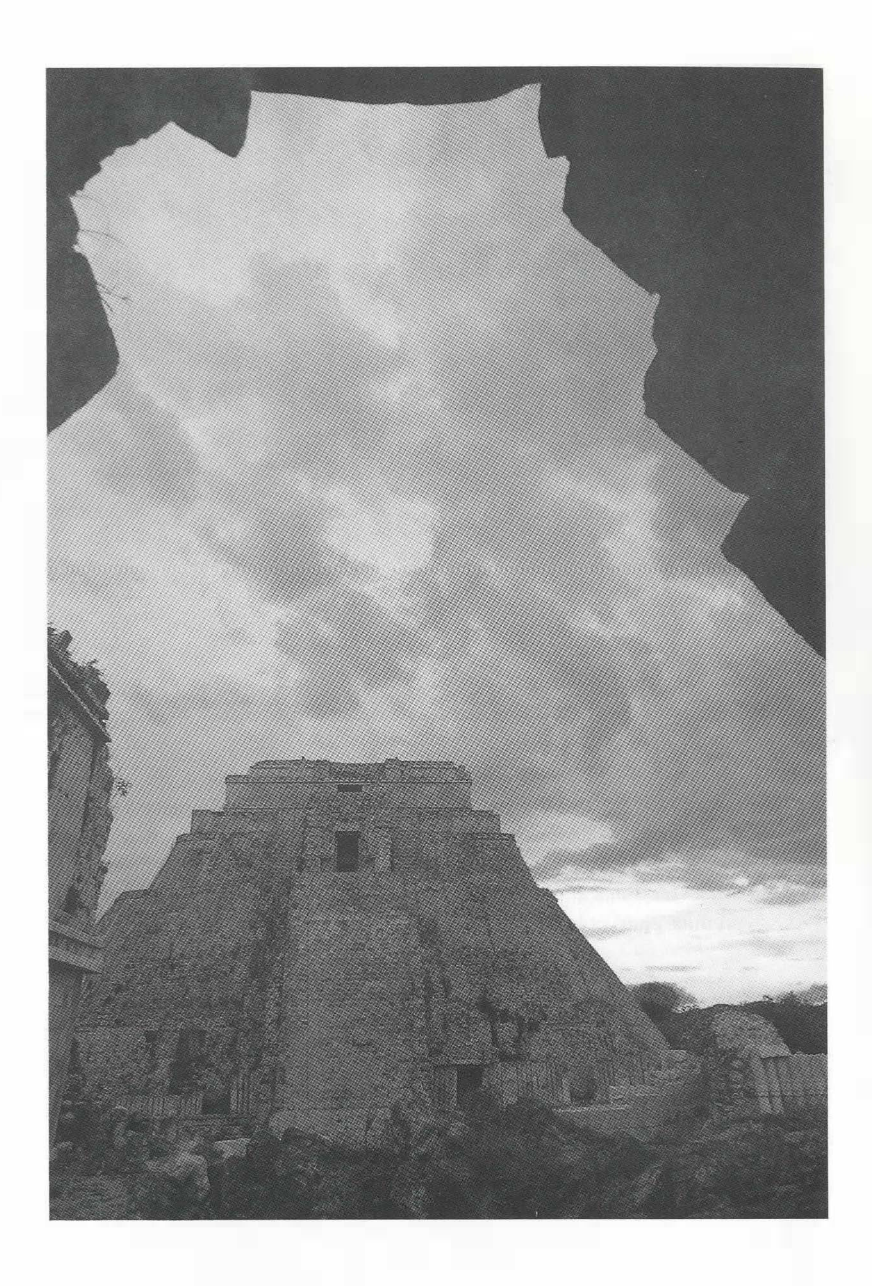












Page précédente, en haut à gauche : 35. La chambre sépulcrale du temple des Inscriptions. Il s'agirait en fait de la tombe de Pacal, Seigneur de Palenque. *En haut à droite* : 36. L'ornementation du couvercle du sarcophage semble représenter un homme aux commandes d'une autre étrange « machine ». *En bas à gauche* : 37. Un groupe d'idoles sur la plate-forme sommitale de la pyramide de Tula, au Mexique. *En bas à droite* : 38. Vue rapprochée de l'arme d'une de ces idoles. Des légendes d'Amérique centrale parlent de « serpents de feu » *(xiuhcoatl)*, des armes qui émettaient des rayons capables de transpercer et de disloquer à distance des corps humains. *Ci-dessus* : 39. La pyramide du Magicien, Uxmal. Les traditions mayas affirment qu'un nain aux pouvoirs surnaturels aurait bâti cette structure haute de quarante mètres en une nuit.

Ci-dessus : 40. Vue du site de Teotihuacan, depuis le sommet de la pyramide de la Lune. On aperçoit à l'arrière-plan l'Allée des Morts, gigantesque artère alignée astronomiquement et flanquée à l'est de l'énorme masse de la pyramide du Soleil. La civilisation qui a fondé Teotihuacan est aujourd'hui inconnue. *Ci-dessous* : 41. La pyramide du Soleil (au premier plan) et la pyramide de la Lune, vues depuis le temple de Quetzalcoatl.

22

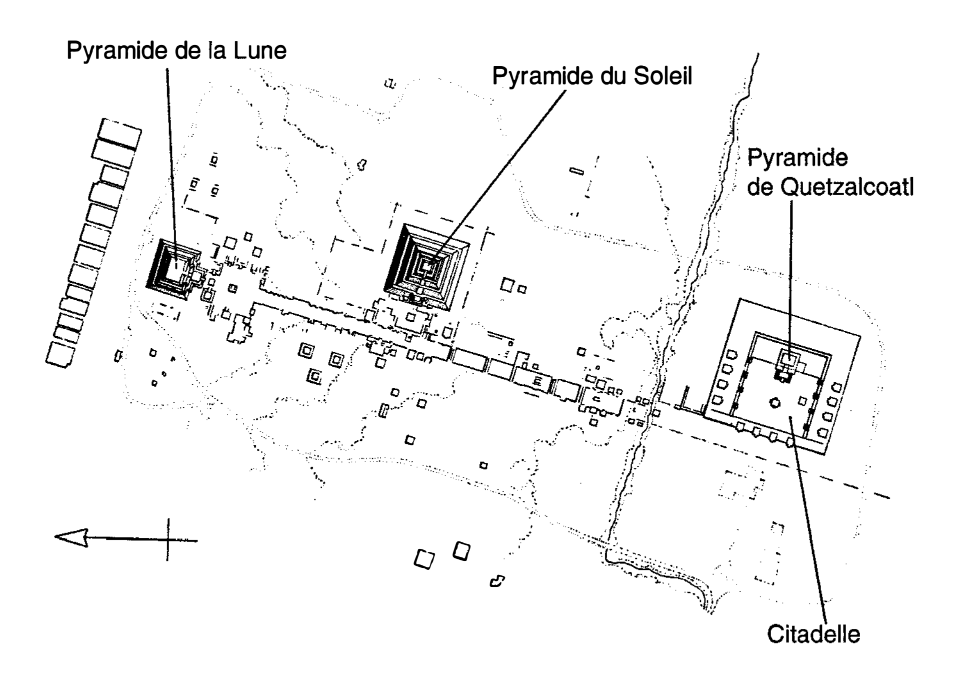
La cité des dieux

UN GRAND nombre de légendes d'Amérique centrale ont livré ce même message : le Quatrième Âge du monde a très mal fini. Un déluge cataclysmique a englouti la planète, suivi d'une longue période pendant laquelle la lumière du soleil a disparu du ciel pour laisser place aux ténèbres. Alors :

> « Les dieux se rassemblèrent à Teotihuacan [" le lieu des dieux "] et se demandèrent avec inquiétude qui serait le prochain Soleil. On ne pouvait voir dans les ténèbres que le feu sacré [la représentation matérielle de Huehueteotl, le dieu qui avait initié la vie], encore vacillant à la suite du récent cataclysme. " L'un d'entre nous va devoir se sacrifier et se jeter dans le feu ", se lamentèrent-ils. Ce n'est qu'alors qu'un nouveau Soleil pourra naître ". »[1]

Deux divinités (Nanahuatzin et Tecciztecatl) finirent par s'immoler pour le bien commun. L'une eut tôt fait de brûler au milieu des flammes ; l'autre rôtit lentement sur les braises un peu à l'écart. « Les dieux attendirent longtemps, jusqu'à ce que le ciel rougeoie comme au moment de l'aube. A l'est apparut la grande sphère du soleil, féconde et incandescente... »[2]

C'est à ce moment de renaissance cosmique que Quetzalcoatl se manifesta. Sa mission était d'instruire l'humanité du Cinquième Âge. Il prit la forme d'un être humain – un homme blanc, barbu, comme Viracocha.



Teotihuacan.

Dans les Andes, la capitale de Viracocha était Tiahuanaco. En Amérique centrale, celle de Quetzalcoatl était le lieu de naissance supposé du Cinquième Soleil, Teotihuacan, la Cité des Dieux.

La citadelle, le temple et la carte des cieux

Teotihuacan, à 50 km au nord-est de Mexico

Je me trouve à l'intérieur de l'enceinte de la citadelle et je regarde vers le nord, en direction des pyramides du Soleil et de la Lune émergeant à peine du brouillard matinal. Situés au beau milieu d'une plaine recouverte de broussailles et cernée par des montagnes, les vestiges de Teotihuacan sont disposés le long d'un axe central – l'« Allée des Morts ». La citadelle se trouve approximativement à mi-chemin, au bord de cette avenue parfaitement rectiligne sur plus de quatre kilomètres. La pyramide de la Lune se dresse à son extrémité nord, la pyramide du Soleil étant pour sa part légèrement décalée vers l'est, quelques centaines de mètres plus au sud.

Dans le contexte d'un site tracé à ce point au cordeau, on pouvait s'attendre à ce que l'Allée des Morts soit orientée exactement selon l'axe nord-sud. Il est de ce fait surprenant que les architectes qui ont bâti Teotihuacan aient délibérément décidé d'infléchir l'Allée des Morts de 15° 30' vers l'est. Plusieurs hypothèses ont été avancées

pour expliquer cette déviation, mais aucune n'est vraiment convaincante. Les spécialistes sont cependant de plus en plus nombreux à se demander si des alignements astronomiques ne seraient pas en cause. L'un d'eux, par exemple, estime que l'« Allée des Morts a peut-être été tracée dans l'axe de la position des Pléiades au moment où le site a été construit »[3]. Un autre, le professeur Gerald Hawkins, a suggéré qu'« un axe Sirius-Pléiades a pu jouer un rôle »[4]. Quant à Stansbury Hagar, directeur du département d'ethnologie de l'Institut des Arts et des Sciences de Brooklyn, il pense que l'Allée représentait la Voie Lactée.

En fait, Hagar est allé plus loin, en voyant dans les pyramides, tertres et autres structures gravitant tels des satellites autour de l'axe de l'Allée des Morts la représentation des planètes et des étoiles. Sa thèse, pour tout dire, était que Teotihuacan avait été conçu comme une sorte de « carte du ciel » : « La cité reproduisait sur terre le plan du monde stellaire où vivaient les divinités et les esprits des morts[5]. »

Dans les années soixante et soixante-dix, les intuitions d'Hagar furent vérifiées sur le terrain par Hugh Harleston, un ingénieur américain résidant au Mexique, qui effectua un relevé mathématique complet de Teotihuacan. Harleston présenta ses découvertes en octobre 1974 au Congrès International des Américanistes[6]. Son intervention, fourmillant d'idées audacieuses et novatrices, contenait des révélations particulièrement troublantes sur la citadelle et le temple de Quetzalcoatl qu'elle renferme.

Le temple est considéré par les spécialistes comme l'un des monuments archéologiques les mieux conservés d'Amérique centrale[7]. Cela parce que la structure préhistorique originelle a été partiellement enfouie sous un autre tertre beaucoup plus récent. Des fouilles à l'intérieur de ce tertre ont révélé l'élégante pyramide à six degrés, haute de vingt-deux mètres, que l'on peut admirer aujourd'hui.

Portant encore des traces des peintures multicolores dont il était recouvert dans l'antiquité, le temple mis au jour offre un étrange spectacle. Les moellons d'appareil et les flancs du grand escalier central sont garnis d'énormes têtes de serpent sculptées faisant saillie en trois dimensions. Les longues mâchoires de ces reptiles humanoïdes sont dotées de crocs et la lèvre supérieure de leur gueule est surmontée d'une sorte de moustache en forme de guidon de bicyclette. Le cou de chaque serpent est ceint d'un panache de plumes élaboré – le symbole caractéristique de Quetzalcoatl.

Grâce à ses investigations, Harleston a pu démontrer que des rapports mathématiques complexes semblent relier les principales structures alignées le long de l'Allée des Morts, et au-delà. Ces rapports permettent d'aboutir à une conclusion extraordinaire, à savoir que Teotihuacan a peut-être été conçu à l'origine comme une réplique à échelle réduite du système solaire. En tout état de cause, à supposer

que le temple de Quetzalcoatl représente la position du soleil, les repères disposés le long de l'Allée des Morts semblent marquer avec une grande précision les distances orbitales des différentes planètes – les planètes intérieures, ou « terrestres », la ceinture d'astéroïdes, Saturne et Uranus (représentées respectivement par la pyramide du Soleil et la pyramide de la Lune), enfin, Neptune et Pluton (auxquelles correspondraient deux tertres encore inexplorés, situés plusieurs kilomètres au nord[8].)

Si elles ne sont pas purement accidentelles, ces corrélations témoigneraient alors, à tout le moins, de la présence à Teotihuacan d'une science astronomique avancée, qui n'aurait été surpassée par la science moderne qu'à une date très récente. Uranus est resté inconnu de nos propres astronomes jusqu'en 1787, Neptune jusqu'en 1846, et Pluton jusqu'en 1930. Selon les estimations les plus prudentes de l'ancienneté de Teotihuacan, les principales structures du site (notamment la citadelle, l'Allée des Morts et les pyramides du Soleil et de la Lune), remonteraient *au moins* à l'époque du Christ[9]. Aucune civilisation de cette époque, dans l'Ancien Monde comme dans le Nouveau, n'était censée connaître l'existence des planètes extérieures – sans même parler des distances qui les séparaient les unes des autres, et du soleil.

Similitudes entre l'Egypte et le Mexique, suite

Après avoir achevé son étude des pyramides et des avenues de Teotihuacan, Stansbury Hagar en vint à la conclusion suivante : « Nous n'avons pas encore pris la mesure de l'importance, de la complexité et, surtout, de l'extraordinaire diffusion, dans l'ensemble de l'Amérique précolombienne, du culte astronomique dont les “ plans célestes ” formaient l'un des éléments, et dont Teotihuacan était l'un des principaux centres. »[10]

Mais doit-on seulement parler d'un « culte » astronomique ? Ou bien s'agissait-il de quelque chose plus proche de ce qu'on pourrait appeler une « science » ? Et qu'il s'agisse d'un culte ou d'une science, est-il judicieux d'évoquer sa « diffusion » dans la seule « Amérique précolombienne », alors que tant d'indices rattachent ce culte, ou cette science, à certaines parties de l'Ancien Monde ?

Par exemple, des archéo-astronomes, en utilisant les plus récents logiciels de cartographie du ciel, ont récemment démontré que les trois grandes pyramides du plateau de Gizeh formaient un diagramme terrestre de trois des étoiles de la constellation d'Orion. Mais la carte céleste que les prêtres égyptiens avaient tracée dans les sables de la rive gauche du Nil ne se réduisait pas à cela. Comme nous le verrons dans les Cinquième et Sixième Parties, un élément

fondamental de la géographie de l'Egypte, le Nil lui-même, représentait à leurs yeux la Voie Lactée, et était intégré à ce titre dans leur « cartographie des cieux »[11].

L'inclusion de cartes célestes dans les plans des principaux sites égyptiens et mexicains, cela dit, remplissait bel et bien une fonction religieuse. Quelle qu'ait été par ailleurs leur fonction, il est certain que les monuments de Teotihuacan, comme ceux du plateau de Gizeh, jouaient un rôle important dans la vie religieuse des communautés qui les avaient édifiés.

Les traditions centre-américaines recueillies au seizième siècle par Sahagun illustrent de manière éloquente la croyance selon laquelle Teotihuacan aurait rempli au moins une fonction religieuse spécifique dans les temps anciens. Selon ces légendes, si la Cité des Dieux jouissait d'une si grande réputation parmi les hommes, c'est parce que « les Seigneurs qui y étaient enterrés n'étaient pas morts, mais s'étaient transformés en dieux... » Selon d'autres versions, c'était « la cité de ceux qui connaissaient le chemin menant aux dieux » et l'« endroit où les hommes étaient devenus des dieux »[12].

Est-ce une coïncidence si les pyramides de Gizeh semblent avoir rempli la même fonction ? Les hiéroglyphes archaïques des Textes des Pyramides, le plus ancien corpus d'inscriptions connu au monde, ne laissent pratiquement aucun doute sur le fait que l'objectif ultime des rites célébrés à l'intérieur de ces structures colossales était de provoquer la transfiguration du pharaon défunt – d'« ouvrir les portes du firmament et de frayer une route » qui lui permettrait de « monter aux cieux en compagnie des dieux »[13].

L'idée selon laquelle les pyramides auraient été des sortes de « machines » servant à « transformer les hommes en dieux » est à mon sens trop singulière pour avoir éclos simultanément, de manière indépendante, en Egypte *et* au Mexique. Il en va de même de l'idée consistant à incorporer des « cartes du ciel » dans le plan général d'un site sacré.

D'autres similitudes aussi étranges méritent que l'on s'y attarde.

Comme à Gizeh, trois grandes pyramides ont été construites à Teotihuacan : le temple-pyramide de Quetzalcoatl, la pyramide du Soleil, et la pyramide de la Lune. Comme à Gizeh, le plan du site n'est pas symétrique, comme on aurait pu s'y attendre, mais comporte deux structures disposées le long d'un axe central, tandis que la troisième semble avoir été délibérément décalée. Enfin, à Gizeh, les sommets de la Grande Pyramide et de la pyramide de Kephren sont au même niveau, mais la première est, en valeur absolue, plus haute que la seconde, étant construite sur un terrain plus bas. De même, à Teotihuacan, les sommets des pyramides du Soleil et de la Lune sont au même niveau, mais la première est plus massive, étant elle aussi construite sur un terrain plus bas[14].

Toutes ces similitudes ne seraient-elles que des coïncidences ? Ne serait-il pas plus logique de conclure que des rapports existaient dans l'antiquité entre le Mexique et l'Egypte ?

Pour des raisons que j'ai exposées aux chapitres 18 et 19, je doute que l'on puisse parler de rapports directs, d'ordre causal, entre les deux civilisations – du moins à l'époque historique. A nouveau, comme dans le cas du calendrier maya ou des premières cartes de l'Antarctique, ne doit-on pas envisager la possibilité que l'on ait affaire à un *héritage*, que les pyramides d'Egypte et les ruines de Teotihuacan soient le reflet de la technologie, des connaissances géographiques et astronomiques et, peut-être, des croyances religieuses d'une civilisation oubliée qui aurait jadis, selon les termes du *Popol Vuh*, « scruté les quatre coins, les quatre pointes de la voûte du ciel et la face ronde de la terre » ?

Les spécialistes s'accordent tous à considérer que les pyramides de Gizeh ont été construites il y a environ quatre mille cinq cents ans[15]. Une telle unanimité n'existe pas concernant Teotihuacan. Ni l'Allée des Morts, ni le temple de Quetzalcoatl, ni les pyramides du Soleil et de la Lune n'ont été datés de manière certaine. La plupart des spécialistes pensent que la cité a connu son apogée entre -100 et 600, mais d'autres estiment qu'elle a pris son essor dès le second millénaire avant notre ère (entre -1500 et -1000). D'autres encore, s'appuyant sur les données de la géologie, font remonter la fondation de la ville à - 4000 avant J.-C., avant l'éruption du volcan voisin de Xitli[16].

Au milieu de toutes ces incertitudes concernant l'âge de Teotihuacan, je n'ai pas été surpris de constater que personne n'avait la moindre idée de l'identité des hommes qui ont construit la plus vaste et la plus remarquable métropole du Nouveau Monde à l'époque précolombienne[17]. Une seule chose est sûre : quand les Aztèques, lors d'une de leurs campagnes de conquête, tombèrent pour la première fois sur cette mystérieuse cité, ses avenues et ses édifices colossaux étaient déjà d'une ancienneté défiant l'imagination, et la végétation qui les recouvrait était si dense qu'ils ressemblaient davantage à des accidents du relief qu'à des œuvres de l'homme. Selon les nombreuses légendes locales, qui, transmises de génération en génération, leur étaient associées, ils avaient été construits par des géants, et leur fonction était de « transformer les hommes en dieux »[18].

Les théories de l'ingénieur Schemmler

Laissant le temple de Quetzalcoatl derrière moi, je traversai à nouveau la citadelle, cette fois en me dirigeant vers l'ouest.

Rien, en fait, ne permet d'affirmer que cette énorme structure ait jamais servi de « citadelle », ou, si l'on préfère, ait jamais rempli de

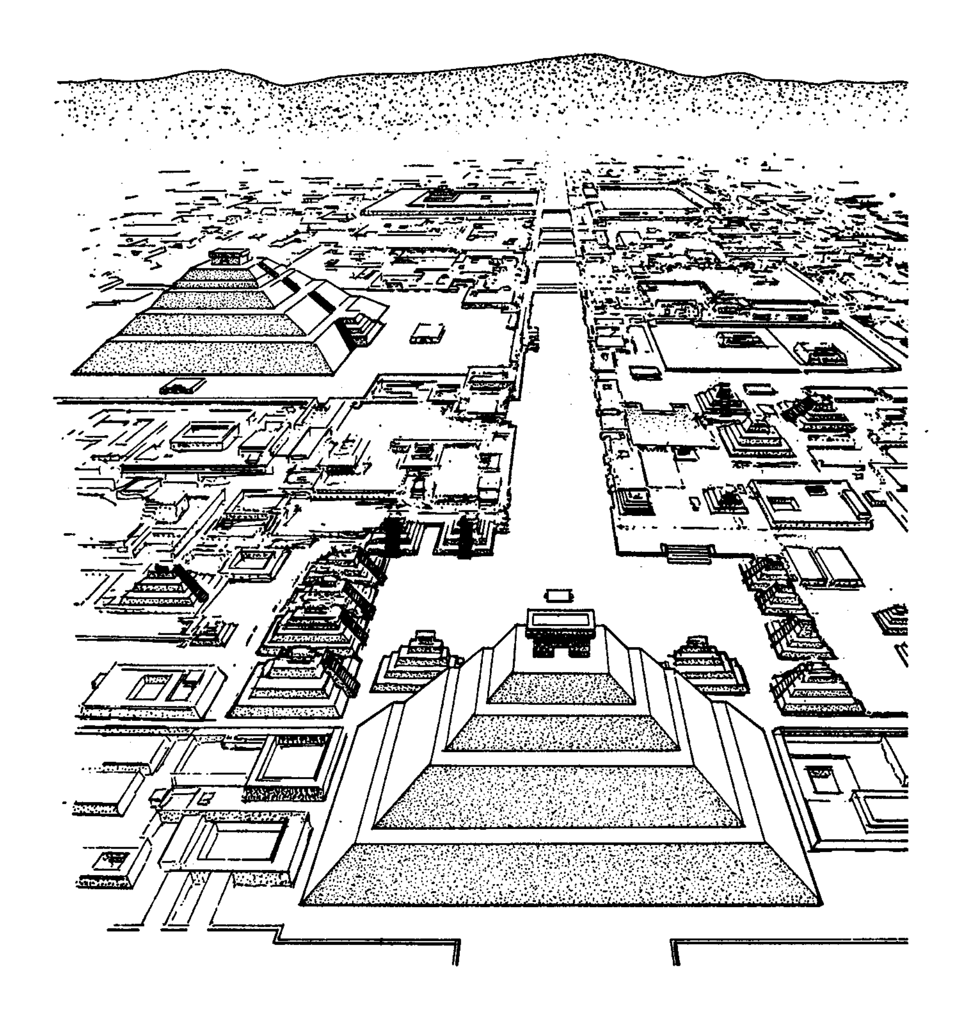
fonction militaire ou défensive. Comme tant d'autres édifices de Teotihuacan, elle semble avoir été bâtie avec un soin méticuleux, au prix d'efforts surhumains, mais sa véritable fonction n'a jamais été élucidée par les archéologues modernes. Même les Aztèques, à qui l'on doit d'avoir baptisé les deux principales structures « pyramide du Soleil » et « pyramide de la Lune » (appellations qui sont restées, bien que personne n'ait la moindre idée de leur désignation originelle), n'ont pas réussi à donner un nom à la citadelle. C'est aux Espagnols qu'il revint de l'appeler ainsi – une idée compréhensible dans la mesure où l'esplanade centrale de la *ciudadela*, d'une superficie de quinze hectares, est entourée de talus hauts de près de sept mètres.

J'atteignis bientôt l'extrémité ouest de l'esplanade. Je gravis une volée de marches abrupte, qui me conduisit au sommet du talus, puis m'engageai dans l'Allée des Morts, en direction du nord. Là encore, c'est aux Aztèques, via les Espagnols, que l'on doit cette appellation de *« Calle de los Muertos »*, fondée vraisemblablement sur la supposition que les nombreux tertres bordant l'avenue étaient des tombes (ce qu'en fait ils ne sont pas[19]).

Nous avons déjà examiné la possibilité que l'Allée des Morts ait constitué une réplique terrestre de la Voie Lactée. Un autre Américain, Alfred E. Schemmler (ingénieur, comme Hugh Harleston), a avancé une autre hypothèse fort ingénieuse dans les années soixante-dix. Le domaine d'étude de Schemmler était la prévision des tremblements de terre, sujet sur lequel il fit une intervention lors de la Onzième Convention Nationale des Ingénieurs Chimistes à Mexico, en octobre 1971.

La thèse de Schemmler soutenait que l'Allée des Morts n'avait peut-être jamais été... une allée. Elle aurait plutôt été conçue à l'origine comme une série de bassins remplis d'eau et reliés entre eux, sur un plan légèrement incliné, par une série d'écluses, de la pyramide de la Lune, au nord, à la citadelle, au sud.

En me dirigeant vers le nord, en direction de la pyramide de la Lune encore distante, je pus constater que cette théorie n'était pas dénuée de fondements. Pour commencer, « l'Allée » était obstruée à intervalles réguliers par des murs au pied desquels on pouvait encore voir des vestiges de conduites ou de rigoles. De plus, la configuration du terrain se prêtait à un écoulement des eaux dans le sens nord-sud, puisque la base de la pyramide de la Lune est plus haute, d'une trentaine de mètres, que les abords de la citadelle. Les compartiments formés par les murs successifs pouvaient fort bien avoir été remplis d'eau, formant un spectacle encore plus saisissant que le Taj Mahal. Finalement, le *Teotihuacan Mapping Project* (financé par la National Science Foundation de Washington et dirigé par le Professeur René Millon de l'Université de Rochester) devait démontrer que l'antique



Reconstitution de Teotihuacan. Au premier plan, la pyramide de la Lune. A l'arrière-plan, l'Allée des Morts avec, à gauche, la pyramide du Soleil et, au fond, le temple-pyramide de Quetzalcoatl à l'intérieur de la citadelle.

cité avait jadis disposé d'un « réseau de canalisations et de conduites d'eau perfectionné, lui-même raccordé (...) au lac Texcoco, aujourd'hui distant d'une quinzaine de kilomètres, mais qui était peut-être moins éloigné dans l'antiquité. »

La fonction exacte de ce vaste réseau hydraulique a fait couler beaucoup d'encre. Aux yeux de Schemmler, la série de bassins formant l'axe central du site remplissait une fonction pratique en servant de « système de surveillance sismique à distance », hérité d'« une science ancienne, oubliée et inintelligible ». Il faisait remarquer que des tremblements de terre, même éloignés, « peuvent provoquer la formation d'ondes à la surface d'un liquide d'un bout à l'autre de la planète » et suggérait que les bassins de l'Allée des Morts, soigneusement étagés et espacés, auraient ainsi pu « permettre aux Teotihuacanos de localiser et de déterminer l'amplitude des séismes survenant sur l'ensemble du globe, et du coup de prévoir de tels phénomènes dans leur propre région »[20].

La théorie de Schemmler, bien sûr, ne peut être étayée par des preuves concrètes. Cependant, lorsqu'on se rappelle l'obsession des tremblements de terre et des inondations qui caractérise la mythologie mexicaine, et le souci tout aussi obsessionnel de prédire le futur qui transparaît dans le calendrier maya, on éprouvera quelques hésitations à écarter d'emblée les conclusions – en apparence tirées par les cheveux – de l'ingénieur américain. Si Schemmler dit vrai, si les anciens Teotihuacanos connaissaient effectivement le principe de la résonance et l'avaient mis en pratique dans le domaine de la prévision sismique, on pourrait en conclure qu'ils maîtrisaient des connaissances scientifiques avancées. Et si des auteurs tels qu'Hagar ou Harleston ont raison – si, par exemple, une réplique du système solaire était intégrée dans le plan d'origine de Teotihuacan – alors, cela voudrait dire que la cité avait été fondée par une civilisation scientifiquement évoluée, mais dont l'humanité aurait perdu le souvenir.

Je continuai à remonter l'Allée des Morts, en direction du nord, puis tournai à droite, vers la pyramide du Soleil. Avant d'atteindre cet imposant monument, cependant, je m'arrêtai pour examiner un groupe d'édifices en ruine, dont le principal élément était un ancien « temple » recelant un mystère troublant dans son sous-sol.

23

Le soleil, la lune et l'Allée des Morts

CERTAINES trouvailles archéologiques bénéficient d'une large publicité ; d'autres, pour diverses raisons, passent inaperçues. Dans cette dernière catégorie doit être rangée la découverte de l'épaisse couche de mica intercalée entre deux des degrés supérieurs de la pyramide du Soleil de Teotihuacan, lors des fouilles entreprises en 1906 en vue de sa restauration. Le manque d'intérêt qui accueillit cette découverte, et l'absence d'études complémentaires pour déterminer les fonctions de cette couche sont tout à fait compréhensibles dans la mesure où le mica, qui présentait alors une grande valeur commerciale, fut extrait de la structure et vendu aussitôt. Un certain Leopoldo Bartres, qui avait été chargé de restaurer la pyramide par le gouvernement mexicain, est vraisemblablement l'auteur de ce forfait.

Un autre « gisement » de mica a été mis au jour depuis à Teotihuacan – précisément dans le « temple du Mica » –, mais cette découverte est également passée quasi inaperçue. Cette indifférence est, ici, plus difficile à expliquer, aucun pillage n'ayant été à déplorer.

Le groupe d'édifices dont fait partie le temple du Mica est situé autour d'une esplanade, à environ trois cents mètres au sud-ouest de la pyramide du Soleil. En fouillant sous les énormes dalles formant le sol du temple, des archéologues de la Viking Foundation ont exhumé deux couches de mica superposées, couvrant une surface de 9 m^2 environ[1].

Le mica n'est pas une substance homogène : il contient des traces de métaux dont la nature dépend de la formation rocheuse dans laquelle il est inclus. En général, il s'agit de potassium et d'aluminium, mais

aussi, en quantités variables, de fer, de magnésium, de lithium, de manganèse et de titane. Le mica de Teotihuacan, à en juger par les métaux entrant dans sa composition, appartiendrait à un type que l'on n'a trouvé jusque-là qu'au Brésil, à quelque quatre mille kilomètres de distance[2]. Il est cependant manifeste que les bâtisseurs du temple avaient des raisons bien précises de se procurer ce type de mica et qu'ils n'ont reculé devant rien pour l'obtenir. Sinon, ils auraient pu utiliser à moindres frais le mica disponible dans la région.

Le mica ne constitue pas, *a priori*, un matériau idéal pour le sol d'un temple. Sa présence sous forme de couches superposées – intercalées *sous* un dallage et, de ce fait, totalement invisibles – semble particulièrement étrange lorsqu'on sait qu'aucune autre ancienne structure du continent américain, ou du reste du monde, ne comporte une telle particularité.

Hélas nous ne pourrons jamais connaître la position exacte, sans parler de la fonction, de la grande feuille de mica que l'archéologue-pilleur de ruines Bartres a découverte dans la pyramide du Soleil en 1906. Les deux couches intactes du temple du Mica, qui n'avaient par définition aucun rôle décoratif, semblent pour leur part avoir rempli une fonction bien précise. Notons au passage que le mica possède des propriétés qui le rendent particulièrement adapté à toute une série d'applications technologiques. Dans l'industrie moderne, il est utilisé pour la fabrication de condensateurs, et est fort prisé comme isolant thermique et électrique. Il sert également de modérateur dans les réactions nucléaires.

Un message à jamais perdu

Pyramide du Soleil, Teotihuacan

Après avoir gravi plusieurs volées de marches en pierre, j'atteins le faîte de la pyramide – qui domine le site de ses soixante mètres – et regarde en direction du zénith. Il est midi, en ce 19 mai, et le soleil se trouve directement au-dessus de ma tête – position qu'il occupera à nouveau le 25 juillet. A ces deux dates, la face ouest de la pyramide fait très exactement face au soleil couchant.

Un effet encore plus curieux, mais tout aussi délibéré, peut être observé lors des équinoxes, les 20 mars et 22 septembre. Ces deux jours-là, à midi, le passage des rayons du soleil du sud au nord a pour effet un effacement progressif d'une ombre parfaitement rectiligne le long d'un des degrés inférieurs de la façade ouest. L'ensemble du processus – de l'ombre complète à la lumière complète – dure en tout et pour tout 66,6 secondes[3].

On déduira de tout cela que la pyramide, entre autres fonctions, servait d'« horloge de référence », indiquant avec précision les équi-

noxes et, ainsi, facilitant la mesure des événements célestes à un peuple apparemment obsédé, comme les Mayas, par l'écoulement du temps. Notre autre conclusion est que les maîtres-bâtisseurs de Teotihuacan devaient disposer d'un énorme corpus de données astronomiques et géodésiques, et s'y être référés, pour orienter de manière adéquate la pyramide du Soleil afin d'obtenir les effets désirés lors des équinoxes.

Après avoir survécu à l'outrage des siècles, cette œuvre de titans a failli succomber à la « restauration » que lui fit subir au début de ce siècle Leopoldo Bartres. Non content de piller de précieux vestiges, qui auraient peut-être permis de mieux comprendre les fonctions de cette énigmatique structure, ce triste sire à la solde du dictateur Porfirio Diaz détruisit la couche extérieure de pierre, de mortier et de plâtre, *sur une profondeur de plus de six mètres*, des faces nord, est et sud. Le résultat de ce traitement de choc fut catastrophique : la couche inférieure d'adobe commença à fondre littéralement sous l'action des pluies diluviennes, et l'ensemble de l'édifice se trouva menacé à terme de disparition. Cette lente mais certaine destruction fut stoppée par des moyens de fortune, mais personne ne pourra jamais remédier au fait que la pyramide du Soleil a été dépouillée de la plus grande partie de son revêtement extérieur.

Selon les critères de la science archéologique actuelle, il s'agit là, il va sans dire, d'une profanation impardonnable. A cause du señor Bartres, nous ne connaîtrons jamais la nature des nombreuses sculptures et inscriptions qui, très certainement, ont été détruites avec ces six mètres de revêtement de pierre. Et il ne s'agit pas de la seule, voire de la plus regrettable conséquence du vandalisme de Bartres. Tout indique que les architectes inconnus de la pyramide du Soleil avaient incorporé à dessein des données scientifiques dans les principales dimensions de la grande structure. Cette supposition a pu être déduite de l'étude de la face ouest, intacte (la face où l'on peut encore observer les jeux d'ombres lors des équinoxes), mais, par la faute de Bartres, les trois autres faces ne livreront vraisemblablement jamais d'informations similaires, tant les déprédations qu'il leur a fait subir sont importantes. En effet, en modifiant de manière aussi drastique la forme et les dimensions originelles de la pyramide, le « restaurateur » mexicain a probablement privé la postérité d'une des plus importantes leçons que Teotihuacan avait à nous enseigner.

Nombres éternels

Le nombre *pi* (3,1416), qui représente le rapport constant de la circonférence d'un cercle à son diamètre, est une donnée fondamentale des mathématiques modernes. Les formules où il apparaît, cepen-

dant, auraient été découvertes tardivement dans l'histoire de l'humanité. Selon les historiens des sciences, Archimède, au troisième siècle av. J.-C., aurait été le premier homme à calculer la valeur exacte *pi*. Aucun mathématicien du Nouveau Monde, toujours selon ces historiens, ne connaissait de près ou de loin ce nombre cardinal avant l'arrivée des Européens au seizième siècle. Il est de ce fait déroutant de constater que la pyramide de Gizeh (construite plus de deux mille ans avant la naissance d'Archimède) et la pyramide du Soleil de Teotihuacan (qui est largement antérieure à la conquête) incorporent toutes les deux la valeur de *pi*. Elles le font, de surcroît, à peu près de la même manière – d'une manière qui ne laisse aucun doute sur le fait que les bâtisseurs de ces deux structures, des deux côtés de l'Atlantique, étaient parfaitement familiers de ce nombre transcendental.

Dans le cas de la pyramide de Gizeh, on le sait, le rapport entre la hauteur originelle de l'édifice (154 m) et le périmètre de sa base (967,4 m) s'est révélé égal au rapport entre le rayon et la circonférence d'un cercle – soit 2*pi*[4]. Dans la mesure où il est quasi inconcevable qu'une corrélation mathématique aussi précise soit le fruit du hasard, nous devons conclure que les bâtisseurs de la Grande Pyramide n'ignoraient rien du nombre *pi* et qu'ils ont délibérément incorporé sa valeur dans les dimensions du monument.

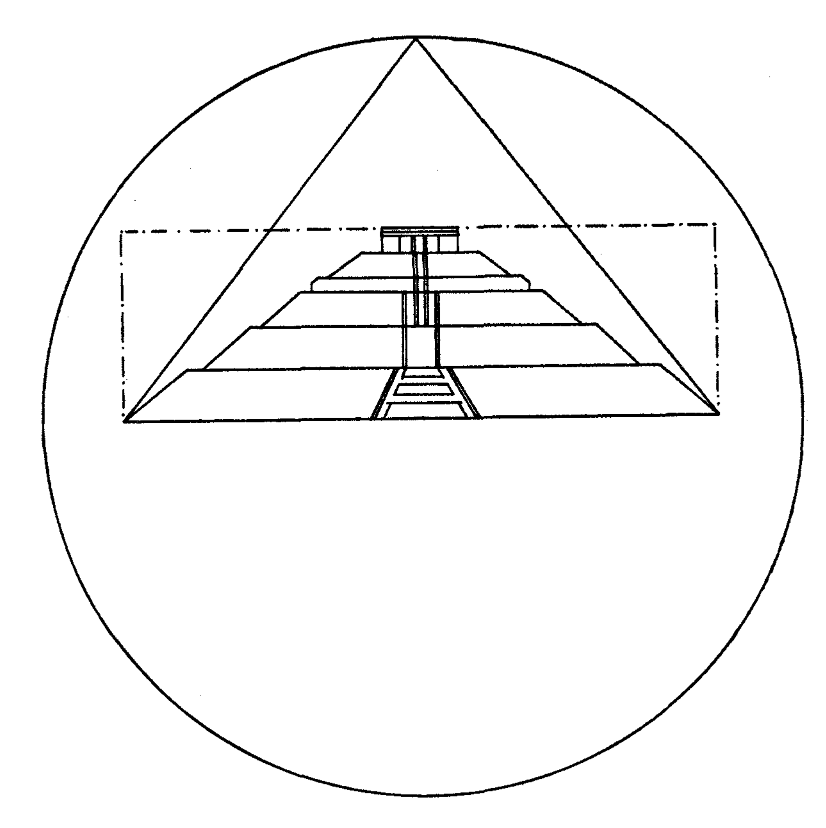
Venons-en maintenant à la pyramide du Soleil de Teotihuacan. L'angle que forment ses faces par rapport au sol est de 43,5° (contre 52° dans le cas de la Grande Pyramide). Les flancs du monument mexicain sont moins inclinés, dans la mesure où, avec un périmètre à peine inférieur (894,3 m), son sommet est largement plus bas (71,2 m environ, avant la « restauration » de Bartres[5]).

Si nous prenons la hauteur de la pyramide du Soleil (71,2 m) et la multiplions non plus par 2*pi* mais par 4*pi*, nous obtenons à quelques centimètres près la longueur exacte de son périmètre (894,3 m).

Ce résultat, à n'en point douter, ne peut être, lui non plus, une simple coïncidence. De plus, le simple fait que le nombre *pi* soit entré dans le calcul des dimensions des deux pyramides (et ce n'est le cas d'aucune autre pyramide, des deux côtés de l'Atlantique), plaide non seulement en faveur de l'existence d'une science mathématique avancée dans l'antiquité, mais aussi d'une sorte de *dessein commun* sous-jacent.

Comme nous l'avons vu, pour obtenir un rapport hauteur / périmètre d'une valeur de 2*pi*, les bâtisseurs de la Grande Pyramide ont dû conférer à ses faces un angle d'inclinaison de 52° par rapport au sol. Pour obtenir un rapport hauteur / périmètre d'une valeur de 4*pi*, les architectes mexicains de la pyramide du Soleil ont incliné ses pentes de 43,5°.

Quel *dessein commun* a pu pousser les bâtisseurs de pyramides, des deux côtés de l'Atlantique, à se donner tout ce mal pour intégrer



La hauteur de la pyramide du Soleil multipliée par *4pi* est égale au périmètre de sa base.
La hauteur de la pyramide de Gizeh multipliée par *2pi* est égale au périmètre de sa base.

la valeur *pi* dans les dimensions de ces deux remarquables monuments ? Dans la mesure où il ne semble pas y avoir eu de contacts directs entre les civilisations du Mexique et d'Egypte, ne peut-on déduire que toutes deux, à une époque très reculée, auraient hérité de certaines idées d'une source commune ?

On peut penser que l'idée commune exprimée dans la Grande Pyramide et la pyramide du Soleil a trait à la forme géométrique de la sphère, dans la mesure où celle-ci, comme la pyramide, est un objet à trois dimensions. Le désir de symboliser des sphères dans des monuments à trois dimensions mais à surfaces planes expliquerait pourquoi les architectes ont consacré tant d'efforts à intégrer le nombre *pi* dans leurs calculs. Il est même probable que les bâtisseurs de ces deux monuments avaient moins l'intention de symboliser la forme sphérique en général, que d'attirer l'attention sur une sphère en particulier : la planète Terre.

Beaucoup d'eau coulera encore sous les ponts avant que les archéologues « orthodoxes » acceptent l'idée que certains peuples du monde antique avaient atteint en matière scientifique un degré de

connaissance suffisamment avancé pour ne rien ignorer de la forme et des dimensions exactes de la Terre. Selon les calculs du professeur américain Livio Stecchini, spécialiste de l'histoire des sciences et des mesures dans l'antiquité, les preuves de l'existence de telles connaissances en des temps très reculés, aussi étrange que cela puisse paraître, sont irréfutables. Les conclusions de Stecchini, qui concernent principalement l'Egypte, sont particulièrement convaincantes, dans la mesure où elles s'appuient sur des données mathématiques et astronomiques difficilement contestables[6]. Une analyse détaillée de ces conclusions, et de la nature des données sur lesquelles elles se fondent, sera présentée dans la Septième Partie. En attendant, ces quelques lignes de Stecchini éclaireront déjà notre lanterne :

> « L'idée-force contenue dans la Grande Pyramide est que celle-ci devait constituer une représentation de l'hémisphère Nord de la Terre, un hémisphère projeté sur des surfaces planes comme c'est l'usage en cartographie (...). La Grande Pyramide est une projection sur quatre surfaces triangulaires. Le sommet figure le pôle, et le périmètre de la base l'équateur. C'est la raison pour laquelle, en multipliant par 2*pi* la hauteur de la pyramide, on obtient la longueur du périmètre. La Grande Pyramide est une représentation au un quarante-trois mille deux centième de l'hémisphère Nord de notre planète. »[7]

Dans la Septième Partie, nous verrons pourquoi cette échelle a été choisie.

Une cité mathématique

Située à l'extrémité nord de l'Allée des Morts, la pyramide de la Lune, qui a miraculeusement échappé aux déprédations des « restaurateurs », a conservé sa forme originelle de *ziggourat* à quatre degrés. La pyramide du Soleil comportait elle aussi à l'origine quatre degrés, mais Bartres, entre autres caprices, a taillé un gradin supplémentaire entre le troisième et le quatrième niveau.

Il y a cependant un élément originel de la pyramide du Soleil que Bartres n'a pas réussi à mutiler : un passage souterrain conduisant, à partir d'une grotte naturelle, sous la face ouest. Après sa découverte accidentelle en 1971, ce passage a été exploré de manière approfondie. Haut de sept mètres, il court vers l'est sur plus de trois cents mètres jusqu'à un point situé à l'aplomb du centre géométrique de la pyramide. Là, il débouche sur une deuxième grotte de vastes dimensions, qui a été artificiellement élargie et taillée en forme de trèfle à

quatre feuilles. Les « feuilles » ne sont autres que des chambres, chacune d'environ vingt mètres de circonférence. Elles contenaient au moment de leur découverte divers objets ouvragés tels que des disques d'ardoise recouverts d'inscriptions et des pierres polies servant de miroirs. Les archéologues trouvèrent également un réseau complexe de canalisations et de rigoles[8].

Cette dernière trouvaille était particulièrement déroutante dans la mesure où on n'a jamais retrouvé de source d'eau à l'intérieur ou à proximité de la pyramide. L'existence de ces conduites, cependant, ne laisse aucun doute sur le fait que de l'eau coulait à l'intérieur de la structure dans l'antiquité, et très probablement en grandes quantités. Tout cela me fit penser aux vestiges de canalisations et de murets que j'avais vus au nord de la citadelle, dans l' « Allée des Morts », et à la thèse de l'ingénieur Schemmler selon laquelle cette avenue était entrecoupée de bassins sismographiques servant à la prévision des tremblements de terre.

En fait, plus j'y pensais, plus il me semblait que l'eau était l'« élément » ou, si l'on préfère, le « thème » dominant de Teotihuacan. Le temple de Quetzalcoatl, notamment, était décoré non seulement d'effigies du Serpent à Plumes, mais aussi de symboles aquatiques caractérisés, tels que des ondulations représentant des vagues ou des coquillages. Avec ces images à l'esprit, j'atteignis la grande *plaza* située au pied de la pyramide de la Lune. Je l'imaginai remplie d'eau, sur une hauteur d'environ trois mètres. Le spectacle ainsi offert devait être majestueux.

La pyramide de l'Akapana, à Tiahuanaco, était également remplie d'eau. Là comme à Teotihuacan, l'eau était l'« élément » prédominant.

J'entrepris alors d'escalader la pyramide de la Lune. Deux fois plus petite que la pyramide du Soleil, elle est formée, selon certaines estimations, d'environ un million de tonnes de pierre et de terre (contre deux millions et demi dans le cas de la pyramide du Soleil). En d'autres termes, les deux monuments pèsent à eux deux trois millions de tonnes et demie. Les archéologues estiment qu'avec une main-d'œuvre d'au moins quinze mille hommes, la construction de ces deux structures aurait demandé plus de trente ans[9].

Les bâtisseurs purent très certainement recruter des ouvriers en nombre suffisant sur le site même : les archéologues du *Teotihuacan Mapping Project* ont démontré que la cité, à son apogée, aurait compté pas moins de deux cent mille habitants, ce qui faisait d'elle une métropole plus importante que la Rome impériale des Césars. Ils ont également établi que les monuments visibles aujourd'hui ne couvraient qu'une faible partie de la superficie de la ville. Au summum de sa splendeur, la cité s'étendait sur plus de trente et un kilomètres carrés et comptait plus de cinquante mille foyers répartis en deux

mille bâtiments d'habitation, six cents temples et pyramides secondaires, et cinq cents ateliers de céramique, orfèvrerie, maçonnerie et autres arts[10].

Parvenu au sommet de la pyramide de la Lune, je repris mon souffle et tournai lentement sur moi-même. Occupant le fond d'une vaste vallée légèrement inclinée vers le sud, l'ensemble du site de Teotihuacan s'étendait à mes pieds – une cité géométrique, conçue et construite par des architectes inconnus, à une époque antérieure au début de l'histoire. A l'est, surplombant l'Allée des Morts rectiligne comme une flèche, se dressait la pyramide du Soleil, livrant le message mathématique dont elle avait été investie à l'aube des temps – un message qui semble attirer notre attention sur la forme de la Terre. On pourrait presque penser que la civilisation qui a construit Teotihuacan a fait le choix délibéré d'inclure des informations complexes dans des monuments bâtis pour l'éternité et de le faire en utilisant un langage mathématique codé.

Pourquoi un langage mathématique ?

Peut-être parce que, quels que soient les avatars que pourrait connaître la civilisation humaine, le rayon d'un cercle multiplié par *2pi* sera toujours égal à la circonférence de ce cercle. En d'autres termes, un langage mathématique a pu être choisi pour des raisons pratiques : à la différence d'une langue parlée, un tel code pourrait toujours être déchiffré, même par des hommes appartenant à une civilisation sans lien de parenté avec la première, à des milliers d'années de distance.

A nouveau, j'avais le sentiment de me trouver confronté à l'hypothèse troublante selon laquelle un épisode entier de l'histoire de l'humanité aurait pu être oublié. J'avais en fait l'impression, en surplombant la cité mathématique des dieux depuis le sommet de la pyramide de la Lune, que notre espèce avait pu être frappée d'amnésie et que les temps obscurs qualifiés péjorativement de « préhistoriques » pourraient en définitive receler des vérités surprenantes sur notre propre passé.

Qu'est-ce que la préhistoire, après tout, sinon une période sur laquelle la mémoire n'a pas de prise – une période dont il ne reste pas de traces ? Qu'est-ce que la préhistoire, sinon une époque d'obscurité impénétrable que nos ancêtres ont vécue, mais dont nous n'avons pas gardé de souvenirs conscients ? C'est de ces temps obscurs qu'a surgi Teotihuacan, avec ses énigmes et son architecture codée en un langage mathématique faisant référence à l'astronomie et à la forme de la Terre. Et c'est à cette même époque que doivent être rattachés les grandes sculptures olmèques, le calendrier extraordinairement précis dont les Mayas ont hérité de leurs prédécesseurs, les géoglyphes indéchiffrables de Nazca, la mystérieuse cité andine de Tiahuanaco... et tant d'autres merveilles dont nous ne connaissons pas l'origine.

IV

1. UNE ESPÈCE FRAPPÉE D'AMNÉSIE

Le Mystère des Mythes

24

Des échos de nos rêves

AVEC les mythes du Déluge, qui hantent depuis si longtemps la mémoire des hommes, notre espèce semble avoir gardé un souvenir confus, mais récurrent, d'une terrible catastrophe universelle.

D'où viennent ces mythes ?

Pourquoi, bien que ces mythes émanent de civilisations indépendantes les unes des autres, leurs contenus présentent-ils de telles ressemblances ? Pourquoi sont-ils chargés des mêmes symboles ? Et pourquoi retrouve-t-on d'un mythe à l'autre les mêmes personnages, les mêmes thèmes ? S'il s'agit bien de *souvenirs*, pourquoi n'a-t-on pas retrouvé de traces du désastre planétaire auquel ils semblent se référer ?

Et si les mythes eux-mêmes étaient des récits d'événements réels ? Et si ces récits étranges et immortels, composés par des génies anonymes, étaient le moyen utilisé par nos lointains ancêtres pour *enregistrer* de telles informations et les transmettre d'une génération à l'autre avant que l'histoire ne commence ?

Et l'arche alla sur les flots...

Il était une fois dans l'ancienne Sumer un roi en quête de la vie éternelle. Son nom était Gilgamesh. Nous connaissons ses exploits parce que les mythes et traditions de la Mésopotamie, inscrits en caractères cunéiformes sur des tablettes de terre cuite, sont parvenus jusqu'à nous. Des milliers de ces tablettes, certaines datant du début du troisième millénaire avant J.-C., ont été mises au jour dans les

sables de l'Irak moderne. Elles dressent un tableau unique d'une civilisation disparue et nous rappellent que même à cette époque reculée, des êtres humains gardaient le souvenir de temps encore plus lointains – des temps dont ils étaient séparés par l'intervalle d'un formidable déluge :

> « Celui qui a tout vu jusqu'aux confins du monde policé, celui qui a tout su et qui a tout connu, Gilgamesh, de toutes choses a également percé le mystère. Il fut initié à la totalité de la sagesse universelle : il vit les choses secrètes et sut ce qui des hommes reste caché. Il apporta les révélations des temps d'avant le Déluge. A parcourir le Long Voyage, il peina et souffrit. Sur une stèle, il grava ses tribulations »[1]

L'histoire que Gilgamesh a ramenée de son voyage lui a été racontée par un certain Utnapishtim, un roi qui avait régné des milliers d'années plus tôt, avait survécu à la grande inondation et avait reçu le don d'immortalité parce qu'il avait sauvé l'humanité et toutes les choses vivantes d'une disparition certaine.

C'était il y a longtemps, très longtemps, rapporta Utnapishtim, lorsque les dieux vivaient sur la terre : Anou, seigneur du Firmament, Enlil, l'exécuteur des décisions divines, Ishtar, déesse de la Guerre et de l'Amour charnel, et Ea, seigneur des Eaux, l'ami et le protecteur naturel de l'homme.

> « En ces temps, le monde était surpeuplé, les hommes avaient crû et multiplié, le monde beuglait comme un taureau sauvage, et le grand dieu fut réveillé par la clameur. Après avoir entendu celle-ci, Enlil dit aux dieux en conseil : " L'agitation de l'humanité est intolérable et il n'est plus possible de dormir à cause de ce brouhaha incessant ! " Ainsi les dieux décidèrent d'un commun accord d'exterminer l'humanité. »[2]

Ea, cependant, eut pitié d'Utnapishtim. Parlant à travers la paroi en roseaux de la maison du roi, il l'informa de la catastrophe imminente et lui enjoignit de construire un bateau grâce auquel lui et sa famille pourraient survivre :

> « Détruis ta maison, construis un bateau, abandonne tes richesses, cherche la vie sauve, fais fi de tes biens, préserve le souffle de vie en embarquant dans le bateau toute semence de vie ! »[3]

Utnapishtim construisit le bateau comme on le lui avait ordonné. « Je plaçai à son bord tout ce que je possédais, dit-il, et le chargeai de tout ce qui pût donner la vie ».

« Je fis monter dans le bateau tous mes parents et alliés, j'y fis monter troupeaux nomades, bêtes sauvages, ainsi que tous les maîtres-artisans... Voici qu'était arrivé le moment décisif... Lorsque paraissent les premières lueurs de l'aube, voici que monte des fondements du ciel une nuée noire, à l'intérieur de laquelle Adad, le dieu de l'Orage, ne cesse de gronder... Manifestant son courroux, Adad change en ténèbres tout ce qui était lumineux. Les assises de la terre se brisent comme un vase. Durant tout un jour, la tempête se déchaîne, et, soufflant fougueusement, fait s'abattre un déluge sur les humains. Ceux-ci ne se voient plus l'un l'autre. On n'aperçoit plus les hommes du haut du ciel. Les dieux eux-mêmes s'épouvantent de ce déluge. Ils reculent et remontent jusqu'au ciel d'Anou. Les dieux, tapis comme des chiens, sont couchés hors du monde. Ishtar se met alors à crier, elle se lamente, la souveraine des dieux à la voix suave : "Voilà qu'en boue s'est changé le jour qui n'est plus ! J'ai approuvé le combat pour la destruction de mes créatures, moi pourtant qui les avais enfantées. Comme du frai de poisson elles remplissent la mer ! ". »

Pendant ce temps-là, poursuit Utnapishtim :

« Pendant six jours et sept nuits, le vent souffle, le déluge tempêtueux nivelle le pays. Lorsqu'enfin arriva le septième jour, la tempête diluvienne faiblit depuis le sud. Calme redevint la mer, silencieux le vent mauvais, et le déluge cessa. J'observai le ciel, un profond silence régnait, et toutes les populations s'étaient changées en boue. Comme un toit, l'eau s'étendait uniformément. J'ouvris une lucarne, un vent frais me caressa la joue. Je m'agenouillai alors, et, immobile, je me mis à pleurer. Le long de ma joue coulèrent mes larmes. Je scrutai les horizons aux confins de la mer. A quatorze lieues de distance émergeait une montagne, le mont Nitsir, où le bateau aborda ; le mont retint le bateau, où il s'immobilisa... Lorsque arriva le septième jour, je fis sortir une colombe et la laissai partir. La colombe s'en alla, puis revint au bateau : nulle place où se poser ne s'offrant à elle, elle avait fait demi-tour. Je fis sortir une hirondelle et la laissa partir. L'hirondelle s'envola, puis revint au bateau : nulle place où se poser ne s'offrant à elle, elle avait fait demi-tour. Je fis sortir un corbeau et le laissai partir. Le corbeau s'en alla, mais voyant que les eaux s'étaient retirées, il chercha à manger, voleta, coassa, et ne fit pas demi-tour. »

Utnapishtim savait qu'il pouvait débarquer en toute sécurité :

> « Ayant alors fait sortir tout le monde dans toutes les directions, j'offris un sacrifice aux dieux : je répandis une libation sur la pointe de la montagne, entassai dans des coupes de l'acore, du cèdre et du myrte. Les dieux en sentirent l'odeur délectable, et, comme des mouches, se pressèrent autour du sacrificateur ».[4]

Ces textes sont loin d'être les seuls que nous ait livrés l'ancienne terre de Sumer. Sur d'autres tablettes – certaines vieilles de cinq mille ans, d'autres de trois mille – le « Noé » que personnifie Utnapishtim apparaît sous les divers noms de Zisudra, Xisuthros, ou encore Atrahasis. Malgré cela, on reconnaît instantanément le même personnage patriarcal, prévenu par le même dieu compatissant, qui survit au même déluge universel à bord de la même arche battue par la tempête, et dont les descendants repeuplent la terre.

Il existe de nombreuses ressemblances manifestes entre le mythe de l'inondation mésopotamienne et le fameux passage de la Bible relatant l'histoire de Noé et du Déluge[5]. Les spécialistes débattront sans fin de ces similitudes. Ce qui importe réellement, cependant, est que dans chaque aire de civilisation, la même tradition a été transmise à la postérité – une tradition qui nous parle, dans un langage très imagé, d'une catastrophe planétaire et de l'anéantissement quasi total de l'humanité.

Amérique centrale

Un message identique nous est parvenu de la vallée de Mexico, à l'autre bout de la terre, à plus d'une dizaine de milliers de kilomètres du mont Ararat et de Nisir. Dans cette contrée culturellement et géographiquement coupée de toute influence judéo-chrétienne, à une époque largement antérieure à l'arrivée des Espagnols, des hommes gardaient eux aussi le souvenir d'une grande inondation. Comme on l'a vu plus haut[6], les peuples méso-américains croyaient que ce déluge avait balayé la terre entière à la fin de la période dite du Quatrième Soleil : « La destruction vint sous la forme de pluies torrentielles et d'inondations. Les montagnes disparurent et les hommes furent transformés en poissons... »

Selon la mythologie aztèque, seulement deux êtres humains survécurent : un homme, Coxcoxtli, et sa femme, Xochiquetzal, qui avaient été avertis du cataclysme par un dieu. Ils fuirent à bord d'un énorme bateau que ce dieu leur avait conseillé de construire et touchèrent terre au sommet d'une grande montagne. Là, ils débarquèrent

et eurent ensuite de nombreux enfants qui restèrent muets jusqu'à ce qu'une colombe juchée sur le faîte d'un arbre leur communiquât le don des langues. Ces langues différaient tant l'une de l'autre que les enfants ne pouvaient se comprendre mutuellement.[7]

Une légende voisine, également originaire du Mexique, celle des Michoacanèques, présente des ressemblances encore plus frappantes avec le récit de la Genèse et les sources mésopotamiennes. Selon cette légende, le dieu Tezcatlipoca avait décidé d'anéantir l'humanité au moyen d'une inondation, n'accordant la vie sauve qu'à un certain Tezpi, embarqué à bord d'un grand vaisseau avec son épouse, ses enfants et un grand nombre d'animaux, ainsi que des réserves de graines et de semences dont la conservation était essentielle à la survie future de la race humaine. Le vaisseau alla s'échouer sur le sommet d'une montagne qui avait surgi des eaux après que Tezcatlipoca eut ordonné le reflux de l'inondation. Voulant savoir s'il pouvait désormais débarquer en toute sécurité, Tezpi dépêcha sur la montagne un vautour qui, se nourrissant des carcasses dont la terre était jonchée, ne revint pas. L'homme libéra ensuite d'autres oiseaux, d'entre lesquels seul l'oiseau-mouche revint, une branche feuillue dans le bec. Ainsi assuré que la terre avait commencé à revivre, Tezpi et sa famille sortirent de leur arche, se multiplièrent et repeuplèrent la terre.[8]

Le souvenir d'une terrible inondation résultant du mécontentement d'un dieu est aussi conservé dans le *Popol Vuh*. Selon ce texte archaïque, le Grand Dieu avait décidé de créer l'humanité peu après le début des temps. Ce n'était qu'un essai, et il commença avec des « personnages faits de bois qui ressemblaient à des hommes et parlaient comme des hommes ». Ces créatures tombèrent en disgrâce parce qu'elles « ne se souvenaient pas de leur Créateur » :

> « Et ainsi une inondation fut déclenchée par le Cœur des Cieux ; une grande inondation s'abattit sur les têtes des créatures de bois... Une lourde résine tomba du ciel... la face de la terre fut plongée dans les ténèbres et une pluie noire commença à tomber le jour comme la nuit... Les figures de bois furent anéanties, détruites, brisées et tuées. »[9]

L'anéantissement, cependant, ne fut pas total. Comme les Aztèques et les Michoacanèques, les Mayas du Yucatan et du Guatemala croyaient qu'un homme – l'équivalent de notre Noé – et sa femme, « le Grand Père et la Grande Mère », avaient survécu au déluge pour peupler à nouveau la terre.[10]

Amérique du Sud

Si nous nous tournons maintenant vers l'Amérique du Sud, nous rencontrerons d'abord les Chibcas de la Colombie centrale. Leurs mythes nous enseignent qu'ils vécurent initialement à l'état sauvage, sans lois, ni agriculture, ni religion. Puis un jour surgit parmi eux un vieil homme d'une race différente. Il portait une longue barbe drue et son nom était Bochica. Il apprit aux Chibcas à construire des huttes et à vivre en société.

Sa femme, qui était très belle et s'appellait Chia, apparut ensuite, mais elle était malfaisante et prenait plaisir à contrecarrer l'œuvre civilisatrice de son époux. Ne parvenant pas à ses fins, elle recourut à des sortilèges pour provoquer une grande inondation dans laquelle la quasi-totalité de la population disparut. Bochica en conçut un grand courroux et exila Chia dans le ciel, où elle devint la lune et fut chargée d'éclairer les nuits. Il fit également refluer les eaux du déluge et fit descendre les rares survivants des montagnes où ils avaient trouvé refuge. Puis il leur donna des lois, leur apprit à cultiver la terre et à adorer le soleil en lui consacrant régulièrement fêtes, sacrifices et pèlerinages. Pour finir, il remit le pouvoir à deux chefs et passa le reste de ses jours sur terre dans la contemplation, tel un ascète. Quand il monta aux cieux, il devint un dieu.[11]

Plus au sud, les Canaris, une tribu indienne de l'Equateur, ont gardé le lointain souvenir d'une inondation à laquelle deux frères auraient réchappé en se réfugiant au sommet d'une haute montagne. A mesure que l'eau montait, la montagne devenait de plus en plus haute, afin que les deux frères puissent survivre à la catastrophe.[12]

Au Brésil, à l'arrivée des premiers colons, les Indiens Tupinamba vénéraient un panthéon de héros civilisateurs ou créateurs. Le premier de ces héros était Monan (« ancien », « vieux ») qui, disait-on, avait créé l'humanité avant de détruire le monde par l'eau et le feu...[13]

Le Pérou, comme nous l'avons déjà vu, était particulièrement riche en récits mythiques relatifs à des inondations. Une légende caractéristique parle d'un Indien averti par un lama de la montée imminente des eaux. L'homme et le lama fuirent ensemble sur une haute montagne appelée Vilca-Coto :

> « Quand ils atteignirent le sommet de la montagne, ils virent que toutes sortes d'oiseaux et d'animaux y avaient déjà trouvé refuge. La mer commença à monter et recouvrit toutes les plaines et montagnes à l'exception de Vilca-Coto, et même à cet endroit, les vagues déferlèrent avec une telle force que les animaux furent contraints de se regrouper sur une étroite bande de terre... Cinq jours plus tard, les eaux refluèrent, et la mer retrouva son niveau habituel, mais tous

les êtres humains à l'exception d'un seul étaient morts noyés, et de cet unique survivant procèdent toutes les nations de la terre. »[14]

Les Araucans du Chili précolombien ont conservé une tradition selon laquelle une inondation dont seulement quelques Indiens auraient réchappé avait eu lieu jadis. Les survivants avaient trouvé refuge sur une haute montagne appelée Thegtheg (« celle qui gronde » ou « qui étincelle »), qui comportait trois pics et flottait sur l'eau.[15]

A l'extrême-sud du continent, une légende des Indiens Yamana de la Terre de Feu racontait les faits suivants : « La femme-lune a déclenché le déluge. C'était à l'époque du grand dérangement... La lune était remplie de haine à l'égard des êtres humains... Alors, tous périrent noyés à la seule exception de ceux qui avaient réussi à se réfugier sur les cinq pics que l'eau n'avait pas recouverts. »[16]

Une autre tribu de la Terre de Feu, les Pehuenche, associait l'inondation à une longue période d'obscurité : « Le soleil et la lune tombèrent du ciel et le monde demeura ainsi, privé de lumière, jusqu'à ce que finalement, deux condors géants ramènent le soleil et la lune dans le ciel. »[17]

Amérique du Nord

A l'autre extrémité du continent américain, une légende des Inuit de l'Alaska semble aussi conserver le souvenir d'une terrible inondation, accompagnée d'un tremblement de terre, qui balaya si rapidement la surface de la terre que seuls quelques hommes parvinrent à fuir dans leurs kayaks ou à trouver refuge, pétrifiés de terreur, au sommet des plus hautes montagnes.[18]

Selon les Luiseños de la Basse-Californie, une inondation aurait autrefois recouvert les montagnes et anéanti presque entièrement l'humanité. Seuls quelques hommes avaient eu la vie sauve en se réfugiant sur les plus hauts pics qui avaient été épargnés pendant que le reste du monde était englouti. Les survivants y demeurèrent jusqu'à la fin du déluge. Plus au nord, des mythes similaires furent recueillis parmi les Hurons. Et une légende des Montagnais, de la famille des Algonquins, racontait comment Messou, ou Michabo, le « Grand Lièvre », avait rétabli le monde après l'inondation avec l'aide d'un corbeau, d'une otarie et d'un rat musqué.[19]

L'*Histoire des Indiens Dakotas* de Lynd, somme sans laquelle de nombreuses traditions indiennes ne seraient jamais parvenues jusqu'à nous, rapporte un mythe iroquois selon lequel « la mer et les eaux avaient jadis envahi la terre, de telle sorte que toute vie humaine

avait été anéantie ». Les Chickasaws, enfin, affirmaient que le monde avait été détruit par l'eau, mais « qu'une seule famille et deux animaux de chaque espèce avaient été épargnés ». Les Sioux parlaient aussi d'une époque où n'existait plus aucune terre immergée et où tous les hommes avaient péri.[20]

De l'eau, de l'eau partout...

Jusqu'où, dans la mémoire mythique de l'humanité, les vagues de la grande inondation ont-elles déferlé ?

Très loin, assurément. Plus de cinq cents légendes relatives au déluge ont été répertoriées dans le monde, et en analysant quatre-vingt-six d'entre elles (vingt originaires d'Asie, trois d'Europe, sept d'Afrique, quarante-six d'Amérique et dix d'Australie et d'Océanie), l'anthropologue Richard Andrée a pu conclure que soixante-deux étaient totalement indépendantes des récits hébraïques et mésopotamiens.[21]

Par exemple, les premiers Jésuites qui visitèrent la Chine eurent l'occasion de consulter dans la Bibliothèque Impériale un vaste corpus de quatre mille trois cent vingt volumes qui, dit-on, aurait été constitué « en des temps très anciens » et contenait « tout le savoir du monde ». Ce grand livre comprenait un certain nombre de légendes qui relataient ce qui s'était passé après que « l'humanité se fut rebellée contre les dieux et que l'univers eut été plongé dans le chaos » : « La course des planètes se trouva altérée. Les cieux tombèrent plus bas vers le nord. Le soleil, la lune et les étoiles modifièrent leurs trajectoires. La terre se brisa en morceaux et les eaux jaillirent de ses profondeurs avec violence et envahirent la terre. »[22]

Dans la jungle de Malaisie, les Chewong croient que le monde, qu'ils appellent la Septième Terre, se renverse à intervalles réguliers, et que tout est alors noyé dans une inondation et détruit. Cependant, par la volonté du Dieu Créateur Tohan, la nouvelle surface plane de ce qui constituait précédemment la face inférieure de la Septième Terre est façonnée en montagnes, vallées et plaines. De nouveaux arbres sont plantés, et de nouveaux humains naissent.

Selon une légende du Laos et du Nord de la Thaïlande, des créatures appelées Thens vivaient il y a très longtemps dans le royaume supérieur, tandis que trois grands hommes, Pu Leng Seung, Khun K'an et Khun K'et, étaient les maîtres du monde inférieur. Un jour, les Thens annoncèrent qu'avant de prendre leurs repas, les hommes devraient dorénavant leur donner une partie de leur nourriture en signe de respect. Les hommes refusèrent, et les Thens, dans leur rage, déclenchèrent une inondation qui dévasta la terre entière. Les trois chefs de l'humanité construisirent un radeau, sur lequel ils bâtirent

une petite maison, et embarquèrent avec femmes et enfants. Ils survécurent de cette façon au déluge, avec leur descendance.[23]

De la même manière, les Karens de Birmanie ont gardé la mémoire d'un déluge planétaire auquel deux frères auraient réchappé à bord d'un radeau. Le déluge fait aussi partie de la mythologie du Vietnam, où un frère et une sœur auraient survécu dans un grand coffre en bois qui contenait également deux représentants de chaque espèce animale.[24]

Plusieurs tribus aborigènes australiennes, notamment celles des Territoires du Nord, au climat tropical, expliquent leurs origines par une grande inondation qui aurait recouvert les terres et englouti les civilisations antérieures. Par ailleurs, dans les mythes des origines d'un certain nombre d'autres peuples du cinquième continent, le serpent cosmique Yurlunggur (associé à l'arc-en-ciel) est tenu pour responsable du déluge.[25]

D'après certaines légendes japonaises, les îles du Pacifique se seraient formées au lendemain du reflux d'un grand déluge. En Océanie elle-même, un mythe des indigènes des îles Hawaii raconte comment le monde a été détruit par une inondation, avant d'être recréé par un dieu nommé Tangaloa. Les Samoans croient pour leur part qu'un déluge a jadis anéanti la quasi-totalité de l'humanité. Seuls deux êtres humains y ont survécu, après avoir pris la mer à bord d'un bateau qui alla s'échouer sur l'archipel des Samoa.[26]

Grèce, Inde et Egypte

A l'autre extrémité de la terre, la mythologie grecque est également hantée par le souvenir d'un déluge. Là, cependant (comme en Amérique centrale), la grande inondation n'est pas envisagée comme un événement isolé, mais s'inscrit dans une série de destructions et de renaissances du monde. Les Mayas et les Aztèques parlent en termes de « Soleils » ou d'époques successives (la nôtre est censée être le Cinquième et dernier « Soleil »). De la même manière, les traditions orales de la Grèce antique, recueillies et couchées par écrit par Hésiode au huitième siècle av. J.-C., racontent qu'avant ce qu'on croit être la « Création », quatre races d'hommes antérieures avaient existé sur la terre. Chacune d'elles était plus avancée que celle qui lui avait succédé. Et chacune, à l'heure dite, avait été « engloutie » par un cataclysme géologique.

D'abord était apparue la « race d'or » – des hommes « qui vivaient comme des dieux, libres de tout souci, sans ennemis... Chargés d'ans, ils festoyaient à leurs banquets... Quand ces hommes mouraient, c'était comme s'ils étaient gagnés par le sommeil. » Avec le temps, et sur ordre de Zeus, le roi des Dieux, cette race primordiale avait

finalement sombré « dans les profondeurs de la terre ». Lui avait succédé la « race d'argent », qui fut supplantée par la « race de bronze », elle-même remplacée par la « race des héros ». Enfin était venue la « race de fer » – la nôtre – la dernière et la plus récente création des dieux.

Le sort de la race de bronze présente un intérêt particulier pour notre propos. Décrits, dans les mythes, comme possédant une « force de géants, et des mains puissantes sur des membres puissants », ces hommes formidables furent exterminés par Zeus, en punition des méfaits de Prométhée, le Titan rebelle qui avait offert le feu à l'humanité. Une gigantesque inondation fut déclenchée par le dieu vengeur pour dévaster la terre.[27]

Dans la version la plus répandue de la légende, Prométhée avait fait un enfant à une femme humaine. Elle lui donna un fils, Deucalion, qui régna sur le pays de Phthia, en Thessalie, et prit pour femme Pyrrha, fille d'Épiméthée et Pandora. Quand Zeus prit sa fatale décision d'anéantir la race de bronze, Deucalion, averti par Prométhée, construisit un coffre en bois, y emmagasina « tout ce qui était nécessaire », et y prit place avec Pyrrha. Le roi des Dieux fit tomber des cieux des pluies diluviennes, qui inondèrent la plus grande partie de la terre. Toute l'humanité périt dans ce déluge, à l'exception de quelques hommes qui s'étaient enfuis dans les plus hautes montagnes. « A cette époque, également, les montagnes de Thessalie s'éventrèrent, furent secouées par un violent cataclysme, et tout le pays jusqu'à l'isthme de Corinthe et au Péloponnèse devint un vaste plan d'eau. »

Deucalion et Pyrrha naviguèrent sur cette mer pendant neuf jours et neuf nuits, pour finalement toucher terre au mont Parnasse. Là, après que les pluies eurent cessé, ils débarquèrent et firent des sacrifices à l'intention des Dieux. En réponse, Zeus dépêcha Hermès auprès de Deucalion, auquel il promit d'accéder à tous ses désirs. Le fils de Prométhée voulait que de nouveaux êtres humains peuplent la terre. Zeus lui dit alors de prendre des pierres et de les jeter par-dessus son épaule. Les pierres que Deucalion jeta devinrent des hommes, et celles que lança Pyrrha, des femmes.

De même que les Hébreux en vinrent à considérer Noé comme le fondateur de leur race, les Grecs des temps historiques virent en Deucalion l'ancêtre de leur nation et le bâtisseur d'un grand nombre de villes et de temples.[28]

Un personnage semblable était vénéré dans l'Inde védique il y a plus de trois mille ans.

« Un jour, dit la légende, en faisant ses ablutions, un certain homme nommé Manu découvrit dans le creux de sa main un petit poisson qui le supplia de lui laisser la vie sauve. Prenant en pitié

l'animal, Manu le plaça dans un vase. Le lendemain, cependant, le poisson avait tellement grandi qu'il dut le transporter dans un lac. Bientôt, le lac devint lui aussi trop petit. " Jette-moi dans la mer, " dit le poisson [qui n'était autre que le dieu Vichnou], j'y serai plus à l'aise. " Puis il avertit Manu qu'un déluge surviendrait bientôt. Il lui envoya un grand bateau, avec ordre de le charger de deux spécimens de chaque espèce vivante et des graines de chaque plante, puis de s'y embarquer lui-même. »

Manu venait juste d'exécuter ces ordres quand l'océan monta et submergea toute chose, et on ne vit plus rien hormis Vichnou, toujours sous la forme d'un poisson – désormais une énorme créature à une corne, couverte d'écailles d'or. Manu amarra son arche à la corne du poisson et Vichnou la remorqua à travers les eaux jusqu'au sommet émergé de la « Montagne du Nord », où elle s'échoua :

> « Le poisson dit alors : " Je t'ai sauvé ; attache ton vaisseau à un arbre, afin que l'eau ne puisse l'emporter pendant que tu seras sur la montagne ; et à mesure que les eaux se retireront, tu descendras. " Manu descendit avec le reflux. Le déluge avait emporté toutes les créatures et Manu restait seul. »

Avec lui, et avec les animaux et les plantes qu'il avait sauvés commença une nouvelle ère de l'histoire du monde. Un an plus tard surgit des eaux une femme qui se présenta comme étant la « fille de Manu ». Manu l'épousa, et ils eurent ensemble des enfants – les ancêtres de l'humanité actuelle.[29]

Last but not least, les traditions de l'ancienne Egypte font également référence à une grande inondation. Un texte funéraire découvert dans la tombe du pharaon Seti 1er, par exemple, évoque l'anéantissement par un déluge de l'humanité pécheresse. Les causes de cette catastrophe sont exposées dans le Chapitre CLXXV du *Livre des Morts*, qui attribue au dieu de la Lune (Thoth) le discours suivant :

« Ils ont livré bataille, ils se sont entredéchirés, ils ont répandu le mal, ils ont semé la discorde, ils ont commis des massacres, ils se sont rendus coupables d'oppression... Pour cela (...), je vais faire disparaître tout ce que j'ai créé. La terre sombrera dans le gouffre des eaux, soumise à une formidable inondation, et redeviendra ce qu'elle était aux temps primordiaux. »[30]

Avec les paroles de Thoth, nous revenons à notre point de départ – les déluges de Sumer et de la Bible. « La terre était remplie de violence », dit la Genèse (6, 11-13) :

> « Dieu regarda la terre : elle était pervertie car tous les hommes de chair avaient une conduite perverse sur terre. Et Dieu dit à Noé : "La fin de toute chair est arrivée, je l'ai décidé, car la terre est pleine de violence à cause des hommes et je vais les faire disparaître de la terre". »[31]

Comme les inondations de Deucalion et Manu, et celle qui a mis fin au « Quatrième Soleil » des Aztèques, le déluge de la Bible marque le terme d'une ère de l'histoire du monde. Une nouvelle ère lui a succédé : la nôtre, et les hommes qui peuplent aujourd'hui la planète sont tous les fils de Noé. Depuis le tout début, cependant, il a toujours été entendu que cette ère connaîtrait elle aussi une fin cataclysmique.

Saint Pierre, dans sa *Deuxième Epître* (3, 3-10), prédit une telle destruction du monde :

> « Sachez tout d'abord qu'aux derniers jours, il viendra des railleurs guidés par leur passion. Ils diront : "Où est la promesse de l'avènement du Sauveur ? Depuis que les Pères sont morts, tout demeure comme au début de la création." Car ils ignorent volontairement qu'il y eut autrefois des cieux et une terre qui, du milieu de l'eau, par le moyen de l'eau, surgit sur une parole de Dieu, et que, par ces mêmes causes, le monde d'alors périt par l'eau. Mais les cieux et la terre d'à présent, la même parole les a promis au feu, en vue du jour du Jugement et de la ruine des hommes impies... Il viendra, le Jour du Seigneur, comme un voleur ; en ce jour, les cieux se dissiperont avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, la terre avec les œuvres qu'elle renferme sera consumée. »[32]

La Bible, on le voit, divise l'histoire du monde en deux ères, la nôtre étant la seconde et dernière. Dans d'autres cultures, les créations et destructions successives sont parfois plus nombreuses. En Chine, par exemple, les ères révolues sont appelées *kis*, et dix d'entre elles se seraient écoulées entre le début des temps et l'époque de Confucius. A la fin de chaque *kis*, « dans une convulsion générale de la nature, la mer sort de son lit, les montagnes surgissent de la terre, les fleuves changent de cours, les êtres humains et toutes choses sur terre sont anéantis, et les traces de ce qui fut, effacées... »[33]

Les livres sacrés bouddhistes parlent de sept époques ou « Soleils », auxquels l'eau, le feu ou le vent ont mis ou mettront fin. Au terme du septième Soleil, le « cycle actuel de l'histoire du monde », il est dit que la Terre sera détruite par les flammes. Les traditions des tribus indigènes du Sarawak et du Sabah (Nord-Bornéo) postulent que « six Soleils se sont écoulés » et qu'« aujourd'hui le monde est éclairé par le septième Soleil ». De la même manière, les Livres Sybillins parlent de « neuf Soleils ou époques », sept étant déjà révolus.[34]

De l'autre côté de l'océan Atlantique, les Indiens Hopi de l'Arizona (lointains cousins des Aztèques) dénombrent trois Soleils déjà écoulés, chacun ayant pris fin dans un grand cataclysme suivi de la réapparition progressive de l'humanité. La cosmologie aztèque, quant à elle, comptait quatre Soleils avant le nôtre. Ces divergences mineures concernant le nombre précis de destructions et de créations envisagé dans telle ou telle mythologie ne doit pas nous faire perdre de vue la remarquable convergence des anciennes traditions, évidente ici. Dans le monde entier, ces traditions semblent garder le souvenir d'une longue série de catastrophes. Dans de nombreux cas, la nature exacte de chaque cataclysme successif est obscurcie par l'usage d'une langue poétique et le recours à toutes sortes de métaphores et de symboles. Très souvent, aussi, au moins deux sortes de cataclysmes différents seraient survenues simultanément (en général des inondations et des tremblements de terre, mais aussi, parfois, de gigantesques incendies et des périodes d'obscurité terrifiantes).

Nous voyons ainsi se dessiner sous nos yeux une image confuse et brouillée. Les mythes des Hopi, cependant, se distinguent par leur clarté et leur simplicité. Voici ce qu'ils nous disent :

> « Le premier monde a été détruit, en punition de la mauvaise conduite des hommes, par un *feu* dévastateur qui vint du ciel et de la terre. Le deuxième monde a pris fin quand le globe terrestre a dévié de son axe et que tout fut recouvert de *glace*. Le troisième monde a été anéanti par un *déluge* universel. Le monde actuel est le quatrième. Son sort dépendra de la conduite, ou de la non-conduite de ses habitants en conformité avec les vues du Créateur. »[35]

Nous touchons là du doigt un mystère. Et si nous ne pouvons espérer parvenir un jour à percer les voies du Créateur, nous pouvons peut-être, par contre, réussir à démêler l'écheveau des mythes de l'humanité relatifs à la destruction de la planète.

A travers ces mythes, les Anciens nous parlent directement. Que veulent-ils nous signifier ?

25

Les multiples visages de l'Apocalypse

COMME les Indiens Hopi de l'Amérique du Nord, les Aryens mazdéens de l'Iran préislamique croyaient que trois « créations » avaient précédé la nôtre. Au cours de la première, les hommes étaient purs et sans péché, et vivaient très longtemps, mais elle prit fin lorsque l'Esprit Méchant (Angra Mainyu) déclara la guerre contre Ahura Mazda, le dieu sacré, et un violent cataclysme s'ensuivit. Pendant la seconde ère, l'Esprit Mauvais fut mis en échec. Durant la troisième, le bien et le mal s'équilibrèrent parfaitement. Pendant la quatrième époque (la nôtre), le mal a triomphé dès le début et a conservé sa suprématie depuis lors.

La fin de la quatrième ère est prévue pour bientôt, mais c'est le cataclysme de la fin de la première époque qui nous intéresse ici. Il ne s'agit pas d'une inondation, et cependant, on ne peut s'empêcher de le rapprocher des déluges universels rapportés dans les mythes.

Les livres sacrés mazdéens – l'*Avesta*, attribué à Zoroastre – nous ramènent au temps du paradis sur terre (la première ère de l'histoire du monde), lorsque les lointains ancêtres des anciens Perses vivaient dans le fabuleux Airyana Vaejo, la première création d'Ahura Mazda, – le lieu de naissance et la patrie originelle des Aryens.

En ces temps, l'Airyana Vaejo jouissait d'un climat doux et clément, avec sept mois d'été et cinq d'hiver. Doté d'une faune abondante et produisant de belles récoltes, ses prairies traversées de nombreuses rivières, ce jardin de délices fut transformé en un désert inhospitalier, où sévit un hiver de dix mois, après l'intervention d'Angra Mainyu, le principe du mal :

> « La première des contrées que j'ai créées, moi Ahura Mazda, fut l'Airyana Vaejo, un paradis fertile... Puis Angra Mainyu, qui est le génie de la mort, créa son contraire, un serpent redoutable, et le froid. L'été ne dure maintenant que deux mois, et l'eau, la terre, les arbres restent glacés... Partout tombe une neige épaisse, c'est le plus terrible des fléaux. »[1]

Les textes de l'*Avesta* ne laissent subsister aucun doute quant au changement drastique et soudain du climat de l'Airyana Vaejo. Un peu plus tôt, ils décrivent une rencontre des dieux célestes, convoqués par Ahura Mazda, et nous disent que « Yima, le bon berger de l'Airyana Vaejo », assistait à cette rencontre avec tous les humains alors pénétrés du bien.

C'est à ce stade qu'on peut établir un étrange parallèle avec le déluge biblique, car Ahura Mazda profite de la rencontre pour mettre en garde Yima contre ce qui risque de se produire du fait des pouvoirs de l'Esprit Méchant :

> « Et Ahura Mazda s'adressa à Yima : " Yima le noble... Sur le monde matériel un hiver fatal est sur le point de s'abattre, qui apportera avec lui un gel destructeur. Sur le monde physique descendra l'esprit mauvais de l'hiver, et à cause de lui, la neige tombera en abondance...
>
> " Et les trois sortes d'animaux périront, ceux qui vivent dans les étendues sauvages, ceux qui vivent au sommet des montagnes, et ceux qui vivent dans les profondeurs des vallées, abrités dans leurs étables.
>
> " Je t'engage à construire un *var* [hypogée, enclos souterrain]... où tu enfermeras des représentants de chaque espèce animale, grande ou petite – le bétail, les bêtes de somme, les hommes, les chiens, les oiseaux – et tu n'oublieras pas le feu brûlant.
>
> " Tu y feras couler de l'eau. Tu mettras des oiseaux dans les arbres au bord de l'eau, dans la végétation qui est éternelle. Tu y mettras des spécimens de toutes les plantes, les plus belles et les plus odorantes, et tous les fruits les plus succulents. Toutes ces choses et créatures ne périront pas tant qu'elles se trouveront dans ton enclos souterrain. Mais n'y mets aucune créature difforme, impotente, folle, perverse, perfide ou jalouse, et aucun homme aux dents gâtées, ou lépreux... " »[2]

En dehors de l'ampleur de l'entreprise, il n'y a qu'une seule véritable différence entre le *var* de Yima et l'arche de Noé, tous deux

d'inspiration divine : l'arche permet d'échapper à une inondation dévastatrice qui doit détruire toutes les créatures vivantes en noyant le monde sous l'eau ; le *var* est un moyen de survivre à un terrible « hiver » qui doit détruire toutes les créatures vivantes en couvrant la terre de neige et de glace.

Le *Bundahish*, un autre texte attribué à Zoroastre (qui comprendrait d'anciens passages d'une partie perdue de l'*Avesta* originel) fournit d'autres détails sur le cataclysme qui se serait abattu sur l'Aryana Vaejo. Tout en déchaînant un déluge de glace, Angra Mainyu aurait « pris d'assaut les cieux et y aurait provoqué le chaos ». Le Bundahish nous dit que cet assaut aurait permis à l'esprit du mal de « dominer un tiers du ciel et de le plonger dans les ténèbres », pendant que les glaces étendaient leur emprise sur la terre.[3]

Un froid indescriptible, le feu, des tremblements de terre et un grand dérangement des cieux

Les anciens Perses de l'époque de Zoroastre, qui ne s'étaient installés en Asie occidentale qu'au terme de longues migrations[4], n'étaient pas le seul peuple à posséder des traditions archaïques faisant écho au mythe du déluge, avec lequel elles présentent des ressemblances qui ne peuvent être le fruit du hasard. En fait, bien qu'alliés le plus souvent à une grande inondation, les thèmes familiers de l'avertissement divin et du salut de quelques êtres vivants, réchappant à une catastrophe universelle, sont également associés dans de nombreuses régions du monde à une glaciation soudaine.

En Amérique du Sud, par exemple, les Indiens Toba du Gran Chaco, aux confins du Paraguay, de l'Argentine et du Chili, conservent dans leurs mythes le souvenir d'un « Grand Froid ». L'avertissement vient cette fois d'un demi-dieu nommé Asin :

> « Asin dit à un homme de ramasser le plus possible de bois et de couvrir sa hutte d'une épaisse couche de chaume, parce que le temps du grand froid arrivait. Dès que la hutte fut prête, Asin et l'homme s'y enfermèrent, et ils attendirent. Quand le grand froid survint, des hommes grelottants vinrent les supplier de leur donner un tison pour se chauffer. Asin, inflexible, ne donna des braises qu'à ceux qui avaient été ses amis. Les hommes, tenaillés par le froid, crièrent toute la nuit. A minuit, ils furent tous morts, les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes... Cette période de glace et de frimas dura longtemps, et tous les feux s'éteignirent. Le givre était aussi épais que du cuir. »[5]

Comme dans les traditions mazdéennes, il semble que le grand froid se soit accompagné d'une longue période d'obscurité.

Le *Popol Vuh* maya associe le déluge à « de grandes quantités de grêle, une pluie noire et du brouillard, et un froid indescriptible ». Il dit également qu'« en ces temps, les nuages et la nuit recouvrirent toute la terre... Les faces du soleil et de la lune se voilèrent. » D'autres sources mayas confirment que l'humanité subit ces étranges phénomènes « à l'époque des anciens. La terre s'obscurcit... Le soleil était encore brillant et clair. Puis, parvenu au zénith, il s'assombrit. La lumière du soleil ne revint que vingt-six années après la grande inondation. »[6]

De nombreux mythes relatifs au déluge ou à une grande catastrophe, on l'a vu, associent la montée des eaux à une grande obscurité, ainsi qu'à d'autres changements dans l'aspect des cieux. En Terre de Feu, par exemple, il était dit que le soleil et la lune étaient « tombés du ciel », et en Chine, que les planètes avaient changé d'orbite. Les trajectoires du soleil, de la lune et des étoiles avaient été « altérées ».[7] Les Incas croyaient qu'autrefois, « les cordillères avaient été séparées les unes des autres lorsque le ciel avait fait la guerre à la terre ». Les Indiens Tarahumara du Nord du Mexique avaient conservé des légendes relatives à la destruction du monde dont le thème central était une modification de la course du soleil.[8] Un mythe africain du Bas-Congo raconte qu'« il y a très longtemps, le soleil rencontra la lune et lui lança de la boue, ce qui la rendit moins brillante. Cette rencontre donna lieu à une grande inondation ».[9] Les Indiens Cahto de Californie disent simplement que « le ciel tomba ».[10] Et d'anciens mythes gréco-romains disent que le déluge de Deucalion fut immédiatement précédé par de terribles événements célestes.[11] Ces événements sont symbolisés de manière très expressive par l'histoire de Phaéton, l'enfant du Soleil, qui voulut conduire le char de son père, mais fut incapable de le guider le long de la course de l'astre suprême :

> « Les chevaux fougueux virent bientôt que leurs rênes étaient maniés par une main inexpérimentée. Ruant et faisant des incartades, ils quittèrent la voie qu'ils suivaient habituellement ; puis toute la terre fut étonnée de voir que le glorieux soleil, au lieu de maintenir sa course régulière et bienfaisante dans le ciel, sembla aller de travers, avant de s'abattre avec fureur comme un météore. »[12]

Ce n'est pas le lieu de conjecturer sur les causes de ces graves dérèglements de la marche des cieux, dérèglements associés dans le monde entier à des récits de cataclysmes. On se bornera pour l'instant à remarquer que de telles traditions semblent faire référence au

même « dérangement du ciel » qui accompagna la venue du « Grand Froid » et la glaciation décrites dans l'*Avesta* des anciens Perses.[13] D'autres rapprochements méritent d'être relevés. Il arrive souvent, par exemple, que le feu précède ou suive de peu l'inondation. Dans le cas des mésaventures de Phaéton avec le Soleil, « l'herbe se dessécha ; les récoltes brûlèrent sur pied ; les forêts furent la proie des flammes et partirent en fumée ; puis sous elles, la terre nue se craquela et la roche noircie éclata sous la chaleur. »[14]

Le volcanisme et les tremblements de terre sont aussi fréquemment mentionnés en relation avec le déluge, notamment en Amérique. Les Araucans du Chili disent de manière explicite que « le déluge était le résultat d'éruptions volcaniques accompagnées de violents tremblements de terre. » Les Mayas Mam de Chimaltenango dans les hautes terres de l'Ouest du Guatemala gardent le souvenir d'un « déluge de lave brûlante » qui, disent-ils, fut l'un des instruments de la destruction du monde. Et dans le Gran Chaco argentin, les Indiens Mataco parlent d'« un nuage noir qui vint du sud à l'époque de l'inondation et couvrit le ciel entier. Il y eut des éclairs et des roulements de tonnerre. Mais les gouttes qui tombèrent ne ressemblaient pas à de la pluie. On eût dit du feu... »[15]

Un monstre pourchassant le soleil

Mais l'ancienne culture qui a peut-être gardé au travers de ses mythes les souvenirs les plus vivaces de l'aube des temps est celle des anciennes tribus scandinaves et germaniques, une culture qui peut facilement être reconstituée grâce aux chants scaldiques et aux sagas nordiques. Les récits qui forment la trame de ces chants renvoient à un passé qui est peut-être beaucoup plus ancien que les spécialistes ne l'imaginent. Ils associent des images familières avec d'étranges formules symboliques et allégoriques pour relater un cataclysme d'une ampleur terrifiante :

> « Dans une forêt lointaine, à l'est, une vieille géante mit au monde une portée de jeunes loups dont le père était Fenrir. L'un de ces monstres poursuivit le soleil pour en prendre possession. La poursuite fut longtemps indécise, mais chaque saison, le loup devenait plus fort. Il finit par atteindre le soleil et par éteindre l'un après l'autre ses rayons. L'astre prit une couleur rouge sang, puis disparut entièrement.
>
> Par la suite, le monde fut plongé dans un terrible hiver. Des tempêtes de neige s'abattirent de toutes parts. La guerre ravagea la terre entière. Le frère tua le frère, les enfants ne respectèrent plus les liens du sang. C'était une époque où les

hommes, toujours prêts à s'entredéchirer, ne valaient pas mieux que les loups. Le monde allait bientôt sombrer dans l'abîme du néant.

Pendant ce temps-là, le loup Fenrir, que les dieux avaient enchaîné il y a très longtemps, rompit enfin ses liens et s'échappa. Il s'ébroua, et le monde trembla. L'arbre Yggdrasil [représentant l'axe de la terre] fut ébranlé, de ses racines jusqu'aux extrémités de ses branches. Les montagnes s'écroulèrent ou s'ouvrirent en deux, du sommet à leur base, et les nains qui habitaient dans leurs entrailles cherchèrent désespérément l'entrée de leurs anciennes demeures.

Abandonnés par les dieux, les hommes furent chassés de leurs foyers et la race humaine fut balayée de la surface de la terre. La terre elle-même commença à changer de forme. Déjà les étoiles dérivaient dans le ciel et tombaient dans le vide béant, telles des hirondelles qui, fatiguées au terme d'un long voyage, plongeraient et couleraient dans les vagues.

Le géant Surt mit le feu à la terre entière ; l'univers ne fut bientôt plus qu'une immense fournaise. Des flammes et des jets de vapeur jaillissaient de fissures de la roche. Toutes les choses vivantes, toutes les plantes furent anéanties. Seul le sol nu demeura, mais comme le ciel lui-même, la terre n'était plus que failles et crevasses.

Et alors, toutes les rivières et toutes les mers débordèrent. Partout les vagues vinrent battre contre les vagues. Les eaux montèrent et recouvrirent lentement toutes choses. La terre fut engloutie par la mer...

Cependant, certains hommes survécurent au grand cataclysme. Enfermés dans le tronc de l'arbre Yggdrasil – que les flammes de la conflagration universelle n'étaient pas parvenues à consumer – les ancêtres d'une nouvelle race d'hommes avaient échappé à la mort. Dans cet asile, leur seule nourriture avait été la rosée du matin.

Ainsi, c'est de l'anéantissement de l'ancien monde que naquit un nouveau monde. Lentement, la terre émergea des vagues. Les montagnes s'élevèrent à nouveau et de leurs flancs coulèrent des cataractes d'eaux chantantes. »[16]

Le nouveau monde que ce mythe scandinave annonce est le nôtre. Inutile de préciser qu'à l'instar du Cinquième Soleil des Aztèques et des Mayas, il fut créé il y a très longtemps. Le fait qu'un des nombreux mythes d'Amérique centrale relatifs au déluge (lequel marque la fin de la quatrième époque, dite *Atl*, ou « Eau ») place le couple de survivants dans un grand arbre semblable à l'Yggdrasil, et non dans une arche, ne peut-il être qu'une coïncidence ? « Les montagnes

disparurent... Deux êtres humains survécurent après que l'un des dieux leur eut ordonné de percer un trou dans un très grand arbre et de s'y glisser lorsque les cieux tomberaient. Ils y pénétrèrent, et eurent la vie sauve. Leur descendance repeupla la terre. »[17]

N'est-il pas étrange de retrouver le même langage symbolique dans les anciennes légendes de régions du monde aussi éloignées les unes des autres ? Comment l'expliquer ? Avons-nous affaire à un vaste phénomène de télépathie interculturelle ? A moins que des éléments de ces mythes universels aient été élaborés, en des temps immémoriaux, par un peuple supérieurement intelligent et clairvoyant ? Laquelle de ces deux improbables hypothèses est la plus vraisemblable ? Ou existe-t-il d'autres solutions à l'énigme des mythes ?

Nous reviendrons sur ces questions en temps voulu. En attendant, que peut-on conclure de ces visions apocalyptiques de feu et de glace, d'inondations, d'éruptions volcaniques et de tremblements de terre, que les mythes contiennent ? Elles se caractérisent toutes par un réalisme troublant et fort évocateur. Est-ce parce qu'elles nous parlent d'un passé que nous soupçonnons être le nôtre, mais que nous ne pouvons ni nous rappeler clairement, ni oublier complètement ?

26

Une espèce née pendant le long hiver de la préhistoire

DEPUIS le début de ce que nous appelons l'« histoire » – les quelques millénaires dont nous avons gardé le souvenir en tant qu'espèce –, l'homme n'a jamais été menacé d'un anéantissement complet. Dans différentes régions, à diverses époques, de terribles catastrophes naturelles ont eu lieu, mais on peut dire qu'au cours des cinq mille dernières années, l'humanité dans son entier n'a jamais eu à redouter une seule fois une extinction totale.

En a-t-il toujours été ainsi ? Peut-être découvrirons-nous un jour, si nous remontons assez loin dans le temps, qu'à une certaine époque, nos ancêtres ont failli disparaître. C'est précisément une telle époque que les récits mythiques d'un grand cataclysme semblent évoquer. Le plus souvent, les spécialistes attribuent ces récits à l'imagination trop fertile des poètes antiques. Et si les spécialistes se trompaient ? Et si une effroyable série de catastrophes naturelles avait bel et bien réduit nos ancêtres préhistoriques à une poignée d'individus disséminés sur la surface du globe, dans différentes régions très éloignées les unes des autres, et sans possibilité de contact mutuel ?

L'époque en question, si nous remontons un jour jusqu'à elle, devra correspondre aux mythes aussi parfaitement que la pantoufle de vair au pied de Cendrillon. Dans notre quête, cependant, il sera bien évidemment inutile de nous attarder sur les temps antérieurs à l'apparition sur notre planète d'êtres humains dignes de ce nom. L'*Homo habilis,* ou l'*Homo erectus*, voire l'*Homo sapiens neanderthalensis*, ne nous intéressent pas ici. Seul l'*Homo sapiens sapiens*,

notre propre espèce, doit retenir notre attention, et son apparition sur terre est somme toute fort récente.

Les paléontologues et préhistoriens, il est vrai, ne sont pas d'accord entre eux sur ce point. Certains, comme nous le verrons, soutiennent que les hominidés vivant il y a cent mille ans étaient déjà nos semblables. D'autres font remonter l'apparition de l'homme actuel à une période plus récente (entre 40 et 35 000 ans avant notre ère). D'autres encore, plaident pour un compromis (-50 000 ans). Mais aucune date ne peut être avancée avec certitude. « L'origine de l'homme "moderne" – la sous-espèce appelée *Homo sapiens sapiens* – constitue l'un des grands problèmes que la paléoanthropologie n'a pas encore résolus », reconnaît un spécialiste.[1]

Les traces fossiles indiquent que l'évolution de l'espèce humaine a duré au bas mot trois millions et demi d'années. Les premières de ces traces sont celles laissées par un petit hominidé bipède, surnommé Lucy, dont les ossements ont été retrouvés en 1974 dans la partie éthiopienne de la Vallée du Grand Rift, en Afrique Orientale. Avec un volume cérébral de 400 cm^3 (moins du tiers du volume moyen d'aujourd'hui), Lucy, à n'en point douter, n'était pas encore un « homme ». Mais il ne s'agissait déjà plus d'un singe, dans la mesure où elle présentait des particularités remarquablement « humaines », notamment son maintien vertical, la forme de son bassin, ou encore sa dentition. Pour ces raisons (et d'autres), son espèce, dénommée l'*Australopithecus afarensis*, est considérée par la plupart des paléoanthropologues comme notre premier ancêtre direct.[2]

Il y a environ deux millions d'années, des représentants de l'*Homo habilis*, les « fondateurs » de la lignée *Homo* à laquelle nous appartenons nous-mêmes, commencèrent à laisser derrière eux leurs crânes et leurs squelettes fossilisés. Au fil des millénaires, cette espèce devait montrer des signes évidents d'évolution vers une forme toujours plus « gracile » et raffinée, dotée d'un cerveau plus volumineux, et d'une plus grande polyvalence. L'*Homo erectus*, qui cohabita avec l'*Homo habilis* avant de le supplanter, apparut il y a environ 1,6 million d'années avec une capacité cérébrale de l'ordre de 900 cm^3 (contre 700 cm^3 dans le cas de l'*Habilis*).[3]

Le million d'années suivant – jusqu'à environ 400 000 ans avant notre ère – ne vit aucun changement significatif en matière d'évolution ; du moins, aucun changement n'est attesté par des traces fossiles. Puis, si l'on en croit les paléoanthropologues, l'*Homo erectus* aurait laissé lentement – très lentement – place à l'*Homo sapiens :*

> « Il est difficile de dire à quelle époque précise la transition s'est opérée. Certains pensent que cette transition, qui s'est traduite par un agrandissement de la boîte crânienne et une diminution de la robustesse des os du squelette, débuta dès

-400 000 ans. Hélas ! on n'a tout simplement pas retrouvé assez de fossiles datant de cette importante période pour que l'on puisse savoir avec certitude ce qui s'est réellement passé. »[4]

Nous savons par contre avec certitude que *rien* ressemblant de près ou de loin à notre propre fameuse sous-espèce *Homo sapiens sapiens* n'a surgi du néant il y a quatre cent mille ans. Les spécialistes s'accordent pour dire que « l'*Homo sapiens* descend de l'*Homo erectus* »[5], et il est vrai qu'un certain nombre de populations « proto-sapiens » sont apparues entre -400000 et -100000. Malheureusement, la relation entre ces espèces intermédiaires et nous-mêmes est loin d'être clairement établie. On l'a vu, les premiers hominidés pouvant prétendre à faire partie du club très fermé de l'*Homo sapiens sapiens* seraient apparus, selon certains chercheurs, à la fin de cette période. Mais leurs restes sont très fragmentaires, et leur identification est loin d'être universellement acceptée. Le plus ancien de ces ossements, un fragment de boîte crânienne, daterait de -113000. A peu près à cette époque, également, l'*Homo sapiens neanderthalensis* serait apparu pour la première fois, une sous-espèce tout à fait distincte que l'on connaît sous le nom d'« Homme de Neanderthal ».

Grand, fortement musclé, et doté d'une arcade sourcilière proéminente et d'un visage saillant, l'Homme de Neanderthal avait un volume cérébral moyen plus important que les humains modernes (140 cm^3 contre 130 cm^3). La possession d'un cerveau aussi gros constituait sans aucun doute un atout pour ces « créatures intelligentes, sensibles et ingénieuses ». Les traces fossiles suggèrent qu'elles formaient l'espèce dominante sur la planète entre -100000 et -40000. A un certain moment pendant cette longue période, l'*Homo sapiens sapiens* s'imposa, laissant derrière lui, à partir de -40000, des restes fossiles qui sont indiscutablement ceux d'humains modernes, et supplantant définitivement l'*Homo neanderthalensis* vers -35000.[6]

En résumé, des êtres humains comme nous-mêmes, que nous pourrions croiser dans la rue sans manifester de surprise s'ils étaient rasés et portaient des vêtements modernes, seraient apparus au plus tôt il y a cent quinze mille ans, au plus tard il y a cinquante mille ans. Il s'ensuit que si les récits mythiques que nous avons passés en revue sont bel et bien le reflet d'une période de bouleversements géologiques et climatiques vécue par l'humanité, ces bouleversements ont eu lieu pendant les cent quinze mille dernières années, et, plus probablement, pendant les cinquante mille dernières années.

La pantoufle de Cendrillon

La géologie et la paléoanthropologie nous apprennent – curieuse coïncidence – que le début de la dernière période glaciaire et l'émergence de l'homme moderne se chevauchent plus ou moins. Le fait que l'on en sache si peu sur l'une comme sur l'autre est également curieux.

En Amérique du Nord, la dernière ère glaciaire est appelée la « glaciation du Wisconsin » (d'après les dépôts rocheux trouvés dans l'Etat américain du Wisconsin) et sa première phase aurait commencé selon les géologues il y a cent quinze mille ans. La calotte glaciaire n'aurait pas cessé, après cela, d'avancer et de reculer, la plus forte accumulation s'étant produite entre -60 000 et -14 000. Le processus culmina avec l'Avancée de Tazewell, qui vit la glaciation atteindre son maximum vers l'an 15000 av. J.-C. Au cours des deux millénaires suivants, des millions de kilomètres carrés de glace fondirent, pour des raisons qui n'ont jamais été véritablement élucidées, et vers -8 000, la glaciation du Wisconsin aurait complètement pris fin.

L'Ere glaciaire fut un phénomène planétaire, qui affecta aussi bien l'hémisphère nord que l'hémisphère Sud ; des conditions géologiques et climatiques semblables à celles qu'on vient d'évoquer prévalurent ainsi dans de nombreuses autres parties du monde (notamment en Asie orientale, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Amérique du Sud). Il y eut une glaciation massive en Europe, où la glace progressa à partir de la Scandinavie et de l'Ecosse, pour recouvrir finalement la quasi-totalité de la Grande-Bretagne, de la Pologne et de la Russie, l'ensemble de la Suisse, et de grandes parties de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Italie et de la France. (Connue des spécialistes sous le nom de la glaciation de Würm, cette période glaciaire européenne commença il y a environ soixante-dix mille ans, un peu plus tard que son équivalent américain, mais atteignit son maximum à peu près au même moment, il y a dix-sept mille ans, pour connaître le même recul rapide, et prendre fin à la même date).[7]

Les grandes dates de la chronologie de l'Ere glaciaire semblent ainsi être les suivantes :

1) environ -60 000, lorsque les glaciations du Wisconsin, de Würm et autres étaient déjà largement en place ;
2) vers -17 000, lorsque les calottes glaciaires atteignirent leur extension maximale aussi bien dans l'Ancien Monde que dans le Nouveau ;
3) les sept mille années de régression des glaces qui suivirent.

L'émergence de l'*Homo sapiens* coïncide ainsi avec une longue période de bouleversements climatiques et géologiques – une période marquée, avant tout, par un froid et des inondations terribles. Les

nombreux millénaires pendant lesquels les glaces s'étendirent inexorablement constituèrent vraisemblablement une expérience terrifiante pour nos ancêtres, mais ces derniers sept mille ans de *dé*glaciation doivent avoir été pires encore.

N'en tirons pas de conclusions trop rapides quant au degré de développement social, religieux, scientifique ou intellectuel des êtres humains qui survécurent à un environnement aussi difficile. L'idée reçue selon laquelle il s'agissait exclusivement de populations primitives vivant dans des grottes pourrait être fausse. En réalité, on sait peu de chose à leur sujet ; tout ce que l'on peut dire, ou presque, est qu'il s'agissait d'hommes et de femmes exactement semblables à nous, tant sur le plan physiologique que psychologique.

Il est possible qu'ils aient été à plusieurs reprises, lors des bouleversements qu'ils subirent, menacés d'extinction totale ; il est également possible que les grands mythes du déluge et autres cataclysmes, auxquels les spécialistes n'accordent aucune valeur historique, aient en fait été forgés à partir de récits et de témoignages directs d'événements réels. Comme nous le verrons au chapitre suivant, si nous cherchons une époque qui corresponde aussi parfaitement aux mythes que la pantoufle de vair au pied de Cendrillon, il semblerait que la dernière ère glaciaire fasse l'affaire.

27

La face de la terre s'obscurcit et une pluie noire commença à tomber

De terribles forces se déchaînèrent contre toutes les créatures vivantes pendant la dernière période glaciaire. On mesurera l'ampleur des souffrances qu'elles infligèrent à l'humanité en observant les traces de leurs conséquences sur d'autres grandes espèces. Ces traces sont souvent déroutantes. Comme le remarqua Charles Darwin au retour de son voyage autour du monde :

> « Personne n'a pu être plus que moi frappé d'étonnement par le phénomène de l'extinction des espèces. Quelle ne fut pas ma surprise, par exemple, lorsque je trouvai à La Plata la dent d'un cheval enfouie avec les restes de mastodontes, de mégathériums, de toxodontes et autres mammifères géants éteints, qui tous avaient coexisté à une époque géologique récente avec des coquillages encore vivants. En effet, le cheval, depuis son introduction en Amérique du Sud par les Espagnols, est redevenu sauvage dans tout le pays et s'est multiplié avec une rapidité sans pareille ; je devais donc me demander quelle pouvait être la cause de l'extinction du cheval primitif, dans des conditions d'existence si favorables en apparence ? »[1]

On doit bien sûr chercher la réponse dans l'ère glaciaire. C'est la cause de la disparition des premiers équidés américains, et d'un certain nombre d'autres mammifères. Ces extinctions ne furent en aucune façon limitées au Nouveau Monde. Pendant cette longue

période de glaciation, plusieurs *vagues* d'extinctions distinctes eurent lieu dans différentes parties du globe, pour différentes raisons et à des moments différents. Dans toutes les régions, la grande majorité des espèces éteintes disparurent pendant les sept derniers millénaires de l'ère glaciaire – entre -15000 et – 8000.[2]

A ce stade de notre enquête, il est encore trop tôt pour tenter de déterminer la nature exacte des événements climatiques et géologiques associés aux diverses avancées et régressions des glaces qui entraînèrent la disparition des animaux. On peut raisonnablement imaginer que des raz de marée, des tremblements de terre, des ouragans, et des avancées et des retraites soudaines des conditions glaciaires jouèrent un rôle important. Mais, quel que soit le scénario retenu, on constatera surtout le fait que les extinctions massives d'animaux ont été provoquées par les cataclysmes de la dernière période glaciaire.

Ces cataclysmes, notait Darwin dans le journal de son voyage autour du monde, doivent avoir ébranlé « la structure entière du globe ».[3] Dans le Nouveau Monde, par exemple, plus de soixante-dix genres de grands mammifères s'éteignirent entre -15000 et -8000, notamment tous les membres nord-américains de sept familles différentes, et un ordre complet, les Proboscidés.[4] Ces disparitions à grande échelle, qui se traduisirent probablement par l'anéantissement de plus de quarante millions d'animaux, ne furent pas également réparties sur l'ensemble de la période ; au contraire, l'écrasante majorité des extinctions est concentrée sur moins de deux mille ans, entre -11000 et – 9000. A titre de comparaison, pendant les trois cent mille années précédentes, seuls une vingtaine de genres ont disparu.[5]

Le même scénario d'extinctions massives et tardives se répéta dans l'ensemble de l'Europe et de l'Asie. Même la lointaine Australie n'en fut pas exempte, perdant au moins dix-neuf genres de grands vertébrés, et pas seulement des mammifères, en un laps de temps relativement court.

Alaska et Sibérie : la glaciation soudaine

Les régions septentrionales de l'Alaska et de la Sibérie semblent avoir été les plus touchées par les terribles bouleversements climatiques survenus entre -13000 et -11000. Dans un gigantesque ossuaire longeant la limite de la zone arctique, les restes d'un nombre incalculable de grands animaux ont été retrouvés – dont un grand nombre de carcasses avec de la chair encore intacte, et d'étonnantes quantités de défenses d'éléphants parfaitement conservées. De fait, dans les deux régions, des carcasses de mammouths ont été découpées pour nourrir des chiens de traîneau, et des steaks de mammouth

ont figuré sur les menus de restaurants de Fairbanks.[6] « Des centaines de milliers de bêtes, selon Charles Hapgood, ont vraisemblablement été congelées juste après leur mort, et elles le sont restées, autrement la chair et l'ivoire auraient pourri... Une force extrêmement puissante fut certainement à l'œuvre pour provoquer pareil cataclysme. »[7]

Le Dr Dale Guthrie, de l'Institut de Biologie Arctique, s'est penché sur l'extraordinaire *diversité* des animaux qui vivaient en Alaska avant le onzième siècle avant notre ère :

> « En découvrant cette mixture exotique de tigres machérodes, de chameaux, de chevaux, de rhinocéros, d'ânes, de cerfs avec de gigantesques bois, de lions, de furets et d'antilopes, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur le monde dans lequel ces animaux vivaient. Cette grande variété d'espèces, si différentes de celles qu'on rencontre aujourd'hui, soulève implicitement cette question : leur environnement n'était-il pas, lui aussi, entièrement différent ? »[8]

En Alaska, les dépôts dans lesquels ces restes sont enfouis ont l'apparence d'un sable fin gris foncé. Congelés dans cette masse, selon les termes du professeur Hibben, de l'Université du Nouveau Mexique, « gisent des membres d'animaux et des troncs d'arbres, mêlés dans un chaos indescriptible à des plaques de glace et des couches de tourbe et de mousse... Des bisons, des chevaux, des loups, des ours, des lions... Des troupeaux entiers d'animaux morts apparemment tous ensemble, balayés par un seul et même phénomène... De telles concentrations de restes d'origine animale ou humaine ne peuvent avoir été provoquées par des causes naturelles ordinaires ».[9] Des objets ouvragés en pierre ont par ailleurs été retrouvés « congelés *in situ* à de grandes profondeurs, et en association avec des spécimens de la faune de l'ère glaciaire, ce qui confirme que les hommes étaient contemporains des espèces éteintes en Alaska ».[10]

> « Dans l'ensemble des dépôts alaskans, précise Charles Hapgood, on trouve également la trace de perturbations atmosphériques d'une violence inouïe. Mammouths et bisons furent broyés et laminés comme si la colère de Dieu s'était abattue sur la terre. A un endroit, on a trouvé une patte et une épaule d'un mammouth avec des quartiers de chair, des ongles et des poils encore accrochés aux os noircis. Non loin de là, on pouvait voir le cou et le crâne d'un bison avec les vertèbres maintenues ensemble par des tendons et des ligaments, et l'enveloppe externe chitineuse des cornes était encore intacte. Il n'y avait pas de traces de coups de couteau

> ou d'autres instruments coupants, comme cela aurait été le cas si des chasseurs avaient été les auteurs du massacre. Les animaux étaient simplement démembrés et éparpillés sur de vastes étendues comme des brins de paille, même si certains d'entre eux pesaient plusieurs tonnes. Des troncs d'arbres, également broyés et écrasés, étaient mêlés de manière inextricable aux milliers d'ossements, et le tout était recouvert de dépôts de sable fin gelé. »[11]

Le même tableau peut être dressé en Sibérie, où des cataclysmes géologiques et des changements climatiques catastrophiques ont eu lieu à la même époque. Là, les cimetières de mammouths gelés, véritables « mines » d'ivoire exploitées depuis l'époque romaine, fournissaient encore vingt mille paires de défenses par décennie au début du vingtième siècle.[12]

A nouveau, le même mystérieux facteur semble être la cause de ces extinctions massives. Avec leur fourrure et leur peau épaisse, les mammouths étaient armés pour résister aux plus grands froids, et il n'est pas surprenant qu'on ait retrouvé leurs restes en Sibérie. Le fait que des êtres humains aient péri en même temps qu'eux[13] est par contre plus difficile à expliquer – sans parler d'un grand nombre d'autres animaux que l'on peut difficilement considérer comme des espèces adaptées au froid.

> « Un très grand nombre de créatures herbivores, notamment des rhinocéros, des antilopes, des chevaux et des bisons, ainsi qu'un certain nombre d'animaux carnivores, tels que les félidés machérodes, qui chassaient les premières, vivaient dans les plaines de la Sibérie septentrionale... Comme les mammouths, poursuit Hapgood, ces animaux ont été retrouvés dans l'Extrême-nord de la Sibérie, sur les rives de l'océan Arctique, et encore plus au nord, dans les îles Liakhov et de Nouvelle-Sibérie, non loin du pôle Nord. »[14]

Des chercheurs ont confirmé que sur les trente-quatre espèces animales qui vivaient en Sibérie avant les cataclysmes du onzième siècle avant Jésus-Christ – notamment le mammouth d'Ossip, le cerf géant, la hyène et le lion troglodytes –, pas moins de vingt-huit étaient adaptées à des conditions climatiques *tempérées*.[15] Dans ce contexte, l'une des particularités les plus troublantes de ces extinctions, qui va à l'encontre de ce que les conditions climatiques et géographiques actuelles laisseraient supposer, est que plus on va vers le nord, plus les restes de mammouths et d'autres animaux sont nombreux. Selon les explorateurs qui les découvrirent, le sol de certaines des îles de Nouvelle-Sibérie – situées largement au nord du cercle

arctique – était formé presque entièrement d'ossements et de défenses de mammouths ![16] On en conclura, avec le paléontographe français du dix-neuvième siècle Georges Cuvier, que « cette gelée éternelle n'occupait pas auparavant les lieux où [ces quadrupèdes] ont été saisis, car ils n'auraient pas pu vivre sous une pareille température. C'est donc le même instant qui a fait périr les animaux, et qui a rendu glacial le pays qu'ils habitaient ».[17]

D'autres indices suggèrent qu'une glaciation soudaine eut lieu en Sibérie au onzième siècle avant notre ère. Alors qu'il explorait les îles de Nouvelle-Sibérie, le baron russe Eduard von Toll découvrit les restes « d'un tigre machérode, et un arbre fruitier qui était haut de trente mètres lorsqu'il se tenait debout. L'arbre était bien conservé dans le permafrost, avec ses racines et ses graines. Des feuilles et des fruits pendaient encore à ses branches... A présent, le seul représentant de la végétation arbustive dans l'archipel est un saule haut d'à peine trois centimètres ».[18]

Les aliments que les animaux éteints venaient d'ingérer au moment où ils périrent témoignent également du changement cataclysmique qui frappa la Sibérie au début de cette grande glaciation : « Les mammouths moururent soudainement, assaillis par un froid intense, et en très grand nombre. La mort vint si vite que la végétation dont ils se nourrissaient n'était pas encore digérée... Herbes, jacinthes, renoncules, roseaux et haricots sauvages ont été retrouvés, encore identifiables et intacts, dans leur bouche et leur estomac. »[19]

Il va sans dire qu'une telle flore ne pousse plus nulle part en Sibérie aujourd'hui. Sa présence sous ces latitudes au onzième siècle avant Jésus-Christ nous oblige à reconnaître que le Nord de l'Eurasie jouissait alors d'un climat clément et propice à la végétation – un climat tempéré, voire chaud. Mais pourquoi la *fin* de la dernière ère glaciaire dans d'autres parties du monde correspond-elle au *début* d'un hiver mortel dans cet ancien paradis ? Nous tenterons de répondre à cette question dans la huitième partie du présent ouvrage. On retiendra cependant d'ores et déjà qu'à un certain moment, il y a douze ou treize mille ans, un gel destructeur s'est abattu avec une soudaineté terrifiante sur la Sibérie et qu'il n'a, depuis, jamais relâché son emprise. Comme l'Airyana Vaejo des légendes mazdéennes, une terre qui jouissait jusque-là de sept mois d'été fut tout à coup transformée en un désert de glace et de neige, subissant dix mois d'un hiver extrêmement rigoureux.[20]

Un millier de Krakatoas simultanés

De nombreux mythes de cataclysmes parlent de froids terribles, de cieux obscurcis, de pluies noires, brûlantes, poisseuses. Pendant des

siècles, il en a vraisemblablement été ainsi dans l'ensemble de l'arc de mort comprenant la plus grande partie de la Sibérie, l'Alaska et le Nord du Canada. Là, « des couches de cendres volcaniques se superposent dans les profondeurs des dépôts, mêlées parfois aux accumulations d'ossements et de défenses. Il ne fait aucun doute que des éruptions volcaniques d'une intensité terrifiante ont coïncidé avec les extinctions animales. »[21]

Un très grand nombre d'indices attestent une activité volcanique exceptionnelle pendant la régression de la calotte glaciaire du Wisconsin. Loin au sud des dépôts gelés de l'Alaska, des milliers d'animaux préhistoriques et de plantes furent engloutis, tous d'un seul coup, dans les fameuses fosses à goudron de La Brea, près de Los Angeles. Bisons, chameaux, chevaux, ours, mammouths et mastodontes, ainsi qu'au moins sept cents tigres machérodes furent exhumés dans ces fosses. Un squelette humain désarticulé fut également découvert, dans une gangue de bitume, au milieu d'ossements de vautours appartenant à des espèces disparues. D'une manière générale, les vestiges de La Brea – brisés, écrasés, broyés, déformés, formant une masse hétéroclite – parlent avec éloquence d'un cataclysme volcanique soudain et effroyable.[22]

Des restes semblables d'oiseaux et de mammifères caractéristiques de la fin de la période glaciaire ont été découverts dans une couche d'asphalte en deux autres endroits de Californie. Dans la vallée de San Pedro, des squelettes de mastodontes ont été découverts à la verticale, ensevelis sous une énorme masse de sable et de cendres volcaniques. Des fossiles ont également été retrouvés dans des amas de cendres volcaniques au fond du lac glaciaire de Floristan, dans le Colorado, et dans le Bassin de John Day, dans l'Oregon.

Les formidables éruptions à l'origine de tels dépôts ont certainement atteint leur intensité maximale à la fin de la glaciation du Wisconsin. Elles semblent cependant avoir été récurrentes pendant la plus grande partie de l'ère glaciaire, non seulement en Amérique du Nord, mais également dans le reste du Nouveau Monde, dans l'Atlantique Nord, en Asie centrale, et au Japon.[23]

Il est difficile d'imaginer ce que ce volcanisme généralisé signifia pour les hommes qui vivaient en ces temps étranges et terribles. Mais ceux qui se souviennent des gigantesques nuages de poussière, de fumée et de cendres projetés dans la haute atmosphère par l'éruption du mont Saint Helens en 1980 comprendront qu'un grand nombre d'explosions similaires (survenant à intervalles réguliers sur une longue période en différents points du globe) n'aient pas seulement eu des effets dévastateurs au niveau local, mais qu'ils aient aussi provoqué une grave détérioration du climat mondial.

Le mont Saint Helens, selon les estimations qui ont été faites, aurait émis plus d'un kilomètre cube de roches. Il s'agit pourtant

d'une petite éruption en comparaison de celles de la période glaciaire.[24] Un exemple contemporain plus parlant serait celui du Krakatoa, le volcan indonésien qui entra en éruption en 1883 avec une telle violence que plus de trente-six mille habitants de la région périrent et que l'on entendit l'explosion à plus de cinq mille kilomètres de distance. A partir de l'épicentre du détroit de la Sonde, des *tsunamis* hauts de trente mètres balayèrent la mer de Java et l'océan Indien, projetant des bateaux à vapeur à plusieurs kilomètres à l'intérieur des terres et provoquant une montée des eaux jusqu'en Afrique orientale et sur les côtes occidentales du continent américain. Dix-huit kilomètres cubes de matière rocheuse et d'énormes quantités de cendres et de poussières furent ainsi « expectorées » par le volcan dans la haute atmosphère. Pendant plus de deux ans, sur l'ensemble de la planète, les cieux furent sensiblement plus sombres, et les couchers de soleil plus rouges. La température moyenne à l'échelle du globe baissa de manière notable pendant cette période, l'écran formé par les particules volcaniques en suspension dans l'air filtrant les rayons du soleil.[25]

Pendant ces phases d'activité volcanique intenses qui caractérisèrent l'ère glaciaire, nous devons envisager non pas un, mais plusieurs Krakatoas. Dans un premier temps, ces éruptions conjuguées provoquèrent un renforcement des conditions glaciaires ; la lumière du soleil étant voilée par les nuages de cendres incandescentes, les températures déjà basses continuèrent à chuter. Les volcans projetèrent également d'énormes quantités de gaz carbonique dans l'atmosphère. Ce dernier étant un gaz « à effet de serre », on peut raisonnablement supposer qu'une fois les poussières retombées pendant les périodes de calme relatif, un réchauffement général de la terre soit survenu. Plusieurs spécialistes attribuent précisément l'alternance des avancées et des reculs des calottes glaciaires à ces interactions du volcanisme et du climat.

Une inondation planétaire

Les géologues s'accordent pour considérer que les grandes calottes glaciaires du Wisconsin et de Würm achevèrent leur retrait en l'an 8000 av. J.-C. L'ère glaciaire était terminée. Cependant, les sept millénaires qui *précédèrent* cette date furent marqués par des perturbations climatiques et géologiques d'une ampleur difficile à imaginer. Frappées par toutes sortes de cataclysmes et de calamités, les rares tribus d'humains survivantes, éparpillées à la surface du globe, vécurent probablement dans une terreur permanente. Pendant les quelques périodes de répit, ces quelques rescapés se prirent certainement à espérer que le pire était passé. Mais avec la fonte des

glaciers géants, ces épisodes de tranquillité furent ponctués de violentes inondations. Par ailleurs, les fragments de l'écorce terrestre jusque-là comprimés contre l'asthénosphère[26] par des milliards de tonnes de glace furent libérées par le dégel et commencèrent à se soulever, parfois brusquement, provoquant des séismes dévastateurs et emplissant l'air de grondements terribles.

Certaines périodes furent pires que d'autres. Le gros des extinctions animales eut lieu entre -11000 et -9000, période marquée par des fluctuations du climat aussi violentes qu'inexpliquées. Selon les termes du géologue John Imbrie, « une révolution climatique eut lieu il y a environ onze mille ans ». On observe également à cette époque une augmentation très forte des taux de sédimentation, ainsi qu'une brusque augmentation (de 6 à 10°C) de la température des eaux de surface de l'océan Atlantique (attestée par l'étude des planctons fossiles).[27]

Une autre période troublée, marquée elle aussi par des extinctions massives, eut lieu entre -15000 et -13000. On a vu au chapitre précédent que les appareils glaciaires connurent leur extension maximale au moment de l'« avancée de Tazewell », il y a environ dix-sept mille ans, et qu'un dégel dramatique et prolongé s'ensuivit, entraînant la déglaciation de millions de kilomètres carrés en Amérique du Nord et en Europe en moins de deux mille ans.

On relève cependant des anomalies : tout l'Ouest de l'Alaska, le territoire du Yukon au Canada, et la plus grande partie de la Sibérie, y compris les îles de Nouvelle-Sibérie (aujourd'hui parmi les régions les plus froides du monde), restèrent libres de glaces jusqu'à ce que la période glaciaire approche de son terme. Ces régions n'acquirent leur climat actuel qu'il y a environ douze mille ans, lorsque les mammouths et d'autres grands mammifères furent gelés sur place.[28]

Ailleurs, le tableau est différent. La quasi-totalité de l'Europe était enfouie sous trois mille mètres de glace. Il en allait de même pour la plus grande partie de l'Amérique du Nord, où des glaciers avaient progressé à partir de la baie d'Hudson pour engloutir tout l'Est du Canada, la Nouvelle-Angleterre et une bonne part du Midwest jusqu'au 37e parallèle – largement au sud de Cincinnati et de la vallée supérieure du Mississippi, et plus qu'à mi-chemin de l'équateur.

On estime qu'au plus fort de la glaciation, il y a dix-sept mille ans, le volume total de glace qui recouvrait l'hémisphère Nord approchait seize milliards de mètres cubes, sans compter, bien sûr, les importants appareils glaciaires de l'hémisphère Sud. L'eau dont ces nombreux glaciers étaient formés provenait des mers et des océans, lesquels étaient alors cent vingt mètres plus bas que leur niveau actuel.[29]

C'est à ce moment que le balancier du climat revint brusquement en arrière. La fonte débuta soudainement, et affecta des régions très étendues. Les géologues désignent cette période de climat chaud sous

le nom de « phase de Bolling » (en Europe) et « de Brady » (en Amérique). Dans les deux régions, précise Charles Hapgood :

> « Un appareil glaciaire qui avait probablement mis quarante mille ans à se constituer disparut presque entièrement en moins de deux millénaires. Il est évident que ce phénomène ne peut être expliqué par les facteurs climatiques à action lente auxquels on a habituellement recours pour rendre compte du recul des glaciers... La rapidité de la déglaciation laisse penser qu'un facteur inhabituel a affecté le climat. Les dates suggèrent que ce facteur a fait sentir ses effets pour la première fois il y a environ seize mille cinq cents ans, qu'il a peut-être détruit les trois quarts des glaciers en deux mille ans, et que le gros de ces événements dramatiques a duré moins d'un millénaire. »[30]

La première conséquence de cette déglaciation fut une montée spectaculaire du niveau des mers – de cent, voire cent-vingt mètres.[31] Des îles et des isthmes disparurent et un grand nombre de zones côtières basses furent submergées. De temps en temps, des raz de marée déferlaient sur des régions plus élevées. Les eaux se retiraient, mais laissaient derrière elles des traces indélébiles de leur passage.

Sur le territoire actuel des Etats-Unis, des traces fossiles marines sont présentes le long de la côte du golfe du Mexique, à l'est du Mississippi, par endroits à des altitudes pouvant excéder soixante mètres. Dans le Michigan, les squelettes de deux baleines ont été retrouvés dans des fondrières recouvrant des dépôts glaciaires. En Géorgie, des dépôts marins apparaissent à plus de quarante-cinq mètres d'altitude. Au Texas, loin au sud de l'avancée la plus méridionale de la glaciation du Wisconsin, les restes de mammifères de la période glaciaire ont été découverts dans des dépôts marins. D'autres dépôts marins renfermant des phoques, des otaries et des baleines recouvrent le littoral des Etats du nord-est et la côte arctique du Canada. Les ossements d'une baleine ont été trouvés aux environs de Montréal, à environ cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer ; d'autres ont été mis au jour dans le Vermont et au nord du lac Ontario. Dans de nombreuses régions le long de la côte du Pacifique, des dépôts marins s'étendent sur plus de trois cents kilomètres à l'intérieur des terres.[32]

Dans le monde entier, les mythes relatifs au déluge décrivent de manière caractéristique et récurrente des scènes où des humains et des animaux fuient devant la montée des eaux et trouvent refuge sur les sommets des montagnes. Les traces fossiles confirment que ce scénario s'est effectivement produit pendant la fonte des appareils glaciaires, et que les montagnes n'étaient pas toujours assez hautes

pour offrir un refuge aux hommes cherchant à fuir les cataclysmes. Par exemple, des failles dans des rochers, sur les sommets des monts du Massif central, en France, sont remplies de « brèche osseuse » – des débris d'ossements de mammouths, de rhinocéros et d'autres animaux. Le sommet du mont Genay, en Bourgogne, est « surmonté d'une strate de brèche contenant les restes de mammouths, de rennes, de chevaux et d'autres animaux ». Beaucoup plus au sud, « une molaire humaine et des silex taillés par l'homme paléolithique furent découverts au milieu d'ossements animaux ».[33]

Des restes d'hippopotames et d'autres mammifères (mammouths, rhinocéros, chevaux, ours, bisons, loups et lions) ont été exhumés en Angleterre, non loin de Plymouth, sur la Manche. Les collines des environs de Palerme, en Sicile, ont livré une « extraordinaire quantité d'os d'hippopotames – une véritable hécatombe ». Sur la base de ces données (entre autres indices), Joseph Prestwick, professeur de géologie à l'Université d'Oxford à la fin du siècle dernier, conclut que l'Europe occidentale, de l'Angleterre à la Sicile, fut entièrement submergée à plusieurs reprises lors de la fonte subite des appareils glaciaires :

> « Par milliers, les animaux se retirèrent tout naturellement, lors de la montée des eaux, sur les hauteurs de l'intérieur des terres, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes menacés d'engloutissement... Réfugiés dans les grottes les plus faciles d'accès, ils finirent par s'entredévorer, avant d'être surpris par les eaux et anéantis... Des roches et autres débris, charriés par les courants, brisèrent et broyèrent les ossements... Certaines communautés humaines, en ces temps préhistoriques, ont certainement souffert de ces cataclysmes à répétition. »[34]

Il est probable que de telles inondations survinrent en Chine à peu près à la même époque. Dans des grottes près de Pékin, des ossements de mammouths et de buffles ont été retrouvés à côté de restes de squelettes humains. Plusieurs spécialistes expliquent que l'on ait retrouvé en Sibérie des milliers de carcasses de mammouths inextricablement mêlées à des troncs d'arbres broyés par « un gigantesque raz de marée ». Celui-ci aurait « anéanti des forêts entières et englouti des milliers d'animaux dans une marée de boue. Dans les régions polaires, ce conglomérat aurait gelé, ce qui explique que les traces de ce cataclysme se soient conservées jusqu'à notre époque ».[35]

Dans toute l'Amérique du Sud, des fossiles de la période glaciaire ont également été retrouvés. Dans ces gisements, « d'étranges animaux (herbivores et carnivores) sont étroitement mêlés à des ossements humains. Non moins significative est l'association, sur de très vastes étendues, de terre et d'animaux marins fossilisés, enchevêtrés

dans le plus grand chaos, et pourtant ensevelis dans la même strate géologique ».[36]

L'Amérique du Nord fut elle aussi frappée par des inondations cataclysmiques. En fondant, les appareils glaciaires dits « du Wisconsin » créèrent momentanément de vastes lacs, qui se remplirent à une vitesse inconcevable. Les eaux noyèrent tout sur leur passage, avant de se retirer quelques centaines d'années plus tard. Le lac Agassiz, par exemple, le plus grand lac glaciaire du Nouveau Monde, occupa pendant près d'un millénaire une superficie de plus de 290 km², couvrant de grandes parties des Etats actuels du Manitoba, de l'Ontario et du Saskatchewan, au Canada, et du Dakota du Nord et du Minnesota, aux Etats-Unis. [37]

Des hommes, ou des dieux ?

On a longtemps cru que l'homme n'avait atteint le Nouveau Monde qu'aux alentours de l'an -9000, mais de récentes découvertes ont repoussé cet « horizon » plus loin dans le passé. Des outils en pierre datant de -25000 ont été identifiés par des chercheurs canadiens dans l'Old Crow Basin, dans le district du Yukon, en Alaska. En Amérique du Sud, dans des régions aussi méridionales que le Pérou ou la Terre de Feu, on a retrouvé des restes humains et des objets ouvragés pouvant être datés avec certitude de 20 000 ans avant notre ère. On peut raisonnablement affirmer aujourd'hui, grâce à un faisceau d'indices convaincants, que « le peuplement du continent américain a commencé il y a au moins trente-cinq mille ans, et, surtout, qu'il est le résultat de plusieurs vagues de migrations distinctes et successives ».[38]

Ces premiers Américains, qui auraient migré de Sibérie en Alaska par l'isthme qui reliait alors l'Asie au Nouveau Monde (le détroit de Bering n'existait pas encore), auraient été confrontés à des conditions climatiques particulièrement difficiles entre -15000 et -8000. C'est alors que les glaciers du Wisconsin commencèrent à fondre simultanément, provoquant une montée des eaux, sur l'ensemble de la planète, de plus de cent mètres, phénomène qui coïncida avec des bouleversements géologiques et climatiques sans précédent. *Pendant sept mille ans*, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques et des inondations dévastatrices, entrecoupés de brèves périodes de répit, semblent avoir marqué la vie quotidienne des peuples du Nouveau Monde. Peut-être est-ce la raison pour laquelle un si grand nombre de leurs mythes parlent avec tant de conviction de feux, de déluges, de périodes d'obscurité, et de la création et de la destruction de plusieurs « Soleils » successifs.

Les mythes du Nouveau Monde présentent à cet égard de fortes

ressemblances avec ceux de l'Ancien. Dans le monde entier, une remarquable uniformité peut être observée sur des thèmes tels que la « grande inondation », le « grand froid », ou, encore, le « temps du grand dérangement ». Les mêmes faits forment la matière de ces légendes d'un continent à l'autre ; c'est, après tout, compréhensible, dans la mesure où l'ère glaciaire et ses conséquences constituèrent un phénomène planétaire. Beaucoup plus curieuse est la manière dont les mêmes thèmes symboliques réapparaissent dans tous les récits : l'homme juste et sa famille, l'avertissement donné par un dieu, les semences de toutes les choses vivantes préservées, le vaisseau salvateur, l'enfermement pour se protéger du froid, le tronc d'arbre dans lequel les procréateurs de l'humanité future se cachent, les oiseaux et autres créatures relâchés après l'inondation, etc.

N'est-il pas étrange qu'un si grand nombre de ces mythes contiennent des descriptions de personnages tels que Quetzalcoatl et Viracocha, venus, disent les récits, « en des temps obscurs », après l'inondation, pour enseigner l'architecture, la science et le règne de la loi aux tribus survivantes disséminées sur la surface du globe ?

Qui étaient ces héros civilisateurs ? Sont-ils des créations imaginaires de l'homme primitif ? Etaient-ce des dieux, ou des hommes ? Dans ce dernier cas, ces héros auraient-ils utilisé les mythes pour transmettre leurs connaissances scientifiques à travers le temps ?

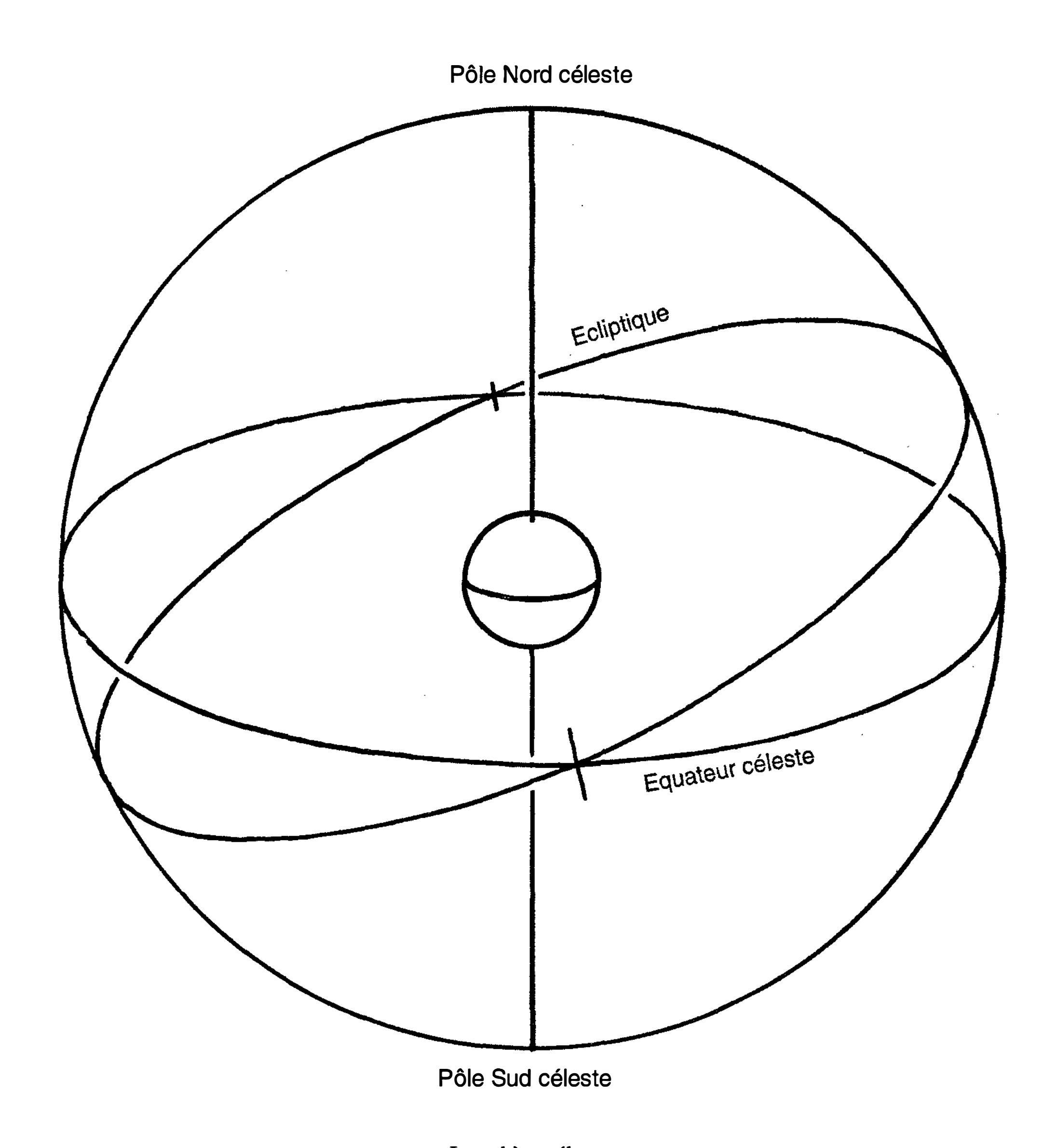
De telles hypothèses pourront paraître fantaisistes, mais, comme nous le verrons bientôt, des données astronomiques d'une précision troublante réapparaissent régulièrement dans certains mythes, et ceux-ci semblent aussi anciens et aussi universellement répartis que ceux relatifs au déluge.

D'où ces données pré-scientifiques proviennent-elles ?

V

2. LE CODE PRÉCESSIONNEL

Le Mystère des Mythes



La sphère céleste

28

La machinerie céleste

« Aux yeux d'un lecteur moderne, un texte sur la mécanique céleste ne peut qu'être émaillé de formules mathématiques complexes, commentées dans un jargon abscons (...). Ce lecteur ne conçoit pas que des connaissances du même ordre aient pu être un jour exprimées dans une langue simple et " imagée ". Il est incapable ne serait-ce que d'envisager une telle possibilité. Les réalisations tangibles des civilisations de l'Antiquité – pour ne mentionner que les pyramides ou la métallurgie – prouvent cependant sans l'ombre d'un doute que des hommes doués d'une rare intelligence étaient à l'œuvre dans les coulisses, des hommes dont on attendrait aujourd'hui qu'ils utilisent un langage scientifique. »[1]

Ces mots sont de Giorgio de Santillana, ancien titulaire de la chaire d'histoire des sciences au M.I.T. d'Harvard, aujourd'hui décédé. Dans les chapitres qui suivent, nous nous attarderons sur ses investigations révolutionnaires dans le domaine de la mythologie antique. Le résultat de ses recherches tient cependant dans cette proposition : il y a très longtemps, des « hommes doués d'une rare intelligence » ont conçu un « code » permettant de dissimuler la terminologie technique d'une science astronomique avancée derrière le langage simple des mythes.

Santillana dit-il vrai ? Et, s'il dit vrai, qui étaient ces « hommes intelligents » – ces astronomes, ces anciens savants – qui œuvraient dans les coulisses de la préhistoire ?

Rappelons d'abord quelques données essentielles.

La ronde infernale des cieux

La terre effectue une révolution complète autour de son axe toutes les vingt-quatre heures et sa circonférence au niveau de l'équateur est de 40 067 km. Il s'ensuit qu'un homme se tenant sur l'équateur est en fait en mouvement, tournant avec la planète à une vitesse d'environ 2 500 km/h.

Vue de l'espace, depuis un point situé au-dessus du pôle Nord, la terre tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Mais tout en tournant quotidiennement autour de son axe, la terre décrit également une orbite autour du soleil (là encore dans le sens contraire des aiguilles d'une montre), selon une trajectoire légèrement elliptique, parcourant la distance phénoménale de 107 000 km en une heure.

En d'autres termes, notre planète file dans l'éther à la vitesse de 29,6 km *par seconde.*

L'axe de rotation de la terre est légèrement incliné par rapport au plan de son orbite (formant un angle d'environ 23,5° par rapport à la verticale). Cette inclinaison de la terre, qui détermine les saisons, est appelée en langage scientifique « obliquité ». Quant au cercle d'intersection du plan de l'orbite terrestre avec la sphère céleste, on l'a vu au chapitre 11, il porte le nom d'« écliptique ».

Les astronomes parlent également de l'« équateur céleste », qui est une extension du plan de l'équateur terrestre dans la sphère céleste.

L'équateur céleste est aujourd'hui incliné d'environ 23,5° par rapport à l'écliptique, parce que l'axe de la terre est incliné de 23,5° par rapport à la verticale. Mais cette « obliquité de l'écliptique » n'est pas immuable.

Bien au contraire, comme nous l'avons vu au chapitre 11 à propos de la datation de la cité andine de Tiahuanaco, elle est sujette à de constantes, bien que très lentes, oscillations. Celles-ci ont une amplitude d'à peine trois degrés, l'axe de la terre se rapprochant le plus de la verticale à 22,1°, avant de s'en écarter à nouveau jusqu'à une inclinaison maximale de 24,5°. Un cycle complet, de 24,5° à 22,1°, et retour à 24,5°, dure approximativement 41 000 ans.[2]

Ainsi, notre frêle planète tournant sur elle-même oscille tout en parcourant sa trajectoire orbitale. Elle met une journée à tourner sur elle-même, et une année à tourner autour du soleil, mais une seule des oscillations de son axe de rotation dure quarante et un mille ans. Dans sa course à travers l'éternité, la terre, en effet, est soumise à un jeu de forces contradictoires, celles qui l'attirent vers le soleil, et celles qui pourraient l'entraîner à tout jamais vers l'immensité du ciel.

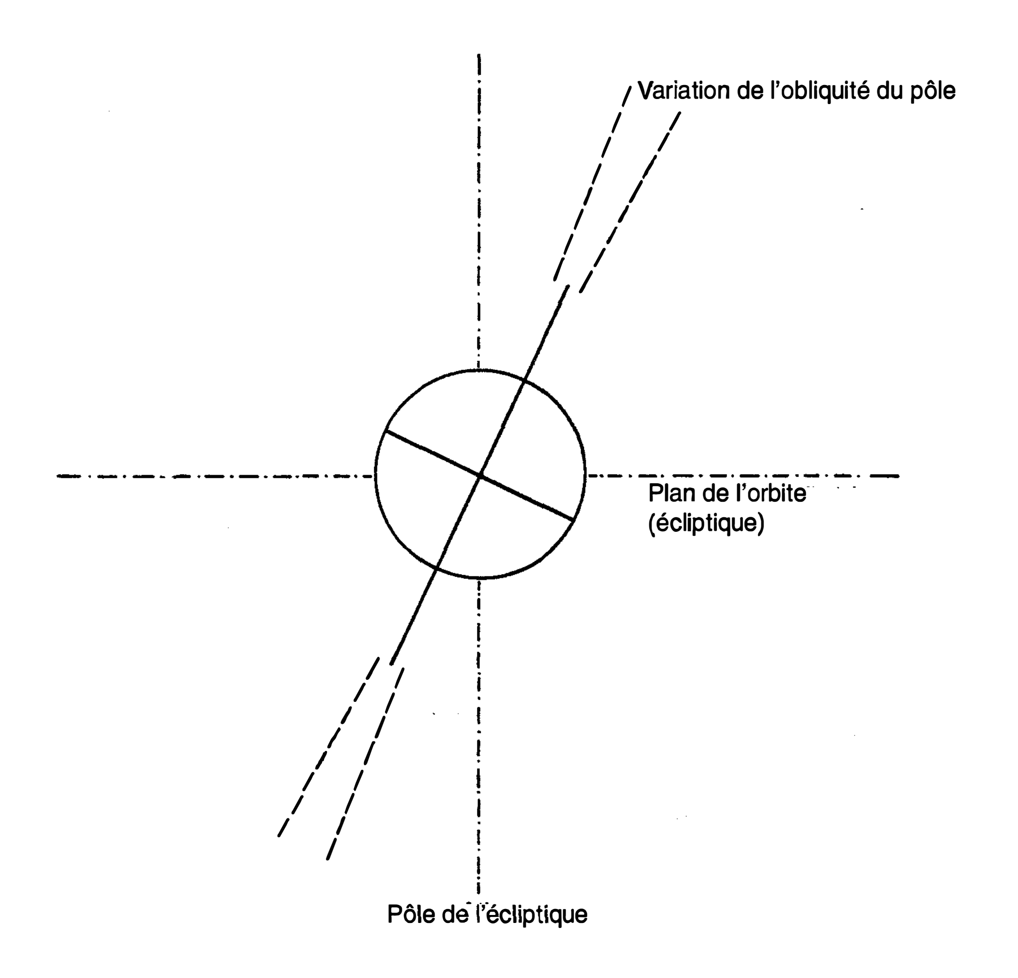
Un tir à la corde cosmique

On sait aujourd'hui que le domaine gravitationnel du soleil, dans les cercles intérieurs duquel la terre est retenue captive, s'étend sur plus de vingt-quatre trillions de kilomètres dans l'espace, soit la moitié de la distance qui le sépare de l'étoile la plus proche. La force d'attraction qu'il exerce sur notre planète est de ce fait considérable. La force de gravité des autres planètes avec lesquelles nous partageons le système solaire nous affecte également. Chacune d'elles exerce une force d'attraction qui tend à faire dévier la terre de sa trajectoire autour du soleil. Les planètes sont de tailles différentes, cependant, et orbitent autour du soleil à des vitesses différentes. L'influence gravitationnelle qu'elles exercent ensemble varie dans le temps de manière complexe, mais prévisible, et l'orbite de la terre varie constamment en conséquence. Dans la mesure où celle-ci est une ellipse, ces variations affectent son degré d'élongation, ou d'« excentricité ». Celui-ci varie entre une valeur basse proche de zéro (lorsque l'orbite a presque la forme d'un cercle parfait) et une valeur haute d'environ six pour cent, quand l'élongation est maximale.[3]

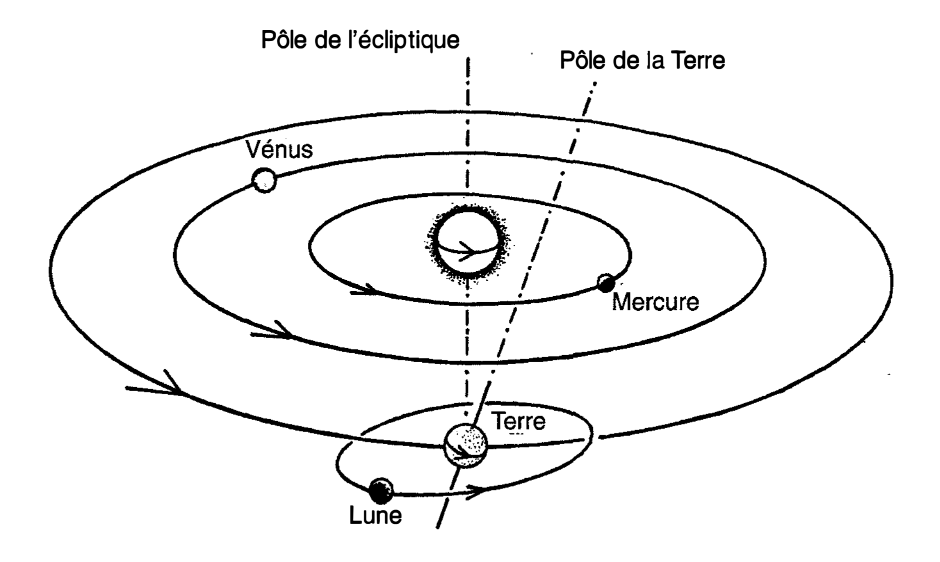
Il existe d'autres formes d'influences ou interactions planétaires. Ainsi, bien qu'aucune explication satisfaisante n'ait été donnée de ce phénomène, on sait que les fréquences radio à ondes courtes sont perturbées lorsque Jupiter, Saturne et Mars sont alignées[4]. Dans le même ordre d'idées, on a pu observer, comme le signalait un article du *New York Times* le 15 avril 1951, « une étrange corrélation entre les positions de Jupiter, Saturne et Mars, dans leurs trajectoires autour du soleil, et le déclenchement de violentes perturbations électriques dans la haute atmosphère de la terre – ce qui semblerait indiquer que les planètes et le soleil soient les rouages d'un mécanisme d'équilibre cosmico-électrique dont les effets se feraient sentir à plus d'un milliard de kilomètres du centre de notre système solaire. De telles interactions ne peuvent être expliquées par les théories astrophysiques actuelles. »

Les auteurs de l'article ne poussent pas plus loin leurs investigations. Ils ne savaient probablement pas que leurs constatations rejoignaient celles faites par Berosus, un historien, astronome et astrologue chaldéen du troisième siècle avant Jésus-Christ, qui avait étudié de manière approfondie les présages qui, selon lui, annonçaient la fin du monde. Il concluait dans ses *Fragments :* « Moi Berosus, interprète de Bellus, affirme que toutes choses sur terre seront promises aux flammes lorsque les cinq planètes s'assembleront en Cancer, disposées sur un même axe, de telle manière qu'une ligne droite pourrait passer par le centre de chacune de leurs sphères. »

On peut s'attendre à ce que la conjonction des cinq planètes qui



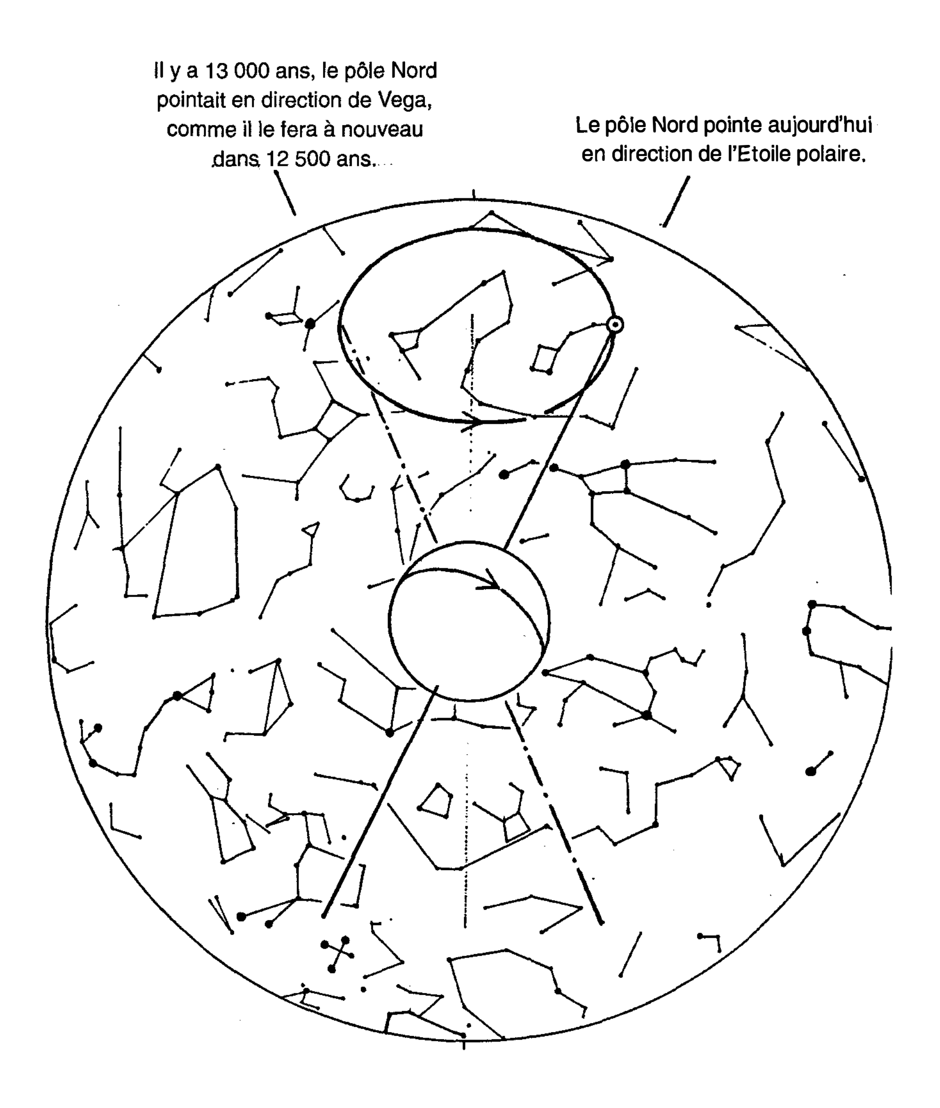
L'obliquité de l'écliptique varie de 22,1° à 24,5° en 41 000 ans.



Planètes intérieures du système solaire

doit avoir lieu le 5 mai 2000 – Neptune, Uranus, Vénus, Mercure et Mars se trouveront alors dans l'alignement de la terre et du soleil – provoque une sorte de lutte de traction à la corde céleste. On remarquera que les astrologues modernes qui ont déchiffré la date de la fin du « Cinquième Soleil » dans le calendrier maya ont calculé que les planètes seront alors disposées d'une manière très particulière, *si* particulière qu'« une telle conjonction ne survient que tous les 45 200 ans... On peut s'attendre à ce qu'une aussi extraordinaire conjonction produise des effets tout aussi extraordinaires ».[5]

Sans aller jusque-là, on ne peut nier que de multiples influences, dont un grand nombre ne sont pas encore pleinement comprises, semblent à l'œuvre à l'intérieur de notre système solaire. Parmi ces influences, celle exercée par notre propre satellite, la lune, est particulièrement forte. Les tremblements de terre, par exemple, surviennent plus souvent lorsque la lune est pleine ou lorsque la terre se trouve entre le soleil et la lune ; lorsque la lune est nouvelle, ou se trouve entre le soleil et la terre ; lorsque la lune est à l'aplomb du méridien du lieu frappé par la catastrophe ; et lorsque la lune atteint le point de son orbite où elle se trouve à la distance la plus courte de la terre.[6] En effet, lorsque la lune, tous les vingt-sept jours et huit heures, atteint ce point – son « périgée » –, sa force d'attraction augmente d'environ six pour cent. Ce phénomène influe non seulement sur les marées, mais aussi sur les mouvements du magma enfermé dans des « poches » à l'intérieur de la fine croûte terrestre (qui a été décrite comme un « sac en papier rempli de miel ou de mélasse


Il y a 13 000 ans, le pôle Nord
pointait en direction de Vega,
comme il le fera à nouveau
dans 12 500 ans.
Le pôle Nord pointe aujourd'hui
en direction de l'Etoile polaire.

Précession

tournant sur lui-même à une vitesse de plus de mille cinq cents kilomètres à l'heure au niveau de l'équateur, et filant dans l'espace à plus de 107 000 km/h sur son orbite »).[7]

La course erratique d'une planète difforme

Ces mouvements circulaires, bien sûr, génèrent d'énormes forces centrifuges, et celles-ci, comme Isaac Newton l'a démontré au dix-septième siècle, entraînent un renflement du « sac en papier » au niveau de l'équateur, avec, pour corollaire, un aplatissement des pôles. En conséquence, notre planète n'est pas une sphère parfaite, mais, plutôt, un « sphéroïde ellipsoïde ». Son rayon à l'équateur (6 377,07 km) est plus long, de 21,5 km environ, que son rayon polaire (6 355,42 km).

La terre étant aplatie, la force de gravité de la lune tend à infléchir l'axe de la terre de façon à ce qu'il devienne perpendiculaire à l'orbite de la lune. A un moindre degré, on peut dire la même chose du soleil.[8]

En sens inverse, le bombement équatorial agit à la manière de l'anneau d'un gyroscope pour maintenir la terre droite sur son axe. C'est cet effet gyroscopique qui empêche l'attraction du soleil et de la lune de modifier radicalement l'axe de rotation de la terre. La force que ces deux astres exercent conjointement est cependant assez importante pour provoquer une « précession » de l'axe – ce qui signifie que celui-ci décrit un lent mouvement de rotation dans le sens des aiguilles d'une montre, c'est-à-dire dans la direction opposée de celle de la rotation de la terre.

Ce mouvement particulier est la « signature » caractéristique de notre planète à l'intérieur de notre système solaire. Quiconque a, dans sa vie, fait pivoter une toupie, est capable d'en comprendre sans difficulté les causes. Une toupie, après tout, est une sorte de gyroscope. Lorsqu'elle tourne sans entrave, à pleine vitesse, la toupie se dresse à la verticale, mais à partir du moment où son axe dévie par rapport à la verticale, elle commence à adopter un autre comportement : un long mouvement de rotation obstiné, en sens inverse, décrivant dans l'espace un grand cercle imaginaire. Ce mouvement de rotation, appelé *précession*, modifie la direction vers laquelle l'axe pointe.

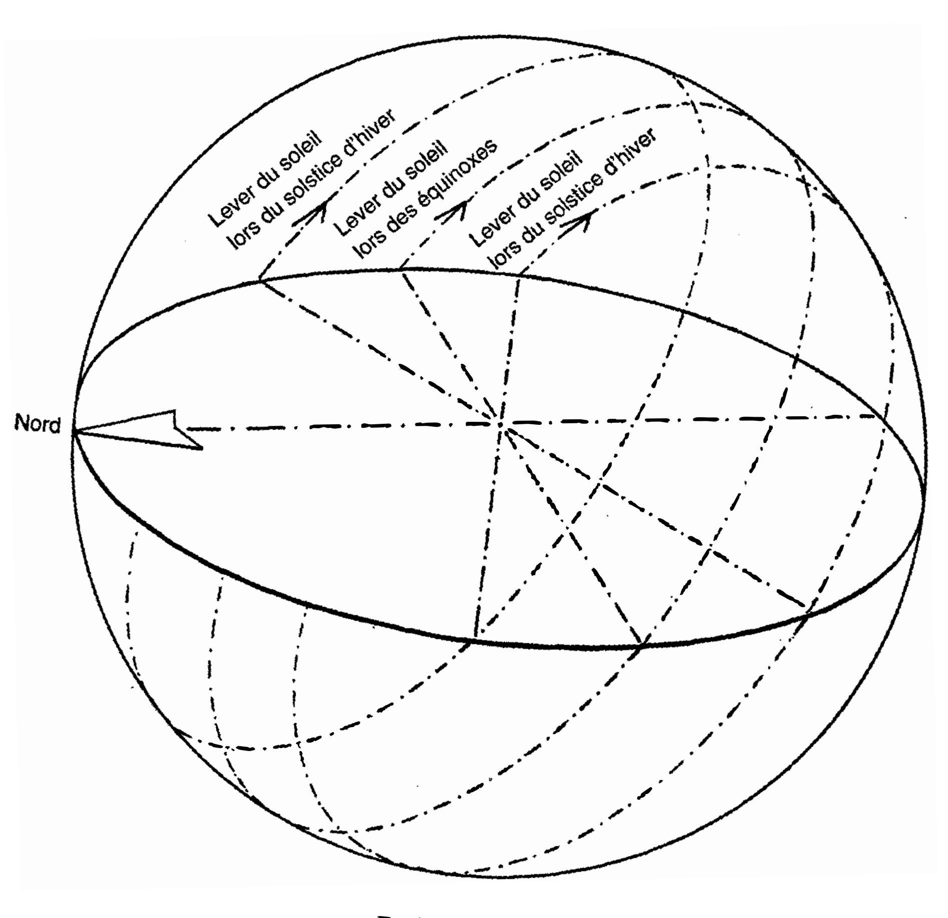
Une deuxième analogie, d'un esprit quelque peu différent, aidera peut-être à clarifier les choses :

1. Imaginons la terre, flottant dans l'espace, inclinée d'environ 23,5° par rapport à la verticale et effectuant une rotation complète autour de son axe toutes les vingt-quatre heures.
2. Imaginons que cet axe est un pivot massif, un essieu, traversant

la terre du pôle Nord au pôle Sud via son centre, et se prolongeant dans les deux directions.

3. Imaginez que vous êtes un géant arpentant le système solaire et que vous êtes chargé d'une mission. Vous vous approchez de la terre, laquelle, du fait de votre grande taille, ne vous semble pas plus grande qu'une meule.
4. Vous empoignez les deux extrémités de l'« essieu » traversant la terre. Vous tirez l'une d'elles vers vous, poussez l'autre.
5. Votre tâche ne consiste pas tant à modifier la rotation axiale de la terre, qu'à imprimer à celle-ci un *autre* mouvement : cette lente rotation, ou oscillation, dans le sens des aiguilles d'une montre appelée précession.
6. Pour remplir votre mission, vous devrez faire décrire à l'extrémité nord de l'axe un grand cercle dans l'hémisphère céleste boréal. Idem pour l'extrémité sud dans l'hémisphère austral. Cela suppose que vos mains et vos épaules décrivent un lent mouvement pivotant.
7. Soyez avertis, cependant. La meule de la terre est plus lourde qu'il n'y paraît – si lourde, en fait, qu'il vous faudra 25 776 ans[9] pour faire décrire aux deux extrémités de l'axe une rotation complète (au terme de laquelle elles devront retrouver exactement les mêmes positions par rapport au reste de la sphère céleste qu'au moment de votre arrivée).
8. A propos, maintenant que vous avez commencé, sachez que vous ne pourrez jamais vous arrêter. Dès qu'un cycle « précessionnel » est achevé, un autre doit commencer. Et ainsi de suite, jusqu'à la fin des temps...
9. Vous pouvez considérer ce phénomène comme l'un des mécanismes de base du système solaire, ou, si vous préférez, comme l'un des commandements fondamentaux de la volonté divine.

Au cours de ce processus, à mesure que vous manœuvrerez l'axe du globe dans l'éther, ses deux extrémités pointeront successivement en direction de différentes étoiles dans les latitudes polaires des deux hémisphères célestes nord et sud – comme si les étoiles circumpolaires étaient engagées dans une sorte de jeu de chaises musicales. Et ce qui maintient tout en mouvement est la précession axiale de la terre – un mouvement imprimé par de gigantesques forces gravitationnelles et gyroscopiques, c'est-à-dire régulier et prévisible. Ainsi, par exemple, l'étoile polaire boréale est l'Alpha Ursuae Minoris, mais de simples calculs sur ordinateur nous permettent d'affirmer avec certitude que sa place était occupée en l'an -3000 par Alpha Draconis. A l'époque des Grecs, l'étoile polaire était Béta Ursae Minoris, et, en l'an 14000, ce sera Véga.[10]



Equinoxes et solstices

La précession des équinoxes

Récapitulons les quelques données fondamentales concernant les mouvements de la terre et son orientation dans l'espace :

• Elle est inclinée d'environ 23,5° par rapport à la verticale, un angle qui varie d'un peu plus d'un degré par défaut et par excès tous les 41 000 ans.

• Un cycle précessionnel complet – le temps que mettent les deux extrémités imaginaires de l'axe de la terre à effectuer une rotation complète – dure 25 776 ans.

• L'angle sous lequel les rayons du soleil viennent frapper la terre détermine les saisons.

Notons également qu'il y a quatre moments astronomiques cruciaux dans l'année, marquant le début de chacune des quatre saisons. Ces moments (ou points cardinaux), qui revêtaient une immense importance pour les anciens, sont les solstices d'hiver et d'été et les équinoxes de printemps et d'automne. Les solstices (21 juin et 21 décembre) sont les deux époques où le soleil atteint son plus grand éloignement angulaire du plan de l'équateur. Les équinoxes, quant à elles, sont les deux périodes de l'année (20 mars et 22 septembre) où, le soleil « traversant » l'équateur, le jour a une durée égale à celle de la nuit.

Toute cette mécanique, qui inclut les variations saisonnières, est déterminée par l'inclinaison de notre planète, ou, pour être plus précis, par l'obliquité du plan équatorial terrestre sur le plan de l'écliptique. Le solstice d'été de l'hémisphère Nord correspond au point de l'orbite de la terre où le pôle Nord est le plus *rapproché* du soleil ; six mois plus tard, le solstice d'hiver marque le moment où le pôle Nord est le plus *éloigné* du soleil. Et, en bonne logique, la raison pour laquelle le jour et la nuit sont d'une durée parfaitement égale lors des équinoxes de printemps et d'automne est que celles-ci correspondent aux deux moments où l'axe de rotation de la terre est perpendiculaire au plan de l'« équateur » du soleil.

Le moment est venu d'examiner l'un des plus étranges phénomènes de la mécanique céleste – la « précession des équinoxes ». Pouvant être analysé et prévu avec une relative précision, il est par contre extrêmement difficile à observer et, surtout, à mesurer avec exactitude sans un matériel perfectionné.

Et dans ce phénomène réside peut-être la clef d'un des grands mystères du passé.

29

Un code antédiluvien

LE GRAND cercle d'intersection du plan de l'orbite terrestre avec la sphère céleste forme, on l'a vu, ce qu'on appelle l'écliptique. Les douze constellations du Zodiaque – Bélier, Taureau, Gémeaux, Cancer, Lion, Vierge, Balance, Scorpion, Sagittaire, Capricorne, Verseau et Poisson – forment sur 360° une ceinture d'étoiles s'étendant sur environ sept degrés au nord et au sud du plan de l'écliptique. Ces constellations ont chacun une taille et une configuration différentes, mais elles sont réparties de manière relativement régulière sur le pourtour virtuel de l'écliptique.

Pour traduire en image ce qui vient d'être dit, procédons comme suit : 1) marquons un point au centre d'une feuille blanche ; 2) dessinons un cercle autour de ce point ; 3) entourons ce cercle d'un autre cercle, plus grand.

Le point représente le soleil. Le plus petit des deux cercles concentriques représente l'orbite terrestre. Le plus grand cercle, enfin, figure le bord de l'écliptique. Dessinons maintenant, autour de ce grand cercle, douze cases de surface égale représentant les constellations du Zodiaque. Comme un cercle compte 360°, chaque constellation occupera un espace de 30° le long de l'écliptique. Le point, on l'a dit, est le soleil. Le cercle intérieur est l'orbite de notre planète. Nous savons que la terre voyage sur cette orbite dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, de l'ouest vers l'est, et que toutes les vingt-quatre heures, elle effectue également une rotation complète sur elle-même (là encore, de l'ouest vers l'est).

De ces deux mouvements résultent deux illusions :

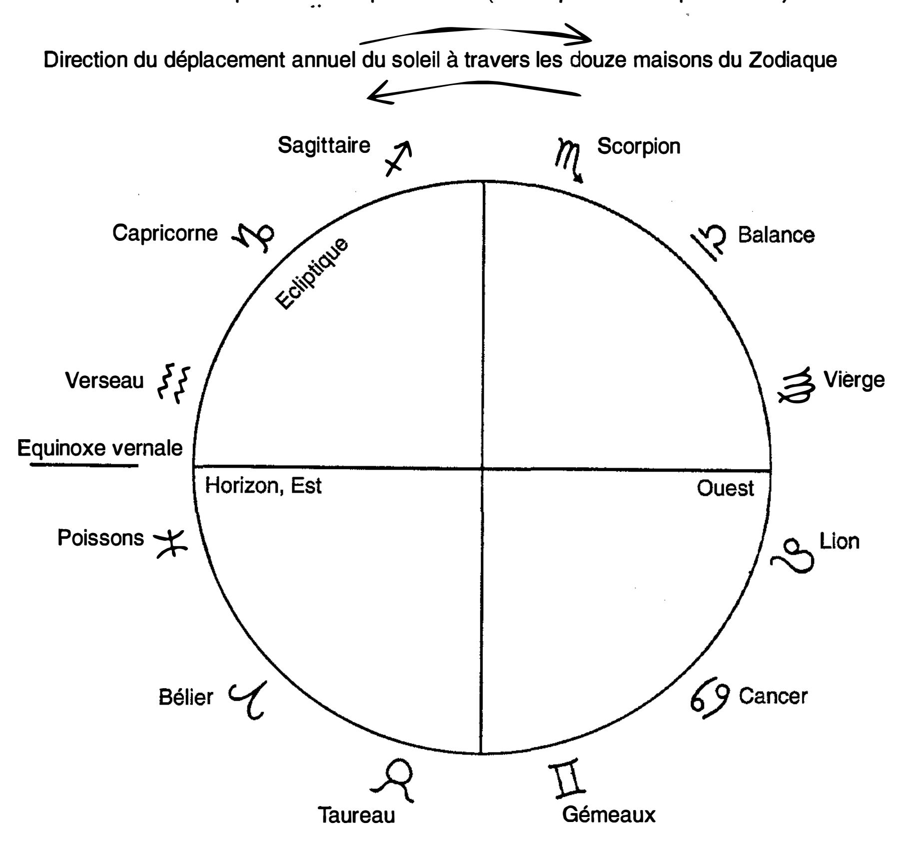
1. Chaque jour, alors que la planète tourne de l'ouest vers l'est, le soleil (qui est, comme on le sait, un point fixe) semble « se déplacer » à travers le ciel de l'est vers l'ouest.
2. A peu près tous les trente jours, alors que la terre pivotant sur elle-même suit sa trajectoire orbitale autour du soleil, ce dernier semble lentement « passer » successivement à travers chacune des douze constellations zodiacales (qui sont elles aussi des points fixes), et, là encore, paraît « se déplacer » d'est en ouest.

En d'autres termes, n'importe quel jour de l'année (et ce jour, si l'on se réfère au schéma décrit ci-dessus, correspondra à un point du cercle intérieur représentant l'orbite de la terre), le soleil se trouvera *entre* un observateur posté sur la terre et l'une des douze constellations. Ce jour-là, l'observateur, à condition qu'il se soit réveillé suffisamment tôt avant l'aube, verra le soleil se lever à l'est dans la partie du ciel occupée par la constellation en question.

On comprendra aisément que sous les cieux limpides du monde antique, les êtres humains se soient sentis rassurés par la régularité de tels mouvements célestes. Il est également facile de comprendre pourquoi les quatre moments ou « points » cardinaux de l'année – les équinoxes du printemps et de l'automne, les solstices de l'hiver et de l'été – ont toujours revêtu pour les hommes une grande signification. Et la conjonction de ces points cardinaux avec les constellations zodiacales revêtait une encore plus grande signification. Mais la constellation qui présentait le plus d'importance était celle dans laquelle le soleil apparaissait à l'aube du jour de l'équinoxe du printemps, ou équinoxe « vernale ». Les Anciens ont découvert que cette constellation, à cause de la précession axiale de la terre, n'était *pas* fixe pour l'éternité, mais que l'honneur de « loger » ou de « porter » le soleil le jour de l'équinoxe vernale revenait tour à tour – *sur de très, très longues périodes* – à toutes les constellations du zodiaque.

Selon les termes de Giorgio de Santillana, « la position du soleil par rapport aux constellations lors de l'équinoxe vernale est l'« aiguille » indiquant les « heures » du cycle précessionnel – de très longues heures en vérité, le soleil équinoxial occupant chaque constellation zodiacale pendant près de deux mille deux cents ans. »[1]

La lente précession axiale de la terre s'effectue dans le sens contraire des aiguilles d'une montre (de l'est vers l'ouest, si l'on veut) et, ainsi, dans le sens contraire de la course annuelle de la terre autour du soleil. En relation avec les constellations du zodiaque, qui occupent des positions fixes dans l'espace, ce double mouvement induit la « trajectoire » de l'équinoxe du printemps, qui « se déplace obstinément le long de l'écliptique dans la direction opposée à celle de la course annuelle du soleil et, du même coup, dans le sens



Chaque année, du fait du mouvement de la Terre sur son orbite, l'arrière-plan stellaire sur le fond duquel le soleil se lève change de mois en mois (de la constellation du Verseau, il passe ensuite aux Poissons, puis au Bélier, et ainsi de suite jusqu'au Capricorne). De nos jours, lors de l'équinoxe « vernale » (*i.e.*, du printemps), le soleil se lève plein Est entre les constellations des Poissons et du Verseau. A cause de la précession, le « point vernal » est atteint chaque année un tout petit peu plus tôt sur l'orbite, ce qui a pour conséquence qu'il se déplace progressivement à travers les douze maisons du Zodiaque, passant 2 160 années « dans » chaque signe et accomplissant un tour complet en 25 920 années. Ce déplacement précessionnel s'effectue dans le sens contraire à celui de la trajectoire annuelle du soleil : Capricorne Verseau Poissons Bélier, etc. Pour donner un exemple, l'« ère du Lion » – les 2 160 années pendant lesquelles le soleil s'est levé le jour de l'équinoxe vernale sur le fond de la constellation du Lion – a duré de 10970 à 8810 av. J.-C. Nous vivons aujourd'hui dans le no man's land astrologique qui sépare l'ère des Poissons de la « Nouvelle Ere » (le fameux *New Age*) du Verseau. Traditionnellement, ces périodes de transition d'une ère à l'autre sont considérées comme des époques funestes.

contraire de la séquence « juste » des signes du Zodiaque (Taureau – Bélier – Poissons..., au lieu de Poissons – Bélier – Taureau...). »[2]

Voici, en résumé, en quoi consiste la « précession des équinoxes ». Et c'est précisément ce dont il est question dans l'expression « l'aube de l'ère du Verseau » (*The Dawning of the Age of Aquarius*). La fameuse formule de la comédie musicale *Hair* se réfère au fait que chaque année, pendant les deux derniers millénaires, le soleil s'est levé en Poissons le jour de l'équinoxe vernale. L'ère des Poissons, cependant, approche maintenant de son terme : le soleil vernal sortira bientôt du secteur des Poissons et commencera à se lever sur un nouveau « fond » : celui de la constellation du Verseau, qu'il occupera pendant les... deux mille cent soixante années suivantes. Le déplacement annuel du point de l'équinoxe est si faible qu'il en est presque imperceptible. Un déplacement d'un degré le long de l'écliptique – équivalant à la largeur d'un petit doigt sur l'horizon – met environ soixante-douze ans à s'accomplir. Quant au cycle précessionnel complet, à travers les douze maisons du Zodiaque (360°), il dure un peu moins de vingt-six mille ans – vingt-cinq mille sept cent soixante-seize ans très exactement.

Quand les Anciens ont-ils découvert la précession ?

Dans la réponse à cette question gît un grand secret, et un grand mystère du passé. Mais avant de tenter de percer ce mystère et ce secret, examinons la « version officielle », telle qu'elle nous est livrée par les dictionnaires et les encyclopédies. Voici, par exemple, ce que nous dit l'*Encyclopaedia Britannica* à propos d'Hipparque, le découvreur supposé de la précession : « Hipparque (Hipparcus, Hipparcos) (né à Nicée, Bithynie ; mort après 127 av. J.-C. à Rhodes), astronome et mathématicien grec qui découvrit la précession des équinoxes (...). Cette découverte remarquable fut le fruit d'observations minutieuses (...). Hipparque observa la position des étoiles, puis compara ses résultats à ceux obtenus par Timocharis d'Alexandrie cent cinquante ans plus tôt, voire avec d'autres observations réalisées antérieurement en Babylonie. Il découvrit que les longitudes célestes étaient différentes et que ces différences étaient trop importantes pour être imputées à des erreurs d'observation. La *précession* expliquait à ses yeux ces variations. Il estima à 45 ou 46' (secondes de l'arc) la variation annuelle, résultat très proche de la valeur acceptée aujourd'hui (50,274 secondes de l'arc). »

D'abord une précision. Une variation annuelle de 50,274 secondes de l'arc représentant une distance légèrement inférieure à un soixan-

tième de degré (ou, si l'on préfère, une minute), le soleil équinoxial, on l'a vu, met environ soixante-douze ans (la vie d'un homme) à se déplacer d'un seul degré le long de l'écliptique. C'est parce que ces déplacements d'escargot sont très difficiles à observer que les résultats obtenus par Hipparque au deuxième siècle avant notre ère sont qualifiés par l'*Encyclopaedia Britannica* de « découverte remarquable ».

Cette découverte resterait-elle à nos yeux aussi remarquable s'il ne s'agissait que d'une *redécouverte* – en d'autres termes, si l'on pouvait prouver que le défi de la mesure de la précession avait été relevé plusieurs milliers d'années *avant* Hipparque ? Et si, après tout, le cycle précessionnel complet (près de 26 000 ans) avait fait l'objet d'investigations scientifiques précises bien avant l'aube supposée de la pensée scientifique ?

En cherchant des réponses à ces questions, on trouvera de nombreux indices pertinents, mais dans lesquels aucune cour de justice ne verrait des preuves concrètes. Rangeons-nous pour l'instant à cette position. Nous avons vu qu'Hipparque estimait à 45 ou 46 secondes de l'arc le déplacement précessionnel annuel. Ne tentons pas de déloger l'astronome grec de son piédestal et de lui contester son titre de découvreur de la précession, du moins tant que nous n'aurons pas trouvé d'estimations sensiblement plus précises, en remontant à des sources sensiblement plus anciennes.

Les sources potentielles, précisons-le, ne manquent pas. A ce point de notre exposé, cependant, nous limiterons notre enquête aux mythes universels. Nous avons déjà examiné en détail un ensemble de mythes (les traditions relatives à un déluge ou un cataclysme planétaire – voir Quatrième Partie) et nous avons vu qu'elles possédaient toute une série de caractéristiques troublantes :

1. Il ne fait aucun doute que ces traditions sont extrêmement anciennes. Prenons la légende mésopotamienne du Déluge, dont les différentes versions ont été retrouvées inscrites sur des tablettes datant de la plus ancienne période de l'histoire sumérienne (vers 3000 av. J.-C.). Ces tablettes, qui nous viennent de l'aube des temps historiques, ne laissent subsister aucun doute sur le fait que cette légende relative à une inondation planétaire était déjà très ancienne à cette époque, et, partant, qu'elle était née bien avant le début de l'histoire. Nous ne pouvons dire exactement quand. Le fait est qu'aucun archéologue ou préhistorien n'est jamais parvenu à dater l'apparition de ces mythes. Ils semblent en fait avoir toujours habité l'esprit humain, comme s'ils faisaient partie du bagage permanent de la culture de l'humanité.

2. La très grande antiquité de ces traditions, doit-on souligner, n'a rien d'une illusion. Nous avons vu qu'un grand nombre des mythes relatifs au déluge semblent contenir des descriptions précises des catastrophes qui se sont abattues sur l'humanité pendant l'ère glaciaire. En théorie, toutefois, ces récits pourraient avoir été élaborés à peu près à l'époque de l'émergence de notre sous-espèce, l'*Homo sapiens sapiens*, il y a environ cinquante mille ans. Les indices livrés par la géologie, cependant, suggèrent une origine plus récente, et nous avons identifié la période 15000 – 8000 av. J.-C. comme la plus vraisemblable. Ce n'est qu'à ce moment de l'expérience humaine qu'auraient eu lieu les bouleversements climatiques cataclysmiques que décrivent si éloquemment les mythes.
3. L'ère glaciaire et sa fin tumultueuse ont été des phénomènes planétaires. Il n'est de ce fait guère surprenant que les mythes du déluge, que l'on retrouve sur les cinq continents, sous de multiples variantes, présentent de très grandes similitudes.
4. Ce qui est surprenant, par contre, est que ces mythes, non seulement décrivent les *mêmes* phénomènes, mais qu'ils le fassent, semble-t-il, dans le *même* langage symbolique. Les mêmes « motifs littéraires », les mêmes tours stylistiques, les mêmes personnages, enfin les mêmes intrigues se retrouvent d'une légende à l'autre.

Selon le professeur Santillana, ces innombrables similitudes laissent deviner un maître d'œuvre commun. Dans *Hamlet's Mill* (le « Moulin de Hamlet »), un essai extrêmement original et fécond, écrit en collaboration avec Hartha von Dechend (professeur d'histoire des sciences à l'Université de Francfort), il souligne que

> « l'universalité est en soi un test lorsqu'elle est couplée avec un thème très simple. Lorsqu'un de ces thèmes, rencontré, mettons, en Chine, apparaît également dans les textes astrologiques babyloniens, il sera pertinent pour notre propos s'il révèle un ensemble d'images caractéristiques dont personne ne pourra prétendre qu'elles aient surgi indépendamment, par génération spontanée. Prenons l'origine de la musique. Le mythe d'Orphée, bien qu'apparu en plusieurs points de la planète, peut être tenu pour une simple création poétique. Mais lorsque des personnages qui ne jouent pas de la lyre, mais du fifre, sont écorchés vifs pour diverses raisons absurdes, et que leur fin identique se répète sur plusieurs continents, on touche du doigt quelque chose qui ressemble fort à une énigme, car de tels récits ne peuvent procéder d'influences directes. Et lorsque le joueur de fifre apparaît à la fois dans le mythe alle-

mand d'Hamelin, et au Mexique bien avant Colomb, et est associé dans les deux cas à certains attributs comme la couleur rouge, il peut difficilement s'agir d'une coïncidence... De même, quand on trouve des nombres tels que 108, ou 9 x 13, réapparaissant sous divers multiples dans les Védas, sur les temples d'Angkor, à Babylone, dans les sentences d'Héraclite, ainsi que dans le Walhalla nordique, ce ne peut être un hasard... »[3]

Reliant entre eux les grands mythes universels de cataclysmes, ces coïncidences qui ne peuvent être des coïncidences, et ces hasards qui ne peuvent être des hasards ne pourraient-ils témoigner de l'influence planétaire d'un unique maître d'œuvre primordial, à ce jour non identifié ? Si tel est le cas, se pourrait-il que ce même maître d'œuvre, pendant et après l'ère glaciaire, ait dressé ces cartes du monde d'une grande précision, témoignant d'une technologie avancée, que l'on a examinées dans la première partie de cet ouvrage ? Et ne pourrait-il pas avoir laissé sa marque sur un autre ensemble de mythes universels ? Ceux concernant la mort et la résurrection des dieux, et ceux relatifs aux grands axes autour desquels la terre et les cieux tournent, et aux tourbillons, barattes, meules et autres objets tournant sur eux-mêmes ?

Selon Santillana et von Dechend, toutes ces images renvoient à des événements célestes, et elles le font dans le langage technique raffiné d'une science astronomique et mathématique archaïque, mais « extrêmement sophistiquée » : « Ce langage ne tient pas compte des cultes et des croyances locales. Il parle essentiellement de nombres, de mouvements, de mesures, de schémas d'ensemble – sa matière est la structure des nombres, la géométrie. »

D'où ce langage pourrait-il provenir ? L'ouvrage des professeurs Santillana et von Dechend, *Hamlet's Mill*, est un essai universitaire, brillant, mais délibérément évasif, et n'offre pas de réponse directe à cette question. Çà et là, cependant, quelques pistes sont proposées. Par exemple, à un endroit, les auteurs soutiennent que le langage scientifique ou « code » qu'ils croient avoir identifié est d'une « antiquité hallucinante ». Plus loin, ils évaluent cette antiquité à une période d'au moins « six mille ans avant Virgile » – soit il y a plus de huit mille ans.[4] Ce que nos deux spécialistes sous-entendent par là, sans vouloir le reconnaître, est qu'une civilisation ayant atteint un haut degré de développement scientifique aurait existé dans les temps préhistoriques. Ils se bornent cependant à parler d'un héritage dont nous serions redevables à « une civilisation ancestrale quasi inconcevable » qui « aurait, la première, osé comprendre que le monde peut être traduit en nombres et en mesures ».[5]

Cet « héritage » consiste manifestement en un corpus d'informa-

tions mathématiques complexes. Parce qu'il est si ancien, cependant, le passage des millénaires en a estompé le message :

> « Quand les Grecs entrèrent en scène, la poussière des siècles avait déjà recouvert les vestiges de cette grande construction archaïque planétaire. Cependant, il en restait quelque chose dans des rites traditionnels, dans des mythes et des contes de fées désormais inintelligibles (...) – des fragments d'un tout, qui font penser à ces " paysages embrumés " dans lesquels les peintres chinois excellent, qui montrent là un rocher, là un toit, là le faîte d'un arbre, et laissent deviner le reste. Même lorsque le code sera percé, nous ne devons pas nous attendre à comprendre entièrement la pensée de ces lointains ancêtres, enveloppée comme elle l'est dans ses symboles, les esprits qui ont conçu, créé, ordonné ces symboles ayant disparu à jamais. »[6]

Ainsi, deux éminents professeurs d'histoire des sciences, enseignant dans de prestigieuses universités des deux côtés de l'Atlantique, prétendent avoir découvert les vestiges d'un langage scientifique codé *antérieur de plusieurs milliers d'années* à la plus ancienne civilisation connue. Par ailleurs, bien qu'ils soient en général prudents, Santillana et von Dechend prétendent aussi avoir « percé une partie de ce code ».[7]

C'est là, venant de deux universitaires émérites, une extraordinaire affirmation.

30

L'arbre cosmique et le moulin des dieux

Dans leur brillante et pénétrante étude, *Hamlet's Mill*, les professeurs von Dechend et Santillana présentent une série impressionnante de preuves iconographiques, ou tirées de récits mythologiques, révélant l'existence d'un curieux phénomène. Pour une raison inexplicable, il semble que certains mythes archaïques, à une date inconnue et sur différents continents, furent « cooptés » (aucun autre terme ne fait vraiment l'affaire) pour véhiculer un corpus de données complexes relatives à la précession des équinoxes. Cette thèse étonnante, comme l'un des plus grands spécialistes de l'histoire des sciences dans l'Antiquité l'a reconnu, pourrait constituer les prémices d'« une révolution copernicienne bouleversant les conceptions actuelles concernant le développement de la civilisation humaine. »[1]

Le Moulin de Hamlet ayant été publié en 1969, il y a plus d'un quart de siècle, la révolution annoncée tarde à venir, c'est le moins qu'on puisse dire. Depuis sa parution, le livre n'a connu qu'une faible diffusion, et est resté quasi ignoré des spécialistes de la haute Antiquité. Cet état de fait n'est pas dû à une quelconque faiblesse intrinsèque de l'œuvre. La cause de cette défaveur doit plutôt être recherchée, selon les termes de Martin Bernal, professeur à l'Université Cornell, dans le fait que « peu d'archéologues, égyptologues et historiens de l'Antiquité ont à la fois la capacité, le temps, et le courage de relever le défi que constituent les thèses de Santillana. »[2]

Celui-ci a notamment mis en évidence la présence récurrente d'un « message précessionnel » dans toute une série de mythes antiques.

Et, étrangement, la plupart des images et symboles clés que l'on rencontre dans ces mythes – notamment ceux relatifs à un « dérangement des cieux » – sont étroitement associés aux récits de cataclysmes planétaires passés en revue aux chapitres 24 et 25.

Dans la mythologie nordique, par exemple, nous voyons comment le loup Fenrir, que les dieux ont enchaîné, finit par rompre ses liens et s'enfuir : « Il s'ébroua, et le monde trembla. Le frêne Yggdrasil fut ébranlé, de ses racines à ses plus hautes branches. Les montagnes s'écroulèrent ou se fendirent de haut en bas... La terre commença à perdre sa forme. Bientôt les étoiles dérivèrent dans le ciel. »

De l'avis de Santillana et von Dechend, ce mythe combine le thème connu du cataclysme avec celui, parfaitement distinct, de la précession. D'un côté, nous assistons à une catastrophe planétaire encore plus dévastatrice que le déluge de Noé. D'un autre côté, nous apprenons que des changements funestes ont lieu dans les cieux, et que les étoiles, qui se sont mises à dériver dans le firmament, « tombent dans le vide ».[3]

Une telle symbolique céleste, que l'on retrouve, à quelques différences mineures près, dans les mythes de nombreux peuples du monde, ne relève pas, selon Santillana, du genre banal du « conte ».[4] Par ailleurs, les traditions nordiques qui parlent du loup monstrueux Fenrir, et de l'ébranlement d'Yggdrasil, racontent ensuite l'apocalypse finale au cours de laquelle les forces du Walhalla, volant au secours de l'« ordre », prennent part à la dernière bataille des dieux : « Il y a cinq cent quarante portes dans les murs du Walhalla ; huit cents combattants sortent de chacune des portes pour livrer bataille au Loup. »[5] Le nombre total des combattants du Walhalla (540 x 800 = 432 000), comme on le verra au chapitre 31, renvoie au phénomène de la précession. Il est peu probable que sa présence dans cette légende nordique soit le fruit du hasard, légende qui, par ailleurs, évoque un « dérangement des cieux » assez grave pour entraîner une « dérive » des étoiles.

La symbolique du « message » que Santillana et von Dechend prétendent avoir découvert transforme le dôme lumineux de la sphère céleste en une immense machine perpétuellement en mouvement. Comme une roue de moulin, comme une baratte, comme un tourbillon, comme une meule, cette machine tourne indéfiniment sur elle-même, ses mouvements étant visibles à la position du soleil, qui se lève successivement, tout au long de l'année, dans les douze constellations du Zodiaque.

Les quatre moments clés de l'année sont les équinoxes de printemps et d'automne, et les solstices d'été et d'hiver. A chacun de ces moments, le soleil se lève dans une constellation différente (ainsi, si le soleil se lève en Poissons lors de l'équinoxe de printemps, comme c'est le cas à présent, il se lèvera en Vierge à l'équinoxe d'automne,

et en Gémeaux et Sagittaire aux solstices d'été et d'hiver respectivement). C'est exactement ce que fait le soleil depuis environ deux mille ans. Comme nous l'avons vu, cependant, du fait de la précession des équinoxes, le point vernal (l'équinoxe de printemps) passera dans un avenir proche de Poissons en Verseau. Lorsque cela arrivera, les trois autres constellations correspondant aux trois moments clés de l'année changeront elles aussi (de Vierge, Gémeaux et Sagittaire en Lion, Taureau et Scorpion) – comme si toute la mécanique céleste changeait de coordonnées.

Tel l'essieu d'un moulin, expliquent Santillana et von Dechend, Yggdrasil « représente l'axe du monde » dans le langage scientifique archaïque qu'ils ont identifié : un axe qui se prolonge (pour un observateur posté dans l'hémisphère Nord) en direction du pôle Nord de la sphère céleste :

> « On pense instinctivement à une poutre, ou un pilier droit, vertical (...), mais c'est là une simplification par trop sommaire. Dans le contexte des mythes, il est préférable (...) de se représenter cet axe, et la structure à laquelle il est relié, comme un tout : (...) de même que le rayon fait automatiquement penser au cercle, l'axe devrait être associé dans notre esprit aux deux grands cercles qui parcourent la surface de la sphère – les colures des équinoxes et des solstices. »

Ces colures sont des cerceaux imaginaires se croisant au pôle Nord céleste, et reliant les points équinoxiaux et solsticiaux sur la trajectoire de la terre autour du soleil. « La rotation de l'axe polaire, répètent Santillana et von Dechend, ne doit pas être dissociée des grands cercles qui oscillent avec lui dans les cieux. On doit toujours garder à l'esprit que cette " armature " forme un tout avec l'axe. »

Nos deux auteurs ont la certitude d'avoir affaire ici *non pas à une croyance, mais à une allégorie.* Ils insistent sur le fait que l'idée d'une armature formée de deux anneaux entrecroisés suspendus à un axe ne doit en aucun cas être considérée comme une représentation du cosmos. Il s'agirait plutôt d'un « outil intellectuel » conçu pour mémoriser le phénomène – très difficile à détecter – de la précession des équinoxes, un outil que l'on retrouve, sous de nombreux déguisements, dans d'innombrables mythes du monde antique.

Le moulin aux esclaves

Une légende d'Amérique centrale (qui constitue par ailleurs une nouvelle illustration de l'étrange recoupement symbolique des mythes précessionnels avec ceux relatifs à un cataclysme planétaire) a été résumée en ces termes par Diego de Landa :

> « Parmi la multitude de dieux adorés par ce peuple [les Mayas], il y en avait quatre qu'ils appelaient *Bacab*. Il s'agissait, disent-ils, de quatre frères postés par Dieu, quand il créa le monde, à ses quatre coins pour soutenir les cieux et les empêcher de tomber. Ils disent aussi que ces Bacabs s'enfuirent quand le monde fut détruit par un déluge. »[6]

Santillana et von Dechend estiment que les prêtres-astronomes mayas n'ont jamais souscrit un seul instant à l'idée simpliste selon laquelle la terre était plate, et avait « quatre coins ». En fait, disent-ils, l'image des quatre Bacabs constitue une allégorie servant à attirer l'attention des générations futures sur le phénomène de la précession des équinoxes. Les Bacabs, en bref, représenteraient des coordonnées astrologiques. Elles figureraient les colures équinoxiaux et solsticiaux, reliant ensemble les quatre constellations dans lesquelles le soleil se lève lors des équinoxes de printemps et d'automne et des solstices d'été et d'hiver, de deux mille deux cents ans en deux mille deux cents ans.

Il va sans dire que lorsque la mécanique céleste change de coordonnées, une ère prend fin pour laisser place à une nouvelle. Tout cela, jusque-là, ressortit à une symbolique précessionnelle classique. Ce qui frappe cependant dans cette légende est l'évocation explicite, en relation avec le « basculement » des cieux, d'un cataclysme terrestre – en l'occurrence une inondation – auquel les Bacabs auraient survécu. On notera également que des bas-reliefs à Chichen Itza représentent indubitablement les Bacabs sous les traits d'hommes barbus, de complexion européenne.[7]

Quoi qu'il en soit, l'image des Bacabs (souvent associée aux formules allégoriques – mal comprises – des « quatre coins des cieux », de la « terre quadrangulaire », etc.) n'est qu'une image parmi un grand nombre d'autres semblant symboliser le phénomène de la précession. L'une des plus représentatives de ces images est bien sûr le moulin qui a donné son nom à l'ouvrage de von Dechend et Santillana – le Moulin de Hamlet (*Hamlet's Mill*).

Il apparaît en effet que le personnage shakespearien, « dont le poète a fait un héros moderne, le premier intellectuel malheureux », a derrière lui un long passé légendaire, constituant la figure centrale de toute une série de mythes plurimillénaires. Sous ses innombrables incarnations, cet Hamlet reste étrangement lui-même. L'Amlodhi, ou Amleth, originel des légendes islandaises « présente le même caractère mélancolique et torturé. Lui aussi est un fils ayant juré de venger son père, proclamant des vérités énigmatiques mais inéluctables – un messager insaisissable du destin qui devra se retirer une fois sa mission accomplie... »[8]

Dans la symbolique grossière et imagée des peuples nordiques,

Amlodhi possédait une meule ou un moulin fabuleux, qui produisait or, paix et richesses. Dans de nombreuses traditions, deux géantes (Fenja et Menja), qui étaient ses servantes, étaient chargées de faire tourner cette immense machine, qu'aucune force humaine ne pouvait mouvoir. Le moulin se dérégla, et les deux géantes durent alors travailler jour et nuit, sans répit :

> « Elles furent amenées au banc du moulin / pour mettre la pierre grise en mouvement./ Il ne leur laissa aucun répit, / attentif au grincement du moulin.
>
> « Leur chant était une longue lamentation / Brisant le silence ;/ " Baisse la huche et déverse les pierres ! "/ Et cependant, il les faisait moudre toujours davantage. »[9]

Rendues furieuses par ces mauvais traitements, Fenja et Menja attendirent que tout le monde dorme, puis commencèrent à faire tourner le moulin de plus en plus vite, jusqu'à ce que ses grandes ailes, pourtant garnies de fer, volent en éclats. Peu après, au cours d'un épisode troublant, le moulin fut dérobé par un roi de la mer nommé Mysinger et embarqué sur son navire en même temps que les deux géantes. Mysinger ordonna à celles-ci de moudre à nouveau, mais cette fois, du sel sortit du moulin. A minuit, elles lui demandèrent s'il n'était pas rassasié de sel ; il leur commanda de continuer à moudre. Elles venaient de se remettre au travail quand le navire sombra :

> « Les énormes ailes volèrent de tous côtés / Les rivets de fer furent arrachés / L'arbre vacilla / La huche s'effondra. »

Quand il atteignit le fond de la mer, le moulin continua à tourner, mais il produisait maintenant des cailloux et du sable, créant un gigantesque tourbillon, le Maelström.

De telles images, selon Santillana et von Dechend, ont trait à la précession des équinoxes. L'axe et les « ailes de fer » du moulin « représentent un système de coordonnées à l'intérieur de la sphère céleste, correspondant à une ère donnée de l'histoire du monde (...). Que l'une de ces coordonnées vienne à être modifiée, et l'ensemble du système bascule. »

Le tourbillon dans lequel le moulin est englouti, poursuivent nos deux auteurs,

> « est un thème récurrent des anciennes légendes. Il apparaît dans l'*Odyssée* sous la forme du Charybde, dans le détroit de Messine, et dans d'autres cultures de l'océan Indien et du Pacifique. Dans les traditions de ces deux régions du monde, il est associé à un figuier aux branches duquel le héros peut

s'accrocher lorsque le navire sombre, qu'il s'agisse de Satyavrata en Inde ou de Kae à Tonga. (...) La présence de détails communs d'une région à l'autre prouve qu'il ne peut s'agir de coïncidences. De telles légendes ont appartenu à la littérature cosmographique depuis la plus haute antiquité. »[10]

L'apparition du thème du tourbillon dans l'*Odyssée* d'Homère (qui est une compilation de mythes grecs vieux de plus de trois mille ans) ne doit pas nous surprendre, dans la mesure où le moulin des légendes islandaises s'y trouve également, et dans un contexte qui nous est familier. C'est la dernière nuit avant la confrontation décisive. Ulysse, qui tient sa revanche, a débarqué à Ithaque et se cache, sous la protection magique de la déesse Athéna, qui empêche qu'on puisse le reconnaître. Ulysse implore Zeus de lui adresser un signe d'encouragement avant la grande épreuve :

> « Aussitôt Zeus fit gronder son tonnerre sur l'Olympe brillant, d'un point élevé et sans nuages, et le noble Ulysse se réjouit. Cependant une femme qui broyait le grain fit entendre dans la maison une parole prophétique non loin d'Ulysse, à l'endroit où étaient les meules du maître, pasteur de peuples ; douze femmes réunies peinaient à les faire tourner, préparant farine d'orge et de froment, vraie moelle des hommes. Onze d'entre elles dormirent bientôt, ayant broyé leur grain ; une seule n'avait pas encore cessé son travail, c'était la plus faible. Elle arrêta enfin la meule et dit une parole, présage pour son maître : " (...) Qu'en ce jour, pour la dernière fois, les prétendants prennent dans la maison leur doux repas. Eux qui me brisent les genoux de fatigue, tandis que je broie leur farine. Puissent-ils manger ici pour la dernière fois. " »[11]

Selon Santillana et von Dechend, ce n'est pas un hasard si l'allégorie de l'« orbe des cieux qui tourne sur lui-même comme une meule » et du basculement de l'axe soutenant le cosmos apparaît également dans la légende biblique de Samson :

> « Les Philistins se saisirent de Samson, ils lui crevèrent les yeux et l'emmenèrent à Gaza. Ils l'enchaînèrent avec une double chaîne d'airain et il tourna la meule dans la prison. (...) Les princes des Philistins se réunirent (...) et s'écrièrent : " Faites venir Samson pour qu'il nous amuse ! " On fit donc venir Samson de la prison et on le plaça debout entre les colonnes. (...) L'édifice était rempli d'hommes et de femmes, au nombre de trois mille. Il y avait là tous les princes (...). Et Samson tâta les deux colonnes du milieu sur lesquelles

> reposait l'édifice, s'arc-bouta contre elles, et s'écria : " Que je périsse avec les Philistins ! " Il poussa de toutes ses forces et l'édifice s'écroula sur les princes et le peuple. Ceux qu'il fit périr en mourant furent plus nombreux que ceux qu'il avait fait périr pendant sa vie. »[12]

Comme Fenja et Menja, Samson était vengé.

Le thème refait surface au Japon[13], en Amérique centrale[14], chez les Maoris de Nouvelle-Zélande[15] et dans les mythes finnois. Là, le personnage d'Hamlet / Samson s'appelle Kullervo, et le moulin a un nom bien précis : le Sampo. A l'instar du moulin de Fenja et Menja, il finit par être volé et embarqué à bord d'un navire. Et comme lui, il est finalement brisé en morceaux.[16]

Le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que le mot *sampo* dérive du sanskrit *skambkha*, qui signifie « pilier », « poteau ». Dans l'*Atharvaveda*, l'un des plus anciens textes littéraires de l'Inde du Nord, nous trouvons un hymne entièrement consacré au Skambkha :

> « C'est sur lui que la terre, l'atmosphère et le ciel sont plantés, sur lui que le feu, la lune, le vent sont fixés (...). Le Skambkha soutient à la fois le ciel et la terre ; le Skambkha soutient l'éther ; le Skambkha soutient les six directions ; sur le Skambkha repose toute vie. » (*Ath.* 10 ; 7)

Whitney, le traducteur de l'*Atharvaveda*, fait part de sa perplexité dans ce commentaire : « *Skambkha* – étai, soutien, pilier – est étrangement utilisé dans cet hymne dans le sens d'" assise, cadre, fondations de l'univers ". » Cependant, lorsqu'on sait que les moulins cosmiques, les tourbillons, les arbres sacrés et autres images du même acabit, sont très souvent associés dans les mythes antiques, cette ancienne acception védique n'a rien d'étrange. Ce qui est symbolisé ici, comme dans toutes les autres allégories, est ce même système de coordonnées cosmiques, ce même mécanisme céleste selon lequel le soleil se lève pendant deux mille ans dans les mêmes constellations aux quatre moments cruciaux de l'année (les deux solstices et les deux équinoxes), avant de se déplacer lentement dans les quatre constellations suivantes, qu'il occupera pendant les deux millénaires suivants.

Voilà pourquoi le moulin finit toujours par se briser, et les énormes ailes par voler en éclats. Voilà pourquoi les rivets de fer sont arrachés, et l'arbre représentant l'axe du monde vacille. La précession des équinoxes mérite une telle symbolique, parce qu'en effet, à intervalles réguliers, elle change, ou « brise », les coordonnées de l'ensemble de la sphère céleste.

Des chiens omniprésents

La manière dont le thème du moulin, en tant que représentation allégorique de processus cosmiques, continue obstinément à réapparaître aux quatre coins du monde, même lorsque le contexte initial dans lequel ce thème est né a été oblitéré, voire oublié, ne laisse pas de surprendre. En fait, selon la thèse de Santillana et von Dechend, peu importe que ce contexte ait été oublié. « Le grand mérite de la terminologie mythique, disent-ils, est qu'elle peut servir de vecteur pour la transmission de connaissances indépendamment du degré d'évolution des peuples à qui il revient de transmettre ces fables, légendes, contes, etc. »[17] Ce qui importe, en d'autres termes, est qu'une certaine symbolique centrale soit préservée, par-delà les générations, à travers les différentes variantes d'une même légende, quel que soit l'écart qui pourrait les séparer du récit initial.

Un exemple d'un tel « écart » (couplé avec la disparition d'informations et de symboles essentiels) nous est fourni par une légende des Cherokees, qui appelaient la Voie Lactée (notre galaxie) « Là où le chien courait ». Dans les temps anciens, selon la tradition cherokee, le « peuple du Sud possédait un moulin » produisant de la farine, mais celui-ci ne cessait d'être volé. Finalement, les propriétaires découvrirent le voleur, un chien, qui « s'enfuit en hurlant et retourna chez lui, dans le nord, la farine tombant de sa gueule », et laissant derrière lui une traînée blanche – la Voie Lactée.[18]

En Amérique centrale, un mythe, on l'a vu, attribue à Quetzalcoatl un rôle capital dans la régénération de l'humanité après l'inondation cataclysmique qui clôt le « Quatrième Soleil ». Avec son compagnon à tête de chien Xolotl, il descend dans le monde souterrain pour récupérer les squelettes des hommes tués par le déluge. Il remplit sa mission avec succès, après avoir trompé Miclantechuhtli, le dieu de la Mort, puis transporte les ossements en un lieu appelé Tamoanchan. Là, comme s'il s'agissait d'épis de maïs, Quetzalcoatl les moud sur une meule pour en faire de la farine, sur laquelle les dieux vont ensuite répandre du sang, créant ainsi la chair des hommes actuels.[19]

Santillana et von Dechend estiment que la présence d'un personnage « canin » dans ces deux dernières variantes du mythe du moulin cosmique ne peut être accidentelle. Ils font observer que Kullervo, le Hamlet finnois, est également accompagné d'un chien noir. De même, après son retour dans son domaine d'Ithaque, Ulysse est d'abord reconnu par son chien. Enfin, dans la Bible, Samson est associé à un membre de la race canine, le renard – trois cents renards pour être exact.[20] Dans la version danoise de la saga d'Hamlet, un loup « croise le chemin du héros dans les buissons ».[21] *Last but not least*, dans une variante de la légende finnoise de Kullervo, le héros

est « envoyé en Estonie pour aboyer sous la haie ; il aboya une année durant... »[22]

Santillana et von Dechend ont la quasi-certitude que ces multiples occurrences du thème du chien ne sont pas le fruit du hasard : il s'agirait d'un autre fragment d'un grand code oublié, un fragment pas encore déchiffré, mais qui serait porteur d'un message précis. Nos auteurs ont dressé la liste de tous les motifs et symboles canins, parmi une série de « repères morphologiques » qui suggéreraient selon eux la présence, dans les mythes antiques, d'informations scientifiques concernant la précession des équinoxes. Ces repères pourraient avoir une signification propre, à moins qu'ils n'aient eu simplement pour objet d'avertir l'auditoire que des données d'ordre mathématique, ou astronomique, surgiraient dans le fil du récit. Ils pourraient aussi, troisième – et séduisante – hypothèse, avoir servi de « clés », ou de fils d'Ariane, permettant à des initiés de garder la trace d'informations scientifiques d'un mythe à l'autre.

Ainsi, bien qu'il ne soit, pour une fois, pas question de moulins et de tourbillons, notre attention devrait être mise en éveil lorsque nous apprenons qu'Orion, le grand chasseur des mythes grecs, possédait un chien. Quand Orion tenta d'enlever la déesse vierge Artemis, celle-ci fit sortir de la terre un scorpion, qui le tua ainsi que son chien. Orion fut transporté dans les cieux où il devint la constellation qui porte aujourd'hui son nom ; son chien devint Sirius, l'« étoile du Chien ».[23]

Sirius était également identifié au chien par les Egyptiens, lesquels, par ailleurs, associaient la constellation d'Orion à leur dieu Osiris.[24] C'est également dans l'Egypte antique que le personnage mythique du fidèle chien céleste revêt sa forme la plus élaborée et la plus explicite en la personne d'Upuaut, une divinité à tête de chacal dont le nom signifie « Ouvreur des Voies ».[25] Suivons-le, précisément, jusqu'en Egypte, et tournons nos regards vers la constellation d'Orion : en nous reportant à nouveau au mythe d'Osiris, nous nous retrouverons en terrain connu, environnés d'une foule de symboles familiers.

Ce mythe, on l'a vu, présente Osiris comme la victime d'un complot. Les conspirateurs se débarrassent de lui en l'enfermant dans un coffre qui, jeté à l'eau, dérivera ensuite sur le Nil. A cet égard, le personnage d'Osiris est à rapprocher d'Utnapishtim, de Noé, de Coxcoxtli, et de tous les autres héros des légendes du déluge, qui, à bord de leurs arches et autres embarcations, survivent à la grande inondation.

Un autre élément familier est l'image précessionnelle classique de l'arbre cosmique et/ou du pilier (dans le cas présent, les deux thèmes sont combinés). Le mythe nous dit comment Osiris, toujours enfermé dans son coffre, est emporté jusqu'à la mer, et s'échoue à Byblos, sur

les branches d'un tamaris, lequel devient bientôt un arbre magnifique, aux dimensions imposantes, dont le tronc finit par absorber le coffre[26]. Le roi du pays, en admiration devant le tamaris, le fait abattre et utilise la partie renfermant Osiris pour en faire le pilier soutenant le toit de son palais. Un peu plus tard, Isis, la femme d'Osiris, retire le corps de son époux du pilier et le ramène en Egypte où il renaîtra.[27]

Mais le mythe d'Osiris a d'autres secrets à livrer. Des nombres symboliques, en effet, apparaissent de manière récurrente dans le fil du récit. Ces nombres, comme on va le voir au chapitre suivant, donnent la « clé d'accès » à une « science » précessionnelle.

31

Les nombres d'Osiris

L'ARCHÉO-ASTRONOME Jane Sellers, qui a étudié l'égyptologie à l'Institut d'Orient de l'Université de Chicago, séjourne chaque été à Ripley Neck, un petit village de la côte du Maine où rien n'a changé depuis le dix-neuvième siècle. « Là, dit-elle, le ciel nocturne peut être aussi clair que dans le désert, et personne ne vous empêchera de lire les textes sacrés de l'Egypte pharaonique à voix haute à l'intention des mouettes. »[1]

L'une des rares sommités universitaires à avoir mis à l'épreuve la théorie avancée par Santillana et von Dechend dans leur essai *Hamlet's Mill*, J. Sellers a été saluée[2] pour avoir attiré l'attention des spécialistes sur la nécessité d'utiliser l'astronomie, et plus particulièrement la précession, pour une meilleure appréhension de l'Egypte antique et de sa religion. Selon ses propres termes, « les archéologues, d'une manière générale, manquent d'une bonne connaissance de la précession, et cette lacune affecte leurs conclusions concernant les mythes, les dieux et les alignements de temples de l'Egypte ancienne (...). Pour les astronomes, la précession est un fait bien établi ; ceux qui étudient les origines de la civilisation humaine ont le devoir de se familiariser avec cette notion. »[3]

La thèse de J. Sellers, éloquemment exposée dans son dernier livre *The Death of Gods in Ancient Egypt*, est que le mythe d'Osiris a peut-être été délibérément *codé* à l'aide d'un groupe de nombres clés dont la présence dans les récits mythiques paraît superflue du strict point de vue de la narration, mais qui permettent, en tout temps et en tout lieu, de calculer avec une exactitude surprenante les valeurs suivantes :

1. Le temps que met la lente oscillation précessionnelle de la terre à provoquer un déplacement d'un degré, le long de l'écliptique, par rapport à la carte stellaire, de la position du lever du soleil lors de l'équinoxe vernale ;
2. Le temps que met le soleil à traverser un segment zodiacal complet (soit *trente degrés*) ;
3. Le temps que met le soleil à traverser deux segments zodiacaux complets (soit *soixante degrés*) ;
4. Le temps qui s'écoule avant que ne revienne le « Grand Retour »[4] – *i.e.* le temps que met le soleil à se déplacer de *trois cent soixante degrés* le long de l'écliptique, parcourant ainsi un cycle précessionnel complet, ou « Grande Année ».

Comment calculer la date du Grand Retour

Les nombres précessionnels dont J. Sellers a décelé la présence dans le mythe d'Osiris sont 12, 30, 72 et 360. La plupart d'entre eux se trouvent dans une section du mythe contenant un grand nombre d'informations biographiques sur ses divers personnages. Ceux-ci nous ont été présentés en ces termes par l'égyptologue E. A. Wallis Budge :

> « La déesse Nut, femme du dieu-soleil Râ, était aimée du dieu Geb. Quand il découvrit l'intrigue, Râ maudit son épouse et déclara qu'elle ne pourrait plus donner naissance à un enfant. Alors le dieu Thoth, qui était également amoureux de Nut, joua aux dés avec la lune et gagna cinq jours entiers, qu'il ajouta *aux trois cent soixante jours qui composaient alors l'année* [c'est nous qui soulignons]. Le premier de ces cinq jours, Osiris fut mis au monde ; et au moment de sa naissance, on entendit une voix proclamer que le seigneur de la création était né. »[5]

Ailleurs, le mythe nous apprend que cette année de trois cent soixante jours consiste en « douze mois de trente jours chacun. D'une manière générale, comme le fait remarquer J. Sellers, « les formules utilisées permettent à l'auditeur de procéder à des calculs très simples, et attirent son attention sur les nombres ».[6]

Jusque-là, nous n'avons rencontré que trois des nombres précessionnels de J. Sellers : 12, 30, et 360. Le quatrième nombre, qui apparaît plus tard dans le texte, est de loin le plus important. Comme nous l'avons vu au chapitre 9, la divinité du Mal nommée Set dirige un groupe de conspirateurs dans un complot pour tuer Osiris. Le nombre de ces conspirateurs est soixante-douze.

Avec ce dernier nombre en main, suggère J. Sellers, nous sommes en mesure de mettre en place un véritable programme d'ordinateur :

- 12 étant le nombre des constellations du Zodiaque ;
- 30 étant le nombre de degrés occupés par chaque constellation le long de l'écliptique ;
- 72 étant le nombre d'années que met le soleil équinoxial à opérer un déplacement précessionnel d'un degré le long de l'écliptique ;
- 360 étant le nombre total de degrés de l'écliptique ;
- 2160 (72 x 30) étant le nombre d'années que met le soleil à se déplacer de trente degrés le long de l'écliptique, ou, si l'on préfère, à traverser l'une ou l'autre des douze constellations zodiacales ;
- 25 920 (2160 x 12, ou 360 x 70) étant le nombre d'années composant un cycle précessionnel complet, ou « Grande Année », ou, si l'on préfère, le nombre d'années qui séparent deux « Grands Retours ».

Ces nombres, parfois multipliés par 2, ou 10 (voire 100, 1 000, etc.), constituent, selon J. Sellers, les éléments de base d'un code précessionnel qui ne cesse de réapparaître dans les mythes antiques et dans l'architecture sacrée des premières civilisations.

Mieux qu'Hipparque

Si J. Sellers dit vrai en soutenant que cette numérologie ésotérique était délibérément intégrée dans le mythe d'Osiris pour transmettre à des initiés des informations relatives à la précession, nous nous trouvons alors face à une énigme. S'ils traitent bel et bien de la précession, ces nombres ne semblent pas à leur place dans le contexte du troisième millénaire avant Jésus-Christ. La science à laquelle ils se rattachent est trop complexe pour qu'ils aient pu être calculés par aucune des civilisations connues de l'Antiquité.

N'oublions pas qu'ils apparaissent dans un mythe qui est présent aux tout débuts de l'écriture en Egypte (on trouve en effet des éléments de l'histoire d'Osiris dans des Textes des pyramides datant d'environ 2450 avant notre ère, dans un contexte qui suggère qu'ils étaient déjà extrêmement anciens à cette époque[7]). Hipparque, le prétendu découvreur de la précession, vivait au second siècle avant J.-C. Selon ses calculs, le soleil équinoxial mettait environ 79 ans à se déplacer d'un degré sur l'écliptique (une année de mouvement précessionnel correspondant, d'après lui, à 45 ou 46 secondes de l'arc). La durée exacte, on le sait aujourd'hui, est de 71,6 ans. Si J. Sellers

dit vrai, alors les « nombres d'Osiris », qui donnent une valeur de 72 ans, sont *sensiblement plus précis* que ceux d'Hipparque. En fait, dans les limites imposée par la structure narrative, il était difficile de donner autre chose qu'un chiffre rond, même si le chiffre exact était connu au moment de l'élaboration du mythe. On imagine mal un poète chanter les exploits de 71,6 conspirateurs ; par contre, 72 fera fort bien l'affaire.

Fondé sur cette valeur approximative, le mythe d'Osiris nous apprend que le soleil met 2 160 ans à traverser une maison entière du Zodiaque. Le chiffre exact, selon les calculs des astronomes contemporains, est de 2 148. Quant à celui avancé par Hipparque, il se situe entre 2 348 et 2 400. Enfin, selon le mythe d'Osiris, un cycle précessionnel complet, à travers les douze maisons du Zodiaque, dure 25 920 années, l'estimation d'Hipparque se situant autour de 28 500 ans. Le chiffre exact, on le sait aujourd'hui, est de 25 776 ans. Ainsi, les calculs d'Hipparque relatifs au Grand Retour s'écartent de 3 000 ans de la vérité, contre 144 dans le cas du mythe d'Osiris (et encore cet écart, on l'a vu, est-il peut-être délibéré).[8]

Le temps du déclin

Le mythe d'Osiris n'est pas le seul à incorporer des données chiffrées relatives à la précession. Les « nombres précessionnels » que nous venons de passer en revue ne cessent de resurgir sous diverses formes (multiples, combinaisons, etc.) dans un nombre impressionnant de légendes anciennes, aux quatre coins de la planète.

Prenons par exemple le mythe nordique, analysé *supra*, des 432 000 guerriers qui surgissent du Walhalla pour livrer bataille au « Loup ». Un bref réexamen de ce mythe montre qu'il contient plusieurs mentions ou combinaisons de « nombres précessionnels ».

De même, on l'a vu, les légendes chinoises relatives à un cataclysme universel auraient été collationnées dans un grand livre comprenant précisément 4 320 volumes.

A plusieurs milliers de kilomètres de l'Empire du Milieu, étrange coïncidence, l'historien babylonien Berosus (au troisième siècle avant J.-C.) assigne aux règnes des souverains mythiques de Sumer des temps antérieurs au déluge une durée totale de 432 000 ans. Est-ce également une coïncidence si, selon le même Berosus, 2 160 000 années se seraient écoulées « entre la création et le cataclysme universel » ?[9]

Les mythes des Mayas ou d'autres peuples précolombiens contiennent-ils, ou nous permettent-ils de calculer, des « nombres précessionnels » tels que 72, 2 160, 4 320, etc. ? Nous ne le saurons probablement jamais, à cause de la fureur destructrice des conquistadors et des missionnaires, qui ont anéanti le trésor culturel légué par les



Brassant l'océan de la Voie Lactée, ces personnages de la mythologie hindoue constituent, selon Giorgio de Santillana, une illustration allégorique de la précession.

peuples de l'Amérique centrale et ont laissé si peu à notre sagacité. On peut cependant constater que lesdits nombres apparaissent avec une belle fréquence dans le calendrier maya du « Compte Long ». Celui-ci a été décrit en détail au chapitre 21. Les nombres relatifs à la précession s'y trouvent dans ces formules : 1 Katun = 7 200 jours ; 1 Tun = 360 jours ; 2 Tuns = 720 jours ; 5 Baktuns = 720 000 jours ; 5 Katuns = 36 000 jours ; 6 Katuns = 43 200 jours ; 6 Tuns = 2 160 jours ; 15 Katuns = 2 160 000 jours.[10]

Par ailleurs, le « code » de J. Sellers ne semble pas confiné à la mythologie. Dans la jungle du Cambodge, le complexe de temples d'Angkor a toutes les apparences d'une métaphore précessionnelle. Il comporte notamment cinq portes, à chacune desquelles conduit une

route enjambant le fossé infesté de crocodiles qui entoure l'ensemble du site. Chacune de ces routes est bordée d'une rangée de gigantesques personnages en pierre, 108 par avenue, 54 de chaque côté (soit au total 540 statues), et chaque rangée supporte un énorme serpent Naga. Selon G. de Santillana, ces personnages ne « portent » pas le serpent, mais semblent le « tirer », ce qui laisserait penser que ces 540 statues « brasseraient » l'« océan » de la Voie Lactée, et que l'ensemble du site d'Angkor illustrerait de manière allégorique le phénomène de la précession.[11]

On pourrait peut-être dire la même chose du fameux temple de Borobudur, à Java, avec ses 72 *stupas* en forme de cloches, et du Trilithion de Baalbek, au Liban, temple mégalithique qui était entouré de 54 immenses colonnes.

Dans le sous-continent indien (où la constellation d'Orion est appelée Kal-Purush, « Temps-Homme »), nous découvrons que les nombres d'Osiris de J. Sellers ont été transmis par toute une série de canaux, avec une fréquence où il est difficile de voir la marque du hasard. Ainsi, l'Agnicayana, ou « autel de feu » des Indiens, se compose de 10 800 briques. Le *Rigveda*, le plus ancien ensemble de textes védiques, source primordiale sur la mythologie hindoue, comporte 10 800 stances. Chaque stance étant constituée de quarante syllabes, l'ensemble de l'œuvre compte 432 000 syllabes, pas une de plus, pas une de moins ! Et dans l'une de ces stances (I, 164), il est question de la « roue à 12 rayons, dans laquelle les 720 fils d'Agni sont établis ».[12]

Dans la Kabbale des Hébreux, il est également question de 72 anges par l'intermédiaire desquels les *sephiroth* (pouvoirs divins) peuvent être sollicités, ou invoqués, par ceux qui connaissent leurs noms et les nombres qui leur correspondent.[13] La tradition rose-croix parle quant à elle de cycles de 108 ans (72 + 36) au terme desquels la fraternité secrète fait sentir son influence.[14] De même, le nombre 72, avec ses permutations et autres combinaisons, revêt une grande importance pour les « Triades », sociétés secrètes chinoises. Selon un rituel ancestral, chaque candidat à l'initiation doit verser une contribution comprenant « 360 cash pour “le costume rituel”, 108 cash “pour la bourse”, 72 cash pour l'instruction, et 36 cash pour “décapiter les traîtres” ». Il y a longtemps, bien sûr, que le « cash » (l'ancienne monnaie chinoise en cuivre avec un orifice carré en son centre) n'est plus en circulation, mais les *nombres* transmis dans le rituel depuis des temps immémoriaux sont restés. Ainsi de nos jours à Singapour, les personnes aspirant à faire partie d'une Triade doivent payer en dollars des droits d'entrée calculés en fonction de leurs ressources, mais qui, le plus souvent, consistent en des multiples de 1,80, 3,60, 7,20, 10,80 etc.[15]

De toutes les sociétés secrètes, la plus mystérieuse et la plus

archaïque est sans aucun doute la Ligue Hung, dans les rites de laquelle Gustav Schlegel, au dix-neuvième siècle, croyait voir les « survivances de la religion chinoise la plus ancienne ».[16] Dans un rite d'initiation hung, le néophyte est soumis à la série de questions-réponses suivante :

Q. : Qu'as-tu vu en marchant ?
R. : J'ai vu deux pots où étaient plantés des bambous rouges.

Q. : Sais-tu combien il y avait de plantes ?
R. : Dans un pot, il y en avait 36, et dans l'autre, 72 – 108 en tout.

Q. : En as-tu ramené chez toi pour ton propre usage ?
R. : Oui, je les ai toutes prises.

Q. : Comment peux-tu le prouver ?
R. : Je peux le prouver par un poème.

Q. : Que dit ce poème ?
R. : Le bambou rouge de Canton est une plante rare.
Dans les bosquets il y en a 36 et 72.
Qui au monde connaît la signification de ceci ?
Quand nous nous attèlerons à la tâche, nous connaîtrons le secret.

L'aura de mystère qui entoure de telles formules est accentuée par la manie du secret de la Ligue Hung elle-même, une organisation ressemblant à l'ordre médiéval des Templiers (et aux plus hauts degrés de la franc-maçonnerie moderne). Il est étrange, également, que le caractère chinois *hung*, composé de *eau* et de *beaucoup*, signifie *inondation*, ou *déluge*...[17]

Pour finir, retournons en Inde, attardons-nous sur le contenu des écritures sacrées connues sous le nom de *Puranas*. Celles-ci évoquent quatre « âges de la terre » appelés Yugas, qui, ensemble, auraient compté pas moins de 12 000 « années divines ». Ces époques (appelées Krita, Treta, Davpara et Kali Yuga) auraient duré respectivement 4 800, 3 600, 2 400 et 1 200 années divines.

Les *Puranas* nous enseignent également qu'« une année des mortels équivaut à une journée des dieux ». De plus, et exactement comme dans le mythe d'Osiris, nous découvrons que le nombre de jours d'une année (divine ou humaine) est fixé arbitrairement à 360, une année divine équivalant ainsi à 360 années mortelles.

Le Kali Yuga, d'une durée de 1 200 années divines, comprendrait par conséquent 432 000 années mortelles. Un Mahayuga, ou « Grande Ere » (les 12 000 années divines des quatre Yugas) durerait

4 320 000 années mortelles, et mille Mahayugas (qui forment un Kalpa, ou Journée du Brahma), 4 320 000 000 années ordinaires. A nouveau, nous sommes en présence ici des nombres précessionnels fondamentaux. Par ailleurs, 71 Mahayugas constituent un Manavantara, ou « période de Manu ». Le lecteur se rappelle qu'un degré de déplacement précessionnel du soleil le long de l'écliptique correspond à 71,6 années, un nombre qui peut être arrondi par défaut à 71 en Inde aussi facilement qu'il était arrondi par excès à 72 en Egypte.

Le Kali Yuga, avec une durée de 432 000 années mortelles, est, soit dit en passant, notre propre époque. « L'époque de Kali, disent les écritures, sera l'ère du déclin, et la race humaine approchera de l'anéantissement. »[18]

Un maître d'œuvre dans les coulisses

Un chien nous a conduits jusqu'à cette « ère du déclin ».

Sirius, l'Etoile du Chien, qui « talonne » la constellation géante d'Orion, nous a montré la voie. En Egypte, nous l'avons vu, Orion n'est autre qu'Osiris, le dieu de la Mort et de la Résurrection, dont les nombres – mais peut-être s'agit-il d'un hasard – sont 12, 30, 72 et 360. Mais le seul hasard peut-il expliquer que ces nombres et d'autres valeurs relatives à la précession apparaissent également dans un grand nombre d'autres mythologies non apparentées – du moins le croit-on – avec la mythologie égyptienne, et sur des supports aussi tangibles que des calendriers et des œuvres architecturales ?

Giorgio de Santillana, Hertha von Dechend, Jane Sellers et un nombre croissant de spécialistes ne veulent pas croire au hasard, arguant que la *récurrence de détails communs* d'un mythe à l'autre permet de conclure à l'existence d'un maître d'œuvre initial unique.

S'ils se trompent, alors nous devrons expliquer d'une autre manière comment ces nombres spécifiques, et apparentés les uns aux autres (dont la seule fonction évidente est de permettre le calcul de la précession), ont laissé de telles empreintes sur la civilisation humaine.

Mais supposons un instant qu'ils *ne se trompent pas*, et qu'un maître d'œuvre unique ait opéré dans les coulisses ?

Parfois, lorsqu'on se laisse entraîner dans le monde de mythes et de mystères de Santillana et von Dechend, la marque de ce maître d'œuvre est presque palpable... Suivons la trace du chien... ou du chacal, ou du loup, ou du renard. La façon subtile dont cet insaisissable canidé – quel qu'il soit – réapparaît furtivement de mythe en mythe est étrange, fascinante, et vous attire toujours plus loin.

De fait, c'est cette fascination qui nous a conduits du Moulin d'Amlodhi au mythe d'Osiris en Egypte. Tout au long de ce parcours,

conformément au dessein du ou des mystérieux maîtres d'œuvre cachés (si J. Sellers, Santillana et von Dechend ont raison), nous sommes d'abord invités à nous représenter mentalement la sphère céleste. Ensuite, nous nous voyons fournir un modèle mécanique qui nous permet de visualiser les effets de la précession des équinoxes sur l'ensemble des « coordonnées » de la sphère. Enfin, après que Sirius nous eut montré la voie, voilà qu'apparaissent les chiffres permettant de calculer la précession avec plus ou moins d'exactitude.

Non que Sirius, dans sa position éternelle en queue d'Orion, soit le seul personnage canin de l'entourage d'Osiris. Nous avons vu au chapitre 11 comment Isis (qui était à la fois la femme et la sœur d'Osiris) chercha le corps de son époux défunt après qu'il eut été tué par leur frère Set. Dans cette quête, elle reçut l'aide de chiens (ou de chacals, selon certaines versions de la légende).[19] De même, des textes mythologiques et religieux de diverses périodes de l'histoire égyptienne affirment que le dieu-chacal veilla sur l'esprit d'Osiris après sa mort et qu'il lui servit de guide à travers le monde souterrain.[20] (Des bas-reliefs représentent Anubis sous des traits quasi identiques à ceux d'Upuaut, l'ouvreur des Voies.)

Enfin et surtout, Osiris lui-même aurait pris la forme d'un loup quand il revint du monde souterrain pour aider son fils Horus dans son combat final contre Set.

S'il ne s'agissait que de chiens, il serait facile de ne voir dans tout ce qui précède que des coïncidences. Mais il y a autre chose.

Les deux mythes d'Osiris et du Moulin d'Amlodhi, pourtant très différents (tous deux, cependant, semblent contenir des données scientifiques précises sur la précession des équinoxes), comportent un étrange point commun, touchant aux liens de parenté des personnages. Amlodhi/Amleth/Hamlet est toujours un fils qui se venge du meurtre de son père en prenant au piège et en tuant le meurtrier. Celui-ci, de plus, est toujours l'oncle du héros.

Tel est précisément le scénario du mythe d'Osiris. Osiris et Seth sont deux frères. Seth tue Osiris. Horus, le fils d'Osiris, se venge ensuite de son oncle.

Autre élément récurrent de l'« intrigue », Hamlet, ou ses équivalents, entretient une sorte de relation incestueuse avec sa sœur. Le mythe de Kullervo (le Hamlet finnois) comprend une scène poignante dans laquelle le héros, retournant chez lui après une longue absence, rencontre dans les bois une jeune fille en train de cueillir des baies. Ils tombent amoureux l'un de l'autre. C'est seulement plus tard qu'ils découvrent qu'ils sont frère et sœur. La jeune fille se suicide alors en se jetant dans un lac. Finalement, accompagné du chien noir Musti, Kullervo s'enfuit dans la forêt et se donne la mort en se précipitant sur son épée.[21]

Il n'y a pas de suicides dans le mythe égyptien d'Osiris, mais une

relation incestueuse lie Osiris à sa sœur Isis. De leur union naît Horus le fils vengeur.

Une fois de plus, nous sommes en droit de nous demander : à quoi assiste-t-on ? Pourquoi ces interrelations évidentes entre différentes légendes d'origines si éloignées ? Pourquoi ces « familles » de mythes, aux thèmes en apparence différents, nous éclairent-elles, chacune à leur manière, sur le phénomène de la précession des équinoxes ? Et pourquoi des chiens, et des personnages semblant enclins à l'inceste et au fratricide apparaissent-ils dans tous ces mythes ? Ce serait, assurément, pousser bien loin le scepticisme que d'affirmer que tant de thèmes identiques puissent réapparaître par hasard dans tant de contextes si différents.

Si l'on ne peut parler de hasard, alors, *qui* a créé cet ensemble de légendes apparentées les unes aux autres ? Qui sont les auteurs et les concepteurs de ce puzzle et quelles étaient leurs motivations ?

Des mythes déjà anciens dans l'Antiquité

Quelle que soit leur identité, ces hommes devaient appartenir à une civilisation très évoluée – assez évoluée, du moins, pour avoir observé les variations infinitésimales de la précession des équinoxes et les avoir quantifiées avec une précision proche de celle obtenue par les savants d'aujourd'hui avec les moyens les plus sophistiqués.

On peut conclure en bonne logique que nous avons affaire là à des hommes hautement civilisés. Et nous parlons d'hommes qui méritent l'appellation de « savants ». Ils doivent, de surcroît, avoir vécu dans des temps très reculés, car la propagation des mythes précessionnels des deux côtés de l'Atlantique *ne peut* avoir eu lieu dans les temps historiques. Au contraire, tout laisse penser que ces mythes étaient déjà « chargés d'ans » quand ce que nous appelons l'histoire commença il y a cinq mille ans.[22]

La grande force de ces légendes tient en ceci : tombées depuis la nuit des temps dans le « domaine public » de l'humanité, elles sont capables, tels des caméléons intellectuels, subtils et ambigus, de changer de couleur selon leur environnement. A différentes époques, sur différents continents, elles peuvent être adaptées et reformulées de toutes sortes de manières, mais elles conserveront à tout jamais ce qui fait l'essence de leur symbolique et continueront à transmettre les données codées relatives à la précession avec lesquelles elles ont été « programmées » depuis le début.

Mais à quelle fin ?

Comme nous allons le voir au chapitre suivant, les longs cycles de la précession n'ont pas pour seule conséquence d'affecter l'aspect du

ciel. Ce phénomène céleste, provoqué par les oscillations axiales de notre planète, a des effets directs sur la Terre elle-même. En fait, il semble constituer l'un des principaux facteurs qui ont présidé à l'avènement soudain de l'ère glaciaire et à sa fin tout aussi subite et catastrophique.

32

Message aux hommes qui ne sont pas encore nés

Un nombre incalculable de mythes datant de l'antiquité la plus reculée décrit par le menu toutes sortes de catastrophes géologiques et climatiques, et cela n'a rien d'étonnant. L'humanité, en effet, a survécu aux conditions effroyables de la dernière époque glaciaire, et la source la plus plausible des légendes parlant de déluges et de grands froids, d'éruptions volcaniques et de tremblements de terre dévastateurs réside dans les cataclysmes qui ont accompagné la grande fonte survenue entre les quinzième et huitième millénaires avant notre ère. La retraite finale des appareils glaciaires et la montée subséquente du niveau des mers de plus de cent mètres n'ont eu lieu que quelques milliers d'années avant le début de la période historique. Il n'est de ce fait guère surprenant que les premières civilisations aient conservé des souvenirs si vivaces des énormes bouleversements géologiques et climatiques qui ont terrifié nos ancêtres.

Le fait – troublant, mais caractéristique – que ces récits mythiques de cataclysmes semblent porter la marque d'une source d'inspiration unique est par contre beaucoup plus difficile à expliquer.[1] En fait, le degré de convergence entre ces récits laisse penser qu'ils ont été « écrits » par le même « auteur ».

Cet auteur pourrait-il se confondre avec la divinité, ou le surhomme dont il est si souvent question dans tous les mythes que nous avons passés en revue, qui apparaît juste après que le monde a été ébranlé par un épouvantable cataclysme géologique, et qui apporte le réconfort et les bienfaits de la civilisation aux survivants encore terrorisés ?

Blanc et barbu, Osiris est l'incarnation égyptienne de ce personnage universel. Ce n'est pas un hasard si l'un des premiers actes dont il est crédité dans les mythes est l'abolition du cannibalisme chez les habitants primitifs de la vallée du Nil.[2] De son côté, Viracocha, en Amérique du Sud, aurait commencé sa mission civilisatrice juste après une grande inondation. Et Quetzalcoatl, le découvreur du maïs, aurait apporté l'agriculture, les mathématiques, l'astronomie et une culture raffinée au Mexique après qu'un déluge destructeur eut mis fin au « Quatrième Soleil ».

Ces mythes étranges conserveraient-ils le souvenir de rencontres entre les tribus paléolithiques qui, éparpillées sur la surface du globe, auraient réchappé à la dernière période glaciaire, et une grande civilisation à ce jour non identifiée qui aurait également survécu à cette époque ?

Et si les mythes constituaient le moyen utilisé par cette mystérieuse civilisation pour communiquer avec les générations futures par-delà les millénaires ?

Un message dans la bouteille du temps

« De toutes les grandes inventions, » a pu dire Galilée,

> « la plus sublime serait celle qui permettrait à l'homme de communiquer ses pensées les plus secrètes avec ses semblables, quand bien même ceux-ci seraient éloignés dans le temps ou dans l'espace – une invention qui lui donnerait la possibilité de parler aux hommes des Indes, comme à ceux qui naîtront demain, ou qui ne seront pas encore nés dans mille ans, dans dix mille ans ? Et sans se donner plus de mal que de disposer sur le papier deux douzaines de petits signes ? Ce serait là le couronnement de toutes les admirables inventions des hommes. »[3]

Si le « message précessionnel » identifié par des spécialistes tels que G. de Santillana, H. von Dechend et Jane Sellers constitue effectivement une tentative délibérée de communiquer de la part d'une civilisation perdue de l'antiquité, pourquoi ne nous est-il pas parvenu sous forme écrite, à charge pour nous de le déchiffrer ? N'aurait-ce pas été plus facile que de le transmettre sous forme de mythes codés ? Peut-être.

Néanmoins, supposons que le support (quel qu'il fût) sur lequel le message était écrit ait été détruit ou se soit dégradé après plusieurs millénaires. Ou que le langage dans lequel il était formulé soit devenu totalement inintelligible (à l'instar des énigmatiques inscriptions de la

vallée de l'Indus, qui, bien qu'étudiées depuis plus d'un demi-siècle, ont résisté à ce jour à toutes les tentatives de déchiffrement). Il est évident que dans de telles conditions, le message à l'adresse des générations futures aurait été irrémédiablement perdu.

Ce qu'il fallait dès lors rechercher, c'était un *langage universel*, un type de langage compréhensible par toute société un tant soit peu évoluée, à n'importe quelle époque, même à plusieurs millénaires de distance. De tels langages sont rares, mais les mathématiques en sont un – et la cité de Teotihuacan est peut-être la « carte de visite » d'une civilisation perdue écrite dans la langue éternelle des mathématiques.

Les données géodésiques, relatives au positionnement exact de points géographiques fixes, ainsi qu'à la forme et à la taille de la Terre, restent également valides et reconnaissables pendant des dizaines de milliers d'années, et peuvent être commodément exprimées par le biais de la cartographie (ou de la construction de monuments géodésiques géants, telle la Grande Pyramide d'Egypte, comme nous le verrons plus loin).

Une autre « constante » dans notre système solaire est le langage du temps : celui des grands intervalles de temps rythmant le lent mouvement précessionnel. Aujourd'hui, ou dans dix mille ans, un message où il est question des nombres 72, 2 160, 4 320, ou encore 25 920, peut être instantanément compris de n'importe quelle civilisation ferrue de mathématiques et capable de détecter et de mesurer le déplacement quasi imperceptible du soleil le long de l'écliptique par rapport aux étoiles de la voûte céleste (un degré en un peu moins de 72 ans, 30 degrés en 2 148 ans, etc.).

Mais revenons aux mythes et aux légendes issus de la nuit des temps. Partageant les mêmes symboles et les mêmes tournures stylistiques, les récits mythiques relatifs aux cataclysmes planétaires et à la précession des équinoxes se recoupent très souvent. Un très grand nombre de points communs permettent de rapprocher ces deux grandes familles de traditions, rapprochement qui, de surcroît, semble bien porter la marque d'une intention délibérée. A partir de cette constatation, on en vient à se demander s'il n'existerait pas une corrélation entre la précession des équinoxes et les cataclysmes planétaires.

La lente rotation du moulin céleste

Bien que différents phénomènes de nature astronomique et géologique semblent être en cause, et bien que tous ne soient pas parfaitement compris, le fait est que certains moments clés du cycle précessionnel correspondent étroitement *avec le début et la fin des époques glaciaires.*

Plusieurs facteurs déclencheurs doivent coïncider, ce qui explique pourquoi seulement certains moments coïncidant avec le passage d'une époque astronomique à une autre nous intéressent ici. Néanmoins, on sait aujourd'hui que la précession a bel et bien un impact tant sur la glaciation que sur la déglaciation, à des intervalles très éloignés. C'est seulement depuis la fin des années soixante-dix que les scientifiques ont reconnu l'existence d'une telle influence.[4] Les mythes, cependant, nous enseignent que le même niveau de connaissance avait été atteint par une civilisation inconnue au cœur du dernier âge glaciaire. A cette lointaine époque, en effet, des hommes avaient déjà observé qu'*un lien de cause à effet* existe entre le lent déplacement des coordonnées célestes par rapport au cycle du Zodiaque et les terribles déluges d'eau, de feu et de glace que les mythes décrivent. Selon les termes de G. de Santillana et H. von Dechend, « l'idée associant cataclysmes et souffrances à la lente rotation des moulins des dieux n'était pas étrangère aux Anciens ».[5]

On sait que trois facteurs principaux, que nous avons tous déjà rencontrés, jouent un rôle déterminant dans le déclenchement et la fin des époques glaciaires (sans parler, bien sûr, des divers cataclysmes provoqués par les glaciations et les déglaciations soudaines). Ces facteurs, qui sont tous liés aux variations de la géométrie orbitale de la Terre, sont les suivants :

1. L'obliquité de l'écliptique (l'angle d'inclinaison de l'axe de rotation de la planète, qui est également l'angle entre l'équateur céleste et l'écliptique). Celle-ci, on l'a vu, varie sur de très longues périodes de temps entre 22,1 degrés (la position de l'axe la plus proche de la verticale) et 24,5 degrés (la position la plus éloignée).
2. La plus ou moins grande excentricité de l'ellipse décrite par notre planète autour du soleil.
3. La précession axiale, dont le principal effet visible est le lent recul des quatre « points cardinaux » (les deux équinoxes et les deux solstices) le long de la trajectoire orbitale de la Terre.

Nous touchons là aux arcanes d'une discipline scientifique largement située en dehors du propos de ce livre. Nous renvoyons les lecteurs qui souhaiteraient approfondir ces sujets aux travaux des Professeurs J. D. Hays et J. Imbrie (Projet CLIMAP de l'US National Science Foundation).[6]

Hays, Imbrie et d'autres ont démontré en substance que le début d'une époque glaciaire survient lorsque plusieurs cycles célestes entrent en conjonction – *i.e.*, lorsque peuvent être observés (a) une *excentricité maximale* (la Terre atteignant son « aphélie », le point de son orbite le plus éloigné du soleil) ; (b) une *obliquité minimale* de

l'axe de la Terre (lorsque les pôles Nord et Sud sont les plus proches de la verticale) ; enfin, (c), conséquence des deux phénomènes précédents, directement liée à la *précession*, l'hiver... survient dans l'un ou l'autre hémisphère lorsque la Terre se trouve au « périhélie » (le point de son orbite le plus rapproché du soleil), tandis que l'été a lieu à l'aphélie et est ainsi relativement froid ; par suite, la glace qui s'est constituée en hiver ne fond pas pendant l'été suivant, ce qui entraîne un renforcement inexorable de la glaciation.

Provoquées elles-mêmes par les variations de la géométrie orbitale, les variations de l'« insolation de la planète » – la quantité et l'intensité de la lumière solaire à laquelle est exposée la Terre – peuvent ainsi être un facteur déterminant dans le déclenchement des ères glaciaires.

Et si les auteurs des mythes avaient tenté de nous *avertir* d'un grand danger en liant si étroitement dans leurs récits des images de cataclysmes planétaires à la lente rotation du « moulin » céleste ?

C'est une question sur laquelle nous reviendrons en temps voulu. Pour l'instant, bornons-nous à observer qu'en identifiant les effets de la « géométrie orbitale » de la Terre sur le climat de la planète, et en combinant ces informations avec des mesures précises du mouvement précessionnel, les savants d'une mystérieuse civilisation de la très haute Antiquité semblent avoir trouvé un moyen, par-delà les millénaires, d'attirer notre attention et de communiquer directement avec nous.

A nous de décider d'écouter ou non ce qu'ils ont à nous dire.

VI

1. ÉGYPTE

L'Énigme de Gizeh

33

Points cardinaux

Gizeh, Egypte, 16 mars 1993, 3 h 30 du matin

Nous traversâmes le hall désert de notre hôtel et montâmes dans la Fiat blanche qui nous attendait dehors. Elle était conduite par un Egyptien nommé Ali, passablement nerveux. Il était en effet chargé de nous faire franchir de nuit le cordon de surveillance de la Grande Pyramide, et de nous ramener avant le lever du soleil. Si les choses tournaient mal, Santha et moi-même pouvions être expulsés d'Egypte. Quant à notre chauffeur, il risquait pas moins de six mois de prison.

Normalement, tout devait bien se passer. La veille, nous avions remis à Ali 150 dollars, qu'il avait changés en livres égyptiennes et distribués aux gardes de faction cette nuit-là. Ceux-ci, en échange, s'étaient engagés à fermer les yeux sur notre présence pendant les deux heures qui suivraient.

Ali ayant arrêté la voiture à huit cents mètres de la pyramide, nous fîmes le reste du chemin à pied. Nous contournâmes le coteau qui surplombe le village de Nazlet el-Samaan et gravîmes la dune située au pied de la face nord du monument. Nous progressions péniblement dans le sable fin, juste hors de portée des projecteurs du service de sécurité. Personne ne disait mot. Nous étions très excités, et en même temps craignions que notre équipée tournât mal. Ali n'était pas sûr que ses bakchichs allaient donner les résultats escomptés.

Pendant quelques instants, nous nous tînmes immobiles dans l'ombre, contemplant la masse monstrueuse de la pyramide qui nous surplombait dans l'obscurité et masquait à nos regards les étoiles du

sud. C'est alors que trois hommes armés de fusils et enveloppés dans des couvertures pour se protéger du froid glacial de la nuit surgirent près de l'angle nord-est, à une cinquantaine de mètres devant nous. Ils firent halte pour partager une cigarette. Après nous avoir ordonné de rester en arrière, Ali s'avança dans la lumière et marcha en direction des gardes. Il leur parla pendant plusieurs minutes, et la discussion sembla bientôt s'envenimer. Finalement, il nous fit signe de le rejoindre.

« Il y a un problème » dit-il. « L'un d'eux, le capitaine [il nous indiqua un petit gros, mal rasé, à la mine patibulaire] exige trente dollars de plus, sinon il ne marche plus. Qu'est-ce qu'on fait ? » Je fouillai le fond de mon sac, comptai trente dollars, et tendis les billets à Ali. Il les plia et les passa au capitaine. Avec un air de dignité offensée, le capitaine les fourra dans la poche de sa chemise, et, finalement, nous nous serrâmes la main.

« OK, dit Ali, on peut y aller. »

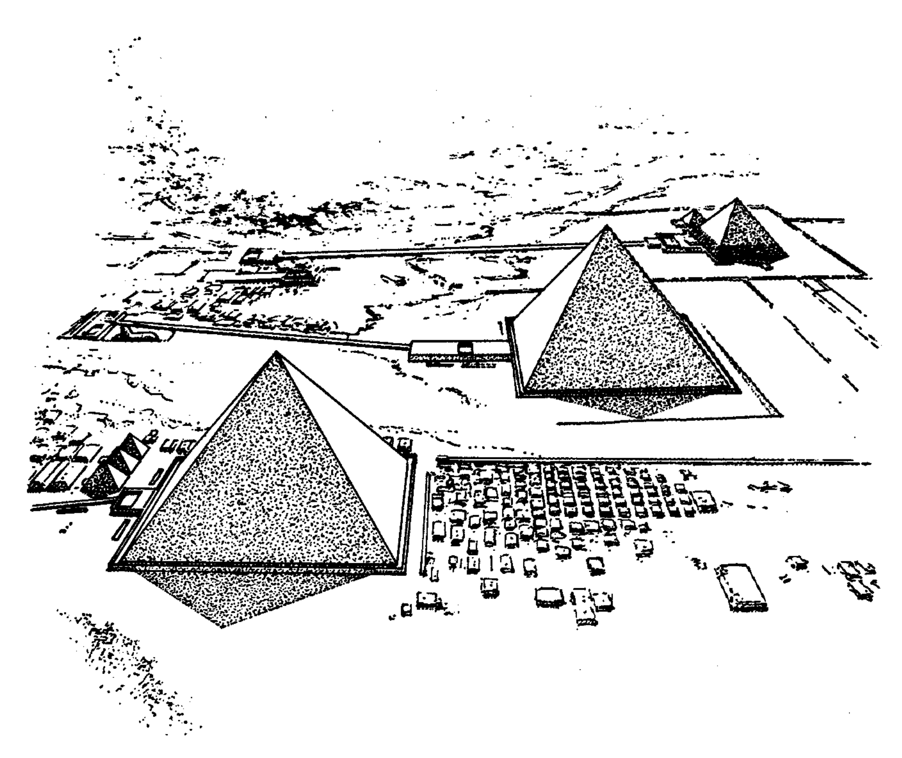
Une précision inexplicable

Pendant que les gardes poursuivaient leur patrouille vers l'ouest le long de la face nord de la Grande Pyramide, nous contournâmes l'angle nord-est et longeâmes la base de la face est.

Les quatre faces de la pyramide de Gizeh, on le sait, sont presque parfaitement orientées en direction des points cardinaux. La marge moyenne d'erreur n'est que de trois minutes (deux minutes sur la face sud) – une précision incroyable pour n'importe quel édifice à n'importe quelle époque, et un exploit inexplicable, quasi surnaturel, pour ce monument censé avoir été construit il y a quatre mille cinq cents ans.

Une erreur de trois minutes de l'arc représente une déviation infinitésimale de moins de 0,015 pour cent. De l'opinion des ingénieurs avec qui j'ai discuté de la Grande Pyramide, la raison d'une telle précision est difficile à comprendre. De leur point de vue de constructeurs, les résultats apparents ne valaient pas les efforts déployés pour obtenir une telle exactitude : même si la base du monument était décalée de deux ou trois degrés (une erreur, mettons, d'un pour cent), la différence à l'œil nu serait restée trop faible pour être remarquée. Par contre, la difficulté de la tâche – obtenir une précision de l'ordre de trois degrés, et non plus de trois minutes – aurait été bien moindre.

Manifestement, les anciens maîtres-bâtisseurs qui ont érigé la pyramide à l'aube de la civilisation humaine devaient avoir de sérieuses raisons de vouloir obtenir des alignements parfaits avec les quatre points cardinaux. Par ailleurs, dans la mesure où ils ont atteint



Vue aérienne de la nécropole de Gizeh, du nord vers le sud, avec la Grande Pyramide au premier plan.

leur objectif avec une extraordinaire exactitude, il s'agissait vraisemblablement de véritables savants, disposant d'outils de mesure perfectionnés. Cette impression est confirmée par un grand nombre d'autres caractéristiques du monument. Par exemple, les côtés de sa base ont tous pratiquement la même longueur, témoignant d'une marge d'erreur encore plus faible que celle que l'on tolérerait aujourd'hui de la part d'architectes chargés de construire, par exemple, un immeuble de bureaux. Cependant, il ne s'agit pas d'un immeuble de bureaux, mais de la Grande Pyramide d'Egypte, l'une des plus grandes structures jamais construites par l'homme et l'une des plus anciennes. La différence entre son côté le plus long (le côté sud, 263,33 m) et son côté le plus court (le côté nord, 262,87 m) n'excède pas 46 cm – soit un degré d'erreur de moins de 0,2 %[1].

Là encore, je sais, pour en avoir discuté avec des ingénieurs, que les chiffres bruts ne rendent pas justice à la somme d'efforts requise pour obtenir de tels résultats. Je sais aussi que les spécialistes n'ont pas réussi à expliquer de manière convaincante comment les bâtisseurs des pyramides ont pu obtenir un tel degré de précision dans leurs mesures[2].

Je cherche en fait une réponse à une question encore plus fondamentale: *pourquoi* se sont-ils imposé une telle rigueur? S'ils

s'étaient autorisé une marge d'erreur d'un ou deux pour cent – au lieu de 0,2 pour cent –, ils se seraient simplifié la tâche en obtenant grosso modo, du moins en apparence, le même résultat. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Pourquoi ont-ils tenu à rendre les choses si difficiles ? Pourquoi, en bref, l'architecture d'un monument de pierre prétendument « primitif », bâti il y a plus de quatre mille cinq cents ans, témoigne-t-elle d'un souci de précision obsessionnel, digne de notre ère industrielle ?

Un trou noir dans l'histoire

Notre intention était de grimper au sommet de la Grande Pyramide – une chose strictement interdite depuis 1983, suite à la chute mortelle de plusieurs touristes imprudents. Je reconnais que nous étions tout aussi téméraires (surtout en tentant d'escalader le monument de nuit) et enfreindre un règlement – en l'occurrence fondé – n'est pas dans mes habitudes. Au point où j'en étais, cependant, l'intense fascination que la pyramide exerçait sur moi, et mon désir d'apprendre tout ce que je pourrais sur elle avaient eu raison de mes scrupules.

Longeant la base de la face est, et manquant de trébucher à chaque pas sur la pierraille, nous laissâmes sur notre gauche les trois pyramides secondaires. Nous passâmes également devant trois fosses étroites et profondes ressemblant à des tombes géantes. Elles ont été trouvées vides par les archéologues qui les ont fouillées, mais elles semblent avoir été faites pour accueillir des coques de bateaux.

A peu près à mi-chemin de la face est de la pyramide, nous rencontrâmes une autre patrouille. Cette fois-ci, il s'agissait de deux gardes, dont le plus âgé devait avoir dix-huit ans. Ils nous firent savoir que l'argent qu'Ali leur avait versé ne suffisait pas et que cinquante livres égyptiennes supplémentaires ne seraient pas de trop si nous voulions poursuivre notre promenade. J'avais déjà les billets dans la main et les leur donnai sur-le-champ. Notre équipée nocturne allait nous coûter cher, mais peu m'importait : mon seul souci était de grimper en haut de la pyramide et de descendre avant le lever du jour sans être arrêté.

Nous continuâmes, et atteignîmes l'angle sud-est peu après 4 h 15.

Très peu d'édifices modernes comportent des angles marquant très exactement quatre-vingt dix degrés. Très souvent, des marges d'erreur de près d'un degré peuvent être mesurées, mais en général on ne les remarque pas à l'œil nu. Dans le cas de la Grande Pyramide, ses bâtisseurs ont trouvé un moyen de réduire cette marge d'erreur à presque rien. Ainsi, les valeurs respectives des angles sud-est, nord-est, sud-ouest et nord-ouest sont 89°56'27", 90°3'2", 90°0'33", et 89°59'58" (soit un écart de seulement 2" d'un degré par rapport à l'angle droit parfait[3]).

Une telle précision est proprement stupéfiante, et, comme à peu près tout ce qui touche à la Grande Pyramide, difficilement explicable. Des techniques de construction aussi précises – aussi précises que celles d'aujourd'hui – ne peuvent avoir été mises au point qu'après plusieurs millénaires de tâtonnements et d'expérimentation. Et cependant, rien n'indique qu'un processus de ce type ait jamais eu lieu en Egypte. La Grande Pyramide et ses voisines de Gizeh semblent avoir surgi d'un insondable « trou noir » de l'histoire de l'architecture.

Des navires dans le désert

Guidés par Ali, qui ne nous avait toujours pas expliqué pourquoi nous devions faire le tour de la pyramide avant de l'escalader, nous commençâmes à longer la face sud, marchant vers l'ouest. Nous vîmes sur notre chemin deux autres fosses en forme de coques de bateaux. L'une d'elles, encore fermée, a été explorée au moyen d'une sonde à fibres optiques et s'est révélée contenir un navire à haute proue long de plus de trente mètres. L'autre fosse a été fouillée dans les années cinquante. Son contenu – un navire aux dimensions encore plus importantes, avec une coque longue de quarante-deux mètres[4] – a été transféré dans le « Musée des Bateaux », un horrible bâtiment moderne sur pilotis situé au pied de la face sud de la pyramide.

Fait de bois de cèdre, ce navire se trouve encore en parfait état de conservation quatre mille cinq cents ans après avoir été construit. Avec un déplacement d'environ quarante tonnes, il s'agit d'une embarcation d'une conception particulièrement hardie, présentant, selon les termes d'un spécialiste, « toutes les caractéristiques d'un navire de haute mer, avec une proue et une poupe pointant vers le haut, comme celles d'un drakkar viking, lui permettant de braver, non pas les remous du Nil, mais les vagues de l'océan. »[5]

Un autre spécialiste a estimé que cet étrange navire pharaonique au modèle si sophistiqué « aurait largement surclassé les caravelles de Colomb »[6]. Thor Heyerdahl pense quant à lui qu'il ne peut avoir été conçu que par « un peuple jouissant d'une longue et solide expérience de la navigation hauturière »[7].

Qui, à l'aube de l'histoire trimillénaire de l'Egypte, a construit ces navires ? Ce n'est pas en labourant les champs de la vallée du Nil que ces mystérieux architectes navals ont acquis « une longue et solide expérience » de la navigation de haute mer. Par conséquent, où et quand ont-ils acquis cette expérience ?

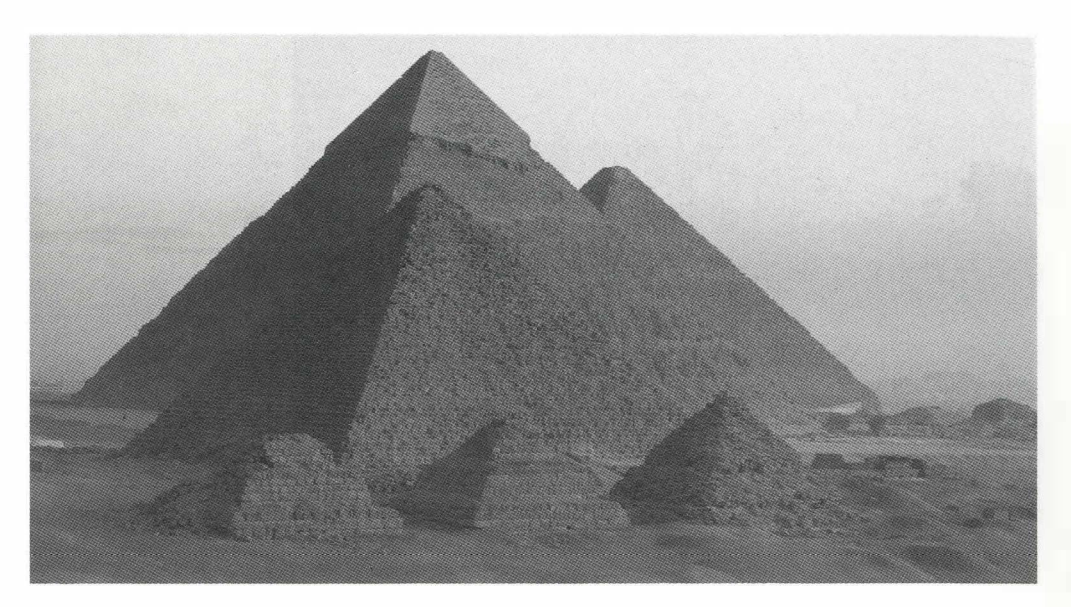
Mais il y a une autre énigme. Les anciens Egyptiens, on le sait, excellaient dans la fabrication de modèles réduits et de toutes sortes d'objets à finalité symbolique[8]. Partant, j'ai du mal à comprendre

pourquoi ils se seraient donné le mal de construire, puis d'enterrer un bateau aussi grand et aussi sophistiqué que ce mystérieux navire si sa seule fonction, comme le prétendent les égyptologues, était de représenter le vaisseau spirituel qui transportait l'âme du roi défunt dans le ciel[9]. Le même résultat aurait pu être obtenu avec une embarcation de beaucoup plus petites dimensions, voire avec un modèle réduit, et un seul aurait suffi. Il serait, du coup, plus logique de penser que ces vaisseaux géants avaient une signification, ou remplissaient des fonctions symboliques complètement différentes et, à ce jour, insoupçonnées.

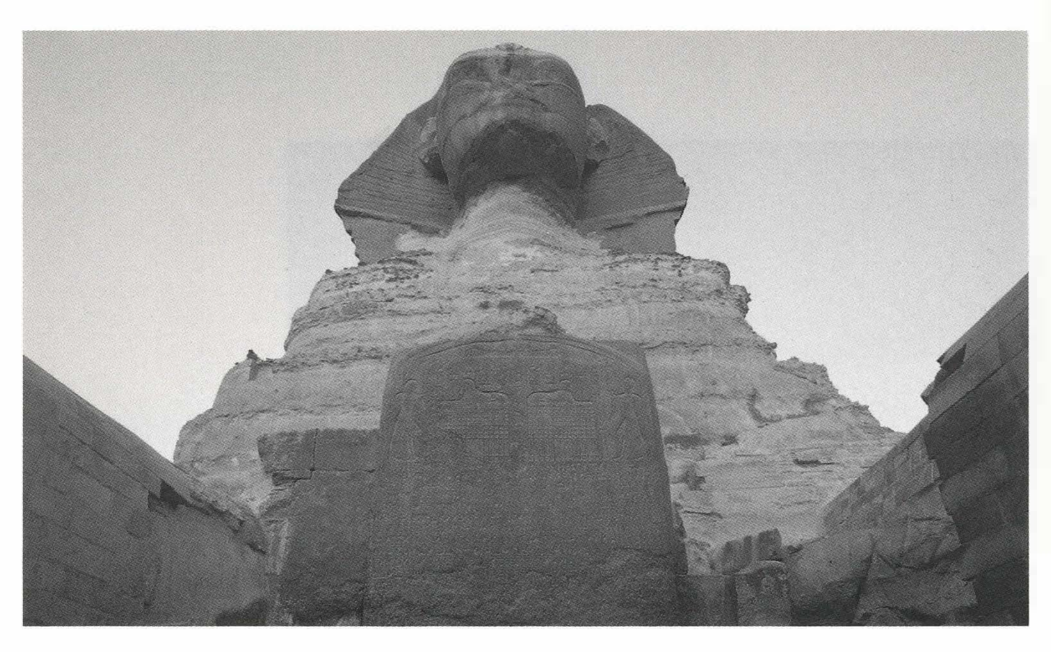
Nous avions atteint le milieu de la face sud de la Grande Pyramide quand nous comprîmes enfin pourquoi notre cicerone nous faisait faire cette longue promenade. Son objectif était de nous délester de modestes sommes d'argent à chacun des points cardinaux. Nous avions ainsi été soulagés de trente dollars américains sur la face nord et de cinquante livres égyptiennes sur la face est. Il fallut verser cinquante livres supplémentaires à une troisième patrouille qu'Ali était censé avoir soudoyée la veille.

« Ali, criai-je, quand va-t-on commencer à escalader la pyramide ? »

« Tout de suite, Mr Graham », répondit notre guide. Marchant d'un pas décidé, juste devant nous, il ajouta : « Nous allons grimper à l'angle sud-ouest... »



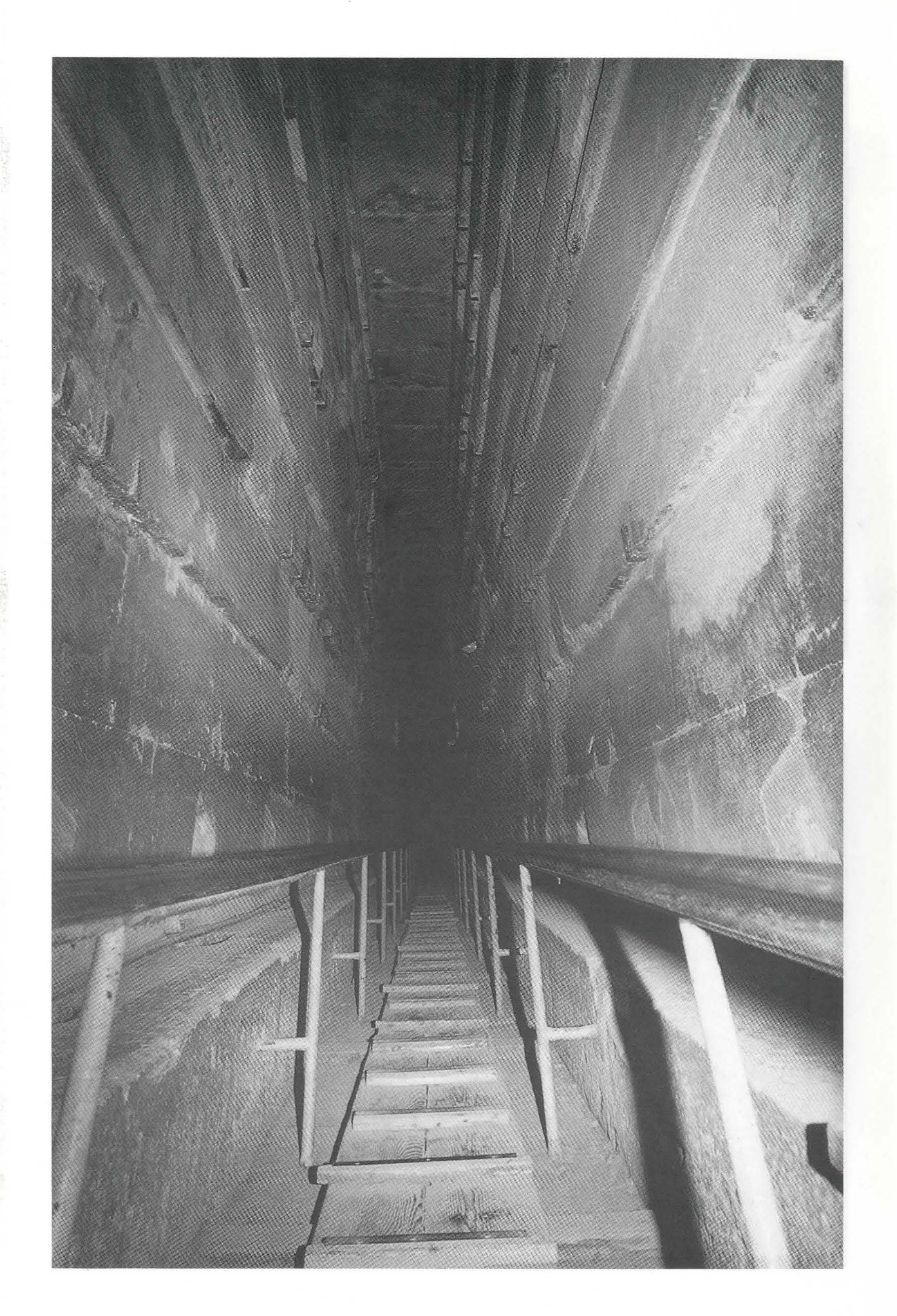
Ci-dessus : 42 : La nécropole de Gizeh, en Egypte, vue du sud-ouest. Au premier plan, on peut voir, flanquée de trois pyramides « satellites », la pyramide de Mykerinos, la troisième et la plus petite des pyramides de Gizeh. Derrière elle, encore coiffée de plusieurs assises de pierres de parement originelles, se dresse la pyramide de Khephren. A l'arrière-plan, enfin, on aperçoit le sommet tronqué de la pyramide de Kheops, la « Grande Pyramide », septième Merveille du monde antique. L'attribution traditionnelle de ces pyramides à trois pharaons de la Quatrième Dynastie ne repose sur aucune preuve matérielle convaincante. *Ci-dessous* : 43. Le Grand Sphinx de Gizeh, regardant plein Est en direction du lever du Soleil équinoxial. De nouveaux indices géologiques et archéo-astronomiques laissent penser que cette immense sculpture monolithique pourrait être beaucoup plus ancienne que ne le pensent la plupart des archéologues.





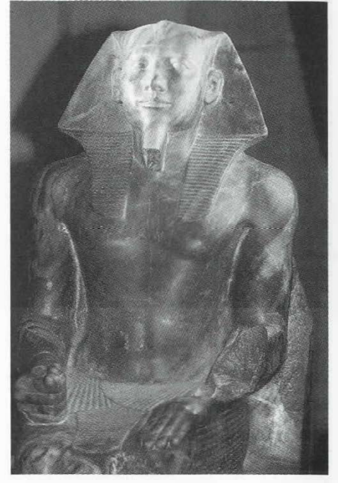
Ci-dessus : 44. L'auteur dans la Chambre du Roi de la Grande Pyramide. Les murs se composent de cent blocs distincts pesant chacun environ 70 tonnes, et le plafond est formé de neuf autres blocs pesant chacun 50 tonnes. La logistique qui a dû être mise en œuvre pour construire une telle chambre à 45 m au-dessus du sol est proprement stupéfiante. *Ci-dessous* : 45. L'auteur dans le sarcophage de la Chambre du Roi. Taillé dans un seul bloc de granit, dont l'intérieur a été évidé, il y a plus de quatre mille cinq cents ans, à l'aide d'outils non identifiés dont aucun exemplaire n'a été retrouvé. *Ci-contre* : 46. La Grande Galerie. Regarde-t-on vers le bas ? Ou vers le haut ? Longue de quarante-six mètres, haute de huit mètres cinquante, et inclinée de 26°, cette impressionnante voûte à encorbellement constitue un prodige architectural.

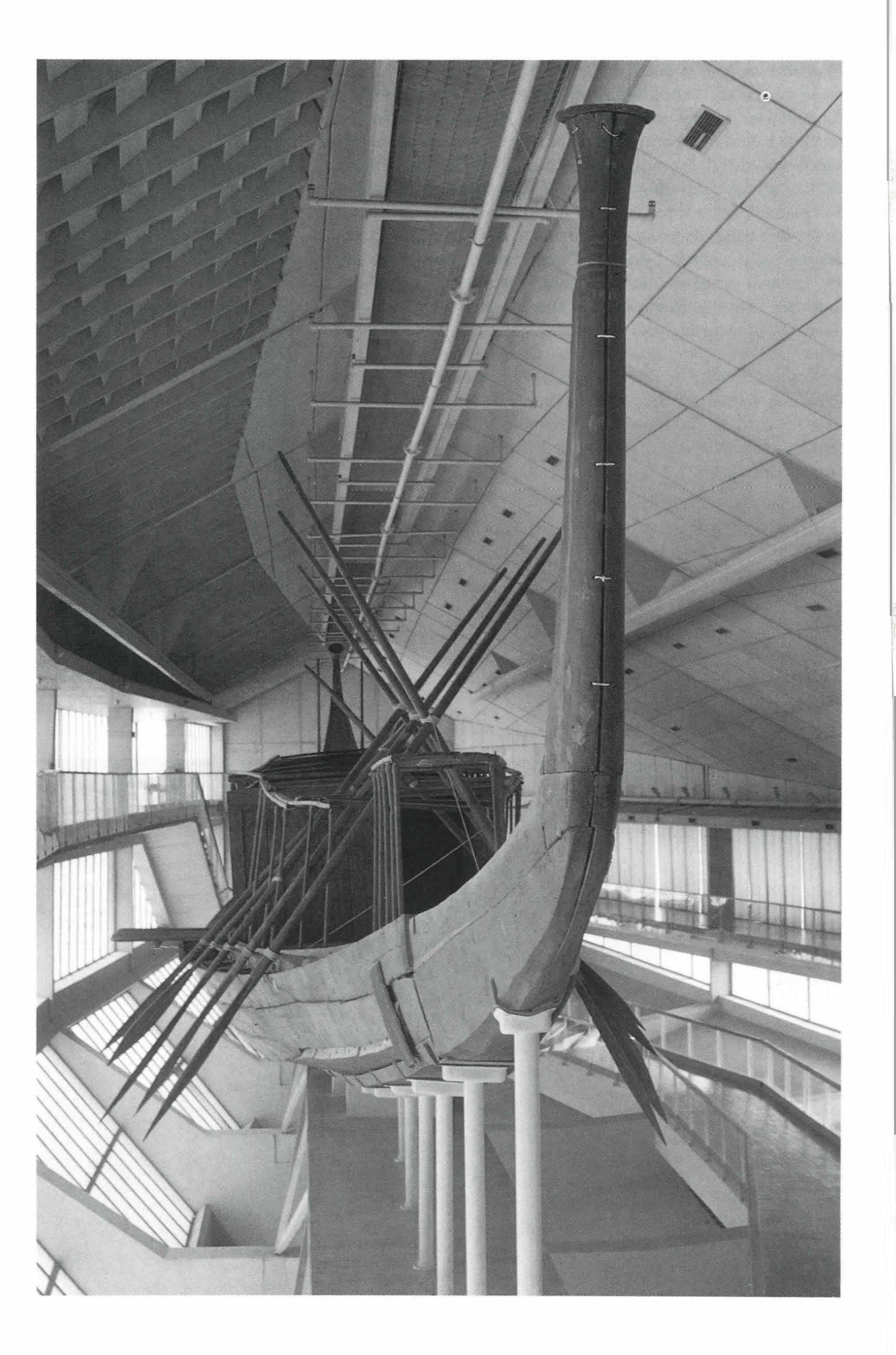




Ci-contre, en haut à gauche : 47. Vue de la Chambre de la Reine montrant la niche à encorbellement dans le mur est et la bouche du conduit dans le mur sud. Tout au bout de ce conduit long de soixante mètres, une porte coulissante a été découverte par le robot télécommandé allemand *Upuaut* en mars 1993. *En haut à droite* : 48. La plus basse des trois chambres de la pyramide de Mykerinos. Son plafond, dégradé par des graffiti à l'époque moderne, consiste en dix-huit dalles de granit formant un toit en V, et évidées par en-dessous pour donner l'illusion d'une voûte concave. *En bas* : 49. L'auteur au-dessus de la chambre précédente, accroupi sur l'une des dalles de granit qui forment son plafond si caractéristique. On ne connaît pas de mécanisme qui ait pu déplacer de tels blocs dans un espace aussi restreint. *Ci-contre, en haut* : 50. La seule statue connue de Kheops, le bâtisseur supposé de la Grande Pyramide. *Ci-contre* : 51. Statue en diorite de Khephren, le bâtisseur supposé de la Deuxième Pyramide. *Ci-dessous* : 52. La chambre principale de la pyramide de Khephren, avec l'inscription laissée par Belzoni.

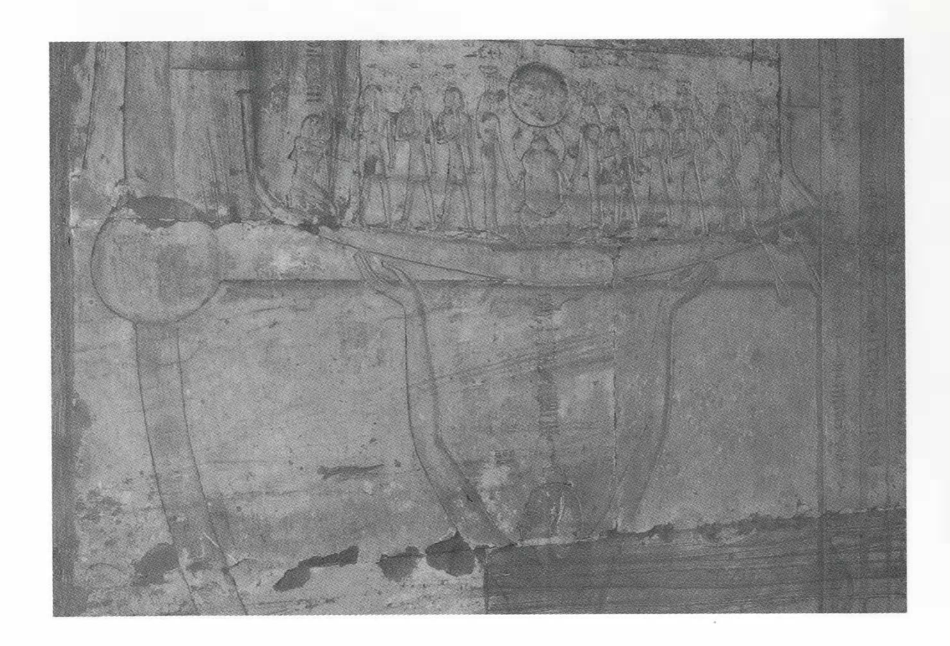


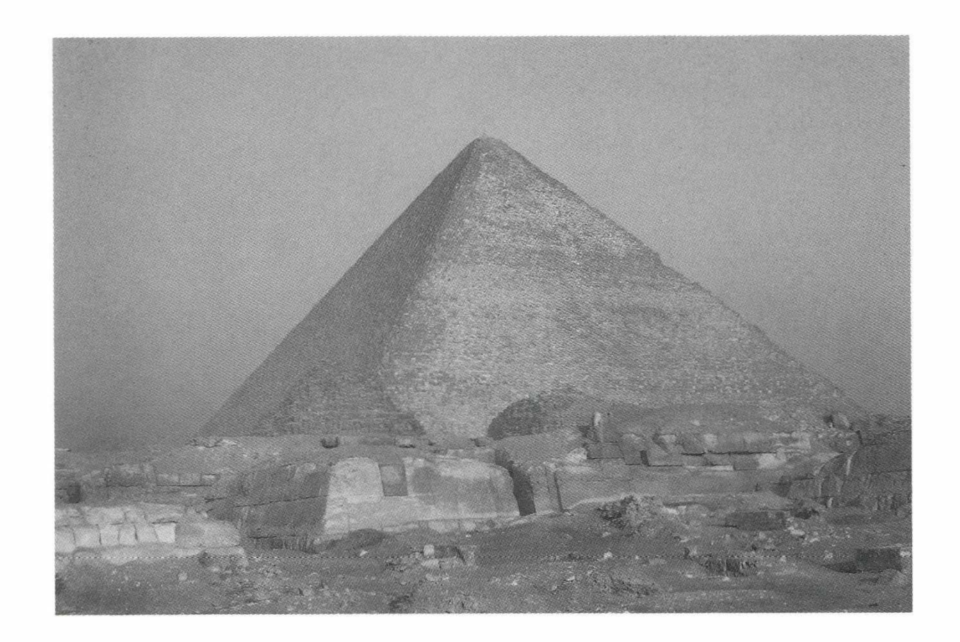




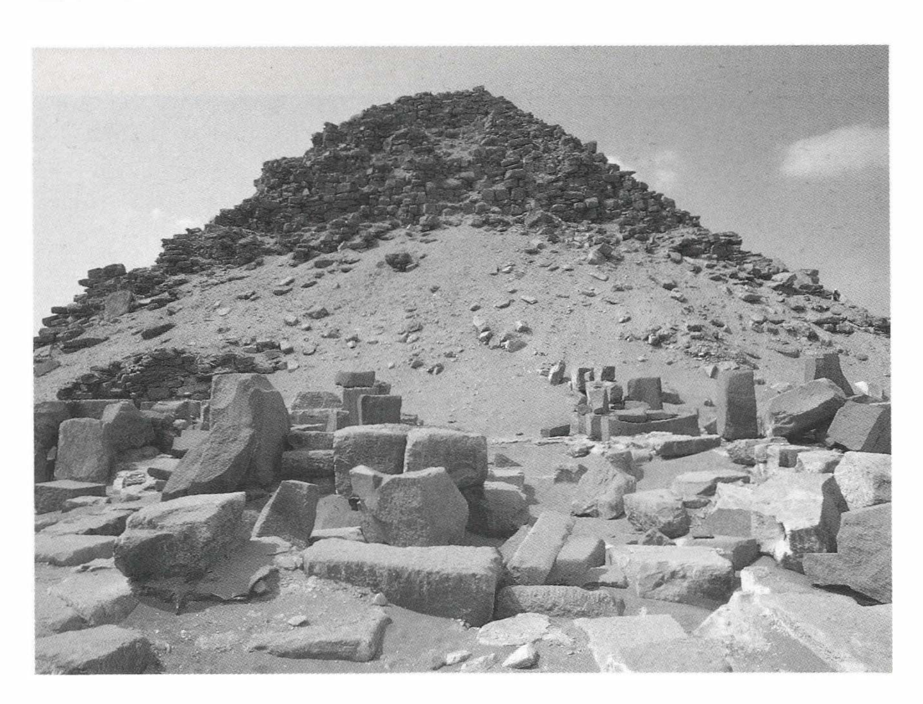


Ci-contre : 53. Vieux de 4 500 ans, ce navire aux lignes effilées, qui semble avoir été conçu pour naviguer sur les océans, a été exhumé au pied de la Grande Pyramide. D'autres navires semblables, mais encore plus anciens, ont été découverts récemment, enfouis dans le désert, à Abydos, en Haute-Egypte (voir Septième Partie). *Ci-dessus* : 54. Le plus ancien spécimen d'art graphique de l'Egypte pré-dynastique, aujourd'hui au Musée du Caire. On y voit, grossièrement représentés, des bateaux du même type. *Ci-dessous* : 55. De telles embarcations étaient invariablement associées aux Neterou, les Dieux, qui, selon les légendes, auraient apporté la civilisation en Egypte dans le lointain « Premier Temps ». Voir aussi fig. 19 et 20, Première Partie.



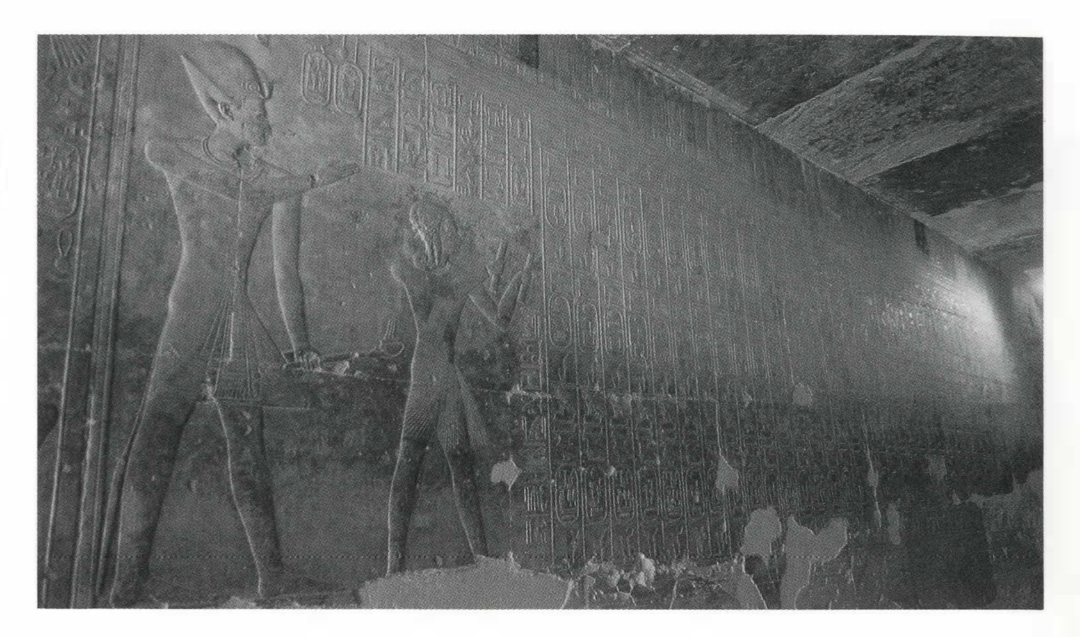


Ci-dessus : 56. La perfection géométrique de la Grande Pyramide, haute de près de cent cinquante mètres et construite, selon les archéologues, par le pharaon Kheops de la Quatrième Dynastie, vers 2550 av. J.-C. Entre autres fonctions, la Grande Pyramide aurait constitué une représentation géométrique à l'échelle d'1/43 200ᵉ de l'hémisphère Nord de la Terre. *Ci-dessous* : 57. Les décombres de la pyramide voisine de Sahouré, un pharaon de la Cinquième Dynastie qui régna vers 2450 av. J.-C. Comment expliquer qu'une telle régression dans l'art de bâtir des pyramides monumentales ait pu survenir en moins d'un siècle ?



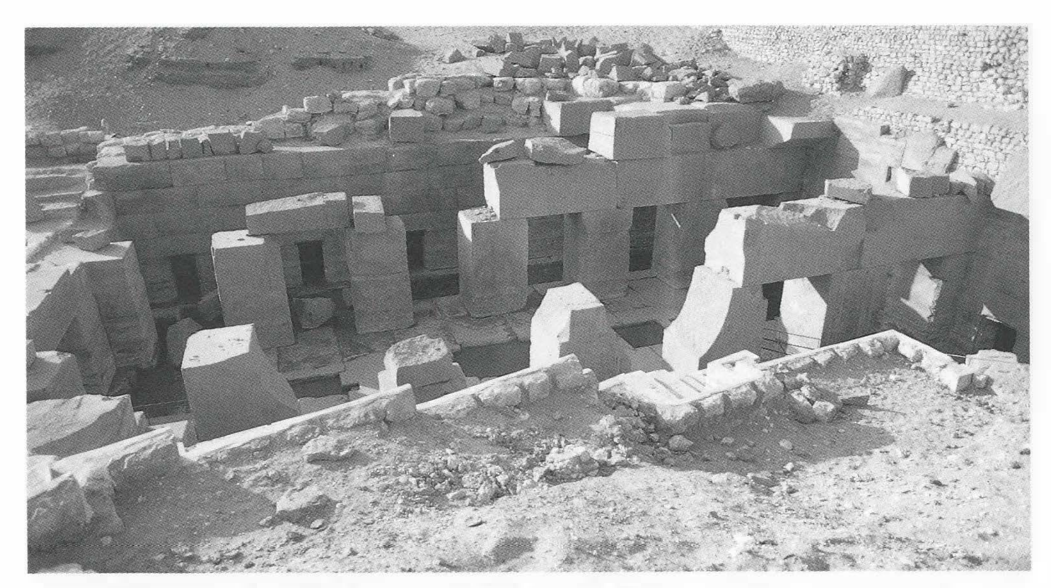
Ci-dessus : 58. Le complexe de pyramides de Djoser, à Saqqara. Considérée par les archéologues comme la plus ancienne structure monumentale en pierre jamais érigée par l'humanité, la fameuse Pyramide à Degrés est haute de soixante mètres et daterait de la Troisième Dynastie (vers 2650 av. J.-C.). *Ci-dessous* : 59. La chambre funéraire, tapissée de hiéroglyphes, de la pyramide d'Ounas (Cinquième Dynastie) à Saqqara, qui renferme la plus grande partie des mystérieux « Textes des Payramides ». On remarquera que le plafond est décoré principalement d'étoiles.



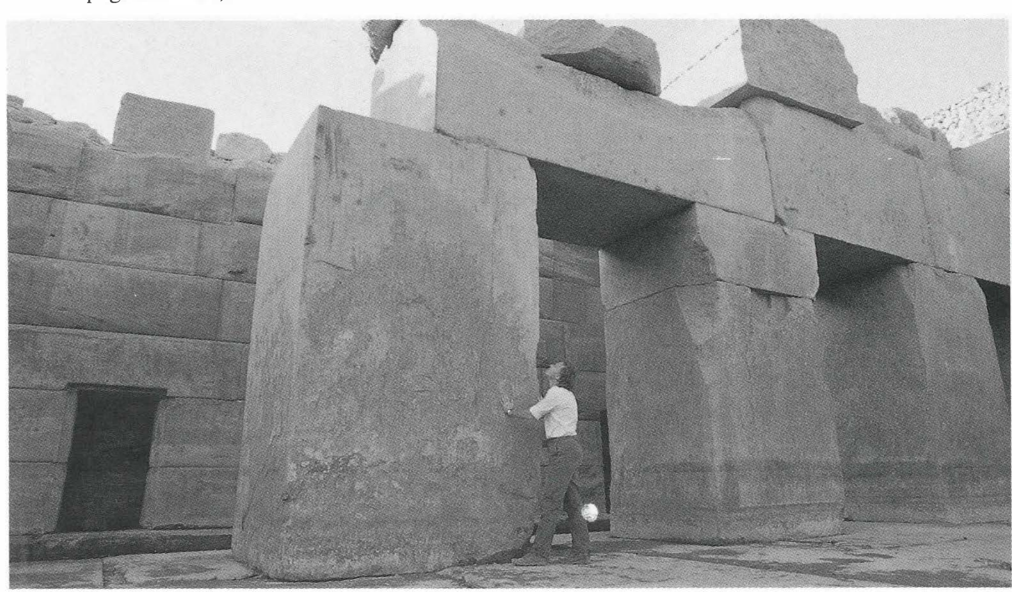


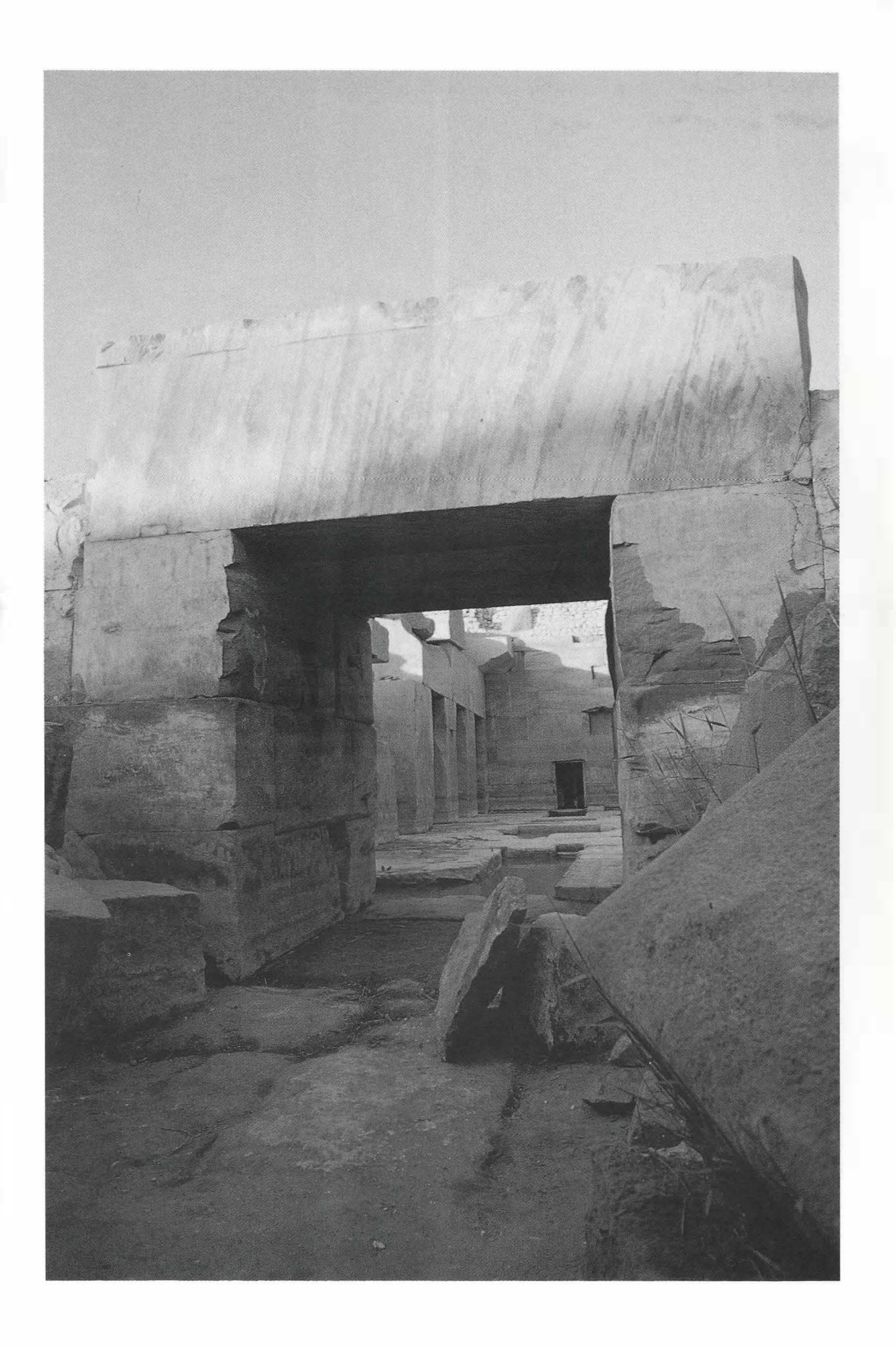
Ci-contre : 60. Détail des Textes des Pyramides dans la chambre funéraire de la pyramide d'Ounas, à Saqqara (le nom d'Ounas est inscrit dans le cartouche ovale, au centre du panneau). Ces textes évoquent la destinée du pharaon défunt, dont l'âme renaît dans la constellation d'Orion, et contiennent un grand nombre d'étranges allusions «technologiques». *Ci-dessus* : 61. La Liste des Rois du temple de Séti 1er à Abydos. Sur la gauche du panneau, le pharaon Séti 1er (1306-1290 av. J.-C.) montre à son fils (le futur Ramsès II) une liste des noms des 76 pharaons qui l'ont précédé sur le trône d'Egypte. *Ci-dessous* : 62. Le temple de Séti 1er est dédié à Osiris, le « Seigneur d'Eternité », représenté ici au centre du panneau, portant la couronne d'Atef et la barbe caractéristique qui relie la symbolique pharaonique à celle de Viracocha dans les Andes et de Quetzalcoatl en Amérique centrale.

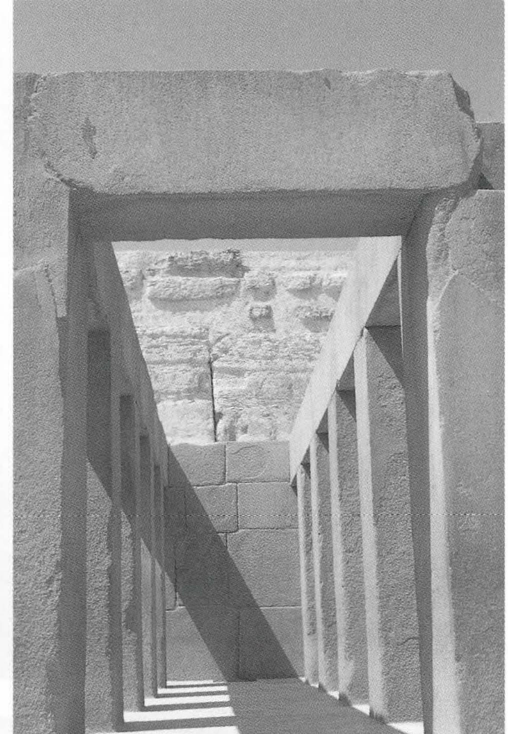




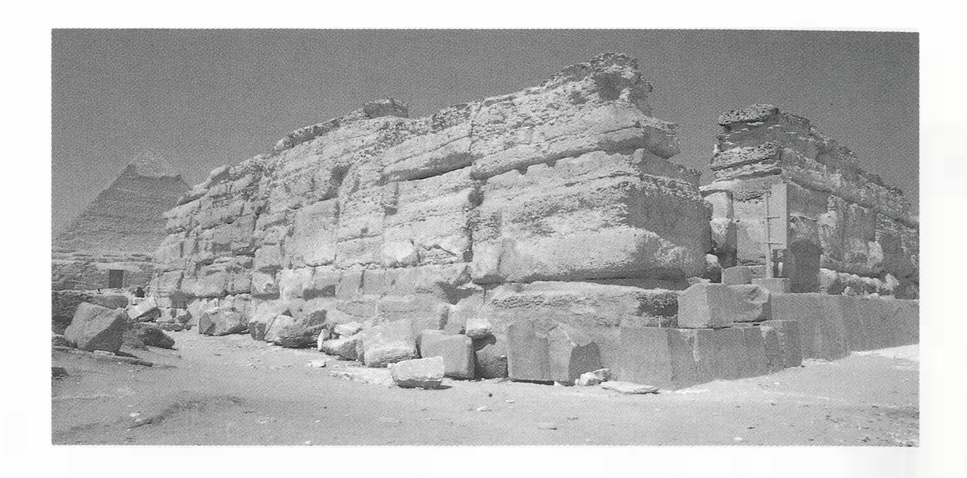
Ci-dessus : 63. Vue de l'Osireion, la structure souterraine géante extraite du limon et des sables non loin du temple de Séti 1er à Abydos et attribuée par les égyptologues à Séti 1er (début du XIIIe siècle av. J.-C.) – hypothèse avec laquelle les géologues ne sont pas d'accord : le niveau du sol de l'Osireion est situé à plus de quinze mètres au-dessous de celui du temple, ce qui laisse penser qu'il a été construit au moins dix mille ans plus tôt, puis progressivement recouvert par les sédiments. *Ci-dessous* : l'Osireion, par son style architectural mégalithique, diffère de tous les autres édifices connus pouvant être datés avec certitude de l'époque de Séti 1er. Il fait par contre étrangement penser à l'austère architecture monumentale du temple de la Vallée et du Temple Mortuaire de Gizeh, qui eux-mêmes – tout l'indique – seraient beaucoup plus anciens que ne le pensent les archéologues. *Ci-contre* : la porte principale de l'Osireion, que le lecteur comparera aux structures cyclopéennes de Machu Picchu (*supra*, fig. 9) et au temple de la Vallée (voir page suivante).



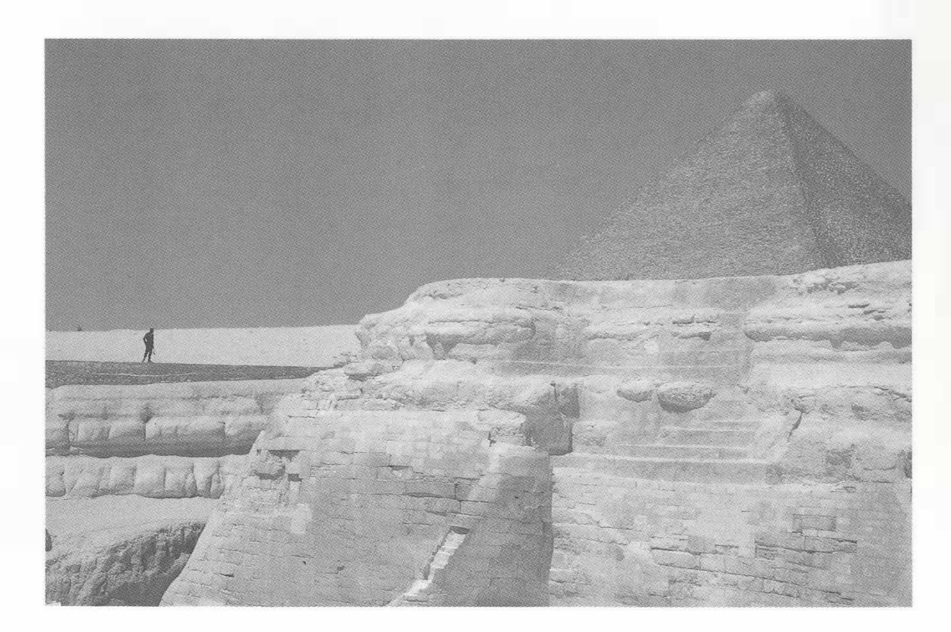






Ci-contre, en haut et à droite : 66 et 67. Vues de l'intérieur du temple de la Vallée, attribué à Khephren (Gizeh). On remarquera les mégalithes de calcaire dépassant de derrière les blocs de parement en granit. Il semblerait que les premiers aient été mis en place beaucoup plus tôt que les seconds. *En bas à gauche* : 68. Est-ce une coïncidence si la maçonnerie du temple de la Vallée ressemble de manière si frappante aux structures en forme de « puzzles à trois dimensions » des monuments incas ? (Voir fig. 5 et 6, Première Partie). *En bas à droite* : 69. Le Grand Sphinx, vu du sud. Selon les géologues, les sillons verticaux visibles sur le corps du Sphinx indiquent que la pluie – qui tomba pour la dernière fois en grandes quantités dans cette région au onzième millénaire av. J.-C. – constitue la principale cause de l'érosion du monument. *Ci-dessus* : 70. Les gigantesques murs extérieurs du temple de la Vallée, constitués de blocs érodés par l'eau pesant chacun plusieurs dizaines de tonnes. *Ci-dessous* : 71. L'arrière de la fosse entourant le corps du Sphinx. On peut voir sur les parois de la tranchée les fissures verticales et les bourrelets caractéristiques de l'érosion par l'eau. La croupe du Sphinx, visible au premier plan, a été partiellement recouverte de blocs de parement à une époque tardive.



Ci-dessus : 72. La Deuxième Pyramide au lever du jour, son sommet éclairé par les premiers rayons du soleil levant. *Ci-dessous* : 73. Coucher de soleil sur la Troisième Pyramide lors du solstice d'hiver. De récentes recherches archéo-astronomiques ont montré que les trois pyramides de Gizeh, ainsi que le Sphinx, seraient des éléments d'une gigantesque carte des cieux tels qu'ils apparaissaient en 10500 av. J.-C.

34

Demeure d'éternité

VOUS est-il déjà arrivé d'escalader une pyramide de nuit, en craignant à tout moment de vous faire arrêter ?

Croyez-moi, ce n'est pas une partie de plaisir, surtout s'agissant de la Grande Pyramide. Bien qu'elle ait été écrêtée de près de dix mètres, la plate-forme qui lui sert aujourd'hui de sommet se dresse encore à plus de cent cinquante mètres au-dessus du sol. La pyramide se compose par ailleurs de deux cent trois assises de maçonnerie superposées, chaque assise étant en moyenne haute de soixante-quinze centimètres. Mais entre les « moyennes » et la réalité, il y a toujours une grande différence, comme je le découvris à mes dépens peu après le début de notre ascension. Les assises se révélèrent être de hauteurs inégales, certaines nous arrivant aux genoux tandis que d'autres nous arrivaient à la poitrine. Par ailleurs, les corniches sur lesquelles nous prenions appui étaient très étroites, souvent à peine plus larges que mon pied, et un grand nombre de blocs calcaire, qui semblaient si solides d'en bas, se délitèrent sous nos pas.

Après avoir gravi environ trente marches le long de l'arête sud-ouest, nous constatâmes que nous n'étions pas au bout de nos peines. Nos muscles étaient déjà courbaturés, nos genoux et nos mains, en sang, et pourtant nous n'avions parcouru qu'un septième de la distance jusqu'au sommet, et il nous restait cent soixante-dix degrés à escalader. Un autre sujet d'inquiétude était l'abîme vertigineux qui s'ouvrait derrière nous, à mesure que nous montions. Un faux pas, et nous risquions de basculer dans le vide et de nous rompre le cou.

Ali nous avait autorisé à marquer une pause, afin que nous

puissions reprendre notre souffle, mais il nous signala que nous devions presser l'allure et reprendre l'ascension. Continuant à se guider sur l'arête du monument, il disparut bientôt dans l'obscurité au-dessus de nos têtes.

Le temps et le mouvement

La trente-cinquième assise nous posa de sérieuses difficultés, étant composée de blocs particulièrement massifs, beaucoup plus gros que tous ceux que nous avions vus jusque-là (hormis ceux de la première assise). Ils pèsent probablement chacun, selon certaines estimations, entre dix et quinze tonnes[1]. Cette « anomalie » va à l'encontre de la logique et du bon sens, dans la mesure où l'on pourrait s'attendre à ce que les dimensions et le poids des blocs qui devaient être transportés jusqu'au sommet aient diminué à mesure que la pyramide s'élevait. Les assises 1 à 18, dont la hauteur passe de un mètre quarante au niveau du sol à soixante-deux centimètres, obéissent à cette règle. Puis soudain, avec l'assise 19, la hauteur des blocs repasse à quatre-vingt-dix-sept centimètres. Quant à leur poids, qui, pour les dix-huit premières assises, est compris entre deux et six tonnes (ce qui rend les blocs relativement maniables), il atteint dix, voire quinze tonnes[2]. Les blocs du degré 19 sont donc d'énormes monolithes, qui ont dû être taillés dans le calcaire brut et soulevés à plus de trente mètres dans les airs avant d'occuper la place qui leur revenait.

Pour travailler efficacement, les bâtisseurs de pyramides devaient avoir des nerfs d'acier, et être aussi agiles que des chamois, aussi forts que des lions et aussi intrépides que des réparateurs de clochers. Alors que le vent froid du petit matin me cinglait les oreilles et menaçait de me précipiter à tout instant au bas de la pente, je tentai d'imaginer les difficultés auxquelles ces mystérieux architectes avaient été confrontés en œuvrant à des telles altitudes, soulevant, déplaçant et mettant en place avec la plus extrême exactitude un nombre sans fin de monolithes dont le plus petit était aussi léger qu'un camion !

Combien de temps leur a-t-il fallu pour construire cette pyramide ? Combien d'hommes ont-ils été employés sur son chantier ? Deux décennies, et cent mille hommes, répondent en général les égyptologues[3].

On pense également que les travaux n'avaient lieu que pendant les trois mois que durait l'inondation de la vallée du Nil, durant lesquels les hommes ne pouvaient se rendre aux champs[4]. La Grande Pyramide se compose, selon les estimations les plus raisonnables, de 2,3 millions de blocs[5]. Si l'on suppose qu'ils travaillaient trois cent soixante-cinq jours par an, les maçons durent mettre en place trente et un blocs par heure (un bloc environ toutes les deux minutes) pour

achever la pyramide en vingt ans. Et si les travaux de construction étaient limités à la période de trois mois de crue du Nil, lorsque la main-d'œuvre paysanne, ne pouvant travailler aux champs, était disponible, ces chiffres doivent être multipliés par quatre – soit deux blocs par minute, cent-vingt par heure.

De tels scénarios ont de quoi donner des cauchemars aux architectes les plus aguerris. On a peine à imaginer, par exemple, le degré de coordination qui devait être maintenu pour assurer un débit continu d'un bout à l'autre de la chaîne logistique, des carrières jusqu'aux maçons. Imaginons également la catastrophe que constituait la chute d'un seul bloc de deux tonnes et demie du haut de la centième ou de la cent cinquantième assise.

Mais au-delà des obstacles physiques et organisationnels, quasi insurmontables, il restait à relever le défi géométrique représenté par la pyramide elle-même, dont le sommet, à l'achèvement des travaux, devait se trouver exactement à l'aplomb du centre de sa base. La plus infime modification de l'angle d'inclinaison d'une des quatre faces aurait entraîné un défaut d'alignement substantiel des arêtes au niveau du sommet. Une extraordinaire précision, partant, devait être observée tout au long des travaux, et ce, alors que les ouvriers devaient manipuler, suspendus entre ciel et terre, des blocs de pierre colossaux.

Rampes hélicoïdales

Comment les bâtisseurs ont-ils procédé ?*

Plus de trente théories concurrentes et contradictoires ont été avancées pour tenter de répondre à cette question. La plupart des égyptologues patentés pensent que des rampes ont, d'une manière ou d'une autre, été utilisées. C'était l'opinion, par exemple, du professeur I.E.S. Edwards, ancien conservateur des Antiquités égyptiennes au British Museum, qui affirme péremptoirement : « Pour soulever des poids très lourds, les anciens Egyptiens ne pouvaient recourir qu'à une seule méthode : l'édification de rampes de briques et de terre, adossées au monument en construction, du niveau du sol jusqu'à n'importe quelle hauteur désirée. »[6]

John Baines, professeur d'Egyptologie à l'Université d'Oxford, était d'accord avec l'hypothèse d'Edwards, mais ajoutait : « A mesure que la pyramide s'élevait, la longueur de la rampe et la largeur de sa base augmentaient afin de maintenir une déclivité constante (d'environ 10%) et d'empêcher la rampe de s'effondrer. Plusieurs rampes approchant la pyramide de différents côtés étaient probablement utilisées. »[7]

* Voir aussi chez le même éditeur *Le Secret des bâtisseurs des grandes pyramides – Kheops*, de Georges Goyon.

Pour ériger un plan incliné d'une déclivité de 10 % aussi haut que la Grande Pyramide, ses bâtisseurs auraient dû construire une rampe longue de 1 500 mètres et trois fois plus massive que la pyramide elle-même, dont le volume, rappelons-le, est estimé à 2,6 millions de mètres cubes. De lourdes charges ne peuvent être hissées par des moyens conventionnels sur une rampe de plus forte inclinaison. Et si une plus faible déclivité avait été choisie, les dimensions de la rampe auraient été encore plus gigantesques.

Le problème est que des rampes longues d'un kilomètres et demi, et hautes de cent cinquante mètres, ne pouvaient être faites « de briques et de terre », comme le supposent Edwards et d'autres égyptologues. De telles rampes, comme il a été démontré, se seraient vite affaissées sous leur propre poids. Pour assurer leur rigidité, il eût fallu qu'elles soient faites de blocs de pierre taillée, comme les pyramides elles-mêmes !

Cette hypothèse étant, à l'évidence, absurde (d'ailleurs, qu'aurait-on fait des huit millions de mètres cubes de blocs de la rampe une fois la pyramide achevée ?), d'autres égyptologues ont suggéré que les bâtisseurs utilisaient des *rampes hélicoïdales* en briques de terre séchée et adossées au flanc de la pyramide. Leur construction aurait très certainement nécessité moins de matériaux, mais elles n'auraient, elles non plus, jamais atteint le sommet du monument ! Elles auraient certainement posé des problèmes redoutables et quasi insurmontables aux équipes d'ouvriers, notamment lorsqu'il leur aurait fallu traîner les gros blocs de pierre dans les virages à angle droit. Et, utilisées sans relâche, elles se seraient rapidement effondrées. Enfin et surtout, de telles rampes auraient enveloppé l'ensemble de la pyramide, empêchant ainsi les architectes de contrôler la précision de la pose des pierres pendant la construction[8].

Mais les bâtisseurs de pyramides ont parfaitement vérifié la précision de la pose des pierres et des alignements : le faîte de la pyramide se trouve exactement à l'aplomb du centre de la base, chaque bloc est à sa place, chaque assise est parfaitement horizontale, et chaque face est orientée à la quasi-perfection en direction des points cardinaux. Mais ce n'est pas tout. Comme s'ils voulaient prouver que de tels tours de force techniques n'étaient que des jeux d'enfants, les anciens bâtisseurs ont poussé le vice jusqu'à imaginer des jeux mathématiques avec les dimensions du monument, comme on l'a vu au chapitre 23, avec l'utilisation du nombre transcendental *pi* dans le rapport entre sa hauteur et le périmètre de sa base. Pour une raison inconnue, également, ils se sont amusés à placer la Grande Pyramide presque exactement sur le trentième parallèle, à la latitude de 29° 58' 51" N. Il s'agit là, comme a pu le faire remarquer P. Smyth, astronome à l'Observatoire Royal d'Ecosse, d'un « écart sensible par rapport à 30° », mais pas nécessairement d'une erreur :

> « S'il avait voulu que les hommes (...) voient le pôle céleste depuis la base de la Grande Pyramide, à une hauteur de 30° devant eux, le concepteur initial aurait dû prendre en compte la réfraction de l'atmosphère et ériger le monument, non pas à 30°, mais à 29° 58' 22". »[9]

Comparé à la véritable position de 29° 58' 51", c'est là une erreur de moins d'une demi-minute de l'arc, ce qui laisse penser, une fois de plus, que les techniques de relevé et de mesure géodésiques mises en œuvre ici étaient particulièrement sophistiquées.

Après avoir repris notre souffle, nous continuâmes à grimper. Nous avions atteint le quarante-sixième degré quand une voix peu amène nous interpella en arabe depuis l'esplanade en contrebas. Nous aperçûmes alors un tout petit homme enturbanné et vêtu d'un caftan flottant au vent. Malgré la distance, il avait empoigné son fusil et s'apprêtait à nous tenir en joue.

La vision

Il s'agissait bien sûr du gardien de la face ouest de la pyramide, la sentinelle du quatrième point cardinal, qui, à la différence de ses collègues des faces nord, sud et est, n'avait pas encore reçu son deuxième bakchich.

A en juger par la façon dont Ali suait à grosses gouttes, notre promenade nocturne risquait fort de s'arrêter là. Le garde nous informait que nous étions « en état d'arrestation », et nous ordonnait de descendre sur-le-champ. « On pourrait peut-être s'en tirer en lui donnant un peu plus d'argent » suggéra Ali.

– Donnez-lui cent livres égyptiennes » murmurai-je.

– C'est beaucoup trop, répondit Ali. Ça rendrait les autres jaloux. Je ne vais lui en donner que cinquante. »

D'autres paroles furent échangées en arabe. Pendant les quelques minutes qui suivirent, Ali continua à palabrer avec le garde du haut du quarante-sixième degré de la pyramide. Finalement, on entendit un coup de sifflet. Les gardes de la face sud firent une brève apparition et eurent une discussion avec celui de la face ouest, qui avait été rejoint par les deux autres membres de sa patrouille.

Au moment même où notre cause semblait perdue, Ali sourit et poussa un soupir de soulagement. « Vous paierez les cinquante livres supplémentaires quand nous serons redescendus, expliqua-t-il. Ils nous laissent continuer, mais ils disent que si un officier passe par là et nous voit, ils ne pourront pas nous aider. »

Nous continuâmes notre ascension en silence pendant les dix minutes suivantes – jusqu'à la centième assise, située à peu près à

mi-hauteur, à plus de soixante-quinze mètres au-dessus du sol. Nous regardâmes alors derrière nous, vers le sud-ouest, pour découvrir un panorama d'une sublime beauté. La lune, qui se tenait bas dans le ciel en direction du sud-est, avait émergé de la nappe de nuages qui recouvrait la vallée du Nil, et illuminait les faces nord et est de la Seconde Pyramide voisine, attribuée au pharaon Khephren, de la Quatrième Dynastie. Cet extraordinaire monument, qui ne le cède sous le rapport de la taille et de la majesté qu'à la Grande Pyramide elle-même (étant moins haute de quelques mètres seulement, avec un périmètre plus court de quarante-trois mètres), semblait éclairé de l'intérieur par un feu pâle et irréel. Derrière elle, dans le lointain, située légèrement à l'écart à la lisière du désert, se dressait la petite pyramide de Mykerinos, haute de seulement soixante-cinq mètres.

Pendant un court instant, j'eus l'impression de faire route dans la nuit étoilée, comme si je me tenais sur la proue d'un grand navire céleste, suivi de deux autres vaisseaux disposés en ordre de bataille.

Où allait donc ce convoi, cette escadre de pyramides ? Ces prodigieuses structures étaient-elles toutes l'œuvre de pharaons mégalomanes, comme le croient les égyptologues ? Ou bien ont-elles été conçues par de mystérieux architectes pour voyager éternellement à travers le temps et l'espace vers un objectif non identifié ?

Depuis mon poste d'observation – bien que l'horizon, au sud, fût partiellement masqué par l'énorme masse de la pyramide de Khephren – je pouvais embrasser du regard, vers l'ouest, une grande partie de la voûte céleste. L'Etoile Polaire était loin sur ma droite, dans la constellation de la Petite Ourse. Plus bas sur l'horizon, à environ dix degrés ouest-nord-ouest, Regulus, l'étoile qui forme la patte de la constellation impériale du Lion, s'apprêtait à se coucher.

Sous le ciel d'Egypte

Juste au-dessus du cent-cinquantième degré, Ali nous fit signe de baisser la tête. Une voiture de police avait surgi à l'angle nord-ouest de la pyramide et avançait maintenant le long du flanc ouest, son gyrophare bleu tournant lentement dans la nuit. Nous restâmes immobiles dans l'ombre en attendant que la voiture passe. Puis nous reprîmes notre escalade avec une énergie redoublée. Il fallait maintenant atteindre au plus vite le sommet, que nous commencions à apercevoir indistinctement dans la brume de l'aube.

Pendant peut-être cinq minutes, nous grimpâmes sans nous arrêter. Quand je levai enfin les yeux, le sommet me parut toujours aussi lointain. Nous poursuivîmes notre ascension de plus belle, essoufflés et en nage, et, à nouveau, le sommet sembla reculer devant nous, tel un mirage. Enfin, alors que nous nous étions presque résignés à ne

jamais l'atteindre, nous parvînmes au faîte du monument, sous un dais d'étoiles à couper le souffle, surplombant de plus de cent trente mètres le plateau environnant, depuis le plus extraordinaire point de vue du monde. Au nord et à l'est, occupant la vallée du Nil dans toute sa largeur, s'étendait à perte de vue la métropole du Caire, un enchevêtrement de gratte-ciel et de maisons à toit plat duquel émergeaient mille et un minarets. Une nappe de brume à travers laquelle miroitaient les lumières des rues planait sur la ville, masquant aux Cairotes la splendeur des étoiles, mais formant, dans le même temps, un spectacle féerique où se mêlaient toutes les couleurs.

J'avais le privilège de contempler cet étrange mirage futuriste depuis mon extraordinaire poste d'observation, perché sur la plate-forme sommitale de la dernière des « Sept Merveilles du monde » encore intacte, planant dans le ciel au-dessus du Caire tel Aladin sur son tapis volant.

Non que le deux cent troisième degré de la Grande Pyramide ressemblât vraiment à un tapis ! Mesurant à peine dix mètres de côté, il consiste en quelques centaines de blocs de grès hauts d'environ un mètre et pesant chacun cinq tonnes. L'assise n'est pas complètement plane et horizontale : quelques blocs sont brisés, ou manquants, et vers le côté sud se dressent des vestiges substantiels d'un deux cent quatrième degré. Par ailleurs, au centre même de la plate-forme s'élève un échafaudage triangulaire soutenant un poteau massif, haut d'un peu plus de neuf mètres et marquant la véritable hauteur originelle du monument (cent quarante-quatre mètres et demi). Les pierres alentour sont couvertes de graffiti.

Nous avions mis environ une demi-heure à grimper au sommet de la pyramide. Il était cinq heures, l'heure de la prière du matin. Presque à l'unisson, les voix de milliers de muezzins s'élevèrent des balcons des minarets du Caire, appelant les fidèles à réaffirmer la grandeur et la miséricorde de Dieu. Derrière moi, au sud-ouest, la pyramide de Khephren, avec ses vingt-deux degrés encore revêtus de leurs pierres d'appareillage originelles, semblait flotter comme un iceberg à la surface du désert éclairé par la lune.

Sachant que nous ne pouvions nous attarder très longtemps en cet endroit ensorcelant, je m'assis et contemplai la voûte étoilée. A l'ouest, au-delà des sables du désert, Regulus avait maintenant disparu derrière l'horizon, et le reste du Lion s'apprêtait à faire de même. Les constellations de la Vierge et de la Balance descendaient également dans le ciel. Enfin, plus au nord, je pouvais voir la Grande et la Petite Ourses évoluer lentement dans leur course éternelle autour du pôle céleste.

Au sud-est, au-delà de la vallée du Nil, le croissant de lune continuait à répandre sur la terre sa lumière spectrale depuis la lisière de la Voie Lactée. Suivant le cours du fleuve céleste, je vis, plein sud, à

l'aplomb du méridien, la constellation grandiose du Scorpion, dominée par Antares – une étoile rouge supergéante de première magnitude, au diamètre trois fois supérieur à celui du soleil. Au nord-est, au-dessus du Caire, brillait la constellation du Cygne, les plumes de sa queue marquées par Deneb, une supergéante bleu clair dont nous sommes séparés par plus de mille huit cents années-lumière d'espace interstellaire. *Last but not least,* on pouvait voir dans le ciel du septentrion le Dragon escorté de myriades d'étoiles circumpolaires. Il y a quatre mille cinq cents ans, quand la Grande Pyramide a été construite à l'intention du pharaon de la Quatrième Dynastie Kheops, l'une des étoiles du Dragon (Alpha Draconis, ou Thuban) se trouvait si près du pôle nord céleste qu'elle faisait office d'Etoile Polaire. Avec le passage des siècles, cependant, elle a lentement été délogée de sa position cardinale sous l'effet de la précession axiale de la Terre, de telle sorte que l'Etoile Polaire d'aujourd'hui est l'une des étoiles de la Petite Ourse.

Je m'allongeai sur le dos, les mains sous la nuque, et le zénith directement au-dessus de ma tête. Au travers de la pierre froide sur laquelle j'étais couché, je pouvais presque sentir sous moi, comme une force vivante, la masse colossale de la pyramide.

Des géants de trente mètres

Couvrant une superficie de 5,24 ha, la pyramide de Kheops pèse environ six millions de tonnes – soit davantage que tous les édifices du « Square Mile » de la Cité de Londres réunis[10] –, et est constituée, nous l'avons vu, de 2,3 millions de blocs de grès et de granit. Cette estimation ne prend pas en compte le revêtement, qui, composé d'environ cent quinze mille pierres de parement de dix tonnes chacune, et ressemblant à un miroir, recouvrait à l'origine ses quatre faces.

Descellées par un violent tremblement de terre en 1301, la plupart des pierres de parement ont, par la suite, été réutilisées pour la construction du Caire. Çà et là autour de la base, cependant, un certain nombre d'entre elles avaient été laissées sur place. Ces dernières pierres ont été étudiées au dix-neuvième siècle par le grand archéologue anglais William Flinders Petrie. A sa grande stupéfaction, Petrie découvrit qu'elles étaient ajustées les unes aux autres par des joints de ciment d'une extrême finesse, et si étroitement qu'il aurait été impossible d'insérer entre elles ne fût-ce que la lame d'un canif. « La mise en place de ces pierres en parfait contact les unes avec les autres ne serait pas, à elle seule, une mince affaire, reconnaît-il, mais le faire en comblant les interstices de ciment semble quasi impossible ; une telle opération pourrait se comparer à un travail d'opticien à grande échelle. »[11]

Bien sûr, la finesse des joints de ses pierres de parement n'est pas la seule particularité « quasi impossible » de la Grande Pyramide. Les alignements parfaits en direction des quatre points cardinaux semblent également « quasi impossibles », de même que les angles parfaitement droits de sa base, l'extraordinaire symétrie de ses quatre faces et l'exploit technique et logistique ayant consisté à soulever des millions d'énormes pierres à des dizaines de mètres dans les airs...

Quelle que soit leur identité, les architectes, ingénieurs et maçons qui ont conçu et construit ce monument stupéfiant devaient penser « comme des hommes hauts de trente mètres », selon les termes de Champollion. Celui-ci a vu clairement ce que plusieurs générations d'égyptologues, par la suite, ne voudront pas voir : à savoir que les bâtisseurs des pyramides ne pouvaient être que des hommes d'une stature intellectuelle gigantesque. A côté des Egyptiens de l'Antiquité, ajoute-t-il, les Européens modernes « ne sont que des Lilliputiens »[12].

35

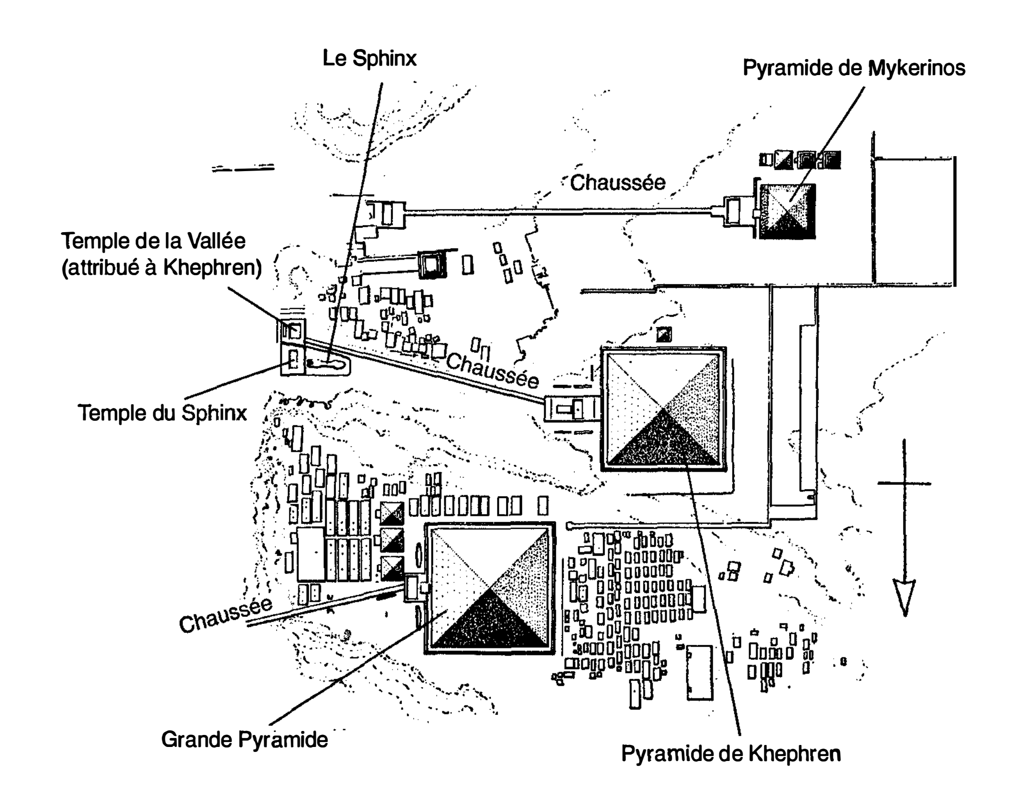
Des tombes, rien que des tombes ?

DESCENDRE du haut de la Grande Pyramide fut encore plus éprouvant pour nos nerfs que d'y monter. Comme nous ne luttions plus contre la force de gravité, l'effort physique à fournir était moins intense, mais les risques d'une chute fatale nous semblaient grandement accrus maintenant que notre attention était dirigée exclusivement vers le bas de l'énorme montagne de pierre, et non plus vers les cieux. Nous trouvâmes difficilement notre chemin au milieu des blocs de maçonnerie, glissant et manquant de tomber à chaque pas.

Quand nous eûmes achevé notre descente, le jour commençait à se lever, les premiers rayons du soleil éclairant le ciel. Nous versâmes les cinquante livres promises au gardien de la face ouest de la pyramide, puis, le cœur léger – et nos poches vides –, nous nous dirigeâmes vers la pyramide de Khephren, qui se dressait à quelques centaines de mètres au sud-ouest.

Khephren, Kheops, Mykerinos : ces trois pharaons de la Quatrième Dynastie (2575-2467 av. J.-C.) sont universellement considérés comme les bâtisseurs des pyramides de Gizeh. C'est du moins la version recueillie par Hérodote auprès d'informateurs locaux au quatrième siècle avant notre ère. L'historien grec a laissé dans son *Histoire* la plus ancienne description des trois monuments :

> « Kheops, m'a-t-on dit, régna pendant cinquante ans, et son frère Khephren lui succéda à sa mort. Ce dernier bâtit lui aussi une pyramide... moins haute de quarante mètres que celle de son frère, mais tout aussi majestueuse... Khephren



Plan d'ensemble de la nécropole de Gizeh.

> régna pendant cinquante-six ans... puis Mykerinos, le fils de Kheops, monta sur le trône d'Egypte... Cet homme laissa une pyramide beaucoup plus petite que celle de son père. »[1]

Hérodote a vu les pyramides plus de deux mille ans après leur construction. Néanmoins, c'est essentiellement en se fondant sur son témoignage que les historiens ont bâti leurs hypothèses. Tous, jusqu'à notre époque, ont suivi aveuglément l'historien grec. Et siècle après siècle – même si l'information, déjà à l'origine, tenait largement de la rumeur ou de la légende – l'attribution de la Grande Pyramide à Kheops, de la seconde à Khephren et de la troisième à Mykerinos est devenue un dogme irréfutable.

La sépulture de Mykerinos

Après nous être séparés d'Ali, Santha et moi-même poursuivîmes notre marche dans le désert. Nous parvînmes bientôt au pied de l'arête sud-ouest de la Seconde Pyramide. Les vingt-deux degrés supérieurs du monument, nous pûmes le constater cette fois de plus près, sont encore recouverts d'un parement de pierre de taille intact. Ceux formant sa base, en revanche, se composent d'énormes blocs de grès, trop hauts pour être escaladés, et larges de plus de six mètres. Ces extraordinaires monolithes, dont on peut voir des spécimens similaires dans d'autres parties de la nécropole de Gizeh, pèsent chacun deux cents tonnes et appartiennent à un style de maçonnerie que l'on retrouve.

Au nord et à l'ouest, la Deuxième Pyramide repose sur une plateforme taillée dans la roche et entourée d'une tranchée profonde par endroits de plus de cinq mètres. Marchant plein sud, le long de la face ouest du monument, au bord de la tranchée, nous nous dirigeâmes vers la Troisième Pyramide, plus petite, qui se dressait à quatre cents mètres de là, en plein désert.

Kheops... Khephren... Mykerinos... De l'avis de tous les égyptologues orthodoxes, les pyramides ont été construites pour servir de tombes – et seulement de tombes – à ces trois pharaons. Cependant, un certain nombre de détails troublants viennent contredire cette théorie. Par exemple, la vaste chambre funéraire de la pyramide de Khephren était vide lorsqu'elle fut ouverte par l'explorateur italien Giovanni Belzoni en 1818. En fait, plus que vide, la chambre était désespérément nue. Le sarcophage de granit poli qui était scellé dans son sol était également vide, son couvercle, brisé en deux, gisant à proximité. Comment l'expliquer ?

Pour les égyptologues, la réponse est évidente. A une époque reculée, probablement quelques centaines d'années à peine après la mort

de Khephren, des pilleurs de tombes se seraient introduits dans la chambre et l'auraient vidée de son contenu, le corps momifié du pharaon compris.

A peu près la même chose semble être arrivée à la Troisième Pyramide, celle attribuée à Mykerinos. Là, le premier Européen à y avoir pénétré est un colonel anglais, Howard Vyse, qui força l'entrée de la chambre funéraire en 1837. Il trouva un sarcophage de basalte vide, un couvercle de cercueil ayant la forme d'un corps humain, et quelques ossements. De là à dire qu'il s'agissait des ossements de Mykerinos, il n'y avait qu'un pas, qui fut vite franchi. La science moderne a cependant prouvé par la suite que les ossements et le cercueil dataient du début de l'ère chrétienne, soit deux mille cinq cents ans après l'époque des Pyramides, et qu'il s'agit donc de la sépulture d'un « intrus » mort à une date beaucoup plus tardive et venu occuper illégitimement celle de son illustre prédécesseur (une pratique courante dans l'histoire de l'Egypte antique). Quant au sarcophage de basalte, il s'agissait peut-être de la tombe de Mykerinos. Malheureusement, personne n'a pu l'examiner, pour la simple raison qu'il a été perdu en mer, le navire qui le ramenait en Angleterre ayant sombré au large de l'Espagne. Puisque le sarcophage avait été découvert vide par Vyse, on en a déduit, là encore, que le corps du pharaon avait probablement été dérobé par des pilleurs de tombes[2].

Une hypothèse similaire a été avancée à propos du corps de Kheops, qui lui aussi faisait défaut. Là, tous les spécialistes s'accordent pour dire que des pillards se sont introduits dans la Grande Pyramide moins de cinq cents ans après la mort de Kheops (survenue en l'an -2528) « pour piller le trésor funéraire »[3]. Par ailleurs, le professeur I.E.S. Edwards, l'un des plus éminents spécialistes des pyramides, affirme que le trésor funéraire se trouvait jadis dans le fameux sanctuaire intérieur appelé aujourd'hui « Chambre du Roi » et que le sarcophage de granit vide découvert dans ce sanctuaire « avait contenu autrefois le corps du roi, probablement enfermé dans un cercueil intérieur en bois »[4].

Telle est la « doctrine » officielle, enseignée comme telle dans les universités du monde entier. Et si les égyptologues faisaient fausse route ?

La chambre vide

Le mystère de la disparition de la momie de Kheops remonte à l'époque du calife Al-Mamoun, gouverneur du Caire au neuvième siècle de notre ère. Al-Mamoun avait chargé une équipe de carriers de creuser un tunnel dans la face nord de la pyramide, dans l'espoir de découvrir un trésor. Par une série de hasards heureux, les ouvriers

ne tardèrent pas à déboucher sur une des galeries intérieures du monument – le « couloir descendant », qui part d'une entrée cachée sur la face nord (connu dans l'antiquité, son emplacement était oublié à l'époque d'Al-Mamoun). Par un autre hasard tout aussi heureux, les carriers, en provoquant des vibrations avec leurs béliers et leurs outils, avaient fait tomber un bloc de calcaire du plafond du couloir. En examinant la cavité de laquelle le bloc avait été descellé, ils découvrirent qu'il s'agissait en fait de l'entrée d'un couloir *ascendant* menant au cœur de la pyramide.

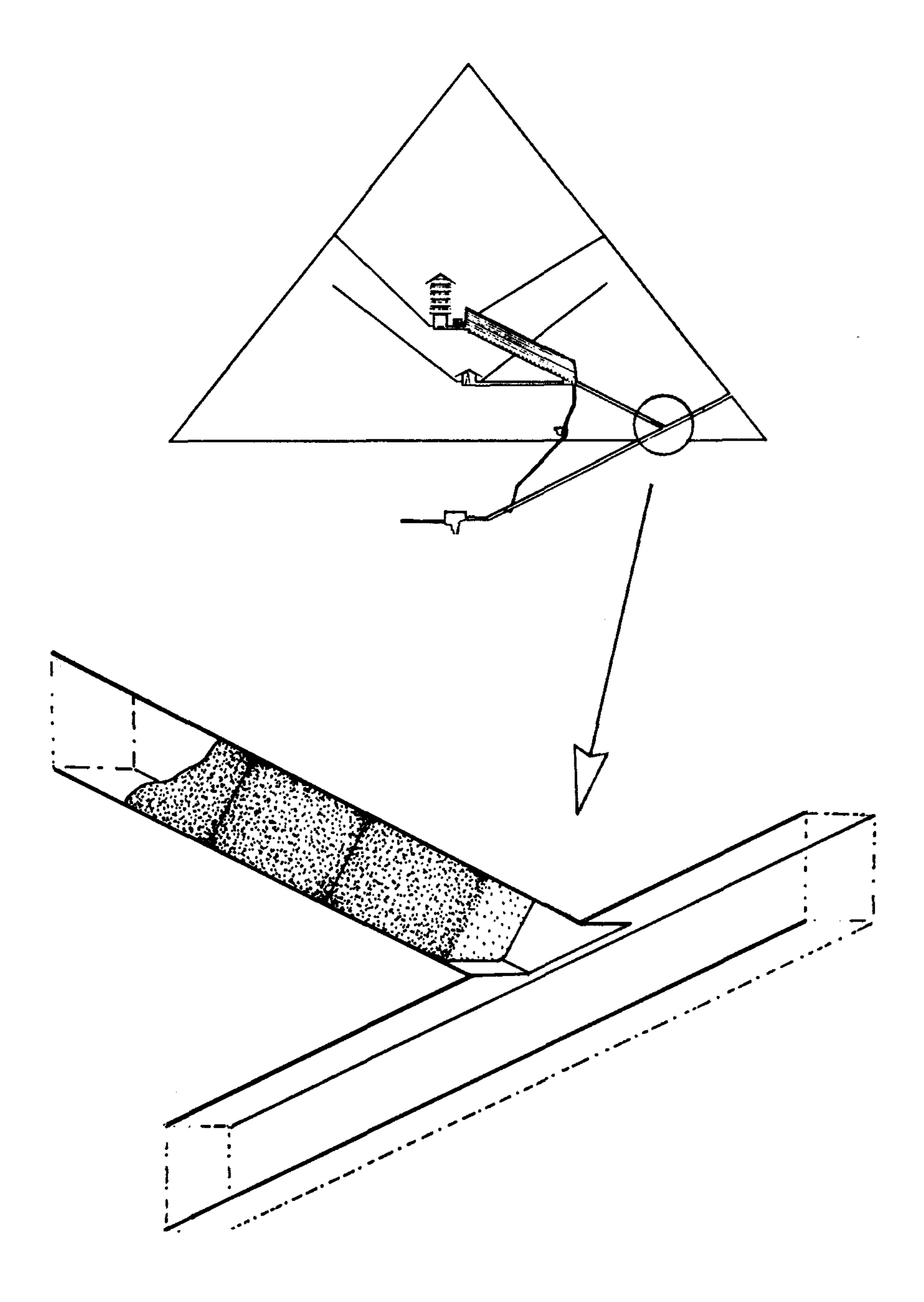
Il y avait un problème, cependant. L'ouverture avait été obturée à l'aide d'énormes blocs de granit, manifestement contemporains de la construction, maintenus en place du fait du resserrement du couloir au niveau de son extrémité inférieure[5]. Ils creusèrent alors un tunnel dans la masse de calcaire environnante, et, après plusieurs semaines d'un travail harassant, rejoignirent plus haut le « couloir ascendant » – *après avoir contourné un formidable obstacle jamais franchi auparavant*.

Les implications de cette découverte sont évidentes. Dans la mesure où aucun chercheur de trésor n'était allé jusque-là aussi loin, l'intérieur de la pyramide devait être un territoire vierge. Les ouvriers durent se frotter les mains en songeant aux immenses quantités d'or et de joyaux qu'ils s'attendaient à découvrir. De son côté, Mamoun, bien que pour des raisons différentes, devait être impatient d'arriver le premier dans les chambres inviolées. On raconte qu'il avait organisé ces fouilles moins dans le désir d'accroître ses richesses, déjà considérables, que pour accéder à une chambre secrète, située à l'intérieur du monument, où, disait-on, étaient conservées les clés de la sagesse et de la technologie antiques. Dans ce réduit, selon une vieille légende, les constructeurs de la pyramide avaient placé des « outils de fer et des armes qui ne rouillent pas, et du verre qui peut être plié, mais ne casse pas, et d'étranges maléfices... »[6]

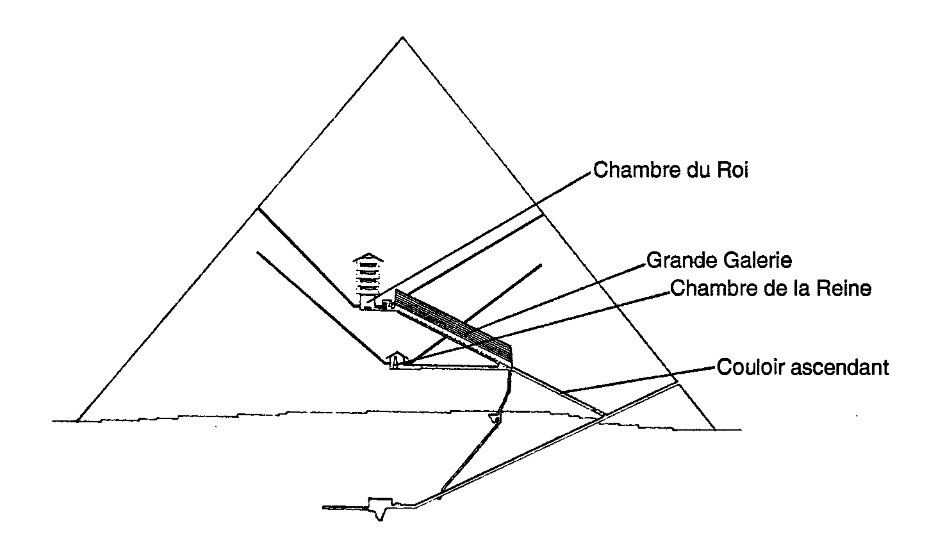
Mais Mamoun et ses hommes ne trouvèrent aucun trésor, et, *a fortiori*, aucun outil ou épée inoxydable et autres objets *high-tech* en plastique ou en verre. Quant aux « étranges maléfices », ils restèrent impalpables...

La pièce nommée de manière erronée « Chambre de la Reine » (qui se trouve au bout d'une longue galerie horizontale bifurquant à partir du couloir ascendant) se révéla entièrement vide.

Mais une autre déception attendait le calife. La Chambre du Roi, que les ouvriers atteignirent après avoir escaladé l'imposante Grande Galerie, n'offrait guère plus d'intérêt. Elle n'était meublée que d'un coffre de granit, désespérément vide lui aussi. Dépourvu de couvercle et de décoration, ce parallélépipède en pierre juste assez grand pour contenir le corps d'un homme devait être identifié par la suite, de manière quelque peu hasardeuse, à un « sarcophage »[7].



La Grande Pyramide : l'entrée du couloir ascendant, obturé par des blocs de granit.



La Grande Pyramide : couloirs, conduits et chambres.

Pourquoi, comment, et quand précisément la Grande Pyramide a-t-elle été vidée de son contenu ? Cinq cents ans après la mort de Kheops, comme les égyptologues le suggèrent ? Et si les chambres intérieures *avaient toujours été vides* ? Personne, après tout, n'a atteint la partie supérieure du couloir ascendant avant Mamoun et ses hommes, des bouchons de granit bloquant le passage.

Mais était-ce bien l'unique passage ?

Le passage secret

Il existe en effet un autre passage.

Plus bas dans le « couloir descendant », plus de soixante mètres au-delà de l'endroit où débouche le « passage ascendant », s'ouvre l'entrée secrète d'un autre puits, creusé dans sa partie inférieure dans la roche même du plateau de Gizeh. Si Mamoun avait découvert ce passage, il se serait épargné beaucoup de peine, dans la mesure où il permet précisément de contourner le « bouchon » formé par les blocs de granit obturant le couloir ascendant. Le défi que constituait le creusement d'un tunnel de « dérivation » autour du bouchon l'avait obnubilé, et il n'avait pas tenté d'explorer la partie inférieure, proprement souterraine, du couloir descendant (qui avait fini par lui servir de décharge pour les tonnes de pierres que ses ouvriers avaient extraites du cœur de la pyramide[8]).

Le couloir descendant avait pourtant été entièrement fouillé et reconnu dans l'Antiquité. Le géographe gréco-romain Strabon a

laissé une description tout à fait claire de la grande chambre souterraine à laquelle il aboutit (à une profondeur de près de 180 m sous le sommet de la pyramide[9]). Des graffiti datant de la période romaine ont également été retrouvés sur les parois de cette chambre souterraine, ce qui confirme qu'elle était jadis régulièrement visitée. Cependant, parce qu'il avait été, dès le départ, si astucieusement dissimulé, le passage secret qui s'ouvre dans le mur ouest du couloir descendant, environ aux deux tiers de sa longueur, n'a été découvert qu'au dix-neuvième siècle[10].

Ce passage est en fait l'extrémité inférieure d'un boyau étroit, quasi vertical, et long d'une cinquantaine de mètres. Creusé dans la roche dans ses deux tiers inférieurs, ce puits dont le diamètre n'excède pas quatre-vingt-dix centimètres traverse dans sa partie supérieure vingt assises complètes de blocs de calcaire du cœur de la Grande Pyramide, pour rejoindre le réseau principal de couloirs à la base de la Grande Galerie. Rien ne permet de deviner la fonction originelle de cet étrange passage (ce qui n'a pas empêché plusieurs égyptologues d'avancer à ce sujet diverses hypothèses[11]). En fait, la seule chose sûre est qu'il a été creusé à l'époque de la construction de la pyramide, et non par des pilleurs de tombes qui se seraient introduits ultérieurement dans le monument[12]. Reste cependant à savoir si des pilleurs de tombes n'auraient pas *découvert* l'entrée de ce boyau secret, et utilisé ce dernier pour extraire de la pyramide les trésors des Chambres du Roi et de la Reine.

Une telle possibilité ne peut être écartée. Néanmoins, un examen plus poussé de la question à la lumière des explorations menées à l'époque moderne ne plaide guère en sa faveur.

Le premier Européen à avoir pénétré dans le puits par son extrémité supérieure, au niveau de la Grande Galerie, est un astronome d'Oxford du nom de John Greaves, en 1638. Il parvint à descendre jusqu'à vingt mètres de profondeur. En 1765, un autre Anglais, Nathaniel Davison, descendit jusqu'à une profondeur de quarante-cinq mètres, mais il ne put aller plus loin, le passage étant bloqué par un amas de pierres et de sable. Plus tard, dans les années 1830, le capitaine G. B. Caviglia, un aventurier italien, atteignit la même profondeur et rencontra le même obstacle. Plus entreprenant que ses prédécesseurs, il recruta des ouvriers arabes et commença à dégager les éboulis, persuadé que ceux-ci cachaient quelque chose d'intéressant. Après avoir passé de longues journées à creuser à la lueur de torches, Caviglia découvrit que le passage débouchait sur le couloir descendant[13].

Peut-on raisonnablement penser qu'un conduit aussi étroit, obturé de surcroît par des pierres, ait pu servir à l'évacuation des trésors de la tombe royale de Kheops, décrit comme le plus grand pharaon de la splendide Quatrième Dynastie ?

On aurait pu au moins s'attendre à ce que Mamoun et ses hommes, lorsqu'ils se frayèrent un chemin jusqu'à la Chambre du Roi en l'an 820, aient trouvé à leur place originelle certaines des pièces les plus volumineuses du trésor funéraire – telles ces statues et ces châsses découvertes dans la tombe – plus tardive et, vraisemblablement, moins somptueuse – de Toutankhamon[14]. Mais la pyramide de Kheops, tout comme celle de Khephren, était entièrement *vide* : les voleurs qui œuvrèrent à l'intérieur de ces deux monuments – si voleurs il y eut – seraient ainsi les seuls de la longue histoire du pillage des tombes égyptiennes à avoir fait entièrement place nette, n'ayant laissé derrière eux pas une seule trace – pas même un bout de tissu, pas même un tesson de poterie, pas même une figurine, pas même un modeste bijou – juste des sols et des murs nus, et les ouvertures béantes de sarcophages vides.

Des tombes bien particulières

Il était maintenant six heures du matin et le soleil levant baignait de ses rayons les sommets des pyramides de Kheops et de Khephren. Plus basse que les deux autres, la pyramide de Mykerinos était encore dans l'ombre. Après avoir contourné son angle nord-ouest, nous continuâmes notre marche à travers les dunes du désert environnant.

Je repensai à la théorie selon laquelle les Chambres du Roi et de la Reine sont des tombes. Un argument de taille en défaveur de cette thèse est l'absence totale d'inscriptions ou d'ornementation sur les murs des galeries, passages, couloirs et autres chambres intérieures de la pyramide de Kheops. Et on peut dire la même chose des pyramides de Khephren et de Mykerinos. Dans aucun de ces monuments, un seul mot n'a été écrit à la gloire des pharaons dont ils étaient censés abriter les corps.

Cette absence est tout à fait exceptionnelle. Aucune autre sépulture de monarque égyptien n'a été découverte sans ornementation. Bien au contraire, l'usage voulait que les tombes des pharaons soient richement décorées : elles étaient souvent entièrement peintes (comme dans la Vallée des Rois, à Louqsor, par exemple), et leurs murs étaient couverts d'invocations rituelles censées assister le défunt dans son voyage vers la vie éternelle (comme dans les pyramides de la Cinquième Dynastie à Saqqara, à trente kilomètres au sud de Gizeh).

Pourquoi les pyramides de Kheops, Khephren et Mykerinos font-elles exception ? Ont-elles été construites pour remplir d'autres fonctions que funéraires ? A moins que, comme certaines légendes arabes et certaines traditions ésotériques l'affirment, les pyramides de Gizeh aient été érigées bien avant la Quatrième Dynastie par des architectes d'une civilisation antérieure plus avancée ?

Aucune de ces deux hypothèses n'est acceptée par les égyptologues, pour des raisons faciles à comprendre. Tout en concédant que les parois intérieures des Deuxième et Troisième Pyramides sont complètement dépourvues d'inscriptions, et qu'on ne peut même pas y lire les noms de Khephren et de Mykerinos, les spécialistes ont réussi à citer certaines « inscriptions de carrière » (des graffiti inscrits sur les blocs de pierre avant qu'ils ne quittent leur carrière d'origine) découvertes à l'intérieure de la Grande Pyramide, qui sembleraient contenir le nom de Kheops.

Une paternité douteuse

Ces graffiti furent découverts par le colonel Howard Vyse lors des fouilles destructrices qu'il mena à Gizeh en 1837. Prolongeant un boyau existant, il creusa un véritable puits pour atteindre la série d'étroites cavités, appelées « chambres de décharge », situées directement au-dessus de la Chambre du Roi. Les inscriptions furent découvertes sur les murs et les plafonds des quatre cavités supérieures. Il y était notamment question de la « puissante couronne blanche de Khnoum-Kheops », d'une « équipe d'artisans », et de l'« année dix-sept »[15].

Cette découverte était tout à fait opportune. Juste à la fin d'une saison de fouilles aussi coûteuse qu'infructueuse, au moment précis où une grande découverte archéologique serait venue justifier à point nommé les dépenses qu'il avait engagées, Vyse apportait enfin la preuve irréfutable de l'identité du constructeur de la Grande Pyramide (jusque-là anonyme) : Kheops.

On pourrait penser qu'une découverte de cette envergure allait lever définitivement tous les doutes concernant la paternité et la fonction de ce monument énigmatique. Les doutes, en fait, persistèrent, en grande partie à cause du caractère équivoque de la « trouvaille » de Vyse :

1. Il est étrange que ces graffiti contiennent les seules mentions du nom Kheops jamais trouvées à l'intérieur de la Grande Pyramide.
2. Il est étrange qu'ils aient été trouvés dans un recoin aussi obscur et écarté de cet immense monument.
3. Il est étrange qu'ils aient été trouvés tout court dans un monument par ailleurs dépourvu d'inscriptions d'aucune sorte.
4. Et il est extrêmement étrange qu'ils aient été trouvés dans les quatre chambres auxiliaires supérieures (sur un ensemble de cinq). Inévitablement, des esprits soupçonneux se sont demandé si de tels graffiti ne seraient pas également apparus sur les murs de la plus basse de ces cinq chambres si cette

chambre avait été découverte elle aussi par Vyse (plutôt que par Nathaniel Davison soixante-dix ans plus tôt !).

5. *Last but not least*, il est étrange que plusieurs des hiéroglyphes composant ces inscriptions aient été peints à l'envers, et que certains étaient méconnaissables, tandis que d'autres étaient employés à mauvais escient, dans des tournures grammaticalement erronées[16].

Vyse était-il un falsificateur ?

J'en ai pour ma part bien l'impression. Bien qu'il soit impossible d'en apporter la preuve, il me semble que les égyptologues ont fait montre dans leur grande majorité d'une certaine imprudence en reconnaissant les yeux fermés l'authenticité des graffiti de Vyse. Par ailleurs, il existe d'autres hiéroglyphes, d'une origine moins douteuse, qui sembleraient indiquer que Kheops ne peut pas avoir construit la Grande Pyramide. Bizarrement, les mêmes égyptologues qui attribuèrent sans sourciller une immense importance aux inscriptions de Vyse furent les premiers à minimiser la signification de ces hiéroglyphes contradictoires, qui apparaissent sur une stèle de calcaire conservée aujourd'hui au Musée du Caire[17].

La « Stèle de l'Inventaire », ainsi nommée, a été découverte à Gizeh par l'archéologue français Auguste Mariette. Cette trouvaille fit l'effet d'une bombe dans la mesure où le texte figurant sur la stèle indiquait clairement qu'aussi bien le Grand Sphinx que la Grande Pyramide (ainsi que plusieurs autres structures du plateau) existaient depuis longtemps à l'avènement de Kheops. L'inscription désignait également la déesse Isis sous le nom de « Maîtresse de la Pyramide », sous-entendant que le monument était dédié à la déesse de la Magie et non à Kheops. Enfin, divers indices tendaient à prouver que la véritable « pyramide de Kheops » était en fait l'une des trois structures annexes situées le long du flanc est de la Grande Pyramide[18].

Cette découverte bouleversait radicalement la chronologie orthodoxe de l'Egypte antique. Elle menaçait également la thèse universellement acceptée selon laquelle les pyramides de Gizeh avaient été construites pour servir de tombes, et seulement de tombes. Cependant, plutôt que d'étudier plus avant les inscriptions de la Stèle de l'Inventaire, les égyptologues préférèrent en sous-estimer l'importance. Selon les termes de James Henry Breasted, dont les études ont longtemps fait autorité, « ces inscriptions seraient de la plus haute importance si la stèle était contemporaine de Kheops ; mais leur orthographe indique de manière irréfutable qu'elles datent d'une époque ultérieure... »[19]

Breasted voulait dire que l'écriture hiéroglyphique utilisée sur la stèle de Mariette ne correspondait pas à celle en usage sous la Quatrième Dynastie, mais appartenait à une époque plus récente. Tous les égyptologues ont approuvé cette analyse et le jugement final, encore

accepté aujourd'hui, est que cette stèle a été ciselée sous la Vingt et Unième Dynastie, environ mille cinq cents ans après le règne de Kheops, et que son contenu, de ce fait, doit être considéré comme pure fiction[20].

Ainsi, arguant de questions d'orthographe, une communauté scientifique entière s'est estimée en droit d'ignorer les implications révolutionnaires de la Stèle de l'Inventaire et à aucun moment n'a daigné envisager la possibilité qu'il puisse s'agir de la copie d'une véritable inscription de la Quatrième Dynastie. Les mêmes spécialistes, cependant, continuent à reconnaître l'authenticité de quelques graffiti plus que douteux, sans se poser de questions sur leurs incohérences orthographiques.

Pourquoi ces deux poids, deux mesures ? Parce que l'information contenue dans les « inscriptions de carrière » est strictement conforme à la thèse orthodoxe selon laquelle la Grande Pyramide serait la tombe de Kheops. Tandis que le message délivré par la « Stèle de l'Inventaire » contredit cette opinion.

Vue panoramique

Nous marchâmes pendant encore une heure dans le désert en direction du sud-ouest et à sept heures du matin, nous nous installâmes confortablement au sommet d'une immense dune offrant une vue imprenable sur le site entier de Gizeh.

Nous étions un 16 mars, soit quelques jours avant l'équinoxe du printemps, l'un des deux moments de l'année où le soleil se lève plein est en quelque endroit que l'on se trouve sur terre. Egrenant les jours comme l'aiguille d'un métronome géant, l'astre suprême, ce matin-là, avait coupé l'horizon à un cheveu au sud du point cardinal et était monté déjà assez haut dans le ciel pour émerger des brumes qui recouvraient encore une grande partie de l'agglomération du Caire.

Kheops, Khephren, Mykerinos... Il ne fait aucun doute que la mémoire des trois fameux pharaons de la Quatrième Dynastie a été honorée par les plus fabuleux monuments qui aient jamais été érigés sur terre. Leurs noms, c'est incontestable, sont étroitement associés aux monuments, non seulement à cause des légendes transmises par Hérodote (indubitablement fondées sur des faits réels), mais parce que des inscriptions relatives à Kheops, Khephren et Mykerinos ont été découvertes – en quantités modérées – à *l'extérieur* des trois grandes pyramides, à différents endroits de la nécropole de Gizeh. Pour être plus précis, elles ont été trouvées exclusivement à l'intérieur et autour des six pyramides secondaires, dont trois se trouvent à l'est de la Grande Pyramide, et trois au sud de la pyramide de Mykerinos.

Dans la mesure où ces indices « externes » sont malgré tout ambigus et incertains, je ne parviens pas à comprendre pourquoi les égyptologues y voient la confirmation de la théorie selon laquelle les pyramides sont « des tombes, et rien que des tombes ».

Le problème est que ces mêmes indices peuvent donner lieu – de manière tout aussi convaincante – à un certain nombre d'interprétations contradictoires. Pour ne donner qu'un exemple, l'« étroite relation » observée entre les trois grandes pyramides et les trois pharaons de la Quatrième Dynastie peut certainement provenir du fait que ces souverains ont construit les pyramides et qu'ils en ont fait leur tombe. Mais elle aurait pu tout aussi bien apparaître si les gigantesques monuments du plateau de Gizeh avaient surgi des sables longtemps avant l'aube de la civilisation historique de l'Egypte dynastique. Auquel cas, Kheops*, Khephren et Mykerinos auraient seulement construit certaines des structures secondaires situées autour des trois pyramides plus anciennes – ce qui leur aurait permis de s'approprier le prestige des monuments anonymes originels et de passer, aux yeux de la postérité, pour leurs bâtisseurs.

D'autres hypothèses peuvent être avancées. Le problème, cependant, est que les données matérielles permettant de savoir avec exactitude qui a construit quelle pyramide, quand et à quelles fins, sont beaucoup trop insaisissables pour justifier le dogmatisme de la théorie « orthodoxe » assimilant les pyramides à des tombes, et rien que des tombes. En toute honnêteté, *personne ne peut dire avec certitude* qui a construit les pyramides. *Personne ne peut dire avec certitude* à quelle époque elles ont été construites. Enfin et surtout, *personne ne sait* quelles étaient leurs raisons d'être...

* Voir chez le même éditeur *le Secret des Bâtisseurs des grandes Pyramides-Kheops*, par Georges Goyon.

36

Anomalies

DEPUIS notre position avantageuse dans le désert au sud-ouest de Gizeh, nous pouvions embrasser du regard l'ensemble de la nécropole, au plan aussi majestueux qu'étrange.

La pyramide de Mykerinos était la plus proche de nous, celles de Kheops et de Khephren se profilant derrière elle en direction du nord-est. Ces dernières sont disposées le long d'une diagonale quasi parfaite : une ligne droite reliant les angles sud-ouest et nord-est de la pyramide de Khephren, si elle était prolongée en direction du nord-est, passerait également par les angles sud-ouest et nord-est de la Grande Pyramide. Ces alignements ne doivent vraisemblablement rien au hasard. Depuis l'endroit où nous nous tenions, cependant, il était facile de constater que si elle avait été prolongée en direction du sud-ouest, la même ligne imaginaire laisserait complètement de côté la troisième pyramide, qui se dresse largement à l'est de la diagonale principale du site.

Les égyptologues refusent d'attribuer une signification particulière à cette position excentrée. Et de leur point de vue, il n'y a rien que de très normal à cela. A leurs yeux, en effet, la disposition des différents monuments du site ne répond pas à un *plan* particulier. Les pyramides sont des tombes, rien que des tombes, construites à l'intention de trois pharaons différents sur une période d'environ soixante-quinze ans[1]. Et il est naturel de supposer que chaque souverain ait cherché à exprimer sa propre personnalité dans son propre monument, et c'est probablement la raison pour laquelle Mykerinos a voulu « faire cavalier seul ».

Les égyptologues se trompent. Comme je devais l'apprendre au lendemain de mon retour d'Egypte, une découverte révolutionnaire prouve sans l'ombre d'un doute que la disposition des monuments de la nécropole obéit bel et bien à un *plan d'ensemble*, dictant la position exacte des trois pyramides non seulement les unes par rapport aux autres, mais aussi par rapport au Nil, qui coule à quelques kilomètres à l'est du plateau de Gizeh. Avec une fidélité stupéfiante, cet immense tracé topographique est en fait la réplique en miniature d'un *phénomène céleste*[2] – ce qui explique peut-être pourquoi les égyptologues (qui se targuent de ne regarder que le sol sous leurs pieds) n'y ont rien vu. A une échelle géante, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, ce plan reflète également ce même souci obsessionnel des alignements et des dimensions illustré par chacun des monuments.

Un exploit *impossible*

Gizeh, Egypte, 16 mars 1993, 8 heures du matin

Haute d'un peu plus de soixante mètres (et mesurant à sa base cent vingt et un mètres de côté), la Troisième Pyramide a un volume plus de deux fois inférieur à celui de la pyramide de Kheops. Néanmoins, elle est, à sa façon, tout aussi majestueuse. « Elle semble petite comparée aux deux autres, a écrit à son propos l'écrivain irakien Abdul Latif, mais vue de près, une fois ses deux sœurs hors du champ de vision, elle suscite un étrange sentiment d'oppression... »[3]

Les six degrés inférieurs du monument sont encore recouverts de leur revêtement d'origine – des blocs de parement taillés dans le granit (« si durs, selon les termes d'Abdul Latif, que le fer mettra longtemps à y laisser sa marque »)[4]. Ces blocs, dont certains sont très volumineux, sont si étroitement encastrés les uns dans les autres qu'ils forment une sorte de puzzle en trois dimensions, à la manière de la maçonnerie cyclopéenne de Cuzco, Machu Picchu et d'autres sites du lointain Pérou.

Là encore, l'entrée de la Troisième Pyramide s'ouvre dans la face nord, largement au-dessus du niveau du sol. De là, à un angle d'un peu plus de 25°, un couloir descendant plonge dans l'obscurité. Orienté très exactement dans la direction nord-sud, ce couloir de section rectangulaire est, dans sa première partie, si exigu que l'on ne peut s'y tenir qu'accroupi. Tant qu'il traverse les assises de maçonnerie du monument, son plafond et ses murs consistent en des blocs de granit parfaitement ajustés. Bizarrement, ceux-ci se poursuivent sur une certaine distance sous terre.

A une vingtaine de mètres de l'entrée, le couloir débouche sur un palier donnant lui-même sur une galerie où nous pûmes nous relever.

Celle-ci conduit à une petite antichambre dont les murs sont striés de rainures (destinées vraisemblablement à recevoir des panneaux coulissants). Parvenus au fond de cette pièce, nous dûmes à nouveau nous accroupir pour pénétrer dans un autre couloir. Après avoir rampé sur une douzaine de mètres, nous atteignîmes la première des trois chambres mortuaires principales – à supposer, bien sûr, qu'il s'agisse de chambres mortuaires.

Ces réduits où ne parvient aucun bruit sont taillés à même la roche. Orientée d'est en ouest, la première chambre est de plan rectangulaire, mesure dix mètres de long sur cinq mètres de large, et est haute de cinq mètres. Par un grand trou de forme irrégulière percé dans son mur ouest, elle donne sur une cavité en forme de grotte. Une autre ouverture, pratiquée dans le sol pratiquement au centre de la pièce, donne accès à une rampe descendant vers l'ouest encore plus profondément sous terre. Nous l'empruntâmes. Elle débouche sur une courte galerie horizontale à droite de laquelle se trouve une petite chambre, dans laquelle on pénètre par une porte étroite. Six réduits, semblables à des cellules de moines du Moyen Âge, ont été taillés dans ses murs : quatre à l'est et deux au nord. Il s'agirait, selon les égyptologues, de « magasins (...) servant à entreposer les objets que le souverain défunt souhaitait conserver par-devers lui »[5].

En sortant de cette chambre, nous regagnâmes le passage horizontal et tournâmes sur notre droite. A son extrémité se trouve une autre chambre vide[6], absolument unique par sa configuration. Mesurant trois mètres cinquante sur deux mètres cinquante, elle est orientée dans le sens nord-sud. Ses murs et son sol (très endommagé et accidenté) sont taillés dans un granit couleur chocolat particulièrement dense, paraissant absorber la lumière et les sons. Chacun des deux rampants de son toit est constitué de neuf énormes dalles du même matériau. Evidés par en-dessous pour former une surface concave, ces énormes monolithes constituent une voûte en berceau parfaite, à la manière de celles des cryptes romanes de nos cathédrales.

Rebroussant chemin, nous remontâmes dans la première chambre mortuaire. Voulant explorer la cavité que l'on apercevait par le trou creusé dans son mur ouest, nous nous retrouvâmes en fait surplombant les faces supérieures des dix-huit dalles formant le toit de la chambre du dessous. Vu sous cet angle, ce plafond avait très clairement la forme d'un toit en forme de V renversé. Ce qui était moins clair, en revanche, est la façon dont les bâtisseurs s'y sont pris pour amener ces dalles à cet endroit et les mettre en place avec une telle précision. Chacune d'elles doit peser plusieurs tonnes, et être très difficile à déplacer dans des conditions normales. Mais les conditions dans lesquelles les bâtisseurs de cette pyramide travaillaient n'étaient rien moins que « normales ». Comme s'ils avaient délibérément voulu se compliquer la tâche (ou peut-être parce qu'une telle tâche

était à leurs yeux très simple), ils n'ont même pas pris la peine de se ménager un espace de travail adéquat entre les dalles et la roche au-dessus d'eux. En me glissant à l'intérieur de la cavité, je pus constater que la hauteur de l'espace libre compris entre le faîtage du toit et la roche variait de dix à soixante centimètres du nord au sud. Dans de telles conditions, il est impossible qu'elles aient été mises en place « par en haut ». Logiquement, elles doivent avoir été soulevées depuis le sol de la chambre, mais par quel moyen ? La chambre est si petite que seulement quelques hommes peuvent y travailler en même temps – en trop petit nombre, en tout cas, pour soulever les dalles à la seule force de leurs bras. Les poulies n'existaient pas à l'époque des Pyramides[7] (et même si elles avaient existé, il n'y aurait pas eu assez de place pour installer un dispositif de levage). Des leviers d'un type inconnu ont-ils été utilisés ? Et si les anciennes légendes égyptiennes parlant de prêtres et de magiciens soulevant dans les airs d'énormes pierres après avoir prononcé des formules cabalistiques étaient fondées sur des réalités historiques, contrairement à ce que pensent d'ordinaire les spécialistes[8] ?

Ce n'était pas la première fois que, confronté à l'énigme de la construction des pyramides, j'avais le sentiment d'avoir affaire à un exploit technologique *impossible*, et qui pourtant avait été accompli avec une adresse et une précision stupéfiantes. De plus, si l'on en croit les égyptologues, ce travail de construction cyclopéen aurait été entrepris à l'aube de la civilisation humaine, par un peuple qui ne bénéficiait d'aucune expérience en matière d'architecture monumentale.

Il s'agit là, il va sans dire, de paradoxes déroutants, et pour lesquels aucun archéologue « orthodoxe » n'a jamais proposé d'explication satisfaisante.

Des pyramides sans tombes

Quittant les chambres souterraines, qui semblaient vibrer au plus profond de la Troisième Pyramide comme le cœur de quelque Léviathan assoupi, nous remontâmes à l'air libre par l'étroit couloir d'entrée.

Notre objectif était désormais la Deuxième Pyramide. Nous longeâmes son flanc ouest (long de 213 mètres), tournâmes à droite et nous dirigeâmes vers les entrées principales du monument, orientées au nord et situées à une douzaine de mètres à l'est du principal axe nord-sud. L'une d'elles a été creusée dans le sol rocheux, à une dizaine de mètres de la base du monument ; l'autre a été taillée dans la face nord, à une quinzaine de mètres au-dessus du sol. La seconde donne sur un couloir incliné d'un peu plus de 25°. A partir de la

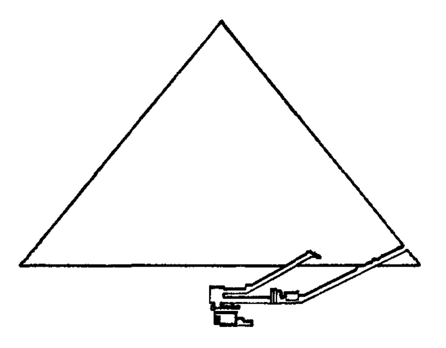
première (par laquelle nous pénétrâmes dans la pyramide), un autre couloir descend profondément sous terre, jusqu'à un premier palier donnant accès à une chambre souterraine, puis remonte fortement jusqu'à un autre palier et une longue galerie horizontale orientée plein sud (dans laquelle débouche le couloir supérieur de la face nord).

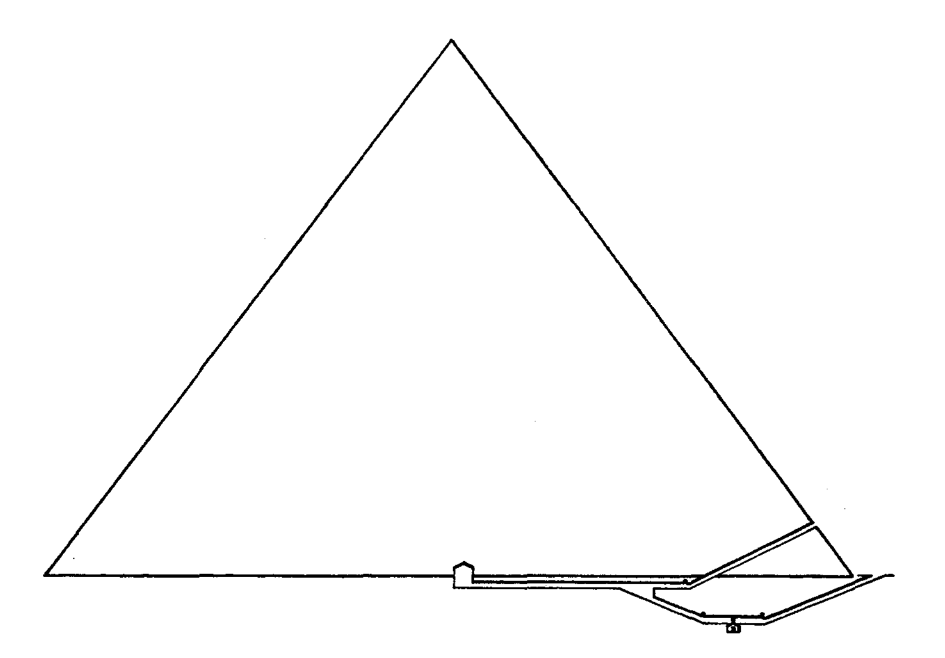
Assez haute pour que l'on puisse s'y tenir debout, et revêtue de granit (qui laisse bientôt place, dans sa partie sud, à du calcaire poli), la galerie horizontale est située directement sous l'assise de maçonnerie la plus basse de la pyramide. Longue de plus de soixante mètres, elle mène droit à l'unique « chambre mortuaire », au cœur du monument.

Comme nous l'avons déjà noté, ni momies, ni inscriptions n'ont jamais été découvertes dans cette chambre, ce qui implique que la « pyramide de Khephren » est en fait parfaitement anonyme. Des aventuriers du siècle dernier ont cependant inscrit *leurs* noms sur ses murs – notamment l'ancien hercule de foire Giovanni Battista Belzoni (1778-1823) qui réussit à pénétrer à l'intérieur du monument en 1818[9]. Son nom, peint en énormes caractères, en hauteur, sur le mur sud de la chambre, est une illustration d'un trait éternel de la nature humaine : le désir que nous avons tous de nous sentir reconnus et de laisser une trace dans la mémoire des hommes. De toute évidence, Khephren lui-même manifestait ce désir, à en juger par les fréquentes références à sa personne (sans parler de plusieurs statues flatteuses) qui apparaissent dans le complexe funéraire voisin[10]. S'il avait bel et bien construit cette pyramide pour qu'elle lui serve de tombe, il semble inconcevable que ce grand souverain ait oublié de laisser son empreinte *quelque part* à l'intérieur du monument. Je me suis longtemps demandé, et je me demande toujours pourquoi les égyptologues refusent d'envisager la possibilité que le complexe funéraire ait été l'œuvre de Khephren, et la pyramide celle de quelqu'un d'autre.

Mais de *qui* d'autre ?

A bien des égards, c'est là – plutôt que l'absence de traces permettant une identification – le problème central. Avant les règnes de Kheops, Khephren et Mykerinos, il n'y a pas un seul pharaon dont le nom puisse être avancé pour une éventuelle « revendication de paternité ». Le père de Kheops, Sneferu, le premier roi de la Quatrième Dynastie, est crédité de la construction des pyramides « Courbe » et « Rouge » de Dahshour, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Gizeh – une attribution qui est elle-même mystérieuse (si les pyramides sont bel et bien des tombes), dans la mesure où il semble étrange qu'un pharaon ait eu besoin de deux pyramides pour s'y faire enterrer. Certains égyptologues pensent même que Sneferu aurait également construit la pyramide « Effondrée » de Meidoum (laquelle serait, pour d'autres spécialistes, la tombe d'Huni, le dernier roi de la





En haut : chambres et couloirs intérieurs de la pyramide de Mykerinos.
En bas : Chambres et couloirs intérieurs de la pyramide de Khephren.

Troisième Dynastie). Les seuls autres bâtisseurs de la période archaïque sont Djoser, le second pharaon de la Troisième Dynastie, à qui est attribuée la construction de la « Pyramide à degrés » de Saqqara, et le successeur de Djoser, Sekhemkhet, dont la pyramide se dresse également à Saqqara[11].

Malgré l'absence d'inscriptions, les égyptologues sont convaincus que les trois pyramides de Gizeh ne peuvent avoir été construites que par Kheops, Khephren et Mykerinos, et qu'il ne peut s'agir que de leurs tombes.

On ne reviendra pas sur les nombreuses insuffisances de la théorie selon laquelle les pyramides seraient « des tombes, rien que des tombes ». Précisons cependant que ces insuffisances ne se limitent pas aux pyramides de Gizeh, mais s'appliquent à toutes les autres pyramides des Troisième et Quatrième Dynasties qui viennent d'être mentionnées. Pas un seul de ces monuments ne s'est révélé contenir le corps d'un pharaon, ou le moindre indice tendant à prouver qu'il se serait agi de sépultures royales. Certaines d'entre elles, notamment la Pyramide Effondrée de Meidoum, ne renfermaient même pas de sarcophages. La pyramide de Sekhemkhet à Saqqara (explorée pour la première fois en 1954 par le Département des Antiquités égyptiennes) contenait bien un sarcophage dont on a la certitude qu'il est resté scellé et inviolé depuis son installation dans la « tombe ». Les pilleurs de sépultures n'ont jamais réussi à se frayer un chemin jusqu'à lui, mais lorsqu'on l'ouvrit, il était vide[12] !

Alors ? Comment expliquer que plus de vingt-cinq millions de tonnes de pierres aient été empilées les unes sur les autres à Gizeh, Dahshour, Meidoum et Saqqara, à seule fin d'installer des sarcophages vides à l'intérieur de chambres tout aussi vides ? Même si l'on admet qu'un ou deux mégalomanes se soient adonnés à ce genre d'exercice, il semble improbable que toute une lignée de pharaons ait pu se livrer à un tel gaspillage.

La Boîte de Pandore

Avec les cinq millions de tonnes de la Seconde Pyramide de Gizeh au-dessus de nos têtes, Santha et moi-même pénétrâmes alors dans la spacieuse chambre intérieure du monument, qui était peut-être une tombe, mais qui peut tout aussi bien avoir rempli une autre fonction non identifiée à ce jour. Mesurant 14 m de long d'est en ouest, et 15 m de large du nord au sud, cette pièce aux murs entièrement nus est surmontée d'un plafond en forme de « toit pointu », haut de 6,75 m à son sommet. Les dalles formant les deux rampants du toit – deux monolithes de calcaire massifs pesant chacun vingt tonnes – sont inclinés de 53° 7' 28 " (l'angle d'inclinaison exact, à la seconde près,

des faces de la pyramide[13]). Là, point de chambres de décharge, comme au-dessus de la Chambre du Roi de la Grande Pyramide. Depuis plus de quatre mille ans – voire bien davantage – le plafond de cette chambre intérieure supporte l'immense poids du deuxième plus grand édifice de pierre au monde.

Je tournai lentement sur moi-même, examinant les murs de la pièce, où se reflétait une étrange lueur jaunâtre. Taillés directement dans la roche vive, ces murs ne sont pas lisses, comme on pourrait s'y attendre, mais rugueux et parsemés d'aspérités. Le sol présente une caractéristique inédite : la pièce comporte en fait deux niveaux, une marche d'une trentaine de centimètres séparant ses deux moitiés est et ouest. Le sarcophage supposé de Khephren se trouve près du mur ouest, enfoncé dans le sol. Long d'environ deux mètres et peu profond, il paraît bien étroit pour avoir contenu la momie enbaumée et enveloppée de bandelettes du grand pharaon.

En regardant à l'intérieur de ce sarcophage dont on distinguait à peine le fond dans l'obscurité, j'eus le sentiment de me tenir sur le seuil d'une autre dimension...

37

L'œuvre d'un dieu ?

Je me tenais maintenant au pied de la face nord de la Grande Pyramide, et j'avais le sentiment d'être fort peu de chose – une créature infime, confrontée à la masse écrasante d'un monument symbolisant le mystère de l'éternité. J'avais l'impression qu'il avait toujours été là – « construit par quelque dieu et posé tout d'un bloc dans les sables du désert », pour reprendre les termes utilisés par l'historien grec Diodore de Sicile au premier siècle avant Jésus-Christ[1]. Mais quel dieu, sinon le dieu-roi Kheops dont le nom a été associé au monument par des générations d'Egyptiens ?

Pour la deuxième fois en douze heures, je repartis à l'assaut de la pyramide. Indifférente aux vicissitudes humaines, affectée seulement par la lente érosion des temps géologiques, elle me surplombait de toute sa masse. Heureusement, je n'avais que six degrés à escalader (par endroits, des marches modernes m'aidaient dans mon ascension) pour atteindre le « Trou de Mamoun », qui sert aujourd'hui d'entrée principale.

L'entrée originelle, encore cachée au neuvième siècle quand Mamoun entreprit ses travaux d'exploration, se trouve dix degrés plus haut, à dix-sept mètres au-dessus du sol et sept mètres à l'est de l'axe principal nord-sud. Surmontée d'un gable fait de dalles de grès géantes, elle permet d'accéder au « couloir descendant », incliné de 26° 31' 23" par rapport à l'horizontale. Bizarrement, bien qu'il ne mesure lui-même qu'un mètre de large sur un mètre dix de haut, ce couloir est intercalé entre un plafond fait de blocs épais chacun de deux mètres cinquante et une « strate » de dalles larges de dix mètres et épaisses de soixante centimètres[2].

De telles étrangetés structurelles aussi complexes qu'apparemment inutiles abondent dans la Grande Pyramide. Personne ne sait comment, et surtout *pourquoi*, des blocs de cette taille ont été alignés les uns par rapport aux autres avec une telle exactitude, et selon un angle d'inclinaison précis (que l'on retrouve dans d'autres parties de la pyramide, le lecteur l'aura remarqué, et qui, de ce fait, ne doit rien au hasard).

La balise

Pénétrer dans la pyramide par le Trou de Mamoun donne un sentiment de malaise. C'est comme si l'on entrait dans une grotte taillée dans le flanc d'une montagne. Il s'agit en fait d'un boyau grossièrement creusé dans la masse du monument. On peut encore voir les endroits où les ouvriers arabes ont alternativement chauffé et refroidi les pierres avec des brasiers et du vinaigre glacé avant de les attaquer à l'aide de leurs marteaux et de leurs béliers.

Tout, en fait, laisse penser que la pyramide a été conçue pour *inviter* des hommes tant soit peu intelligents et curieux à pénétrer ses mystères. Après tout, si vous étiez un pharaon et que vous vouliez que votre sépulture reste inviolée pour l'éternité, serait-il plus logique : a) de faire connaître ostensiblement à votre génération, et aux générations futures, l'emplacement de votre chambre funéraire ; ou b) de choisir quelque endroit secret et retiré, afin que personne n'ait aucune chance de vous retrouver ?

La réponse tombe sous le sens : vous auriez choisi le secret et la solitude, comme la grande majorité des pharaons de l'Egypte antique l'ont fait[3].

Pourquoi, dès lors, s'il s'agit vraiment d'une tombe royale, la Grande Pyramide est-elle si « voyante » ? Pourquoi occupe-t-elle une telle superficie ? Pourquoi est-elle haute de près de cent cinquante mètres ? Pourquoi, en d'autres termes, si sa fonction était de contenir et de protéger le corps de Kheops, a-t-elle été conçue de telle manière qu'elle ne peut manquer d'attirer l'attention – à n'importe quelle époque et en toutes circonstances – d'aventuriers en quête de trésors et de savants indiscrets et à l'imagination fertile ?

Il est invraisemblable que les architectes, les maçons et les ingénieurs qui ont érigé la Grande Pyramide aient ignoré la psychologie humaine la plus élémentaire. La beauté transcendante, le caractère ambitieux et imposant de leur œuvre évoquent une grande maîtrise d'exécution, un esprit pénétrant, et une connaissance parfaite des symboles primordiaux grâce auxquels l'esprit humain peut être manipulé. Tout laisse penser, du coup, que les bâtisseurs des pyramides savaient pertinemment quel type d'édifice ils construisaient,

en ces temps reculés, sur ce plateau de la rive gauche du Nil balayé par les vents : une balise, un jalon, un repère, dans l'espace comme dans le temps.

Ils voulaient vraisemblablement, en bref, que cette structure remarquable exerçât une fascination éternelle : qu'elle fût violée par des intrus, qu'elle fît l'admiration des mathématiciens, et, avec ses insondables secrets, qu'elle hantât l'imagination collective de l'humanité.

La porte de Barbe-Bleue

Par le tunnel de Mamoun, j'atteignis le « couloir descendant », qui conduit, on l'a vu (chapitre 35) jusqu'à une chambre souterraine creusée dans le roc, située à 180 m sous le sommet de la pyramide. J'entrepris ensuite de grimper par le goulet, aussi raide qu'étroit, creusé par les ouvriers de Mamoun pour contourner la partie inférieure du « couloir ascendant » obturée par une série de blocs de granit. Au sommet du boyau, on peut encore voir deux de ces blocs *in situ*. Les égyptologues affirment qu'ils ont été mis en place par en haut, depuis la base de la Grande Galerie, où débouche le couloir ascendant, 35 m plus haut. Des architectes et des ingénieurs contemporains, avec leur esprit plus pratique, ont fait valoir qu'il est physiquement impossible que ces blocs aient été installés de cette manière. Trop peu d'espace les séparant des murs, du plafond et du sol du couloir, les forces de frottement les auraient très vite empêchés de « glisser » vers le fond de la galerie[4].

La conclusion déroutante de tout cela est que le couloir ascendant a vraisemblablement été obturé alors que la pyramide était en cours de construction. Par ailleurs, si l'objectif recherché était d'empêcher d'éventuels intrus de s'introduire à l'intérieur du monument, n'aurait-il pas été plus facile et plus efficace de bloquer le couloir descendant depuis son entrée sur la face nord jusqu'à un endroit situé au-delà de sa jonction avec le couloir ascendant ?

On n'est, en la matière, sûr que d'une chose : depuis le début de l'histoire, le seul effet connu de ce type de dispositif n'a jamais été d'empêcher quiconque de pénétrer à l'intérieur d'un monument. Comme la porte verrouillée de Barbe-Bleue, la barrière a en fait enflammé la curiosité de Mamoun, qui a éprouvé un besoin irrépressible de contourner le « bouchon », convaincu que ce dernier barrait l'accès à un trésor d'une valeur inestimable.

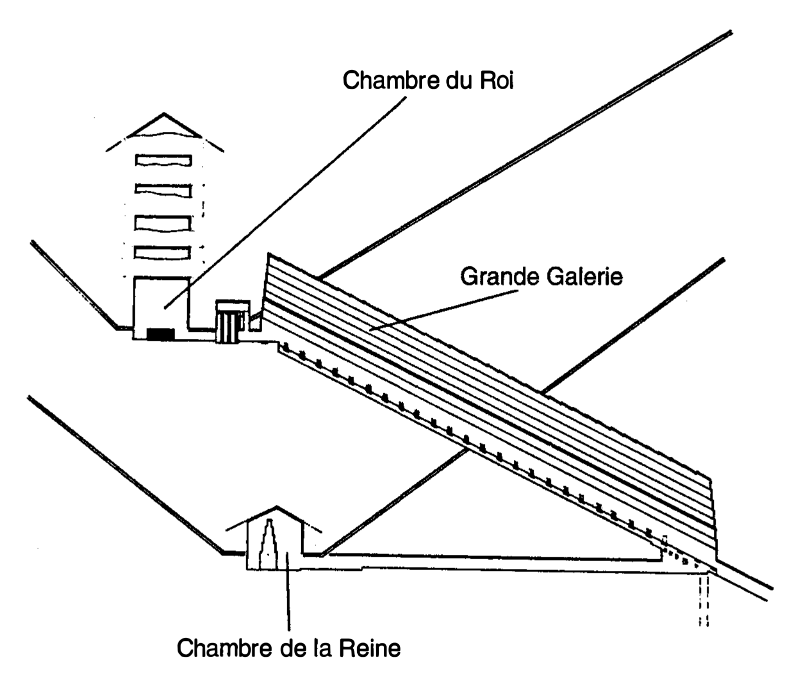
N'est-ce pas précisément la réaction que les bâtisseurs de la pyramide voulaient provoquer chez le premier intrus qui s'aventurerait aussi loin à l'intérieur du monument ? On ne peut *a priori* écarter une telle possibilité. En tout cas, grâce à Mamoun (et aux penchants prévisibles de la nature humaine), il m'est aujourd'hui loisible de

pénétrer dans la partie supérieure « libre » du couloir ascendant. Celui-ci est large d'un mètre et haut d'à peine un mètre quinze, comme le couloir descendant, et, comme celui-ci, il est incliné de 26° (la moitié de l'angle d'inclinaison des faces de la pyramide, 52°, valeur qui détermine, on l'a vu, un rapport hauteur/périmètre égal à 2*pi*).

Courbé en deux, mon dos frottant contre le plafond de calcaire poli, je pénétrai plus avant au cœur de l'immense monument. Après m'être cogné la tête deux ou trois fois, je commençai à me demander pourquoi le peuple ingénieux qui l'avait conçu n'avait pas prévu des couloirs plus hauts de plafond. Là encore, je serais tenté de conclure qu'il s'agit d'une décision délibérée des bâtisseurs. Mais pourquoi auraient-ils pris une telle décision ?

Les exploits d'*Upuaut**

Le couloir ascendant débouche à son sommet sur un autre élément – à la configuration inexplicable – du réseau de couloirs intérieurs de la pyramide, la Grande Galerie. Son immense voûte à encorbellement, que l'on distingue à peine dans l'obscurité, est d'une beauté stupéfiante.



La Grande Galerie et les Chambres du Roi et de la Reine
avec leurs conduits nord et sud.

* Voir chez le même éditeur, *le Mystère d'Orion*, par R. Bauval et A. Gilbert.

Mais avant de m'aventurer dans la Grande Galerie, je voulais visiter la Chambre de la Reine, située à l'extrémité du long passage horizontal débouchant précisément au bas de la Galerie. J'avais déjà eu l'occasion d'y pénétrer lors d'un précédent voyage quelques années plus tôt. Ce jour-là, cependant, à mon grand déplaisir, le passage était barré à quelques mètres de son entrée.

Je n'appris que bien plus tard qu'un ingénieur en robotique, un Allemand nommé Rudolf Gantenbrink, était alors en plein travail à l'intérieur de la pièce, faisant lentement remonter un engin dont la fabrication avait coûté 250 000 dollars le long de l'étroit conduit sud de la Chambre de la Reine. Chargé par le Service des Antiquités égyptiennes d'améliorer la ventilation de Grande Pyramide, le Dr Gantenbrink avait déjà utilisé son équipement *high-tech* pour déblayer l'étroit « conduit sud » de la Chambre du Roi (lequel servirait essentiellement, selon les égyptologues, de colonne d'aération) et installer un aérateur électrique à sa sortie. Au début du mois de mars 1993, il avait reporté son attention, cette fois, sur le conduit sud de la Chambre de la Reine en y déployant *Upuaut*, une caméra-robot miniature contrôlée à distance. Le 22 mars, alors que le robot avait parcouru une soixantaine de mètres à l'intérieur du conduit (incliné de 39,5° et d'une section de 20 cm sur 25[5]), le sol et les murs du boyau devinrent parfaitement lisses. *Upuaut*, en effet, venait de pénétrer dans une « strate » de calcaire de Tourah, variété utilisée d'ordinaire pour garnir les murs de chapelles, ou l'intérieur des tombes. Cette découverte, à elle seule, avait de quoi intriguer, mais un peu plus loin, le robot buta sur une porte en calcaire dotée de ferrures, donnant apparemment accès à une chambre close enfouie à l'intérieur de la pyramide...

On sait depuis longtemps que ni ce conduit sud, ni son équivalent partant du mur nord de la Chambre de la Reine ne comportent d'issue donnant sur l'extérieur. De manière inexplicable, aucune des deux n'a été achevée. Dans un cas comme dans l'autre, il ne manque qu'une douzaine de centimètres de pierre pour que ces cheminées débouchent à l'air libre, ce qui les rend totalement inaccessibles et invisibles de l'extérieur.

Pourquoi ? Pour être sûr que personne ne les découvre ? Ou pour être sûr qu'elles soient, précisément, découvertes un jour, quand le moment en sera venu ?

Après tout, on connaît de longue date l'existence des deux conduits nord et sud de la Chambre du Roi, qui, eux, débouchent à l'air libre. Les bâtisseurs des pyramides pouvaient s'attendre à ce que tôt ou tard quelque esprit curieux soit tenté de s'interroger sur l'existence de conduits similaires dans la Chambre de la Reine. Pendant longtemps, en fait, personne ne se posa la question, même après que le calife Mamoun eut pénétré à l'intérieur de la pyramide en l'an 820.

Il fallut attendre 1872 pour qu'un ingénieur anglais (et franc-maçon) nommé Waynman Dixon, soupçonnant l'existence des deux boyaux, n'entreprenne de sonder les murs de la Chambre de la Reine. Là où ceux-ci sonnaient creux, il fit défoncer la paroi de pierre. Au sud, il découvrit un canal étroit, de section rectangulaire, mesurant vingt centimètres sur vingt-cinq. Horizontal sur à peine deux mètres, ce conduit obliquait ensuite vers le haut, puis disparaissait « dans l'obscurité et l'inconnu »...[6]

C'est ce boyau obscur que, cent vingt et un ans plus tard, Rudolf Gantenbrink devait explorer avec son robot. Celui-ci retrouva notamment un fragment de la longue perche métallique que Dixon avait secrètement introduite dans cette mystérieuse cheminée[7]. Il était le premier, mais certainement pas le dernier, à avoir songé que s'ils s'étaient donné le mal de construire, puis de dissimuler ces conduits, les bâtisseurs de pyramides devaient y avoir caché quelque chose qui valait la peine d'être découvert.

L'idée que les bâtisseurs aient eu dès le départ l'intention de stimuler de telles investigations pourrait sembler fantaisiste si ces boyaux s'étaient révélés de simples culs-de-sac. En fait, on l'a vu, une porte a été découverte – une porte coulissante avec de curieuses ferrures et une fente à sa base dans laquelle la sonde-laser du robot de Gantenbrink a disparu...

Là encore, il semble que nous soyons clairement invités à pousser plus avant – ce sentiment qui avait déjà poussé le calife Mamoun et ses ouvriers à atteindre les galeries et les chambres centrales du monument, qui avait incité Waynman Dixon à tester l'hypothèse selon laquelle les murs de la Chambre de la Reine pouvaient cacher des puits secrets, et qui, enfin, a récemment piqué la curiosité de Rudolf Gantenbrink, dont le robot *high-tech* a révélé l'existence d'une porte, et placé à notre portée les secrets qu'elle pourrait dissimuler...

La Chambre de la Reine

Nous entendrons à nouveau parler de Rudolf Gantenbrink et d'*Upuaut* aux chapitres suivants. Mais revenons à la Chambre de la Reine elle-même, à laquelle je ne pus accéder, je l'ai dit, à cause des travaux de l'ingénieur allemand. Vide depuis toujours, selon toute vraisemblance, elle mesure cinq mètres cinq du nord au sud et cinq mètres soixante-cinq d'est en ouest. Haute de six mètres quinze, elle comporte un plafond en V renversé dont l'arête est orientée très exactement selon l'axe est-ouest de la pyramide[8].

Dans les murs nord et sud, portant encore chacun l'inscription OPENED 1872 gravée dans la pierre, on peut voir les ouvertures rectangulaires découvertes par Waynman Dixon. Le mur ouest, quant à

lui, est entièrement nu. Enfin, décalé d'une soixantaine de centimètres vers le sud par rapport à l'axe de la pièce, une niche en forme de voûte à encorbellement s'ouvre dans le mur est. Haute de cinq mètres et large à sa base d'un mètre cinquante, elle était à l'origine profonde d'un peu plus d'un mètre, mais une autre cavité a été creusée dans le fond de cette niche au Moyen Âge par des pillards arabes à la recherche de chambres secrètes. Ils n'ont rien trouvé [9].

Aucun égyptologue n'a jamais pu avancer d'hypothèse convaincante quant à la fonction de cette niche – sans parler de celle de la Chambre de la Reine dans son entier.

Les mystères de la Grande Galerie

La Grande Galerie a également ses mystères. Il s'agit en fait de l'une des structures internes les plus énigmatiques de la Grande Pyramide. Large de deux mètres cinq à sa base, elle est haute de huit mètres cinquante. Ses murs s'élèvent verticalement jusqu'à une hauteur de deux mètres vingt ; au-dessus, les deux parois sont formées de sept assises superposées avec une saillie de sept ou huit centimètres pour chaque assise, de telle sorte que l'ensemble forme une véritable voûte en encorbellement unique dans l'architecture de l'Ancien Empire égyptien. La Galerie, à son sommet, est couverte de dalles de pierre larges d'à peine un peu plus d'un mètre[10].

On se souviendra que la Grande Galerie a été conçue pour soutenir, *à tout jamais,* la poussée des millions de blocs formant la moitié supérieure du plus gigantesque monument de pierre jamais construit sur la planète Terre. N'est-il pas remarquable qu'un peuple décrit comme technologiquement « arriéré » ait non seulement envisagé et conçu une telle structure, mais qu'il l'ait réalisée avec tant de brio, et ce plus de quatre mille cinq cents ans avant notre ère ?

Même si cette galerie avait été horizontale, avec une longueur de seulement cinq mètres, leur tâche aurait été extrêmement ardue, mais les bâtisseurs ont décidé de conférer à cette extraordinaire voûte à encorbellement un angle d'inclinaison de 26°, et une longueur de quarante-sept mètres. Par ailleurs, elle est entièrement faite de mégalithes de calcaire admirablement taillés – d'énormes blocs parfaitement polis et lisses, et assemblés avec une précision si rigoureuse que les jointures sont presque invisibles à l'œil nu.

Les bâtisseurs de pyramides ont également introduit d'intéressantes symétries dans leur ouvrage. Par exemple, la largeur de la galerie est respectivement d'1,05 m au niveau de ses assises supérieures et de 2,05 m à sa base. Exactement au centre de celle-ci, courant sur toute la longueur de la galerie – et encadrée par deux rampes de maçonnerie larges chacune de 50 cm – on peut voir une sorte de

sillon ou de tranchée large d'1,05 m et profonde de 60 cm. Quelle était la fonction de cette fente? Et pourquoi constitue-t-elle la réplique exacte du plafond, qui ressemble lui aussi à un sillon « coincé » entre deux parois de maçonnerie ?

Je ne suis pas le premier à m'être tenu au pied de la Grande Galerie et à avoir eu la troublante impression de me trouver « à l'intérieur d'une sorte d'énorme machine. »[11] On ne dispose d'aucune donnée sur l'éventuelle fonction de cette structure, mis à part quelques références mystiques et symboliques dans certains textes liturgiques de l'Egypte antique. Ceux-ci semblent indiquer que les pyramides servaient, dans l'esprit de leurs créateurs, à transformer les défunts en êtres immortels – « à ouvrir les portes du firmament et tracer une route », afin que le pharaon passé de vie à trépas puisse « rejoindre la compagnie des dieux ».[12]

Je n'éprouve aucune difficulté à concevoir que ces gigantesques monuments reflètent un tel système de croyances, et, de toute évidence, celui-ci peut constituer la « clé » permettant de comprendre leur fonction et les raisons de leur construction. Néanmoins, je continue à me demander pourquoi plus de six millions de tonnes de matière, englobant un dédale de galeries, de boyaux et de chambres, ont été jugés nécessaires à la réalisation d'objectifs d'ordre mystique, spirituel et symbolique.

La Grande Galerie est totalement dépourvue de tout élément décoratif ou de toute autre ornementation ou inscription (représentations de divinités, formules liturgiques gravées sur la pierre, etc.) pouvant la rattacher à un culte ou une religion quelconque. La première impression qu'elle produit sur le visiteur est celle d'un strict fonctionnalisme – comme si elle avait été construite dans un but précis. Dans le même temps, ce même visiteur ne peut qu'être frappé et fasciné par la solennité et la beauté esthétique de l'ensemble.

Parvenu à mi-chemin entre les deux extrémités de la Galerie, je levai la tête et distinguai dans la mi-obscurité l'extraordinaire structure en encorbellement qui supporte une grande partie de la pyramide. On a peine à croire, en la contemplant, qu'elle puisse être l'œuvre d'un peuple qui n'avait que tout récemment dépassé le stade de la chasse et de la cueillette de l'époque néolithique.

Je repris mon ascension, utilisant la tranchée centrale. Un plancher moderne, avec des lattes transversales et des rampes latérales, facilite l'ascension. Dans l'antiquité, cependant, il fallait marcher sur des dalles de calcaire parfaitement lisses, ce qui, compte tenu de l'inclinaison de 26°, devait être quasi impossible...

Plus haut, droit devant moi, à l'extrémité de la Grande Galerie, je pouvais voir l'entrée de la Chambre du Roi plongée dans les ténèbres – cette entrée qui, semble-t-il, m'invitait à pénétrer au cœur de l'énigme.

38

Un puzzle interactif à trois dimensions

APRÈS avoir atteint le haut de la Grande Galerie, je dus escalader la plate-forme de granit, haute d'environ un mètre, située juste au pied de l'entrée du boyau qui mène à la Chambre du Roi. Ressemblant à un autel, cette plate-forme se trouve, tout comme le toit de la Chambre de la Reine, exactement sur l'axe est-ouest de la Grande Pyramide, et marque le point de transition entre les deux moitiés nord et sud du monument[1].

Regardant au-dessus de ma tête, je pouvais apercevoir l'ouverture d'un conduit obscur taillé dans la partie supérieure du mur est. Personne ne sait quand et par qui cet orifice a été creusé. Il mène à la première des cinq « chambres de décharge » situées au-dessus de la Chambre du Roi. Il a été prolongé en 1837 par Howard Vyse lorsque celui-ci a cherché à atteindre les quatre chambres encore inexplorées. Je me retournai une dernière fois et aperçus, tout en bas de la Galerie, l'endroit où débouche le puits quasi vertical qui, plongeant au cœur de la pyramide, rejoint cinquante mètres plus bas, dans la roche vive, le couloir descendant.

A quoi pouvait bien servir un tel dédale de boyaux et de passages ? A première vue, la fonction de ce réseau paraît incompréhensible. Mais à ce compte-là, tout ce qui a trait à la Grande Pyramide est peu ou prou incompréhensible, à moins d'être prêt à déployer des trésors de patience et d'efforts pour aller au-delà des apparences. De temps en temps, ces efforts peuvent être récompensés.

Pour peu que l'on soit suffisamment versé dans les chiffres, on l'a vu, une enquête sur le rapport numérique entre la hauteur de la pyramide et le périmètre de sa base aboutit au nombre *pi*. Et si l'on est

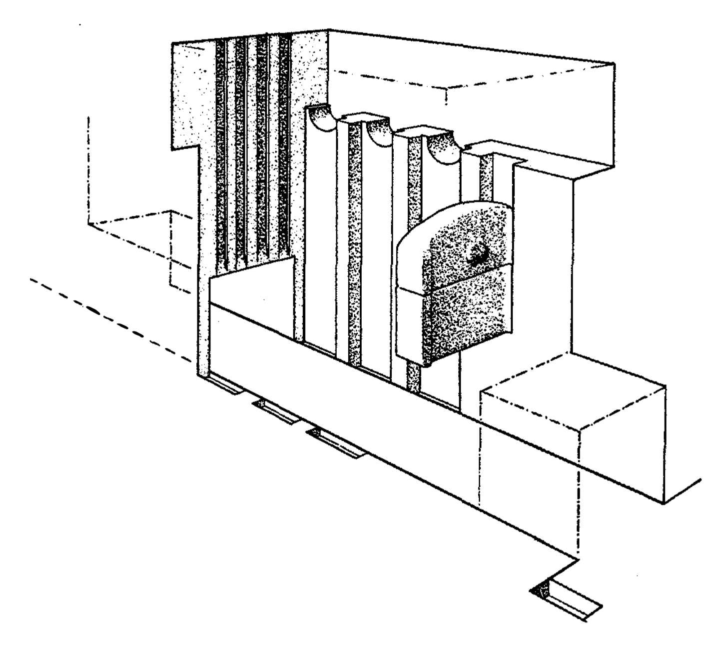
prêt à pousser plus loin ses investigations, comme on va le voir, il faut s'attendre à découvrir d'autres corrélations mathématiques surprenantes, chacune plus complexe et absconse que la précédente. Tout, en fait, laisse penser que la Grande Pyramide a été conçue comme une gigantesque machine dont la fonction aurait été de délivrer aux générations futures des informations sous forme codée, un puzzle interactif à trois dimensions – à charge pour l'humanité de le démonter un jour et de le reconstituer.

Portes coulissantes

Le boyau qui mène à la Chambre du Roi débouche très vite sur une « antichambre » haute de plafond. Faits de granit rouge, les murs est et ouest de cette pièce sont entaillés chacun de quatre rainures parallèles verticales, lesquelles, selon les égyptologues, devaient accueillir des panneaux coulissants[2]. Trois de ces paires de rainures vont du sol au plafond, et sont vides. Par contre, la quatrième (située la plus au nord) commence à la hauteur du plafond du passage d'entrée (*i.e.*, à 1,05 m au-dessus du sol) et contient encore une énorme dalle de granit, épaisse d'environ 25 cm et haute de 2 m. Un espace de seulement 55 cm sépare cette porte coulissante suspendue de la sortie du passage. Il y a également un vide d'un peu plus d'1,20 m entre le haut du panneau et le plafond de l'antichambre. Quelle que soit la fonction qu'elle était censée remplir, il est difficile de considérer avec les égyptologues que cette étrange structure ait pu servir à empêcher les pilleurs de tombes d'accéder à la Chambre du Roi.

Profondément perplexe, je passai sous elle en baissant la tête puis me relevai dans la partie sud de l'antichambre, longue d'environ trois mètres. Bien que très dégradées, les entailles destinées aux trois autres dalles « coulissantes » étaient encore visibles sur les murs est et ouest. Il n'y avait pas la moindre trace des dalles elles-mêmes, et d'ailleurs on voit mal comment des blocs de pierre aussi massifs auraient pu être installés dans un espace aussi réduit.

Flinders Petrie, qui a systématiquement exploré et mesuré la nécropole de Gizeh à la fin du XIXe siècle, a fait la remarque suivante sur une structure similaire de l'intérieur de la Deuxième Pyramide : « Les portes coulissantes en granit du passage inférieur témoignent d'une grande adresse à déplacer des masses importantes, dans la mesure où il aurait fallu mobiliser une cinquantaine d'hommes pour les soulever. Le fait est que ces portes ont été soulevées, et mises en place dans un étroit passage où seulement quelques hommes pouvaient tenir. »[3] Les mêmes observations pourraient s'appliquer aux dalles coulissantes de la Grande Pyramide, s'il s'agissait de dalles coulissantes – des portes pouvant être relevées et abaissées.



L'antichambre.

Pour ce faire, ces dalles devaient être, bien évidemment, plus courtes que la hauteur totale de l'antichambre, afin de pouvoir être relevées dans l'espace situé sous le plafond, de façon à permettre l'entrée et la sortie des ouvriers avant la fermeture de la tombe. Ce qui signifie, bien sûr, que lorsque les dalles étaient abaissées pour bloquer le passage, un espace égal et correspondant s'ouvrait entre leur bord supérieur et le plafond – espace dans lequel n'importe quel pilleur de tombes normalement constitué aurait été capable de se glisser.

Cette antichambre n'est qu'un des innombrables paradoxes en trois dimensions de la pyramide, dans lesquels la complexité structurelle se combine à une apparente incongruité fonctionnelle.

Un boyau de sortie, aux dimensions identiques à celles du boyau d'entrée, et aux murs revêtus de granit rouge, s'ouvre dans le mur sud de l'antichambre et débouche trois mètres plus loin dans la Chambre du Roi, une pièce faite entièrement de granit rouge, de laquelle une prodigieuse énergie semble irradier.

Enigmes de pierre

Je m'arrêtai au centre de la Chambre. Elle est haute d'un mètre soixante-dix, et sa largeur (5,15 m) équivaut à exactement la moitié de sa longueur (10, 30 m). Avec son sol constitué de quinze énormes

dalles, ses murs composés de cent gigantesques blocs de granit, pesant chacun plus de soixante-dix tonnes et disposés en cinq assises, et son plafond fait de neuf autres blocs de cinquante tonnes[4], l'effet produit est celui d'une intense *compression.*

A l'extrémité ouest de la Chambre se trouve l'objet pour lequel, si l'on en croit les égyptologues, l'ensemble de la Grande Pyramide a été construit pour lui servir d'écrin. Cet objet, sculpté dans un seul bloc de granit brun sombre contenant des éclats de minéraux particulièrement durs (feldspath, quartz et mica), est un sarcophage sans couvercle censé avoir servi de sépulture à Kheops. Il est haut d'1,05 m, long de 2,25 m et large de 97 cm – trois centimètres de trop, soit dit en passant, pour avoir pu être transporté jusqu'à cette chambre par l'entrée inférieure (aujourd'hui bouchée) du couloir ascendant[5].

Certaines corrélations mathématiques élémentaires peuvent être inférées des dimensions du sarcophage. Par exemple, son volume externe (2 332,8 litres) est exactement le double de son volume interne (1 166,4 litres). Un tel résultat ne peut avoir été obtenu par hasard : les parois de ce coffre de granit ont, de toute évidence, été taillées avec une précision digne de l'ère industrielle par des artisans extrêmement adroits, et bénéficiant d'une longue expérience. Il semble de surcroît, comme l'a reconnu Flinders Petrie avec une certaine perplexité après avoir achevé sa minutieuse exploration de la Grande Pyramide, que ces artisans aient eu accès à des outils « semblables aux instruments de précision que nous-mêmes venons seulement de réinventer... »[6]

Petrie examina le sarcophage avec une attention particulière et en conclut qu'il avait été taillé dans un bloc de granit avec des scies droites « longues de plus de deux mètres cinquante ». Dans la mesure ou le granit de ce sarcophage est extrêmement dur, l'archéologue anglais en déduisit que ces scies devaient avoir des lames de *bronze* (le métal le plus dur qui, pense-t-on, était alors disponible), dotées de pointes coupantes faites de pierres précieuses encore plus dures : « La nature du travail réalisé semble indiquer que la pierre précieuse utilisée ici était le diamant ; et seules des considérations sur sa rareté en général, et sur son absence d'Egypte en particulier, viennent contredire cette conclusion... »[7]

Un mystère encore plus épais entoure l'évidement du sarcophage – une opération manifestement beaucoup plus difficile que sa simple taille dans un bloc brut de granit. De l'avis de Petrie, les ouvriers égyptiens ont dû

> « mettre au point une méthode de sciage circulaire, plutôt que linéaire, en donnant à la lame la forme d'un tube, qui forait des entailles circulaires dans la roche par rotation ; en évidant

ensuite la partie centrale [ou « carotte »], ils parvenaient à creuser des trous relativement larges avec un minimum d'efforts... »[8]

Bien sûr, comme le reconnaît Petrie, aucune scie ou aucun foret incrusté de diamants n'a jamais été retrouvé par les égyptologues. C'est seulement au vu du travail réalisé qu'il en a conclu que de tels instruments avaient existé. Il s'intéressa particulièrement à la question et étendit son étude à d'autres objets ouvragés en granit et aux « carottes » de granit qu'il avait recueillies à Gizeh. Plus il avançait dans sa recherche, cependant, plus la technologie utilisée par les anciens Egyptiens pour la taille de leurs pierres le déroutait :

« L'intensité de la pression, que l'on peut mesurer à la rapidité avec laquelle les foreuses et les scies se sont enfoncées dans la pierre, est très surprenante ; une force d'au moins deux ou trois tonnes a dû s'exercer sur les foreuses de dix centimètres de diamètre utilisées pour percer le granit. Sur la carotte de granit n° 7, la spirale de la taille s'enfonce d'un pouce à chaque tour complet de six pouces, ce qui constitue une véritable performance... Ces sillons en spirales de grande amplitude ne peuvent être attribués qu'à l'enfoncement d'une foreuse circulaire dans le granit sous une énorme pression... »[9]

N'est-il pas étrange qu'à l'aube supposée de la civilisation humaine, il y a plus de quatre mille cinq cents ans, les anciens Egyptiens aient disposé d'outils ressemblant aux foreuses de notre ère industrielle – des outils capables d'exercer des pressions de plus d'une tonne et de trancher des blocs de pierre aussi facilement qu'un fil à couper le beurre ?

Petrie n'est pas parvenu à expliquer cette énigme. Pas plus qu'il n'a su définir quel type d'instrument les Egyptiens ont utilisé pour graver des hiéroglyphes sur les coupes en diorite ornées d'inscriptions de la Quatrième Dynastie qu'il avait découvertes à Gizeh : « Les hiéroglyphes ont été ciselés avec une pointe extrêmement acérée ; la diorite n'a pas été grattée ou burinée, mais littéralement incisée... »

Ce détail troublait Petrie, car il savait que la diorite est l'une des pierres les plus dures au monde – beaucoup plus dure que le fer. Et cependant, des objets ouvragés en diorite datant de l'Egypte pharaonique avaient bel et bien été ciselés avec une précision et une force incroyable par un instrument tranchant non identifié à ce jour :

« Les sillons étant larges de moins d'1/150e de pouce [0,17 mm], il est évident que la pointe utilisée devait être

beaucoup plus dure que le quartz, et suffisamment résistante pour ne pas se fendre... Son épaisseur ne devait pas excéder 1/200e de pouce. Des intervalles de 1/30e de pouce [0,8 mm] séparent certains des sillons. »[10]

En d'autres termes, Petrie pense avoir affaire à une aiguille extrêmement pointue, d'une dureté sans précédent, capable de graver des sillons dans la diorite avec une grande facilité, et de soutenir les énormes pressions requises par l'opération. De quel type d'instrument s'agissait-il réellement ? Par quel moyen la pression nécessaire a-t-elle été appliquée ? Et avec quel outil de précision a-t-il été possible de creuser des lignes parallèles à des intervalles de moins d'un millimètre ?

Il est à la rigueur possible de se représenter mentalement les « scies » circulaires à dents en pierres précieuses qui, selon Petrie, auraient été utilisées pour évider le sarcophage de la Chambre du Roi. Il n'en va pas de même, à mon sens, du mystérieux instrument capable de graver des hiéroglyphes dans la diorite en 2500 av. J.-C., du moins sans supposer que les ouvriers des pharaons avaient atteint un niveau de développement technologique beaucoup plus élevé que les égyptologues veulent bien l'admettre.

Non qu'il s'agisse juste de quelques hiéroglyphes et de quelques coupes en diorite. Pendant mes voyages en Egypte, j'ai examiné un grand nombre de récipients en pierre – datant dans certains cas de l'époque prédynastique – qui ont été mystérieusement façonnés à partir de blocs de minéraux aussi durs que la diorite, le basalte, le cristal de roche et le schiste métamorphique[11].

Par exemple, plus de trente mille récipients de ce type ont été découverts dans les chambres souterraines de la Pyramide à Degrés de Djoser (Troisième Dynastie) à Saqqara. Ce qui signifie que ces coupes et vases étaient au moins aussi anciens que Djoser lui-même (le pharaon aurait vécu vers l'an 2650 av. J.-C.). Théoriquement, ils peuvent même être plus anciens, dans la mesure où des objets identiques ont été retrouvés dans des strates de terrain datées de l'époque prédynastique (avant -4000), et où la coutume consistant à transmettre des trésors « familiaux » de génération en génération était ancrée en Egypte depuis des temps immémoriaux[12].

Qu'ils aient été fabriqués en -2500 ou en -4000, voire plus tôt, les récipients en pierre de la Pyramide à Degrés sont remarquables pour l'excellence de leur exécution. Ils semblent eux aussi avoir été réalisés à l'aide de quelque outil inimaginable.

Pourquoi inimaginable ? Parce qu'un grand nombre de ces récipients sont de grands vases avec de longs cous fins et élégants, des ventres très arrondis, et des anses, sculptés et évidés à même la diorite, le schiste ou le basalte. Aucun instrument connu des Egyptiens

n'était capable de façonner des vases de cette forme. Cet instrument, de surcroît, devait être assez étroit pour pouvoir être introduit dans les cous, et assez résistant (et de la forme adéquate) pour évider l'intérieur et les anses des récipients.

Ces grands vases ne sont pas les seuls objets énigmatiques à avoir été découverts dans la pyramide de Djoser, et sur plusieurs autres sites archaïques. Ont également été mis au jour des urnes monolithiques avec de délicates poignées ornementales, des jattes ventrues, des coupes, des fioles quasi microscopiques, ainsi que d'étranges objets en forme de roue taillés dans du schiste métamorphique, avec des rebords ourlés si fins qu'ils paraissent translucides[13]. Dans tous les cas, la précision avec laquelle l'intérieur et l'extérieur parfaitement polis de ces récipients correspondent, à la moindre courbe près, et l'absence de traces laissées par d'éventuels outils ont de quoi rendre perplexe.

Les anciens Egyptiens, que je sache, ne disposaient pas d'une technologie leur permettant d'obtenir de tels résultats. D'ailleurs, les artistes ou les tailleurs de pierre d'aujourd'hui n'en seraient pas davantage capables, même s'ils travaillaient avec les meilleurs outils en carbure de tungstène imaginables. On ne peut qu'en conclure qu'une technologique secrète ou inconnue était mise en œuvre dans l'Egypte des pharaons.

Alpha et Zeta

Poursuivant mon exploration de la Chambre du Roi, j'entrepris d'examiner minutieusement la « conduite de ventilation nord », selon l'expression consacrée des égyptologues. Haute de vingt-cinq centimètres et large de vingt, elle est longue de plus de soixante mètres et débouche à l'air libre au niveau de la cent-troisième assise de maçonnerie de la pyramide. Inclinée – probablement à dessein – de 32° 30', elle pointe en direction des régions circumpolaires de la voûte céleste – ce qui signifie qu'à l'époque de l'Ancien Empire (vers 2500 av. J.-C.), elle regardait vers Alpha Draconis, une importante étoile de la constellation du Dragon.

Je tournai ensuite mon attention vers la conduite sud. Depuis ma dernière visite quelques mois plus tôt, son aspect avait hélas ! radicalement changé. Sa bouche contenait désormais un énorme appareil électrique à air conditionné, installé par Rudolf Gantenbrink, qui travaillait alors dans la Chambre de la Reine.

Puisqu'ils se satisfont de l'explication selon laquelle les deux étroits conduits partant de la Chambre du Roi ne peuvent être que des bouches d'aération, les égyptologues ne voient pas d'inconvénient à utiliser la technologie moderne pour améliorer leur efficacité ! Et

pourtant, des conduites *horizontales* n'auraient-elles pas été, précisément, plus efficaces que des conduites inclinées si leur fonction première était la ventilation, et plus faciles à construire ? A mon sens, ce n'est pas un hasard si la conduite sud de la Chambre du Roi pointe en direction du ciel austral à un angle de 45°. Dans la haute antiquité, c'était l'emplacement du passage au méridien de Zeta Orionis, la plus basse des trois étoiles de la ceinture d'Orion – un alignement, comme je devais le découvrir par la suite, qui revêt une extrême importance pour la présente enquête[14].

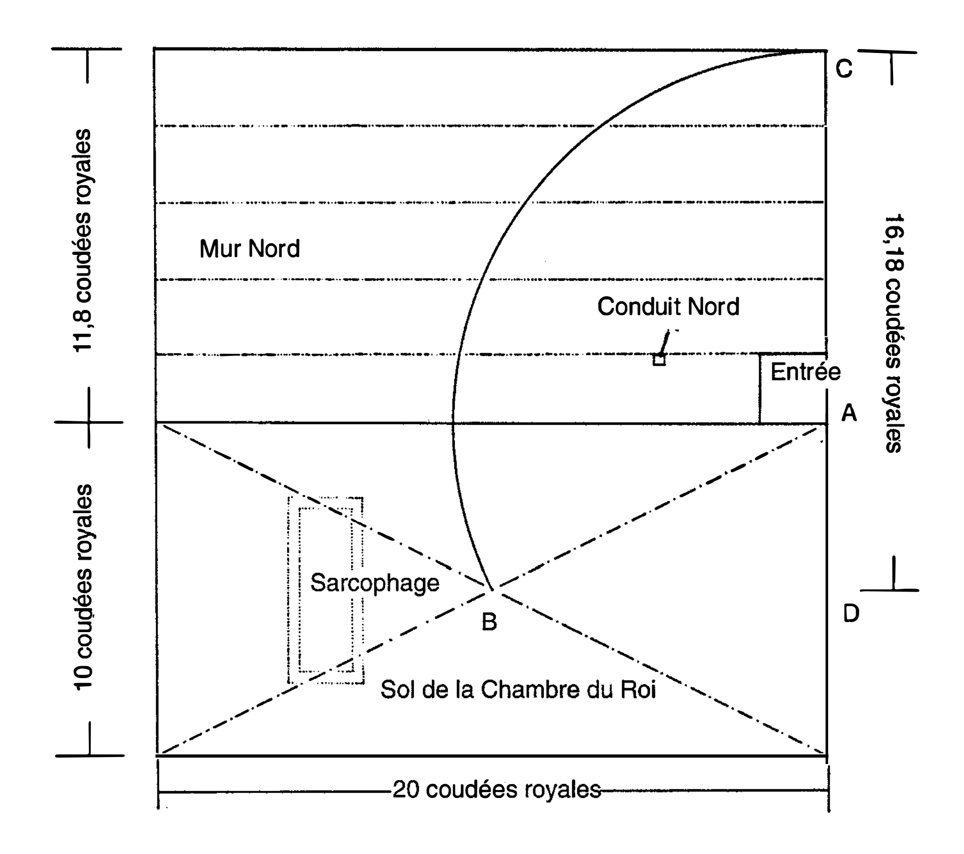
Jeux de proportions

Mais la Chambre du Roi réserve d'autres surprises. Elle constitue à elle seule une véritable énigme mathématique à trois dimensions. Pour commencer, sa hauteur (5,73 m) équivaut très exactement à la moitié de la longueur de sa diagonale au sol (11,46 m)[15]. De plus, dans la mesure où la Chambre du Roi constitue un rectangle dont les dimensions sont exactement dans la proportion d'1 sur 2, est-il concevable que les bâtisseurs de pyramides en aient fait sans le vouloir une parfaite illustration « du nombre d'or » ?

Appelé *phi*, le « nombre d'or », ou « proportion divine », est à l'instar de *pi*, un nombre transcendant. Sa valeur équivaut à la racine carrée de 5 plus 1 divisée par 2, soit 1,61803. Il s'agit de la valeur-limite du rapport entre les nombres successifs de la suite dite de Fibonacci (0, 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, etc.). Ces nombres forment une suite de récurrence définie par u_1, u_2 et la relation $u_n = u_{n-1} + u_{n-2}$ (chaque terme est la somme des deux termes précédents). Le rapport u_{n+1} / u_n tend vers le nombre d'or quand n devient très grand.[16]

Phi peut également être obtenu graphiquement en divisant une ligne A-B en un point C de telle manière que A-B soit plus long que le segment A-C, dans la même proportion que celui-ci par rapport au segment restant, C-B. Cette proportion, qui se trouve être particulièrement harmonieuse et agréable à l'œil, aurait été découverte pour la première fois en Grèce par les Pythagoriciens, qui l'incorporèrent dans le Parthénon à Athènes. Il ne fait cependant aucun doute que *phi* était connu des bâtisseurs de la Grande Pyramide de Gizeh, au moins deux mille ans plus tôt, comme en témoigne la configuration de la Chambre du Roi[17].

Imaginons que le sol rectangulaire de la chambre soit divisé en deux carrés imaginaires de taille égale, la valeur 1 étant attribuée à la longueur de leurs côtés. Si chacun de ces deux carrés était ensuite divisé en deux, formant ainsi deux nouveaux rectangles, et si la diagonale du rectangle le plus proche de la ligne médiane de la Chambre du Roi était le rayon d'un cercle, celui-ci couperait la base du grand



Dès le début de la période dynastique, les anciens Egyptiens héritèrent de prédécesseurs inconnus d'un système de mesures. Exprimées dans cet ancien système, la longueur et la largeur au sol de la Chambre du Roi sont respectivement de vingt et dix « coudées royales » (10,48 et 5,24 m), tandis que sa hauteur est très exactement de 11,18 coudées. La semi-diagonale du plancher (A-B) mesure également 11,18 coudées, ce qui signifie que le point A est le centre d'un cercle passant par B et C. Le nombre d'or *phi* est égal à la racine carrée de (5 + 1) : 2, soit *1,618*. Est-ce une coïncidence si le segment C-D (*i.e.*, la hauteur de la Chambre du Roi plus la moitié de la largeur de son plancher) mesure *16,18* coudées royales, valeur où l'on retrouve les chiffres du nombre *phi ?*

rectangle en un point marquant la valeur *phi*, ou 1,618[18]. (Une autre manière d'obtenir *phi* en « jouant » avec les dimensions de la Chambre du Roi est représentée par le schéma ci-dessus.)

Les égyptologues considèrent que tout cela n'est que pur hasard. Mais les bâtisseurs des pyramides n'ont rien fait *par hasard*. Quelle que soit leur identité, je ne connais guère d'architectes et de maçons plus méthodiques et plus férus de mathématiques.

Enfin, pour en terminer sur le chapitre des mathématiques, on notera que la Chambre du Roi est située au niveau de la cinquantième assise de maçonnerie de la pyramide, à une hauteur de près de quarante-cinq mètres au-dessus du sol. Ce qui signifie, comme l'a

constaté Flinders Petrie non sans étonnement, que les bâtisseurs ont réussi le tour de force de la placer « dans le plan de la section verticale de la pyramide (si celle-ci était coupée en deux moitiés égales), à l'endroit où la surface de la section horizontale équivaut à la moitié de la surface de la base, où la diagonale de cette même section est égale à la longueur de la base, et où la largeur de la face est égale à la moitié de la longueur de la base ».[19]

Non contents de se divertir avec un gigantesque jeu de cubes de plus de six millions de tonnes de pierre, de créer un invraisemblable réseau de galeries, de chambres et de boyaux, d'obtenir une symétrie quasi parfaite, des angles droits quasi parfaits, et des alignements quasi parfaits avec les points cardinaux, les mystérieux bâtisseurs de la Grande Pyramide ont trouvé le temps de nous jouer d'autres tours avec les dimensions de ce vaste monument.

Pourquoi leur esprit fonctionnait-il de cette manière ? Qu'ont-ils essayé de dire ou de faire ? Et pourquoi, plusieurs milliers d'années après sa construction, ce monument continue-t-il d'exercer une telle fascination sur tant de gens, quelle que soit leur origine ?

Mais je n'ai pas encore parlé du Sphinx de Gizeh. Peut-être nous aidera-t-il à répondre à toutes ces questions ?

39

Là où le temps a commencé

Gizeh, 16 mars 1993, 15 h 30.

L'APRÈS-MIDI était déjà bien entamé quand je sortis de la Grande Pyramide. Empruntant en sens inverse notre chemin de la nuit précédente, nous marchâmes en direction de l'est le long de la face nord, en direction du sud le long de la face est, escaladâmes des monticules de pierre et des tombes (très nombreuses dans cette partie de la nécropole) et débouchâmes sur le plateau calcaire de Gizeh, légèrement incliné vers le sud-est.

Au pied de cette pente douce, à environ cinq cents mètres de l'angle sud-est de la Grande Pyramide, le Sphinx se tient tapi dans sa fosse taillée par la main de l'homme. Haut de vingt mètres et long de plus soixante-dix mètres, avec une tête large de quatre mètres dix[1], il s'agit, de loin, de la plus grande sculpture jamais réalisée – et de la plus fameuse :

> « Une forme avec un corps de lion et une tête d'homme
> Un regard aussi vide et impitoyable que le soleil. »[2]

Approchant du monument par le nord-ouest, je franchis l'ancienne chaussée qui relie la Deuxième Pyramide à la « Vallée » au temple de Khephren, ou temple de la « Vallée », une insolite structure située en contrebas, à une quinzaine de mètres au sud du Sphinx lui-même.

On a longtemps cru que ce temple datait d'une époque largement antérieure à celle de Khephren. Pendant une grande partie du dix-neuvième siècle, la plupart des égyptologues ont cru qu'il avait été

construit en des temps reculés de la préhistoire, et qu'il n'avait rien à voir avec l'architecture de la période dynastique[3]. Hypothèse qui devait être totalement abandonnée après la découverte dans l'enceinte du temple de plusieurs statues de Khephren ornées d'inscriptions. Certaines étaient extrêmement abîmées, mais l'une d'elles, trouvée tête en bas dans une fosse sous une antichambre, était presque intacte. Grandeur nature, et sculptée de manière exquise dans un bloc de diorite noire dure comme du diamant, elle représente le pharaon assis sur son trône et contemplant l'éternité avec une sereine indifférence.

Avec leur perspicacité habituelle, les égyptologues en ont conclu que si des statues de Khephren avaient été trouvées dans le « temple de la Vallée », celui-ci ne pouvait avoir été construit que par Khephren. Hypothèse résumée en ces termes par Flinders Petrie, d'ordinaire mieux inspiré : « Le fait que les seuls vestiges datables découverts dans le temple soient des statues de Khephren indique que l'édifice date du règne de ce pharaon, dans la mesure où il est peu vraisemblable qu'il se soit approprié un bâtiment antérieur. »[4]

Pourquoi cette idée est-elle si peu vraisemblable ?

Tout au long de la période dynastique, de nombreux pharaons se sont « approprié » les édifices de leurs prédécesseurs, faisant parfois délibérément effacer les cartouches des bâtisseurs originels pour les remplacer par les leurs[5]. Pourquoi Khephren se serait-il abstenu de jeter son dévolu sur le temple de la Vallée, surtout si celui-ci était associé dans son esprit aux grands « dieux » qui, à en croire les Egyptiens de l'Antiquité, auraient apporté la civilisation dans la vallée du Nil à l'époque lointaine et mythique à laquelle ils avaient donné le nom de Premier Temps[6] ? Sur ce site archaïque et mystérieux, *avec lequel il ne semble pas avoir été mêlé d'aucune autre manière*, Khephren a peut-être estimé que la présence de statues représentant sa propre personne pouvait lui apporter des bienfaits éternels. Et si, entre tous ces dieux, Osiris (que le pharaon désirait ardemment rejoindre dans l'après-vie) avait été associé au temple de la Vallée[7], l'utilisation de statues par Khephren pour établir un lien symbolique fort serait encore plus compréhensible.

Un temple de géants

Après avoir franchi la chaussée, je dus, avant d'atteindre le temple de la Vallée, traverser un champ de *mastabas* en ruine, où des notables de rang inférieur de la Quatrième Dynastie s'étaient fait enterrer dans des tombes souterraines recouvertes de dalles de pierre en forme de banc (*mastaba* signifie en arabe « banc » ou « banquette », d'où le nom donné à ces tombes). Parvenu au pied du

temple, je longeai son mur sud, en me rappelant que cet ancien édifice était aussi parfaitement orienté selon l'axe nord-sud (à douze minutes de l'arc près) que la Grande Pyramide[8].

Le temple est grosso modo de plan carré, chacun de ses côtés mesurant quarante-quatre mètres. Il a été construit dans la pente du plateau, incliné d'ouest en est. En conséquence, alors que son mur est domine le site de plus de douze mètres, son mur ouest n'est haut que de six mètres[9].

Vu du sud, cet édifice ressemble à une structure en forme de coin, massive et ramassée, reposant fermement sur l'affleurement rocheux. En l'examinant de plus près, on constate qu'il présente plusieurs particularités tout à fait étranges et inexplicables pour l'œil moderne, et qui devaient paraître tout aussi étranges et inexplicables aux yeux des Egyptiens de l'Antiquité. L'absence totale, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, d'inscriptions permettant une éventuelle identification n'est pas la moins surprenante de ces particularités. A cet égard, le temple de la Vallée peut être comparé à d'autres monuments anonymes et indatables du plateau de Gizeh (notamment les Grandes Pyramides), ainsi qu'à une mystérieuse structure du site d'Abydos, l'« Osireion », sur laquelle nous reviendrons en détail dans un chapitre ultérieur). Il ne présente autrement aucune ressemblance avec les monuments représentatifs de l'art et de l'architecture égyptiens classiques – tous abondamment décorés et ornés, et couverts d'inscriptions[10].

Autre particularité inhabituelle, le temple de la Vallée, pierres de parement mises à part, est *entièrement* fait de gigantesques mégalithes de calcaire. La plupart d'entre eux mesurent environ six mètres de long sur trois mètres de large et deux mètres cinquante de haut, mais les plus massifs peuvent être longs de neuf ou dix mètres et hauts de trois mètres. Pesant en moyenne plus de deux cents tonnes, chacun de ces blocs est plus lourd qu'une locomotive d'aujourd'hui – et on en compte plusieurs centaines[11].

Qu'y a-t-il de mystérieux à cela, dira-t-on ?

Aux yeux des égyptologues, précisément, il n'y a là, semble-t-il, aucun mystère. Rares sont ceux qui ont pris la peine de s'interroger (et encore, de manière très superficielle) sur les dimensions cyclopéennes de ces blocs, sans parler de la logistique ahurissante que leur mise en place a dû nécessiter. Des monolithes pesant plus de soixante-dix tonnes, on l'a vu, ayant été soulevés jusqu'au niveau de la Chambre du Roi de la Grande Pyramide sans émouvoir outre mesure la communauté des égyptologues, le manque de curiosité de ces derniers à l'endroit du temple de la Vallée n'est peut-être pas une surprise. La taille de ces blocs est pourtant proprement extraordinaire, renvoyant non seulement à une autre époque, mais surtout à un système de valeurs et à un ordre de priorités esthétiques et pratiques complètement différents des nôtres. Pourquoi, par exemple,

les bâtisseurs de ce temple ont-ils absolument tenu à utiliser ces énormes monolithes de deux cents tonnes alors qu'ils pouvaient simplement découper chacun d'eux en une dizaine, voire une centaine de blocs plus petits et plus maniables ? Pourquoi se sont-ils à ce point compliqué la tâche quand ils pouvaient obtenir à peu près le même résultat visuel avec beaucoup moins d'efforts ?

Et comment ces mystérieux architectes ont-ils soulevé ces mégalithes colossaux à plus de douze mètres de hauteur ?

A l'heure actuelle, il n'existe dans le monde que deux grues terrestres capables de soulever de telles charges. Ces deux énormes machines automatisées, à la pointe de la technologie du bâtiment, sont hautes de plus de soixante mètres et doivent être stabilisées à l'aide de contrepoids de cent soixante tonnes. Le temps de préparation pour une seule opération de levage atteint six semaines et requiert la participation d'équipes comptant plus de vingt hommes[12].

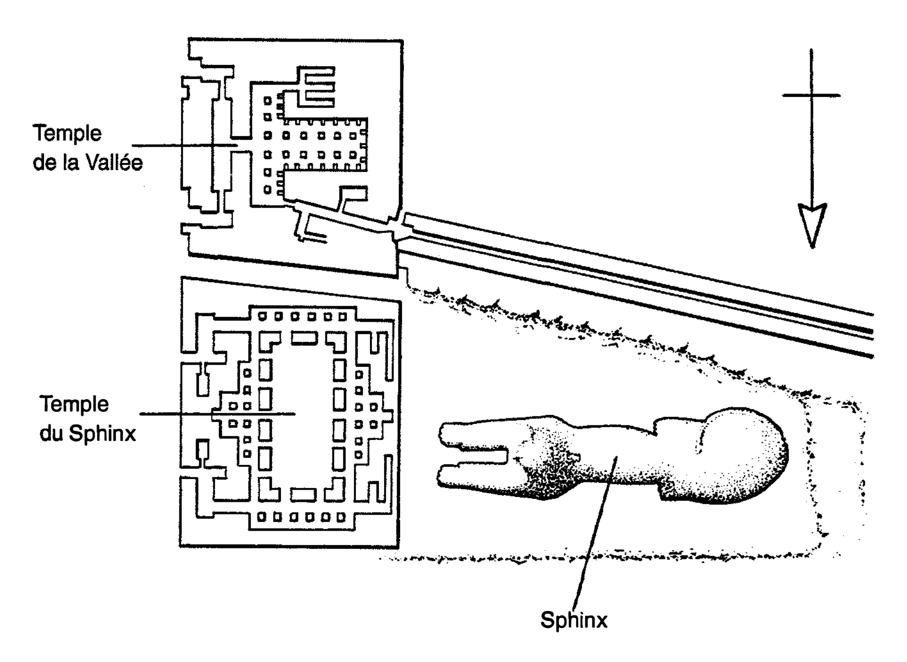
En d'autres termes, les bâtisseurs modernes, avec tous les atouts de l'ingénierie *high-tech* à leur disposition, parviennent à peine à hisser dans les airs des poids de deux cents tonnes. Comment expliquer dans ces conditions que les bâtisseurs de Gizeh aient réussi à soulever sans difficultés apparentes de tels poids ?

Pour parfaire le tout, ces blocs présentent chacun de nombreuses faces, et forment des puzzles tridimensionnels semblables à ceux que l'on peut observer à Machu Picchu ou Sacsahuayman, au Pérou[13].

Autre détail remarquable, les murs du temple semblent avoir été construits en deux phases. Les structures pouvant être rattachées à la première phase sont en grande partie intactes (bien que très érodées) : il s'agit de la partie interne des murs, composée des énormes blocs de calcaire dont on vient de parler. Des deux côtés de ce « cœur » a été rajouté un parement de granit poli qui, comme on va le voir, est largement intact à l'intérieur de l'édifice, mais est très dégradé à l'extérieur. Un examen des pierres de parement extérieures qui se sont détachées du « cœur » révèle un fait curieux. Lors de leur mise en place dans l'Antiquité, les faces postérieures de ces moellons ont été taillées de manière à pouvoir épouser la forme des blocs de calcaire centraux, dont les faces comportaient de nombreuses aspérités. La présence de ces aspérités laisse penser que ces blocs ont été exposés aux éléments pendant une très longue période avant d'avoir été recouverts de granit.

Le Seigneur de Rostau

Je gagnai ensuite l'entrée du temple située près de l'extrémité nord du mur est. Je pus constater que le parement de granit, composé d'énormes dalles pesant chacune 70 ou 80 tonnes, était à cet endroit



Le Sphinx, le temple du Sphinx et le temple de la Vallée attribué à Khephren.

parfaitement conservé, protégeant le « cœur » de calcaire comme une armure. S'ouvrant sur un couloir étroit, sombre et haut de plafond, cet imposant portail est orienté d'abord d'est en ouest, avant de tourner à angle droit en direction du sud et de déboucher dans une antichambre spacieuse. C'est là que la statue grandeur nature de Khephren a été retrouvée, tête en bas, au fond d'une fosse.

Un majestueux puzzle de pierres de granit polies garnit les murs intérieurs de cette antichambre (et des autres pièces de l'édifice). A l'instar des mégalithes des monuments pré-incas du Pérou, ces blocs assemblés de manière extrêmement complexe comportent des faces multiples parfaitement jointives. Certains blocs d'angle sont littéralement imbriqués les uns dans les autres.

L'antichambre donne sur un autre couloir qui débouche sur une vaste salle en forme de T. Depuis l'entrée, on peut embrasser du regard une imposante avenue encadrée de deux rangées de colonnes monolithiques. Hautes de près de cinq mètres et larges d'un mètre, ces colonnes soutiennent des poutres de granit larges elles aussi d'un mètre. Une rangée de six autres colonnes, supportant elles aussi des colonnes, forme la barre supérieure, nord-sud, du T. L'effet produit est à la fois d'une grande élégance et d'une parfaite simplicité.

A quoi servait ce temple ? Selon les égyptologues qui l'attribuent à Khephren, sa fonction est évidente. Il s'agissait, selon eux, du sanctuaire où certains rites de purification et d'appel à la réincarnation auraient été pratiqués lors des funérailles du pharaon. Doit-on préciser

qu'aucun indice susceptible d'étayer cette hypothèse n'a été retrouvé ? Bien au contraire, la seule inscription relative à ce temple indique qu'il ne *pouvait pas* (du moins à l'origine) être associé au nom de Khephren, pour la simple raison qu'il aurait été construit avant son règne. Je veux parler de la Stèle de l'Inventaire (déjà mentionnée au chapitre 35), selon laquelle le temple de la Vallée, et, avec lui, la Grande Pyramide et le Sphinx, seraient beaucoup plus anciens qu'on ne le pense.

D'après cette stèle, le temple existait sous le règne du prédécesseur de Khephren, Kheops : il était déjà considéré alors comme un édifice très ancien, datant d'une époque antérieure aux premiers pharaons – le fameux « Premier Temps ». En fait, les Egyptiens attribuaient sa construction aux « dieux » qui s'étaient établis dans la vallée du Nil à cette époque reculée, et lui avaient donné le nom de « Maison d'Osiris, Seigneur de Rostau » (Rostau étant l'appellation archaïque de la nécropole de Gizeh[14]).

Comme nous le verrons dans la septième partie, Osiris est à bien des égards l'homologue égyptien de Viracocha et Quetzalcoatl, les divinités civilisatrices des Andes et de l'Amérique centrale. Il partage avec eux non seulement la même mission, mais également toute une symbolique commune. Il est, partant, compréhensible que la « Maison » (ou le sanctuaire, ou le temple, comme on voudra) d'un tel législateur et héros fondateur se soit dressée à Gizeh en vue de la Grande Pyramide, et dans le voisinage immédiat du Grand Sphinx.

Fabuleusement ancien

Suivant la direction indiquée par la Stèle de l'Inventaire – qui précise que le Sphinx se trouve « au nord-ouest de la Maison d'Osiris »[15] – je me dirigeai vers l'extrémité nord de la barre supérieure du T. Je franchis une porte monumentale et m'engageai dans le long couloir dallé d'albâtre (orienté très exactement au nord-ouest) qui débouche au pied de la chaussée montant vers la Deuxième Pyramide.

Je tombai alors en arrêt devant le Sphinx, qui se dressait au nord, directement sur ma droite. Aussi long qu'un pâté de maisons, aussi haut qu'un immeuble de six étages, ce célèbre monument à tête humaine et corps de lion est orienté plein est, et, partant, fait face au soleil levant lors des deux équinoxes. Accroupi comme s'il était prêt à bondir après plusieurs millénaires d'un sommeil de pierre, il a été taillé d'un seul bloc dans une crête de calcaire, à un endroit qui, semble-t-il, a été méticuleusement choisi. Cette crête, en dehors du fait qu'elle surplombait la vallée du Nil, présentait l'exceptionnelle particularité de comprendre un mamelon de roche dure surplombant

d'une dizaine de mètres le reste du site. C'est dans ce mamelon que la tête et le cou du Sphinx ont été sculptés, tandis que le reste du corps était taillé dans le calcaire environnant. Pour ce faire, les bâtisseurs ont creusé une tranchée large de cinq mètres et profonde de sept tout autour de l'énorme statue monolithique.

La première impression que l'on a du Sphinx – mais il s'agit d'une impression durable – est qu'il s'agit d'un monument très ancien, fabuleusement ancien, datant d'une époque beaucoup plus reculée que la Quatrième Dynastie égyptienne. Ce fut d'ailleurs l'opinion des Egyptiens de l'Antiquité tout au long de leur histoire : il s'agissait à leurs yeux du « Lieu Splendide où le Temps avait commencé », un lieu, comme nous l'apprend la « Stèle du Sphinx », qui irradiait « un grand pouvoir magique sur toute la région ».[16]

La « Stèle de l'Inventaire », on l'a vu, livre un message similaire. La « Stèle du Sphinx », quant à elle, a été érigée sur le site vers -1400 par Thoutmosis IV, un pharaon de la Dix-Huitième Dynastie. Elle se dresse encore aujourd'hui entre les pattes du Sphinx, et rappelle qu'avant le règne de Thoutmosis, le monument était recouvert de sable jusqu'au cou. Le pharaon le fit dégager, et érigea la stèle pour commémorer ces travaux.

Les conditions climatiques qui prévalent en Egypte, et notamment à Gizeh, n'ont pas subi de changement notable au cours des cinq derniers millénaires[17]. Il s'ensuit que tout au long de cette période, le site du Sphinx est resté tout aussi susceptible d'être envahi par les sables qu'à l'époque où Thoutmosis le fit dégager – et à dire vrai, il le reste aujourd'hui. L'histoire récente démontre que la tranchée qui entoure le monument peut se remplir rapidement dès qu'on cesse de l'entretenir. En 1818, le capitaine Caviglia fit déblayer des tonnes de sable avant de pouvoir entreprendre ses fouilles, et en 1886, lorsque Gaston Maspéro explora à nouveau le site, il dut le dégager. Trente-neuf ans plus tard, en 1925, les sables étaient revenus en force et le Sphinx était à nouveau enterré jusqu'au cou lorsque le Service des Antiquités égyptiennes entreprit la restauration du monument[18].

Tout cela ne suggère-t-il pas que le climat devait être très différent lorsque le fossé ceinturant le Sphinx fut creusé ? A quoi bon sculpter cette immense statue si elle était vouée dès l'origine à être engloutie par les sables du Sahara oriental ? Dans la mesure où le Sahara est un désert récent, et où il est prouvé que la région de Gizeh, en particulier, était humide et relativement fertile il y a environ douze mille ans, ne peut-on envisager un autre scénario ? Et si le Sphinx avait été sculpté à cette époque lointaine où la couche arable du sol était encore retenue à la surface du plateau par les racines des herbes et des broussailles, et où ce qui est aujourd'hui un désert de sable balayé par les vents ressemblait davantage aux savanes de la Tanzanie et du Kenya actuels ?

Dans un tel environnement initial, la création d'un monument semi-souterrain tel que le Sphinx n'aurait pas fait outrage au bon sens. Les bâtisseurs ne pouvaient pas prévoir le réchauffement du climat et la lente désertification du plateau.

Malgré tout, peut-on imaginer que le Sphinx ait été construit lorsque le site de Gizeh était verdoyant – il y a très longtemps ?

Comme nous allons le voir, une telle hypothèse est inconcevable pour les égyptologues d'aujourd'hui, lesquels sont néanmoins obligés d'admettre (pour citer le Dr Mark Lehner, directeur du *Giza Mapping Project*) qu'« il est impossible de dater le Sphinx lui-même, dans la mesure où il a été sculpté directement dans un affleurement rocheux naturel ».[19] Dans de tels cas, pour lesquels on ne dispose pas de tests fiables, les archéologues doivent se contenter de dater le « contexte », ou, si l'on préfère, l'environnement. Et l'environnement du Sphinx étant ce qu'il est – la nécropole de Gizeh, un site de la Quatrième Dynastie –, on en a un peu trop vite conclu que le Sphinx ne pouvait dater que de la Quatrième Dynastie.

Un tel raisonnement n'avait rien d'un axiome pour les éminents prédécesseurs de Lehner au dix-neuvième siècle. Certains d'entre eux furent un temps convaincus que le Sphinx était largement antérieur à l'Ancien Empire.

Un monument des temps prédynastiques

L'éminent égyptologue français Gaston Maspéro, après avoir étudié les inscriptions de la Stèle du Sphinx érigée par Thoutmosis IV, a évoqué la question de l'ancienneté du monument. A son avis, la présence du cartouche isolé de Khephren à la ligne 13 de la stèle (le reste du texte étant mutilé) indique vraisemblablement que le monument a été dégagé et rénové sous ce pharaon, et, du même coup, qu'il « était *déjà recouvert par les sables* à l'époque de Kheops et de ses prédécesseurs ».[20]

Le tout aussi éminent Auguste Mariette était d'accord avec cette conclusion – ce qui est compréhensible puisque c'est à lui que l'on doit la découverte de la Stèle de l'Inventaire (laquelle, on l'a vu, dit sans détours que le Sphinx se dressait sur le plateau de Gizeh bien avant l'époque de Kheops[21]). Brugsch, Petrie, Sayce et d'autres grands spécialistes de la fin du siècle dernier sont grosso modo du même avis[22]. Le voyageur John Ward affirme pour sa part qu'un « nombre incalculable d'années sépare la construction du Grand Sphinx de celle des Pyramides ».[23] Enfin, en 1904, Wallis Budge, le très respecté conservateur des Antiquités égyptiennes du British Museum, affirmait encore, sans l'ombre d'une hésitation :

> « La plus ancienne et la plus belle statue de lion à tête humaine est le fameux " Sphinx " de Gizeh. Ce merveilleux monument existait déjà à l'époque de Khephren, le bâtisseur de la Deuxième Pyramide, et était très probablement déjà très ancien à cette époque reculée... Le Sphinx, aux yeux des Egyptiens de l'Antiquité, était associé à une civilisation étrangère, ou à un culte étranger datant de la période prédynastique. »[24]

Entre le début et la fin du vingtième siècle, cependant, l'opinion des égyptologues à propos de l'antiquité du Sphinx a subi un revirement complet. Aujourd'hui, pas un seul égyptologue « orthodoxe » ne daignerait discuter, sans même parler de considérer sérieusement, la folle et irresponsable hypothèse (jadis acceptée par tous) selon laquelle le Sphinx aurait pu être construit plusieurs milliers d'années avant le règne de Khephren.

Selon le Dr Zahi Hawass, directeur des sites de Gizeh et Saqqara au sein du Service des Antiquités égyptiennes, de nombreuses théories de ce genre ont été avancées, mais elles ont toutes « été emportées par le vent », les égyptologues « disposant de solides arguments pour affirmer que le Sphinx date de l'époque de Khephren. »[25] De même, aux yeux de Carol Redmont, archéologue de l'Université de Berkeley, en Californie, « les habitants de la vallée du Nil ne disposaient ni de la technologie, ni des structures étatiques, ni même de la volonté qui leur auraient permis de construire une telle structure plusieurs milliers d'années avant le règne de Khephren ».[26]

Quand je me suis penché pour la première fois sur ce sujet, je supposais, comme le Dr Hawass semblait le prétendre, que des preuves irréfutables permettaient d'établir sans l'ombre d'un doute l'identité du bâtisseur du monument. C'est loin d'être le cas. En fait, les égyptologues ne disposent que de trois indices « contextuels » les autorisant à attribuer à Khephren la paternité de l'énigmatique Sphinx :

1. *Le cartouche de Khephren à la ligne 13 de la Stèle du Sphinx érigée par Thoutmosis IV.* Maspéro a donné une explication tout à fait plausible de la présence de ce cartouche : Thoutmosis aurait restauré le Sphinx, et rendu hommage à une restauration antérieure du monument, celle entreprise à l'époque de la Quatrième Dynastie par Khephren. Cette explication, qui sous-entend que le Sphinx devait *déjà* être très ancien à l'époque de Khephren, est rejetée par les égyptologues modernes. Pour ces derniers, Thoutmosis a fait figurer le cartouche sur la stèle pour signaler que Khephren était le bâtisseur originel (et non un simple restaurateur).
   Dans la mesure où ce cartouche est le seul à figurer sur la stèle

– et où le reste de l'inscription, de part et d'autre du cartouche, manquait lorsque la stèle a été exhumée, cette conclusion n'est-elle pas quelque peu rapide et prématurée ? Au nom de quelle « science » peut-on prétendre que la seule présence du cartouche d'un pharaon de la Quatrième Dynastie (sur une stèle érigée par un pharaon de la Dix-Huitième Dynastie) détermine entièrement l'identification d'un monument par ailleurs anonyme ? Soit dit en passant, même ce cartouche a fini par se déliter et ne peut plus être examiné...

2. *La proximité du temple de la Vallée, attribué à Khephren.* Cette attribution (fondée sur l'identification de statues qui peuvent fort bien avoir été *placées après coup* à l'intérieur de l'édifice) est pour le moins hasardeuse. Elle a néanmoins été entièrement reprise à leur compte par les égyptologues, qui dans la foulée ont décidé d'attribuer également le Sphinx à Khephren (le Sphinx et le temple de la Vallée étant si manifestement apparentés l'un à l'autre).
3. *La ressemblance entre le visage du Sphinx et la statue intacte de Khephren découverte dans la fosse du temple de la Vallée.* C'est là, bien sûr, une opinion parfaitement subjective. Pour ma part, je n'ai jamais constaté la moindre similitude entre les deux visages. C'est également la conclusion émise par un groupe d'experts légistes de la police new-yorkaise au terme d'un test de comparaison, inspiré de la méthode du portrait-robot, entre le Sphinx et la statue[27] (comme nous le verrons dans la septième partie).

A qui attribuer la paternité du Sphinx ? A Khephren, ou aux architectes d'une civilisation à ce jour non identifiée de l'antiquité préhistorique ? La question reste ouverte. C'est du moins la conclusion à laquelle j'étais parvenu alors que je contemplais le Sphinx en cette fin d'après-midi du 16 mars 1993[28]. Peu importe de savoir quelle thèse a eu dans le passé, ou a actuellement la faveur des égyptologues : le fait est que *les deux* scénarios sont plausibles. Ce dont on a besoin aujourd'hui est une preuve tangible, dépourvue de toute ambiguïté, qui permettrait de trancher de manière définitive.

VII

2. ÉGYPTE

Le Seigneur de l'Éternité

40

Reste-t-il des secrets à découvrir en Égypte ?

Le 26 novembre 1922, en fin d'après-midi, l'archéologue anglais Howard Carter, accompagné du commanditaire de son expédition, Lord Carnarvon, pénétrait dans la tombe d'un jeune pharaon de la Dix-Huitième Dynastie, qui avait régné sur l'Egypte entre 1352 et 1343 av. J.-C. Le nom de ce pharaon, qui a, depuis, acquis un renom planétaire, est Toutankhamon[1].

Deux jours plus tard, le 28 novembre, la chambre de la tombe contenant le « Trésor » était ouverte. Elle contenait un énorme tombeau en or, et donnait accès à une autre chambre. Bizarrement, cette seconde pièce, où étaient pourtant empilés toutes sortes d'objets ouvragés, n'avait pas de porte : son entrée était gardée par une extraordinaire effigie du dieu funéraire à tête de chacal, Anubis. Les oreilles dressées, accroupi à la manière d'un chien, ses pattes antérieures étendues en avant, le dieu était juché sur le couvercle d'un coffret en bois doré.

Musée Egyptien du Caire, décembre 1993

Toujours perché sur son coffret, mais désormais enfermé dans une vitrine, Anubis retint longuement mon attention. Son effigie en bois stuqué a d'abord été entièrement couverte de résine noire, puis méticuleusement incrustée d'or, d'albâtre, de spath, d'obsidienne et d'argent. L'effet produit est particulièrement réussi pour ce qui est des yeux, qui, brillants et perçants, semblent nous scruter du fond des âges.

Comme magnétisé par cette étrange présence, je me rappelai avec

force les mythes universels relatifs à la précession que j'avais étudiés pendant l'année qui s'achevait. Des chiens, des loups et des chacals hantent ces mythes à la manière des personnages d'une intrigue. Je me suis souvent demandé si ce symbolisme canin n'avait pas été *délibérément* introduit dans les mythes par leurs mystérieux auteurs pour guider les initiés à travers un dédale d'indices jusqu'à des « réceptacles » secrets de connaissances scientifiques perdues.

Au nombre de ces réceptacles, j'en ai le sentiment, figure le mythe d'Osiris. Plus que d'un mythe, il s'agissait d'un *drame,* joué chaque année dans l'Egypte antique à la manière de nos mystères médiévaux – une œuvre littéraire comportant une intrigue, transmise telle une précieuse tradition de génération en génération depuis les temps préhistoriques[2]. Cette tradition, comme nous l'avons vu dans la cinquième partie, véhicule des données chiffrées relatives à la précession si précises et si cohérentes qu'il est très difficile d'y voir le fruit du hasard. Ce n'est certainement pas non plus un hasard si le dieu chacal tient l'un des rôles principaux dans le « drame », servant de guide spirituel à Osiris pendant son voyage à travers le monde souterrain[3]. Il est également tentant de se demander si le fait que les prêtres égyptiens voyaient dans Anubis le « gardien des écritures secrètes et sacrées » ne revêt pas quelque signification particulière. Sous le rebord du coffret sur lequel est juché son effigie, on peut en effet lire l'inscription « initié aux secrets », ou « gardien des secrets »[4].

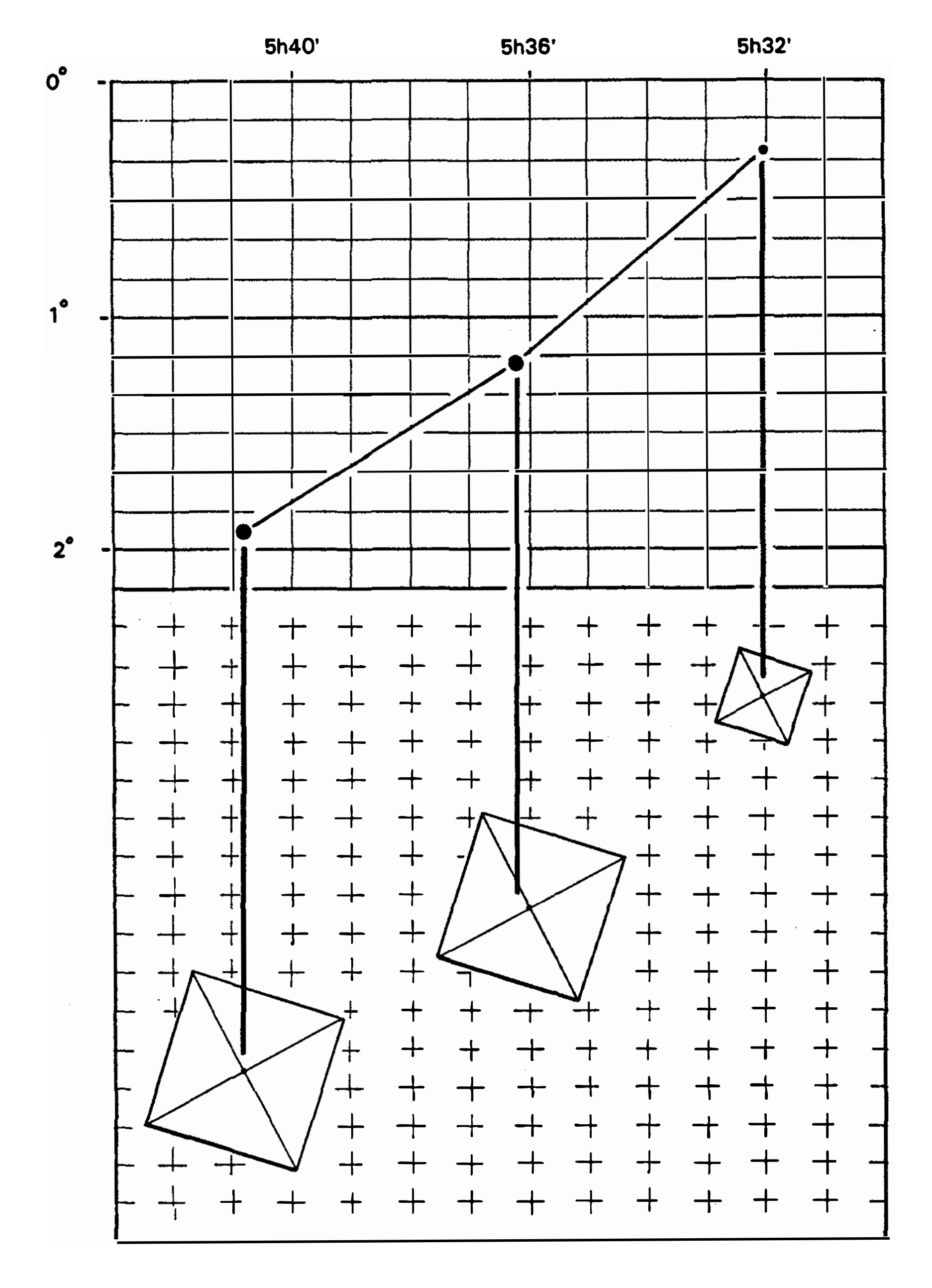
Mais reste-t-il des secrets à découvrir en Egypte ?

Après plus d'un siècle d'investigations archéologiques intensives, les sables de cette terre antique auraient-ils à livrer d'autres surprises ?

Les étoiles de Robert Bauval et les pierres de John West

1993 fut l'année d'une étonnante découverte suggérant qu'on avait encore beaucoup à apprendre sur l'Egypte antique. Son auteur, par ailleurs, n'était pas l'un de ces archéologues astigmates œuvrant dans la poussière des millénaires, mais un homme extérieur à la discipline : Robert Bauval, un ingénieur de travaux publics belge passionné d'astronomie, qui avait observé une corrélation entre le site de Gizeh et les étoiles du ciel – corrélation que les spécialistes, exclusivement occupés à regarder sous leurs pieds, n'avaient pas su relever.

Bauval avait remarqué en substance la chose suivante : quand elles croisent le méridien de Gizeh, les trois étoiles médianes de la constellation d'Orion ne sont pas parfaitement alignées dans le ciel austral. Si l'on trace une ligne droite entre les deux étoiles inférieures, Al



Les trois pyramides de Gizeh formeraient une réplique au sol des trois étoiles de la « ceinture d'Orion ».

Nitak et Al Nilam, la troisième, Mintaka, semble légèrement décalée sur la gauche de l'observateur, *i.e.* vers l'est.

Curieusement, comme nous l'avons vu au chapitre 36, les trois énigmatiques pyramides de Kheops, Khephren et Mykerinos sont disposées exactement de la même manière sur le plateau de Gizeh. Une vue aérienne du site, fit observer Bauval, montrerait la pyramide de Kheops occupant la position d'Al Nitak, et celle de Khephren dans la position d'Al Nilam, tandis que la troisième pyramide (celle de Mykerinos) serait décentrée par rapport à la diagonale formée par les deux autres.

Les pyramides de Gizeh représentent-elles vraiment ces trois étoiles ? Le dernier ouvrage de Bauval, aux conclusions duquel de nombreux mathématiciens et astronomes ont pleinement souscrit, a confirmé cette intuition de génie. Il démontre de manière irréfutable (on y reviendra en détail au chapitre 49) que l'ensemble formé par les trois pyramides de Gizeh constitue une représentation terrestre extraordinairement précise des trois étoiles de la Ceinture d'Orion, avec leurs positions respectives, et même leurs magnitudes (symbolisées par leur taille). Par ailleurs, cette carte s'étend au nord et au sud pour englober plusieurs autres structures du plateau de Gizeh – là encore, avec une exactitude stupéfiante. Cependant, la véritable surprise révélée par les calculs astronomiques de Bauval tient en ceci : en dépit du fait que certains éléments de la Grande Pyramide renvoient, du point de vue de l'astronomie, à l'Ancien Empire, les monuments de Gizeh pris en bloc sont disposés de telle manière qu'ils fournissent une image des cieux (qui changent à travers les âges à cause de la précession des équinoxes) tels qu'ils se présentaient non pas à l'époque de la Quatrième Dynastie (vers -2500), mais aux alentours de l'an 10450 av. J.-C.[5] !

J'étais venu en Egypte pour parcourir le site de Gizeh avec Robert Bauval et l'interroger sur sa thèse établissant des corrélations entre les monuments égyptiens et la carte stellaire. Je voulais également lui demander quel type de société humaine, à une date aussi reculée, aurait pu disposer du savoir-faire technologique permettant de mesurer avec une telle précision les hauteurs des étoiles et pour dessiner avec une telle rigueur mathématique un plan tel que celui de la nécropole de Gizeh.

Je voulais également rencontrer un autre chercheur qui avait contesté la chronologie orthodoxe de l'Egypte antique en prétendant avoir découvert les preuves de l'existence d'une civilisation évoluée dans la vallée du Nil autour de 10000 av. J.-C. Comme les données astronomiques de Bauval, ces preuves avaient toujours été disponibles, mais elles n'avaient pas retenu l'attention des égyptologues patentés. L'homme qui les avait enfin révélées au public était un Américain, John Anthony West, qui soutenait que les spécialistes

étaient passés à côté d'elles – non parce qu'ils n'avaient pas réussi à les trouver, mais parce qu'ils n'avaient pas été capables de les interpréter correctement.

West s'était intéressé tout particulièrement à certaines structures clés, tels le Sphinx et le temple de la Vallée à Gizeh, et, beaucoup plus au sud, le mystérieux Osireion d'Abydos. Il affirmait que ces monuments du désert présentaient de nombreux signes – scientifiquement irréfutables – d'érosion *par l'eau*, élément auquel ils ne pouvaient avoir été exposés en quantités suffisantes que pendant la période de pluies ayant accompagné la fin de la dernière période glaciaire aux alentours du onzième millénaire av. J.-C. West en concluait que l'Osireion, le Sphinx et d'autres structures apparentées avaient été construites avant 10000 av. J.-C.[6]

Cette découverte plongea la communauté des égyptologues dans le plus grand embarras, comme le résuma en ces termes un journaliste anglais :

> « West constitue le pire cauchemar pour les spécialistes, car voici quelqu'un d'extérieur à leur discipline qui surgit avec une théorie parfaitement présentée, énoncée de façon cohérente, et fondée sur des données qu'ils ne peuvent réfuter. C'est comme si le sol se dérobait sous leurs pieds. Et quelle est leur réaction face à cette théorie ? Ils l'ignorent. Ils espèrent qu'elle va sombrer dans l'oubli..., mais elle ne sombrera pas dans l'oubli. »[7]

La raison pour laquelle cette nouvelle théorie ne pourra, en aucun cas, sombrer dans l'oubli, malgré le mépris dans lequel la tiennent les égyptologues « orthodoxes », est qu'elle a reçu le soutien franc et massif d'une autre discipline scientifique – la géologie. Le Dr Robert Schoch, professeur de géologie à l'Université de Boston, a en effet validé les estimations de West concernant l'âge véritable du Sphinx, et ses conclusions ont été entérinées par trois cents de ses pairs lors du congrès annuel de la *Geological Society of America*[8].

Depuis lors, le plus souvent dans les coulisses, une vive polémique où personne n'est épargné oppose les géologues aux égyptologues[9]. Bien que West soit pratiquement le seul à le clamer, ce qui est en jeu dans ce débat est un bouleversement complet des conceptions universellement reconnues concernant l'évolution de la civilisation humaine :

> « On nous dit que l'évolution humaine est un processus linéaire, écrit West – qu'elle mène de l'homme des cavernes jusqu'à nous, avec nos bombes à hydrogène et nos pâtes dentifrices. Mais la preuve que le Sphinx est beaucoup plus

ancien que ne le pensent les égyptologues signifie qu'il doit avoir existé, à un moment reculé de l'histoire, une civilisation hautement développée – comme les légendes l'affirment. »[10]

Mes propres recherches, au cours des quatre années précédentes, m'avaient ouvert les yeux sur la possibilité – *a priori* incroyable – que ces légendes soient vraies, et c'est la raison pour laquelle j'étais revenu en Egypte pour rencontrer West et Bauval. J'étais frappé par la manière dont leurs enquêtes respectives, menées jusque-là indépendamment l'une de l'autre[11], avaient convergé de façon si convaincante vers ce qui semble constituer les empreintes astronomiques et géologiques d'une civilisation oubliée, qui semblerait présente dans la vallée du Nil dès le onzième siècle av. J.-C.

La voie du chacal

Anubis, le gardien des secrets, le dieu de la chambre funéraire, la créature à tête de chacal qui guide les morts sur leur chemin, le guide et le compagnon d'Osiris...

Après avoir photographié la sinistre effigie, nous quittâmes les salles obscures du Musée Egyptien pour nous retrouver sur la place Tahrir grouillant de monde et baignée par une lumière aveuglante.

Anubis, pensai-je, partageait ses fonctions de guide des esprits et de gardien des écritures sacrées avec un autre dieu dont le type et le symbole étaient également le chacal, et dont le nom, Upuaut, signifiait littéralement l'« Ouvreur des Voies »[12]. Ces deux divinités canines étaient associées depuis des temps immémoriaux avec la ville antique d'Abydos en Haute-Egypte, dont le dieu tutélaire, Khenti-Amentiou (nom qui signifie bizarrement le « Premier des Occidentaux »), est lui aussi représenté sous les traits d'un membre de la famille canine[13].

La présence à Abydos de tous ces personnages mythiques de race canine avait-elle une signification particulière ? Pour tenter d'élucider cette question, je décidai de me rendre sur le site. Les nombreux vestiges de l'antique cité comprennent également le fameux temple de l'Osireion, dont j'ai déjà parlé, et qui, selon J. A. West, serait beaucoup plus ancien que ne le pensent les archéologues. D'ailleurs, j'avais donné rendez-vous à West quelques jours plus tard à Louqsor, en Haute-Egypte, à moins de deux cents kilomètres au sud d'Abydos. Plutôt que de nous rendre en avion à Louqsor, comme j'en avais eu initialement l'intention, je préférai faire le voyage par la route, ce qui permettrait de visiter Abydos et d'autres sites en chemin.

41

La cité du Soleil et la chambre du Chacal

NOTRE chauffeur vint nous prendre à notre hôtel d'Héliopolis à six heures du matin, alors qu'il faisait à peine jour. Pour rejoindre le Nil, nous passâmes par la place de Maydan Al-Massalah, où se dresse l'un des plus anciens obélisques égyptiens encore intacts[1]. Pesant probablement près de 350 tonnes, il s'agit d'un monolithe de granit rose, haut de cinquante mètres, érigé par le pharaon Senouseret Ier (1971-1928 av. J.-C.). Avec un autre obélisque identique, il gardait jadis l'entrée du grand temple du Soleil d'Héliopolis. En quatre mille ans, le temple lui-même a entièrement disparu, ainsi que le second obélisque. En fait, la quasi-totalité de l'Héliopolis antique a subi ce sort, ses magnifiques pierres taillées ayant été réutilisées, siècle après siècle, pour la construction du Caire[2].

Héliopolis (la Cité du Soleil) est mentionnée dans la Bible sous le nom d'On, mais les premiers Egyptiens l'appelaient Innou, ou Innou Mehret – ce qui signifie « le pilier », ou « le pilier du nord »[3]. C'était un sanctuaire hautement vénéré, étrangement associé à un groupe de neuf divinités solaires et stellaires, et déjà extrêmement ancien quand Senouseret y érigea son obélisque. En fait, avec Gizeh (et la lointaine cité méridionale d'Abydos), la région d'Innou/Héliopolis aurait fait partie des premières terres à avoir émergé des eaux primordiales au moment de la Création – les terres du « Premier Temps » – lorsque les dieux avaient commencé à régner sur la Terre[4].

La théologie héliopolitaine repose tout entière sur un mythe étrange. Ce mythe nous apprend qu'à l'origine, l'univers se confondait avec le néant – un néant obscur et aqueux appelé le « Noun ». De

cet océan cosmique inerte et informe, « noir de la noirceur de la nuit la plus noire », surgit un monticule de terre sèche sur lequel Râ, le Dieu Soleil, s'incarna lui-même sous la forme d'Atoum (parfois décrit sous les traits d'un vieil homme barbu prenant appui sur un bâton) :

> « Le ciel n'a pas été créé, la Terre n'a pas été créée, les enfants de la Terre et les reptiles n'ont pas été façonnés à cet endroit... Moi, Atoum, étais seul au début des temps... Personne n'a œuvré avec moi... »[5]

Conscient de sa solitude, cet être immortel et béni entreprit de donner naissance à deux créatures divines, Chou, dieu de l'Air et de la Sécheresse, et Tefnout, la déesse de la Moisissure. Par la suite, Chou et Tefnout (appelés les « Jumeaux », et décrits parfois sous les traits de lions) devinrent adultes, s'accouplèrent et donnèrent naissance à de nouvelles créatures : Geb le dieu de la Terre et Nout, la déesse du Ciel. Ces derniers eurent également des enfants : Osiris et Isis, Set et Nepthys, et l'Ennéade, le panthéon des neuf dieux d'Héliopolis, se trouva ainsi au complet. Sur les neuf, Râ, Chou, Geb et Osiris auraient régné sur l'Egypte. Horus et, enfin, pendant 3 226 ans, Thoth, le dieu de la Sagesse à tête d'ibis, leur auraient succédé[6].

Qui étaient ces créatures – des êtres humains, des dieux ? Sont-ils issus de l'imagination des prêtres. S'agit-il de symboles, d'éléments d'un code ? Les légendes qui se rapportent à eux sont-elles des souvenirs mythiques d'événements réels survenus dans la nuit des temps ? Font-elles partie d'un message codé transmis à travers les âges – un message commençant seulement maintenant à être révélé et compris ?

Une telle hypothèse peut sembler fantaisiste. Néanmoins, je ne puis oublier que c'est de cette même légende héliopolitaine que procède le grand mythe d'Isis et d'Osiris, qui fournit un moyen de calcul précis, sous forme codée, de la précession. Par ailleurs, les prêtres d'Innou, qui étaient chargés de préserver et de nourrir ces traditions, étaient connus dans toute l'Egypte pour leur sagesse et leur compétence en matière de prophéties, d'astronomie, de mathématiques, d'architecture et de magie. Enfin, on savait également qu'ils possédaient un objet sacré et d'une puissance redoutable appelé le Benben[7].

Les Egyptiens appelaient Héliopolis Innou, « le pilier », parce que les légendes disaient que le Benben avait été conservé à cet endroit à une époque reculée, bien avant les temps dynastiques, en équilibre au sommet d'un pilier de pierres à peine équarries.

Le Benben serait en fait tombé du ciel. Malheureusement, il était perdu depuis si longtemps qu'on avait oublié à quoi il ressemblait

lorsque Senouseret monta sur le trône en 1971 av. J.-C. A cette époque (la Douzième Dynastie), tout ce dont on se souvenait était que le Benben avait la forme d'une pyramide, constituant ainsi (avec le pilier sur lequel il reposait) le prototype de tous les futurs obélisques. De même, le nom de *benben* fut appliqué par la suite au pyramidion, ou pierre faîtière, placé généralement au sommet d'une pyramide[8]. Sur un plan symbolique, le Benben était étroitement et directement associé à Râ-Atoum, dont les textes anciens disaient qu'il s'était « élevé comme la pierre de Benben dans la Demeure du Phénix... »[9]

La Demeure du Phénix n'était autre que le temple d'Héliopolis où le Benben avait été conservé à l'origine. Ce qui signifie que cet objet mystérieux a dès le début servi de symbole au Phénix des mythes, l'oiseau divin Bennou dont les disparitions et les réapparitions étaient liées aux cycles cosmiques[10].

Similitudes avec l'Amérique

Alors que notre taxi traversait les faubourgs d'Héliopolis au lever du jour, je fermai les yeux et essayai d'imaginer à quoi pouvait ressembler la région à l'époque du Premier Temps mythique, après que l'« Île de la Création » – le monticule primordial de Râ-Atoum – eut surgi des eaux du Noun. Il est tentant de voir une relation entre cette image et les traditions andines relatives au dieu-civilisateur Viracocha, qui aurait surgi des eaux du lac Titicaca après une inondation cataclysmique. Par ailleurs, le personnage d'Osiris – à qui les Egyptiens devaient l'abolition du cannibalisme, l'enseignement de l'agriculture et de l'élevage, et l'introduction d'arts tels que l'écriture, l'architecture et la musique – était un personnage barbu, tout comme Viracocha et Quetzalcoatl.

Les similitudes entre les légendes de l'Ancien et du Nouveau Monde, bien qu'elles sautent aux yeux, sont difficiles à interpréter. Il peut seulement s'agir d'une série de coïncidences troublantes. A moins qu'elles ne constituent les « empreintes » d'une ancienne civilisation universelle non identifiée – des empreintes identiques, qu'elles apparaissent dans les mythes de l'Amérique centrale et des Andes, ou dans ceux de l'Egypte. Les prêtres d'Héliopolis, après tout, enseignaient l'histoire de la création, mais *qui* la leur avait enseignée ? Leurs doctrines, avec leur symbolique complexe, avaient-elles surgi du néant ? Ou bien résultaient-elles du long mûrissement d'un corpus de croyances religieuses ?

Si tel était le cas, où et quand ces croyances avaient-elles pris corps ?

J'ouvris les yeux, pour découvrir que nous avions laissé Héliopolis derrière nous. Nous roulions désormais au pas dans les rues du centre

du Caire, où se pressait une foule bigarrée et bruyante. Nous gagnâmes la rive ouest du Nil par le pont du 6-Octobre et, peu après, nous atteignîmes Gizeh. Un quart d'heure plus tard, laissant l'énorme masse de la Grande Pyramide sur notre droite, nous prîmes la route de la Haute-Egypte, celle qui mène vers le sud, longeant le cours du plus long fleuve du monde à travers des palmeraies et des champs verdoyants éternellement menacés par l'avancée du désert.

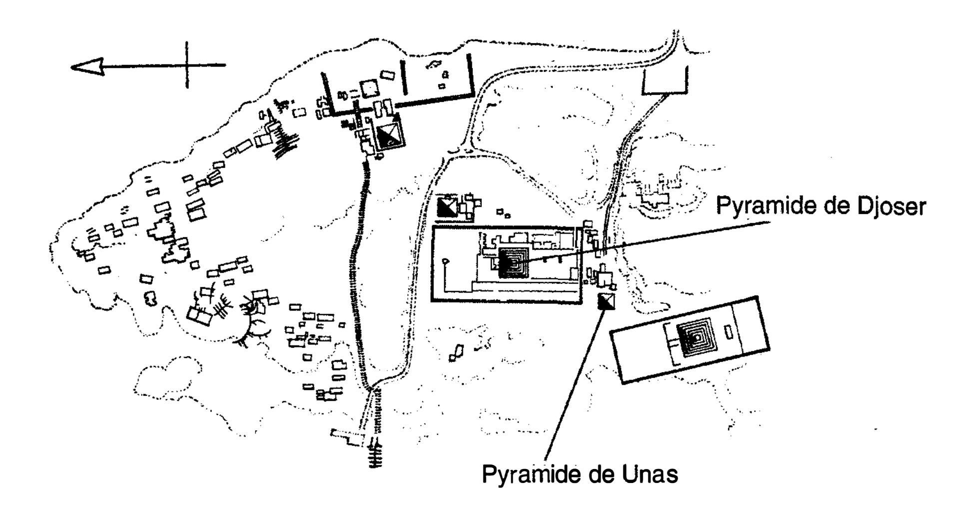
Les enseignements des prêtres héliopolitains ont influencé chaque aspect de la vie religieuse et sociale de l'Egypte antique, mais sont-ils nés dans la vallée du Nil, ou bien venaient-ils d'ailleurs ? Les traditions des Egyptiens fournissent une réponse dépourvue de la moindre ambiguïté à une telle question. Toute la sagesse d'Héliopolis était un héritage, disaient-ils, et cet héritage avait été transmis à l'humanité par les dieux.

Un don des Dieux ?

A une quinzaine de kilomètres au sud de Gizeh, nous quittâmes la route principale pour visiter la nécropole de Saqqara. Situé à la lisière du désert, le site est dominé par une ziggourat à six étages, la pyramide à degrés du pharaon Djoser, de la Troisième Dynastie. Ce monument imposant, haut de près de soixante mètres, daterait de 2650 av. J.-C. Entouré d'un mur d'enceinte, il constitue selon les archéologues la plus ancienne construction en pierre jamais érigée par l'homme. Son architecte aurait été le légendaire Imhotep, le Magicien, un grand prêtre d'Héliopolis dont les autres titres étaient le Sage, l'Astronome, le Sorcier et le Docteur[11].

Nous reviendrons sur la pyramide à degrés et son bâtisseur dans un prochain chapitre. Je n'étais pas venu cette fois à Saqqara pour la voir. Ma seule intention était de passer quelques instants dans la chambre funéraire de la pyramide voisine d'Ounas, un pharaon de la Cinquième Dynastie qui régna de -2356 à -2323. Les murs de cette chambre, que j'avais visitée plusieurs fois lors de précédents voyages, sont couverts du sol au plafond par les plus anciens « Textes des Pyramides », un vaste corpus d'inscriptions hiéroglyphiques exprimant toute une série d'idées remarquables – en total contraste avec les murs nus et muets des pyramides de la Quatrième Dynastie à Gizeh.

Phénomène propre aux Cinquième et Sixième Dynasties (2465-2152 av. J.-C.), les Textes des Pyramides sont des écritures sacrées, dont certaines parties auraient été composées par les prêtres héliopolitains à la fin du troisième millénaire avant notre ère, tandis que d'autres dateraient des temps prédynastiques[12]. Ce sont ces dernières, dont les origines se perdraient dans la nuit des temps, qui avaient



Saqqara

éveillé ma curiosité lorsque j'avais commencé à m'intéresser à la pyramide d'Ounas quelques mois auparavant. J'avais également été amusé – et quelque peu intrigué – par l'étrange manière dont des archéologues français, au dix-neuvième siècle, avaient été quasiment « guidés » jusqu'à la chambre cachée des Textes des Pyramides par un « Ouvreur des Voies » bien réel cette fois. Selon plusieurs récits détaillés et concordants, un contremaître égyptien employé sur le chantier des fouilles à Saqqara s'était réveillé un jour avant l'aube, et s'était retrouvé nez à nez, près d'une pyramide en ruine, avec un chacal du désert, qui semblait le scruter de ses yeux brillants :

> « On eût dit que l'animal voulait attirer l'homme qui l'observait..., et l'invitait à le poursuivre. Lentement, le chacal gagna la face nord de la pyramide, s'arrêtant un instant avant de disparaître dans un trou. L'Arabe intrigué décida de suivre sa trace. Après s'être glissé dans une cavité étroite, il se retrouva en train de ramper dans les entrailles obscures de la pyramide. Bientôt, il pénétra dans une chambre, et, brandissant sa torche, vit que les murs étaient couverts de haut en bas d'inscriptions hiéroglyphiques. Elles avaient été ciselées avec une exquise délicatesse dans la roche calcaire et peintes en or et turquoise. »[13]

Aujourd'hui, on atteint encore la chambre garnie de hiéroglyphes de la pyramide d'Ounas par le long couloir descendant que l'équipe d'archéologues français avait exploré peu après l'étonnante découverte du contremaître. La chambre consiste en fait en deux pièces séparées par une cloison, dans laquelle s'ouvre une porte basse. Les

deux pièces sont couvertes chacune d'un plafond triangulaire décoré de myriades d'étoiles. Celle du fond constitue la chambre sépulcrale proprement dite, avec le sarcophage massif en granit noir d'Ounas, sur le côté ouest, et les étranges inscriptions des Textes des Pyramides nous « parlant » depuis chaque mur.

S'adressant à nous directement (à la différence des énigmes et des casse-tête mathématiques de la Grande Pyramide), que nous disent ces hiéroglyphes ? La réponse dépend dans une certaine mesure de la traduction que l'on utilisera, en grande partie parce que la langue des Textes des Pyramides contient un si grand nombre de formes archaïques et d'allusions mythologiques incompréhensibles que les spécialistes ont été obligés de combler les lacunes de leur savoir en recourant largement à leur imagination. Néanmoins, de l'avis général, l'une des versions proposées – celle de R. O. Faulkner, professeur d'égyptien ancien à l'University College de Londres au lendemain de la guerre – fait autorité[14].

Selon Faulkner, les Textes des Pyramides constituent « le plus ancien corpus de littérature religieuse et funéraire existant. » Il s'agit surtout, à ses yeux, du corpus « le moins corrompu » par des influences extérieures, et, pour cette raison, « d'une importance fondamentale pour l'étude de la religion égyptienne. » La raison pour laquelle ces textes sont si importants (comme le reconnaissent un grand nombre de spécialistes) est qu'ils forment l'unique lien entre la période du passé, relativement courte, dont l'humanité a gardé le souvenir, et la période beaucoup plus longue qui a été oubliée : « Ils nous révèlent confusément un monde englouti, un univers de pensée et de parole disparu – la dernière des innombrables ères auxquelles l'homme préhistorique a survécu, avant d'entrer finalement dans (...) la période historique. »[15]

Il est difficile de ne pas être d'accord avec une telle formule : les Textes des Pyramides nous dévoilent effectivement un monde disparu. Mais ce qui m'intrigue le plus à propos de ce monde est la possibilité qu'il ait été habité non seulement par des populations primitives, mais aussi, paradoxalement, par des hommes et des femmes dont les esprits étaient éclairés par une compréhension scientifique du cosmos. Le tableau d'ensemble est mitigé : à côté d'éléments véritablement primitifs, on trouve en effet dans ces textes des formulations de haute portée spirituelle. Néanmoins, chaque fois que je me plonge dans ce que les égyptologues appellent « ces invocations antiques », j'ai l'impression d'entrevoir la trace d'une haute intelligence à l'œuvre, dont on perçoit le lointain écho par-delà un écran d'incompréhension, – une intelligence nous parlant d'expériences que l'« homme préhistorique » n'aurait jamais pu vivre, et exprimant des notions qu'il n'aurait jamais pu formuler. En bref, l'effet produit par les Textes des Pyramides dans le langage des hiéroglyphes est

semblable à celui produit par la Grande Pyramide dans le langage de l'architecture. Dans les deux cas, l'impression qui domine est qu'on a affaire à un *anachronisme* – à des procédés technologiques avancés, utilisés ou décrits à une période de l'histoire humaine où, que l'on sache, aucune technologie n'existait...

42

Énigmes et anachronismes

TOURNANT sur moi-même, j'examinai les murs de la chambre funéraire d'Ounas et leurs immenses panneaux de hiéroglyphes sur lesquels sont inscrits les Textes des Pyramides. Ceux-ci sont écrits dans une langue morte. Néanmoins, ce que ces compositions antiques ne cessent de réaffirmer est la *vie*, la vie éternelle du pharaon, et sa seconde naissance sous la forme d'une étoile de la constellation d'Orion. Le lecteur se rappelle (chapitre 19) que plusieurs formules (ou « articulations ») expriment cette aspiration de manière explicite :

> « Ô Roi, tu es la Grande Etoile, le Compagnon d'Orion, qui traverse le ciel avec Orion... Tu montes depuis l'est du ciel, régénéré... »[1]

Ces incantations n'ont, en soi, rien d'extraordinaire, et on peut à bon droit les attribuer – comme l'a fait Gaston Maspéro – à un peuple « resté toujours à demi sauvage »[2]. Premier égyptologue à avoir pénétré à l'intérieur de la pyramide d'Ounas (le 28 février 1881), Maspéro a révélé au monde les Textes des Pyramides, et en a proposé les premières traductions, dans les années qui ont suivi[3]. Malheureusement, ses conceptions sur la haute antiquité égyptienne ont agi comme un filtre, empêchant la plupart des spécialistes, au XXe siècle, de donner des interprétations nouvelles des formules les plus absconses et déroutantes. Les égyptologues, pour cette raison, n'ont peut-être pas compris les implications de certains des passages les plus frappants des Textes.

Ces passages ressemblent bizarrement à des tentatives d'exprimer des notions scientifiques complexes *dans un idiome totalement inapproprié*. Comme si l'on essayait aujourd'hui de formuler la théorie de la relativité d'Einstein dans l'anglais de Chaucer ou de décrire un avion supersonique avec le vocabulaire du haut-allemand.

Des images floues d'une technologie perdue ?

Prenons par exemple certains instruments ou accessoires dont le pharaon est censé se servir pendant son voyage jusqu'au lieu de son repos éternel parmi les étoiles :

> « Les dieux qui sont dans le ciel viennent vers toi, les dieux qui sont sur terre se rassemblent pour toi, ils placent leurs mains sous toi, ils font pour toi une échelle pour que tu puisses monter dans le ciel, les portes du ciel et du firmament sont grandes ouvertes pour toi. »[4]

Le pharaon montant au ciel est fréquemment identifié à « un Osiris » (et mentionné comme tel). Osiris lui-même, on l'a vu, est fréquemment associé à la constellation d'Orion. Osiris-Orion aurait été le premier à avoir escaladé la grande échelle des dieux. Et plusieurs strophes ne laissent aucun doute sur le fait que cette échelle – une *échelle de corde*[5] – a été déployée *du ciel vers la terre*, plus précisément à partir d'une *plaque de fer suspendue dans le ciel*[6].

Ces étranges formules sortent-elles de l'imagination de prêtres « à demi sauvages » ? A moins qu'il n'y ait une autre explication à de telles allusions...

Selon la formule 261, « le Roi est une flamme, se déplaçant devant le vent jusqu'aux extrémités du ciel et de la terre... Le Roi voyage à travers le ciel et la terre... Une voie lui permettant de monter dans le ciel lui est préparée. »[7]

La strophe 310, quant à elle, met en scène un dialogue :

« Ô toi dont la vue est dans ton visage et dans l'arrière de ta tête, viens à moi ! »

« Quelle barque doit-on t'apporter ? »

« Apporte-moi " celle qui vole et se pose ". »

La strophe 332, prononcée par le Roi lui-même, dit : « Je suis celui qui a échappé au serpent enroulé, je suis monté dans une boule de feu qui m'a enveloppé. Les deux ciels viennent vers moi. »

Et dans la strophe 669, il est demandé : « Avec quoi le Roi peut-il s'élever dans l'air ? »

La réponse est donnée : « Le vaisseau-*Hnw* [terme intraduisible] et [texte manquant]... l'oiseau-*hn* te seront apportés. Tu t'envoleras avec eux... Tu t'envoleras et te poseras sur la terre. »

D'autres passages méritent à mon sens davantage d'attention qu'ils n'en ont reçu jusque-là des spécialistes. En voici quelques exemples :

> « Ô mon père, grand Roi, la brèche du ciel-fenêtre est ouverte pour toi.
>
> « La porte du ciel à l'horizon s'ouvre pour toi, les dieux sont heureux de t'accueillir... Puisses-tu t'asseoir sur ton trône de fer, comme le Grand Être à Héliopolis.
>
> « Ô roi, puisses-tu monter au ciel... Le ciel tournoie, la terre tremble quand tu apparais, les Etoiles Immortelles te craignent. Je suis venu à toi (...) pour t'étreindre dans le ciel...
>
> « La terre parle, la porte de la terre est ouverte, les portes de Geb sont ouvertes pour toi... Puisses-tu gagner le ciel sur ton trône de fer.
>
> « Ô mon père le Roi, c'est ainsi que tu es parti tel un Dieu, c'est ainsi que tu as voyagé tel un être céleste... Tu te tiens dans les Conclaves de l'horizon (...) assis sur ce trône de fer qui fait l'émerveillement des dieux... »[8]

Ces références constantes au fer, qu'aucun spécialiste n'a jusque-là relevées, sont troublantes. Le fer était un métal rare dans l'Egypte antique, notamment à l'époque des Pyramides, où les seuls gisements disponibles étaient d'origine météorique[9]. Dans les Textes des Pyramides, cependant, le fer semble omniprésent : il y est question de plaques de fer dans le ciel, de trônes de fer, d'un sceptre de fer, et même d'ossements de fer pour le Roi[10].

En égyptien ancien, le terme désignant le fer était *bja*, mot qui signifiait littéralement « métal des cieux », ou « métal divin »[11]. La connaissance du fer était ainsi considérée comme un don des dieux.

Une science oubliée

Quelles autres empreintes ces dieux auraient-ils laissées dans les Textes des Pyramides[12] ?

Certaines des strophes les plus archaïques semblent comporter des métaphores relatives au cycle précessionnel. Ces métaphores sont facilement reconnaissables, car elles sont formulées dans une terminologie familière : le langage scientifique archaïque identifié par G. de Santillana et H. von Dechend dans leur essai *Hamlet's Mill*[13].

Le lecteur se rappelle qu'un « diagramme » cosmique représentant les « quatre piliers » du ciel constitue l'une des images qui reviennent

le plus souvent dans ce langage. Ce diagramme a pour objet de faciliter la visualisation des quatre arcs imaginaires structurant, soutenant et définissant une époque donnée du cycle précessionnel. Ce sont les « colures équinoxiales et solsticielles » des astronomes – de grands cerceaux se croisant au pôle Nord céleste et marquant les quatre constellations sur le fond desquelles, pendant 2 160 ans, le soleil se lèvera lors des équinoxes du printemps et de l'automne et des solstices d'été et d'hiver.

Les Textes des Pyramides paraissent contenir plusieurs versions de ce diagramme. De plus, comme c'est souvent le cas s'agissant de mythes préhistoriques transmettant des données astronomiques, le symbolisme précessionnel est étroitement associé à des images de destruction – comme pour suggérer que le dérèglement du « moulin céleste », qui marque tous les deux mille cent soixante ans la transition entre une époque zodiacale et une autre, pourrait dans certaines circonstances exercer une influence funeste sur les événements terrestres.

Ainsi, on apprend que « Râ-Atoum, le dieu qui s'est créé lui-même, régnait à l'origine sur les dieux et les hommes, mais l'humanité a rejeté sa souveraineté, car il a commencé à vieillir, ses os sont devenus de l'argent, sa chair de l'or et ses cheveux des lapis lazuli. » Quand il comprit ce qui se passait, le vieux Dieu-Soleil (qui rappelle tant Tonatiuh, le Cinquième Soleil assoiffé de sang des Aztèques) décida de tuer la plus grande partie de la race humaine pour la punir de son insubordination. L'instrument de sa colère est symbolisé parfois par une lionne en furie ivre de sang, parfois par la redoutable déesse à tête de lion Sekhmet qui « crache du feu » et punit l'humanité dans une orgie de massacres[14].

La tuerie dura très longtemps. Enfin, Râ intervint pour sauver la vie de quelques rescapés, les ancêtres de l'humanité actuelle. Cette intervention revêtit la forme d'une inondation, que la lionne assoiffée engloutit, avant de sombrer dans un profond sommeil. Et c'est ainsi que la paix revint sur le monde dévasté.

De son côté, Râ se désintéressa dès lors de ce qui restait de sa création : « Mon cœur est las de rester auprès des hommes. Je les ai exterminés presque jusqu'au dernier ; le peu qu'il reste de l'humanité n'est pas mon affaire... »

Le Dieu Soleil monta alors dans le ciel sur le dos de la déesse céleste Nut transformée (pour le propos de la métaphore précessionnelle qui suit) en vache. Bientôt – à l'instar de l'« arbre-pilier » du mythe d'Amlodhi, qui se met à « vaciller » du fait de la rotation infernale du moulin – la vache, « parvenue trop haut dans le ciel », fut prise de vertige et commença à « trembler »[15]. Quand elle s'en plaignit à Râ, celui-ci ordonna : « Que mon fils Chou se place sous Nout pour garder les piliers du ciel – qui se dressent dans le firmament. Porte-la sur ta

tête et laisse-la à cet endroit. » Dès que Chou eut pris sa place sous Nout, celle-ci cessa de trembler, et « les cieux au-dessus et la terre au-dessous naquirent. » Au même moment, « les quatre pattes de la vache », selon les termes de l'égyptologue Wallis Budge, « devinrent les quatre piliers du firmament aux quatre points cardinaux. »[16]

Comme la plupart des spécialistes, Wallis Budge considérait que les « points cardinaux » dont il était question dans cette légende égyptienne avaient des connotations strictement terrestres et que le « firmament » ne représentait rien d'autre que le ciel au-dessus de nos têtes. Il ne faisait pour lui aucun doute que les quatre pattes de la vache correspondaient aux quatre directions de la boussole – le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest. Il pensait également – et la plupart des égyptologues d'aujourd'hui seraient d'accord avec lui – que les prêtres d'Héliopolis *croyaient* bêtement que le ciel avait quatre coins soutenus par quatre étais, et que Chou, « la porteuse de ciel *par excellence*[17] », se tenait immobile comme un pilier au centre de l'édifice[18].

Réinterprétée à la lumière des découvertes de G. de Santillana et H. von Dechend, Chou et les quatre pattes de la vache céleste ressemblent davantage aux éléments d'un symbole scientifique archaïque décrivant les coordonnées d'une ère précessionnelle – l'axe polaire (Chou) et les colures (les quatre pattes, ou « étais », marquant les quatre points cardinaux (équinoxiaux et solsticiels) de la ronde annuelle du Soleil).

Par ailleurs, il serait tentant de déterminer de *quelle* ère il est ici question...

Le personnage central de la légende étant une vache, il pourrait s'agir de l'ère du Taureau, mais les Egyptiens savaient aussi bien que nous faire la différence entre une vache et un taureau... Plus vraisemblablement, ce mythe pourrait faire référence à l'ère du Lion, la dernière en date ayant duré de 10970 à 8810 av. J.-C.[19] Sekhmet, par qui arrive, dans le mythe, la destruction de l'humanité, a en effet l'aspect d'une lionne. Peut-on trouver meilleure manière de symboliser l'avènement – difficile – de la nouvelle ère du Lion que de dépeindre son « messager » sous les traits d'un félin d'une grande férocité, surtout si l'on sait que l'ère du Lion a coïncidé avec la fonte finale de la dernière période glaciaire, pendant laquelle d'innombrables espèces animales ont été rayées de la surface de la planète[20] ?

L'escorte du Dieu Soleil

Bien sûr, leur aptitude à inclure, sous une forme déguisée, des informations relatives aux ères précessionnelles implique que les Egyptiens de l'Antiquité avaient une connaissance de l'astronomie

beaucoup plus avancée et une bien meilleure compréhension de la mécanique du système solaire que les spécialistes veulent bien le reconnaître[21]. Tout indique que ces connaissances faisaient en fait partie des secrets dont l'élite des prêtres d'Héliopolis avait la garde, et qu'elles furent transmises de génération en génération sous la forme d'une tradition orale et initiatique[22]. Si des éléments de cette tradition ont été introduits dans les Textes des Pyramides, il y a tout lieu de penser qu'ils l'ont été sous la forme de métaphores et d'allégories.

Exprimées dans un langage codé datant de plusieurs millénaires avant Copernic et Galilée, certaines des inscriptions de la chambre funéraire d'Ounas semblent, par exemple, évoquer de manière cryptée la nature héliocentrique de notre système solaire. L'une d'elles, notamment, décrit le Dieu Soleil, Râ, assis sur un trône de fer, entouré de dieux inférieurs, qui, formant « son escorte », tournent sans cesse autour de lui. Ailleurs, le pharaon défunt est sommé de « se tenir entre les deux moitiés du ciel, et de peser les paroles des anciens dieux, qui tournent autour de Râ »[23].

On a de bonnes raisons de penser que les « anciens dieux tournant » autour de Râ symbolisent en fait les planètes de notre système solaire – auquel cas les auteurs des Textes des Pyramides devaient avoir accès à des données astronomiques déjà extrêmement sophistiquées. Ils devaient savoir que la terre et les planètes tournent autour du Soleil, et non l'inverse[24]. Le problème est que ni les Egyptiens, à aucun moment de leur histoire, ni même leurs successeurs les Grecs (ou les Européens avant la Renaissance), que l'on sache, ne disposaient de données cosmologiques de cet ordre. Comment, dans ces conditions, peut-on expliquer leur présence dans des textes datant de l'aube de la civilisation égyptienne ?

Un autre mystère (mais qui n'est peut-être pas sans rapport avec le précédent) a trait à l'étoile Sirius, que les Egyptiens identifiaient à Isis, la sœur et épouse d'Osiris, et la mère d'Horus. Dans un passage des Textes des Pyramides adressé à Osiris lui-même, on peut lire :

> « Ta sœur Isis est venue à toi. Son amour pour toi la remplit de joie. Tu l'as placée sur toi, ta semence a pénétré en elle, et elle est devenue grosse d'un enfant, l'étoile Sept [Sirius, l'Etoile-Chien]. Horus-Sept est né de toi sous la forme d'Horus, qui a Sept pour demeure. »[25]

On peut interpréter ce passage de diverses manières. Ce qui m'intrigue, cependant, est la claire indication que Sirius doit être considéré comme une *entité double*, comparable d'une certaine façon à une femme attendant un enfant. De plus, après la venue au monde de cet enfant, le texte met un point d'honneur à nous rappeler que Sept a

continué à habiter Horus, suggérant probablement qu'il est resté auprès de sa mère.

Sirius est une étoile peu ordinaire. Nettement visible en hiver dans les ciels de l'hémisphère Nord, elle consiste en fait en un système stellaire *binaire* ; en d'autres termes, il s'agit, comme le suggèrent les Textes des Pyramides, d'une « entité double ». L'étoile principale, Sirius-A, est la seule qui soit visible. Par contre, Sirius-B, l'étoile naine qui tourne autour de Sirius-A, est totalement invisible à l'œil nu. Son existence n'a été révélée qu'en 1862, lorsque l'astronome américain Alvin Clark l'a découverte à l'aide d'un des télescopes les plus puissants de l'époque. Comment les scribes qui ont écrit les Textes des Pyramides pouvaient-ils savoir que Sirius était en fait une étoile double ?

Dans son maître-ouvrage *The Sirius Mystery*, publié en 1976, l'écrivain américain Robert Temple a proposé quelques réponses à cette question.

Son étude porte principalement sur les croyances traditionnelles des Dogons, une tribu d'Afrique occidentale – croyances dans lesquelles le caractère binaire de Sirius est explicitement décrit, et qui donnent la durée exacte de la période de l'orbite de Sirius-B autour de Sirius-A : 50 ans. Temple soutient que les Dogons tenaient cette information hautement scientifique des Egyptiens de l'Antiquité, au terme d'un processus de diffusion culturelle, et que c'est du côté des Egyptiens que nous devons chercher une réponse au mystère de Sirius. Temple ajoute que les éléments les plus sophistiqués et les plus avancés de la science égyptienne feraient eux-mêmes partie d'un *héritage*.

A mon sens également, les étranges connaissances astronomiques dont semblaient disposer les prêtres héliopolitains ne peuvent provenir que d'un *héritage* légué par une civilisation perdue, laquelle aurait, à rebours du sens de l'histoire, atteint un haut degré de développement technologique à une époque reculée de l'antiquité. Si tel est le cas, on peut penser que la mise au point d'un instrument capable de détecter Sirius-B était à la portée des auteurs des mystérieuses cartes préhistoriques examinées dans la Première Partie – ou des astronomes qui ont légué aux Mayas un calendrier d'une étonnante complexité, véritable base de données sur les mouvements des corps célestes, qui ne peut être le fruit que de plusieurs milliers d'années d'observations méticuleusement enregistrées. Ce calendrier constituait également une machine à calculer semblant convenir davantage aux besoins d'une civilisation techniquement avancée, habituée à manier des grands nombres, qu'à ceux d'une peuplade « primitive » d'Amérique centrale.

Des millions d'années et la course des étoiles

De très grands nombres apparaissent également dans les Textes des Pyramides. Il y est par exemple question d'un « navire de millions d'années » à bord duquel le Dieu Soleil aurait parcouru les étendues obscures et infinies de l'espace interstellaire. Grâce à Thoth, le dieu de la Sagesse (« celui qui calcule dans le ciel, compte les étoiles et mesure la terre »), le pharaon défunt se voyait accorder une seconde vie de plusieurs millions d'années. Osiris, « roi de l'éternité, seigneur de l'infini », aurait lui aussi « traversé » dans sa vie plusieurs millions d'années. Enfin, des nombres tels que « dix millions d'années », voire « un million de millions d'années », sont mentionnés assez fréquemment pour suggérer qu'au moins certains éléments de la culture des Egyptiens de l'Antiquité ont été élaborés par des hommes déjà animés par un esprit scientifique, et, surtout, fascinés par l'immensité du temps[26].

De tels hommes devaient bien sûr disposer d'un excellent calendrier, assez sophistiqué pour permettre des calculs complexes et précis. Il n'est du coup guère surprenant d'apprendre que les anciens Egyptiens, à l'instar des Mayas, possédaient un tel calendrier, et que leur compréhension de son fonctionnement semble s'être perdue, plutôt qu'améliorée, au fil des siècles[27]. Il est tentant de voir dans ce processus l'« érosion » progressive d'un corpus de connaissances reçu en héritage dans une antiquité extrêmement reculée – impression partagée par les anciens Egyptiens eux-mêmes, qui ne faisaient aucun mystère de leur conviction que leur calendrier était un héritage qu'ils avaient reçu « des dieux ».

Nous tenterons de définir l'identité de ces « dieux » dans les chapitres suivants. Quelle que soit celle-ci, ils doivent avoir passé une bonne partie de leur temps à observer les étoiles – en accordant une attention particulière à Sirius, comme en témoigne l'un des plus précieux secrets qui auraient été légués par les dieux aux Egyptiens : le cycle *sothiaque*, ou « sirien »[28].

Un « cycle sothiaque » est le laps de temps qui s'écoule entre deux levers de Sirius dans la partie orientale du ciel directement à l'aplomb du soleil. Sa durée est très exactement de 365,25 jours, soit douze minutes de plus que celle d'une année solaire[29].

La chose curieuse à propos de Sirius est que sur les quelque deux mille étoiles visibles à l'œil nu, elle est la seule dont les levers « héliaques » reviennent à des intervalles aussi précis et réguliers – cycle qui est le résultat de la combinaison de son « mouvement propre » à travers l'espace et des effets de la précession des équinoxes. Par ailleurs, la date exacte du lever héliaque de Sirius – le jour du Nouvel An dans le calendrier des anciens Egyptiens – était calculée traditionnellement à Héliopolis (là où les Textes des Pyramides

avaient été compilés), pour être ensuite communiquée à tous les autres grands temples de la vallée du Nil[30].

Dans les Textes des Pyramides, Sirius est parfois synonyme de « Nouvel An », ce qui (avec d'autres formules traitant du même sujet) confirme que le calendrier sothique est au moins aussi ancien que les Textes eux-mêmes, dont l'origine, on l'a vu, se perdent dans la nuit des temps. La grande énigme, partant, est la suivante : à une époque aussi reculée, qui pouvait disposer d'un savoir-faire assez sophistiqué pour observer et noter le retour, tous les trois cent soixante-cinq jours et des poussières, du lever héliaque de Sirius – un cycle décrit par le mathématicien français R. A. Schwaller de Lubicz comme un « phénomène céleste tout à fait exceptionnel » ? La découverte d'un tel phénomène, effectuée plus de « quatre mille ans avant notre ère », supposait, toujours selon Schwaller, « une observation prolongée » et extraordinairement assidue du ciel[31].

C'est un tel héritage – le fruit de longs siècles d'observations astronomiques précises, et consignées de manière scientifique – que l'Egypte semble avoir reçu au début de la période historique, et qui transparaît dans les Textes des Pyramides.

On touche là à une autre énigme...

Copies, ou traductions ?

Ecrivant en 1934, l'année de sa mort, Wallis Budge, ancien conservateur des Antiquités Egyptiennes au British Museum et auteur d'un dictionnaire des hiéroglyphes qui fait encore autorité[32], a fait cet aveu :

> « Les Textes des Pyramides sont remplis de difficultés de toutes sortes. La signification exacte d'un grand nombre de termes est inconnue... La construction des phrases défie souvent toute traduction, et quand elles contiennent des mots totalement inconnus, elles constituent des énigmes complètes. On sait seulement que ces textes furent souvent utilisés à des fins funéraires, mais que la durée de leur utilisation en Egypte n'excéda guère cent ans. Pourquoi commença-t-on soudain à les utiliser à la fin de la Cinquième Dynastie, et pourquoi cessèrent-ils d'être utilisés à la fin de la Sixième ? Personne ne connaît la réponse ».

Peut-être s'agissait-il de copies de textes antérieurs qu'Ounas, le dernier pharaon de la Cinquième Dynastie, et plusieurs de ses successeurs de la Sixième, ont tenté de fixer à jamais sur la pierre dans les chambres sépulcrales de leurs pyramides ? C'est l'avis de Budge, qui

estime qu'au moins certains des textes-sources devaient être extrêmement anciens :

> « Plusieurs passages laissent penser que les scribes qui préparèrent les copies à partir desquelles les graveurs ciselèrent les inscriptions ne comprenaient pas ce qu'ils écrivaient. L'impression générale est que les prêtres qui préparèrent ces copies réunirent des extraits provenant de textes d'époques différentes et aux contenus différents... »[33]

Tout indique en fait que les textes-sources, quels qu'ils soient, ont vraisemblablement été écrits dans une forme archaïque de la langue des Egyptiens de l'Antiquité. Il y a cependant une autre possibilité que Budge n'a pas envisagée. Supposons que la tâche des prêtres ait consisté non seulement à *copier* des textes, mais aussi à *traduire* en hiéroglyphes des formules rédigées à l'origine dans une tout autre langue. Si cette langue comportait une terminologie faisant référence à des objets ou des idées pour lesquels aucun terme équivalent n'existait en égyptien ancien, on pourrait comprendre l'étrange impression produite par certaines formulations. Par ailleurs, il est facile de comprendre pourquoi plus aucun texte « des Pyramides » n'a jamais été gravé sur la pierre après la fin de la Sixième Dynastie : les scribes, en effet, auraient ni plus ni moins atteint leur objectif – créer pour l'éternité les annales hiéroglyphiques d'une littérature sacrée qui était déjà « chargée d'ans » lorsque Ounas monta sur le trône d'Egypte en 2536 av. J.-C.

Les annales du Premier Temps

La pyramide d'Ounas a tellement souffert des ravages du temps que sa forme originelle est à peine reconnaissable. La maçonnerie intérieure, réduite à un tas de ruines informe, était manifestement de piètre qualité, et même les blocs de parement – dont certains sont encore intacts – n'ont pas la finesse d'exécution de ceux des pyramides de Gizeh, pourtant plus anciennes.

Ce constat cadre mal avec l'idée que l'on se fait d'ordinaire de la marche de l'histoire. Si les processus d'évolution qui président normalement au développement des techniques et des idées architecturales avaient été à l'œuvre en Egypte, on pourrait s'attendre à ce que le contraire soit vrai : la conception, la maçonnerie et la réalisation de la pyramide d'Ounas devraient être supérieures à celles du groupe de Gizeh, lequel, selon la chronologie orthodoxe, aurait été construit environ deux siècles plus tôt.

Ce n'est malheureusement pas le cas, et ce constat gênant (*i. e.*, Gizeh est « supérieur » à Ounas et non le contraire) a donné des

cauchemars aux égyptologues et soulevé des questions auxquelles aucune réponse satisfaisante n'a été apportée. Pour rappeler le problème central : tout ce qui touche aux trois stupéfiantes pyramides de Kheops, Khephren et Mykerinos proclame qu'elles sont l'aboutissement de plusieurs centaines, voire de plusieurs milliers d'années d'expérience en matière d'architecture et d'ingénierie. L'archéologie, cependant, n'enseigne rien de tel : bien au contraire, elle ne laisse aucun doute sur le fait que ces monuments figurent parmi les premières pyramides jamais construites en Egypte – en d'autres termes, qu'ils sont représentatifs, non d'une quelconque « phase de maturité » de l'architecture pyramidale égyptienne, mais, bizarrement, de ses débuts.

Un autre mystère n'a jamais été résolu. Erigées par la Quatrième Dynastie égyptienne pour l'éternité, les trois pyramides de Gizeh, pesant chacune plusieurs millions de tonnes et témoignant d'une extraordinaire maîtrise en matière d'ingénierie, sont des chefs-d'œuvre architectoniques sans précédent, et qui n'ont jamais été surpassés. Plus aucune pyramide d'une qualité comparable ne devait être construite par la suite. Seulement un peu plus tard, à l'intérieur des pyramides plus petites et ramassées des Cinquième et Sixième Dynasties, une sorte de « musée de la mémoire » semble avoir été délibérément créé par les successeurs de Kheops et Khephren : une exposition permanente de copies ou de traductions de textes archaïques qui constitue lui aussi un chef-d'œuvre sans précédent – et insurpassé – d'art scriptural et hiéroglyphique.

En bref, à l'instar des pyramides de Gizeh, les Textes des Pyramides semblent avoir surgi du néant, sans antécédents apparents. Après avoir occupé le devant de la scène pendant une centaine d'années, ils cessent subitement d'être utilisés, et ne seront jamais complétés.

On peut penser que les rois et les sages qui ont présidé à la création de ces merveilles savaient ce qu'ils faisaient, et que leurs actes obéissaient à un *plan*... Peut-être voulaient-ils que les générations futures établissent un rapport entre les pyramides de Gizeh, totalement dépourvues d'inscriptions, mais architecturalement très avancées, et les monuments des Cinquième et Sixième Dynasties, d'une facture grossière, mais couverts d'inscriptions.

Peut-être découvrira-t-on un jour au moins une partie de la réponse à ces énigmes dans le champ de pyramides de Dahshour, au sud de Saqqara. C'est là que se trouvent les pyramides « Arquée » (ou « Rhomboïdale ») et « Rouge ». Attribuées à Snefrou, le père de Kheops, ces deux monuments (bien conservés selon toutes les descriptions qui en ont été faites) sont fermés au public depuis de nombreuses années. Une base militaire a été construite à proximité et il est depuis longtemps impossible de les visiter (et tout porte à croire qu'on ne pourra pas le faire avant longtemps...).

A mesure que je continuais mon voyage vers le sud, mon sentiment que la vallée du Nil avait été le théâtre d'événements capitaux pour l'humanité, longtemps avant le début de l'histoire, devenait de plus en plus fort. Les annales et les traditions des premiers temps de l'Egypte pharaonique parlent toutes de tels événements, en les associant à une époque pendant laquelle les dieux auraient régné sur la terre : le fabuleux Premier Temps, ou Zep Tepi.[34] Nous allons nous plonger dans ces annales dans les deux chapitres qui suivent.

43

À la recherche du Premier Temps

Voici ce que disent les Egyptiens de l'Antiquité du Premier Temps, *Zep Tepi* – la période pendant laquelle les dieux régnaient sur leur pays : ils font état d'un « âge d'or »[1], durant lequel les eaux des abysses refluèrent, l'obscurité primordiale prit fin, et l'humanité, émergeant dans la lumière, reçut les bienfaits de la civilisation[2]. Ils parlent également d'intermédiaires entre les dieux et les hommes – les Ourshou, une catégorie de divinités inférieures dont le nom signifie « les Gardiens »[3].

Les Egyptiens avaient également gardé des souvenirs particulièrement vivaces des dieux eux-mêmes, des êtres puissants et beaux appelés les Neterou, qui vivaient sur terre au milieu des hommes et exerçaient leur souveraineté depuis Héliopolis et d'autres sanctuaires de la vallée du Nil, en amont et en aval de leur capitale.

Certains de ces Neterou étaient de sexe masculin, d'autres de sexe féminin, mais tous possédaient toute une série de pouvoirs surnaturels, notamment la faculté de revêtir l'apparence, quand bon leur semblait, d'un homme ou d'une femme, ou encore d'un animal, d'un arbre ou d'une plante. Paradoxalement, leurs dires et leurs actes semblent être le reflet de préoccupations et de passions humaines. De même, bien que plus forts et plus intelligents que les humains, ils pouvaient tomber malades – voire mourir, ou être tués – dans certaines circonstances[4].

Souvenirs de la préhistoire

Aux yeux des archéologues, l'époque des dieux, que les Egyptiens de l'Antiquité appelaient le « Premier Temps », ne peut être qu'un mythe. Les Egyptiens, cependant, qui étaient peut-être mieux informés sur leur passé que nous ne le sommes, ne partageaient pas cette opinion. Les annales historiques qu'ils conservaient dans leurs temples comprenaient des listes complètes de leurs rois : des listes donnant le nom de chaque pharaon de chacune des dynasties reconnues aujourd'hui par les spécialistes[5]. Certaines de ces listes remontaient encore plus haut, au-delà de l'horizon historique de la Première Dynastie, dans les profondeurs inconnues de l'antiquité la plus reculée.

Conservées aujourd'hui dans des musées européens, deux listes de rois de ce type ont survécu aux outrages du temps. Nous reviendrons sur ces listes un peu plus loin. Il s'agit respectivement de la « Pierre de Palerme », qui daterait de la Cinquième Dynastie (vingt-cinquième siècle av. J.-C.), et du « Papyrus de Turin », un document découvert dans un temple de la Dix-Neuvième Dynastie et qui, rédigé en hiéroglyphes cursifs (écriture dite « hiératique »), daterait du treizième siècle av. J.-C.[6]

Par ailleurs, nous disposons du témoignage d'un prêtre hiéropolitain nommé Manéthon, qui rédigea au troisième siècle av. J.-C. une histoire de l'Egypte détaillée, comprenant des listes complètes de rois couvrant l'ensemble de la période dynastique. Comme la Pierre de Palerme et le Papyrus de Turin, l'*Histoire* de Manéthon remonte très loin dans le passé et évoque l'époque lointaine où les dieux régnaient sur la vallée du Nil.

Le texte de Manéthon (dont des copies, semble-t-il, circulaient encore au neuvième siècle de notre ère[7]) ne nous est parvenu que sous forme de fragments, conservés dans les écrits du chroniqueur juif Flavius Josèphe (60 ap. J.-C.) et d'auteurs chrétiens tels Africanus (300), Eusèbe (340) et Syncellus (800). Ces fragments, selon les termes de Michael Hoffman, fournissent le « cadre des approches modernes de l'étude du passé de l'Egypte »[8].

C'est tout à fait vrai. Cela dit, les égyptologues ne retiennent de Manéthon que les fragments relatifs à la période historique (dynastique) et rejettent ses étranges aperçus sur la préhistoire, où il évoque le lointain âge d'or du Premier Temps. Pourquoi de tels *a priori* ? Est-il logique de reconnaître l'existence de trente dynasties historiques, en se fondant sur Manéthon et, dans le même temps, d'écarter tout ce qu'il nous dit des époques antérieures ? De plus, dans la mesure où sa chronologie pour la période historique a été confirmée par l'archéologie, n'est-il pas quelque peu prématuré d'affirmer que sa chronologie prédynastique est fausse sous prétexte qu'elle n'a pas été corroborée par des fouilles[9] ?

Dieux, demi-dieux et esprits des morts

Si nous sommes prêts à entendre ce que nous dit Manéthon, nous n'avons pas d'autre choix que de nous référer aux textes comprenant des fragments de son œuvre. Le plus important d'entre eux est contenu dans la *Chronique* ou *Histoire Générale* d'Eusèbe, parvenu jusqu'à nous dans une traduction arménienne. Eusèbe commence par nous dire qu'il tire ses informations « de l'Histoire Egyptienne de Manéthon, qui composa son récit en trois livres. Ceux-ci traitent des Dieux, des Demi-Dieux, des Esprits des Morts, et des rois mortels qui gouvernèrent l'Egypte... » Citant Manéthon directement, Eusèbe commence par dresser une liste de dieux où l'on retrouve pour l'essentiel les membres de l'Ennéade d'Héliopolis – Râ, Osiris, Isis, Horus, Set, etc. :

> « Ceux-ci furent les premiers à exercer le pouvoir monarchique sur l'Egypte. Pendant 13 900 ans, ils se succédèrent sans interruption (...). Après les Dieux, les Demi-Dieux régnèrent ; et à nouveau, une autre lignée de rois régna pendant 1 817 années ; puis vinrent trente autres rois, qui gouvernèrent pendant 1 790 années ; puis, encore dix rois, pendant 350 ans. Suivit enfin le règne des Esprits des Morts (...) qui dura 5 813 ans... »[10]

Si l'on en croit Manéthon, les souverains ayant précédé les « rois mortels » de l'Egypte auraient régné pendant pas moins de 24 925 ans, ce qui nous reporte loin au-delà de la date biblique de la création du monde. Parce qu'elle contredit la chronologie biblique, la liste de Manéthon plongea Eusèbe, évêque chrétien du Bas-Empire romain, dans un grand embarras. Mais, après un instant de réflexion, il tourna la difficulté de manière astucieuse, arguant que les années dont parlait Manéthon étaient des « années lunaires de trente jours : ce que nous appelons aujourd'hui un mois comptait pour une année aux yeux des Egyptiens... »[11]

Bien sûr, il n'en est rien : les Egyptiens, que l'on sache, n'ont jamais confondu les années et les mois, ou appelé les seconds du nom des premières. Grâce à ce tour de passe-passe, cependant, Eusèbe et d'autres sont parvenus à réduire l'immense période prédynastique de 25 000 ans évoquée par Manéthon à un peu plus de 2 000 ans, correspondant à peu près aux 2 242 années qui, selon la chronologie biblique orthodoxe, se seraient écoulées entre Adam et le Déluge[12].

Cinq cents ans plus tard, le moine Georges Syncellus utilise une autre méthode pour réfuter les implications dérangeantes de la chronologie de Manéthon. Pour ce commentateur, dont la démonstration

repose exclusivement sur l'invective, Manéthon, « le grand prêtre des temples maudits de l'Egypte », nous parle de dieux « qui auraient régné pendant 11 895 années », et qui, pourtant, selon lui, « n'ont jamais existé »[13].

D'autres nombres étranges et contradictoires apparaissent çà et là dans les fragments. A plusieurs reprises, notamment, Manéthon estime à *36 525 années* la durée totale de la civilisation égyptienne, de l'époque des dieux jusqu'à la fin de la Trentième (et dernière) Dynastie des « rois mortels »[14]. Ce nombre, bien sûr, fait immédiatement penser aux 365,25 *jours* de l'année sothiaque (l'intervalle entre deux levers héliaques consécutifs de Sirius, comme on l'a vu au chapitre précédent).

Que signifie tout cela ? Quelles que soient les réponses à ces énigmes, un aspect du message originel de Manéthon paraît parfaitement clair : en contradiction avec toutes nos conceptions relatives au cours de l'histoire, ce qu'il semble nous dire est que des êtres civilisés furent présents en Egypte pendant une très longue période avant l'avènement de la Première Dynastie vers 3100 av. J.-C.

Diodore de Sicile et Hérodote.

Manéthon n'est pas le seul à livrer ce message.

Au premier siècle avant notre ère, par exemple, l'historien grec Diodore de Sicile visita l'Egypte. Il s'agissait, selon son plus récent traducteur anglais, d'un « compilateur objectif, qui utilisait des sources fiables et les reproduisait fidèlement »[15]. D'une manière générale, en effet, Diodore se garde de passer les témoignages qu'il utilise au crible de ses préjugés et de ses idées préconçues. Son œuvre est pour nous particulièrement précieuse, dans la mesure où des prêtres égyptiens, qu'il avait interrogés sur le mystérieux passé de leur pays, figurent parmi ses informateurs. Voici ce qu'ils lui ont dit :

> « A l'origine, des dieux et des héros régnèrent sur l'Egypte pendant un peu moins de dix-huit mille années, le dernier des dieux à avoir régné étant Horus, le fils d'Isis... Des hommes mortels sont devenus les rois de leur pays, m'a-t-on dit, depuis un peu moins de cinq mille ans... »

Examinons ces nombres sans idées préconçues, objectivement, et voyons ce qu'ils signifient. Diodore écrivait au premier siècle av. J.-C. Si l'on remonte dans le temps jusqu'au moment où les « rois mortels » montent sur le trône d'Egypte, nous parvenons aux environs de l'an -5100. Si nous allons encore plus loin en arrière jusqu'au

commencement de l'ère des « dieux et des héros », nous arrivons à l'an -23100, au cœur de la dernière période glaciaire.

Bien avant Diodore, l'Egypte avait été visitée par un autre historien grec : le grand Hérodote, qui vivait au cinquième siècle av. J.-C. Lui aussi, semble-t-il, interrogea les prêtres et entendit parler de traditions relatives à la présence d'une civilisation évoluée dans la vallée du Nil à une date indéterminée de la haute antiquité. Hérodote résume cette légende relative à une longue période préhistorique de la civilisation égyptienne dans le Livre II de son *Histoire*. Dans ce même Livre, il nous transmet une information qu'il tient des prêtres d'Héliopolis :

> « Pendant ce temps, disent-ils, quatre fois le soleil se leva hors de sa place habituelle – deux fois, il se leva là où il se couche aujourd'hui, et deux fois, il se coucha là où il se lève aujourd'hui. »[16]

Que signifie cette phrase sybilline ?

Selon Schwaller de Lubicz, le message qu'Hérodote a transmis aux générations futures (probablement sans le vouloir) fait référence de manière voilée et déformée à la précession – plus exactement, au temps que met le soleil de l'équinoxe vernale à parcourir, sur le fond des constellations, un cycle et demi complet du Zodiaque[17].

Comme nous l'avons vu, le soleil équinoxial s'attarde pendant 2 160 années environ dans chacune des douze « maisons » du Zodiaque. Un cycle précessionnel complet dure par conséquent 26 000 ans, un cycle et demi, près de 39 000 ans (18 x 2160).

A l'époque d'Hérodote, le soleil, lors de l'équinoxe du printemps, se levait plein est en Taureau, tandis qu'au même moment, la constellation de la Balance se trouvait « en opposition » plein ouest, là où le soleil se coucherait douze heures plus tard. Il en allait de même 26 000 ans plus tôt. Et si nous remontons encore le temps de 13 000 ans (un demi-cycle précessionnel), nous obtiendrons la configuration inverse : le lever du soleil vernal survenait en Balance, avec Taureau en opposition.

En résumé : au cours des 39 000 ans qui ont précédé l'époque d'Hérodote, le soleil s'est effectivement levé « deux fois là où il se couchait » au cinquième siècle av. J.-C. (*i.e.*, en Balance, 13 000 ans, puis 39 000 ans plus tôt), et il « s'est couché deux fois là où il se levait » en -400 (*i.e.*, en Taureau, là aussi 13 000 et 39 000 ans plus tôt)[18]. Si l'interprétation de Schwaller est correcte – et il y a de bonnes raisons de supposer qu'elle l'est – alors les prêtres qui ont informé l'historien grec ont vraisemblablement eu accès à des données précises, relatives au mouvement précessionnel du soleil, remontant au moins à 39 000 ans avant leur propre époque.

Le Papyrus de Turin et la Pierre de Palerme

Le chiffre de 39 000 ans s'accorde de manière surprenante avec le témoignage du Papyrus de Turin (l'une des deux listes de rois de l'Egypte antique qui soient parvenues jusqu'à nous, et qui remonte très loin dans la préhistoire, au-delà de la Première Dynastie).

Conservé aujourd'hui au Musée de Turin, ce papyrus vieux de trois mille ans fut offert au siècle dernier au roi de Piémont-Sardaigne, mais, simplement emballé dans une caisse, il parvint en Italie en mille morceaux. Des spécialistes durent travailler pendant de nombreuses années pour le reconstituer, mais seulement la moitié de ce précieux document a pu être réassemblée[19].

Qu'aurions-nous appris sur le « Premier Temps » si le Papyrus de Turin était resté intact ?

Les fragments qui ont été sauvés disent à la fois peu et beaucoup. Sur une liste, par exemple, on peut lire les noms de dix « Neterou », chaque nom étant inscrit dans un cartouche (encadrement elliptique), pratiquement selon la manière qui sera adoptée plus tard pour les rois de l'époque dynastique. La durée du règne de chaque Neterou était également donnée, mais la plupart des nombres manquent sur le document endommagé[20].

Dans une autre colonne apparaît la liste des « rois mortels » qui régnèrent sur la Haute et la Basse-Egypte après les dieux, mais avant l'« unification » du royaume sous Ménès, le premier pharaon de la Première Dynastie, en 3100 av. J.-C. A partir des fragments sauvés, on a pu établir que neuf « dynasties » de ces pharaons prédynastiques se sont succédé avant Ménès, notamment les « Vénérables de Memphis », les « Vénérables du Nord », et les Chemsou Hor (les Compagnons d'Horus), derniers souverains de la période protohistorique. Les deux dernières lignes de la colonne, qui semblent correspondre à un total ou à un résumé, sont particulièrement troublantes. On y lit : « les Vénérables Compagnons d'Horus – 13 420 ans ; les Règnes avant les Compagnons d'Horus – 23 200 ans ; total : 36 620 ans »[21].

L'autre liste de rois qui traite des temps pré- ou protohistoriques est la Pierre de Palerme, qui ne remonte pas dans le temps aussi loin que le Papyrus de Turin. On y apprend les noms des cent vingt rois de la fin de la période prédynastique – les siècles qui précèdent immédiatement l'unification du pays en -3100[22]. Là encore, cependant, nous ne savons pas si d'*autres informations,* concernant peut-être des époques encore plus reculées, n'étaient pas inscrites également sur cette énigmatique pierre de basalte noir, dont seuls des fragments sont parvenus jusqu'à nous. Depuis 1887, le principal fragment est conservé au musée de Palerme, en Sicile. Un second morceau est exposé au Musée du Caire, en Egypte. Une troisième pièce, beaucoup plus petite, fait partie de la Collection Petrie, à

l'Université de Londres. Les archéologues estiment que ces fragments constituaient la partie centrale d'un panneau monolithique rectangulaire large de deux mètres dix et haut de soixante centimètres. Par ailleurs, comme Walter Emery l'a fait remarquer,

> « il est tout à fait possible – et même probable – que de nombreux autres fragments de ce précieux vestige existent encore quelque part, si seulement on savait où chercher. Il est tentant de penser qu'une liste des noms de tous les rois de la période archaïque a existé jadis, avec le nombre d'années de chaque règne et les principaux événements correspondants. Ces listes ayant été établies sous la Cinquième Dynastie, seulement sept cents ans environ après l'Unification, la marge d'erreur devait, selon toute probabilité, être très faible... »[23]

Walter Emery ressentait cruellement l'absence d'informations concernant la période archaïque (3200-2900 av. J.-C.)[24], dont il était un spécialiste, mais ce qu'il dit vaut aussi, très certainement, pour les temps antérieurs. On ne saura probablement jamais ce qu'une Pierre de Palerme intacte aurait pu nous apprendre sur le fabuleux Zep Tepi – l'âge d'or des dieux...

44

Les dieux du Premier Temps

SELON la théologie héliopolitaine, les neuf dieux originels qui auraient régné sur l'Egypte pendant le Premier Temps étaient Râ (Rê), Chou, Tefnout, Geb, Nout, Osiris, Isis, Nephtys et Set. La descendance de ces divinités devait comprendre des figures aussi fameuses qu'Horus et Anubis. Par ailleurs, d'autres lignées de dieux étaient vénérées, notamment à Memphis et Hermopolis, sièges d'importants et très anciens cultes voués à Ptah et Thoth. Ces divinités du Premier Temps étaient toutes dans un sens ou un autre des dieux créateurs, ayant donné forme au chaos par leur volonté divine. A partir de ce chaos, ils avaient façonné et peuplé la terre sacrée d'Egypte, où, pendant plusieurs millénaires, ils régnèrent parmi les hommes en tant que pharaons divins[1].

Qu'entendaient les Egyptiens par le « chaos » ?

Fait troublant, les prêtres héliopolitains qu'interrogea l'historien grec Diodore de Sicile au premier siècle av. J.-C. émirent l'hypothèse troublante que le « chaos » était une inondation – identifiée par Diodore au déluge planétaire de Deucalion, le nom grec de Noé

> « La plupart des choses vivantes furent détruites par l'inondation qui eut lieu à l'époque de Deucalion, mais il est probable que les habitants de la Haute-Egypte furent épargnés davantage que les autres (...). Ou si, comme certains le prétendent, la destruction des choses vivantes fut alors complète, et si la terre donna alors naissance à de nouvelles formes d'animaux, néanmoins, même si une telle supposition était

fondée, ce pays était tout désigné pour accueillir [une] nouvelle genèse. »

Pourquoi l'Egypte aurait-elle été ainsi prédestinée ? Pour les informateurs de Diodore, la raison devait en être recherchée dans sa situation géographique, dans l'exposition de ses régions méridionales à la chaleur du soleil, et dans les précipitations massives qui, selon les mythes, se seraient abattues sur le monde au lendemain du déluge planétaire : « Car lorsque l'humidité provoquée par les pluies abondantes se combina à l'intense chaleur qui prévaut en Egypte (...) l'air devint propice à l'épanouissement de la première génération des choses vivantes. »[2]

Curieusement, à la fin de la dernière période glaciaire, lorsque des millions de kilomètres carrés de glaces fondirent en Europe du Nord, lorsque, par suite de la montée du niveau des mers, les régions côtières, dans le monde entier, furent inondées, et lorsque l'énorme volume d'humidité supplémentaire accumulé dans l'atmosphère du fait de l'évaporation des champs de glace se déversa sur la terre en pluies diluviennes, l'Egypte jouit pendant plusieurs millénaires d'un climat exceptionnellement clément[3]. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les Egyptiens gardaient le souvenir d'un climat si « propice à la première génération des choses vivantes ».

Deux questions, du coup, méritent d'être posées : de qui Diodore tenait-il ses informations sur le passé de la Terre des Pharaons, et sa description apparemment exacte du climat qui prévalait en Egypte à la fin de la dernière ère glaciaire est-elle un souvenir du légendaire Premier Temps ?

Le souffle du serpent divin

Râ, aux yeux des Egyptiens, avait été le premier roi du Premier Temps. A en croire les mythes, tant qu'il était resté jeune et vigoureux, le dieu avait régné de manière pacifique. Le passage des ans, cependant, l'avait grandement éprouvé, et il est décrit à la fin de son règne sous les traits d'un vieil homme ridé et impotent, avec une bouche tremblante de laquelle la salive ne cessait de couler.

Chou succéda à Râ comme roi de la Terre, mais son règne fut troublé par des complots et des conflits. Bien qu'il eût défait ses ennemis, il était à la fin si faible que même ses plus fidèles partisans en profitèrent pour se révolter contre lui : « Las de régner, Chou abdiqua en faveur de son fils Geb et trouva refuge dans les cieux après une terrible tempête qui dura neuf jours... »

Geb, le troisième pharaon divin, succéda effectivement à Chou sur le trône. Son règne fut également troublé et certains des mythes

décrivant les principaux événements qui le marquèrent rappellent l'étrange idiome des Textes des Pyramides dans lequel des notions scientifiques et techniques complexes sont exprimées au moyen d'un vocabulaire archaïque totalement inapproprié. Par exemple, une légende particulièrement frappante parle de la « boîte en or » dans laquelle Râ aurait déposé un certain nombre d'objets – sa baguette, une mèche de ses cheveux, et son *uraeus* (le cobra femelle, fille du soleil Râ, qui protège le pharaon au front duquel il est figuré).

Talisman redoutable, cette boîte, avec son étrange contenu, resta enfermée dans une forteresse sur la frontière orientale de l'Egypte de nombreuses années après l'ascension au ciel de Râ. Quand il monta sur le trône, Geb ordonna qu'elle lui fût apportée et qu'elle fût descellée en sa présence. A l'instant même où la boîte fut ouverte, une langue de feu (« le souffle du serpent divin ») en jaillit, tuant sur le coup tous les compagnons de Geb et brûlant grièvement le dieu-roi lui-même[4].

Il est tentant de se demander si nous n'avons pas affaire ici à la description – fort imprécise – d'un engin fait par l'homme – un souvenir confus d'une terrifiante machine infernale conçue par des savants d'une civilisation oubliée. Cette boîte, remarquons au passage, présente de frappantes ressemblances avec l'énigmatique Arche d'Alliance des Hébreux (qui frappa également des innocents avec des éclairs, qui était elle aussi « entièrement recouverte d'or », et qui contenait non seulement les deux tables des Dix Commandements, mais aussi une « urne d'or contenant la manne et le rameau d'Aaron »).[5]

On ne s'attardera pas plus longtemps ici sur la signification de ces boîtes merveilleuses et effroyables (et des autres objets « technologiques » mentionnés dans les traditions). On se contentera de noter qu'une inquiétante atmosphère de sorcellerie, mêlée de technicité, semble entourer bon nombre des dieux de l'Ennéade héliopolitaine.

Isis, par exemple, qui est la femme et la sœur d'Osiris et la mère d'Horus, à tout d'une magicienne omnisciente. Selon le Papyrus de Chester Beatty, conservé au British Museum, c'était « une femme intelligente... plus intelligente que la plupart des dieux... Elle savait tout du ciel et de la terre. » Réputée pour ses dons en matière de sorcellerie et de magie, Isis, selon les Egyptiens de l'Antiquité, était « forte de langue », ce qui veut dire qu'elle exerçait ses pouvoirs par la simple parole : « elle savait parfaitement prononcer les mots, et rien ne l'arrêtait dans son discours ». En bref, elle aurait été capable, par le seul effet de sa voix, d'infléchir la réalité et de vaincre les lois de la physique[6].

Les mêmes pouvoirs, peut-être à un plus haut degré, étaient attribués au dieu de la Sagesse Thoth. Bien qu'il ne fît pas partie de l'Ennéade d'Héliopolis, Thoth est désigné par le Papyrus de Turin et

d'autres annales comme le sixième (ou parfois le septième) pharaon divin[7]. Souvent représenté sur les murs des tombes et des temples sous les traits d'un ibis, ou d'un homme à tête d'ibis, Thoth était tout particulièrement vénéré par les Egyptiens, qui voyaient en lui la force régulatrice coordonnant les mouvements de la mécanique céleste, le seigneur du temps, l'inventeur de l'alphabet et le maître de la magie. Il était notamment associé à l'astronomie, aux mathématiques, à la géodésie et à la géométrie, et était décrit comme « celui qui calcule dans le ciel, compte les étoiles et mesure la terre ».[8] Il était également considéré comme une divinité comprenant les mystères de « tout ce qui est caché sous la voûte céleste », et capable de transmettre sa sagesse à quelques élus. On disait qu'il avait consigné ses connaissances dans des livres secrets et qu'il avait caché ceux-ci dans différents endroits de la terre, en espérant qu'ils seraient recherchés par les générations futures, mais qu'ils ne seraient découverts que par « les plus valeureux » – qui mettraient alors leurs découvertes au service de l'humanité[9].

En résumé, ce qui ressort le plus clairement à propos de Thoth (l'Hermès des Grecs[10]), est qu'en plus de sa qualité de savant, son rôle était celui d'un bienfaiteur et d'un civilisateur. A cet égard, il ressemble étroitement à son prédécesseur Osiris, le grand dieu des Textes des Pyramides, le quatrième pharaon divin, le Souverain de la Terre du Sud, « qui a pris le nom de Sah [Orion] »[11].

Osiris et les Seigneurs de l'Eternité

Parfois mentionné dans les textes sous le nom de *Neb Tem* (« Maître Universel »), Osiris est décrit à la fois comme un homme et un surhomme, un être souffrant, mais exerçant en même temps un grand charisme. Par ailleurs – et on peut y voir l'expression de sa double identité – il règne à la fois dans le ciel (sous la forme de la constellation d'Orion) et sur la terre parmi les hommes. Comme celles de Viracocha dans les Andes et de Quetzalcoatl en Amérique centrale, ses voies sont subtiles et mystérieuses. Comme eux, il est de très grande taille et est toujours décrit portant une barbe, l'attribut de la divinité. Et comme eux aussi, bien que disposant de pouvoirs surnaturels, il évite d'employer la force chaque fois que cela est possible[12].

Nous avons vu plus haut que, dans la mythologie aztèque, le dieu-roi Quetzalcoatl quitta l'Amérique centrale par la mer, embarqué sur un radeau de serpents. Il est de ce fait difficile de ne pas éprouver une impression de « déjà vu » quand on lit dans le *Livre des Morts* égyptien que la demeure d'Osiris reposait également « sur l'eau » et que ses murs étaient faits de « serpents vivants ». Le moins qu'on puisse

dire est que la convergence entre ces deux symbolismes, reliant deux régions très éloignées l'une de l'autre, est frappante.

Mais il y a d'autres parallèles évidents.

L'histoire d'Osiris a été relatée en détail dans des chapitres précédents et nous n'avons pas besoin d'y revenir ici. Le lecteur n'a pas oublié que ce dieu – une fois de plus, comme Quetzalcoatl et Viracocha – avait laissé principalement le souvenir d'un bienfaiteur de l'humanité et d'un grand souverain civilisateur, ayant apporté les lumières aux hommes de la vallée du Nil[13]. Après avoir enseigné aux Egyptiens l'agriculture et le respect des lois (entre autres bienfaits), il confia la direction du royaume à Isis, quitta l'Egypte pendant de nombreuses années, et voyagea à travers le monde avec la seule intention, rapporte Diodore de Sicile,

> « de visiter toute la terre habitée et d'apprendre aux hommes à cultiver la vigne et à semer le blé et l'orge ; car il pensait que si, grâce à lui, les hommes abandonnaient leur sauvagerie et adoptaient une manière de vivre plus douce, il recevrait des honneurs immortels pour l'ampleur de ses bienfaits... »[14]

Osiris se rendit d'abord en Ethiopie, où il enseigna l'agriculture et l'élevage aux habitants primitifs du pays, qui vivaient encore de la chasse et de la cueillette. Il entreprit aussi un grand nombre de travaux de construction d'envergure : « Il construisit des canaux avec des écluses... Il consolida les rives du fleuve et prit des précautions pour empêcher le Nil de déborder de son lit... »[15] Il gagna ensuite l'Arabie et, de là, l'Inde, où il fonda de nombreuses villes. Il rejoignit enfin l'Europe – la Thrace – où il tua un roi barbare qui avait refusé d'adopter son système de gouvernement. Ce n'était pas dans son habitude : en général, Osiris procédait de manière plus douce pour parvenir à ses fins, préférant la prédication et la persuasion à la violence.

A nouveau, les parallèles avec Quetzalcoatl et Viracocha sont manifestes. Pendant une période d'obscurité et de chaos – coïncidant très probablement avec une inondation – un dieu, ou un homme barbu apparaît en Egypte (ou en Bolivie, ou au Mexique). Il est doué de toutes sortes de talents scientifiques, de ceux que l'on associerait volontiers à une civilisation hautement évoluée, qu'il met généreusement au service de l'humanité. Il est instinctivement doux, mais sait faire preuve d'une grande fermeté lorsque nécessaire. Il est animé d'une volonté de fer, et, après avoir établi sa capitale à Héliopolis (ou Tiahuanaco, ou Teotihuacan), il part avec un groupe de compagnons triés sur le volet rétablir l'ordre dans un monde en proie à l'anarchie.

En laissant de côté pour l'instant la question de savoir si nous

avons affaire ici à des dieux ou à des humains, aux fruits de l'imagination des hommes primitifs ou à des êtres de chair et de sang, nous ferons une seule constatation : les mythes parlent *toujours* d'un *groupe* de civilisateurs. Viracocha est escorté par ses « compagnons », tout comme Viracocha et Quetzalcoatl. Parfois ces groupes sont déchirés par de violentes dissensions, et, probablement, par des luttes de pouvoir : les batailles entre Seth et Horus, et entre Tezcatlipoca et Quetzalcoatl en sont des exemples manifestes. Par ailleurs, que ces événements mythiques aient pour cadre l'Amérique centrale, les Andes, ou l'Egypte, le dénouement est presque toujours le même : le civilisateur, victime d'un complot, est chassé du pays, ou tué.

Les mythes disent que Quetzalcoatl et Viracocha ne sont jamais revenus (leur retour, on l'a vu, était encore attendu à l'époque de la conquête espagnole). Osiris, par contre, a bel et bien réapparu. Bien qu'il ait été assassiné par Seth peu après avoir accompli sa mission civilisatrice, il accède à l'immortalité après sa résurrection sous la forme de la constellation d'Orion, en tant que dieu des Morts tout-puissant. Par la suite, jugeant les âmes et fournissant l'immortel exemple d'une souveraineté responsable et bienveillante, il sera la figure dominante de la religion – et de la culture – de l'ancienne Egypte pendant toute la durée de son histoire connue.

Les fils d'Osiris

Qui peut dire ce que les civilisations des Andes et du Mexique seraient devenues si elles avaient bénéficié d'une telle continuité symbolique ? A cet égard, l'Egypte représente un cas unique. De fait, bien qu'ils fassent état d'une période de troubles – et de la tentative d'usurpation de Seth et de ses soixante-douze conspirateurs « précessionnels » –, les Textes des Pyramides et d'autres sources archaïques nous disent que les transitions entre les règnes d'Horus, de Seth et des pharaons divins ultérieurs se sont effectuées relativement en douceur, sans rencontrer opposition.

Cette stabilité fut cultivée, à travers les millénaires, par les rois mortels de l'Egypte. Du début jusqu'à la fin, ils se considérèrent eux-mêmes comme les descendants en ligne directe et les représentants vivants d'Horus, fils d'Osiris. A chaque nouvelle génération, le pharaon défunt était censé renaître dans le ciel sous l'aspect d'un « Osiris », son successeur sur le trône étant un nouvel « Horus »[16].

Ce schéma à la fois simple et sophistiqué était déjà entièrement développé et en place au début de la Première Dynastie – vers 3100 av. J.-C.[17] Les spécialistes le reconnaissent ; la plupart d'entre eux reconnaissent également que l'on a affaire ici à une religion

hautement évoluée[18]. Bizarrement, rares sont les archéologues ou les égyptologues à s'être demandé où et quand elle a pris forme.

N'est-ce pas défier la logique que de supposer qu'un système de croyances aussi abouti que le culte d'Osiris, avec ses prolongements politiques, ait surgi du néant en -3100, ou, du moins, qu'il se soit constitué, dans toute sa complexité, en seulement deux ou trois cents ans, comme le proposent certains égyptologues[19] ? La période de formation de ce culte doit certainement avoir été beaucoup plus longue – non pas plusieurs centaines, mais plusieurs *milliers* d'années. De plus, on l'a vu, toutes les annales dans lesquelles les Egyptiens de l'Antiquité parlent directement de leur passé affirment que leur civilisation leur a été léguée par des « dieux », qui « furent les premiers à régner en Egypte »[20].

Ces annales sont parfois contradictoires : certaines attribuent à la civilisation égyptienne une beaucoup plus grande ancienneté que d'autres. Toutes, cependant, attirent clairement notre attention sur une époque reculée, très reculée – entre 8 000 et 40 000 ans avant l'avènement de la Première Dynastie.

Les archéologues font valoir qu'aucun vestige ou objet suggérant qu'une civilisation avancée ait pu exister à une telle époque n'a jamais été retrouvé en Egypte, mais ce n'est pas entièrement vrai. Comme on l'a vu, certains objets ouvragés, voire certaines structures n'ont pas pu être datés de manière concluante par les moyens scientifiques actuels.

La cité antique d'Abydos recèle l'un de ces énigmatiques vestiges issus, semble-t-il, du passé le plus lointain...

45

L'œuvre des hommes et des dieux

De tous les temples en ruine de l'Egypte antique, il en est un qui se distingue, non seulement par son remarquable état de conservation (son toit, notamment, – le fait est assez rare pour mériter d'être souligné – est intact), mais surtout par la qualité des bas-reliefs qui décorent ses murs. Situé à Abydos, à une douzaine de kilomètres à l'ouest du cours actuel du Nil, ce temple aurait été bâti par Séti Ier, un monarque de l'illustre Neuvième Dynastie, qui aurait régné de 1306 à 1290 av. J.-C.

Séti est surtout connu pour être le père d'un souverain illustre : Ramsès II (1290-1224 av. J.-C.), le pharaon de l'Exode biblique*. Il s'agit cependant d'un personnage historique de premier plan, qui mena de grandes campagnes militaires hors des frontières de l'Egypte, bâtit plusieurs édifices remarquables, et restaura de nombreux autres monuments plus anciens[2]. Son temple à Abydos, qui portait le nom évocateur de « Maison des Millions d'Années », était consacré à Osiris, le « Seigneur de l'Eternité », dont il était dit dans les Textes des Pyramides :

> « Tu es parti, mais tu reviendras, tu as dormi, mais tu te réveilleras, tu es mort, mais tu vivras. Rends-toi au fleuve, et remonte son cours... Voyage jusqu'à Abydos sous la forme d'un esprit, cette forme qui t'est propre, conformément au vœu des Dieux. »[3]

* Voir chez le même éditeur *Ramsès II, la véritable histoire*, par Christiane Desroches Noblecourt, 1996.

La couronne d'Atef

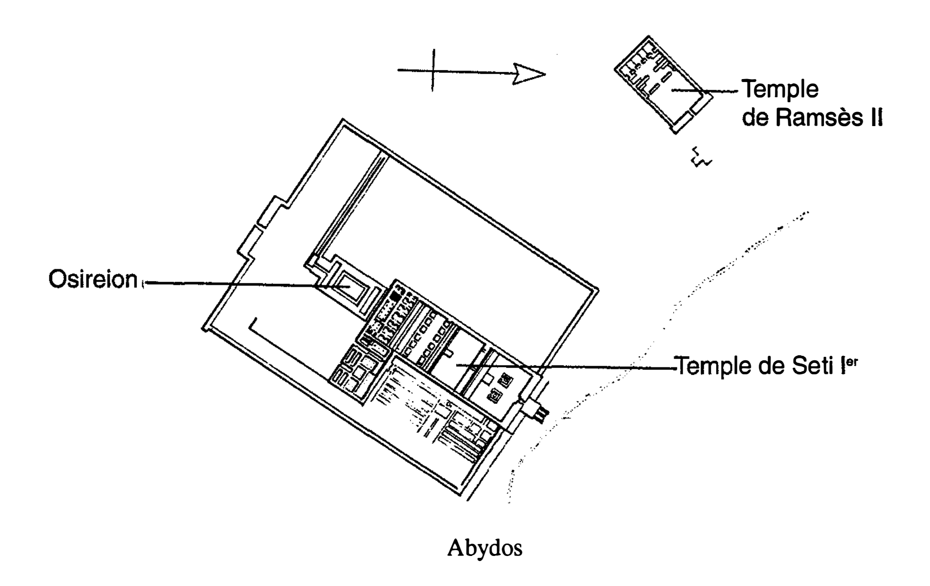
Il était huit heures du matin, une heure où l'air est encore frais sous ces latitudes, lorsque je pénétrai dans le temple de Séti plongé dans le silence et l'obscurité. Hormis la faible lumière dispensée par les veilleuses encastrées dans le sol, le seul éclairage est celui que les architectes du pharaon avaient originellement prévu : quelques « puits » de lumière solaire pénétrant par des fentes pratiquées dans la maçonnerie extérieure, tels des faisceaux de lumière divine. Planant parmi les atomes de poussière qui dansent dans ces faisceaux, errant entre les grandes colonnes soutenant le toit de la Salle Hypostyle, l'« esprit » d'Osiris semble toujours présent. En fait, il ne s'agit pas que d'une impression, dans la mesure où Osiris reste physiquement présent dans l'étonnante succession de bas-reliefs ornant les murs de la salle – des bas-reliefs représentant le roi-civilisateur dans son rôle de dieu des Morts, intronisé et servi par Isis, sa belle et mystérieuse sœur.

Dans ces scènes, Osiris porte toutes sortes de couronnes aux formes les plus diverses. De telles couronnes constituent un élément essentiel du costume des pharaons de l'Egypte antique, du moins à en juger par les bas-reliefs qui en ont laissé une représentation. Bizarrement, cependant, les archéologues, en plus de cent cinquante ans de fouilles, n'ont jamais retrouvé un seul spécimen de couronne royale, pas même un fragment, sans parler de la coiffe cérémonielle convolutée associée aux dieux du Premier Temps[4].

La couronne d'Atef est à cet égard particulièrement intéressante. Comprenant l'*uraeus*, le symbole du serpent royal (lequel, au Mexique, est un serpent à sonnette, alors qu'il s'agit en Egypte d'un cobra prêt à bondir), la partie centrale de cette étrange coiffe n'est autre qu'un *hedjet*, le casque blanc en forme de quille des guerriers de Haute-Egypte (connu seulement, là encore, grâce aux bas-reliefs). Deux feuilles de métal sont fixées de part et d'autre du *hedjet*, lequel est également doté de deux ailettes frontales, dans lesquelles les spécialistes ont cru voir « des cornes de bélier »[5].

Sur plusieurs bas-reliefs du temple de Séti, Osiris est représenté avec la couronne d'Atef, qui semble mesurer plus de cinquante centimètres. D'après le *Livre des Morts*, elle lui aurait été donnée par Râ : « Mais dès le premier jour où il la porta, Osiris fut pris de violents maux de tête, et lorsque Râ revint le soir, Osiris se plaignit que sa tête était irritée et avait enflé à cause de la chaleur dégagée par la couronne. Râ entreprit alors de laisser s'écouler le pus et le sang. »[6]

Tout cela est dit de façon fort prosaïque, mais – lorsqu'on y réfléchit – quelle sorte de couronne était-ce donc pour dégager de la chaleur et provoquer hémorragies et plaies purulentes ?



Abydos

Dix-sept siècles de rois

A mesure que je pénétrai plus avant dans le temple, l'obscurité se faisait plus épaisse. J'atteignis finalement la Galerie des Rois. Elle part du côté est de la Salle Hypostyle, à environ soixante mètres de l'entrée du temple.

Traverser cette galerie équivaut à faire un voyage à travers le temps. Sur le mur situé à ma gauche, on pouvait lire une liste de deux cents dieux de l'Egypte antique, ainsi que les noms de leurs principaux sanctuaires. Sur ma droite, couvrant peut-être une surface de quatre mètres sur deux, étaient énumérés les noms des soixante-seize pharaons qui avaient précédé Séti Ier sur le trône d'Egypte. Chaque nom était écrit en hiéroglyphes à l'intérieur d'un cartouche ovale.

Connu sous le nom de « Liste des Rois d'Abydos », ce panneau aux couleurs d'or fondu se lit de gauche à droite et est divisé en cinq colonnes verticales et trois rangées horizontales. Cette liste couvre une vaste période de près de 1 700 ans, commençant vers 3000 av. J.-C. avec le règne de Ménès, premier roi de la Première Dynastie, pour finir avec le propre règne de Séti Ier, vers -1300. A l'extrême gauche se tiennent deux personnages sculptés de manière exquise en haut relief : Séti et son jeune fils, le futur Ramsès II.

L'Hypogée

Appartenant à la même catégorie de documents historiques que le Papyrus de Turin ou la Pierre de Palerme, cette liste témoigne avec éloquence de la continuité dynastique qui prévalait en Egypte. Cette

continuité tirerait en fait ses racines, selon ces documents, du « Premier Temps » – une époque mythique qui renvoie à un passé reculé, très reculé, et pendant laquelle les dieux régnaient sur l'Egypte. Le principal de ces dieux était Osiris, ce qui explique que la Galerie des Rois donne accès à un second couloir menant vers l'arrière du temple, où est situé un édifice remarquable – un monument associé au nom d'Osiris depuis le début de l'écriture en Egypte[7] et décrit par le géographe grec Strabon (qui visita Abydos au premier siècle avant notre ère) comme « une remarquable structure en pierre... [contenant] une source à une grande profondeur sous terre, à laquelle on accède par des galeries voûtées faites de monolithes d'une taille et d'une exécution extraordinaires. Un canal conduit à cet endroit depuis le grand fleuve... »[8]

Quelques centaines d'années après la visite de Strabon, après que la religion de l'Egypte antique eut été supplantée par le nouveau culte chrétien, le limon du fleuve et les sables du désert commencèrent à envahir l'Osireion, qu'ils remplirent mètre par mètre, siècle après siècle, jusqu'à ce que ses monolithes verticaux et ses énormes linteaux soient totalement engloutis. Il resta ainsi, oublié des hommes, jusqu'au début du vingtième siècle, lorsque les archéologues Flinders Petrie et Margaret Murray commencèrent leurs fouilles. En 1903, ils mirent au jour en plein désert, à environ soixante mètres au sud-ouest du temple de Séti, les vestiges d'une grande salle et d'une galerie construites dans le style architectural caractéristique de la Dix-Neuvième Dynastie. Cependant, ils découvrirent également, entre ces vestiges et l'arrière du temple, des indices irréfutables de la présence d'un « grand édifice souterrain » caché. « Cet hypogée, écrit Margaret Murray, correspondrait, selon le Professeur Petrie, à la structure mentionnée par Strabon et nommée habituellement "le Puits de Strabon"[9]». Petrie et Murray avaient deviné juste. A court de moyens financiers, cependant, les deux archéologues ne purent vérifier leur hypothèse, et ce n'est que dix ans plus tard que les fouilles reprirent sur le site. Alors, sous la direction du Professeur Naville, de l'*Egypt Exploration Fund*, une chambre rectangulaire fut dégagée, à l'extrémité nord-est de laquelle apparut une gigantesque porte monumentale faite de blocs de granit et de calcaire cyclopéens.

Au cours de la campagne de fouilles suivante (1913-1914), Naville et son équipe revinrent avec six cents ouvriers recrutés sur place et exhumèrent la totalité de l'énorme édifice souterrain :

> « Nous avons découvert, écrit Naville, une gigantesque structure longue de trente mètres et large de vingt, faite avec les plus énormes pierres que l'on puisse trouver en Egypte. Les quatre murs formant le périmètre de l'édifice s'ouvrent

sur des cellules, dix-sept au total, ayant la hauteur d'un homme et dépourvues de toute ornementation. Le bâtiment lui-même est divisé en trois travées, séparées par deux colonnades faites d'énormes monolithes de granit supportant des architraves de taille égale, la travée centrale étant plus large que les deux travées latérales. »

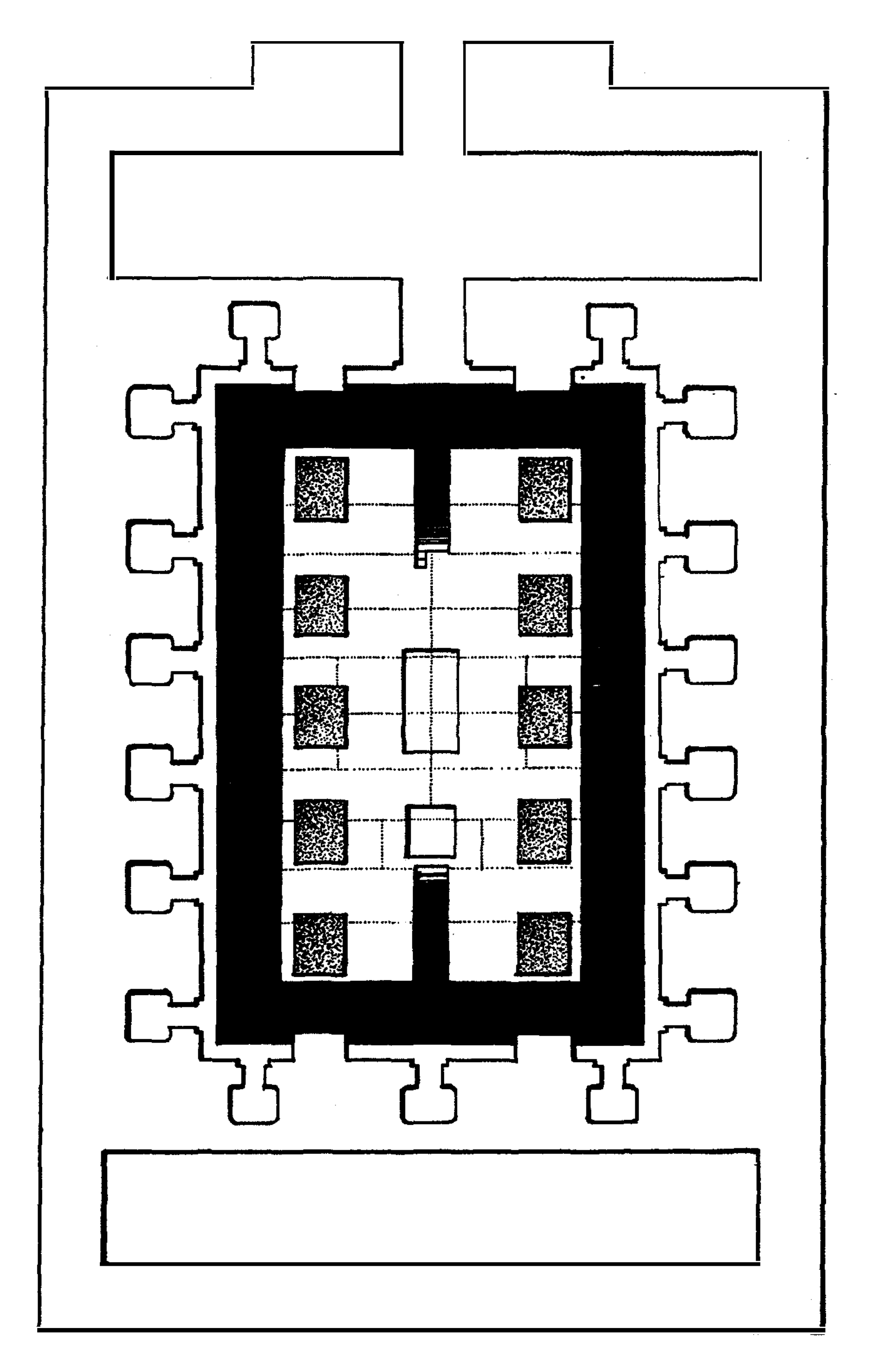
Naville fait part de l'étonnement qu'il éprouva en mesurant la longueur d'un des blocs bordant la travée nord : sept mètres cinquante. Autre constatation surprenante : les cellules aménagées dans les murs latéraux n'étaient pas dallées. Les fouilles devaient en fait révéler qu'elles étaient remplies de terre et de sable de plus en plus humide à mesure que l'on creusait plus profondément :

> « Les cellules sont reliées entre elles par un étroit canal large d'environ quatre-vingts centimètres (...). En creusant jusqu'à une profondeur de quatre mètres, on a atteint une véritable nappe d'eau. Même sous la grande porte monumentale, le dallage fait défaut, et tout laisse penser qu'on pouvait jadis franchir cette porte et atteindre les cellules en barque. »[10]

Le plus ancien édifice de pierre d'Egypte

De l'eau, de l'eau partout – tel semble être le thème de l'Osireion, situé au fond de l'immense cratère que Naville et ses hommes ont mis au jour en 1914, à environ quinze mètres sous le niveau du sol du temple de Séti Ier, presque au ras de la nappe phréatique. Après avoir emprunté l'escalier moderne qui permet d'y descendre, je franchis le portail décrit par Strabon et Naville, et m'engageai sur l'étroite passerelle en bois qui conduit jusqu'à un énorme socle ou plate-forme rectangulaire de grès.

Mesurant vingt-cinq mètres sur douze, cette plate-forme est faite d'énormes mégalithes et est entièrement entourée d'eau. Deux bassins, l'un rectangulaire et l'autre carré, ont été creusés dans la plate-forme dans l'alignement de son axe longitudinal, et, à chaque extrémité, deux escaliers permettent de descendre jusqu'à une profondeur d'environ trois mètres cinquante sous l'eau. La plate-forme soutient également les deux colonnades massives mentionnées par Naville dans son rapport, chacune d'elles consistant en cinq monolithes de granit rose de deux mètres cinquante de côté, hauts de trois mètres cinquante et pesant environ cent tonnes. Ces colonnes cyclopéennes supportent elles-mêmes des linteaux de granit, et différents indices laissent penser que l'ensemble de l'édifice était jadis recouvert d'une toiture faite d'une série de dalles monolithiques encore plus massives[11].



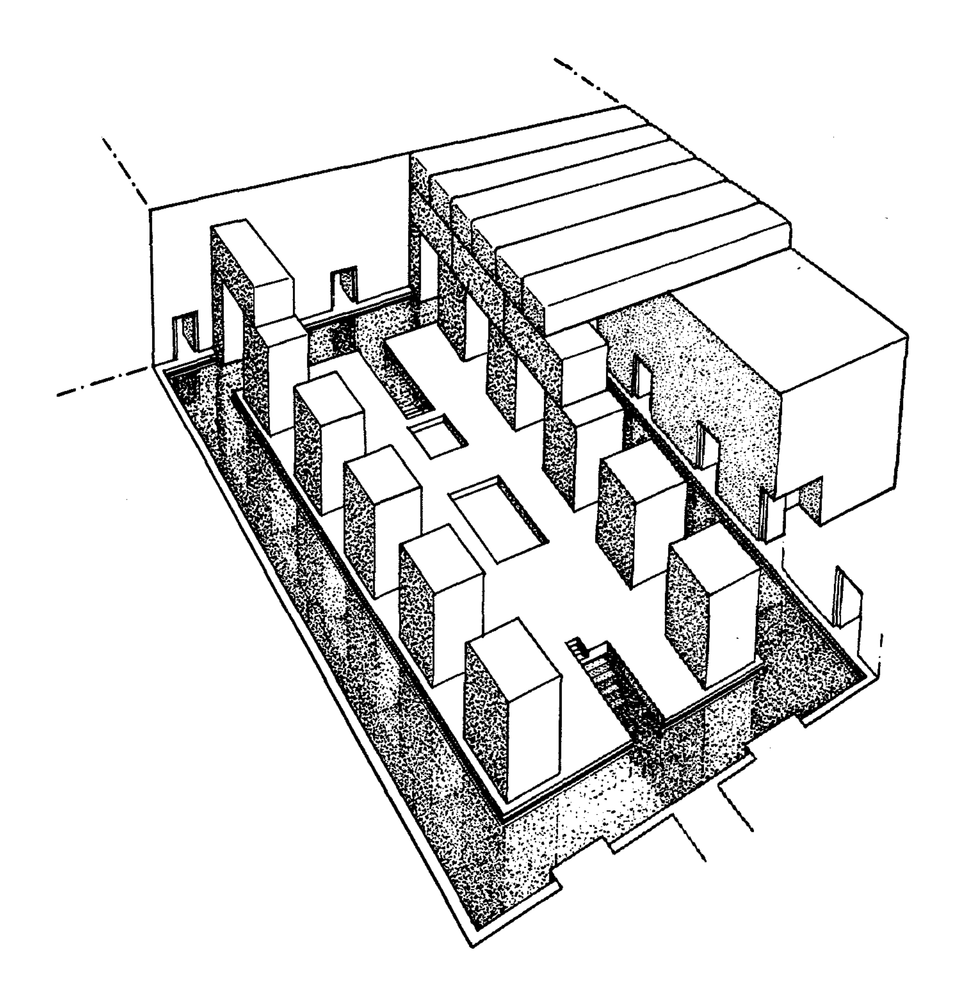
Plan de l'Osireion.

Pour bien comprendre la configuration de l'Osireion, le lecteur trouvera ci-contre une vue « aérienne » imaginaire de l'édifice. Le bassin, comme on peut le voir, est entouré d'un immense mur d'enceinte rectangulaire, *épais de plus de six mètres*, fait d'énormes blocs de grès rouge formant, là encore, une sorte de puzzle en trois dimensions. Les dix-sept cellules mentionnées dans le rapport de Naville ont été creusées dans l'épaisseur de ce mur. Six sont situées à l'ouest, six à l'est, deux au sud et trois au nord. La cellule centrale du côté nord s'ouvre sur une longue pièce transversale, avec un plafond encore intact, entièrement en grès. Une pièce similaire, également en grès, mais sans toit, se trouve immédiatement au sud de la grande porte. Enfin, l'ensemble de la structure est entouré d'une enceinte en calcaire, formant un quatrième rectangle extérieur.

Une autre particularité – tout à fait inhabituelle en Egypte – de l'Osireion est qu'il *n'est pas aligné* sur les points cardinaux, même approximativement. Comme l'Allée des Morts à Teotihuacan, au Mexique, il est orienté selon une direction nord-est-sud-ouest. Dans la mesure où les architectes de l'Egypte antique savaient parfaitement obtenir des alignements précis, il me semble hautement improbable que cette orientation oblique soit accidentelle. De plus, bien que plus haut de quinze mètres, le temple de Séti est orienté exactement selon la même direction – et, là encore, certainement pas par hasard. La question est donc la suivante : des deux édifices, quel est le plus ancien ? L'orientation de l'Osireion a-t-elle été prédéterminée par celle du temple, ou vice-versa ? Ce sujet a fait jadis l'objet de longues et violentes controverses, aujourd'hui oubliées, qui ne sont pas sans rappeler celles concernant le Sphinx et le « temple de la Vallée » de Gizeh. D'éminents archéologues ont soutenu, au début, que l'Osireion était un édifice d'une antiquité incommensurable, une opinion exprimée par le professeur Naville dans le *Times* le 17 mars 1914 :

> « Ce monument soulève plusieurs questions importantes. Pour ce qui est de sa date, sa grande ressemblance avec le temple du Sphinx [nom donné alors au temple de la Vallée] laisse penser qu'ils appartiennent tous deux à la même époque, lorsque les constructions étaient réalisées avec d'énormes pierres sans aucune ornementation. C'est là une des particularités de la toute première architecture égyptienne. J'irai même jusqu'à dire qu'il s'agit du plus ancien édifice de pierre d'Egypte. »

Très impressionné par la « grandeur et la sévérité » de la salle centrale du monument, avec ses extraordinaires monolithes de granit, et par « ces hommes de l'Antiquité qui étaient capables de faire venir de



Reconstitution de l'Osireion.

très loin et de manipuler des blocs aussi gigantesques », Naville émit une hypothèse concernant la fonction originelle de l'Osireion : « Cette énorme construction était manifestement un grand réservoir où l'eau était stockée lors des crues du Nil. (...) Il est curieux que la structure qui, à nos yeux, marque l'aube de l'architecture ne soit ni un temple ni une tombe, mais un gigantesque bassin, un ouvrage hydraulique... »[12]

C'était effectivement curieux. Naville appela de ses vœux de plus amples investigations, et envisagea de les mener lui-même la saison suivante. Hélas ! la Première Guerre mondiale éclata, et aucune campagne archéologique ne put être organisée en Egypte pendant plusieurs années. Ce n'est qu'en 1925 que l'*Egypt Exploration Fund* parvint à mettre sur pied une nouvelle mission, qui ne fut pas dirigée par Naville, mais par un jeune égyptologue nommé Henry Frankfort.

Les trouvailles d'Henry Frankfort

Frankfort, qui devait par la suite jouir d'un grand prestige et exercer une grande influence en occupant la chaire d'Antiquité préclassique à l'Université de Londres, consacra plusieurs saisons de fouilles consécutives à dégager à nouveau et à réaliser un relevé méticuleux de l'Osireion entre 1925 et 1930. Au cours de ses travaux, il fit des découvertes qui lui permirent, dit-il, de « déterminer la date de l'édifice » :

1. Une queue d'aronde en granit surplombant l'entrée principale de la salle centrale (côté sud), sur laquelle était gravé un cartouche de Séti Ier.
2. Une queue d'aronde similaire dans le mur est de la salle centrale.
3. Des inscriptions et des bas-reliefs décrivant des phénomènes astronomiques gravés par Séti Ier sur le plafond des chambres transversales nord et sud.
4. Un *ostrakon* (tesson de poterie), découvert dans le passage d'entrée et portant l'inscription « Séti est le serviteur d'Osiris »[13].

Le lecteur se rappelle l'argumentation spécieuse avancée par les spécialistes pour justifier leur revirement complet à propos de l'ancienneté du Sphinx et du temple de la Vallée (dû à la découverte de quelques statues et d'un cartouche laissant penser que le nom de Khephren était associé d'une manière ou d'une autre aux deux monuments). Les trouvailles de Frankfort à Abydos provoquèrent une volte-face similaire au sujet de l'âge de l'Osireion. En 1914, il s'agissait du « plus ancien édifice de pierre d'Egypte ». Dix-neuf ans plus

tard, il était soudainement rajeuni de plusieurs millénaires, et daté du règne de Séti Ier (*circa* 1300 av. J.-C.), dont on pensait avoir découvert le cénotaphe[14].

En moins de deux décennies, l'attribution de l'Osireion à Séti Ier devint pour l'ensemble des égyptologues parole d'évangile – un fait irréfutable, vérifiable par l'expérience ou l'observation.

Le seul fait certain était que des inscriptions et des décorations laissées par Séti apparaissaient sur les murs d'une structure par ailleurs totalement anonyme. L'hypothèse de Frankfort, selon laquelle la structure aurait été construite par Séti, est certes plausible. Mais il est également possible que les rares inscriptions, cartouches et décorations découverts par l'archéologue aient été placés dans l'Osireion lors de travaux de rénovation et de réparation entrepris à l'époque de Séti (ce qui sous-entend que la structure était alors déjà ancienne, comme le suggéraient Naville et d'autres).

Quels sont les arguments respectifs de ces deux hypothèses contradictoires qui identifient l'Osireion (a) au plus ancien monument d'Egypte, ou (b), à une structure relativement tardive du Nouvel Empire ?

L'hypothèse (b), selon laquelle il s'agirait du cénotaphe de Séti Ier, est universellement acceptée par les égyptologues. A l'examen, cependant, on constate qu'elle ne repose que sur de maigres indices – quelques cartouches et inscriptions qui ne prouvent rien. En fait, certains de ces indices semblent même contredire la thèse de Frankfort. La légende « Séti est le serviteur d'Osiris » figurant sur l'*ostrakon* semble louer moins les travaux d'un bâtisseur originel que ceux d'un restaurateur qui aurait rénové, voire complété une ancienne structure associée au dieu du Premier Temps, Osiris. Un autre petit détail gênant n'a pas été pris suffisamment en considération. Les deux chambres « transversales » nord et sud, qui renferment les décorations et les inscriptions attribuées à Séti Ier, se trouvent en effet *à l'extérieur* de l'enceinte cyclopéenne qui délimite si nettement le « cœur » mégalithique, dépourvu de toute ornementation, de l'édifice. Ce point de détail (que Frankfort, pour sa part, préféra ignorer) avait déjà conduit Naville à penser que les deux chambres en question « n'étaient pas contemporaines du reste de l'édifice », mais qu'elles avaient été ajoutées beaucoup plus tard pendant le règne de Séti Ier, « probablement lorsque [ce souverain] avait construit son propre temple »[15].

En bref, tout ce qui touche à la proposition (b) est fondé d'une manière ou d'une autre sur l'interprétation – sujette à caution – que donne Frankfort de différents vestiges appartenant peut-être à une période postérieure.

L'hypothèse (a), selon laquelle la partie centrale de l'Osireion aurait été construite plusieurs millénaires avant l'époque de Séti,

repose sur une étude de l'architecture de l'édifice. Comme Naville l'a observé, la similitude de l'Osireion avec le temple de la Vallée à Gizeh « indique que ces deux monuments peuvent être datés de la même époque, lorsque les bâtisseurs utilisaient d'énormes pierres ». De même, jusqu'à la fin de sa vie, Margaret Murray resta convaincue que l'Osireion n'était pas un cénotaphe (et encore moins le cénotaphe de Séti) :

> « Conçu pour la célébration des mystères d'Osiris, écrit-elle, [cet édifice] est à ce jour un cas unique parmi tous les monuments d'Egypte qui ont survécu au passage du temps. Il date manifestement d'une période reculée, car les blocs avec lesquels il est construit sont du style de l'Ancien Empire ; la simplicité de l'édifice principal plaide dans le même sens. L'ornementation a été ajoutée par Séti Ier, qui, de cette manière, a tenté de s'attribuer la paternité de l'édifice, mais dans la mesure où il est très fréquent de voir un pharaon s'approprier l'œuvre de ses prédécesseurs en y apposant son nom, ce subterfuge ne trompera personne. C'est le style architectural, le caractère de la maçonnerie, le travail de la pierre, et non le nom d'un roi, qui, en Egypte, permettent de dater un édifice. »[16]

Frankfort aurait dû davantage tenir compte de cet avertissement, car il reconnaît lui-même que, de manière troublante, « aucun édifice similaire n'a été daté de la Dix-Neuvième Dynastie ».[17]

Et s'il s'agissait seulement de la Dix-Neuvième Dynastie... Hormis le temple de la Vallée et d'autres édifices cyclopéens du plateau de Gizeh, il n'existe aucun autre édifice égyptien ressemblant de près ou de loin à l'Osireion. Ces quelques structures mégalithiques, censées avoir été construites sous l'Ancien Empire, semblent en fait appartenir à une catégorie à part. Et dans le cas du Sphinx et du temple de la Vallée, comme dans celui de l'Osireion, les rares indices relatifs à tel ou tel pharaon semblent commémorer davantage l'œuvre de *restaurateurs,* cherchant à associer leur nom à d'antiques et vénérables monuments, que celle de leurs véritables bâtisseurs – quelles que soient l'identité de ces derniers et l'époque à laquelle ils ont vécu.

Des vaisseaux de pierre dans le désert

Avant de quitter Abydos, je souhaitais examiner un dernier édifice éminemment énigmatique. Il se dresse dans le désert, à un kilomètre au nord-ouest de l'Osireion, au milieu de sables parsemés de vestiges d'anciens tumuli.

Les dieux-chacals Anubis et Upuaut avaient jadis régné en maîtres sur ce vaste cimetière, qui a été daté du début de la période dynastique, voire, pour certaines tombes, des temps prédynastiques. Ces « ouvreurs de voie » et gardiens des esprits des morts jouaient un rôle central dans les mystères d'Osiris qui étaient célébrés chaque année à Abydos – et ce, semble-t-il, tout au long de l'histoire de l'Egypte antique.

Un peu plus loin, au-delà de ce champ de sépultures, j'atteignis, en plein désert, le lieu d'une des plus formidables découvertes archéologiques de ces dernières années – un autre cimetière, mais cette fois de bateaux :

> « Le *Guardian*, Londres, 21 décembre 1991 : Une flotte de vaisseaux royaux vieux de cinq mille ans ont été découverts, enfouis dans les sables, à douze kilomètres du Nil. Des archéologues américains et égyptiens ont mis au jour à Abydos au mois de septembre douze grands bateaux en bois longs de quinze à vingt mètres... Il s'agirait selon les experts des plus anciennes embarcations jamais découvertes en Egypte (et dans le reste du monde)... Ces navires étaient probablement des barques funéraires royales servant à transporter les âmes des pharaons. " Nous ne nous attendions absolument pas à trouver une telle flotte, surtout si loin du Nil, " nous a confié David O'Connor, le chef de l'expédition et directeur du département d'égyptologie de l'Université de Pennsylvanie... »

Les navires étaient enterrés à l'intérieur d'une gigantesque enceinte en briques de boue séchée – seul vestige du temple funéraire d'un pharaon de la Deuxième Dynastie nommé Khasekhemwy, qui avait régné au vingt-septième siècle avant J.-C.[18] O'Connor, cependant, eut d'emblée la certitude qu'ils étaient associés non pas à Khasekhemwy, mais plutôt à l'édifice funéraire voisin (largement en ruine) construit pour le pharaon Djer de la Première Dynastie : « Ce cimetière de navires n'est probablement pas plus ancien et peut fort bien avoir été construit pour Djer, mais cela reste à prouver. »[19]

Une rafale de vent balaya soudain le désert, soulevant des nuages de sable. Je trouvai refuge quelques instants à l'abri des murs de l'enceinte de Khasekhemwy, près de l'endroit où les archéologues de l'Université de Pennsylvanie avaient, pour de légitimes raisons de sécurité, réenterré les douze mystérieux navires sur lesquels ils étaient tombés par hasard en 1991. Ils avaient espéré revenir en Egypte en 1992 pour poursuivre leurs recherches, mais à la suite de divers contretemps, les fouilles n'avaient pas encore repris lors de mon passage en 1993.

O'Connor, cependant, me fit parvenir le rapport officiel de sa saison 1991. On y apprenait notamment que les tombes de briques en forme de vaisseaux, dans lesquelles les navires étaient enterrés, devaient se dresser largement au-dessus du niveau du désert environnant au début de l'époque dynastique, produisant vraisemblablement un effet extraordinaire au lendemain de leur construction :

> « Chaque tombe était recouverte à l'origine d'un épais revêtement de plâtre et de chaux, de telle sorte qu'on devait avoir l'impression de voir au loin douze (voire davantage) énormes vaisseaux amarrés dans le désert, brillant sous le soleil égyptien. L'idée qu'ils étaient amarrés était prise très au sérieux, comme en témoignent les petits blocs de pierre qui ont été retrouvés non loin de la " proue " ou de la " poupe " de plusieurs tombes de bateaux. Ces blocs ont été placés là de manière délibérée (...). On peut voir en eux des " ancres " servant à " amarrer " ces vaisseaux. »[20]

Comme les navires hauturiers découverts au pied de la Grande Pyramide de Gizeh (chapitre 33), ces bateaux étaient manifestement conçus pour affronter les pires tempêtes de haute mer. Selon Cheryl Haldane, une spécialiste américaine des navires de l'Antiquité, ils témoignent d'« un stade de développement technologique très avancé, combiné à un grand souci esthétique. »[21] Comme c'est aussi le cas du navire de la Pyramide, la flotte d'Abydos (antérieure d'au moins cinq cents ans) semble indiquer qu'un peuple bénéficiant d'une longue expérience de la navigation hauturière était présent en Egypte dès le début de son histoire trimillénaire. On ajoutera que les plus anciennes peintures murales retrouvées dans la vallée du Nil – qui semblent dater de -4500, soit mille cinq cents ans avant la mise en terre de la flotte d'Abydos – figurent de longs vaisseaux à haute proue identiques, voguant en pleine mer.

Et si un peuple d'anciens navigateurs expérimentés s'était mêlé aux habitants originels de la vallée du Nil à une date indéterminée avant le début « officiel » de l'histoire il y a cinq mille ans ? On aurait là l'explication de l'étrange manie qu'avaient les Egyptiens d'enterrer des bateaux dans le désert, et de la mention, dans les Textes des Pyramides, de navires d'une conception avancée (l'un d'eux, y est-il dit, aurait mesuré plus de six cents mètres)[22].

Certes, il est fort vraisemblable que dans la symbolique religieuse des Egyptiens de l'Antiquité, comme l'ont soutenu d'innombrables spécialistes, ces navires servaient au transport de l'âme du pharaon dans l'au-delà. Néanmoins, cette thèse ne résout pas le problème posé par la haute technologie mise en œuvre par les constructeurs de ces bateaux ; une telle sophistication suppose une longue période

d'expérimentation et d'évolution préalable. Ne peut-on imaginer que les vaisseaux de Gizeh et d'Abydos faisaient partie de l'héritage culturel, non d'un peuple agricole, tourné vers la terre, et pratiquant la navigation fluviale (tels les anciens Egyptiens), mais d'une nation de navigateurs chevronnés ?

De tels navigateurs savaient probablement se guider sur les étoiles, voire dresser des cartes des océans qu'ils avaient traversés.

Peut-être étaient-ils également des architectes et des maçons accomplis, dont le matériau de prédilection était ces blocs mégalithiques polygonaux, comme ceux du temple de la Vallée et de l'Osireion ?

Ces hommes, enfin, étaient-ils apparentés d'une manière ou d'une autre aux dieux légendaires du Premier Temps, ces dieux qui auraient apporté en Egypte les multiples bienfaits de la civilisation – l'astronomie, l'architecture, les mathématiques, l'écriture, et – de loin le plus important – l'agriculture ?

Plusieurs indices laissent en effet penser qu'à une époque extrêmement reculée (la fin de la dernière période glaciaire dans l'hémisphère Nord), les habitants de la vallée du Nil maîtrisaient ou expérimentaient déjà certaines techniques agricoles. Et ce « bond en avant » égyptien résulterait de l'apport de nouvelles idées provenant d'une source non identifiée à ce jour.

46

Le onzième millénaire avant Jésus-Christ

N'ÉTAIENT les fameux mythes d'Osiris, et si les Egyptiens ne s'étaient pas souvenu tout particulièrement de cette divinité civilisatrice, de ce législateur et de ce savant, qui aurait introduit les cultures dans la vallée du Nil à l'époque légendaire dite du « Premier Temps », peu nous importerait de savoir qu'à une certaine date, entre 13000 et 10000 av. J.-C., l'Egypte a été le théâtre d'un « développement agricole précoce » – probablement la première révolution agricole au monde identifiée avec certitude par les archéologues[1].

Comme nous l'avons vu aux chapitres précédents, des sources telles que la Pierre de Palerme, Manéthon et le Papyrus de Turin fournissent des chronologies différentes et parfois contradictoires. Ces chronologies, néanmoins, s'accordent sur la date reculée du « Premier Temps » d'Osiris – l'âge d'or où les « dieux » auraient régné sur l'Egypte – et sur l'importance qu'elles prêtent au *onzième millénaire*[2], qui correspond à l'ère précessionnelle du Lion, et a vu la fonte finale, cataclysmique, des grands appareils glaciaires de l'hémisphère Nord.

On n'y verra peut-être qu'une coïncidence, mais les fouilles menées dans les années soixante-dix et quatre-vingt par des géologues, des archéologues et des préhistoriens (notamment Michael Hoffman, Fekri Hassan et Fred Wendorff) ont confirmé que le onzième millénaire avant notre ère était effectivement une période clé de la préhistoire de l'Egypte, durant laquelle des inondations de très forte ampleur ont dévasté périodiquement la vallée du Nil[3]. Fekri Hassan estime que cette série de catastrophes naturelles à répétition,

qui a atteint un maximum vers, ou juste après -10500 (et qui s'est poursuivie jusqu'en -9000), a pu étouffer dans l'œuf les premiers balbutiements de l'agriculture en Egypte.

Quoi qu'il en soit, ces premières tentatives de culture ont bel et bien pris fin à cette époque (quelle qu'en soit la cause), et ne semblent pas avoir été renouvelées avant le cinquième millénaire[4].

Un premier âge d'or agricole

La « révolution agricole paléolithique » égyptienne a quelque chose de mystérieux. Voici, tirées des études classiques d'Hoffman (*Egypt before the Pharaohs*) et de Wendorff et Schild (*Prehistory of the Nile Valley*), quelques données élémentaires concernant le peu que l'on sait de ce grand « bond en avant », qui aurait eu lieu de manière si inexplicable vers la fin de la dernière période glaciaire :

1. « Peu après 13000 av. J.-C. (fin du paléolithique), des meules et des lames de faucille (...) figurent au nombre des outils utilisés par les populations de la vallée du Nil (...). Il est clair que les meules servaient à la préparation d'une nourriture à base de plantes. »[5]
2. Sur de nombreux sites bordant le fleuve, exactement au même moment, le poisson cesse de constituer un élément essentiel de l'alimentation de ces populations, comme en témoigne l'absence de restes de poissons : « Le déclin de la pêche comme source de nourriture doit être mis en relation avec l'apparition d'une nouvelle ressource alimentaire – les céréales. L'étude du pollen associé aux restes examinés laisse entendre qu'il s'agissait essentiellement d'orge (...), et que cette céréale est apparue soudainement juste avant le premier peuplement de la région. »[6]
3. « Le déclin subit de la protoagriculture dans la vallée du Nil à la fin de l'ère paléolithique est aussi spectaculaire que son essor. Personne ne sait exactement pourquoi, mais vers 10500 av. J.-C., les faucilles et les meules apparues cent cinquante ans plus tôt disparaissent pour laisser place dans toute l'Egypte à des outils de pierre utilisés par des populations épipaléolithiques pratiquant la pêche, la chasse et la cueillette. »[7]

Bien que les indices à la disposition des archéologues soient très maigres, il semble que l'on puisse affirmer, sans grands risques d'erreur, que l'Egypte a joui dans un lointain passé d'un premier âge d'or agricole. Cet âge d'or aurait débuté vers 13000 av. J.-C., pour prendre brusquement fin vers le milieu du onzième siècle avant notre ère. L'impulsion initiale de ce processus semble avoir été donnée par

l'introduction de l'orge dans la vallée du Nil, immédiatement suivie par l'installation d'un certain nombre de colonies agricoles qui exploitèrent cette nouvelle ressource. Ces colonies étaient équipées d'outils agricoles rudimentaires, mais extrêmement efficaces. Après le onzième siècle, cependant, on observe un retour durable à des modes de vie plus primitifs.

Chercher une explication à de tels changements s'apparente à un jeu de devinettes. Une chose est cependant sûre : la « révolution agricole » paléolithique en Egypte ne fut pas un phénomène local. Au contraire, tout indique qu'il s'agit d'une *transplantation.* Une transplantation survient soudainement, après tout, et peut échouer aussi rapidement si les conditions changent : ainsi, l'agriculture sédentaire semble disparaître d'Egypte après les crues cataclysmiques du Nil du onzième siècle avant notre ère.

Changements climatiques

Quelles conditions climatiques prévalaient à cette époque en Egypte ?

Nous avons noté dans des chapitres précédents que le Sahara, un désert relativement jeune, fut une savane verdoyante jusqu'au dizième millénaire avant notre ère. Constellée de lacs et habitée par une faune nombreuse, cette savane s'étendait sur une grande partie de la Haute-Egypte. Plus au nord, la région marécageuse du delta était parsemée de grandes îles fertiles. Surtout, le climat était sensiblement plus frais, nuageux et *pluvieux* qu'il ne l'est aujourd'hui. En fait, pendant trois ou quatre millénaires – entre -13000 et -9500 environ – il plut sans discontinuer. Puis, comme si elles marquaient un tournant écologique, les inondations survinrent. Quand elles eurent pris fin, le climat devint progressivement de plus en plus aride. Cette période de sécheresse dura approximativement jusqu'à -7000, date du début du « Néolithique Subpluvial » – mille ans de pluies diluviennes, suivis de trois mille ans de précipitations modérées qui favorisèrent un nouvel essor de l'agriculture : « Pendant un certain temps, les déserts resplendirent de verdure et les sociétés humaines colonisèrent des régions qui, depuis, ne sont plus capables de nourrir des populations aussi denses. »[8]

Au moment de la naissance de l'Egypte dynastique vers 3000 av. J.-C., cependant, le climat avait encore changé du tout au tout, et une nouvelle période de sécheresse avait commencé (elle continue encore de nos jours).

Voici donc, brossé à grands traits, l'environnement climatique qui a servi de « toile de fond » aux mystères de la civilisation égyptienne. S'il s'agit de faire correspondre une période avec le Premier Temps

– l'âge d'or des dieux –, on retiendra d'emblée la mystérieuse époque d'une première éclosion de l'agriculture (entre -13000 et -9500), pendant laquelle les précipitations furent très abondantes.

Un lien invisible ?

Cette époque a été cruciale non seulement pour les Egyptiens, mais également pour de nombreux peuples d'autres régions du monde. En effet, comme on l'a vu dans la Quatrième Partie, c'est à cette époque qu'eurent lieu de grands bouleversements climatiques et physiques (montée du niveau des océans, tremblements de terre, inondations, éruptions volcaniques, pluies de laves...) – phénomènes qui sont très probablement la source de la plupart des grands mythes relatifs à un cataclysme planétaire. Et si, à cette même époque, des « dieux » avaient vécu et œuvré parmi les hommes, comme l'affirment les légendes ?

Sur l'Altiplano bolivien, ces dieux portent le nom de Viracochas et sont associés à la stupéfiante cité mégalithique de Tiahuanaco, bâtie vraisemblablement avant les grandes inondations qui balayèrent les Andes au onzième millénaire av. J.-C. Par la suite, si l'on en croit le professeur Arthur Posnansky, bien que les eaux se soient retirées, « la culture de l'Altiplano ne retrouva plus son niveau de développement antérieur, tombant plutôt dans une décadence totale et définitive. »[9]

Bien sûr, les conclusions de Posnansky sont controversées et doivent être prises pour ce qu'elles sont. Néanmoins, on remarquera qu'aussi bien l'Altiplano bolivien que l'Egypte ont été ravagés par de grandes inondations au onzième siècle av. J.-C. Dans les deux régions, également, divers indices révèlent qu'à une date très reculée, des expériences en matière d'agriculture – fondées, semble-t-il, sur des techniques introduites de l'extérieur – ont été tentées puis abandonnées. Enfin, dans les deux régions, la datation de plusieurs monuments a fait l'objet de longues controverses : le Puma Punku et le Kalasasaya à Tiahuanaco, par exemple, qui, selon Posnansky, auraient été construits dès 15000 av. J.-C., et, en Egypte, les structures mégalithiques telles que l'Osireion, le Sphinx et le temple de la Vallée à Gizeh, que John West et un géologue de l'Université de Boston, Robert Schoch, se fondant sur des données géologiques, ont datées du onzième millénaire avant notre ère.

Y aurait-il un lien caché entre ces énigmatiques monuments, le « faux départ » de l'agriculture entre le quatorzième et le onzième millénaire, et les légendes relatives à des dieux civilisateurs tels Osiris et Viracocha ?

« Où sont les autres vestiges de cette civilisation ? »

Alors que nous quittions Abydos pour Louqsor, où nous devions retrouver John West, je continuai à réfléchir au problème crucial de l'âge des monuments mégalithiques de Bolivie et d'Egypte. Si l'on pouvait le résoudre, ou si, en d'autres termes, West disait vrai en soutenant que le Sphinx était vieux de plus de douze mille ans, alors l'histoire de l'humanité devrait être réécrite. Du même coup, toutes les autres étranges « empreintes » laissées par les dieux aux quatre coins du globe, ainsi que les troublantes similitudes entre des civilisations éloignées de plusieurs milliers de kilomètres les unes des autres, prendraient un sens...

Quand elle fut présentée en 1992 au congrès annuel de l'*American Association for The Advancement of Science*, l'hypothèse de West fut prise suffisamment au sérieux pour être discutée publiquement par l'égyptologue Mark Lehner, professeur à l'Université de Chicago et directeur du *Giza Mapping Project*. Lehner, à la stupéfaction quasi-générale, ne parvint pas à opposer d'arguments convaincants à la démonstration de West. « Quand vous avancez quelque chose d'aussi grave – à savoir que le Sphinx daterait de neuf ou dix mille ans avant Jésus-Christ, conclut Lehner, cela implique, bien sûr, qu'une civilisation très évoluée était capable de créer le Sphinx à cette époque. La question que tout archéologue doit se poser est dès lors celle-ci : si le Sphinx a été taillé dans la roche à cette date, alors où sont les autres vestiges de cette civilisation, où sont les autres vestiges de cette culture ? »[10]

L'argumentation de Lehner, cependant, ne tient pas.

Si le Sphinx date bel et bien de -10000, il incombe non pas à West de produire d'autres preuves de l'existence de la civilisation qui l'a créé, mais aux égyptologues et aux archéologues de nous expliquer pourquoi ils se sont trompés pendant si longtemps, avec une aussi belle constance.

Au fait, West peut-il prouver l'âge exact du Sphinx ?

47

Le Sphinx

« LES ÉGYPTOLOGUES, dit John West, sont les dernières personnes au monde à se laisser troubler par une anomalie. »

Et des anomalies, il y en a pléthore en Egypte. Celle à laquelle pensait West en prononçant ces paroles était l'anomalie représentée par les pyramides de la Quatrième Dynastie : une anomalie, si on les compare aux monuments des Troisième, Cinquième et Sixième Dynasties. La pyramide à Degrés de Saqqara, attribuée à Djoser (Troisième Dynastie), est un édifice imposant, mais il est fait de moellons relativement petits et maniables, que cinq ou six hommes travaillant ensemble peuvent porter, et ses chambres intérieures sont structurellement défectueuses. Quant aux pyramides des Cinquième et Sixième Dynasties (bien qu'ornées intérieurement des merveilleux Textes des Pyramides), elles ont été si piètrement construites que la plupart d'entre elles se sont écroulées et ne sont plus aujourd'hui que des amas de ruines. Les pyramides de Gizeh, qui dateraient de la Quatrième Dynastie, sont par contre des chefs-d'œuvre d'architecture et, après plusieurs millénaires, restent pratiquement intactes.

Les égyptologues, selon West, auraient dû accorder davantage d'attention aux incohérences de cette chronologie, et à leurs implications : « Quelque chose ne colle pas dans ce scénario, m'a-t-il confié. Il est impossible que les Egyptiens, après avoir édifié des monuments de très mauvaise qualité, structurellement peu solides, se soient mis tout à coup à construire des pyramides qui constituent structurellement les choses les plus incroyables qui aient jamais été conçues par l'homme, pour, peu après, revenir à des constructions vouées à une

ruine rapide. Cela n'a aucun sens (...). C'est comme si, au vingtième siècle, les constructeurs automobiles avaient inventé et produit la Ford T, puis inventé et produit soudainement la Porsche 93 (et encore, en série limitée), pour enfin tout oublier et recommencer à fabriquer des Ford T (...). Ce n'est pas ainsi que progressent les civilisations. »

« Que cherchez-vous à prouver ? lui demandai-je. Vous voulez nous dire que les pyramides de la Quatrième Dynastie n'ont pas été construites par les pharaons de la Quatrième Dynastie ? »

« Si vous voulez mon impression, non. Elles ne ressemblent pas aux mastabas qui leur font face. Pas plus qu'elles ne ressemblent aux autres édifices de la Quatrième Dynastie... Elles n'ont aucun rapport à voir avec eux. »

« Et le Sphinx ? »

« Le Sphinx non plus. Mais la grande différence est qu'on n'a pas à se fier à de simples " impressions " pour ce qui concerne le Sphinx. Nous avons la preuve qu'il a été construit bien avant la Quatrième Dynastie... »

John West

Santha et moi-même sommes des admirateurs de John Anthony West depuis notre premier voyage en Egypte. Son guide, *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, est une brillante et indispensable introduction aux mystères de cette terre antique, et nous l'emportons toujours avec nous. Par ailleurs, ses essais, notamment *Serpent in the Sky*, ont ouvert nos yeux sur l'hypothèse révolutionnaire selon laquelle la civilisation égyptienne – avec ses multiples aperçus sur une science hautement sophistiquée et totalement anachronique – ne se serait pas développée à l'intérieur des seules limites de la vallée du Nil, mais qu'elle serait l'héritière d'une civilisation antérieure, encore plus évoluée, et non identifiée à ce jour, « qui aurait précédé l'Egypte dynastique, et toutes les autres civilisations, de plusieurs millénaires »[1].

West a énoncé pour la première fois sa thèse révolutionnaire à propos du Sphinx dans *Serpent in the Sky*, une analyse détaillée de l'œuvre du mathématicien français Schwaller de Lubicz. En menant une série de recherches dans le temple de Louqsor entre 1937 et 1952, Schwaller a mis au jour un corpus de données mathématiques qui laisse entendre que la science et la culture égyptiennes étaient beaucoup plus avancées et sophistiquées que les égyptologues ne le pensaient. Malheureusement, selon les termes de West, le savant français a présenté ses thèses dans un « jargon abscons, complexe et rebutant (...). Schwaller est d'un accès difficile pour un grand

nombre de lecteurs. C'est un peu comme si on essayait de courir un marathon sans s'être entraîné au préalable. »

Les principales publications de Schwaller sont la somme en trois volumes *Le Temple dans l'Homme*, qui traite essentiellement de Louqsor, et l'essai plus général intitulé *Le Roi de la Théocratie pharaonique*[2]. Dans cet ouvrage, traduit en anglais sous le titre *Sacred Science*, Schwaller évoque de façon liminaire les inondations et les pluies cataclysmiques qui auraient dévasté l'Egypte au onzième millénaire :

> « Une grande inondation doit avoir précédé les vastes mouvements d'eau qui ont submergé l'Egypte, ce qui nous conduit à affirmer que le Sphinx existait déjà, sculpté dans la roche de la falaise ouest de Gizeh – ce Sphinx dont le corps léonin, à l'exception de la tête, comporte des traces indiscutables d'érosion par l'eau. »[3]

En travaillant au *Serpent*, West, frappé par cette remarque, décida de creuser la question : « J'ai soudain réalisé, » nous confia-t-il sur la terrasse de notre hôtel de Louqsor, où nous lui avions donné rendez-vous, « que si je pouvais vérifier empiriquement l'observation impromptue de Schwaller, je tiendrais la preuve irréfutable de l'existence d'une haute civilisation non identifiée dans une Antiquité très reculée. »

« Pourquoi ? »

« Une fois qu'on aura déterminé que l'eau est l'agent responsable de l'érosion du Sphinx, la conclusion coulera de source... si je puis dire. C'est d'une simplicité biblique... Le Sphinx, nous dit-on, aurait été construit par Khephren vers -2500, mais depuis le début des temps dynastiques – mettons à partir de -3000 – il n'y a jamais eu assez d'eau sur le plateau de Gizeh pour causer l'érosion prolongée dont on voit les traces sur le corps du Sphinx. On est obligé de remonter jusqu'à -10000 pour trouver un climat suffisamment humide en Egypte permettant d'expliquer une érosion de ce type et de cette ampleur. Et comme il s'agit d'une construction massive et sophistiquée, elle ne peut avoir été réalisée que par une civilisation très évoluée. »

« Mais, John, demanda Santha, comment pouvez-vous être *sûr* que cette érosion a été causée par des eaux de pluie ? Les vents du désert ont très bien pu avoir les mêmes effets. Après tout, même les égyptologues orthodoxes reconnaissent que le Sphinx existe depuis près de cinq mille ans. On peut penser que pendant tout ce temps, ces effets ont pu être causés par l'action du vent... »

« Evidemment, c'est une des possibilités que je devais écarter en priorité. Si je parvenais à prouver qu'il était *impossible* que les effets

abrasifs du sable transporté par le vent aient mis le Sphinx dans son état actuel, et à cette seule condition, alors je pouvais pousser plus avant mon étude de l'érosion par l'eau. »

La démonstration du professeur Schoch

Un des points clés du problème tourne autour de la profonde tranchée qui entoure le monument sur ses quatre côtés : « Parce que le Sphinx est situé dans un creux, explique West, le sable lui arrivera jusqu'au cou en quelques décennies si on ne l'entretient pas... Or, il a souvent été laissé à l'abandon pendant la période historique. On peut même dire, par une série d'extrapolations, que pendant les 4 500 années qui se sont écoulées depuis le règne de Khephren, il est resté presque entièrement enfoui dans le sable pendant plus de 3 300 ans[4]. En d'autres termes, sur ce même total de 4 500 années, son corps n'a été exposé au vent que pendant mille ans en tout et pour tout ; tout le reste du temps, il a été protégé des vents du désert par un énorme matelas de sable. Si le Sphinx a véritablement été construit par Khephren sous l'Ancien Empire, et si l'érosion éolienne est capable de causer de tels effets en un si court laps de temps, alors les autres structures voisines datant de l'Ancien Empire, construites dans le même calcaire, doivent arborer les mêmes traces d'abrasion. Or, ce n'est le cas d'aucune d'entre elles – vous savez, ces tombes de l'Ancien Empire que l'on reconnaîtrait entre mille –, aucune d'elles ne semble avoir subi le même type d'érosion que le Sphinx. »

Et c'est la vérité. Le professeur Robert Schoch, un géologue de l'Université de Boston, spécialiste de l'érosion des roches, qui a joué un rôle clé dans la vérification de l'hypothèse de West, en a déterminé la raison. L'érosion du Sphinx – et des parois de son enceinte de roc – n'a pas été causée par le vent et le sable du désert, mais par plusieurs millénaires de pluies diluviennes, bien avant l'avènement de l'Ancien Empire.

Après s'être fait entendre de ses pairs à la convention de la *Geological Society of America* de 1992[5], Schoch a pu exposer ses trouvailles, la même année, devant un auditoire beaucoup plus large et éclectique (comprenant des égyptologues) lors du congrès annuel de l'*American Association for the Advancement of Science* (AAAS). Il commença par faire remarquer que « le corps du Sphinx et les parois de la fosse du monument sont considérablement abrasés et érodés. Cette érosion est profonde, par endroits, de près de deux mètres – du moins sur les parois. Elle est à mon avis très ancienne, et offre un profil ondulé... »[6]

De telles ondulations provoquées par des précipitations sont bien connues des stratigraphistes et des paléontologues. Comme les

photographies prises par Santha Faiia sur le site du Sphinx le montrent (*fig. 69, 71*), cette érosion revêt la forme caractéristique d'une combinaison de fissures verticales profondes et de sillons horizontaux – « un exemple classique, selon les termes de Schoch, de ce qui arrive à une structure en calcaire soumise à des pluies continuelles pendant des milliers d'années (...). Ce sont manifestement des précipitations pluviales qui sont à l'origine de ces traces d'érosion. »

L'érosion par le vent et/ou le sable présente un profil très différent de stries horizontales aux bords tranchants, creusées de manière sélective dans les couches les plus tendres de la roche affectée. En aucun cas elle n'aurait pu provoquer les fissures verticales nettement visibles sur les parois de la fosse du Sphinx. Elles ne peuvent avoir été « formées que par de l'eau coulant le long de la roche », provenant de pluies tombant en énormes quantités, ruisselant en cascades sur le plateau en pente de Gizeh, avant de se déverser dans la fosse du Sphinx en contrebas. « L'eau a attaqué les points les plus faibles de la roche, poursuit Schoch, et y a creusé ces fissures – ce qui constitue pour moi, géologue, la preuve manifeste que ce processus d'érosion a été causé par des eaux de pluie. »

La même observation peut s'appliquer aux sillons qui courent sur toute la longueur du corps du Sphinx, bien qu'ils soient masqués à certains endroits par des moellons mis en place au cours des âges à l'occasion de restaurations. Là encore, ces traces sont caractéristiques d'une érosion induite par des précipitations, car seules de fortes pluies tombant pendant de longues périodes sur la partie supérieure du Sphinx et se déversant en cascade sur ses flancs peuvent avoir produit de tels effets. On y verra pour preuve le fait que le calcaire dans lequel le Sphinx a été sculpté n'est pas uniforme dans sa composition, mais consiste en une série de couches dures et tendres dans laquelle certaines des strates les plus durables sont en retrait par rapport à d'autres strates moins durables. Un tel profil n'aurait pu être produit par l'érosion éolienne (qui aurait creusé sélectivement les couches les plus tendres) ; en revanche, il « correspond entièrement à une érosion induite par des précipitations (...). La partie supérieure du monument a été taillée pour l'essentiel dans des couches dures, et pourtant, elle est en retrait par rapport à certaines couches tendres situées dans la partie inférieure, et donc davantage protégées. »[7]

Dans la communication qu'il a présentée devant le congrès de l'AAAS, Schoch concluait en ces termes :

> « Tout le monde sait que la fosse du Sphinx se remplit de sable très rapidement, en quelques décennies, le site se trouvant dans un environnement désertique de type saharien. Elle doit être désensablée périodiquement. Et c'était déjà le cas

dans la haute Antiquité. Et pourtant, les parois de la fosse présentent sur toute leur hauteur ce profil nettement ondulé et érodé (...). En bref, mon sentiment est que ce profil, ces marques que l'on peut voir sur le corps du Sphinx et sur les parois de la fosse, datent d'une période largement antérieure, lorsqu'il y avait davantage de précipitations dans la région, et davantage d'humidité, davantage de pluie sur le plateau de Gizeh. »[8]

Comme il le reconnaît, Schoch n'est pas le premier géologue à avoir remarqué « d'étranges traces d'érosion par l'eau sur le corps même du Sphinx »[9]. Il est cependant le premier à avoir souligné publiquement les implications *historiques* considérables d'une telle érosion, et ce en restant strictement sur le terrain qui est le sien – celui de la géologie :

> « On ne cesse de me dire que les Egyptiens, pour autant qu'on le sache, ne disposaient ni de la technologie, ni de l'organisation sociale leur permettant de tailler dans la roche le corps du Sphinx à l'époque prédynastique (...). Je répondrai qu'en tant que géologue, ce n'est pas mon problème. Je ne cherche pas à fuir mes responsabilités, mais c'est aux égyptologues et aux archéologues qu'il appartient de déterminer *qui* l'a sculpté. Si mes découvertes sont en conflit avec leurs théories sur les débuts de la civilisation, alors il est peut-être temps pour eux de réévaluer ces théories. Je ne dis pas que le Sphinx a été construit par des Atlantes, ou des Martiens, ou des extra-terrestres. Je me borne à suivre la science là où elle me conduit, et elle me conduit à conclure que le Sphinx a été construit beaucoup plus tôt qu'on ne l'a pensé jusqu'ici... »[10]

Civilisations légendaires

Beaucoup plus tôt ? Quand précisément ?

John West nous a confié qu'il avait eu avec Schoch une « discussion amicale » à propos de l'âge du Sphinx : « Schoch place la date quelque part entre -7000 et -5000 [l'époque du Néolithique Subpluvial], ce qui veut dire qu'il propose l'hypothèse la plus prudente eu égard aux données et indices disponibles. En sa qualité de professeur de géologie dans une grande université, il est presque tenu d'adopter une position " conservatrice " – et il est vrai qu'il a beaucoup plu entre -7000 et -5000. Cependant, pour diverses raisons qui tiennent à la fois de l'intuition et de la déduction objective, je pense que le Sphinx date d'une époque largement antérieure, et que l'érosion à

laquelle il a été soumis a eu lieu pendant la période de pluies précédente, avant -10000 (...). Franchement, s'il était aussi récent que le prétend Schoch, je pense qu'on aurait probablement retrouvé d'autres traces de la civilisation qui l'a construit. Un grand nombre de vestiges de cette période comprise entre -7000 et -5000 ont bel et bien été découverts en Egypte. Il y a d'étranges anomalies parmi tous ces vestiges, je le reconnais[11], mais la plupart d'entre eux – la grande majorité – sont tout à fait rudimentaires. »

« Mais qui alors aurait construit le Sphinx si ce ne sont pas les Egyptiens de l'époque prédynastique ? »

« Mon sentiment est que toute cette énigme est liée d'une manière ou d'une autre à ces civilisations légendaires dont parlent toutes les mythologies du monde. Vous savez – ces mythes qui nous apprennent qu'il y a eu de grands cataclysmes, qu'une poignée d'hommes a survécu et erré autour de la terre, et que quelques bribes de savoir ont été conservées ici, d'autres là... Mon idée est que le Sphinx est lié à tout cela. Si on me demandait de faire un pari, je dirais qu'il précède la fin de la dernière période glaciaire et qu'il date probablement d'avant le onzième millénaire – voire d'avant le quinzième millénaire. Ma conviction – en fait, c'est plus qu'une conviction – est qu'il est *prodigieusement ancien.* »

C'est une conviction que je suis de plus en plus tenté de partager – et, soit dit en passant, que la plupart des égyptologues du dix-neuvième siècle partageaient également. Néanmoins, l'aspect du Sphinx contredit de telles intuitions dans la mesure où sa tête ressemble bien à celle d'un *pharaon.* « S'il est aussi ancien que vous le pensez, demandai-je à John West, comment expliquez-vous alors que les sculpteurs l'aient représenté avec la coiffe (le *nemes*) et l'*uraeus* caractéristiques des temps dynastiques ? »

« Ces détails ne me gênent pas. En fait, comme vous le savez, les égyptologues prétendent que le visage du Sphinx ressemble à celui de Khephren – c'est l'une des raisons qui leur permet d'affirmer qu'il en est le bâtisseur. Schoch et moi-même avons examiné soigneusement cette question. Nous pensons, à en juger par les dimensions de la tête par rapport au reste du corps, qu'il a été *resculpté* à l'époque dynastique – ce qui expliquerait son aspect " pharaonique ". A notre avis, en tout état de cause, il n'a jamais représenté Khephren. Dans le cadre des recherches que nous menons actuellement sur le site, nous avons fait venir à Gizeh le lieutenant Frank Domingo, de la police de New York, et lui avons demandé de comparer point par point le visage du Sphinx avec celui de la statue de Khephren conservée au Musée du Caire. Sa conclusion est que le Sphinx ne ressemble ni de près ni de loin à Khephren. Non seulement il s'agirait de deux visages différents, mais également de deux *races* différentes[12]. Le Sphinx serait donc un monument très ancien, qui aurait été remodelé

beaucoup plus tard. A l'origine, il n'avait peut-être même pas un visage humain. Peut-être avait-il au début une *tête de lion*, ainsi qu'un corps de lion. »

Magellan et le premier os de dinosaure

Après mes propres recherches à Gizeh, je voulus savoir si John West mettait également en doute la datation orthodoxe des autres monuments du plateau – notamment, du « temple de la Vallée », attribué à Khephren.

« Nous pensons qu'il y a beaucoup d'autres choses qui pourraient être plus anciennes, me confia John West. Non seulement le temple de la Vallée, mais aussi le Temple Funéraire un peu plus haut, certaines parties du complexe de Mykerinos, et peut-être même la pyramide de Khephren... »

« Quelles parties du complexe de Mykerinos ? »

« Le Temple Funéraire. Et d'ailleurs, je n'emploie ici les appellations conventionnelles des pyramides que par commodité... »

« Donc vous pensez que les pyramides seraient peut-être aussi anciennes que le Sphinx ? »

« C'est difficile à dire. Je pense qu'il y avait déjà quelque chose à l'endroit où se dressent aujourd'hui ces pyramides – à cause de la géométrie. Le Sphinx fait partie à mon avis d'un ensemble plus vaste. Et la pyramide de Khephren est peut-être le monument le plus intéressant à cet égard, parce qu'il ne fait aucun doute qu'elle a été construite en deux phases. Si vous l'examinez – peut-être l'avez-vous remarqué – vous verrez que sa base consiste en plusieurs assises de blocs gigantesques *semblables* par leur style à ceux de la maçonnerie originelle du temple de la Vallée. Rajouté au-dessus de la base, le reste de la pyramide est composé de moellons plus petits, et beaucoup plus grossiers. Mais lorsque vous examinez cette pyramide, sachant ce que vous cherchez, vous voyez instantanément qu'elle est faite de deux parties distinctes. Et je ne peux pas m'empêcher de penser que ces énormes blocs du soubassement datent d'une époque antérieure – l'époque à laquelle le Sphinx a été construit – et que la deuxième partie a été ajoutée plus tard, mais pas nécessairement par Khephren. Quand on approfondit la question, on s'aperçoit rapidement que plus on apprend de choses, plus celles-ci deviennent complexes. Par exemple, il y a peut-être eu une civilisation intermédiaire, ce qui correspondrait à ce que nous disent les textes égyptiens. Ceux-ci parlent de deux longues périodes antérieures. Pendant la première, l'Egypte aurait été gouvernée par les " dieux " – les Neterou –, et, pendant la seconde, par les Shemshou Hor, les " Compagnons d'Horus ". Ainsi, je le répète, les problèmes deviennent de plus en plus

compliqués. Heureusement, cependant, la donnée de base reste simple. Et cette donnée de base est que le Sphinx n'a pas été construit par Khephren. La géologie prouve qu'il est indubitablement plus ancien... »

« Les égyptologues, de leur côté, ne veulent rien entendre. L'un des arguments qu'ils utilisent – Mark Lehner, par exemple – est du genre : " Si le Sphinx date d'avant 10000 av. J.-C., pourquoi êtes-vous incapables de nous montrer d'autres vestiges de la civilisation qui l'a édifié ? " En d'autres termes, pourquoi n'avez-vous pas à nous proposer d'autres indices qui prouveraient l'existence de votre civilisation légendaire, en dehors de quelques structures sur le plateau de Gizeh ? Qu'avez-vous à répondre à cela ? »

« D'abord, il y a bel et bien *d'autres structures* en dehors de Gizeh – par exemple, l'Osireion d'Abydos – qui, à nos yeux, dateraient de temps antédiluviens. Nous pensons d'ailleurs que cet étonnant édifice pourrait avoir un rapport avec nos travaux sur le Sphinx. Même si l'Osireion n'existait pas, cependant, l'absence d'autres vestiges ne me troublerait pas outre-mesure. Faire tout un plat du fait que d'autres preuves susceptibles de confirmer notre hypothèse n'ont pas encore été trouvées, et en tirer argument pour nier que le Sphinx soit très ancien, me paraît complètement illogique. C'est comme si on avait demandé à Magellan au retour de son voyage autour du monde : " Où sont les autres navigateurs qui ont fait le tour de la Terre ? Il n'y en a pas : cela prouve bien que la Terre est plate. " Ou qu'en 1838, lorsque le premier ossement de dinosaure a été découvert, des esprits chagrins aient dit : " Des restes d'animaux géants d'espèces éteintes n'existent pas. Où se trouve le reste des squelettes ? La preuve : on n'a retrouvé qu'un seul ossement. " Mais une fois que quelques scientifiques ont commencé à comprendre que cet ossement ne pouvait provenir que d'un animal éteint, en vingt ans, les musées se sont remplis de squelettes entiers de dinosaures. Pour le Sphinx, c'est un peu la même chose. Personne, jusque-là, n'a pensé à chercher au bon endroit. Je suis absolument certain que d'autres vestiges seront découverts quand quelques chercheurs commenceront à fouiller aux bons endroits – par exemple, le long des rives du Nil antique, distantes de plusieurs kilomètres de celles du Nil actuel, ou même au fond de la mer Méditerranée, qui n'existait pas pendant la dernière période glaciaire. »

Le problème de la transmission

J'ai ensuite demandé à John West pourquoi à son avis les égyptologues et les archéologues sont si rétifs à envisager que le Sphinx puisse constituer une preuve de l'existence d'un épisode oublié de l'histoire de l'humanité.

« La raison, je pense, est qu'ils ont des idées très arrêtées sur l'évolution *linéaire* de la civilisation. Ils éprouvent de grandes difficultés à concevoir qu'il ait pu exister des hommes, il y a plus de douze mille ans, encore plus évolués que nous... Le Sphinx, les indices géologiques qui prouvent son ancienneté, et le fait que les moyens technologiques mis en œuvre lors de sa construction soient à bien des égards au-delà de nos propres capacités, contredisent le dogme selon lequel l'évolution de la civilisation et de la technologie serait rectiligne... Parce que même avec la technologie moderne la plus perfectionnée, nous ne pourrions accomplir que le quart de ce que les Egyptiens ont réalisé. La construction du Sphinx lui-même, il est vrai, n'a pas dû poser de problèmes insurmontables. Par contre, le creusement de la fosse, la taille et le transport des pierres, et leur réutilisation pour la construction du temple de la Vallée, représentent bien des exploits technologiques. »

C'était pour moi une première nouvelle : « Vous voulez dire que les blocs de deux cents tonnes des murs du temple de la Vallée viennent de la fosse du Sphinx ? »

« Oui, cela ne fait aucun doute. Géologiquement, ils proviennent de la même couche rocheuse. Ils ont été taillés sur place, transportés jusqu'au site du temple – Dieu sait comment – puis soulevés et mis en place pour former des murs hauts de douze mètres – à nouveau, Dieu seul sait comment. Je parle des énormes blocs de calcaire constituant le " cœur " des murs, et non des pierres de parement en granit. Je pense que ces dernières ont été rajoutées beaucoup plus tard, probablement par Khephren. Mais si on examine les blocs de calcaire, on constate qu'ils portent exactement les mêmes traces d'érosion par l'eau que celles que l'on peut voir sur le Sphinx. Ainsi, le Sphinx et la maçonnerie initiale du temple de la Vallée auraient été érigés au même moment, par les mêmes hommes – quelle que soit leur identité. »

« Et pensez-vous qu'un lien quelconque rattache les Egyptiens de l'époque dynastique à ces hommes ? Dans votre ouvrage *Serpent in the Sky*, vous émettez l'hypothèse d'un *héritage*. »

« Cela reste une hypothèse. Sur la base de mes travaux sur le Sphinx, je n'ai acquis qu'une seule certitude : une civilisation extrêmement avancée, capable d'entreprendre des projets de construction sur une grande échelle, était présente en Egypte dans un passé très reculé. Il pleuvait alors beaucoup. Puis, plusieurs milliers d'années plus tard, au même endroit, la civilisation pharaonique apparaît déjà entièrement formée, comme si elle avait surgi du néant, avec toutes ses connaissances scientifiques au complet. De cela, on peut être sûr. En revanche, je ne puis dire si la science des anciens Egyptiens était la même que celle qui a produit le Sphinx. »

« La civilisation qui a produit le Sphinx, avançai-je, n'était peut-

être pas basée ici, du moins à l'origine... Elle n'est peut-être pas née en Egypte. Elle y aurait construit le Sphinx comme une sorte de balise ou de poste avancé... »

« Tout à fait possible. Il se peut que le Sphinx représentait pour cette civilisation ce que, mettons, Abou Simbel, en Nubie, représentait pour l'Egypte dynastique. »

« Puis cette civilisation prit fin, anéantie par quelque cataclysme, et c'est alors que son héritage scientifique fut transmis aux générations futures... Parce qu'ils avaient érigé le Sphinx sur les bords du Nil, les représentants de cette civilisation connaissaient l'Egypte, ils connaissaient le pays, ils y avaient des attaches. Peut-être certains d'entre eux ont-ils survécu à l'effondrement de cette civilisation. Peut-être vinrent-ils ici... Tout cela vous paraît-il plausible ? »

« Ma foi, c'est une possibilité. A nouveau, si l'on se réfère aux mythologies et aux légendes des différents continents, on constate qu'un grand nombre d'entre elles parlent d'une telle catastrophe et de la poignée de survivants – voyez l'histoire de Noé que l'on retrouve dans toutes les civilisations – qui, d'une manière ou d'une autre, auraient préservé et transmis des bribes de cette mystérieuse science antédiluvienne. Le grand problème à propos de tout cela, à mon avis, touche au processus de transmission : comment, précisément, des pans entiers d'une science ont-ils pu être transmis pendant les milliers et les milliers d'années qui se sont écoulées entre la construction du Sphinx et l'essor de l'Egypte dynastique ? De prime abord, on est comme pris de vertige devant cet immense laps de temps pendant lequel ce savoir a dû être transmis. D'un autre côté, on sait que les légendes en question ont été transmises mot à mot sur d'innombrables générations. Et en fait la transmission orale est un moyen de transmission beaucoup plus sûr que la transmission écrite, dans la mesure où la langue peut changer, mais tant que celui qui raconte l'histoire reste fidèle à la version d'origine, quelle que soit la langue du moment, la légende refera surface cinq mille ans plus tard dans sa forme originelle. Avant de réapparaître au grand jour, ces informations ont pu être préservées et transmises par divers moyens – qu'il s'agisse des rites de sociétés secrètes, de cultes religieux, ou encore de mythes. L'important, s'agissant de problèmes aussi complexes que ceux-ci, est de ne jamais écarter la moindre hypothèse, même la plus échevelée, sans l'avoir étudiée au préalable de manière très approfondie... »

Les thèses archéo-astronomiques de Robert Bauval

John West devait partir le lendemain pour Assouan et Abou Simbel, à la tête d'un groupe d'études sur les sites sacrés de l'Egypte antique. Santha et moi-même devions repartir vers le nord et

regagner Gizeh et ses mystères. Nous y avions donné rendez-vous à l'archéo-astronome Robert Bauval. Comme nous le verrons, ses hypothèses, fondées sur l'étude la carte stellaire, corroborent de manière étonnante les preuves géologiques de la grande ancienneté du site de Gizeh.

48

Une balise géodésique

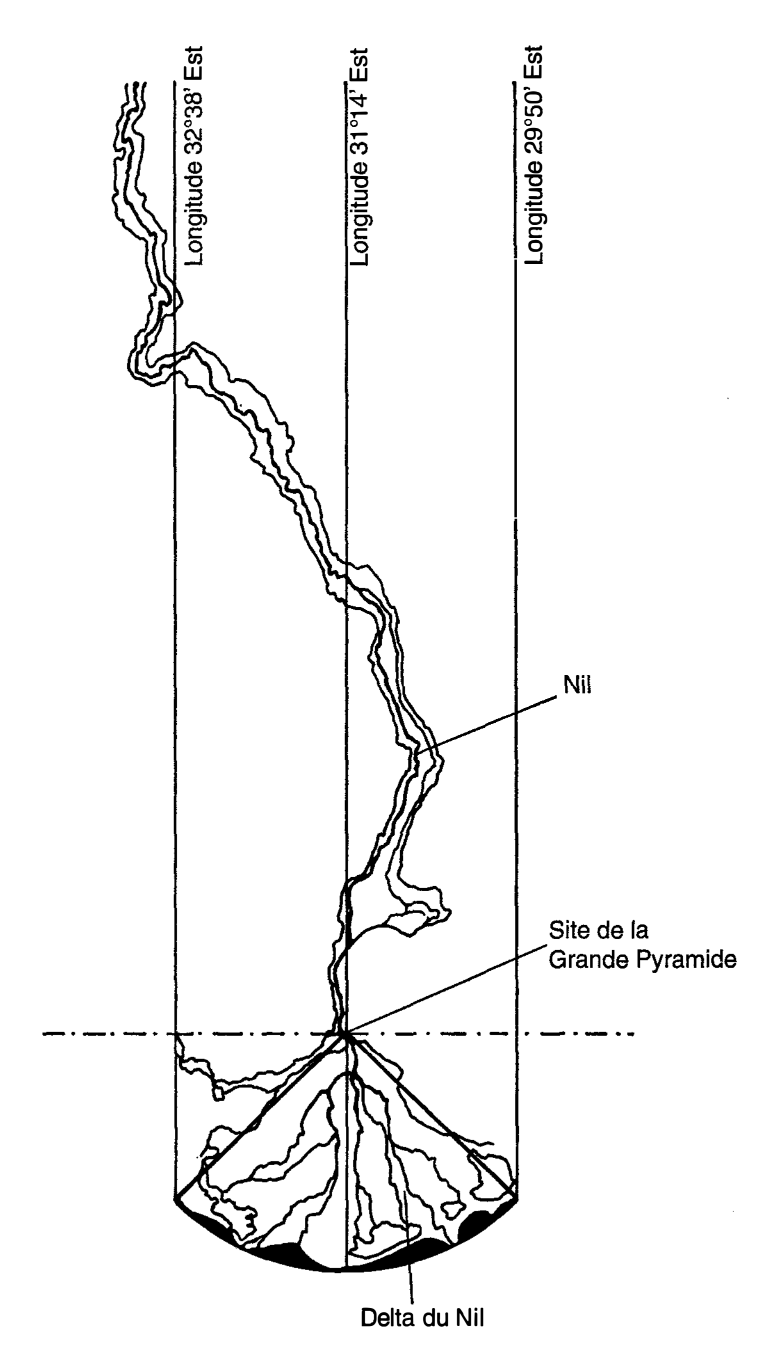
SUIVEZ soigneusement les instructions suivantes :

Tracez sur une feuille de papier deux lignes parallèles verticales, longues d'environ dix-huit centimètres et espacées de sept centimètres. Tracez une troisième ligne identique exactement à mi-distance entre les deux. Ecrivez la lettre S – pour sud – tout en haut de la feuille, et N (nord) en bas. Ajoutez les lettres E (est) et O (ouest) à la place qui leur revient de chaque côté du diagramme, *i.e.* à votre gauche pour est et à droite pour ouest.

Ce que vous avez sous les yeux est le « quadrillage » d'une carte géométrique de l'Egypte offrant une perspective très différente de la nôtre (où « nord » et « haut » sont généralement synonymes). Cette carte « inversée » semble avoir été élaborée il y a très longtemps par des cartographes ayant déjà une conception scientifique de la forme et des dimensions de notre planète.

Pour compléter votre carte, vous devez inscrire un point sur la ligne centrale à un peu moins de trois centimètres au-dessus (au sud) de l'extrémité nord du diagramme (en bas de la feuille). Puis tracez deux autres lignes en diagonale vers le bas à partir de ce point, respectivement vers le nord-ouest et le nord-est, jusqu'aux extrémités nord (inférieures) des deux lignes parallèles extérieures, pour obtenir un triangle. Pour finir, reliez ensemble ces deux lignes parallèles en traçant deux lignes horizontales (dans le sens est-ouest) aux extrémités nord et sud du diagramme.

La figure géométrique obtenue est un rectangle méridien (orienté nord-sud), comportant dans sa partie inférieure un triangle représentant



Carte géométrique de l'Egypte antique, telle que les Egyptiens eux-mêmes se la représentaient, avec la Grande Pyramide au sommet du delta du Nil. Les Egyptiens assimilaient traditionnellement « sud » et « haut ».

le delta du Nil. Quant au point marquant le sommet du triangle, il correspond à la base du delta, laquelle est très proche du site de la Grande Pyramide.

L'Expédition d'Egypte

Quelles que soient ses autres fonctions, mathématiciens et géographes ont compris depuis près de deux siècles que la Grande Pyramide servait en premier lieu de balise géodésique (la géodésie ayant pour objet l'étude de la forme et des dimensions de la Terre, et la détermination de la position exacte de points géographiques). Cette « découverte » date précisément de la fin du dix-huitième siècle, lorsque les armées de la France révolutionnaire, conduites par Napoléon Bonaparte, envahirent l'Egypte. Bonaparte, qui s'intéressait de près aux mystères des pyramides, avait emmené avec lui un grand nombre de savants (175 au total), et notamment un groupe de mathématiciens, de cartographes et de géodésistes, à qui il revint, une fois la conquête achevée, de dresser des cartes détaillées du pays. Au cours de leurs travaux, on l'a vu[1], ils devaient constater que les quatre faces de la pyramide de Kheops étaient parfaitement orientées en direction des quatre points cardinaux. La mystérieuse structure formant ainsi un repère et un point géodésique de premier ordre, décision fut prise d'utiliser le méridien passant par le sommet de la pyramide comme ligne de référence pour toutes les mesures ultérieures. L'équipe devait au bout du compte produire les premières cartes précises de l'Egypte qui aient jamais été dressées à l'époque moderne. Quand ils eurent fini, les savants notèrent, intrigués, que le méridien de la Grande Pyramide coupait la région du delta du Nil en deux moitiés égales. Ils découvrirent également que si les diagonales reliant le sommet de la pyramide à ses angles nord-est et nord-ouest étaient prolongées jusqu'à la côte méditerranéenne, le triangle ainsi formé engloberait la région du delta tout entière.

Revenons maintenant à notre carte, qui comprend elle aussi un triangle représentant le delta. Ses autres éléments principaux sont les trois lignes parallèles représentant des méridiens. Les méridiens extérieurs (correspondant aux longitudes 32°38' et 29°50'E) marquaient respectivement les frontières orientale et occidentale de l'Egypte à l'époque dynastique. Quant au méridien central, situé exactement à mi-distance entre les deux autres (1°24' le sépare de chacun d'eux), il correspond à la longitude 31°14'E.

Ce diagramme, en résumé, représente une bande de terre large de 2°48' très exactement. Quelle est la longueur de cette bande ? Les frontières nord et sud « officielles » de l'Egypte antique (qui ne correspondaient pas plus que les frontières est et ouest à des limites de

zones de peuplement) sont matérialisées par les lignes horizontales du haut et du bas de la carte et sont situées respectivement par 31°06' et 24°06'N. La frontière septentrionale (31° 06'), réunit les deux extrémités est et ouest du delta du Nil. La frontière méridionale (24°06') marque la latitude précise de l'île d'Eléphantine à Assouan, où un important observatoire astronomique et solaire était situé à l'époque dynastique. Il semble que cette terre archaïque, sacrée depuis l'aube des temps, ait été considérée dès l'origine comme une *construction géométrique* longue de sept degrés terrestres très exactement.

A l'intérieur de cette construction, la Grande Pyramide semble avoir été délibérément conçue comme une balise géodésique marquant la base du delta. Celle-ci, que nous avons indiquée sur notre carte, est située sur la frange nord de l'agglomération moderne du Caire, à 30°06'N 31°14'E. Cependant, la pyramide se dresse un peu plus au sud, à 30° de latitude Nord (écart qui pourrait s'expliquer, on l'a vu, par la prise en compte de la réfraction atmosphérique) et à 31°09' de longitude Est, une erreur de quelques minutes de l'arc terrestre vers l'ouest. Cette « erreur », cependant, ne semble pas résulter d'une quelconque négligence de la part des bâtisseurs des pyramides. Au contraire, un examen approfondi de la topographie de la région suggère que ces derniers ont dû rechercher un site propice aux observations astronomiques, avec un socle géologique suffisamment stable pour qu'on puisse y installer, pour l'éternité, un monument pesant plus de six millions de tonnes et haut de près de 150 mètres, sur une superficie de plus de cinq hectares.

Le plateau de Gizeh faisait l'affaire à tous points de vue : situé à proximité de la base du delta, il surplombe la vallée du Nil et repose sur une excellente fondation – un immense soubassement de calcaire[2].

Une représentation de la sphère terrestre

Au dix-neuvième siècle, le grand égyptologue Ludwig Borchardt énonça ce qui constitue encore aujourd'hui le credo de ses successeurs lorsqu'il fit cette remarque : « La possibilité que les Anciens aient su mesurer la Terre en degrés doit être absolument exclue. »[3] Ce jugement sans appel est pourtant difficilement tenable. Quelle que soit leur identité, il est évident que les architectes et les bâtisseurs de la nécropole de Gizeh appartenaient à une civilisation qui savait que la Terre était une sphère, connaissait ses dimensions aussi bien que nous, et avait divisé sa surface en 360 degrés, tout comme nous.

On en voudra pour preuve la création de ce « pays » symbolique long de sept degrés, l'emplacement – remarquable du point de vue

géodésique – de la Grande Pyramide, et son orientation en fonction des points cardinaux. Tout aussi convaincant est le fait, déjà évoqué au chapitre 23, que le rapport entre le périmètre de la base de la pyramide et sa hauteur est égal à *2pi*, et que l'ensemble du monument semble constituer une *projection cartographique* – à une échelle d'1/43 200e – de l'hémisphère Nord de notre planète :

> « La Grande Pyramide, soutient L. C. Stecchini, est une projection sur quatre surfaces triangulaires. Son sommet représente le pôle, et le périmètre de sa base l'équateur. C'est la raison pour laquelle le rapport entre le périmètre et la hauteur est égal à *2pi*. »[4]

Nous ne reviendrons pas ici sur l'usage qu'ont fait du nombre *pi* les bâtisseurs de la Grande Pyramide dans la définition des dimensions du monument[5]. D'ailleurs, cet usage, bien que jugé accidentel par les archéologues orthodoxes, n'est pas contesté par eux[6]. Par contre, sommes-nous prêts à accepter que le monument puisse également constituer une représentation de l'hémisphère Nord de la Terre, projeté sur des surfaces planes à une échelle d'1/43 200e ? Rappelons-nous quelques chiffres.

Selon les meilleures estimations modernes, fondées sur des observations par satellite, la circonférence équatoriale de la Terre mesure 40 092,95 km, et son rayon polaire, 6 359,40 km. Le périmètre de la base de la Grande Pyramide est de 921,46 m, et sa hauteur de 146,73 m. La réduction à l'échelle, comme on peut facilement s'en rendre compte, n'est pas absolument exacte, mais il s'en faut de très peu.

De plus, si l'on tient compte du renflement de la Terre au niveau de l'équateur (notre planète étant, on le sait, un sphéroïde aplati aux pôles, et non une sphère parfaite), le résultat obtenu par les bâtisseurs de pyramides semble encore plus proche d'1/43 200e.

A quel point ?

Prenons la circonférence équatoriale de la Terre, 40 092,95 km, et divisons la par 43 200 : nous obtenons 0,9281 km, ou 928,1 m. Comparons ce chiffre à la longueur du périmètre de la pyramide : 921,5 m. L'écart obtenu est inférieur à sept mètres, soit une erreur de 0,75 % environ, étonnante de la part des bâtisseurs des pyramides, qui, en de nombreuses occasions, ont su se montrer encore plus précis. Cet écart, il y a fort à parier, résulte moins d'erreurs dans la construction du monument géant que d'une sous-estimation de la circonférence de notre planète d'un peu plus de 250 km, probablement due au fait que les Egyptiens ignoraient que la Terre était bombée à l'équateur.

Prenons maintenant le rayon polaire de la Terre, long de 6 359,40 km.

Si on le réduit à l'échelle d'1/43 200e, on obtient 147,06 m, soit un écart d'un peu plus de 30 cm par rapport à la hauteur de la pyramide (146,73 m), et une erreur d'à peine 0,20 %.

Ainsi, à quelques mètres près, le périmètre de la base de la Grande Pyramide est égal à la circonférence équatoriale de la Terre divisée par 43 200, et, à quelques centimètres près, la hauteur du monument est égale à 1/43 200e du rayon polaire de la Terre. En d'autres termes, pendant les longs siècles d'obscurité qu'a connus la civilisation occidentale, pendant lesquels la connaissance des dimensions de notre planète était perdue, il nous aurait suffi, pour redécouvrir ces dimensions, de mesurer la hauteur et le périmètre de la Grande Pyramide, et de les multiplier par 43 200 !

Peut-on raisonnablement soutenir que ces corrélations soient purement « accidentelles » ?

Tout indique au contraire qu'elles sont le fruit d'une décision délibérée et soigneusement calculée. Le nombre 43 200 lui-même n'a rien de fortuit. Il s'agit d'un de ces nombres, ou multiples de nombres, relatifs au phénomène de la précession des équinoxes, et que l'on retrouve, on l'a vu dans la Cinquième Partie, dans d'innombrables mythes aux quatre coins du globe et sous diverses formes (432, 4 320, 432 000, ou encore 4 320 000).

Ainsi, non seulement la Grande Pyramide constituerait un modèle réduit parfait de l'hémisphère Nord de la Terre, mais l'échelle de réduction utilisée se rapporterait à l'un des phénomènes fondamentaux de la mécanique céleste. 4 320 ans, rappelons-le, est le temps que met le soleil, ou plus exactement le « point vernal », à traverser deux constellations du Zodiaque (60° le long de l'écliptique).

L'omniprésence de ces nombres précessionnels dans les mythes ne pourrait être qu'une coïncidence. Prise isolément, l'apparition du nombre précessionnel 43 200 dans le rapport entre les dimensions de la Terre et celles de la Grande Pyramide pourrait être elle aussi une coïncidence. Mais lorsque l'on trouve ces nombres sur deux vecteurs aussi différents que des mythes et des monuments, ce serait pousser un peu loin la crédulité que de ne voir dans cette corrélation qu'une coïncidence.

De surcroît, de même que le mythe germanique des murailles du Walhalla nous conduit jusqu'au nombre précessionnel 432 000 en nous invitant à *calculer* le nombre des guerriers « partant en guerre contre le loup » (500 + 40 multiplié par 800)[7], la Grande Pyramide nous conduit au nombre précessionnel 43 200 en apparaissant comme une représentation à petite échelle d'un des deux hémisphères terrestres, puis en nous invitant à *calculer* cette échelle.

Où l'on retrouve le professeur Hapgood

Si l'on admet que la pyramide de Kheops constituait – entre autres fonctions – une projection cartographique en trois dimensions de l'hémisphère Nord, il est alors tentant de la comparer aux mystérieuses cartes du monde décrites dans la Première Partie de ce livre. Ces cartes, qui font intervenir la trigonométrie sphérique et toute une série de projections sophistiquées, fourniraient la preuve tangible qu'une civilisation évoluée, ayant une connaissance poussée de la géographie du globe, s'était épanouie pendant la dernière période glaciaire. La Grande Pyramide, de son côté, remplirait également une fonction cartographique, et serait fondée elle aussi sur une technique de projection sophistiquée :

> « Chaque face de la pyramide, nous explique P. Tompkins, représenterait un quart de la surface courbe de l'hémisphère Nord, ou, si l'on préfère, un quadrant sphérique de 90 degrés. Pour projeter correctement un quadrant sphérique sur une surface plane triangulaire, l'arc, ou base du quadrant, doit être de la même longueur que la base du triangle, et tous les deux doivent avoir la même hauteur. On n'obtient un tel résultat qu'en réalisant une section en coupe ou " bissection méridienne " de la Grande Pyramide, dont l'angle d'inclinaison détermine la valeur du rapport entre sa hauteur et son périmètre : *2pi...* »[8]

Et si certaines de ces mystérieuses cartes – notamment celle de Piri Reis – étaient de très lointaines copies de documents sources produits par cette même civilisation – cette civilisation qui aurait si adroitement incorporé sa connaissance de la forme du globe dans les dimensions de la Grande Pyramide (et dans la représentation géométrique de l'Egypte antique) ?

Charles Hapgood et son équipe ont passé des mois à tenter de déterminer la région du monde à partir de laquelle la projection originale de la carte de Piri Reis était centrée. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils découvrirent que c'était l'Egypte, et, plus précisément, la région d'Assouan, près de la frontière méridionale « officielle » de la Terre des Pharaons – là où, nous l'avons vu, un important observatoire astronomique était implanté.

Il va sans dire que des observations astronomiques précises étaient indispensables pour le calcul de la circonférence de la Terre et des latitudes. Mais combien de temps *avant* la période historique les anciens Egyptiens et leurs ancêtres ont-ils réalisé de telles observations ? Et ont-ils appris à le faire, comme ils le disent sans ambages dans leurs traditions, des « dieux » qui ont jadis vécu parmi eux ?

Les enseignements de Thoth

Le dieu qui aurait, selon les Egyptiens de l'Antiquité, enseigné les principes de l'astronomie à leurs ancêtres était Thoth : « Celui qui calcule dans les cieux, celui qui dénombre les étoiles, (...) celui qui mesure la Terre. »[9]

Dépeint d'ordinaire sous les traits d'un homme portant un masque d'ibis, Thoth figurait au nombre de ces fameuses divinités du « Premier Temps » qui dominèrent la vie religieuse de l'Egypte antique tout au long de son histoire. Ces dernières étaient appelées, on l'a vu, les Neterou. Ces grands dieux, qui, selon la mythologie égyptienne, s'étaient, d'une certaine manière, créés eux-mêmes, étaient également associés à une terre lointaine – une contrée fabuleuse mentionnée dans les textes anciens sous le nom de *Ta-Neterou*, la « Terre des Dieux ».

Ta-Neterou, pensaient les Egyptiens, était située très loin au sud de leur pays, au-delà des mers et des océans, plus loin même que Pount, la fameuse terre des épices (identifiée à la côte des Somalis en Afrique orientale). Pour compliquer les choses, cependant, Pount était également appelée parfois « Terre Divine », ou « Pays de Dieu ». C'est de là que provenaient l'encens et la myrrhe dont raffolaient les dieux[10].

Un autre paradis mythique était associé aux Neterou – un « séjour des bienheureux », où les meilleurs des humains étaient parfois emmenés, et qui, disait la légende, était situé « au loin, au-delà d'une vaste étendue d'eau. » Comme Wallis Budge l'a fait remarquer dans son importante étude *Osiris and the Egyptian Resurrection*, « les Egyptiens croyaient que cette terre ne pouvait être atteinte qu'en bateau, et avec l'aide des dieux qui conviaient là-bas leurs favoris... » Ceux qui avaient la chance d'être du voyage se retrouvaient dans un jardin magique composé d'« îles, reliées entre elles par des canaux remplis où coulait de l'eau, ce qui faisait qu'elles étaient toujours vertes et fertiles ». Sur ces îles, « le blé était haut de cinq coudées »[11].

Est-ce de cette terre superbement irriguée et scientifiquement cultivée que l'introducteur de l'agriculture Osiris, dont le titre était « Souverain de la Terre du Sud[12] », avait voyagé jusqu'en Egypte à l'aube du Premier Temps ? Et est-ce de cette même terre, accessible seulement en bateau, que vint le « dieu » Thoth au masque d'ibis, franchissant les océans pour apporter les inestimables enseignements de l'astronomie et de la géodésie aux habitants primitifs de la vallée du Nil ?

Quelle que soit la part de vérité contenue dans cette légende, les Egyptiens de l'Antiquité vénéraient en Thoth, on l'a vu, l'inventeur des mathématiques, de l'astronomie et de l'architecture monumentale[13]. C'est par sa volonté, et grâce à sa connaissance des lois de la

mécanique céleste, que « les forces du ciel et de la terre étaient maintenues en équilibre[14] ». C'est également Thoth qui aurait enseigné aux Egyptiens la géométrie, la médecine et la botanique, et il aurait été l'inventeur « des chiffres, des lettres de l'alphabet, et des arts de la lecture et de l'écriture ». C'était le « Grand Seigneur de la Magie », qui pouvait déplacer des objets par le seul pouvoir de sa voix, et l'auteur de toutes les œuvres dans toutes les branches du savoir, humaines et divines[15] ».

C'est aux enseignements de Thoth – qu'ils gardaient jalousement dans leurs temples et qu'ils se seraient transmis de génération en génération sous la forme de quarante-deux livres[16] – que les anciens Egyptiens devaient, de leur propre aveu, leur sagesse et leur connaissance des cieux. Cette connaissance inspirait encore une crainte mystérieuse aux commentateurs qui visitèrent l'Egypte à l'époque de la Grèce classique ou de Rome.

Hérodote, le premier de ces voyageurs, nota :

> « Les Egyptiens ont été les premiers à découvrir l'année solaire, et à la diviser en douze parties... C'est l'observation de la course des étoiles qui les a amenés à adopter cette division... »[17]

Platon, au quatrième siècle av. J.-C., rapporte que les Egyptiens avaient observé les étoiles « pendant dix mille années[18] ». Trois cents ans plus tard, Diodore de Sicile, devait confier :

> « Les positions des étoiles et des constellations ainsi que leurs mouvements ont toujours fait l'objet d'une observation attentive de la part des Egyptiens... Des temps anciens jusqu'à aujourd'hui, pendant un nombre incalculable d'années, ils ont consigné dans leurs annales toutes sortes de renseignements concernant chacune des étoiles. »[19]

Pourquoi les Egyptiens de l'Antiquité portaient-ils un intérêt quasi obsessionnel à l'observation des étoiles sur de très longues périodes ? Et pourquoi en particulier avaient-ils besoin de noter le détail de leurs mouvements « pendant un nombre incalculable d'années » ? Des observations aussi précises n'auraient pas été nécessaires si leurs seules préoccupations, comme plusieurs spécialistes l'ont soutenu sans rire, avaient été d'ordre agricole (le besoin de prédire les saisons, ce que n'importe quel paysan illettré peut faire de lui-même). Il devait y avoir une autre raison.

Par ailleurs, comment se fait-il que les Egyptiens aient été si férus d'astronomie ? Ce n'est pas une occupation habituelle pour un peuple essentiellement tourné vers la terre, et il est peu probable qu'il s'y

soit adonné de sa propre initiative. Peut-être devrait-on prendre davantage au sérieux l'explication avancée par les Egyptiens eux-mêmes, à savoir qu'un dieu avait enseigné à leurs ancêtres la science des étoiles. On pourrait également étudier de plus près les nombreuses références au monde de la mer que l'on trouve sous forme à peine voilée dans les Textes des Pyramides[20]. Et il pourrait y avoir des conclusions inédites à tirer de l'étude de l'art religieux égyptien, qui montre les dieux voyageant à bord de grands vaisseaux à coque profilée et à proue relevée, visiblement conçus pour naviguer en haute mer, et du même modèle que les bateaux exhumés près des pyramides de Gizeh ou que les navires de la mystérieuse flotte amarrée dans les sables du désert d'Abydos.

Un peuple terrien, en règle générale, n'est pas porté sur l'astronomie ; un peuple de marins, oui. Tout laisse penser que l'iconographie maritime des anciens Egyptiens, la conception de leurs navires, et, aussi, leur souci obsessionnel d'observer les étoiles sont des éléments d'un *héritage* transmis à leurs ancêtres par une race de navigateurs, à une époque reculée de la préhistoire. Seule une telle race, seule une civilisation maritime oubliée peuvent avoir laissé leur empreinte sous la forme de cartes décrivant avec précision le monde tel qu'il se présentait avant la fin de la dernière période glaciaire. Seule une telle civilisation, dont les navires ont guidé leur course sur les étoiles « pendant dix mille années », a pu observer et mesurer le phénomène de la précession équinoxiale avec cette exactitude dont témoignent les mythes. Et, bien qu'il ne s'agisse que d'une hypothèse, seule une telle civilisation aurait pu connaître les dimensions de la Terre avec une précision suffisante pour concevoir cet extraordinaire « modèle réduit » de l'hémisphère Nord de notre planète que constituerait la Grande Pyramide.

Où il est encore question du onzième millénaire

Il était presque minuit quand nous atteignîmes Gizeh. Nous avions réservé une chambre au Siag, un hôtel offrant une vue imprenable sur les Pyramides. Nous nous assîmes quelques instants sur notre balcon et regardâmes les trois étoiles de la ceinture d'Orion se déplacer imperceptiblement dans le ciel austral.

C'est la disposition de ces trois étoiles, comme l'archéo-astronome Robert Bauval l'a récemment démontré, qui a servi de modèle à celle des trois pyramides de Gizeh. Il s'agit là d'une découverte remarquable, laissant entendre que les anciens Egyptiens avaient atteint, dans les domaines de l'astronomie et de la géodésie, un niveau beaucoup plus avancé que ne l'ont pensé jusque-là les spécialistes. Encore plus remarquable, cependant – et c'est la raison pour laquelle je lui

avais donné rendez-vous à Gizeh le lendemain matin – est l'hypothèse de Bauval selon laquelle le dessin tracé sur le sol (sous la forme de quinze millions de tonnes de pierre) correspondrait exactement à la configuration du ciel vers 10450 av. J.-C.

Si Bauval a raison, les pyramides auraient été conçues pour constituer, compte-tenu des changements dans la position des étoiles dus à la précession, la « signature » architecturale permanente du onzième millénaire avant notre ère.

49

Le mystère d'Orion

À L'ÉCHELLE d'1/43 200e, la Grande Pyramide serait donc une réplique, et une projection cartographique, de l'hémisphère Nord de la Terre. Le fait que la cadence de la précession des équinoxes – l'un des mécanismes planétaires les plus caractéristiques – soit numériquement « encodée » dans l'échelle en question exclut totalement qu'il puisse s'agir d'une coïncidence. Il est de ce fait clair que nous avons affaire là à la manifestation d'une décision délibérée, destinée à être immédiatement reconnaissable par toute culture ayant acquis une connaissance précise (a) des dimensions de la Terre, et (b) du phénomène de la précession.

Grâce aux travaux de Robert Bauval, nous pouvons aujourd'hui être certains qu'une autre décision délibérée a été mise en œuvre lors de la construction de la Grande Pyramide (laquelle – c'est de plus en plus évident – doit être comprise comme une gigantesque « machine » appelée à remplir de nombreuses fonctions différentes). Cette fois, il s'agit d'un projet très ambitieux impliquant la Deuxième et la Troisième Pyramides, mais portant également la marque de ces mêmes architectes et bâtisseurs qui conçurent la Grande Pyramide comme une réplique de la Terre. Leur empreinte semble bien être, une fois de plus, cette référence à la précession – peut-être parce qu'ils appréciaient sa régularité mathématique et sa prévisibilité – et ils ont utilisé la précession pour concevoir un projet qui ne pourrait être compris correctement que d'une culture scientifiquement avancée.

Tel est le cas de la nôtre, et Robert Bauval a été le premier à élucider les paramètres fondamentaux de ce mystérieux projet – une

découverte qui a été universellement saluée, et qui devrait bientôt obtenir la reconnaissance scientifique qu'elle mérite[1]. De nationalité belge, Bauval est né il y a un peu moins d'un demi-siècle à Alexandrie, où il a passé sa jeunesse. Parlant avec un accent français mêlé d'arabe qui n'appartient qu'à lui, il accumule et analyse sans relâche les données pouvant intéresser ses recherches, trouvant inlassablement de nouveaux angles d'approche pour aborder de vieux problèmes.

Le Nil et la Voie Lactée

Lointains précurseurs de Robert Bauval, l'égyptologue et architecte Alexander Badawy et l'astronome Virginia Trimble avaient démontré dans les années soixante que le conduit sud de la Chambre du Roi de la Grande Pyramide était braqué comme un canon en direction de la partie du ciel qu'occupait la ceinture d'Orion à l'époque des Pyramides (entre 2600 et 2400 av. J.-C.[2]).

Bauval* s'intéressa pour sa part au conduit sud de la Chambre de la Reine, que Badawy et Trimble n'avaient pas étudié, et établit qu'il pointait en direction de Sirius à l'époque des Pyramides. La preuve de ce qu'il avançait lui fut fournie par l'ingénieur allemand Rudolf Gantenbrink, grâce aux mesures prises par son robot *Upuaut* en mars 1993. C'est à ce robot, on l'a vu, que l'on doit la découverte sensationnelle d'une porte coulissante fermée obturant le conduit à une soixantaine de mètres de son départ de la Chambre de la Reine. Doté d'un clinomètre ultra-sophistiqué, l'engin a également fourni la valeur exacte de l'angle d'inclinaison de ce conduit : 39°30'[3].

Bauval* a ensuite vérifié si le conduit sud de la Chambre du Roi était bien aligné sur la Ceinture d'Orion, comme l'avaient prétendu trente ans plus tôt Badawy et Trimble, en utilisant les nouvelles données fournies par Gantenbrink. Celui-ci avait constaté que le conduit était incliné de 45 degrés très exactement (et non de 44° 30' comme le pensaient Badawy et Trimble, et, avant eux, Flinders Petrie). Bauval put établir que le conduit pointait très précisément en direction d'Al Nitak, la plus basse des trois étoiles de la ceinture d'Orion, « qui franchissait le méridien à une altitude de 45 degrés vers 2475 av. J.-C. ».

Jusque-là, les conclusions de Bauval cadraient avec la chronologie fixée par les égyptologues orthodoxes, pour qui la Grande Pyramide, doit-on rappeler, a été construite vers -2520. En fait, les alignements constatés par l'archéo-astronome suggèrent que les conduits dateraient d'une époque légèrement postérieure...

Bauval a fait, cependant, une autre découverte beaucoup plus troublante. A nouveau, il y est question des étoiles de la ceinture d'Orion :

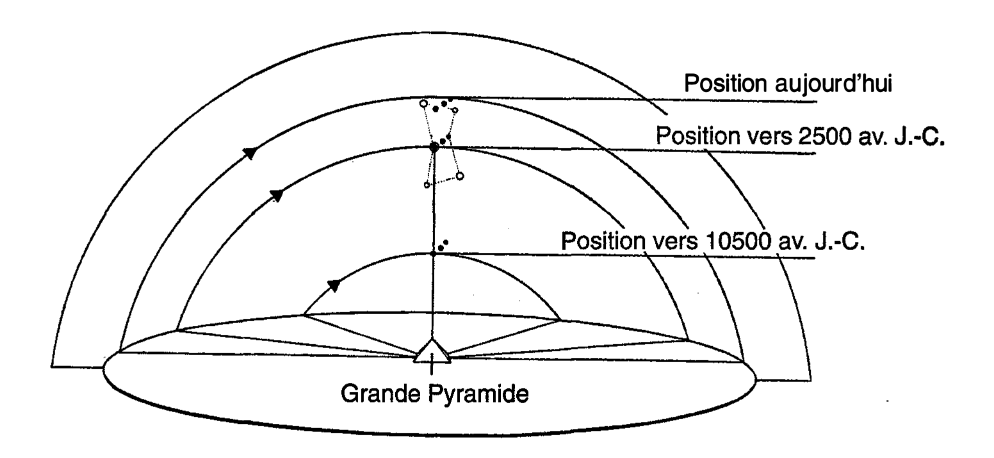
* Voir le *Mystère d'Orion*, *op. cit.*

« Ces astres sont disposés le long d'une diagonale orientée en direction du sud-ouest par rapport à l'axe de la Voie Lactée, de même que les pyramides sont disposées le long d'une diagonale orientée en direction du sud-ouest par rapport à la vallée du Nil. Si vous regardez soigneusement le ciel par une nuit claire, vous verrez aussi que la plus petite (et la plus haute) des trois étoiles, celle que les Arabes appellent Mintaka, est légèrement décalée vers l'est par rapport à la diagonale formée par les deux autres. Cette disposition est reproduite au sol, où nous voyons que la pyramide de Mykerinos est décalée exactement dans la même proportion vers l'est par rapport à la diagonale formée par la pyramide de Khephren (qui représente l'étoile du milieu, Al Nilam) et la Grande Pyramide (qui figure Al Nitak). Il est évident que ces monuments ont été disposés selon un plan d'ensemble calqué avec une extraordinaire précision sur ces trois étoiles... Les bâtisseurs de Gizeh ont en fait reproduit la ceinture d'Orion sur le sol. »

Mais ce n'est pas tout. Utilisant le logiciel *Skyglobe*, qui permet de calculer les variations, induites par la précession, des déclinaisons de toutes les étoiles visibles dans le ciel dans n'importe quelle partie du monde à n'importe quelle époque, Bauval découvrit que la corrélation entre les Pyramides, la ceinture d'Orion et la Voie Lactée n'était absolument parfaite qu'à une seule époque :

« En 10450 av. J.-C., et à cette date seulement, nous constatons que la disposition des pyramides au sol reflète parfaitement celle des étoiles dans le ciel. Cette adéquation ne peut être due au hasard, dans la mesure où le dessin au sol décrit très précisément deux événements célestes très inhabituels qui eurent lieu seulement à cette époque. Premièrement, la Voie Lactée, telle qu'on la voyait de Gizeh en 10450 av. J.-C., reproduisait alors exactement l'axe méridien de la vallée du Nil ; deuxièmement, à l'ouest de la Voie Lactée, les trois étoiles de la ceinture d'Orion se trouvaient à l'altitude la plus basse de leur cycle précessionnel, Al Nitak, l'étoile représentée par la Grande Pyramide, franchissant le méridien à 11°08'. »[4]

Le lecteur sait déjà comment, du fait de la précession axiale de la Terre, le lever du soleil, le jour de l'équinoxe vernale, met environ 26 000 ans à faire le tour complet du Zodiaque. Le même phénomène affecte également la déclinaison de toutes les étoiles visibles, induisant, dans le cas de la constellation d'Orion, des changements



La précession et les étoiles de la ceinture d'Orion.

d'altitude progressifs, mais significatifs. Ainsi, du plus haut point de son transit méridien (58°11' au-dessus de l'horizon méridional vu depuis Gizeh), Al Nitak met environ 13 000 ans à descendre jusqu'à sa position la plus basse, qu'elle a atteinte pour la dernière fois en -10450, et qui est immortalisée dans la pierre sur le plateau de Gizeh – 11°08'. L'étoile mettra ensuite 13 000 ans pour remonter jusqu'à son altitude la plus haute, et ainsi de suite, pour l'éternité...

> « C'est la configuration précise de l'année 10450 av. J.-C. que l'on peut voir sur le plateau de Gizeh – comme si un maître-architecte était venu sur le site à cette époque et avait décidé de dessiner sur le sol une gigantesque carte mêlant éléments topographiques naturels et constructions artificielles. Les trois pyramides représenteraient ainsi les trois étoiles, exactement telles qu'elles se présentaient à l'époque, et leur position par rapport à la vallée du Nil était identique à celle des trois étoiles par rapport à la Voie Lactée. C'est là une manière très intelligente, très ambitieuse, très fine de marquer une époque – ou, si vous préférez, de " fixer " un moment particulier de l'histoire dans l'architecture... »[5]

Le Premier Temps

L'hypothèse de Robert Bauval me parut initialement quelque peu abracadabrante.

D'un côté, les conduits sud de la Grande Pyramide permettent d'associer le monument à Sirius et Al Nitak dans la position que ces étoiles occupaient vers 2450 av. J.-C., date qui correspond quasi

parfaitement à l'époque à laquelle, selon les égyptologues, la pyramide a été construite.

D'un autre côté, la disposition des trois pyramides par rapport à la vallée du Nil nous fait remonter beaucoup plus loin dans le temps – jusqu'à la date reculée de 10450 av. J.-C. Cette date cadre fort bien avec les découvertes géologiques controversées de John West et John Schoch à Gizeh, qui suggèrent la présence en Egypte d'une civilisation très avancée au onzième millénaire avant notre ère. De plus, la disposition des pyramides ne devrait rien au hasard : elle semble avoir été délibérément choisie, dans la mesure où elle marque un événement important du point de vue de la précession – le point le plus bas, le début, le « Premier Temps » du cycle « ascendant » d'Orion.

Bauval estime que cet événement astronomique est lié symboliquement au mythique « Premier Temps » d'Osiris – le temps des dieux qui auraient apporté la civilisation dans la vallée du Nil – hypothèse fondée sur la mythologie égyptienne, qui associait directement Osiris à la constellation d'Orion (et Isis à Sirius)[6].

Les modèles historiques d'Isis et Osiris auraient-ils réellement vécu dans la vallée du Nil à l'époque de ce « Premier Temps », il y a plus de douze mille ans[7] ?

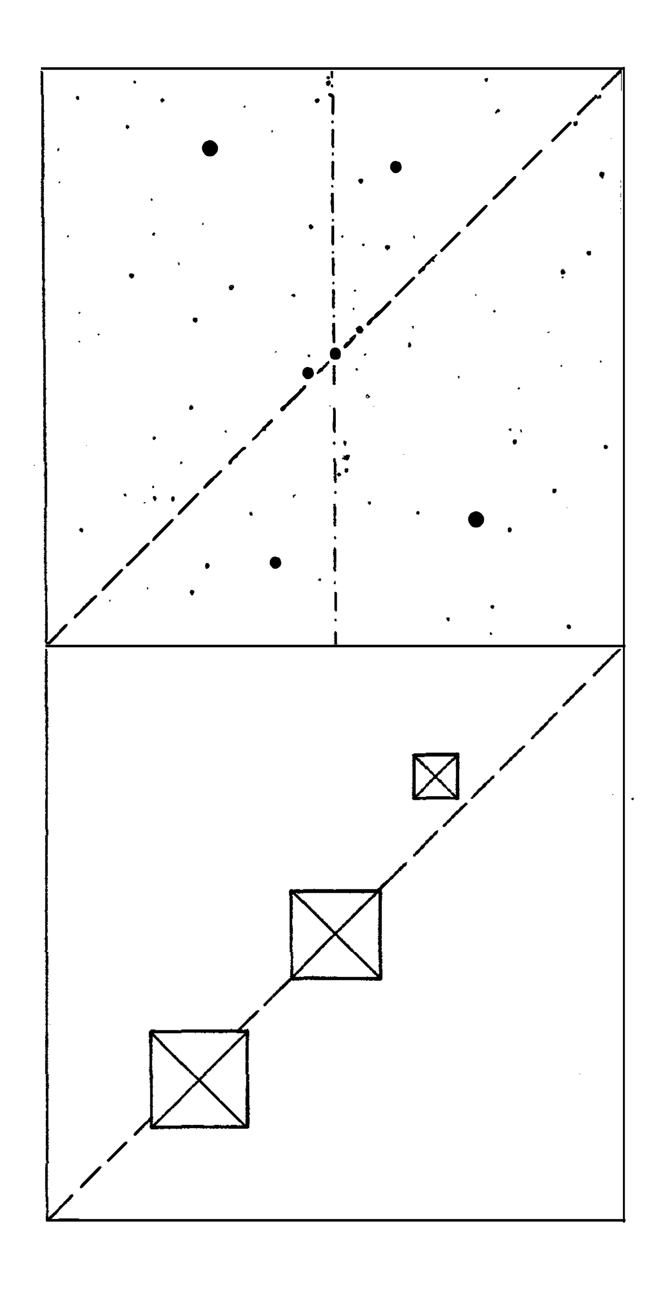
Mes recherches sur la mythologie de la période glaciaire m'ont convaincu que certains souvenirs ou certaines idées, transmis par la tradition orale de génération en génération, peuvent hanter l'esprit humain pendant de nombreux millénaires.

A mon sens, rien n'empêche *a priori* que la mythologie osirienne, avec ses étranges particularités et ses anomalies, puisse remonter à une date aussi reculée que 10450 av. J.-C.

Cependant, c'est la civilisation de l'Egypte dynastique qui a conféré à Osiris le statut de dieu de la Résurrection. Cette civilisation a peu d'antécédents connus – et, en tout état de cause, aucun qui puisse être daté de l'époque reculée du onzième millénaire av. J.-C. Si la mythologie osirienne a été transmise de génération en génération pendant huit mille années, quelle culture s'en est chargée ? Et cette culture est-elle responsable des *deux* alignements astronomiques matérialisés par les pyramides, correspondant respectivement à l'an 10450 et à l'an 2450 av. J.-C. ?

C'était là certaines des questions que je comptais poser à Robert Bauval à l'ombre des pyramides.

Nous lui avions donné rendez-vous à l'aube, au Temple Mortuaire de Khephren, afin que chacun puisse admirer le lever du soleil derrière le Sphinx.



Les pyramides et les étoiles de la ceinture d'Orion
en 10450 av. J.-C., vue méridienne.

La plate-forme

Situé à côté de la face est de la Deuxième Pyramide, le Temple Mortuaire constituait un endroit franchement sinistre à cette heure de la journée. Comme John West nous l'avait indiqué pendant notre conversation à Louqsor, il ne faisait aucun doute qu'il appartenait au même style d'architecture sévère, imposant, et dépourvu de toute ornementation, que le temple de la Vallée, mieux connu des touristes. On retrouve en effet, dans cette structure anonyme baptisée par les égyptologues « Temple Mortuaire », les mêmes énormes blocs, pesant chacun entre cent et trois cents tonnes, et cette même atmosphère impalpable évoquant une très haute antiquité.

Juste derrière nous, baignée par la pâle lueur du petit matin, la Deuxième Pyramide nous dominait de toute sa masse. Comme John West, là encore, nous l'avait fait remarquer, tout porte à croire qu'elle a été construite en deux temps. Les assises inférieures, jusqu'à une hauteur d'environ dix mètres, se composent pour l'essentiel de mégalithes de calcaire semblables à ceux des temples. Plus haut, cependant, le reste de la structure est formé de blocs beaucoup plus petits pesant chacun deux ou trois tonnes (comme la plupart des blocs de la Grande Pyramide).

Ne peut-on imaginer qu'une plate-forme mégalithique couvrant six hectares se soit dressée jadis sur la colline de Gizeh, à l'ouest du Sphinx, entourée de structures anonymes telles que le temple de la Vallée et le Temple Mortuaire ? En d'autres termes, est-il possible que les assises inférieures de la Deuxième Pyramide aient été construites en premier, avant les autres pyramides – peut-être longtemps avant, à une époque largement antérieure ?

Le culte

Cette question me trottait encore dans la tête quand Robert Bauval arriva. Après avoir échangé quelques plaisanteries sur le temps – un vent froid venant du désert balayait le plateau – je lui demandai : « Comment expliquez-vous le hiatus de huit mille années qui ressort de vos corrélations ? »

« Un hiatus ? »

« Oui, les conduits semblent avoir été alignés en 2450 av. J.-C., mais par contre, le plan du site est censé reproduire la position des étoiles d'Orion en -10450. »

« En fait, je vois deux explications, répondit Bauval, et je pense qu'il ne peut y en avoir de troisième... Soit les pyramides ont été conçues comme des sortes d'“horloges stellaires” marquant deux époques particulières, 10450 et 2450 av. J.-C. – auquel cas nous ne pouvons dire *quand* elles ont été construites. A moins que... »

« Attardons-nous sur cette première hypothèse, si vous le permettez. Qu'entendez-vous par " horloge stellaire " ? Et pourquoi ne peut-on pas préciser quand elles ont été construites ? »

« Ma foi, supposons un instant que les bâtisseurs de pyramides connaissaient la précession, et qu'ils étaient capables de calculer la déclinaison de tel ou tel groupe d'étoiles dans le passé et dans le futur, comme nous le faisons aujourd'hui avec l'aide d'ordinateurs... Si nous disons vrai, alors, quelle que soit l'époque à laquelle ils vivaient, ils auraient été capables de dessiner une " carte " du ciel tel qu'il se présentait au-dessus de Gizeh en -10450 ou -2450. En d'autres termes, s'ils avaient construit les pyramides en -10450, ils n'auraient éprouvé aucune difficulté à calculer les angles d'inclinaison corrects des conduits sud afin qu'ils soient braqués sur Al Nitak et Sirius vers -2450. De même, s'ils vivaient en -2450, ils n'auraient eu aucun mal à disposer les différents édifices de la nécropole de manière à refléter la position de la ceinture d'Orion en -10450. Vous comprenez ? »

« Je comprends. »

« Bien. Mais ce n'est qu'une explication. La deuxième hypothèse, à laquelle va ma préférence – et qui est, à mon avis, corroborée par la géologie – est que l'ensemble de la nécropole de Gizeh a été conçue et édifiée sur plusieurs millénaires. Je pense qu'il est plus que probable que le plan du site a été dessiné à l'origine vers -10450, de telle sorte que sa géométrie serait le reflet du ciel tel qu'il se présentait à l'époque, mais que les monuments furent achevés, et les conduits de la Grande Pyramide alignés, vers -2450. »

« Ainsi, vous prétendez que le plan du site des Pyramides pourrait remonter à -10450 ? »

« C'est là mon avis. Et je pense que le centre géométrique du plan était situé plus ou moins là où nous nous tenons aujourd'hui, juste devant la Deuxième Pyramide... »

Je lui montrai alors du doigt les grands blocs des assises inférieures de l'énorme édifice : « On dirait même que cette pyramide a été construite en deux phases, par deux cultures complètement différentes... »

Bauval haussa les épaules. « Creusons mon hypothèse... Peut-être n'y eut-il pas deux cultures. Peut-être n'y avait-il qu'une seule culture, ou, plus exactement, un seul *culte* – le culte d'Osiris, pourquoi pas. Peut-être ce très ancien culte était-il déjà là en -10450, et peut-être était-il encore là en -2450. Peut-être certains aspects de ce culte changèrent au fil les millénaires. Peut-être utilisait-on des grands blocs en -10450, et des moellons plus petits en -2450... Il me semble que beaucoup de choses ici confirment cette idée, et indiquent qu'on a affaire à un culte très ancien – un grand nombre d'indices qui, tout bonnement, n'ont jamais été étudiés... »

« Par exemple ? »

« Ma foi, les plus évidents sont bien sûr les alignements astronomiques du site (j'ai été l'un des premiers à me pencher sérieusement sur cette question), et les données fournies par la géologie – les résultats des travaux menés par John West et Robert Schoch sur le site du Sphinx. On a là deux disciplines scientifiques – toutes deux empiriques, fondées sur l'examen de preuves matérielles irréfutables – qui n'avaient jamais été appliquées à ces problèmes auparavant. Mais maintenant que nous faisons appel à elles, nous commençons à avoir une vision totalement différente de l'âge de la nécropole. Et je pense honnêtement que nous ne voyons pour l'instant que la partie émergée de l'iceberg, et qu'un grand nombre d'autres données nous seront fournies dans un proche avenir par l'astronomie et la géologie. Par ailleurs, personne n'a encore fait d'étude vraiment détaillée des Textes des Pyramides, une étude qui se démarque enfin de la perspective "anthropologique", selon laquelle les prêtres d'Héliopolis seraient une bande de sorciers semi-civilisés aspirant à la vie éternelle... Bien sûr qu'ils aspiraient à la vie éternelle, mais ce n'étaient certainement pas des sorciers... Il s'agissait d'hommes *initiés*, hautement civilisés – des savants, à leur manière, comme en témoignent leurs œuvres. Par conséquent, je prétends que les Textes des Pyramides doivent être lus comme des documents scientifiques, ou, du moins, quasi scientifiques, et non comme du charabia de poètes hallucinés. Je suis déjà convaincu qu'ils parlent de la précession. Mais il peut y avoir d'autres clés : les mathématiques, la géométrie, le symbolisme... Ce dont on aurait besoin pour mieux comprendre ces textes (et pour mieux comprendre les pyramides elles-mêmes) est une approche pluridisciplinaire. Astronomes, mathématiciens, géologues, ingénieurs, architectes, et même philosophes devraient être mis à contribution : quiconque, en fait, pouvant porter un regard neuf sur ces problèmes fondamentaux devrait être encouragé à le faire. »

« Pourquoi ces problèmes sont-ils à vos yeux "fondamentaux"» ?

« Parce qu'ils revêtent une importance capitale pour notre compréhension du passé de notre espèce. Le travail qui semble avoir été fait ici par les bâtisseurs des pyramides au onzième millénaire avant Jésus-Christ, en relation avec la carte du ciel, ne peut être l'œuvre que d'une civilisation hautement évoluée, et probablement très avancée du point de vue technologique... »

« Pourtant, aucune civilisation de ce type n'est censée avoir existé à cette époque... »

« Exactement. C'était l'Âge de Pierre. L'humanité en était encore à un stade très primitif – c'est du moins ce que nous ont toujours dit les anthropologues : nos ancêtres, vêtus de peaux de bêtes, habitaient dans des grottes et vivaient de chasse et de cueillette... Il est du coup très déroutant de constater qu'un peuple civilisé semble avoir été

présent à Gizeh en 10450 av. J.-C. – un peuple qui comprenait très bien le phénomène extrêmement complexe de la précession, qui avait la capacité technique de déterminer à quel moment précis Orion atteignait le point le plus bas de son cycle précessionnel, et qui entreprit de créer pour l'éternité sur ce plateau un mémorial consacré, précisément, à ce moment. En dessinant la ceinture d'Orion sur le sol de la manière dont il le fit, il savait qu'il fixait un moment particulier dans le temps. »

Une question perverse me vint à l'esprit : « Comment peut-on être sûr que la date que ce peuple mystérieux désirait fixer pour l'éternité est bien -10450 ? Après tout, la ceinture d'Orion présente la même configuration dans le ciel austral, à l'ouest de la Voie Lactée et à 11 degrés au-dessus de l'horizon, tous les 26 000 ans. Le " moment " immortalisé peut très bien être -36450, voire le cycle précessionnel qui avait commencé 26 000 ans plus tôt... »

Robert Bauval savait que j'allais lui poser cette question : « Divers indices, me répondit-il, suggèrent que certaines racines de la civilisation égyptienne remontent à près de 40 000 ans avant notre ère – tel cet étrange passage d'Hérodote qui nous dit que le soleil se lève là où il se couchait jadis, et se couche là où il se levait... »

« Ce qui est également une métaphore précessionnelle... »

« Oui. Encore la précession... En tout cas, vous avez raison, ils voulaient peut-être commémorer le début du cycle précessionnel précédent... »

« Mais pensez-vous que cela soit le cas ? »

« Non. Je pense que -10450 est la date la plus vraisemblable. Cela cadre mieux avec ce que l'on sait de l'évolution de l'*homo sapiens*. Et bien que cela laisse encore un grand nombre d'années dont on ne sait presque rien avant l'émergence soudaine de l'Egypte dynastique vers -3000, ce n'est pas une période trop longue... »

« A quel point de vue ? »

« C'est la réponse à votre question concernant le hiatus de 8 000 années qui sépare l'alignement du site et celui des colonnes " de ventilation ". Huit millénaires constituent une très longue période, mais une période pas si longue que ça pour des prêtres attachés à un culte initiatique, et décidés à préserver et à transmettre la science supérieure des hommes qui ont créé ce site en 10450 av. J.-C. »[8]

La Machine

Jusqu'à quel point la science de ces bâtisseurs préhistoriques était-elle « supérieure » ?

« Ils vivaient avec leur temps, poursuivit Bauval. L'horloge qu'ils utilisaient était l'horloge naturelle des étoiles. Leur langue de travail

était l'astronomie précessionnelle, et ces monuments expriment ce langage d'une manière claire, scientifique, et dépourvue d'ambiguïté. Il s'agissait également de remarquables " arpenteurs " – je veux parler des hommes qui ont à l'origine préparé le site et déterminé l'orientation des pyramides – dans la mesure où ils ont réalisé un véritable travail de précision, et ont su aligner parfaitement leurs constructions (vraisemblablement des plate-formes qui ne serviront que plus tard de soubassements aux pyramides) en fonction des points cardinaux. »

« Pensez-vous qu'ils savaient ce qu'ils faisaient en choisissant pour leurs constructions un emplacement situé à 30° de latitude Nord ? »

Bauval s'esclaffa : « Cela ne fait aucun doute ! Je pense qu'ils n'ignoraient rien de la forme de la Terre. Ils connaissaient leur astronomie. Ils avaient une bonne compréhension du système solaire et de la mécanique céleste. Ils étaient aussi incroyablement exacts et précis dans tout ce qu'ils faisaient. Au total, je pense que rien, s'agissant du sujet qui nous occupe, n'est arrivé par hasard – du moins entre -10450 et -2450. J'ai le sentiment que tout a été soigneusement planifié, prévu à l'avance, calculé... Pour tout dire, j'ai la conviction que ces hommes poursuivaient un objectif à long terme – une sorte de *grand dessein*, si vous voulez, et que cet objectif n'a été pleinement réalisé qu'au troisième millénaire avant J.-C... »

« Sous la forme des pyramides enfin achevées, avec leurs conduits pointant très exactement en direction d'Al Nitak et Sirius à l'époque de leur achèvement ? »

« Oui. Et aussi, je pense, sous la forme des Textes des Pyramides. Mon impression est que les Textes des Pyramides font partie du puzzle. »

« Les Textes étant aux pyramides ce que le *software* est au *hardware*, pour utiliser le langage des informaticiens ?... »

« C'est tout à fait possible. Pourquoi pas ? En tout cas, il est certain qu'il y a une relation. Je pense que pour parvenir à décoder les pyramides, il nous faudra utiliser les Textes. »

« En définitive, demandai-je à Bauval, quel objectif, à votre avis, poursuivaient les bâtisseurs des Pyramides ? Quel était ce *grand dessein ?* »

« Je ne suis certain que d'une chose : ils n'ont pas bâti ces monuments pour en faire des tombes éternelles, me répondit-il. A mon sens, ils étaient sûrs de vivre éternellement. En les construisant, ils ont voulu plutôt transmettre la force de leurs idées par l'intermédiaire d'une structure éternelle, quelles qu'aient été leurs intentions et leurs objectifs. Ils ont réussi à créer une force qui est " fonctionnelle par elle-même ", si je puis dire. Cette force, à supposer que vous la compreniez, tient en fait dans les *questions* qu'elle vous oblige à vous

poser. Mon impression est que ces hommes connaissaient l'esprit humain à la perfection... Ils savaient ce qu'ils faisaient. Ils savaient qu'ils pourraient initier des hommes à leur manière de penser loin dans le futur, même s'ils n'étaient plus sur terre. Ils savaient qu'ils pourraient le faire en créant une machine éternelle dont la fonction était de susciter des questions... »

Sans me laisser le temps de reprendre mes esprits, ses explications m'ayant plongé dans la plus grande perplexité, Bauval poursuivit de plus belle...

« La machine, ce sont les pyramides ! s'exclama-t-il. Ou, plus exactement, l'ensemble de la nécropole de Gizeh. Et regardez-nous. Que faisons-nous en ce moment ? Nous nous posons des questions. Nous sommes là à trembler de froid, à l'heure où tout le monde dort, pour regarder le soleil se lever, et nous nous posons des questions, des tas de questions, comme si nous avions été programmés pour le faire. Nous sommes entre les mains de vrais magiciens, et les vrais magiciens savent qu'avec des symboles – avec de bons symboles, et de bonnes questions – ils peuvent vous *initier* à une connaissance supérieure. A condition bien sûr que vous soyez une personne qui se pose des questions. Si tel est le cas, à partir du moment où vous commencez à vous poser des questions à propos des pyramides, vous tombez sur toute une série de réponses qui vous mènent à d'autres questions, puis à d'autres réponses, et ainsi de suite jusqu'à ce que votre initiation soit bien entamée... »

« Semez, et vous récolterez... »

« Oui. Ils n'ont rien fait d'autre que de semer. Croyez-moi, c'étaient des magiciens, et ils connaissaient la force des idées... Ils savaient comment instiller et faire grandir des idées dans l'esprit humain. Et si vous commencez avec de telles idées, et que vous suivez un raisonnement tel que le mien, alors vous remonterez jusqu'à Orion et 10450 av. J.-C. En bref, c'est un processus qui s'auto-entretient. Une fois qu'il a pénétré dans votre subconscient, une fois qu'il s'y est installé, vous ne pouvez pas résister... »

« Vous parlez comme si ce culte de Gizeh, quel que soit le " cœur " de sa doctrine – la précession, la géométrie, les pyramides, ou encore les Textes des Pyramides –, vous parlez comme s'il existait encore. »

« Dans un certain sens, il existe encore, cela ne fait aucun doute, répondit Bauval. Même si le conducteur n'est plus aux commandes, la nécropole de Gizeh reste ce qu'elle a toujours été : une machine à susciter des questions. Il marqua une pause et pointa son doigt en direction du sommet de la Grande Pyramide, que j'avais escaladé en pleine nuit neuf mois plus tôt. Regardez cette force, continua-t-il. Et cela fait cinq mille ans qu'elle vous subjugue. Elle vous asservit, que vous le vouliez ou non... Elle vous force à entrer dans un processus mental, elle vous force à comprendre... A partir du moment où vous

posez une question à son propos, vous vous interrogez sur les techniques de construction, la géométrie, l'astronomie. Vous vous plongez alors dans ces disciplines, et vous finissez par mesurer à quel point ce monument est sophistiqué, à quel point ses bâtisseurs devaient être astucieux, savants, en un mot, géniaux – ce qui vous force à vous poser des questions sur l'humanité, sur l'histoire de la civilisation, et, finalement, sur vous-même. *Vous voulez comprendre.* »

La deuxième signature

Par ce matin froid de décembre 1993, nous vîmes bientôt le soleil se lever au-dessus de l'épaule droite du Sphinx. Le solstice d'hiver approchait, et l'astre suprême, qui allait bientôt reprendre sa course vers le nord, avait presque atteint sa position la plus australe.

Le Sphinx est une balise, un repère équinoxial, avec son regard pointant très exactement en direction de l'endroit où le soleil se lève le jour de l'équinoxe du printemps. Faisait-il lui aussi partie du « grand projet » de Gizeh ?

A n'importe quelle époque de l'histoire et de la préhistoire, le regard du Sphinx a toujours été dirigé vers le lever équinoxial du soleil, au printemps comme à l'automne. Comme le lecteur se rappelle, cependant, c'est l'équinoxe vernale qui, aux yeux des hommes de l'Antiquité, « marquait » l'époque astronomique. Selon les termes de G. de Santillana et H. von Dechend,

> « la constellation qui se levait à l'est, juste avant le soleil, marquait le “lieu” qu'occupait le soleil... Pour les astronomes de l'Antiquité, elle “portait” le soleil, et l'équinoxe vernale (...) marquait le début du cycle annuel du soleil... »[9]

Mais pourquoi ce repère équinoxial revêt-il la forme d'un lion géant ?

De nos jours, à l'approche de l'an 2000, un tel repère – à supposer que quelqu'un veuille en construire un – devrait plutôt représenter un poisson, dans la mesure où le soleil, depuis environ deux mille ans, se lève lors de l'équinoxe vernale avec la constellation des Poissons à l'arrière-plan. L'ère astronomique des Poissons a commencé approximativement à l'époque du Christ[10]. Et est-ce un simple hasard si le principal symbole utilisé par les tout premiers Chrétiens était non pas la croix mais le poisson[11] ?

Pendant l'ère précédente, qui couvre grosso modo le second et le premier millénaires avant Jésus-Christ, c'est la constellation du Bélier qui avait eu l'honneur de « porter » le soleil lors de l'équinoxe vernale. A nouveau, est-ce une coïncidence si le bélier apparaît souvent dans l'iconographie religieuse de cette époque[12] ? Est-ce une

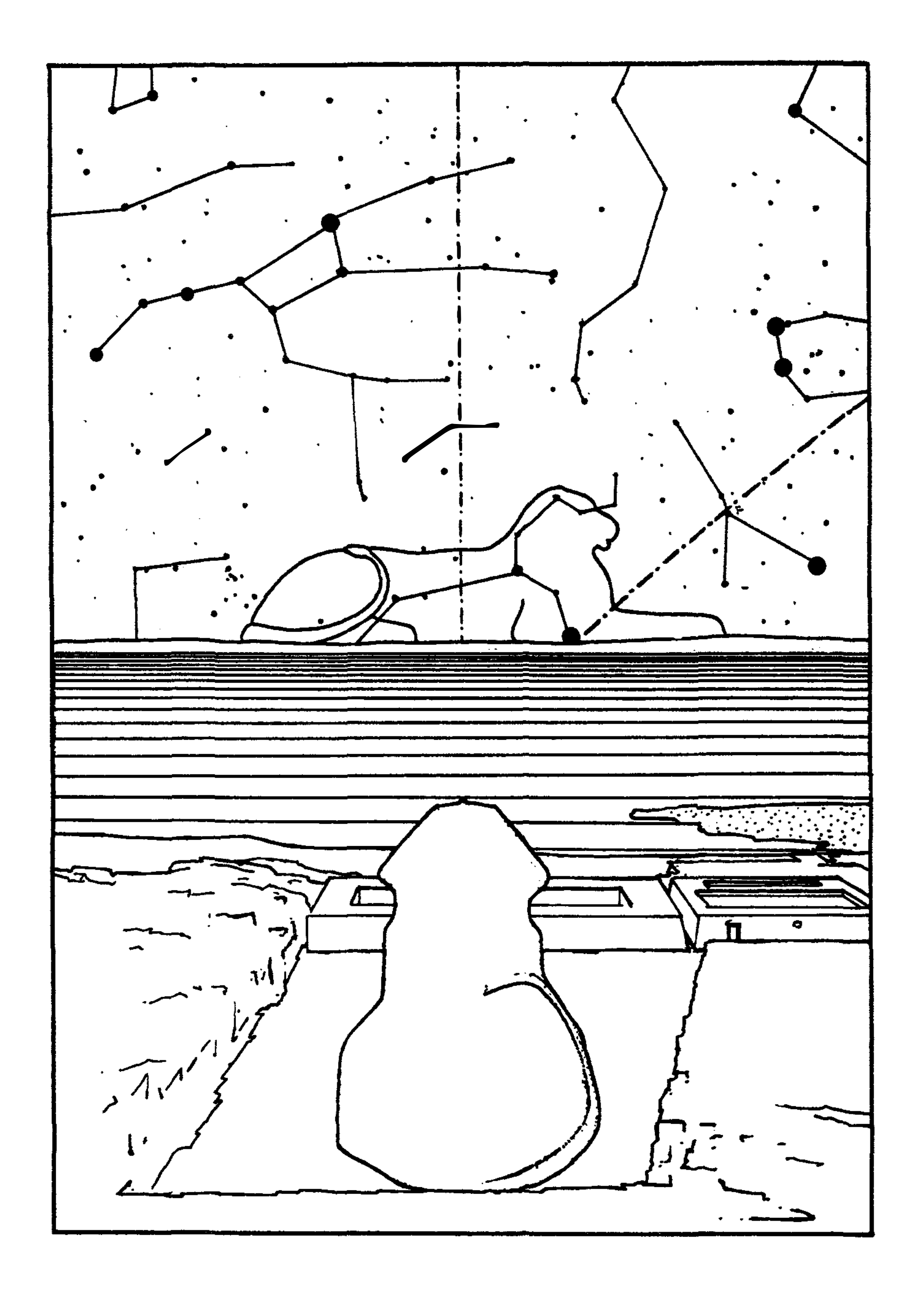
coïncidence, par exemple, si Yaveh, le Dieu de l'Ancien Testament, propose à Abraham de substituer un bélier à son fils Isaac, offert en sacrifice[13] ? (Abraham et Isaac auraient vécu, selon les spécialistes de la Bible, au début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ). Est-ce également une coïncidence si les béliers, dans différents contextes, apparaissent dans presque chaque livre de l'Ancien Testament, mais sont totalement absents du Nouveau[14] ? Et est-ce un hasard si le début de l'ère du Bélier, au crépuscule du troisième millénaire av. J.-C., a été marqué en Egypte par un regain d'adoration du dieu Amon, dont le symbole était un bélier ? Le grand sanctuaire d'Amon – le temple de Karnak à Louqsor, en Haute-Egypte – a été mis en chantier vers -2000 : tous ceux qui ont visité ce temple s'en souviendront, son principal motif ornemental est le bélier, dont de longues rangées gardent ses entrées[15].

L'ère du Bélier avait été immédiatement précédée par l'ère du Taureau (4380-2200 av. J.-C.). C'est pendant cette époque précessionnelle, lorsque le soleil se levait lors de l'équinoxe vernale « dans » la constellation du Taureau, que le culte du Taureau s'est épanoui en Crète minoenne. Et c'est pendant cette époque, également, que la civilisation de l'Egypte dynastique a surgi sur la scène de l'histoire, entièrement formée, sans antécédents apparents. Est-ce une fois de plus une coïncidence si les Egyptiens, au début de la période dynastique, vénéraient déjà les taureaux Apis et Mnevis – le premier étant considéré comme une théophanie du dieu Osiris, et le second, l'animal sacré d'Héliopolis, comme une théophanie du dieu Râ[16] ?

Pourquoi un repère équinoxial datant prétendument des débuts de la période dynastique devait-il avoir la forme d'un lion ?

Khephren, le pharaon de la Quatrième Dynastie qui, selon les égyptologues, aurait fait sculpter le monument dans la roche vers 2500 av. J.-C., était un monarque de l'ère du Taureau. Pendant les mille huit cents années qui avaient précédé son règne, et pendant les trois siècles qui suivirent, le soleil, le jour de l'équinoxe vernale, se leva immanquablement dans la constellation du Taureau. Il s'ensuit que si un monarque, à cette époque, avait voulu édifier un repère équinoxial à Gizeh, il aurait eu toutes les raisons de lui donner la forme d'un taureau, et non d'un lion. En fait, et cela tombe sous le sens, il n'y a qu'*une seule époque* où un symbolisme léonin aurait été approprié en la matière : l'ère du... Lion, qui a duré de 10970 à 8810 av. J.-C.

Pourquoi, répétons-le, un repère équinoxial devait-il avoir la forme d'un lion ? Parce qu'il a été créé pendant l'ère du Lion, pendant laquelle le soleil se levait lors de l'équinoxe du printemps sur le fond stellaire de la constellation du Lion, marquant ainsi les coordonnées d'une époque précessionnelle qui ne connaîtrait son « Grand Retour » que vingt-six mille ans plus tard.



Le Sphinx, regardant plein Est au moment du lever du soleil, le jour de l'équinoxe vernale en 10450 av. J.-C. La constellation du Lion se détache au-dessus de l'horizon.

Vers 10450 av. J.-C., les trois étoiles de la ceinture d'Orion ont atteint le point le plus bas de leur cycle précessionnel : à l'ouest de la Voie Lactée, 11°08' au-dessus de l'horizon austral lors de son passage au méridien. Sur le sol à l'ouest du Nil, cet événement a été fixé dans la pierre sous la forme des trois pyramides de Gizeh. Leur disposition constitue indubitablement la « signature » d'une époque précessionnelle.

Vers 10450 av. J.-C., le soleil, lors de l'équinoxe vernale, se levait dans la constellation du Lion. Sur le sol, à Gizeh, cet événement a été fixé dans la pierre sous la forme d'un Sphinx, une gigantesque « balise » équinoxiale au corps de lion et à tête d'homme qui, telle la deuxième signature d'un document officiel, pourrait être considérée comme la confirmation de son authenticité.

En d'autres termes, le onzième millénaire avant J.-C., qui vit le lever du soleil, lors de l'équinoxe de printemps, passer de la constellation de la Vierge dans celle du Lion, est la seule époque pendant laquelle le Sphinx, son visage faisant face à l'est, aurait très exactement matérialisé au jour dit l'alignement symbolique idoine – en regardant le soleil vernal s'élever dans le ciel de l'aube, avec, à l'arrière-plan, sa propre contrepartie céleste...

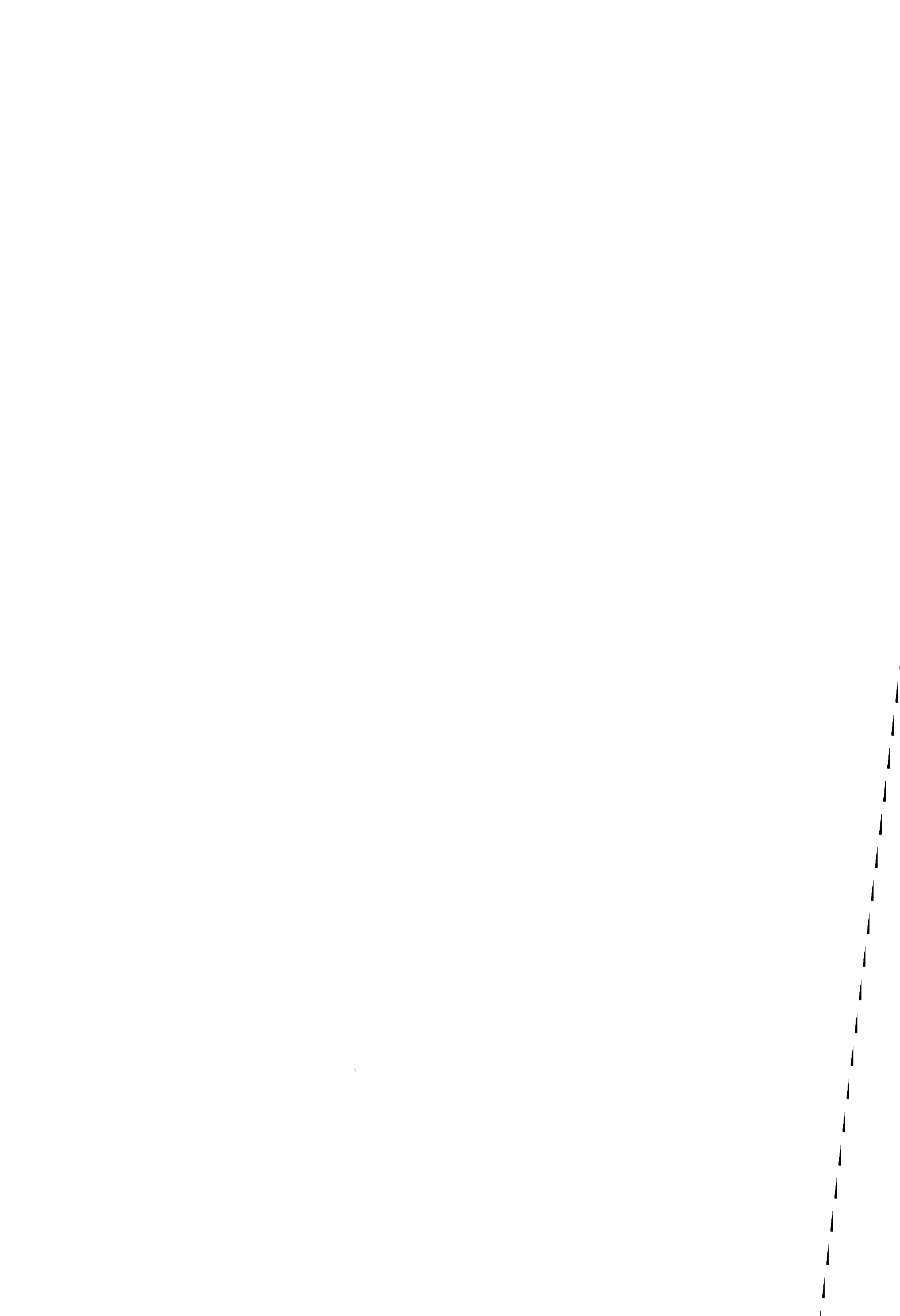
La question

« Le fait que les deux alignements astronomiques matérialisés par les pyramides et le Sphinx renvoient chacun à la date fatidique de 10450 av. J.-C. ne peut être une coïncidence, dit Robert Bauval. En fait, cela ne fait pour moi aucun doute : la vraie question est, à mes yeux, *pourquoi ?* Pourquoi tout cela ? Pourquoi ces mystérieux bâtisseurs se sont-ils donné tout ce mal pour nous livrer un message sur le onzième millénaire ? »

« Manifestement parce que c'était une époque importante pour eux », suggéra Santha.

« Très importante, en effet. Des hommes n'ont pas fait cela – créer une série de repères précessionnels monumentaux, sculpter un Sphinx, ériger trois pyramides pesant près de quinze millions de tonnes – sans avoir une raison extrêmement importante de le faire. La question est donc la suivante : *quelle était cette raison ?* Ils nous forcent à nous poser cette question en nous adressant leur message. Ils veulent attirer notre attention sur 10450 av. J.-C. et c'est à nous de trouver pourquoi. »

Nous restâmes silencieux un long moment, pendant que le soleil s'élevait dans le ciel au sud-est du Grand Sphinx.



VIII

CONCLUSION

Le continent englouti

50

Une aiguille dans une botte de foin ?

ALORS que je n'avais commencé mes recherches que depuis quelques mois, mon assistant-documentaliste m'envoya une lettre de quinze pages expliquant pourquoi il avait décidé de donner sa démission. A ce stade, je n'avais pas encore commencé à mettre en place les pièces du puzzle et je travaillais davantage sur des soupçons, des pressentiments, que sur de vrais indices. J'étais fasciné par tous les mystères, anomalies et anachronismes qu'il m'était donné de découvrir, et je voulais en savoir toujours davantage sur eux. Mon assistant, de son côté, s'était intéressé surtout aux longs et lents processus par lesquels la plupart des civilisations *connues* avaient surgi dans l'histoire.

Il était arrivé à la conclusion que certaines pré-conditions économiques, climatiques, topographiques et géographiques devaient être réunies avant qu'une civilisation puisse prendre son essor :

> « Si vous recherchez une civilisation inconnue qui se serait constituée indépendamment de toutes celles que nous connaissons déjà, *vous ne chercherez pas une aiguille dans une botte de foin.* Vous vous attendez à trouver autre chose qu'une simple ville avec son arrière-pays : une région, ou une île, au moins aussi vaste que Madagascar ou le golfe du Mexique, comportant des chaînes montagneuses, des fleuves et un climat méditerranéen ou subtropical, ne connaissant pas de variations majeures pendant environ dix mille ans...
>
> Et cette population de plusieurs centaines de milliers

> d'hommes et de femmes civilisés se serait soudainement évanouie, en même temps que leur patrie, ne laissant derrière eux pratiquement aucune trace matérielle ? Seulement une poignée de rescapés se seraient trouvés au bon endroit et auraient été assez malins pour avoir vu la fin arriver, et auraient disposé des moyens et des richesses leur permettant d'échapper au cataclysme ? »

Je me suis donc retrouvé sans assistant. Mon hypothèse était d'entrée de jeu impossible. Il ne pouvait pas y avoir eu de « civilisation perdue » pour la simple raison qu'un territoire assez grand pour avoir donné vie à une telle civilisation était trop grand pour disparaître sans laisser de traces.

Impossibilités géophysiques

Ce problème, sérieux à tous égards, devait me tarauder tout au long de mes voyages et de mes recherches. C'est précisément à cause de ce problème que les historiens et les archéologues ont toujours vu dans l'Atlantide de Platon une pure invention. Selon les termes de deux détracteurs de la théorie du « continent perdu »,

> « aucune terre intermédiaire n'a jamais relié l'Ancien Monde au Nouveau, par-delà l'Atlantique, depuis que l'homme est apparu sur la terre ; il n'y a pas de continent englouti au fond de l'Atlantique: l'océan Atlantique existe dans sa forme actuelle depuis au moins un million d'années. En fait, l'existence d'une Atlantide ayant les dimensions décrites par Platon constitue tout simplement une impossibilité géophysique. »[1]

L'argument est de fait imparable. Les océanographes ont méticuleusement cartographié le fond de l'océan Atlantique et n'y ont pas trouvé la moindre trace d'un continent perdu.

Mais les indices que je rassemblais représentaient bel et bien les « empreintes » d'une civilisation disparue : un continent perdu devait bien se trouver *quelque part*.

Où ? Au fond d'un autre océan ? Le Pacifique, avec son immensité, pouvait faire l'affaire, mais l'océan Indien me parut très vite plus prometteur en raison de sa relative proximité avec le Croissant Fertile du Moyen-Orient, où plusieurs des plus anciennes civilisations « historiques » avaient surgi avec une extrême soudaineté vers 3000 av. J.-C. Je projetai d'enquêter sur les rumeurs selon lesquelles on aurait retrouvé des vestiges de pyramides datant de l'Antiquité sur les îles Maldives ou le long de la côte des Somalis, en Afrique

orientale. Peut-être y aurais-je trouvé les traces d'un paradis perdu... J'envisageais même un voyage aux Seychelles.

Les océanographes, malheureusement, étaient là encore formels : le fond de l'océan Indien avait été lui aussi dûment cartographié et rien n'indiquait qu'il ait jamais recelé le moindre « continent perdu ». La même remarque s'appliquait aux autres océans et aux autres mers. Aucun d'entre eux n'a pu engloutir une terre suffisamment vaste pour avoir été le berceau d'une civilisation avancée.

Et pourtant, à mesure que j'avançais dans mes recherches, les preuves indiquant précisément qu'une telle civilisation avait jadis existé continuaient à s'accumuler. Je commençai à soupçonner qu'il s'agissait d'une civilisation maritime : une nation de navigateurs. Les mystérieuses cartes du monde, les fabuleux vaisseaux exhumés dans le désert près des pyramides, les traces d'une science astronomique sophistiquée dans l'étonnant calendrier des Mayas, les légendes parlant de dieux navigateurs, tels Quetzalcoatl et Viracocha – autant d'indices, entre autres anomalies, venant à l'appui de cette hypothèse.

Une nation de navigateurs, donc. Et aussi une nation de bâtisseurs, dont Tiahuanaco, Teotihuacan, les Pyramides, le Sphinx, seraient les œuvres ; des bâtisseurs apparemment capables de soulever et de mettre en place des blocs de calcaire de deux cents tonnes avec une désarmante facilité, des bâtisseurs capables d'aligner d'énormes monuments sur les points cardinaux avec une précision stupéfiante. Quelle que soit leur identité, ces bâtisseurs semblent avoir laissé leurs empreintes – toujours les mêmes – aux quatre coins du globe, sous la forme de structures cyclopéennes faites de blocs polygonaux, de sites comportant des alignements astronomiques, d'énigmes mathématiques et géodésiques, de mythes évoquant le destin de dieux anthropomorphes.

Mais une civilisation assez avancée pour construire sur une telle échelle, assez riche, organisée et évoluée pour explorer et cartographier le monde d'un pôle à l'autre, une civilisation assez savante pour calculer les dimensions de la terre, *ne peut pas* s'être développée sur un territoire restreint. Son berceau, comme mon assistant de recherche me l'a justement fait remarquer, doit avoir joui d'un climat doux, et comporté de hautes chaînes de montagnes et de grands fleuves, entre autres conditions préalables au développement d'une économie avancée et prospère : de bonnes terres agricoles, des ressources minérales, des forêts, etc.

Où une telle terre pouvait bien être située, si ce n'est sous aucun des océans ?

Des anges de bibliothèque

Où pouvait-elle se trouver et *quand* aurait-elle disparu ? Et si elle a disparu (c'est la seule explication plausible), *comment*, *pourquoi*, et *dans quelles circonstances ?*

Sérieusement, comment peut-on « perdre » un continent ?

La réponse, suggère le bon sens, doit être recherchée dans quelque cataclysme, quelque catastrophe planétaire susceptible d'avoir anéanti presque toutes les traces matérielles d'une grande civilisation. Si tel est le cas, pourquoi n'a-t-on gardé aucun souvenir d'un tel cataclysme ? Mais est-on sûr, après tout, de ne pas en avoir gardé ?

Au fil de mes recherches, j'ai pu étudier un grand nombre de mythes, transmis de génération en génération dans le monde entier, où il est question d'inondations, de gigantesques feux, de tremblements de terre et de glaciations. Nous avons vu qu'il est difficile de résister à la tentation de conclure que les mythes décrivent des événements géologiques et climatiques réels, ou, plus exactement, les différents effets locaux des *mêmes* événements.

Pendant la courte histoire de l'humanité sur cette planète, une seule catastrophe connue, et ayant laissé de nombreuses traces, cadre avec ce scénario : l'effroyable fonte des glaces de la fin de la dernière période glaciaire, survenue entre 15000 et 8000 av. J.-C. Par ailleurs, comme c'est le cas de manière encore plus évidente, des vestiges architecturaux tels que Teotihuacan et les pyramides d'Egypte, un grand nombre des mythes en question semblent avoir été conçus pour « véhiculer » des informations scientifiques cryptées – une autre matérialisation de l'« empreinte des dieux ».

Bien que je n'aie pas mesuré pleinement ses implications sur le moment, j'en suis venu progressivement à envisager la possibilité qu'un lien puisse exister entre le chaos de la fin de la dernière période glaciaire et la disparition d'une civilisation archaïque, qui aurait fourni aux mythes leur matière pendant des millénaires...

C'est à ce moment précis que les anges des bibliothèques intervinrent...

La pièce manquante du puzzle

Le romancier Arthur Koestler, qui s'est beaucoup intéressé à la télépathie, a forgé le terme « ange des bibliothèques » pour désigner l'agent inconnu, ou l'enchaînement de circonstances, grâce auquel des chercheurs trouvent parfois sur leur chemin exactement la bonne information exactement au bon moment[2].

Exactement au bon moment, l'un de ces anges vint à mon secours. C'était pendant l'été 1993. Après plusieurs mois de travail et de

voyages, j'étais physiquement et moralement épuisé. Incapable d'expliquer comment une terre de la taille d'un continent pouvait avoir disparu au crépuscule de la préhistoire, je commençais à douter de la pertinence de mes découvertes. C'est alors que je reçus une lettre provenant de la ville de Nanaimo, en Colombie britannique, au Canada. La lettre faisait référence à mon livre précédent, *The Sign and the Seal*[3], dans lequel j'avais mentionné en passant la théorie de l'Atlantide et les légendes parlant de héros civilisateurs « sauvés des eaux » :

> « 10 juillet 1993,
> Cher Mr Hancock,
> Après dix-sept années de recherches sur l'Atlantide, mon épouse et moi-même venons de mettre la dernière main à un manuscrit intitulé *When the Sky Fell* (" Quand le Ciel est tombé "). Ce qui est très frustrant est qu'en dépit de premières réactions positives sur le sujet du livre de la part des quelques éditeurs qui l'ont eu entre les mains, la seule mention de l'Atlantide les fait fuir.
> Dans *The Sign and the Seal*, vous faites état d'une " tradition initiatique qui aurait été inaugurée par les hommes ayant survécu à un déluge... " Notre ouvrage traite des sites où certains de ces survivants auraient pu se réfugier. Les hautes montagnes, les lacs de haute altitude constituent des refuges idéaux pour les rescapés de l'Atlantide. Le lac Titicaca et le lac Tana [en Ethiopie, le cadre de la plupart des chapitres de *The Sign and the Seal*] correspondent aux conditions climatiques requises. Leur environnement stable a pu permettre un nouveau départ de l'agriculture.
> Nous avons pris la liberté de joindre à notre lettre un résumé de notre livre. Si vous êtes intéressé, nous nous ferons un plaisir de vous adresser un exemplaire de notre manuscrit.
> Cordialement.
> Rand Flem-Ath.[4] »

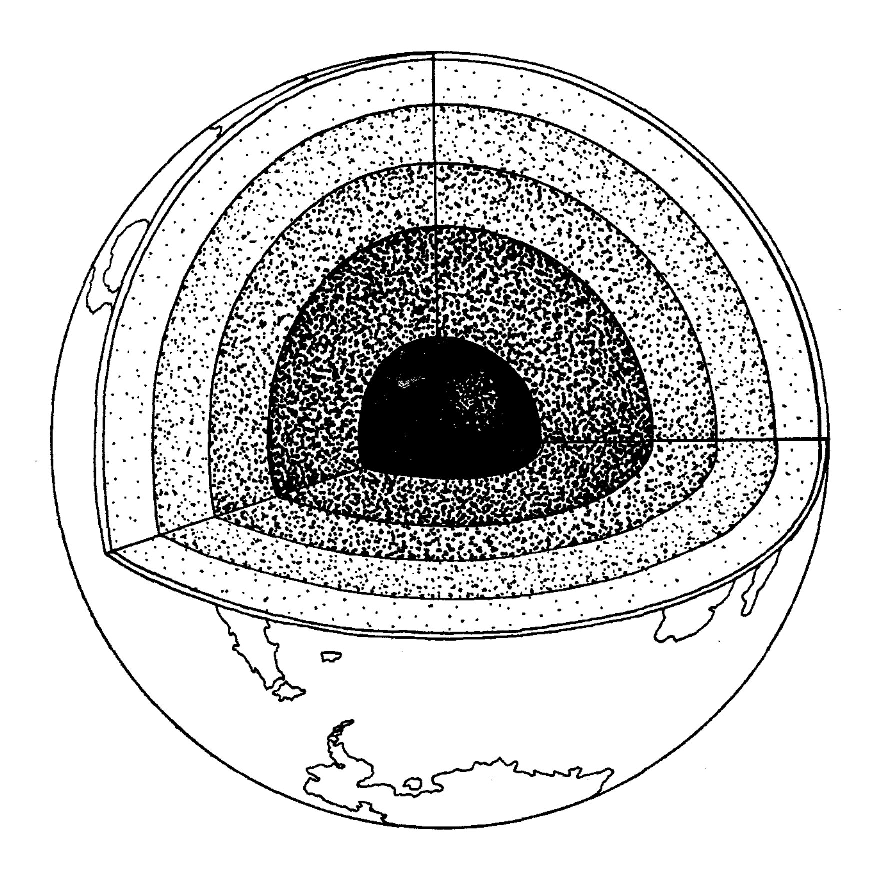
Je lus le document joint et y trouvai dès les premiers paragraphes la pièce manquante de mon puzzle. L'hypothèse des époux Flem-Ath s'accordait parfaitement avec les anciennes cartes du globe que j'avais étudiées – les cartes qui décrivaient avec précision la *topographie subglaciale* du continent de l'Antarctique[5]. Elle donnait tout leur sens aux grands mythes mondiaux relatifs à un cataclysme planétaire, avec ses différents effets climatiques. Elle expliquait l'énigme des innombrables mammouths apparemment « figés sur place » dans les glaces de la Sibérie septentrionale et de l'Alaska, et des arbres fruitiers hauts de trente mètres emprisonnés dans le permafrost loin au

nord du cercle arctique, à une latitude où rien ne pousse plus aujourd'hui. Elle fournit une solution au problème de l'extrême soudaineté avec laquelle la dernière période glaciaire prit fin après 15000 av. J.-C. Elle résout également le mystère de l'activité volcanique exceptionnelle qui accompagna la fonte des glaces. Elle répondait à la question : « Comment perd-on un continent ? ». Et elle était solidement fondée sur la théorie du « déplacement de la croûte terrestre » de Charles Hapgood – une hypothèse géologique révolutionnaire que je connaissais déjà :

> « L'Antarctique est le continent que l'on connaît le moins bien, écrivaient les Flem-Ath dans leur introduction. Tout le monde croit que cette île immense est recouverte par les glaces depuis plusieurs millions d'années. Mais de nouvelles découvertes prouvent que des parties entières de l'Antarctique étaient libres de glaces *il y a à peine quelques millénaires*, ce qui n'est rien à l'échelle des temps géologiques. La thèse du "déplacement de la croûte terrestre" explique les mystérieuses modifications du vaste appareil glaciaire du sixième continent. »

Les chercheurs canadiens faisaient référence à l'hypothèse de Charles Hapgood, selon laquelle l'Antarctique, jusqu'à la fin de la dernière période glaciaire – le onzième millénaire (?) –, était situé trois ou quatre mille kilomètres plus au nord (sous un climat tempéré), et qu'il avait pris sa position actuelle à l'intérieur du cercle antarctique à la suite d'un déplacement massif de la croûte terrestre[6]. Ce déplacement, ajoutaient les Flem-Ath,

> « a laissé d'autres traces dans le reste du monde. Les extinctions massives d'espèces animales (observables notamment en Amérique et en Sibérie) sont une conséquence directe de ce basculement...
>
> Les conséquences d'un tel déplacement ont dû être considérables. Le glissement de la croûte terrestre sur l'asthénosphère a provoqué des séismes et des inondations cataclysmiques. Le ciel a semblé "tomber sur la tête" des humains quand les continents changèrent de position. Loin au fond des océans, les séismes ont donné naissance à des raz de marée qui ont dévasté et inondé durablement les régions côtières. Certaines terres se sont retrouvées sous des climats chauds, pendant que d'autres, propulsées dans les zones polaires, ont subi le plus rigoureux des hivers. Du fait de la fonte des calottes glaciaires, le niveau des océans a monté de plus en plus haut. Tous les êtres vivants ont dû s'adapter, fuir ou mourir...



L'intérieur de la Terre, vu en coupe. Selon la théorie du « déplacement de la croûte terrestre », la lithosphère (couche externe de la croûte terrestre) basculerait d'un bloc de manière épisodique. Parfois épaisse de moins de cinquante kilomètres, la lithosphère repose sur une couche molle du manteau de la Terre appelée asthénosphère.

Si un déplacement de la croûte terrestre, avec son cortège de catastrophes, devait à nouveau frapper le monde, les acquis de plusieurs millénaires de civilisation seraient balayés de notre planète comme un fétu de paille. Les habitants des régions montagneuses pourraient éventuellement survivre aux raz de marée, mais ils devraient laisser derrière eux, dans les basses terres, les fruits de la civilisation. Seuls les peuples maritimes seraient susceptibles d'en préserver une faible partie – et notamment les cartes, transmises de génération en génération, sur plusieurs milliers d'années, par une poignée de survivants. Jusqu'à ce que l'humanité puisse à nouveau les utiliser pour partir sur les océans à la recherche de terres perdues... »

En lisant ces mots, je me souvins de l'hypothèse de Charles Hapgood, selon laquelle la partie solide du globe terrestre, que les géologues appellent lithosphère – la fine croûte externe de notre planète – pouvait de temps à autre se déplacer, glisser d'un bloc sur la masse intérieure de la sphère, plus molle, comme la peau d'une orange, si elle était détachée, glisserait d'un bloc sur la partie intérieure du fruit[7].

Jusque-là, j'étais en terrain connu. C'est alors que les chercheurs canadiens me fournirent les deux « maillons manquants » qui faisaient encore défaut à mon raisonnement.

Influences gravitationnelles

Le premier de ces maillons était la possibilité que des influences gravitationnelles (ainsi que des variations de la géométrie orbitale de la terre, étudiées plus haut[8]) aient pu, par l'intermédiaire du phénomène de déplacement de la croûte terrestre, jouer un rôle dans l'avènement et la fin des périodes glaciaires :

« La théorie des périodes glaciaires, présentée par le naturaliste et géologue Louis Agassiz à la communauté scientifique en 1837, fut accueillie initialement avec un grand scepticisme. Cependant, à mesure que les indices s'accumulaient en sa faveur, les esprits sceptiques durent reconnaître que la terre avait bel et bien subi des hivers redoutables. Mais le facteur déclencheur de ces ères glaciaires restait un mystère. Ce n'est qu'en 1976 que l'on comprit les causes – multiples – de ce phénomène. L'explication était à chercher dans diverses particularités astronomiques de l'orbite de la Terre et dans l'inclinaison de l'axe de notre planète. Mais ce n'est qu'une partie du problème. La *géographie* de la glaciation revêt une égale importance. C'est là que la théorie du déplacement de la croûte terrestre joue son rôle dans la solution de l'énigme.

Albert Einstein estimait que le poids des calottes glaciaires, qui ne sont pas symétriquement réparties autour du pôle, aurait pu provoquer un tel déplacement. Einstein écrit : " La rotation de la terre, agissant sur des masses inégalement réparties, produit une force centrifuge qui est communiquée à la croûte solide de la terre. La force centrifuge ainsi produite va gagner progressivement en intensité, jusqu'à déclencher, à un moment donné, un glissement de la croûte terrestre sur la masse interne de la planète – *ce qui aura pour effet de déplacer les régions polaires vers l'équateur.* "

Quand Einstein écrivit ces mots [en 1953], les causes astronomiques des périodes glaciaires n'étaient pas encore appréciées à leur juste mesure. Quand la trajectoire de l'orbite terrestre dévie du cercle parfait de plus d'un pour cent, l'influence gravitationnelle du soleil croît, exerçant une plus forte traction sur la planète et ses énormes calottes glaciaires. Celles-ci, du fait de leur poids considérable, exercent à leur tour sur la croûte une pression accrue, laquelle, combinée avec une plus grande inclinaison de l'axe de la terre [une autre variable de la géométrie orbitale de la terre], provoque un glissement de la croûte.... »

Tiendrait-on là le « chaînon manquant » permettant d'expliquer le début et fin des ères glaciaires ?

Lors d'un tel « glissement », les parties de la croûte terrestre situées aux pôles (et qui sont, de ce fait, entièrement recouvertes de glaces, tel l'Antarctique aujourd'hui) basculent soudainement vers des latitudes plus chaudes et fondent avec une extraordinaire rapidité. Dans le même temps, des terres situées jusque-là sous des latitudes clémentes basculent tout aussi brusquement vers les zones polaires, subissent un changement climatique dévastateur, et sont rapidement englouties sous des appareils glaciaires en rapide expansion.

En d'autres termes, lorsqu'une grande partie de l'Europe septentrionale et de l'Amérique du Nord était noyée sous les glaces, au cours de ce que nous pensons être la « dernière période glaciaire », ce n'est pas à cause de quelque mystérieux facteur climatique à action lente, mais parce que ces régions étaient alors situées beaucoup plus près du pôle Nord qu'aujourd'hui. De même, quand les glaciers du Wisconsin et du Würm décrits plus haut[9] commencèrent à fondre vers 15000 av. J.-C., ce n'est pas en raison de quelque changement climatique planétaire, mais à cause d'un glissement des calottes glaciaires vers des latitudes plus chaudes...

Ainsi nous vivons aujourd'hui une « période glaciaire » – à l'intérieur du cercle arctique, et *dans l'Antarctique.*

Le continent perdu

Le second « chaînon manquant » fourni par les Flem-Ath découle logiquement du premier : si un phénomène géologique récurrent, cyclique, tel que le déplacement de la croûte terrestre existe bel et bien, et si le dernier déplacement a fait basculer l'énorme masse terrestre que nous appelons l'Antarctique hors des latitudes tempérées et à l'intérieur du cercle antarctique, il est possible que des vestiges substantiels d'une civilisation perdue extrêmement ancienne se trouvent sous les trois mille mètres de glaces du pôle Sud.

Je compris tout à coup comment une masse de terre de la taille d'un continent, où une civilisation évoluée a prospéré pendant plusieurs millénaires, pouvait disparaître pratiquement sans laisser de traces. Comme l'affirmaient dans leur conclusion les Flem-Ath, « c'est vers l'Antarctique que nous devons nous tourner pour trouver des réponses à nos interrogations sur les origines de la civilisation – des réponses qui sont peut-être encore conservées dans les profondeurs de ses glaces. »

Je relus la lettre de démission de mon assistant et vérifiai si tous les préalables qu'il posait à l'émergence d'une civilisation avancée étaient satisfaits par l'« hypothèse antarctique ». Il voulait de « grandes chaînes de montagnes ». Il voulait de « vastes bassins fluviaux ». Il voulait « une vaste région large d'au moins trois mille kilomètres ». Il voulait également un climat stable et clément, dont les effets se seraient fait sentir pendant au moins dix mille ans, pour laisser à une culture évoluée le temps de se développer.

L'Antarctique n'a rien d'une aiguille dans une botte de foin. C'est une énorme masse de terre, beaucoup plus vaste que le golfe du Mexique, sept fois plus grande que Madagascar. Sa superficie est en fait à peu près égale à celle des Etats-Unis. Par ailleurs, comme des relevés sismiques l'ont démontré, on trouve bel et bien de grandes chaînes montagneuses dans l'Antarctique. Et comme plusieurs des anciennes cartes semblent le prouver, des cartographes préhistoriques inconnus, qui connaissaient les notions de latitude et de longitude, ont décrit ces chaînes de montagnes avant qu'elles ne disparaissent sous les calottes glaciaires qui les recouvrent aujourd'hui. Ces mêmes anciennes cartes montrent également de grands fleuves prenant leur source dans ces montagnes et coulant à travers de grandes vallées et de vastes plaines avant de se jeter dans l'océan. Et ces fleuves, comme en témoignent les prélèvements effectués en mer de Ross, ont laissé des traces matérielles de leur présence dans la composition des sédiments du fond de l'océan.

Enfin et surtout, je remarquai que la théorie du déplacement de la croûte terrestre n'était pas contradictoire avec le « préalable climatique ». Avant l'éventuel glissement soudain de la croûte, vers la fin

de la dernière période glaciaire dans l'hémisphère Nord, le climat de l'Antarctique a très bien pu être stable, et ce pendant dix mille ans, voire davantage. Et si, toujours d'après cette théorie, l'hypothèse selon laquelle l'Antarctique était situé à cette époque trois mille kilomètres (30 degrés de l'arc) plus au nord qu'aujourd'hui, ses régions septentrionales se seraient trouvées approximativement à 30° de latitude sud, et auraient bénéficié d'un climat méditerranéen, ou subtropical.

La croûte terrestre a-t-elle vraiment basculé ? Pourrait-on retrouver les vestiges d'une civilisation perdue sous les glaces du continent austral ?

Comme on va le voir aux chapitres suivants, la réponse à ces deux questions est oui.

51

Le marteau et le pendule

On a déjà présenté assez longuement la théorie du déplacement de la croûte terrestre, formulée par le professeur Charles Hapgood, et soutenue par Albert Einstein, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir en détail[1]. On se bornera à préciser ici que le glissement supposé de la « lithosphère », épaisse d'à peine cinquante kilomètres, sur le « cœur » de la planète ne se serait pas effectué autour d'un axe méridien nord-sud, mais plutôt autour d'un pivot imaginaire situé approximativement dans le Midwest des Etats-Unis actuels : la partie nord-est de l'Amérique du Nord (et notamment la baie d'Hudson, site initial du pôle Nord) aurait été tirée vers le sud, en dehors du cercle arctique, vers des latitudes plus tempérées, tandis que le Nord-Ouest (l'Alaska et le Yukon) basculaient vers le nord, à l'intérieur du cercle arctique, en même temps qu'une grande partie de la Sibérie septentrionale.

Dans l'hémisphère Sud, toujours selon l'hypothèse d'Hapgood, l'île géante que nous appelons aujourd'hui l'Antarctique, dont la plus grande partie se trouvait antérieurement sous des latitudes tempérées, aurait été déportée *dans sa totalité* à l'intérieur du cercle antarctique. Le glissement semble s'être opéré sur environ trente degrés (plus de trois mille kilomètres) et avoir eu lieu, pour l'essentiel, entre 14500 et 12500 av. J.-C. – mais ses effets se seraient fait sentir, à l'échelle planétaire, jusque vers -9500.

Supposons qu'avant le déplacement de la croûte terrestre, une grande civilisation se soit épanouie en Antarctique, dont la plus grande partie était située, on l'a dit, à des latitudes clémentes. Si tel

était le cas, cette civilisation aurait été rapidement anéantie par les effets du déplacement : les raz de marée, les ouragans, les éruptions volcaniques – consécutives à l'ouverture de failles sismiques sur l'ensemble de la planète –, les cieux assombris, et la progression inexorable de la calotte glaciaire. Au fil des siècles, les vestiges laissés derrière eux par d'éventuels survivants – villes, monuments, grandes bibliothèques et autres édifices – auraient été inexorablement engloutis par le manteau de glace.

Il n'est guère étonnant, si la théorie du déplacement de la croûte terrestre est juste, que l'on ne voie plus aujourd'hui, dispersées çà et là sur les cinq continents, que les *empreintes des dieux* – les traces, les échos, les vestiges des réalisations et des enseignements laissés derrière eux par les survivants de cette civilisation perdue de l'Antarctique, après qu'ils eurent franchi les océans à bord de leurs grands vaisseaux pour s'établir en des terres lointaines : dans la vallée du Nil, par exemple (ou peut-être, d'abord, autour du lac Tana, près des sources du Nil Bleu), dans la vallée du Mexique, et près du lac Titicaca – et sans doute dans d'autres endroits inconnus...

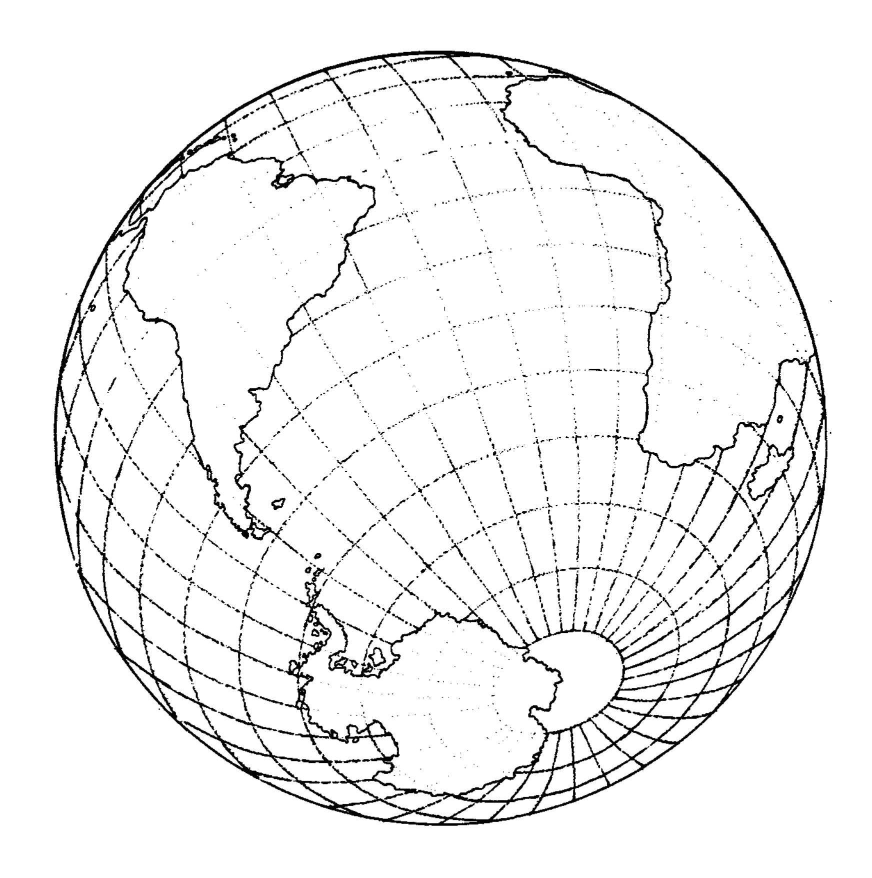
Les vestiges proprement dits de cette civilisation seraient aujourd'hui enfouis sous trois mille mètres de glaces et presque aussi inaccessibles aux archéologues que s'ils se trouvaient sur la face cachée de la lune.

Réalité ou fiction ? Possibilité ou impossibilité ? Est-il *possible*, du point de vue géophysique, que l'Antarctique, le cinquième plus grand continent (avec une superficie de 13,9 millions de km²) ait pu (a) se trouver antérieurement dans une zone plus tempérée et (b) dériver hors de cette zone, pour se retrouver à l'intérieur du cercle antarctique, pendant les vingt mille dernières années ?

En d'autres termes, l'Antarctique est-il mobile ?

Un désert polaire sans vie

La « dérive des continents » et/ou la « tectonique des plaques » sont des termes clés utilisés pour décrire une importante théorie géologique de plus en plus largement connue du grand public depuis les années cinquante. Il n'est pas nécessaire, pour notre propos, d'entrer dans les détails de cette théorie. Nous savons cependant, pour la plupart d'entre nous, que les continents « flottent » à la surface de la terre et se déplacent. Il suffit de regarder une carte de la côte occidentale de l'Afrique et de la côte est de l'Amérique du Sud pour se convaincre du fait que ces deux continents étaient jadis soudés l'un à l'autre. Ce processus, qui s'effectue à l'échelle des temps géologiques, est extrêmement lent : on a calculé que les continents se sont écartés (ou rapprochés) les uns des autres de 3 000 km en deux cents millions d'années.



Selon la théorie du déplacement de la croûte terrestre, une grande partie de l'Antarctique était située à l'extérieur du cercle antarctique avant 15000 av. J.-C. Disposant de conditions climatiques et de ressources propices au développement d'une civilisation, ce continent aurait été habité. Vers le onzième millénaire avant notre ère, un basculement cataclysmique de la croûte aurait placé le continent dans la position qu'il occupe aujourd'hui – en plein milieu du cercle antarctique.

La tectonique des plaques et la théorie du déplacement de la croûte terrestre ne s'excluent nullement l'une l'autre. Hapgood estimait qu'elles étaient parfaitement compatibles : comme le soutiennent les géologues, les continents peuvent en effet dériver imperceptiblement, sur des centaines de millions d'années, à la surface de la croûte terrestre, mais celle-ci, occasionnellement, peut glisser d'un seul bloc, de manière très rapide, phénomène qui ne modifie en rien la disposition des continents les uns par rapport aux autres, mais qui, par contre, déporte tout ou partie de ces continents à l'intérieur ou à l'extérieur des deux zones polaires permanentes de la planète.

Qu'on les explique par la dérive des continents ou par le déplacement de la croûte terrestre, un certain nombre de faits relatifs à l'Antarctique sont vraiment étranges, et, en tout état de cause, difficilement expliquables – à moins d'invoquer l'hypothèse d'un changement soudain, récent, et cataclysmique.

Avant d'examiner quelques uns de ces faits, rappelons brièvement que l'Antarctique est aujourd'hui, et de loin, le continent le plus froid de la terre (les températures sur le plateau polaire peuvent atteindre -89,2°C). Bien que les régions côtières soient légèrement plus chaudes (-60°C) et abritent d'innombrables colonies d'oiseaux, aucun mammifère n'y vit, et seuls quelques lichens, algues et champignons peuvent résister aux grands froids de la longue nuit polaire. En résumé, l'Antarctique est aujourd'hui un désert inhospitalier, duquel presque toute vie est absente.

En a-t-il toujours été ainsi ?

Pièce à conviction n° 1

Discover the World of Science Magazine, février 1993, p. 17 : « Il y a environ 260 millions d'années, pendant la période permienne, des arbres à feuillage caduc adaptés à un climat chaud poussaient dans l'Antarctique. C'est la conclusion à laquelle sont parvenus des paléobotanistes après avoir étudié un gisement de souches fossilisées découvert à 2 000 m d'altitude dans les monts Transantarctiques. Le site se trouve à 84°22'S, à 800 km au nord du pôle Sud. »

Le plus intéressant dans cette trouvaille est qu'il s'agit de la seule forêt, vivante ou fossile, qui ait jamais été trouvée à 80 ou 85 degrés de latitude, a déclaré la paléobotaniste Edith Taylor, de l'Université de l'Ohio, qui a examiné ces arbres fossiles. « La première chose que nous, paléobotanistes, faisons, est de rechercher des cas comparables parmi les études antérieures, et aucune forêt ne pousse aujourd'hui à de telles latitudes. On peut trouver sous les tropiques des arbres poussant dans un environnement chaud ; par contre, on ne peut pas trouver d'arbres poussant dans un environnement chaud avec

l'ensoleillement dont auraient bénéficié ces arbres : 24 heures de lumière pendant l'été et 24 heures d'obscurité en hiver. »[2]

Pièce à conviction n° 2

Les géologues n'ont découvert sur l'ensemble du continent antarctique aucune trace de glaciation antérieure à l'Eocène (il y a environ 60 millions d'années). Et si nous remontons jusqu'au Cambrien (550 millions d'années), nous trouvons des traces irréfutables d'une mer chaude baignant, voire traversant de part en part l'Antarctique, sous la forme de strates de calcaire riches en *Archaeocyathidae* (les organismes à l'origine de la formation des récifs de corail) : « Des millions d'années plus tard, précise Charles Hapgood, lorsque ces formations marines ont surgi des mers, des conditions climatiques favorables ont donné naissance à une végétation luxuriante dans l'Antarctique. Ainsi, Sir Ernest Shackleton découvrit des gisements de charbon à moins de trois cents kilomètres du pôle Sud, et plus tard, pendant l'expédition Byrd de 1935, des géologues mirent au jour un grand nombre de fossiles sur les versants du mont Weaver, à 86°58'S de latitude, à peu près à la même distance du pôle et à environ trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Parmi eux figuraient des empreintes de feuilles et de tiges, ainsi que du bois fossilisé. En 1952, le Dr Lyman H. Dougherty, de l'Institut Carnegie de Washington, examinant ces fossiles, identifia deux espèces d'un arbre-fougère appelé *Glossopteris*, jadis communes à tous les autres continents de l'hémisphère austral (Amérique du Sud, Afrique, Australie) et un arbre-fougère géant d'une autre espèce... »[3]

Pièce à conviction n° 3

L'amiral Byrd devait commenter en ces termes les trouvailles réalisées sur le mont Weaver : « Là, sur la montagne la plus méridionale de notre planète, située à 300 km à peine du pôle Sud, on a découvert la preuve que le climat de l'Antarctique était jadis tempéré, voire subtropical. »[4]

Pièce à conviction n° 4

« Des savants soviétiques auraient trouvé des traces de flore tropicale dans la terre de Graham, au sud de la terre de Feu, datant du début de l'ère Tertiaire (peut-être le Paléocène ou l'Eocène)... Des géologues britanniques ont par ailleurs découvert de grandes forêts

fossiles dans le reste de l'Antarctique, du même type que celles qui poussaient en Californie il y a vingt millions d'années. Cela prouve à l'évidence qu'après la première glaciation antarctique connue, et datable, de l'Eocène [il y a soixante millions d'années], le continent aurait connu d'autres périodes de climat chaud » (Ch. Hapgood)[5].

Pièce à conviction n° 5

« Le 25 décembre 1990, les géologues Barrie McKelvey et David Harwood travaillaient à 1 830 mètres au-dessus du niveau de la mer et à 400 km du pôle Sud, quand ils ont découvert des fossiles d'une forêt côtière d'arbres à feuilles caduques datant de deux à trois millions d'années[6] ».

Pièce à conviction n° 6

En 1986, la découverte de bois et de plantes fossilisés a montré qu'une grande partie de l'Antarctique était libre de glaces il y a deux millions et demi d'années. D'autres découvertes ont montré qu'en certains endroits, le continent était encore libre de glaces il y a cent mille ans[7].

Pièce à conviction n° 7

Comme on l'a vu dans la première Partie, les carottes sédimentaires prélevées sur le fond de la mer de Ross par l'une des expéditions antarctiques de Byrd ont montré que de « grandes rivières », charriant des sédiments fins, coulaient encore dans cette partie de l'Antarctique en 4000 av. J.-C. Selon le Dr Jack Hough de l'Université de l'Illinois, « la carotte N° 5 atteste de la présence de sédiments marins glaciaires sur une période qui s'étend de -4000 jusqu'à nos jours. De -4000 à -13000, par contre, le sédiment comporte des grains fins, à l'exception d'une courte période vers -10000 où le sédiment est granulé. Ces constatations laissent penser que la glace était absente de la région pendant cette période, mis à part peut-être un bref refroidissement il y a douze mille ans. »[8]

Pièce à conviction n° 8

Sur le planisphère d'Oronce Fine (Orontaeus Finnaeus) présenté au début de ce livre, la mer de Ross est représentée telle qu'elle

apparaîtrait si elle était libre de glaces. Par ailleurs, on y voit d'immenses chaînes de montagnes côtières, ainsi que des grands fleuves coulant dans des régions où on ne trouve aujourd'hui que des glaciers épais de deux mille mètres.

Comme l'a observé Charles Hapgood, « il est rare que des recherches géologiques soient confirmées par l'archéologie ; et pourtant, dans ce cas, il semble que l'hypothèse selon laquelle la mer de Ross était libre de glaces à une date récente soit confirmée par une carte parvenue jusqu'à nous par-delà plusieurs millénaires... Cette carte a été découverte et publiée en 1531 par le géographe français Oronce Fine, qui l'a intégrée à son planisphère (...).

Il a été possible d'établir l'authenticité de cette carte. Après plusieurs années de recherches, on est parvenu à déterminer la nature de la projection utilisée pour cette ancienne carte. Il s'agirait d'une projection sophistiquée, utilisant la trigonométrie sphérique, et (...) donnant des résultats d'une précision qui ne sera atteinte par la science cartographique moderne qu'au dix-neuvième siècle. Et, bien sûr, lorsque cette carte a été publiée pour la première fois en 1531, on ne savait rien de l'Antarctique. Ce continent n'a été découvert à l'époque moderne qu'en 1818 et n'a été entièrement cartographié qu'après 1920...[9] »

Pièce à conviction n° 9

La carte de Buache, également mentionnée dans notre introduction, décrit avec précision la topographie *subglaciale* de l'Antarctique. S'agit-il d'un pur hasard ? A moins que ce continent ne soit resté libre de glaces jusqu'à une époque suffisamment récente pour que les géographes d'une civilisation perdue aient pu le cartographier ?

Pièce à conviction n° 10

Transportons-nous maintenant aux antipodes du sixième continent. Si les terres qui se trouvent actuellement à l'intérieur du cercle antarctique jouissaient jadis d'un climat tempéré ou tropical, qu'en est-il des terres situées à l'intérieur du cercle *arctique* ? Ont-elles été affectées par les mêmes changements climatiques spectaculaires, ce qui suggérerait qu'un facteur commun ait été à l'œuvre ?

1. « Des géologues viennent de découvrir sur l'île de Spitzberg des feuilles de palmier fossilisées longues de trois ou quatre mètres, ainsi que des fossiles de crustacés marins d'une espèce qui ne pouvait vivre que dans des eaux tropicales. Cela laisse

penser qu'à une certaine époque, la température de l'océan Arctique était semblable aux températures relevées aujourd'hui dans le golfe du Bengale ou dans la mer des Caraïbes. Le Spitzberg est situé à mi-chemin entre l'extrémité septentrionale de la Norvège et le pôle Nord, à une latitude de 80°N. De nos jours, les navires ne peuvent atteindre le Spitzberg à travers la banquise que pendant deux ou trois mois de l'année. »[10]

2. Des traces fossiles de cyprès de marais et de nénuphars datant du Miocène (entre vingt et six millions d'années avant notre ère) ont été mises au jour dans le Grand Nord : « Les flores miocènes de la terre de Grinnell (Canada), du Groenland et du Spitzberg avaient toutes besoin de conditions climatiques tempérées et d'une forte humidité pour survivre. Les nénuphars du Spitzberg, notamment, avaient besoin d'un environnement aquatique pendant la plus grande partie de l'année. A cet égard, on rappellera que cet archipel, situé sur le cercle arctique, est plongé dans l'obscurité polaire pendant la moitié de l'année. »[11]
3. Certaines des îles de l'océan Arctique n'ont jamais été recouvertes par les glaces pendant la dernière période glaciaire. Sur la terre de Baffin, par exemple, à 1 500 km du pôle Nord, des restes d'aunes et de bouleaux découverts dans de la tourbe laissent entendre que le climat était beaucoup plus chaud qu'aujourd'hui dans cette région il y a moins de trente mille ans. Ces conditions climatiques ont prévalu jusqu'en -15000 environ : « Pendant la période glaciaire du Wisconsin, une zone au climat tempéré située largement à l'intérieur du cercle arctique a constitué un refuge pour la flore et la faune qui ne pouvaient subsister dans une grande partie de l'Amérique du Nord. »[12]
4. Des savants soviétiques ont établi que l'océan Arctique était chaud pendant la plus grande partie de la dernière période glaciaire. Selon un rapport des académiciens océanographes Sachs, Bielov et Lapina, des conditions climatiques particulièrement chaudes auraient prévalu pendant la période qui s'est écoulée entre le trente-deuxième et le dix-huitième millénaire av. J.-C.[13]
5. Comme nous l'avons vu plus haut, un très grand nombre d'espèces de mammifères à sang chaud, adaptées à un climat tempéré, ont été gelées sur place, leurs corps emprisonnés dans le permafrost, dans une vaste zone s'étendant du Yukon et de l'Alaska à la Sibérie septentrionale. Le gros des extinctions semble avoir eu lieu entre le quatorzième et le onzième millénaire[14].
6. Nous avons également vu que la dernière période glaciaire a pris fin entre 15000 et 8000 av. J.-C., mais que des bouleversements géologiques et climatiques particulièrement intenses

semblent être survenus au quatorzième et au onzième millénaires. Pendant cette brève période (à l'échelle des temps géologiques), des appareils glaciaires épais de plus de trois mille mètres, couvrant plusieurs millions de kilomètres carrés, et qui avaient mis plus de quarante mille ans à se constituer, fondirent de manière aussi soudaine qu'inexplicable : « Il est évident que cela ne peut être le résultat de l'action lente et progressive des facteurs climatiques habituellement invoqués pour expliquer les ères glaciaires... La rapidité de la déglaciation suggère qu'un facteur extraordinaire a affecté le climat... »[15]

Catastrophisme et uniformitarisme

Un facteur extraordinaire a affecté le climat...

Imaginons qu'un glissement de 30° de la lithosphère ait mis brutalement fin à l'ère glaciaire dans l'hémisphère Nord (en éloignant du pôle Nord les régions les plus fortement recouvertes de glaces), et que ce même glissement ait fait basculer, dans le même temps, un *continent entier* de l'hémisphère Sud, jusque-là situé sous des latitudes tempérées, à l'intérieur du cercle antarctique.

Sur la question de la mobilité de l'Antarctique, nous savons maintenant qu'il *est* mobile, et nous sommes même sûrs qu'il a changé de place, pour la simple raison que des arbres y ont poussé, et que des arbres ne peuvent pousser sous des latitudes plongées six mois de l'année dans l'obscurité la plus complète.

Par contre, nous ne savons pas (et nous ne le saurons probablement jamais avec certitude) si ce mouvement est une conséquence du déplacement de la croûte terrestre, ou de la dérive des continents, ou de quelque autre facteur inconnu.

Attardons-nous un instant sur le cas de l'Antarctique.

D'une superficie de 13,9 millions de km², il est actuellement recouvert de près de 30 km³ de glace, pesant, selon diverses estimations, près de 19 quadrillions de tonnes (19 suivi de quinze zéros[16] !). Ce qui inquiète les théoriciens du déplacement de la croûte terrestre est que le volume et le poids de cette énorme calotte glaciaire augmentent inexorablement : « à la cadence de 1 100 km³ et 20 billions de tonnes de glace chaque année – l'équivalent du lac Ontario. »[17]

Il est à craindre que lorsqu'elle sera couplée aux effets de la précession, de l'obliquité, de l'excentricité orbitale, du propre mouvement centrifuge de la terre et du jeu des forces d'attraction gravitationnelles du soleil, de la lune et des planètes, l'énorme masse de glace, sans cesse en expansion, qui recouvre l'Antarctique, pourrait constituer le facteur déclencheur d'un déplacement massif de la

croûte. « La calotte glaciaire du pôle Sud, écrivit non sans emphase Hugh Auchincloss Brown en 1967, (...) constitue un péril rampant, une menace mortelle pour notre civilisation, qu'elle peut à tout moment anéantir. »[18]

Cette « menace mortelle » a-t-elle mis fin à la dernière période glaciaire dans l'hémisphère Nord en déclenchant un glissement de la croûte terrestre qui aurait duré pas moins de 7 000 ans – de 15000 à 8000 av. J.-C. – un glissement qui aurait atteint sa vitesse maximale, et exercé ses effets les plus dévastateurs, entre -14500 et -10000 ? A moins que les changements climatiques soudains et cataclysmiques qui ont affecté l'hémisphère Nord pendant cette période soient le résultat de quelque autre phénomène susceptible simultanément de faire fondre des millions de kilomètres cubes de glace et de provoquer sur l'ensemble de la planète une intensification de l'activité volcanique ?

Les géologues modernes récusent les catastrophes, ou plutôt le catastrophisme, préférant s'en tenir à la doctrine « uniformitariste », selon laquelle « les processus que l'on connaît aujourd'hui, *agissant jadis comme ils le font aujourd'hui*, suffisent à rendre compte de tous les changements géologiques ». Les catastrophistes, de leur côté, soutiennent que « les changements qui ont affecté la croûte terrestre sont généralement le résultat de l'action *soudaine* de forces physiques. »[19] Se pourrait-il, cependant, que le phénomène à l'origine des bouleversements traumatiques de la fin de la dernière période glaciaire ait été un événement géologique à la fois catastrophique et uniforme ?

Le grand biologiste Thomas Huxley remarquait déjà au dix-neuvième siècle :

> « A mon sens, il n'y a pas d'opposition théorique entre catastrophisme et uniformitarisme ; au contraire, il est tout à fait concevable que les catastrophes fassent partie de l'uniformité. Permettez-moi d'illustrer ma thèse au moyen d'une analogie. Le fonctionnement d'une horloge est un modèle d'" action uniforme ". Une horloge ne peut donner l'heure avec exactitude que si son mécanisme est régulier. Par contre, la sonnerie d'une horloge est dans son essence une catastrophe. Le marteau peut servir à faire exploser un tonneau de poudre, à déclencher un déluge d'eau, ou à sonner un carillon, mais, en prenant les dispositions appropriées, l'horloge, au lieu de marquer les heures, pourrait sonner de façon intermittente, jamais deux fois de la même manière, qu'il s'agisse de la force ou du nombre de ses coups. Néanmoins, toutes ces " catastrophes ", en apparence aléatoires, seraient le résultat d'une action parfaitement " uniformitarienne ". Nous pourrions ainsi avoir deux écoles de théoriciens de l'horloge, l'une qui étudierait le marteau et l'autre le pendule. »[20]

La dérive continentale pourrait-elle être le pendule ? Et le déplacement de la croûte terrestre, le marteau ?

Mars et la Terre

Des déplacements lithosphériques, selon certains spécialistes, auraient eu lieu sur d'autres planètes. Dans le numéro de décembre 1985 de *Scientific American*, Peter H. Schultz livrait les résultats d'une étude sur les cratères d'impact de météorites visibles sur la surface de Mars. Les cratères observables dans les zones polaires de cette planète ont une « signature » caractéristique, les météorites tombant au milieu des dépôts de débris et de glace qui s'y accumulent. A l'extérieur des cercles polaires de Mars *actuels*, Schultz a détecté deux autres zones comportant le même type de « signatures » : « Ces zones sont antipodales ; elles sont situées en deux points diamétralement opposés de la surface de cette planète. Les dépôts de ces zones présentent un grand nombre des caractéristiques des dépôts polaires actuels, mais ils se trouvent aujourd'hui près de l'équateur... »

Quelle est la cause de ce phénomène ? Jugeant d'après ses constatations, Schultz estime que la présence de cratères polaires à l'équateur peut être due « au mouvement de la lithosphère tout entière, la croûte externe solide de la planète prise en bloc... Ce mouvement semble avoir pris la forme d'à-coups successifs, entrecoupés de longues pauses. »

Si des déplacements lithosphériques peuvent survenir sur Mars, pourquoi pas sur la Terre ? Comment expliquer autrement le fait troublant que *pas une seule* des calottes de glace qui se sont constituées pendant les périodes glaciaires dans diverses parties du monde ne semble avoir été localisée ne serait-ce qu'à proximité des pôles actuels ? Au contraire, les zones émergées présentant des traces de glaciation sont très également réparties sur l'ensemble du globe. Si nous rejetons l'hypothèse des glissements lithosphériques, alors nous devons expliquer d'une autre manière la présence ancienne de glaces sous les Tropiques, près du niveau de la mer, sur trois continents : l'Asie, l'Afrique et l'Australie[21].

La solution proposée par Charles Hapgood est simple, extrêmement astucieuse, et surtout pleine de bon sens :

> « La seule " période glaciaire " dont on comprenne parfaitement la cause est celle que connaît aujourd'hui l'Antarctique. Cette cause est parfaitement identifiable. Elle existe pour la simple et unique raison que l'Antarctique est aujourd'hui situé au pôle. Aucune variation de la chaleur du soleil, aucune nuée galactique, aucune activité volcanique, et aucun

courant sublithosphérique n'en sont la cause. Nous pouvons en conclure que la meilleure théorie permettant d'expliquer les " périodes glaciaires " est celle qui postule que les régions touchées par ces " périodes " sont celles qui se trouvent au pôle. Nous comprenons du coup la présence d'appareils glaciaires en Afrique et en Inde, bien que les régions recouvertes par ces appareils se trouvent aujourd'hui sous les Tropiques. Tous les autres appareils glaciaires de dimensions continentales s'expliquent de la même manière. »[22]

La démonstration d'Hapgood est d'une logique quasiment imparable. Soit nous reconnaissons que la calotte glaciaire antarctique constitue le *premier* appareil glaciaire qui ait *jamais* été situé au pôle – ce qui paraît improbable –, soit nous sommes obligés de supposer qu'un déplacement de la croûte terrestre, ou quelque autre mécanisme, a été à l'œuvre.

Un lointain souvenir de l'aube polaire

Nos ancêtres ont peut-être conservé dans leurs plus anciennes traditions des souvenirs d'un tel déplacement. Nous avons passé en revue plus haut certains de ces souvenirs : des légendes de cataclysmes qui semblent n'être rien d'autre que les récits des bouleversements géologiques qui ont accompagné la fin de la dernière période glaciaire dans l'hémisphère Nord[23]. D'autres mythes datant vraisemblablement de cette époque – entre 15000 et 10000 av. J.-C. – sont parvenus jusqu'à nous. Certains d'entre eux parlent de terres des dieux et de paradis perdus situés tous loin dans le sud (par exemple le Ta-Neterou des Egyptiens) et qui, pour plusieurs d'entre eux, auraient connu des conditions polaires.

Le grand cycle indien du *Mahābhārata* parle du Mont Merou, la terre des dieux :

> « A Merou, le soleil et la lune parcourent le ciel de gauche à droite chaque jour, et les étoiles font de même... La montagne, par son éclat, vainc l'obscurité de la nuit, de telle sorte que la nuit se distingue à peine du jour... Le jour et la nuit équivalent ensemble à une année pour les habitants de cette contrée... »[24]

De même, on l'a vu, l'Airyana Vaejo, le paradis mythique et la terre d'origine des Aryens de l'Avesta iranien, semble être devenu inhabitable, ayant été soudainement englouti par les glaces. Les habitants de cette contrée virent dès lors « la lune et les étoiles se lever et

se coucher une seule fois par an, une année n'étant plus qu'une longue journée. »[25]

On peut lire dans le *Surya Siddhanta*, un texte indien ancien : « Les dieux regardent le soleil, après qu'il s'est levé, pendant la moitié d'une année. »[26] Le septième *Mandala* du *Rigveda* contient un certain nombre d'hymnes à l'« Aurore ». L'un d'eux (VII, 76), dit que l'aurore « a levé sa bannière à l'horizon » avec sa splendeur habituelle et signale qu'une période de plusieurs jours s'est écoulée entre la première apparition de l'aube et le lever du soleil qui a suivi[27].

A-t-on affaire à des descriptions « de première main » de conditions climatiques polaires ?

Précisons que dans la tradition indienne, les *Vedas* sont considérés comme des textes révélés, que les hommes se sont transmis de génération en génération depuis l'époque des dieux. Précisons également qu'en décrivant les processus de transmission, toutes les traditions font état de cataclysmes (*pralayas*) qui, de manière intermittente, s'abattent sur le monde, et prétendent que lors de chacun de ces cataclysmes les Ecritures sont physiquement détruites. Après chaque destruction, cependant, certains *Rishis* (« sages ») survivent pour transmettre à nouveau, au début de la nouvelle ère, le savoir – la « vérité sacrée » – qu'ils tiennent de leurs ancêtres de l'ère précédente. Chaque ère (*manvantara*) a ainsi son propre *Veda* qui diffère seulement par la forme, et non par le sens, du *Veda* antédiluvien[28].

Une époque de tumulte et d'obscurité

Comme chaque écolier l'apprend en cours de géographie, le nord véritable (le pôle Nord) diffère sensiblement du nord magnétique (la direction vers laquelle pointe l'aiguille d'une boussole). Le pôle nord magnétique est actuellement situé dans le Nord du Canada, à environ 11° du pôle Nord géographique. De récentes études dans le domaine du paléomagnétisme ont établi que la polarité magnétique de la Terre *s'était inversée plus de cent soixante-dix fois* pendant les derniers quatre-vingts millions d'années...

Quelle est la cause de ces inversions ?

Selon un article du géologue S. K. Runcorn, professeur à l'Université de Cambridge, publié dans le *Scientific American*, « il ne fait aucun doute que le champ magnétique de la Terre est déterminé d'une manière ou d'une autre par la rotation de la Terre. Ce qui nous conduit à une remarquable découverte concernant la rotation de la Terre elle-même : (...) son axe aurait lui aussi changé. En d'autres termes, la planète aurait basculé sur elle-même, ce qui aurait entraîné un changement de la localisation des pôles géographiques. »

Runcorn semble envisager un renversement complet de 180° des

pôles, la Terre chavirant littéralement – même si des variations paléomagnétiques similaires pourraient résulter d'un glissement de la croûte terrestre sur l'asthénosphère, qui resterait fixe. Dans un cas comme dans l'autre, les conséquences pour la civilisation, et en fait pour toute vie, seraient terribles[29].

Bien sûr, Runcorn peut se tromper ; les inversions de champ surviennent peut-être en l'absence d'autres bouleversements.

Mais peut-être a-t-il raison.

Selon des articles parus dans *Nature* et le *New Scientist*, la dernière inversion géomagnétique a eu lieu il y a 12 400 ans – *au onzième millénaire avant notre ère*[30]...

Il s'agit là, bien sûr, de ce même millénaire pendant lequel la civilisation de Tiahuanaco, dans les Andes, semble avoir été détruite. Notre attention, on le sait, est attirée sur ce même millénaire par les alignements des grands monuments astronomiques du plateau de Gizeh, et par les traces d'érosion par l'eau visibles sur le Sphinx. Et c'est au onzième millénaire avant J.-C. que les premiers balbutiements de l'agriculture en Egypte prennent soudainement fin. De même, c'est au onzième millénaire avant notre ère que d'innombrables espèces de grands mammifères, sur l'ensemble de la planète, disparaissent pour toujours.

La liste pourrait continuer : montée brusque du niveau des mers, ouragans, séismes, raz de marée, etc.

Certains savants estiment que la prochaine inversion des pôles magnétiques terrestres aura lieu vers 2030[31].

Est-ce l'annonce d'un cataclysme planétaire ? Après douze mille cinq cents ans de « pendule », le marteau est-il sur le point de frapper à nouveau ?

Pièce à conviction n° 11

Yves Rocard, professeur à la Faculté des Sciences de Paris : « Nos séismographes modernes sont sensibles au " bruit " d'amplitude limitée, discernable en n'importe quel point de la terre, même en l'absence de toute onde sismique.

On peut reconnaître dans ce bruit des vibrations d'origine humaine (par exemple, le passage d'un train, ou la présence d'une ville à dix kilomètres de distance), ou l'effet de phénomènes atmosphériques (la pression variable du vent sur le sol, ou les effets de violents orages plus lointains). Il reste cependant le grondement continu, formé par les craquements à l'intérieur de la terre, qui ne peut être expliqué par aucune de ces causes... »[32]

Pièce à conviction n° 12

« Le pôle Nord s'est déplacé de trois mètres en direction du Groenland le long du méridien de 45° de longitude Ouest entre 1900 et 1960 (...) soit six centimètres par an. [Entre 1960 et 1968, cependant,] le pôle s'est à nouveau déplacé de trois mètres, soit dix centimètres par an (...). Si ces deux observations sont exactes, et nous avons toutes les raisons de le penser eu égard à l'éminence des savants qui les ont réalisées, alors nous aurions la preuve que la lithosphère est actuellement en mouvement, et que l'accélération de ce mouvement est de nature *géométrique*... »[33]

Pièce à conviction n° 13

USA Today, mercredi 23 novembre 1994, p. 9D :

« En direct de l'Antarctique : des lycéens en communication radio avec des savants du pôle Sud. Une émission en direct du pôle Sud, avec Elizabeth Felton, une lycéenne de Chicago âgée de 17 ans, aura lieu le 10 janvier. Utilisant les données de l'US Geological Survey, E. Felton repositionnera le repère de cuivre indiquant le pôle Sud géographique de la Terre, pour compenser le glissement annuel de la calotte glaciaire. »

Est-ce juste la calotte glaciaire qui glisse ? Ou bien l'ensemble de la croûte terrestre est-elle en mouvement ? En d'autres termes, Elizabeth Felton apporte-t-elle sans le savoir une nouvelle preuve de l'accélération géométrique du déplacement de la lithosphère ?

Les scientifiques ne le pensent pas. Comme nous le verrons au chapitre suivant, cependant, le siècle à venir est décrit par toutes sortes de prophéties et de croyances convergentes comme une période de troubles et de ténèbres sans précédent, pendant laquelle le Mal œuvrera en secret, et qui verra la fin du Cinquième Soleil et du Quatrième Monde...

Pièce à conviction n° 14

Kobé, Japon, mardi 17 janvier 1995 : « La soudaineté avec laquelle le tremblement de terre a frappé est terrifiante. Nous dormions à poings fermés... Un instant plus tard, le plancher – l'édifice entier – était réduit en compote. Cela n'a rien d'une douce oscillation. C'est une secousse d'une intensité effarante, à vous retourner les tripes...

« Vous êtes dans votre lit, l'endroit le plus sûr au monde. Votre lit repose sur le sol, que, jusque-là, vous pensiez être d'une solidité à

toute épreuve. Et voilà que tout à coup votre nuit se transforme en une promenade en montagnes russes à vous soulever le cœur, et vous voulez fuir...

« Mais ce qui est peut-être le plus effrayant est le bruit. Ce n'est pas le roulement sourd du tonnerre. C'est une sorte de grondement assourdissant, venant de partout et de nulle part. On dirait la fin du monde. » (Dépêche de Dennis Kessler, sur les lieux lors de la catastrophe de Kobé, *The Guardian*, Londres, 18 janvier 1995. Le séisme, d'une intensité de 7,2 sur l'échelle de Richter, a duré 20 secondes, et fait plus de cinq mille victimes.)

52

Comme un voleur dans la nuit

CERTAINS monuments, certaines idées, certains trésors intellectuels sont véritablement mystérieux. J'ai pour ma part le sentiment que l'humanité s'expose à de graves dangers en ne mesurant pas les implications de ces mystères.

Nous avons la possibilité, unique dans le règne animal, de tirer des enseignements des expériences de nos prédécesseurs. Après Hiroshima et Nagasaki, par exemple, deux générations ont atteint l'âge adulte en n'ignorant rien des effroyables destructions que l'arme nucléaire est susceptible de provoquer. Il en ira de même de nos enfants, et de nos petits-enfants. Ainsi, du moins en théorie, la connaissance des effets de la bombe atomique fait désormais partie de l'« héritage » historique de l'humanité. Que nous décidions ou non de tirer parti de cet héritage, c'est à nous de choisir. Néanmoins, cette connaissance est là, à notre portée, si d'aventure nous voulions l'utiliser, car nous en avons conservé le souvenir sous la forme de documents écrits, de films d'archives, de peintures allégoriques, de monuments commémoratifs, etc.

Tous les témoignages du passé n'ont pas bénéficié du même traitement que la mémoire d'Hiroshima et de Nagasaki. Au contraire, telle la Bible canonique, le corpus de connaissances que nous appelons l'« Histoire » est une création de l'homme laissant beaucoup de choses de côté. En particulier, toute référence à l'histoire de l'humanité avant l'invention de l'écriture il y a environ cinq mille ans en est *totalement* absente, et les mythes sont devenus synonymes de fables.

Et s'il ne s'agissait pas de fables ?

Supposons qu'un gigantesque cataclysme frappe aujourd'hui la terre, balayant les acquis de notre civilisation et anéantissant la quasi-totalité de la population de la planète. Supposons, pour paraphraser Platon, que nous soyons contraints par ce cataclysme de « tout recommencer, tels des enfants, dans l'ignorance complète de ce qui est advenu dans les temps antérieurs[1] ». Dans de telles circonstances, dans dix ou vingt mille ans (tous les films et documents écrits ayant été détruits depuis longtemps), quel souvenir nos descendants conserveront-ils des événements survenus à Hiroshima et Nagasaki en l'an 1945 de l'ère chrétienne ?

Il est facile d'imaginer en quels termes ils pourraient parler d'explosions ayant dégagé une « immense chaleur » et provoqué l'apparition d'une « terrible lueur »[2]. Nous ne serions pas davantage surpris d'entendre dans leurs bouches des récits « mythiques » tels que celui-ci :

> « Les flammes des projectiles lancés par les Brahmastras se mêlèrent les unes aux autres. S'ajoutant aux jets de flèches, elles recouvrirent bientôt la Terre, le Ciel et l'espace entre eux et formèrent une conflagration ressemblant au Soleil de la fin du Monde. (...) Tous les êtres vivants furent brûlés par les Brahmastras. Voyant les terribles flammes de leurs projectiles, ils crurent qu'il s'agissait du feu du Pralaya [le cataclysme] qui doit réduire en cendres le monde. »[3]

Et que dire d'*Enola Gay*, l'avion qui transportait la bombe d'Hiroshima ? Comment nos descendants se souviendront-ils des étranges engins volants et des milliers d'autres aéronefs qui sillonnaient les cieux de la planète au vingtième siècle de l'ère chrétienne ? Il est possible, même probable, qu'ils conservent des traditions évoquant des « chariots célestes », de « grandes machines volantes », voire des « cités aériennes »[4]. Si tel est le cas, ils parleraient probablement de telles merveilles en recourant à des formules allégoriques semblables à celles-ci :

- « Ô toi, Uparicara Vasu, la grande machine volante viendra à toi – et toi seul, de tous les mortels, trônant sur ce véhicule, ressembleras à une divinité. »
- « Visvakarma, l'architecte parmi les Dieux, a construit pour eux des véhicules volants. »
- « Ô toi, descendant des Kurus, cet homme méchant est venu sur ce véhicule volant appelé Saubhapura et m'a transpercé avec ses armes. »
- « Il est entré dans le palais divin d'Indra et a vu au repos des milliers de véhicules volants destinés aux Dieux. »
- « Les Dieux sont venus dans leurs véhicules volants assister à

> la bataille entre Kripacarya et Arjuna. Indra, le Seigneur du Ciel, est venu avec un véhicule volant pouvant transporter trente-trois êtres divins. »[5]

Toutes ces citations sont extraites de la *Bhagavata Purana* et du *Mahābhārata*, deux gouttes dans l'océan de la littérature sacrée de l'Inde antique. Et de telles images apparaissent dans de nombreuses autres traditions archaïques. Pour donner un seul exemple, les Textes des Pyramides, on l'a vu[6], fourmillent d'images anachroniques évoquant le vol d'engins à travers les airs :

> « Le Roi est une flamme, devançant le vent jusqu'à l'extrémité du ciel et de la terre (...). Le Roi voyage dans les airs et traverse la terre (...). Un chemin vers le ciel lui est offert... »[7]

Ces allusions constantes, dans les textes archaïques, à quelque chose ressemblant à l'aviation pourraient-elles faire référence aux véritables réalisations d'une civilisation hautement évoluée dont on aurait perdu jusqu'au souvenir ?

On ne saura jamais... tant qu'on ne cherchera pas à savoir. Et jusqu'à aujourd'hui, personne n'a cherché, parce que notre culture scientifique, rationnelle, considère les mythes et les traditions comme « non-historiques ».

Il ne fait aucun doute que certains d'entre eux ne sont pas « historiques », mais au terme de l'enquête que j'ai menée pour écrire ce livre, je suis sûr et certain que beaucoup d'autres le sont...

Pour le profit des générations futures

Imaginons le scénario suivant :

Supposons que l'on puisse calculer, sur la base d'indices solides et sans le moindre doute, que notre civilisation est sur le point d'être anéantie par un gigantesque cataclysme géologique – un déplacement de 30° de la croûte terrestre, par exemple, ou une collision frontale avec un astéroïde large de quinze kilomètres fonçant vers nous.

Bien sûr, l'humanité serait d'abord saisie par la panique et le désespoir. Néanmoins – à condition qu'ils aient été avertis du danger suffisamment à l'avance – les hommes prendraient des mesures afin d'assurer la survie de quelques uns et la préservation de ce qu'il y a de plus précieux dans notre savoir scientifique, pour le profit des générations futures.

Bizarrement, l'historien juif Flavius Josèphe (qui écrivait au premier siècle de notre ère) prête précisément ce comportement aux habitants évolués et prospères du monde antédiluvien – des hommes

qui vivaient heureux avant le Déluge, « sans qu'aucun malheur ne s'abatte sur eux » :

> « Ils étaient aussi les inventeurs de cette sorte de sagesse qui traite des corps célestes, et de leur ordonnancement. Et afin que leurs inventions ne puissent être perdues – selon la prédiction d'Adam, le monde devait être détruit une fois par le feu, et une autre fois par l'eau – ils firent deux piliers, l'un en brique, l'autre en pierre : ils inscrivirent leurs découvertes sur les deux, afin qu'au cas où le pilier de brique soit détruit par le Déluge, le pilier de pierre puisse demeurer et transmettre ces découvertes à l'humanité ; afin aussi de l'informer qu'il y avait un autre pilier de brique érigé par eux. »[8]

De même, lorsqu'il visita l'Egypte au dix-septième siècle, l'astronome d'Oxford John Greaves recueillit d'anciennes traditions locales attribuant la construction des trois pyramides de Gizeh au roi antédiluvien des mythes :

> « [Le roi prit la décision de construire les pyramides] après avoir vu dans son sommeil la terre entière renversée, ses habitants gisant face contre terre et les étoiles tombant et s'entrechoquant en produisant un bruit terrible (...). Et il se réveilla avec une grande crainte, et rassembla les grands prêtres de toutes les provinces de l'Egypte (...). Après qu'il leur eut raconté son rêve, ils mesurèrent l'altitude des étoiles et, ayant fait leur pronostic, prédirent un déluge. Le roi leur demanda : viendra-t-il dans notre pays ? Ils répondirent oui, et qu'il le détruirait. Comme il restait un certain nombre d'années avant sa venue, le roi ordonna qu'en attendant, les Pyramides soient construites (...). Et il fit graver dans ces Pyramides toutes les choses qui étaient dites par les sages, et aussi toutes les sciences primordiales – les sciences de l'Astrologie, de l'Arithmétique, de la Géométrie et de la Physique. Tout cela peut être interprété par celui qui connaît leurs caractères et leur langage... »[9]

Pris au pied de la lettre, le message de ces deux mythes est d'une limpidité parfaite : certaines mystérieuses structures éparpillées sur la surface du globe auraient été construites pour préserver et transmettre le savoir d'une civilisation avancée extrêmement ancienne, qui aurait été détruite par un cataclysme terrifiant.

Qu'y a-t-il de vrai dans ces légendes ? Et que doit-on penser d'autres étranges traditions parvenues jusqu'à nous du fond des âges ?

Que doit-on penser, par exemple, du *Popol Vuh*, qui parle dans un langage voilé d'un grand secret du passé de l'humanité – d'un âge d'or oublié depuis longtemps où tout était possible, une époque magique de progrès et de lumières pendant laquelle les « Premiers Hommes » (qui étaient « doués d'intelligence ») non seulement « mesuraient l'orbe de la terre », mais « scrutaient les quatre points de la voûte céleste ».

Comme le lecteur s'en souvient, les dieux devinrent jaloux des progrès rapides effectués par ces premiers humains qui avaient « réussi à voir et à connaître tout ce qu'il y avait dans le monde ». La vengeance divine ne se fit pas attendre : « Le Cœur du Ciel leur souffla du brouillard dans les yeux... De cette façon, toute la sagesse et tout le savoir des Premiers Hommes [ainsi que le souvenir de leurs] origines furent anéantis. »

Ce qui était arrivé aux hommes en butte à la jalousie des dieux ne fut jamais entièrement oublié, car un souvenir de ces lointains Premiers Temps fut préservé, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, dans les textes sacrés du *Popol Vuh* original. Conquérants et missionnaires firent disparaître ce dernier, réservant sa consultation à quelques initiés, et le remplacèrent par une version expurgée conforme aux canons du christianisme[10].

De l'autre côté de la terre, les mythes et les traditions du sous-continent indien recèlent encore de troublants secrets. Dans la version puranique du mythe du déluge universel, le dieu-poisson Vichnou, peu après le début de l'inondation, conseille à son protégé humain de « dissimuler les Ecritures Sacrées dans un endroit sûr » afin de préserver de la destruction le savoir des races antédiluviennes[11].

De même, en Mésopotamie, Utnapishtim (l'équivalent de Noé) est chargé par le dieu Ea « de prendre le début, le milieu et la fin de tout ce qui a été consigné par écrit, puis d'enterrer le tout dans la Cité du Soleil à Sippara ». Après le reflux des eaux, les rescapés reçurent l'ordre de se rendre sur le site de la Cité du Soleil pour « chercher les écritures », dont le contenu serait très certainement profitable aux générations futures de l'humanité[12].

Par une étrange coïncidence, c'est la Cité du Soleil égyptienne, Innou, connue des Grecs sous le nom d'Héliopolis, qui fut considérée tout au long de la période dynastique comme la source du savoir transmis aux hommes mortels depuis le Premier Temps fabuleux des dieux. C'est à Héliopolis que les Textes des Pyramides furent collationnés, et ce sont les prêtres héliopolitains qui avaient la garde des monuments de la nécropole de Gizeh.

Mais revenons à notre scénario :

1. nous savons que notre civilisation post-industrielle de la fin du vingtième siècle est sur le point d'être détruite par un cataclysme géologique ou cosmique inévitable ;
2. nous savons – parce que nous disposons de tous les moyens scientifiques pour le savoir – que la destruction sera quasi totale ;
3. mobilisant toutes nos ressources technologiques, nous faisons en sorte qu'au moins quelques survivants de notre espèce puissent survivre à la catastrophe, et que le noyau dur de notre savoir scientifique – médical, astronomique, géographique, architectural, mathématique – soit préservé ;
4. nous savons bien sûr à quel point nos chances de réussir sont minces ; malgré tout, galvanisés par la perspective de l'extinction de notre espèce, et de l'ensemble du monde vivant, nous nous efforçons de construire une Arche ou des abris dans lesquels les survivants triés sur le volet pourront trouver refuge, et nous employons toutes les ressources de notre ingéniosité à découvrir le ou les moyens de transmettre l'essence du savoir que nous avons accumulé pendant les cinq mille années des « temps historiques ».

Nous commençons par nous préparer au pire. Nous supposons qu'il y aura des survivants, mais qu'ils seront ramenés à l'Âge de Pierre par le cataclysme. Réalisant qu'une civilisation aussi avancée que la nôtre mettra peut-être dix mille ans, voire davantage, à ressurgir, tel le phénix, de ses cendres, nous nous fixons comme priorité de trouver un moyen de communiquer avec cette éventuelle future civilisation. Nous aimerions pouvoir au moins dire à ses représentants « Nous étions là ! », et être sûrs qu'ils recevront le message, quels que soient leur langage, leurs croyances religieuses, l'idéologie ou l'éthique de leur société.

Je suis cependant certain que nous aimerions en dire davantage. Nous aimerions par exemple dire à nos lointains arrière-arrière-petits-enfants *quand* nous avons vécu, en relation avec leur époque.

Comment nous y prendrions-nous ? Comment exprimerions-nous, mettons, l'an 2012 de l'ère chrétienne dans un langage suffisamment universel pour être décrypté et compris douze mille ans plus tard par une civilisation qui ne saurait rien de l'« ère chrétienne » ni d'aucun autre système chronologique ?

Une solution évidente consisterait à utiliser la parfaite prévisibilité de la précession axiale de la terre, qui a pour effet de modifier lentement et régulièrement la déclinaison de l'ensemble de la voûte céleste

par rapport à un observateur posté en un point fixe, et qui, tout aussi lentement et régulièrement, fait se déplacer le point équinoxial par rapport aux douze constellations du Zodiaque. Du fait de la prévisibilité d'un tel mouvement, il s'ensuit que si nous trouvions le moyen de dire « NOUS VIVIONS QUAND LE SOLEIL SE LEVAIT, LE JOUR DE L'ÉQUINOXE DU PRINTEMPS, DANS LA CONSTELLATION DES POISSONS », nous serions capables de préciser la date de notre époque à 2 100 ans environ à l'intérieur de chaque grand cycle précessionnel de 25 920 années.

Le seul inconvénient de cette formule deviendrait évident si une civilisation équivalente à la nôtre ne parvenait pas à s'épanouir dans les 12 000, voire les 20 000 années suivant le cataclysme, mais mettait beaucoup plus de temps – 30 000 ans ou plus – à prendre son essor. Dans ce cas, un monument ou un calendrier déclarant « NOUS VIVIONS QUAND L'ÉQUINOXE VERNALE ÉTAIT DANS LA CONSTELLATION DES POISSONS » livrerait un message ambigu. S'il était découvert par une haute culture connaissant son plein épanouissement au tout début d'une future ère du Sagittaire, par exemple, le message signifierait « Nous vivions 4 320 ans avant votre époque » – *i.e.*, deux « mois » précessionnels avant l'ère du Sagittaire (les deux « mois » de 2 160 ans du Verseau et du Capricorne). Mais il pourrait aussi vouloir dire : « Nous vivions 30 240 ans avant votre époque », *i.e.*, ces deux « mois », plus la totalité du cycle précessionnel précédent. Les archéologues de l'ère du Sagittaire n'auraient pas seulement à deviner la signification du message (« NOUS VIVIONS QUAND L'ÉQUINOXE VERNALE ÉTAIT DANS LA CONSTELLATION DES POISSONS »), mais aussi, en s'aidant d'autres indices, à déterminer de *quelle* ère des Poissons il s'agit : la plus récente, ou celle du cycle précessionnel précédent, voire celle du cycle encore antérieur...

La géologie, naturellement, serait d'un précieux secours pour trancher une telle question.

Les civilisateurs

Si nous pouvions trouver un moyen de dire « NOUS VIVIONS DANS L'ÈRE DES POISSONS », et si nous pouvions préciser l'altitude au-dessus de l'horizon de certaines étoiles pendant notre propre époque (par exemple, les étoiles – particulièrement visibles – de la ceinture de la constellation d'Orion), nous serions capables d'adresser un message encore plus précis aux générations futures. Sinon, nous pourrions procéder comme, semble-t-il, les bâtisseurs des pyramides de Gizeh ont procédé, et disposer nos monuments sur le sol de telle manière qu'ils reproduisent très exactement la position des étoiles dans le ciel à notre époque.

D'autres options, ou combinaisons d'options, nous seraient

offertes, en fonction de nos moyens, du niveau technologique atteint par notre civilisation, de la plus ou moins grande soudaineté du cataclysme, et de la nature des informations que nous souhaiterions transmettre.

Supposons, par exemple, que nous n'ayons pas le temps de nous préparer à la catastrophe. Supposons que celle-ci, tel « Le Jour du Seigneur » de la Bible, nous surprenne « comme un voleur dans la nuit »[13] ? Quelles perspectives se présenteraient à l'humanité ?

Que le cataclysme soit dû à la chute d'un astéroïde, à un déplacement de la croûte terrestre, ou à quelque autre cause cosmique ou géologique, on peut imaginer le scénario suivant :

1. une dévastation massive de la quasi-totalité de la planète ;
2. la survie d'une poignée d'hommes, dont la plupart retourneraient rapidement à l'état de barbarie ;
3. la présence, parmi ces rescapés, d'une minorité de sages et de savants – architectes, ingénieurs, physiciens, cartographes, mathématiciens, médecins, etc. – qui se consacreraient à sauver ce qui pourrait l'être et à trouver les moyens de transmettre leur savoir aux hommes des générations futures, du moins à ceux susceptibles de comprendre leur message.

Appelons ces hypothétiques visionnaires les « civilisateurs ». En s'unissant – d'abord pour survivre, ensuite pour dispenser leur enseignement et échanger des idées –, ils pourraient être amenés peu à peu à constituer une sorte de secte ou de culte religieux, avec ses rites initiatiques et ses croyances – conscients d'être investis d'une mission et de partager la même identité. Sans doute utiliseraient-ils une symbolique forte et facilement reconnaissable pour renforcer et exprimer cette conscience d'un objectif commun et ce sentiment d'appartenance à un groupe : les hommes pourraient porter la barbe, ou se raser la tête, et certaines images archétypales – la croix, le serpent, le chien – pourraient servir à maintenir la cohésion de la secte lorsque ses membres partiraient accomplir leur mission civilisatrice pour rallumer les lumières de la connaissance aux quatre coins de la terre.

La plupart d'entre eux, il y a fort à parier, échoueraient, ou ne remporteraient qu'un succès limité. Mais supposons qu'un seul groupe soit assez doué et opiniâtre pour créer une « tête de pont », peut-être dans une région qui aurait relativement moins souffert du cataclysme. Supposons ensuite que quelque autre cataclysme inopiné survienne – un contrecoup ou une série de contrecoups de la catastrophe initiale – et que la tête de pont soit presque entièrement anéantie.

Qu'arriverait-il ensuite ? Que pourrait-on sauver de ce culte initiatique lui-même sauvé précédemment d'une destruction encore plus grande ?

Transmettre l'essence

Si les circonstances s'y prêtent, il semble possible que *l'essence du culte* survive, préservée par un noyau d'hommes et de femmes déterminés. Mon sentiment est qu'avec des techniques d'endoctrinement appropriées, et le recrutement de nouveaux membres parmi les habitants à demi sauvages du pays, un tel culte pourrait se perpétuer *presque indéfiniment*. Cette hypothèse, cependant, suppose que ses membres (tels les Juifs attendant le Messie) soient prêts à attendre leur heure, pendant des milliers et des milliers d'années, jusqu'à ce que le moment vienne pour eux de se déclarer.

Si tel est le cas, et si leur objectif sacré était bel et bien de préserver et de transmettre leur savoir à une civilisation évoluée du futur, les membres du culte pourraient être décrits dans des termes similaires à ceux utilisés pour dépeindre le dieu égyptien de la Sagesse Thoth, lequel aurait

> « réussi à comprendre les mystères des cieux et à les révéler en les consignant dans des livres sacrés, qu'il avait ensuite cachés sur la terre, dans l'espoir qu'ils soient recherchés par les générations futures, mais que seuls quelques élus les découvrent... »[14]

En quoi pouvaient bien consister ces mystérieux « livres de Thoth » ? Doit-on supposer que toutes les informations qu'ils étaient censés contenir étaient transmises sous la forme de *livres ?*

Ne peut-on penser, par exemple, que les professeurs de Santillana et von Dechend aient pris rang parmi la poignée d'« élus » en décryptant le langage scientifique complexe inclus dans les grands mythes précessionnels ? Et si, ce faisant, ils avaient découvert sans le vouloir l'un des « livres » métaphoriques de Thoth et les informations scientifiques antédiluviennes inscrites sur ses pages ?

De même, que penser des découvertes de Posnansky à Tiahuanaco, et des cartes d'Hapgood ? Que penser de l'hypothèse révolutionnaire avancée par certains géologues concernant la très grande ancienneté du Sphinx de Gizeh ? Que penser des questions soulevées par les gigantesques blocs utilisés pour la construction du temple de la Vallée, sur le même site ? Que penser des secrets que les alignements astronomiques, les dimensions, et les chambres cachées des pyramides laissent un à un entrevoir ?

S'il s'agit, là encore, de « chapitres » des livres métaphoriques de Thoth, il semble que les « élus » soient appelés à devenir de plus en plus nombreux, et que l'on puisse s'attendre à de nouvelles révélations de plus en plus sensationnelles...

Retournons une dernière fois à notre scénario :

1. au début du vingt et unième siècle de l'ère chrétienne, au moment du passage de l'ère des Poissons à l'ère du Verseau, notre civilisation, telle que nous la connaissons, est détruite ;
2. de tous les survivants, quelques centaines ou milliers d'individus s'unissent pour préserver et transmettre des bribes de leur savoir scientifique aux générations qui vivront dans un passé lointain et incertain ;
3. ces civilisateurs se scindent en plusieurs petits groupes et se dispersent sur l'ensemble du globe ;
4. la plupart échouent et périssent ; seuls quelques-uns, dans certaines régions, parviennent à imprimer leur marque ;
5. après plusieurs milliers d'années – et peut-être plusieurs faux départs – un groupe de prêtres et de savants assurant la survie et la transmission d'un culte initiatique favorise l'émergence d'une nouvelle civilisation pleinement développée...

Dans ce dernier cas, le parallèle avec l'Egypte antique est évident. Selon mon hypothèse, un culte initiatique, entretenu par les survivants d'une grande civilisation *maritime* oubliée, se serait peut-être implanté dans la vallée du Nil dès le quatorzième millénaire av. J-C. Ce petit noyau de prêtres et de savants aurait fondé plusieurs sanctuaires, tels Héliopolis, Gizeh et Abydos, et serait à l'origine de la première révolution agricole de l'Egypte. Plus tard, cependant, chassé par les gigantesques inondations et les autres bouleversements du onzième millénaire av. J.-C., ce groupe aurait été obligé de fuir et de se réfugier sous des cieux plus cléments, en attendant la fin de l'ère glaciaire – sans savoir si son message allait survivre aux « temps obscurs » à venir.

Dans de telles circonstances, toujours selon mon hypothèse, un projet de construction ambitieux aurait constitué pour les membres de ce culte un moyen de préserver et de transmettre à la postérité des informations indépendamment de leur propre survie physique. En d'autres termes, si les édifices projetés – une fois le message du culte inscrit sous forme codée dans leur structure – étaient assez grands et résistants pour survivre au passage de plusieurs millénaires, on pouvait espérer que le message serait tôt ou tard décodé, même si le culte avait alors cessé depuis longtemps d'exister.

Les énigmatiques structures du plateau de Gizeh, à mes yeux, remplissent précisément cette fonction :

1. le Grand Sphinx serait bel et bien, on l'a démontré aux chapitres précédents, une « balise » équinoxiale érigée pendant l'ère du Lion, période comprise, selon notre propre chronologie, entre -10970 et -8810 ;
2. la disposition des trois pyramides principales par rapport à la vallée du Nil reproduirait en fait la position des trois étoiles de la ceinture d'Orion par rapport à la Voie Lactée en 10450 av. J.-C.

Il s'agirait là d'un moyen très efficace de « désigner » l'époque du onzième millénaire avant Jésus-Christ en utilisant le phénomène de la précession, qui a été très justement décrit comme la « véritable horloge de notre planète »[15]. Pour compliquer les choses, cependant, nous savons aussi que la Grande Pyramide renferme des conduits stellaires « braqués » sur la ceinture d'Orion et Sirius vers 2450 av. J.-C. Mon hypothèse contourne la difficulté représentée par ce hiatus de 8 000 années en supposant que ces conduits ont été creusés ultérieurement par des sectateurs du culte qui avait dressé le plan d'ensemble de Gizeh en 10450 av. J.-C. Naturellement, ce même culte, vers la fin de ces 8 000 années obscures, aurait fourni l'« étincelle » à l'origine de l'émergence soudaine de la civilisation – dès le départ « entièrement formée » – de l'Egypte dynastique.

Reste à deviner quelles pouvaient être les motivations des bâtisseurs de pyramides, qui se confondaient très probablement avec les mystérieux géographes qui cartographièrent le globe à la fin de la dernière période glaciaire. Si tel est le cas, on peut également se demander pourquoi ces architectes et navigateurs accomplis semblent avoir tant tenu à cartographier la glaciation progressive de l'énigmatique continent austral de l'Antarctique entre le quatorzième millénaire – date de l'établissement de la carte-source à laquelle Philippe Buache, selon Charles Hapgood, se serait référé –, et la fin du cinquième millénaire av. J.-C.

S'agirait-il en quelque sorte du « suivi » cartographique du lent engloutissement de leur terre d'origine ?

Et leur désir ardent de transmettre un message aux générations futures sous toutes sortes de formes – mythes, cartes, édifices, calendriers, corrélations mathématiques... – aurait-il un rapport direct avec les bouleversements géologiques et climatiques à l'origine de cet engloutissement ?

Une mission urgente

Comme je l'ai dit, ce qui nous distingue du reste du règne animal est la possibilité qui nous est donnée de tirer profit des expériences de nos prédécesseurs. Est-ce par perversité, légèreté, ou stupidité que nous refusons de prendre en compte ces expériences – à moins qu'elles ne nous soient transmises sous la forme, seule authentique à nos yeux, d'« annales historiques » ? Est-ce par arrogance ou ignorance que nous traçons une ligne arbitraire séparant l'« histoire » de la « préhistoire » aux environs de 3000 av. J.-C., et que nous voyons dans les sources « historiques » des témoignages infaillibles, alors que celles de la « préhistoire » ne seraient que des fables primitives ?

A ce stade de mon enquête – qui ne fait que commencer – j'ai le

sentiment que nous nous exposons à de graves dangers en refusant depuis si longtemps d'entendre les voix ancestrales qui nous parviennent sous la forme des mythes. Il s'agit davantage d'une intuition que d'un sentiment rationnel, mais le scénario que je viens de décrire n'a à mon sens rien de déraisonnable. Mes recherches m'ont rempli de respect pour la logique, la science, la profonde connaissance de l'âme humaine, et les vastes connaissances cosmographiques des génies qui ont composé ces mythes, et qui, j'en ai maintenant la conviction, descendaient de cette même civilisation perdue qui a produit les cartographes, les bâtisseurs de pyramides, les navigateurs, les astronomes et les géodésistes dont nous avons relevé les empreintes aux quatre coins de la planète.

Ayant appris à respecter ces Newton, ces Shakespeare et ces Einstein de la dernière période glaciaire, dont l'identité, cependant, reste encore très indistincte, je pense qu'il serait irréfléchi de rester sourd à ce qu'ils semblent nous dire. Et leur message est le suivant : les destructions cycliques, récurrentes et quasi totales de l'humanité font partie de la vie sur cette planète ; de telles destructions, qui ont eu lieu de nombreuses fois dans le passé, auront certainement lieu à nouveau dans l'avenir.

A quoi, après tout, servirait le remarquable calendrier des Mayas, sinon à transmettre précisément ce message ? Et comment ne pas voir que les traditions relatives aux Quatre « Soleils » antérieurs (ou aux Trois « Mondes »), transmises sur le continent américain depuis des temps immémoriaux, véhiculent le même type de mauvaises nouvelles ? Dans le même ordre d'idées, quelle serait la fonction des grands mythes précessionnels, qui ne parlent pas seulement de cataclysmes antérieurs, mais aussi de cataclysmes à venir, et qui (par le biais de la métaphore du moulin cosmique) relient ces bouleversements terrestres à des « désordres célestes » ? *Last but not least*, quel motif impérieux aurait poussé les bâtisseurs de pyramides à ériger, avec un tel soin, les mystérieux édifices du plateau de Gizeh ?

« Oui, nous disent-ils. Nous étions là ! »

Et de fait, ils ont trouvé un moyen ingénieux de nous dire *quand* ils étaient là.

Cela ne fait pour moi aucun doute.

Je suis également frappé par les efforts surhumains qu'ils ont déployés pour nous démontrer que leur civilisation était scientifiquement très évoluée. Et je le suis encore plus par l'impression d'*urgence* – l'impression qu'il s'agissait d'une mission d'une importance vitale – qui semble se dégager de leurs œuvres.

Pour dire cela, je me fonde à nouveau sur mon intuition, et non sur des faits objectifs.

J'ai la conviction que leur objectif sous-jacent était de transmettre un avertissement pour le futur, et que cet avertissement pourrait bien

avoir trait à un cataclysme planétaire, peut-être même au retour du même cataclysme qui a quasiment anéanti l'humanité à la fin de la dernière période glaciaire, lorsque « Noé, voyant que la Terre s'était inclinée, et que sa destruction était proche, cria d'une voix amère : " Que l'on me dise ce qui arrive à la terre pour qu'elle soit si affligée et bouleversée "»[16]. Ces mots sont tirés d'un apocryphe de la Bible, le *Livre d'Enoch*, mais les mêmes afflictions et les mêmes bouleversements sont prédits dans toutes les traditions de l'Amérique centrale qui parlent de la fin de l'ère actuelle – une ère, on l'a vu, pendant laquelle « les anciens disaient qu'il y aurait un mouvement de la terre et que nous en péririons tous. »[17]

De même, le lecteur n'aura pas oublié la date donnée par le calendrier maya pour la fin du monde :

> « Ce jour sera le 4 Ahua 3 Kankin [ce qui correspond au 23 décembre 2012 de notre ère], sous le règne du Dieu-Soleil, Neuvième Seigneur de la Nuit. La lune sera vieille de huit jours, et ce sera la troisième lunaison d'une série de six. »[18]

Selon l'eschatologie maya, nous vivons les derniers jours de notre planète.

Selon l'eschatologie chrétienne, également, nos derniers jours approchent. Selon la *Watch Tower Bible and Tract Society of Pennsylvania :* « Ce monde périra aussi sûrement que le monde d'avant le Déluge... On a prédit que beaucoup de choses se réaliseraient pendant les derniers jours, et toutes se sont réalisées. Cela veut dire que la fin du monde est proche... »[19]

De même, le médium chrétien Edgar Cayce prophétisait dès 1934 « un basculement des pôles » autour de l'an 2000 : « Il y aura des cataclysmes dans l'Arctique et l'Antarctique qui provoqueront l'éruption de volcans sous les Tropiques (...). La partie septentrionale de l'Europe sera changée en un clin d'œil. La terre sera éventrée dans la partie occidentale de l'Amérique. La plus grande partie du Japon sera engloutie par la mer. »[20]

Curieusement, l'époque de l'an 2000, qui figure dans ces prophéties chrétiennes, coïncide également avec le Dernier Temps (ou point le plus élevé) du cycle des étoiles de la ceinture d'Orion, tout comme l'époque du onzième millénaire coïncidait avec le Premier Temps (ou point le plus bas) de ce cycle.

Et curieusement, aussi, on l'a vu[21], une conjonction de cinq planètes, qui exercera d'importants effets gravitationnels, doit avoir lieu le 5 mai 2000 : ce jour-là, Uranus, Neptune, Vénus et Mars s'aligneront avec la Terre de l'autre côté du Soleil, provoquant une sorte de tir à la corde cosmique...

Les mystérieuses influences de la gravité, lorsqu'elles se conju-

guent avec l'oscillation précessionnelle de notre planète, les effets de torsion de sa rotation axiale et la force centrifuge créée par le poids de la gigantesque calotte glaciaire antarctique, pourraient-elles suffire à déclencher un déplacement massif de la croûte terrestre ?

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons pas répondre à cette question. Cela dit, le scribe égyptien Manéthon est on ne peut plus clair lorsqu'il nous parle des redoutables forces cosmiques à l'œuvre dans l'univers :

> « Tout comme le fer est tantôt attiré par l'aimant, tantôt repoussé dans la direction opposée, le bon mouvement rationnel et salutaire du monde neutralise, concilie et adoucit ces forces mauvaises ; puis, lorsqu'elles se sont reconstituées, celles-ci supplantent les forces bénéfiques et les réduisent à l'impuissance. »[22]

En bref, par le biais de métaphores et d'allégories, je soupçonne les Anciens d'avoir essayé de nous dire exactement *quand* – et pourquoi – le « marteau » de l'anéantissement planétaire est sur le point de frapper à nouveau. Je pense par conséquent qu'après 12 500 ans de règne du « pendule », il serait sage de notre part d'étudier davantage les signes et les messages qui nous proviennent de cette obscure et terrifiante période d'amnésie que notre espèce appelle la préhistoire.

Une intensification des recherches sur le plateau de Gizeh serait hautement désirable : celles-ci devraient être menées non seulement par des égyptologues – malheureusement trop souvent soucieux de préserver le *statu quo* en faveur de la « science » officielle –, mais aussi, et surtout, par des équipes pluridisciplinaires susceptibles, par de nouvelles approches, de relever les défis posés par le plus énigmatique et le plus impénétrable de tous les sites archéologiques. Par exemple, la technique de datation au chlore 36, qui mesure la durée de l'exposition à l'air des roches, semble constituer un moyen particulièrement prometteur de résoudre la question de l'âge des pyramides et du Sphinx[23]. De même, pour peu que quelqu'un en ait la volonté, on doit bien pouvoir trouver un moyen d'atteindre ce qui se trouve derrière la petite porte obturant le conduit sud de la Chambre de la Reine, dans la Grande Pyramide. Il reste par ailleurs à examiner le contenu de la grande cavité de forme cubique – apparemment faite par l'homme – qui se trouve à une grande profondeur sous les pattes du Sphinx, et qui a été découverte lorsqu'un relevé sismique a été mené sur le site en 1993[24].

Last but not least, loin de Gizeh, je pense que nos efforts seraient largement récompensés si nous entreprenions une exploration approfondie de la surface subglaciale de l'Antarctique – le continent le

plus susceptible de dissimuler les vestiges d'une civilisation perdue. Si nous pouvions déterminer les causes de l'anéantissement de cette civilisation, alors nous serions en meilleure position pour échapper à un sort similaire.

En faisant ces dernières suggestions, je sais parfaitement que je m'expose à toutes sortes de sarcasmes et que l'on ne manquera pas de me rappeler la théorie uniformitarienne, selon laquelle « tout demeure comme au début de la Création »[25]. Mais je sais aussi que ces « railleurs des derniers jours »[26], pour reprendre la formule biblique, sont ceux qui, pour une raison ou une autre, sont sourds au témoignage de nos ancêtres oubliés. Ces derniers, on l'a vu, semblent vouloir nous dire qu'une épouvantable calamité s'est abattue sur l'humanité à intervalles réguliers, qu'à chaque fois elle nous a frappés de manière soudaine, sans avertissement préalable et sans pitié, « comme un voleur dans la nuit », et qu'elle frappera à nouveau, tôt ou tard, nous obligeant – à moins d'avoir pris nos précautions – à repartir de zéro, tels des orphelins ignorant tout de l'héritage de leurs ancêtres.

Une épée de Damoclès géologique

Réserve des Indiens Hopi, mai 1994 : Pendant des jours et des jours, le vent a balayé les hautes plaines désolées de l'Arizona. Alors que nous traversions ces plaines en direction du petit village de Shungopovi, je repensai à tout ce que j'avais fait et vu au cours des cinq dernières années : mes voyages, mes recherches, les faux départs et les culs-de-sac où je m'étais égaré, les coups de chance, les moments où tout se mettait en place, et ceux où tout paraissait s'effondrer...

J'avais parcouru un long trajet pour arriver jusque-là – beaucoup plus long que les 500 km d'autoroute qui nous avaient conduits, depuis Phoenix, capitale de l'Etat, directement au cœur de la réserve hopi et de ses paysages dénudés. Je ne m'attendais pas à y entendre des révélations bouleversantes. Néanmoins, j'avais fait ce voyage parce que, avais-je entendu dire, la science de la prophétie est toujours vivante chez les Hopis, cousins éloignés des Aztèques du Mexique. Rongés par l'alcoolisme et la misère, les Indiens Hopis, ou Pueblo, ne seraient plus aujourd'hui que dix mille. Comme les anciens Mayas – dont les descendants, au Yucatan, sont convaincus que la fin du monde surviendra en l'an 2000 *y pico* (« et des poussières »), les Hopis croient que nous approchons de la fin, une épée de Damoclès géologique étant suspendue au-dessus de nos têtes[27]. Selon leurs mythes, on l'a vu :

« Le premier monde a été détruit, en punition de la mauvaise conduite des hommes, par un feu dévastateur qui vint du ciel et de la terre. Le deuxième monde a pris fin quand le globe terrestre a dévié de son axe et que tout fut recouvert de glace. Le troisième monde a été anéanti par un déluge universel. Le monde actuel est le quatrième. Son sort dépendra de la conduite, ou de la non-conduite de ses habitants en conformité avec les vues du Créateur. »[28]

J'étais venu en Arizona pour voir si les Hopis pensaient que nous nous comportions en conformité avec les vues du Créateur...

La fin du monde

Le vent cinglant, qui balayait les hautes plaines, secouait notre *trailer-home*. Santha, qui m'avait accompagné partout, partageant les risques et les aventures, les hauts et les bas, était à mes côtés. Un ami du Michigan, Ed Ponist, était assis en face de nous. Quelques années plus tôt, Ed avait travaillé comme infirmier sur une réserve pendant quelques mois, et c'est par son entremise que nous nous trouvions là. A ma droite se tenait Paul Sifki, un ancien du clan « Spider » (« Araignée ») des Hopis, âgé de quatre-vingt-seize ans, et principal porte-parole des traditions de son peuple. A côté de lui était assise sa petite-fille, Melza Sifki, qui nous avait proposé de traduire les paroles de son grand-père.

« J'ai entendu dire, commençai-je, que les Hopis croient que la fin du monde est proche. Est-ce vrai ? »

Vêtu d'un jean et d'une chemise de batiste, Paul Sifki était un petit homme ridé et basané. Tout au long de notre conversation, il ne tourna pas une seule fois la tête vers moi, mais resta le regard fixé droit devant lui, comme s'il cherchait un visage connu dans une foule.

Melza lui posa ma question, et, quelques instants plus tard, me traduisit sa réponse : « Il dit : " Pourquoi voulez-vous le savoir ? " »

Je lui répondis qu'il y avait de nombreuses raisons à cela. La plus importante étant qu'à mes yeux le temps pressait : « Mes recherches m'ont convaincu qu'une civilisation avancée – il y a très longtemps – a été détruite par un terrible cataclysme. Je crains que notre propre civilisation soit détruite par un cataclysme similaire... »

Suivit une longue conversation en hopi, puis cette traduction : « Il dit que lorsqu'il était enfant, dans les années 1900, une étoile a explosé – une étoile qui était là-haut dans le ciel depuis très longtemps. Il s'est rendu auprès de son grand-père et lui a demandé de lui expliquer la signification de ce signe. Son grand-père répondit :

“ C’est comme ça que notre monde finira – englouti par les flammes... Si les hommes ne changent pas leur manière de vivre, alors l’esprit qui veille sur le monde sera si en colère contre nous qu’il punira le monde par le feu, et notre monde périra comme cette étoile. ” C’est ce que son grand-père lui a dit – que la terre explosera comme cette étoile... »

« Ainsi, il croit que ce monde terminera dans les flammes... Et ayant observé le monde pendant ces quatre-vingt dix dernières années, croit-il que le comportement de l’humanité s’est amélioré ou a empiré ? »

« Il dit qu’il ne s’est pas amélioré. Tout va de plus en plus mal. »

« Donc, à son avis, la fin est proche ? »

« Il dit qu’on peut déjà en voir les signes... Il dit que de nos jours, il n’y a plus que le vent qui souffle, et que chacun a une arme braquée sur son prochain. Ce qui montre à quel point nous sommes séparés les uns des autres, et quelle est la nature de nos sentiments réciproques. Il n’y a plus de valeurs – et les gens vivent comme ils veulent, sans morale ni lois. Ce sont les signes que le moment approche... »

Melza se tut, puis ajouta de son propre chef : « Ce vent effroyable. Il dessèche tout. Il n’apporte aucune humidité. Ce climat est pour nous une conséquence de la façon dont nous vivons aujourd’hui – pas seulement nous, mais votre peuple aussi. »

Je remarquai que ses yeux s’étaient remplis de larmes pendant qu’elle parlait. « J’ai un champ de maïs, continua-t-elle, qui est complètement sec. Chaque jour je regarde dans le ciel et essaye d’appeler la pluie par mes prières, mais il n’y a pas de pluie, pas même un nuage... Et dans ces cas-là, nous ne savons même plus qui nous sommes. »

Il y eut un long moment de silence. Alors que le soir tombait, notre *trailer* continuait à tanguer sous les assauts du vent, soufflant de plus belle à travers la *mesa*.

Je repris calmement : « Pourriez-vous demander à votre grand-père s’il pense que l’on puisse faire quelque chose pour les Hopis et le reste de l’humanité ? »

« La seule chose qu’il sache, répondit Melza après avoir écouté sa réponse, est que tant que les Hopis n’abandonneront pas leurs traditions, ils pourront s’aider eux-mêmes et aider les autres. Ils doivent se cramponner à leurs anciennes croyances. Ils doivent préserver leur mémoire. Ce sont les choses les plus importantes... Mais mon grand-père veut vous dire aussi, et veut que vous compreniez que la terre est l’œuvre d’un être intelligent, un esprit – un esprit intelligent et créateur qui a voulu que chaque chose soit ce qu’elle est. Mon grand-père m’a dit que rien n’est là par hasard, que rien n’arrive fortuitement – en bien ou en mal – et qu’il y a une raison derrière chaque chose... »

Les étoiles tomberont du ciel

Lorsque des êtres humains, aux quatre coins de la planète, et appartenant à des cultures différentes, ont l'irrépressible sentiment qu'un cataclysme approche, libre à nous de les ignorer. Et lorsque les voix de nos lointains ancêtres, parvenues jusqu'à nous par le biais des mythes et de l'architecture sacrée, nous parlent de l'anéantissement physique d'une grande civilisation dans une très haute antiquité (et nous disent que notre propre civilisation court de grands dangers), libre à nous, là encore, de nous boucher les oreilles...

Il en est allé ainsi, nous dit la Bible, dans le monde antédiluvien : « Car pendant ces jours, avant le Déluge, les hommes mangèrent, buvèrent, prirent femmes et maris, jusqu'au moment où Noé monta dans l'Arche, et ils ne se doutèrent de rien jusqu'à ce que l'inondation arrive et emporte tout. »[29] De la même manière, il a été prédit que la prochaine destruction planétaire nous frappera soudainement, à une heure où nous ne l'attendrons pas, « comme la foudre tombant à l'est et projetant un éclair loin à l'ouest... Le soleil sera assombri, la lune perdra son éclat, les étoiles tomberont du ciel et les puissances du ciel seront ébranlées... De deux hommes travaillant dans les champs, l'un sera emporté, l'autre restera ; de deux femmes occupées à moudre, l'une sera emportée, l'autre restera... »[30]

Ce qui est arrivé jadis peut arriver encore. Ce qui a été fait jadis peut être fait encore.

Et peut-être, finalement, n'y a-t-il rien de nouveau sous le soleil...

Notes

Chapitre 1 : Les cartes des anciens rois de la mer (p. 11 à 18)

1. Lettre reproduite *in* Ch. H. Hapgood, *Maps of the Ancient Sea Kings*, 1966, p. 243. [Voir *infra* la bibliographie pour les références complètes – *NdT*]
2. *Ibid.,* pp. 93-98, 235. La période aurait duré de 13000 à 4000 av. J.-C., selon, par exemple, les découvertes de J. Hough, de l'Université de l'Illinois, soutenu par les experts de l'Institut Carnegie de Washington. J. W. Weithaupt, sismologue et géologue de l'Université du Colorado, défend lui aussi la thèse selon laquelle au moins certaines parties de l'Antarctique auraient été libres de glaces à une époque relativement tardive. Avec d'autres géologues, il situe cette période dans un laps de temps plus court qu'Hough et *alii* – entre - 7000 et - 4000.
3. *Ibid.,* préface, pp. 1, 209.
4. Ch. Hapgood, *op. cit.*, p. 235.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, pp. 220-224.
7. *Ibid.*, p. 222.
8. *Ibid.*, p. 193
9. *Maps of the Ancient Sea Kings* (éd. révisée), 1979, préface.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.,* préface. Voir aussi F. N. Earll, préf. à Hapgood, *Path of the Pole*, 1970, p. viii.
12. A. Einstein, préface (rédigée en 1953) à Ch. H. Hapgood, *Earth's Shifting Crust : A Key to Some Basic Problems of Earth's Science*, 1958, pp. 1-2.
13. *Maps...*, éd. 1966, p. 189.
14. *Ibid.,* p. 187.
15. *Ibid.,* p. 189.
16. A. Einstein, préface à *Earth's Shifting Crust*, p. 1.
17. *Maps...*, p. 211.
18. *Ibid.*, pp. 1, 76, 231.

Chapitre 2 : Des fleuves dans l'Antarctique (p. 19 à 28)

1. Ch. Hapgood, *Maps of the Ancient Sea Kings* (ci-après *Maps*), p. 79.
2. *Id.*, p. 233.
3. *Id.*, p. 89.

4. *Id.*, p. 90. Ces cartes ont été dressées en 1958, dans le cadre de l'Année Géophysique Internationale, par des équipes scientifiques de plusieurs pays différents.
5. *Ibid.*, p. 149.
6. *Ibid.*, pp 93-97.
7. *Ibid.*, p. 97.
8. Pour une explication détaillée de la méthode de datation, voir *ibid.* p. 96.
9. *Ibid.*, p. 98.
10. Il inscrivit même son nom sur une pierre de la pyramide. Cf. P. Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, 1978, pp. 38, 295.
11. *Maps*, p. 102.
12. *Ibid.*, pp. 103-104.
13. *Ibid.*, p. 93.
14. Les arguments à l'appui de cette théorie seront développés plus longuement dans la Huitième Partie du présent ouvrage. Voir aussi Ch. Hapgood, *Earth's Shifting Crust.*
15. Sur tout ce qui précède, *ibid.*, pp. 64-69, 72, 222.
16. *Ibid.*, pp. 99, 159, 164.
17. Luciano Canfora, *The Vanished Library*, London, 1989 (trad. fr., *La Véritable Histoire de la Bibliothèque d'Alexandrie*, Desjonquères, 1988-*NdT*).
18. *Maps*, pp. 159, 164.

Chapitre 3 : Des bribes d'une science disparue (p. 29 à 35)

1. Ch. H. Hapgood, *Maps of the Ancient Sea Kings*, p. 107.
2. S. Bethon et A. Robinson, *The Shape of the World : The Mapping and the Discovery of the Earth*, 1991, p. 117.
3. *Ibid.*, pp. 121-131.
4. Ch. H. Hapgood, *op. cit.*, pp. 1, 41, 116, 149-158.
5. *Ibid.*, pp. 98, 170, 173.
6. *Ibid.*, p. 225ff.
7. *Ibid.*, pp. 135, 228, 244-245.
8. *Ibid.*, pp. 139, 145.

Chapitre 4 : Le vol du Condor (p. 39 à 45)

1. T. Morrison et G. S. Hawkins, *Pathways to the Gods*, 1979, p. 21. Voir aussi J. Westwood (ed.), *Atlas of Mysterious Places*, 1987, p. 100.
2. T. Morrison, *op. cit.*, p. 21.
3. Communication personnelle du Dr Pitluga.
4. G. S. Hawkins, *Beyond Stonehenge*, 1977, p. 143.
5. Maria Reiche, *Mystery on the Desert,* 1989, p. 58.
6. Monzon était le *corregidor*, ou magistrat, de Rucanas et Soras, deux villes des environs de Nazca. Son rapport date de 1586. G. S. Hawkins, *op. cit.*, p. 36.

Chapitre 5 : Voyage dans la nuit des temps : la piste inca (p. 46 à 49)

1. Cette tradition est notamment rapportée par Fernando Montesinos dans ses *Memorias Antiguas Historiales del Peru* (XVII[e] siècle).

2. P. Devereux, *Secrets of Ancient and Sacred Places*, 1992, p. 72.

3. *Facts on File Encyclopaedia of World Mythology and Legend*, Oxford, 1988, p. 657.

4. Selon Macrobe, cité par G. de Santillana et H. von Dechend, *Hamlet's Mill*, 1992, p. 134. Voir aussi A. R. Hope Moncreiff, *The Illustrated Guide to Classical Mythology*, 1992, p. 153.

5. *Jewish Encyclopaedia*, 1925, II, p. 105.

6. H. Osborne, *South American Mythology*, 1968, p. 81.

7. C. Irwin, *Fair Gods and Stone Faces*, 1964, pp. 31-32.

8. J. A. Mason, *The Ancient Civilizations of Peru*, 1991, p. 135. *Voir aussi* les *Commentaires Royaux sur le Pérou des Incas*, de Garcilaso de la Vega.

Chapitre 6 : Il vint en des temps de troubles (p. 50 à 56)

1. Citations extraites de H. Osborne, *South American Mythology*, p. 74.

2. A. Cottrell, *The Illustrated Encyclopaedia of Myths and Legends*,1989, p. 174.

3. F. de Avila, « A Narrative of the (...) Superstitions in which the Indians of the Province of Huarochiri Lived in Ancient Times », *in* Cl. Markham, *Narratives of the Rites and Laws of the Yncas*, Hakluyt Society, London, 1873, vol. XVIII, p. 124.

4. Sur ce qui précède, voir H. Osborne, *op. cit.*, pp. 74-81, 87. Voir aussi J. Hemming, *The Conquest of the Incas*, 1993, p. 97.

5. Cité par H. Osborne, *op. cit.*, p. 72.

6. Cité par Ignatius Donnelly, *Atlantis : The Antediluvian World*, 1882, p. 394.

7. *Relacion anonyma de los costumbres antiquos de los naturales del Piru*, citée *in The Facts on File Encyclopaedia...*, p. 657.

8. *Pears Encyclopaedia of Myths and Legends : Oceania, Australia, South America*, 1978, p. 179 ; H. Osborne, *op. cit.*, p. 76.

9. J. Hemming, *op. cit.*, p. 191.

10. Garcilaso de la Vega, *Commentaires Royaux sur le Pérou des Incas*, VII, 27, trad. fr. R. L. F. Durand, éd. Maspéro La Découverte, 1982, t. 3, p. 92 *(NdT)*.

11. Garcilaso de la Vega, *op. cit.*, p. 94 *(NdT)*.

Chapitre 7 : Le temps des géants (p. 57 à 65)

1. Cité par H. Osborne, *South American Mythology*, p. 61.

2. *Ibid.*, p. 82.

3. Cité par D. Gifford et J. Sibbick, *Warriors, Gods and Spirits from South American Mythology*, 1983, p. 54.

4. H. Osborne, p. 61.

5. Garcilaso de la Vega, *op. cit.*

6. J. A. Mason, *The Ancient Civilizations of Peru*, p. 237.

7. J. de Betanzos, *Suma y Narracion de los Incas*, in H. Osborne, p. 79.

8. Hiram Bingham, *Lost City of the Incas*, 1949 (trad. fr., *La Fabuleuse Découverte de la cité perdue des Incas*, trad. de l'américain par Ph. Babo, Pygmalion/G. Watelet, 1990) *(NdT)*.

9. L'un des cas les plus fameux de vaisseau fantôme au XIX[e] siècle. La *Marie-Céleste*, une brigantine transportant de l'alcool entre New York et l'Italie, fut retrouvée abandonnée au large des Açores en 1872. Une violente tempête avait effrayé l'équipage, qui avait cru que le navire allait couler. Les hommes avaient fui à bord des canots, mais ils avaient bientôt été engloutis par les vagues *(NdT)*.

10. J. A. Mason, *The Ancient Civilizations of Peru*, p. 163

11. Z. Sitchin, *Lost Realms*, 1990, p. 164.

12. Une autre spécialiste, Maria Schulten, a également fait appel à des méthodes mathématiques (par opposition aux méthodes historiques, largement spéculatives et interprétatives). Son but était de redécouvrir la « grille » utilisée pour déterminer la disposition des différents édifices de Machu Picchu par rapport aux points cardinaux. Après avoir établi l'existence d'une ligne centrale inclinée de 45° par rapport à l'axe nord-sud, et pris un grand nombre de mesures sur l'ensemble du site, elle a pu calculer que l'obliquité de la terre à l'époque où le plan de la future cité avait été dressé était de 24° 0' – ce qui veut dire que la citadelle a été fondée en 3172 av. J.-C. Z. Sitchin, *op. cit.*, p. 204.

Chapitre 8 : Un lac sur le toit du monde (p. 66 à 70)

1. A. Posnansky, *Tiahuanacu : the Cradle of American Man*, 1957, vol. III, p. 192 ; R. Ellison, *The Geology of the Western Cordillera and Altiplano*, British Geological Survey Overseas Geology and Mineral Resources Papers, 65 ; voir aussi I. Velikovsky, *Earth in Upheaval*, New York, 1977, p. 77 : « Une étude de la topographie des Andes et de la faune du lac Titicaca, ainsi qu'une analyse chimique des eaux du lac (et d'autres lacs du même plateau), ont établi que l'Altiplano se trouvait jadis au niveau de la mer, 3 800 mètres plus bas qu'aujourd'hui... et que ces lacs sont les vestiges d'un golfe... A une certaine époque du passé, l'ensemble de l'Altiplano, avec ses lacs, surgit du fond de l'océan. »

2. A. Posnansky, *op. cit.*, I, p. 28 ; III, p. 192.

3. H. S. Bellamy, *Built before the Flood : The Problem of the Tiahuanaco Ruins*, London, 1943, pp. 57-59.

4. A. Posnansky, III, pp. 192-196 ; H. Osborne, *Indians of the Andes : Aymaras and Quechuas*, 1952, p. 55

5. I. Velikovsky, *op. cit.*, p. 76 : « L'opinion traditionnellement partagée par les théoriciens de l'évolution et les géologues est que la formation des montagnes est un lent processus, résultant de l'addition de changements infimes, et que dans la mesure où il s'agit d'un processus continu, il est impossible de parler de soulèvements instantanés à grande échelle. *Dans le cas de Tiahuanaco, cependant, les variations d'altitude se seraient apparemment produites après que la cité eut été construite*, et ne peuvent être le résultat d'un long processus... »

6. Voir par exemple I. Cameron, *Kingdom of the Sun : A History of the Andes and Their People*, 1990, p. 48.

7. A. Posnansky, I, p. 39 ; II, p. 91.

Chapitre 9 : Viracocha et Osiris (p. 71 à 75)

1. Légende recueillie par A. de la Calancha (*Cronica Moralizada del Orden de San Augustin en el Peru*, 1638), cité par H. Osborne, *South American Mythology*, pp. 44, 87.
2. Cf. M. V. Seton-Williams, *Egyptian Legends and Stories*, 1990, pp. 24-29 ; E. A. Wallis-Budge, *From Fetish to God in Ancient Egypt*, 1934, pp. 178-183.
3. Thor Heyerdahl, *The Ra Expeditions*, 1972, pp. 43, 295.
4. *Ibid.*

Chapitre 10 : La Porte du Soleil (p. 76 à 81)

1. P. Cieza de Leon, *Chronicle of Peru*, Hakluyt Society, London, 1864-1883, I, 87.
2. Cité par H. Osborne, *Indians of the Andes...*, p. 64.
3. Garcilaso de la Vega, *op. cit.*, III, 1 (trad. fr. R. L. F. Durand, Maspéro, 1982, t. 1, p. 253) *(NdT)*.
4. H. S. Bellamy et P. Allan, *The Calendar of Tiahuanaco*, 1956, p. 16.
5. A. Posnansky, *Tiahuanaco*, II, pp. 69-79.
6. Z. Sitchin, *Lost Realms*, p. 215.
7. A. Posnansky, *op. cit.*, II, pp. 44-105.
8. H. S. Bellamy et P. Allan, *op. cit.*, p. 17.

Chapitre 11 : Les Hommes-Poissons (p. 82 à 88)

1. A. Posnansky, *op. cit.*, II, p. 89.
2. Dictionnaire Collins, 1982. « La Terre tourne autour d'un axe qui passe par son centre et ses deux pôles Nord et Sud. Cet axe est incliné par rapport au plan de l'orbite de la Terre autour du Soleil. Cette inclinaison est appelée l'obliquité de l'écliptique, et elle est actuellement de 23°44' » (Communication personnelle de John Mason, de la British Astronomical Association, octobre 1993).
3. J. D. Hays, J. Imbrie, N. J. Shackleton, « Variations in the Earth's Orbit : Pacemaker of the Ice Ages », *Science*, 194, 4270, 10-12-1976, p. 1125.
4. A. F. Aveni, *Skywatchers of Ancient Mexico*, p. 103.
5. A. Posnansky, *op. cit.*, II, pp. 47, 90-91.
6. *Ibid.*, p. 119.
7. *Ibid.*, p. 183.
8. S. Dalley (ed.), *Myths from Mesopotamia*, 1990, p. 326.
9. Fragments de Berosus, d'après Alexandre Polyhistor, reproduit in R. K. G. Temple, *The Sirius Mystery*, 1987, pp. 250-251.
10. J. Black et A. Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia*, 1992, pp. 46, 82.
11. J. A. Mason, *The Ancient Civilizations of Peru*, p. 92.
12. *Ibid.*
13. J. Campbell, *The Hero with a Thousand Faces*, 1988, p. 145.
14. Cf. A. Posnansky, *op. cit.*, *passim.*
15. P. S. Martin et R. G. Klein (ed.), *Quaternary Extinctions*, 1984, p. 85.

16. H. S. Bellamy et P. Allan, *op. cit.*, p. 47 ; Posnansky parle lui aussi abondamment du toxodonte.
17. P. S. Martin, R. G. Klein, *op. cit.*, pp. 64-65.
18. A. Posnansky, *op. cit.*, I, pp. 137-39 ; III, pp. 57, 133, et pl. XCII. Voir aussi P. S. Martin, R. G. Klein, *op. cit.*, p. 64.
19. A. Posnansky, II, p. 4.

Chapitre 12 : La fin des Viracochas (p. 89 à 94)

1. A. Posnansky, *Tiahuanaco*, II, p. 156 et ss. ; III, p. 196. Voir aussi I, p. 39 : « Un vaste réseau de canaux et d'ouvrages hydrauliques, secs à présent, mais qui communiquaient tous avec l'ancien bassin du lac, sont autant de preuves supplémentaires de l'extension de ce dernier jusqu'à Tiahuanaco à cette époque. »
2. *Id.*, II, p. 156.
3. J. A. Mason, *op. cit.*, p. 93.
4. Par exemple, sur le pavage situé au-dessus du « nilomètre ». Ce rapprochement m'a été suggéré par le cinéaste américain Robert Gardner. Je l'en remercie.
5. M. Burson (ed.), *The Encyclopaedia of Ancient Egypt*, 1991, p. 23.
6. A. Posnansky, *op. cit.*, I, pp. 39, 55, 57 ; III, pp. 142-143.
7. I. Velikovsky, *Earth in Upheaval*, p. 76, citant Clemens Markham ; voir aussi Posnansky, I, p. 56 et II, p. 96.
8. A. Posnansky, III, p. 147.
9. D. L. Browman, « New Light on Andean Tiahuanaco », *American Scientist*, 69, 1981, pp. 410-412.
10. *Feats and Wisdom of the Ancients*, Time-Life, pp. 56-57.
11. E. Hadingham, *Lines to the Mountain Gods*, 1987, p. 34.
12. « L'aymara est rigoureux et simple – ce qui signifie que ses règles syntaxiques s'appliquent toujours, et peuvent être énoncées de manière concise sous la forme de cette " sténographie algébrique " que les ordinateurs comprennent. En effet, cette langue est si pure que certains historiens pensent qu'elle n'est pas le fruit d'une évolution, comme les autres langages, mais qu'elle a été élaborée à partir de rien. » *Sunday Times*, 4 nov. 1984.
13. M. Betts, « Ancient Language may Prove Key to Translation System », *Computerworld*, IX, 8, 25 nov. 1985, p. 30.

Chapitre 13 : Les enfants du Cinquième Soleil (p. 97 à 103)

1. Temple des anciens Babyloniens, en forme de pyramide à étages, qui portait un sanctuaire sur son sommet, et servait à l'observation des astres *(NdT)*.
2. Ronald Wright, *Time among the Maya*, 1991, p. 343.
3. Diego de Landa, *Yucatan before and after the Conquest*, tr. W. Gates, Merida, 1990, p. 71.
4. J. Milton, R. A. Orsi, N. Harrison, *The Feathered Serpent and the Cross : The Pre-Colombian Kings and the Papal States*, 1980, p. 64.
5. *Aztecs : Reign of Blood and Splendour*, Time-Life, 1992.
6. *Ibid.*, p. 103.

7. J. Milton et *alii*, *op. cit.*, p. 55.
8. M. Miller et K. Taube, *The Gods and Symbols of Ancient Mexico and the Maya*, 1993, p. 96.
9. Cité par Adela Fernandez, *Pre-Hispanic Gods of Mexico*, Mexico, 1992, p. 21.
10. E. S. Thompson, *Maya History and Religion*, 1990, p. 332. Voir aussi *Aztec Calendar : History and Symbolism*, Mexico, 1992.
11. A. Fernandez, *op. cit.*, p. 24.
12. P. Tompkins, *Mysteries of the Mexican Pyramids*, 1987, p. 286.
13. J. Bierhorst, *The Mythology of Mexico...*, p. 134.
14. *World Mythology*, p. 243.
15. S. J. Fiedel, *The Prehistory of the Americas*, 1992, p. 312.
16. M. D. Coe, *Breaking the Maya Code*, 1992, p. 275. Les corrélations d'Herbert J. Spinden donnent une date légèrement antérieure (24 décembre 2011). Cf. P. Tompkins, *op. cit.*, p. 286.
17. P. Tompkins, *op. cit.*, p. 286.
18. L. Spence, *The Magic and Mysteries of Mexico*, 1922, p. 49.

Chapitre 14 : Le peuple du Serpent (p. 104 à 110)

1. Torquemada, *Monarchia Indiana*, I, cité par C. Irwin, *Fair Gods and Stone Faces*, p. 37.
2. Cité *in* I. Donnelly, *Atlantis, the Antediluvian World*, p. 165.
3. J. Bierhorst, *Mythology of Mexico...*, p. 161.
4. N. Davis, *The Ancient Kingdoms of Mexico*, 1990, p. 152 ; M. Miller et K. Taube, *op. cit.*, p. 141.
5. C. Irwin, *Fair Gods and Stone Faces*, pp. 98-100.
6. S. G. Morley, *An Introduction to the Study of Maya Hieroglyphs*, repr. Dover, New York, 1975, p. 16.
7. C. Irwin, *op. cit.*, p. 62.
8. Apparentés au sens propre : Votan, par exemple, est souvent mentionné comme étant le petit-fils de Quetzalcoatl. Itzamana et Kukulkan furent parfois confondus par les Indiens qui transmirent leurs légendes aux chroniqueurs espagnols peu après la conquête. Cf. C. Irwin, *op. cit.*, p. 100.
9. P. Tompkins, *op. cit.*, p. 347.
10. *New Larousse Encycl. of Mythology*, p. 439.
11. J. Bailey, *The God-Kings and the Titans*, 1972, p. 206.
12. C. Irwin, *op. cit.*, p. 37.
13. J. Bailey, *op. cit.*, p. 57.
14. C'est, entre autres, ce que nous apprennent les guides touristiques.
15. M. Miller et K. Taube, *The Gods and Symbols of Ancient Mexico and the Maya*, pp. 185-189.
16. J. Milton et *alii*, *The Feathered Serpent and the Cross*, p. 52.
17. L. Spence, *The Magic and Mysteries of Mexico*, p. 51.
18. *New Larousse Encycl. of Mythology*, p. 437.
19. C. Irwin, *op. cit.*, p. 139 ; J. Milton et *alii*, *op. cit.*, pp. 35, 66.

Chapitre 15 : Une tour de Babel mexicaine (p. 111 à 118)

1. C. Irwin, *Fair Gods and Stone Faces*, pp. 12, 56.
2. P. Tompkins, *Mysteries of the Mexican Pyramids*, p. 6.
3. L. Spence, *The Magic and Mysteries of Mexico*, pp. 228-229.
4. P. Tompkins, *op. cit.*, p. 7.
5. D. de Landa, *Yucatan before and after the Conquest*, Mexico, 1990, pp. 9, 104.
6. P. Tompkins, *op. cit.*, p. 21.
7. C. Irwin, *Fair Gods and Stone Faces*, p. 34.
8. P. Tompkins, *op. cit.*, pp. 23-24.
9. D. de Duran, *Historia Antiqua de la Nueve España*, 1585, *in* I. Donnelly, *Atlantis*, p. 200.
10. *Genèse*, 11, 1-9 (trad. Ecole Biblique de Jérusalem, Cerf, 1961) *(NdT)*.
11. Ch. H. Hapgood, *Maps of the Ancient Sea Kings*, p. 199 ; P. Tompkins, p. 207.
12. B. S. Cummings, « Cuicuilco and the Archaic Culture of Mexico », *University of Arizona Bulletin*, IV, 8, xi-1933.
13. K. Mendelssohn, *The Riddle of the Pyramids*, 1986, p. 190.
14. *Ibid.*

Chapitre 16 : Le sanctuaire du Serpent (p. 119 à 123)

1. M. Miller, K. Taube, *The Gods and Symbols of Ancient Mexico...*, p. 126 ; *Aztecs, Reign of Blood and Splendour*, Time-Life Books, p. 50.
2. C. Irwin, *Fair Gods and Stone Faces*, p. 139.
3. *Ibid.*, p. 125.
4. Matthew W. Stirling, « Discovering the New World's Oldest Dated Work of Man », *National Geographic Magazine*, 76, 1939, pp. 183-218.
5. N. Davis, *The Ancient Kingdoms of Mexico*, p. 25.
6. M. Stirling, *op. cit.*
7. M. Stirling, « Great Stone Faces of the Mexican Jungle », *NGM*, 78, sept. 1940, pp. 310-314.

Chapitre 17 : L'énigme olmèque (p. 124 à 130)

1. S. J. Fiedel, *The Prehistory of the Americas*, pp. 268-271 ; J. Sabloff, *The Cities of Ancient Mexico*, 1990, p. 35 ; M. D. Coe, *Breaking the Maya Code*, p. 61.
2. « La sculpture sur pierre olmèque a atteint un haut degré de plasticité naturaliste, et cependant, aucun prototype de cet art ne nous est parvenu, comme si cette extraordinaire aptitude à représenter à la fois la nature et des concepts abstraits était un don inné de cette très ancienne civilisation » M. Miller..., *The Gods and Symbols*, p. 15. « La phase proto-olmèque reste une énigme... On ne sait pas vraiment à quelle époque, ni à quel endroit la culture olmèque a acquis sa forme distinctive » N. Davis, *The Ancient Kingdoms of Mexico*, p. 55.
3. S. J. Fiedel, *The Prehistory of Americas*, p. 268 ; N. Davis, *op. cit.*, p. 36.
4. S. J. Fiedel, *op. cit.*, pp. 267-269 ; N. Davis, pp. 30-31, 55.

5. J. A. Sabloff, *op. cit.*, p. 37.
6. S. J. Fiedel, p. 270.

Chapitre 18 : Une civilisation surgie du néant (p. 131 à 137)

1. I. Irwin, *Fair Gods and Stone Faces*, p. 144.
2. *Ibid.*, pp. 140-142.
3. *Ibid.*, *passim*; C. Gordon, *Before Columbus : Links Between the Old World and Ancient America*, 1971.
4. M. Aubet, *The Phoenicians and the West*, Cambridge, 1993 ; G. Herm, *The Phoenicians*, 1975 ; Sabatino Moscati, *The World of the Phoenicians*, 1973.
5. W. Emery, *Archaic Egypt*, 1987, p. 192 ; E. Budge (ed.), *The Book of the Dead*, 1985, p. xii.
6. J. A. West, *Serpent in the Sky*, 1979, p. 13
7. W. Emery, *op. cit.*, p. 38.
8. *Ibid.*, pp. 175-191.
9. *Ibid.*, pp. 31, 177.
10. *Ibid.*, p. 126.
11. E. A. Wallis Budge, *From Fetish to God in Ancient Egypt*, Oxford, 1934.
12. Centre for Investigation of the Cultures of the Olmecs and Maya, ou CICOM.

Chapitre 19 : Odyssées dans le monde des morts. Voyages dans les étoiles (p. 138 à 145)

1. M. Miller, *The Gods and Symbols of Ancient Mexico...*, p. 82 ; J.-P. Hallet, *Pygmy Kitabu*, 1974, pp. 84-106
2. *The Encyclopaedia of Ancient Egypt*, p. 85 ; J. Bierhorst, *The Mythology of Mexico...*, p. 148.
3. *Popol Vuh*, 1991, pp. 163-164.
4. *Ibid.*, p. 164 ; J. Bierhorst, p. 147.
5. *The Ancient Egypt Pyramid Texts*, Oxford, 1969, p. 155.
6. R. Faulkner (ed.), *The Ancient Egyptian Book of the Dead*, 1989.
7. A. Fernandez, *Pre-Hispanic Gods of Mexico*, p. 37.
8. M. Miller..., *op. cit.*, pp. 128-129 ; J. Romer, *Valley of the Kings*, 1988, p. 167 ; J. A. West, *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, 1989, p. 282 ; R. Faulkner, *op. cit.*, pp. 116-130. Dans le cas de la tombe de Thoutmosis, le chien représente Upuaut, le « Frayeur des Voies », l'oiseau (un faucon) représente Horus, et le singe, Thoth. Dans le cas de la tombe maya, un singe, un perroquet, un chien (et un iguane) accompagnent le souverain défunt dans la pirogue conduite par les « jumeaux rameurs », des dieux que l'on rencontre souvent dans la mythologie maya (Cf. *National Geographic Magazine*, 176, 4, oct. 1989). Nous reviendrons sur la signification mythologique du chien dans la Cinquième Partie du présent ouvrage.
9. A. Fernandez, *op. cit.*, p. 40 ; E. A. Wallis Budge (ed.), *The Egyptian Book of the Deads*, 1986, p. 21.
10. R. Rundle-Clark, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, 1991, p. 29 ; H. Frankfort, *Kingship and the Gods*, 1978, p. 134 ; *Ancient Egyptian Pyramid Texts*, 20-21 ; R. Bauval et A. Gilbert, *The Orion Mystery*, 1994, pp. 208-210, 270. (Trad. fr. *Le Mystère d'Orion*, Ed. Pygmalion/Gérard Watelet, 1994.)

11. M. Miller..., *op. cit.*, pp. 40, 177.
12. J. E. Thompson, *Maya History and Religion*, p. 175.
13. S. Dalley, *Myths from Mesopotamia*, 1990, p. 326 ; J. Black et A. Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia*, 1992, pp. 41,163.
14. P. Tompkins, *Mysteries of the Mexican Pyramids*, p. 169.
15. *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, pp. 53-54 ; J. Black..., *op. cit.*, p. 177.
16. A. Fernandez, *Pre-Hispanic Gods of Mexico*, p. 59 ; I. Glendinnen, *Aztecs*, 1991, p. 177 ; M. Miller..., *Gods and Symbols...*, p. 144.
17. J. Sabloff, *The Cities of Ancient Mexico*, p. 53.
18. N. Davis, *The Ancient Kingdoms of Mexico*, p. 53
19. *Ibid.*, p. 53 ; N. Sabloff, p. 50.
20. M. Miller, *op. cit.*, p. 17.
21. N. Davis, pp. 44-45, 53 ; P. Tompkins, *Mysteries of the Mexican Pyramids*, p. 350.
22. J. E. Thompson, *Maya Hieroglyphic Writing*, 1950, p. 155.

Chapitre 20 : Les fils des premiers hommes (p. 146 à 152)

1. J. Westwood (ed.), *The Atlas of Mysterious Places*, 1987, p. 70.
2. *Ibid.*, p. 68.
3. M. D. Coe, *The Maya*, 1991, p. 108.
4. C. Irwin, *Fair Gods...*, p. 94.
5. J. Westwood, p. 70.
6. R. Wright, *Time among the Maya*, p. 298.
7. John Lloyd Stephens, *Incidents of Travel in Central America, Chiapas and Yucatan*, 1841, II, p. 424 [trad. fr., *Aventures de Voyage en Pays Maya, 2 : Palenque 1840*, trad. Philippe Babo, Paris, éd. Pygmalion-Gérard Watelet/ UNESCO, p. 228 – *NdT*].
8. J. Bierhorst, *The Mythology of Mexico...*, p. 8 ; E. S. Thompson, *Maya History and Religion*, p. 340.
9. Voir *supra* chapitre 10.
10. E. A. Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, II, 1911, p. 180.
11. J. L. Stephens, *op. cit.*, p. 422 [trad. fr., p. 257].
12. Voir chap. 12.

Chapitre 21 : Un ordinateur pour calculer la fin du monde (p. 153 à 160)

1. *Popol Vuh*, Univ. of Oklahoma Press, 1991, pp. 167-169.
2. *Genèse*, 3, 22-4
3. D. Goetz et S. G. Morley, Introduction à la traduction du *Popol Vuh*, 1991, p. 16 ; L. Spence, *The Magic and Mysteries of Mexico*, p. 250.
4. J. E. Thompson, *The Rise and Fall of Maya Civilization*, rééd. 1993, p. 13.
5. Voir les commentaires de W. Gates *in* D. de Landa, *Yucatan before and after the Conquest*, p. 81.
6. Voir le *Codex de Dresde* (S. G. Morley, *An Introduction to the Study of Maya Hieroglyphs*, p. 32).

7. J. Thompson, *op. cit.*, p. 173 ; P. Tompkins, *The Mysteries of the Mexican Pyramids*, pp. 287-291 ; M. D. Coe, *The Maya*, 1991, pp. 173-176.
8. J. Thompson, p. 178.
9. Cité par M. D. Coe, p. 173.
10. *World Mythology*, p. 241.
11. J. E. Thompson, pp. 169-171 ; P. Tompkins, p. 290.
12. M. D. Coe, *Breaking the Maya Code*, pp. 9, 275.
13. J. Arguelles, *The Mayan Factor : Path Beyond Technology*, 1987, p. 26 ; M. Miller, *Gods and Symbols of Ancient Mexico...*, p. 50.
14. J. E. Thompson, pp. 13-14, 165.
15. Usher (Jacques, dit Usserius), évêque anglais (1580-1656), auteur de traités politiques, de pamphlets anti-catholiques, et d'une *Chronologie sacrée* qui a longtemps fait référence *(NdT)*.
16. J. E. Thompson, p. 168.

Chapitre 22 : La cité des dieux (p. 161 à 169)

1. A. Fernandez, *Pre-Hispanic Gods*, p. 25.
2. *Ibid.*, p. 27.
3. N. Davis, *The Ancient Kingdoms of Mexico*, p. 67.
4. G. Hawkins, *Beyond Stonehenge*, p. 187.
5. Sur Hagar, voir P. Tompkins, *Mysteries of the Mexican Pyramids*, p. 220.
6. H. Harleston Jr, « A Mathematical Analysis of Teotihuacan », XLI, ICA, 3 oct. 1974.
7. R. Bloomgarden, *The Pyramids of Teotihuacan*, 1991, p. 14.
8. P. Tompkins, *op. cit.*, pp. 215, 266-269.
9. N. Davis, *op. cit.*, p. 67.
10. Cité par P. Tompkins, p. 221.
11. R. Bauval et G. Adrian, *The Orion Mystery* (trad. fr. *Le Mystère d'Orion*, Ed. Pygmalion/Gérard Watelet, 1995).
12. P. Tompkins, p. 23 ; A. Fernandez, *Pre-Hispanic Gods of Mexico*, p. 24 ; J. Westwood (ed.), *The Atlas of Mysterious Places*, p. 158.
13. R. O. Faulkner (ed.), *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Oxford, 1969, 667A, p. 285.
14. N. Davis, *The Ancient Kingdoms of Mexico*, p. 74 ; *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, pp. 110-135.
15. A. Fakhry, *The Pyramids*, University of Chicago Press, 1969.
16. P. Tompkins, p. 230.
17. S. Fiedel, *The Prehistory of the Americas*, p. 282.
18. P. Tompkins, pp. 11-12.
19. *Ibid.*, p. 213 ; N. Davis, *op. cit.*, p. 72.
20. P. Tompkins, pp. 232, 271-272.

Chapitre 23 : Le soleil, la lune et l'Allée des Morts (p. 170 à 177)

1. P. Tompkins, *Mysteries of the Mexican Pyramids*, p. 202 ; R. Bloomgarden, *The Pyramids of Teotihuacan*, p. 16.
2. Z. Sitchin, *The Lost Realms*, p. 53.
3. P. Tompkins, p. 252.

4. I. Edward, *The Pyramids of Egypt,* Penguin, 1949, pp. 87, 219.
5. N. Davis, *The Ancient Kingdoms of Mexico*, p. 74.
6. L. Catullo Stecchini, appendice à P. Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, pp. 287-382.
7. L. C. Stecchini, *op. cit.*, p 378.
8. R. Bloomgarden, *The Pyramids of Teotihuacan*, p. 20 ; P. Tompkins, *Mysteries of the Mexican Pyramids*, pp. 335-339.
9. K. Mendelssohn, *The Riddle of the Pyramids*, 1986, pp. 188-193.
10. S. Fiedel, *The Prehistory of the Americas*, p. 281 ; J. A. Sabloff, *The Cities of Ancient Mexico,* p. 178.

Chapitre 24 : Des échos de nos rêves (p. 181 à 193)

1. *L'Epopée de Gilgamesh*, trad. fr. René Labat, Paris, Mazenod, 1961, p. 75 *(NdT).*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.* et *Myths from Mesopotamia*, (ed. S. Dalley), Oxford, 1990, p. 110.
4. *Gilgamesh*, pp. 129-132.
5. *Genèse*, 6, 7 et 8 :

« Dieu vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et s'affligea dans son cœur. Et Dieu dit : " Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés – et avec les hommes les bestiaux, les bestioles et les oiseaux du ciel – car je me repens de les avoir faits. " »

Seul Noé avait trouvé grâce à ses yeux. Il lui ordonna de construire une arche en bois résineux et en roseaux, longue de trois cents coudées et large de cinquante. Après lui avoir ordonné d'embarquer à bord du vaisseau un couple de chaque espèce vivante, il déclencha l'inondation :

« Noé et ses fils Sem, Cham et Japhet, avec la femme de Noé et les trois femmes de ses fils, entrèrent dans l'arche, et avec eux les bêtes sauvages, les bestiaux, les bestioles et volatiles de toutes espèces. Auprès de Noé, entra dans l'arche une paire de tout ce qui est chair, ayant souffle de vie, et ceux qui entrèrent étaient un mâle et une femelle de tout ce qui est chair, comme Dieu le lui avait commandé. Et Dieu ferma la porte sur Noé. Il y eut un déluge pendant quarante jours sur la terre ; les eaux grossirent et soulevèrent l'arche, qui (...) s'en alla à la surface des eaux. Celles-ci montèrent de plus en plus et toutes les plus hautes montagnes qui sont sous le ciel furent couvertes. Alors périt toute chair qui se meut sur la terre. Tout ce qui avait un souffle de vie dans les narines, tout ce qui était sur la terre ferme, mourut. Dieu fit disparaître tous les êtres qui étaient à la surface du sol (...) et il ne resta que Noé et les créatures qui étaient avec lui dans l'arche. »

Finalement, « au septième mois et au dix-septième jour du mois, l'arche vint s'échouer sur les monts d'Ararat. Les eaux continuèrent de baisser jusqu'au dixième mois » :

« Au bout de quarante jours, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche et lâcha le corbeau, qui alla et vint jusqu'à ce que les eaux aient séché sur la terre. Alors Noé lâcha la colombe pour voir si les eaux avaient diminué à la surface du sol. La colombe, ne trouvant pas un endroit où poser ses pattes, revint vers lui dans

l'arche, car il y avait de l'eau sur toute la surface de la terre ; il tendit la main, prit la colombe et la fit rentrer auprès de lui dans l'arche. Il attendit encore sept autres jours et lâcha de nouveau la colombe hors de l'arche. La colombe revint vers lui le soir et voici qu'elle avait dans le bec un rameau tout frais d'olivier ! C'est ainsi que Noé apprit que les eaux avaient diminué à la surface de la terre. (...) Noé sortit avec ses fils (...). Il construisit un autel à Dieu et lui offrit des holocaustes. Et Dieu respira la douce odeur... » [trad. fr., Ecole Biblique de Jérusalem, Paris, 1961 – *NdT*].

6. Cf. Troisième Partie

7. Frazer, *Folklore in the Old Testament : Studies in Comparative Religion, Legend and Law*, 1923, p. 107.

8. Lenormant, *Contemporary Review*, cité *in* I. Donnelly, *Atlantis : The Antediluvian World*, p. 99.

9. *Popol Vuh*, 1991, p. 90.

10. *Ibid.*, p. 93.

11. *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 440.

12. Frazer, *op. cit.*, p. 104.

13. *New Larousse...*, p. 445.

14. Frazer, *op. cit.*, p. 105.

15. *Ibid.*, p. 101.

16. J. Bierhorst, *Mythology of South America*, New York, 1988, p. 165.

17. *Ibid.*, p. 165.

18. *New Larousse...*, p. 426.

19. Frazer, pp. 111-115 ; *New Larousse*, pp. 428-431.

20. Lynd, *History of Dakotas*, cité *in Atlantis...*, p. 117.

21. F. A. Filby, *The Flood Reconsidered : a Review of the Evidences of Geology, Archaeology, Ancient Literature and the Bible*, 1970, p. 58. Andrée était un éminent géographe et anthropologue allemand. Sa monographie sur les différentes traditions relatives au Déluge est décrite par Frazer (*Folklore...*, p. 46) comme un « modèle d'érudition et de bon sens, servi par la plus extrême clarté et la plus grande concision... »

22. Cité par Ch. Berlitz, *The Lost Ship of Noah*, 1989, p. 126.

23. *World Mythology*, pp. 26, 305.

24. Frazer, *op.cit.*, p. 81.

25. *World Mythology*, p. 280.

26. E. Sykes, *Dictionary of Non Classical Mythology*, 1961, p. 119 ; *New Larousse...*, p. 362.

27. C. Kerenyi, *The Gods of the Greek*, 1974, p. 226-229.

28. *Ibid.*

29. Les citations sont tirées de *Satapatha Brahmana* (trad. M. Muller, cité in *Atlantis...*, p. 87) et du *Rig Veda*, Penguin, 1981, pp. 100-101 ; voir aussi Frazer, *op. cit.*, p. 78.

30. E. A. Wallis Budge, *From Fetish to God in Ancient Egypt*, p. 198.

31. [Trad. fr. Ecole Biblique de Jérusalem, Paris 1961 – *NdT*]

32. *[Ibid. – NdT]*

33. H. Murray, J. Crawford et *al.*, *An Historical (...) Account of China*, 1836, I, p. 40 ; voir aussi, G. Schlegel, *Uranographie chinoise*, 1875, p. 740.

34. Warren, *Buddhism in Translations*, p. 322 ; Dixon, *Oceanic Mythology*, p. 178 ; *Worlds in Collision*, p. 35.

35. *World Mythology*, p. 26 ; voir aussi F. Waters, *The Book of the Hopi*, 1977.

Chapitre 25 : Les multiples visages de l'Apocalypse (p. 194 à 200)

1. *Vendidad*, Fargard I, cité par L. B. G. Tilak, *The Arctic Home in the Vedas*, 1956, p. 340 ; voir aussi W. F. Warren, *Paradise Found : The Cradle of the Human Race at the North Pole*, 1885, p. 282.
2. *Vendidad*, F. II, cité par L. Tilak, *op. cit.*, p. 300, 353-354 ; voir aussi *New Larousse Encycl. of Mythology*, p. 320.
3. West, *Pahlavi Texts*, London, 1880, I, p. 17 ; Justi, *Der Bundahish*, Leipzig, 1868, p. 5.
4. L. Tilak, *op. cit.*, p. 390.
5. Cité par J. Bierhorst, *The Mythology of South America*, p. 143.
6. *The Popol Vuh*, 1991, pp. 93, 178 ; J. Bierhorst, *The Mythology of Mexico and Central America*, p. 41 ; J. E. Thompson, *Maya History and Religion*, p. 333.
7. Cf. Chap. 24.
8. J. Bierhorst, *The Mythology of Mexico...*, p. 79.
9. *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 481.
10. *The Mythology of All Races*, vol. X, p. 222.
11. Voir principalement les écrits d'Hyginus (W. F. Warren, *Paradise Found*, p. 195). Egalement C. Kerenyi, *The Gods of the Greeks*, p. 195.
12. *The Ill. Guide to Classical Mythology*, p. 17
13. Le *Bundahish*, notamment, dit que les planètes percutèrent le ciel et semèrent la confusion dans tout le cosmos.
14. *Ill. Guide..., ibid.*
15. Frazer, *Folklore in the Old Testament*, p. 101 ; J. E. Thompson, *op. cit.*, p. 336 ; J. Bierhorst, *Mythology of S. America*, p. 140.
16. *New Larousse Encycl. of Mythology*, pp. 275-277.
17. J. E. Thompson, *op. cit.*, p. 332.

Chapitre 26 : Une espèce née pendant le long hiver de la préhistoire (p. 201 à 205)

1. R. Lewin, *Human Evolution*, Oxford, 1984, p. 74.
2. D. C. Johanson et M. C. Eddy, *Lucy : The Beginnings of Humankind*, 1982, pp. 28, 259-310.
3. R. Lewin, *op. cit.*, pp. 47-49, 53-56.
4. *Ibid.*, p. 76.
5. *Encyclopaedia Britannica*, 1991, 18, 831.
6. R. Lewin, *op. cit.*, pp. 72-77.
7. Ch. H. Hapgood, *Path to the Pole*, pp. 146, 152 ; J. et K. P. Imbrie, *Ice Ages : Solving the Mystery*, 1979, p. 11 ; R. Lewin, *op. cit.*, p. 73.

Chapitre 27 : La face de la terre s'obscurcit et une pluie noire commença à tomber (p. 206 à 217)

1. Ch. Darwin, *The Origin of Species*, Penguin, 1985, p. 322 [trad. fr., *L'Origine des espèces*, trad. E. Barbier, GF, 1992, pp. 373-374 – *NdT*].

2. P. S. Martin, R. G. Klein (ed.), *Quaternary Extinctions*, pp. 360-361, 394.

3. Ch. Darwin, *Journal of Researches into the Natural History and Geology of Countries Visited during the Voyage of HMS* Beagle *Round the World*, 9-1-1834.

4. P. S. Martin et *alii*, *op. cit.*, pp. 360-361, 394.

5. *Ibid.* ; Ch. H. Hapgood, *The Path of the Pole*, p. 250.

6. D. W. Patten, *The Biblical Flood and the Ice Epoch*, 1966, p. 194.

7. Ch. H. Hapgood, *op. cit.*, p. 258.

8. D. M. Hopkins, *The Palaeoecology of Beringia*, 1982, p. 194.

9. F. C. Hibben, *The Lost Americans*, cité par Ch. Hapgood.

10. F. Rainey, « Archaeological Investigations in Central Alaska », *American Antiquity*, V, 1940, p. 307.

11. Ch. Hapgood, *op. cit.*, pp. 275 et ss.

12. D. W. Patten, *op. cit.*, p. 107.

13. A. P. Okladnikov, « Fouilles dans le Grand Nord », in *Vestiges d'anciennes cultures* (en russe), Moscou, 1951.

14. Ch. Hapgood, *op. cit.*, p. 255.

15. A. P. Okladnikov, *Yakutia before its incorporation into the Russian State*, 1970.

16. Ch. Hapgood, p. 250 ; D. W. Patten, *The Biblical Flood and the Ice Epoch*, p. 107. L'explorateur russe Wrangel remarqua sur l'île aux Ours (Medvejii Ostrov) que le sol consistait seulement en du sable, de la glace, et de telles quantités d'os de mammouths qu'ils semblaient former la substance même de l'île ! En Sibérie proprement dite, il remarqua que la toundra était truffée de défenses de mammouths.

17. Cuvier, *Revolutions and Catastrophes in the History of the Earth*, 1829. [*Discours sur les révolutions de la surface du globe* (1825), Paris, Ch. Bourgois éd., 1985, p. 42 – *NdT*].

18. Cité par Ch. Hapgood, *op. cit.*, p. 256.

19. I. Anderson, « Riddle of the Quick Frozen Giants », *Saturday Evening Post*, 16-1-60.

20. Ch. Hapgood, p. 256.

21. *Id.*, p. 277.

22. R. S. Luss, *Fossils*, 1931, p. 28 ; G. Price, *The New Geology*, 1923, p. 579 ; Ch. Hapgood, *op. cit.*, p. 132.

23. I. Velikovsky, *Earth in Upheaval*, p. 163 ; Ch. Hapgood, *op. cit.*, pp. 132-135.

24. *The Evolving Earth*, Guild Publ., 1989, p. 30.

25. J. Imbrie..., *Ice Ages. Solving the Mystery*, p. 64.

26. Couche géologique de tension nulle et faiblement résistante sur laquelle se déplace la croûte terrestre *(NdT)*.

27. J. Imbrie..., *op. cit.*, pp. 129, 142 ; Ch. Hapgood, pp. 132-137 ; C. Langway et B. Hansen, *The Frozen Future : A Prophetic Report from Antarctica*, 1973, p. 202 ; *Polar Wandering*, p. 96 ; voir aussi P. S. Martin, *Quaternary Extinctions*, p. 357 : « Les cent mille dernières années d'expansion glaciaire, comme l'indique la proportion de radio-oxygène dans des carottages prélevés dans le fond des océans Atlantique et Pacifique, au niveau de l'équateur, ont *brusquement* pris fin il y a environ douze mille ans. Une fonte subite des glaces provoqua une montée subite du niveau des eaux... Des fossiles terrestres – sur-

tout ceux qui ont été exhumés dans d'anciens terrains glaciaires – témoignent de manière précise des grands bouleversements qui affectèrent à cette époque les espèces animales et végétales. En Amérique, des extinctions massives de vertébrés eurent lieu pendant une période de changements climatiques soudains, comme le montrent les pollens fossiles et les restes de petits animaux. »

28. Le lecteur se rappelle que des conditions météorologiques inexplicablement clémentes prévalurent dans les îles de Nouvelle-Sibérie jusqu'à cette époque. On notera également que d'autres îles de l'Arctique furent épargnées pendant longtemps par les glaciations à grande échelle qui sévissaient partout ailleurs (par exemple, sur la Terre de Baffin, dans le Grand Nord canadien, des restes d'aune et de bouleau conservés dans la tourbe indiquent qu'un climat relativement chaud a régné sur ces régions entre -30 000 et -17 000, au bas mot). Il est également certain que des régions entières du Groenland sont restées mystérieusement libres de glaces pendant l'ère glaciaire. Ch. Hapgood, *op. cit.*, pp. 93, 97.

29. D. Patten, *The Biblical Flood and the Ice Epoch*, pp. 114, 117 ; J. Imbrie, *Ice Ages*, p. 11 ; Ch. Hapgood, p. 47-48.

30. Ch. Hapgood, p. 148.

31. J. Imbrie, p. 11.

32. R. Flint, *Glacial Geology and the Pleistocene Epoch*, 1947, pp. 294-295 ; I. Velikovsky, *op. cit.*, pp. 42-44.

33. J. Prestwick, *On Certain Phenomena Belonging to the Close of le Last Geological Period and on their Bearing upon the Tradition of the Flood*, 1895, pp. 36, 48.

34. *Ibid.*, pp. 50-52.

35. J. S. Lee, *The Geology of China*, 1939, p. 370 ; *Polar Wandering*, p. 165.

36. J. Delair, « The Evidence of Violent Extinction in South America », s.d., cité par Hapgood, p. 292.

37. W. Upham, *The Glacial Lake Agassiz*, 1895, p. 240.

38. R. Lewin, *Human Evolution*, p. 92 ; voir aussi P. Martin..., *Quartenary Extinctions*, p. 375.

Chapitre 28 : La machinerie céleste (p. 221 à 230)

1. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill*, Boston 1992, p. 57.

2. D. Hays, J. Imbrie, N. Shackleton, « Variations of the Earth's Orbit, Pacemaker of the Ice Ages », *Science*, 12-1976, p. 1125.

3. D. Patten, *The Biblical Flood and the Ice Epoch*, p. 288 ; J. Imbrie, *Ice Ages*, p. 80.

4. I. Velikovsky, *Earth in Upheaval*, p. 266.

5. R. Sklower, « Predicting Planetary Positions », *in* F. Waters, *Mexico Mystique*, 1975, p. 285.

6. I. Velikovsky, p. 138.

7. D. Patten, p. 49.

8. *Encycl. Brit.*, 1991, 27, 530.

9. J. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, 1992, p. 205.

10. *Skyglobe* 3, 6.

Chapitre 29 : Un code antédiluvien (p. 231 à 238)

1. G. de Santillana, *Hamlet's Mill*, p. 59.
2. *Ibid.*, p. 58.
3. *Ibid.*, p. 7.
4. *Ibid.*, pp. 245, 418.
5. *Ibid.*, p. 132.
6. *Ibid.*, pp. 4-5, 348.
7. *Ibid.*, p. 5.

Chapitre 30 : L'arbre cosmique et le moulin des dieux (p. 239 à 248)

1. L. C. Stecchini, « Notes on the Relation of Ancient Measures to the Great Pyramid », in Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, p. 381 (appendice).

2. M. Bernal, *Black Athena, The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, London, 1991, p. 276.

3. Le lecteur se rappelle (cf. chap. 24) comment Yggdrasil, l'arbre du monde, résista à la destruction, et comment les géniteurs de l'humanité future réussirent à s'abriter dans son tronc, jusqu'à ce qu'une nouvelle terre surgisse des ruines de l'ancienne. Est-ce pure coïncidence si les rescapés du déluge universel décrit dans certains mythes d'Amérique centrale adoptèrent exactement la même stratégie ? De tels associations et recoupements entre le thème de la précession et celui d'un cataclysme planétaire sont extrêmement fréquents dans les mythes.

4. Santillana..., *op. cit.*, p. 7.

5. Grimnismol 23, Edda poétique, cité in J. B. Sellers, *Death of Gods in Ancient Egypt*, p. 199 (De Santillana, p. 162) ; voir aussi E. B. Titchenell, *The Masks of Odin*, Pasadena, 1988, p. 168.

6. D. de Landa, *Yucatan...*, p. 82.

7. Voir par exemple J. Bailey, *The God-Kings and the Titans*, p. 64. On notera également que d'autres versions du mythe des Bacabs précisent que « leurs plus légers mouvements provoquent des secousses telluriques, voire un tremblement de terre » (Thompson, *Maya History and Religion*, p. 346).

8. Santillana, p. 2.

9. *Grottasongr*, « Le chant du moulin », *in* E. Titchenell, *op. cit.*, p. 198.

10. Santillana, pp. 2, 204, 232.

11. *L'Odyssée*, 20 ; 103-19 [trad. fr. M. Dufour, Paris, 1965, p. 288 – *NdT*].

12. *Le Livre des Juges*, 16, 21-30 [trad. fr., Ecole biblique de Jérusalem – *NdT*].

13. Dans les légendes japonaises, le personnage de Samson s'appelle Susanowo. P. Wheeler, *The Sacred Scriptures of the Japanese*, 1952, p. 44 et ss.

14. Sous une forme légèrement différente, dans l'histoire des Jumeaux et de leurs quatre cents compagnons, recueillie dans le *Popol Vuh* (cf. chap. 19). Zipcana, le fils de Vucub-Caquix, voit les quatre cents jeunes gens tirer derrière eux un énorme tronc d'arbre dont ils veulent faire une poutre faîtière pour le toit de leur maison. Zipcana transporte sans effort l'arbre jusqu'à l'endroit où un trou a été creusé pour accueillir le pilier devant soutenir la poutre faîtière... Les jeunes gens tentent de tuer Zipcana en le précipitant dans le trou, mais il s'échappe et fait s'abattre sur leurs têtes la maison tout entière, les tuant tous (*op. cit.*, pp. 99-101).

15. Dans les traditions maoris, le personnage de Samson a pour nom Whakatu. Sir G. Grey, *Polynesian Mythology*, 1858, p. 97.
16. Cité par Santillana, pp. 104-111.
17. *Ibid.*, p. 312.
18. Santillana, pp. 249, 389 ; J. G. Monroe et R. A. Williamson, *They Dance in the Sky : Native American Star Myths*, 1987, p. 117.
19. M. Miller et K. Taube, *Gods and Symbols of Ancient Mexico and the Maya*, p. 70.
20. *Livre des Juges*, 15, 4.
21. Santillana, p. 13, citant Saxo Grammaticus.
22. *Ibid.*, p. 31.
23. *World Mythology*, p. 139. On notera également que, comme Samson, Orion était aveugle – le seul personnage aveugle de toutes les constellations.
24. Mercer, *The Religion of Ancient Egyptians*, 1946, pp. 25, 112 ; J. Sellers, *op. cit.*, p. 64.
25. E. A. W. Budge, *Gods of the Egyptians*, II, 1904, pp. 366-367.
26. *The Egyptian Book of the Dead*, Introduction, p. L.
27. *Ibid.* Bien que le motif du moulin, en tant que tel, n'apparaisse pas sur les bas-reliefs égyptiens, un grand nombre de ces derniers dépeignent deux des principaux personnages du mythe d'Osiris (Horus et Seth) maniant ensemble un foret géant, à nouveau un symbole classique de la précession.

Chapitre 31 : Les nombres d'Osiris (p. 249 à 259)

1. J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt* (biographie de l'auteur).
2. Notamment par Robert Beauval (*The Orion Mystery*, p. 144).
3. J. B. Sellers, *op. cit.*, p. 114.
4. L'expression est de J. B. Sellers.
5. *The Egyptian Book of the Dead*, Introd. p. XLIX.
6. J. B. Sellers, *op. cit.*, p. 204.
7. *Ibid.*, p. 125 ; voir aussi *Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Oxford, 1969.
8. Sur tout ce qui précède, voir J. B. Sellers, *op. cit.*, pp. 196, 205.
9. *Ibid.*, p. 196.
10. *Skywatchers of Ancient Mexico*, p. 143.
11. Santillana et von Dechend, *Hamlet's Mill*, p. 162 ; voir aussi *Atlas of Mysterious Places*, p. 168.
12. Santillana, *op. cit.*, p. 162 ; L. B. G. Tilak, *The Arctic Home in the Vedas*, p. 168.
13. F. Yates, *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, 1991, p. 93.
14. AMORC, San José, Californie, nov. 1994, communication personnelle.
15. L. Comber, *The Traditional Mysteries of the Chinese Secret Societies in Malaya*, 1961, p. 52.
16. G. Schlegel, *The Hung League*, [1866], rééd. 1991, introd., p. xxxvii.
17. J. S. M. Ward, *The Hung Society*, 1925.
18. W. J. Wilkins, *Hindu Mythology : Vedic and Puranic*, 1991, pp. 247, 353-354.
19. *The Gods of the Egyptians*, II, p. 366.
20. J. A. West, *op. cit.*, p. 71.

21. Santillana et Dechend, *op. cit.*, pp. 2, 32-34 ; *Egyptian Book of the Dead*, *op. cit.*, Introduction, pp. XLIX-LI.
22. Santillana et Dechend, p. 119.

Chapitre 32 : Message aux hommes qui ne sont pas encore nés (p. 260 à 264)

1. Les récits mythiques du déluge ont été examinés en détail au chapitre 24. Le même type de convergence entre des mythes supposés indépendants les uns des autres est observable à propos de la précession des équinoxes.
2. Diodore de Sicile, I, 14, 1-15.
3. Galilée, cité par Santillana, *op. cit.*, p. 10.
4. J. et K. P. Imbrie, *Ice Ages : Solving the Mystery*, New Jersey, 1979 ; J. Imbrie et *al.*, « Variations in the Earth's Orbit : Pacemaker of the Ice Ages », *Science*, 194, 4270, 10/12/1976.
5. *Hamlet's Mill*, pp. 138-139.
6. Voir note 4.

Chapitre 33 : Points cardinaux (p. 267 à 272)

1. J. H. Cole, *Survey of Egypt*, paper n° 39 : « The Determination of the Exact Size and Orientation of the Great Pyramid of Giza », Cairo, 1925.
2. Les explications traditionnelles (voir par exemple I. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, Penguin, 1949) ne sont guère satisfaisantes, comme le reconnaît lui-même Edwards (pp. 85-87, 206-241).
3. Edwards, p. 87.
4. L. Casson, *Ships and Seafaring in Ancient Times*, 1994, p. 17 ; Thor Heyerdahl, *The Râ Expeditions*, p. 15.
5. Heyerdahl, p. 17.
6. J. A. West, *Traveller's Key to Ancient Egypt*, p. 132.
7. Heyerdahl, p. 16.
8. Ch. Desroches-Noblecourt, *Tutankhamen*, Penguin, 1989, pp. 89, 108, 113, 283 [trad. de *Toutankhamon*, Pygmalion-G. Watelet, 1976].
9. Voir par exemple A. Spencer, *The Great Pyramid Fact Sheet*, 1989.

Chapitre 34 : Demeure d'éternité (p. 273 à 281)

1. J. Davidovits et M. Morris, *The Pyramids : an Enigma solved*, 1988, p. 39.
2. *Ibid.*, p. 37.
3. Voir par exemple J. Baines et J. Malek, *Atlas of Ancient Egypt*, 1990, p. 160.
4. I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, p. 229.
5. *Ibid.*, p. 85.
6. *Ibid.*, p. 220
7. J. Baines et J. Malek, *op. cit.*, p. 139.
8. Sur tout ce qui précède, voir P. Hodges et J. Keable, *How the Pyramids Were Built*, 1989, pp. 11-13, 123-126. Une rampe hélicoïdale n'aurait jamais atteint le sommet de la pyramide pour la simple raison que les différentes sections de la rampe et les échafaudages nécessaires à la mise en place des blocs auraient occupé tout l'espace disponible longtemps avant l'arrivée au sommet.

9. Piazzi Smyth, *The Great Pyramid : Its Secrets and Mysteries Revealed*, 1990, p. 80.
10. P. Hodges..., *op. cit.*, p. 4.
11. Cité par J. A. West, *The Travellers's Key to Ancient Egypt*, p. 90.
12. *Ibid.*, p. 40.

Chapitre 35 : Des tombes, rien que des tombes ? (p. 282 à 294)

1. Herodote, *The History*, trad. D. Grene, University of Chicago Press, 1987, pp. 187-189.
2. *The Riddle of the Pyramids*, pp. 54-55.
3. G. Hart, *Pharaohs and Pyramids*, 1991, p. 91.
4. I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, pp. 94-95.
5. W. M. Flinders Petrie (1853-1942), *The Pyramids and Temples of Gizeh*, rééd. 1990, p. 21.
6. J. Greaves, *Pyramidographia*, cité par J. A. West, *Serpent in the Sky*, p. 230.
7. P. Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, p. 11 ; J. A. West, *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, pp. 120.
8. P. Tompkins, *op. cit.*, p. 58.
9. Strabon, *Géographie*, VIII.
10. P. Tompkins, *op. cit.*, p. 58.
11. L'hypothèse généralement avancée est qu'il s'agirait du passage emprunté par les ouvriers enfermés à l'intérieur de la pyramide après avoir mis en place les blocs de granit bouchant le passage ascendant.
12. Pour une raison très simple : il rejoint deux étroits couloirs après avoir traversé plusieurs dizaines de mètres de maçonnerie compacte ; un tel résultat ne saurait être le fruit du hasard.
13. P. Tompkins, *op. cit.*, pp. 56-58.
14. N. Reeves, *The Complete Tutankhamon*, 1990.
15. I. E. S. Edwards, *op. cit.*, p. 211.
16. *Ibid.*, p. 96 ; Tompkins, *op. cit.*, p. 35 ; Z. Sitchin, *The Stairway to Heaven*, 1983, pp. 253-82.
17. J. H. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, rééd. 1988, p. 83
18. *Ibid.*, p. 85.
19. *Ibid.*, p. 84.
20. *Ibid* ; J. A. West, *Traveller's Key to Ancient Egypt*, p. 90.

Chapitre 36 : Anomalies (p. 295 à 302)

1. J. Baines..., *Atlas of Ancient Egypt*, p. 36.
2. R. Bauval..., *The Orion Mystery* (édition française *Le Mystère d'Orion*, Pygmalion, 1995).
3. Abdul Latif, *The Eastern Key*, cité par J. A. West, *Traveller's Key to Ancient Egypt*, p. 126.
4. *Ibid.*
5. I. E. S. Edwards, *op. cit.*, p. 127.
6. C'est dans cette chambre que Vyse découvrit les restes mentionnés au chapitre 35 (des ossements, un couvercle de cercueil en bois et un sarcophage

de basalte, qui auraient été introduits à l'intérieur de la pyramide longtemps après sa construction, à l'époque de la Vingt-Sixième Dynastie, au plus tôt).

7. I. E. S. Edwards, *op. cit.*, p. 220.
8. *Osiris and the Egyptian Resurrection*, II, p. 180.
9. Cf. Belzoni, *Voyage en Egypte*, Paris, Pygmalion/G. Watelet, 1990 *(NdT)*.
10. J. A. West, *op. cit.*, p. 123.
11. *The Riddle of the Pyramids*, pp. 36-49.
12. *Ibid.*, pp. 42, 74.
13. J. A. West, *The Traveller's Key*, p. 124.

Chapitre 37 : L'œuvre d'un dieu ? (p. 303 à 310)

1. *Diodorus of Sicily*, Harvard U.P., 1987, p. 217.
2. I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, p. 88.
3. Sur le site isolé de la Vallée des Rois à Louqsor, en Haute-Egypte, par exemple.
4. P. Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, p. 236 et ss.
5. W. Flinders Petrie, *The Pyramids and Temples of Gizeh*, p. 24.
6. P. Smyth, *The Great Pyramid : Its Secrets and Mysteries Revealed*, p. 428 ; voir aussi, I. E. S. Edwards, *op. cit.*, p. 92.
7. Conférence de R. Gantenbrink, British Museum, 22 novembre 1993.
8. I. E. S. Edwards, p. 92 ; Petrie, p. 23.
9. I. E. S. Edwards, p. 92.
10. *Id.*, p. 93 ; J. A. West, p. 115.
11. J. A. West, p. 115.
12. *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, *op. cit.*, p. 281, 667A.

Chapitre 38 : Un puzzle interactif à trois dimensions (p. 311 à 320)

1. W. F. Petrie, *The Pyramids and Temples of Gizeh*, p. 25.
2. I. E. S. Edwards, *op. cit.*, p. 94.
3. Petrie, p. 36.
4. I. E. S. Edwards, pp. 94-95
5. Remarque déjà faite par Petrie (pp. 30 et 95).
6. Cité par P. Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, p. 103. Les volumes du sarcophage ont été calculés par L. C. Stecchini, *in* P. Tompkins, *op. cit.*, annexe, p. 322.
7. W. F. Petrie, p. 74.
8. *Id.*, p. 76.
9. *Id.*, p. 78.
10. *Id.*, pp. 74-75 ; J. Davidovits et M. Morris, *The Pyramids : An Enigma Solved*, p. 8.
11. J. Davidovits..., p. 118.
12. J. Baines et J. Malek, *Atlas of Ancient Egypt*, p. 36 ; C. Alfred, *Egypt to the End of the Old Kingdom*, 1988, p. 25.
13. C. Alfred, p. 57. Tous ces objets sont conservés au Musée du Caire.
14. R. Bauval, *Discussions in Egyptology*, 29, 1994 ; R. Bauval et A. Gilbert, *The Orion Mystery*, p. 172, tr. en français *le Mystère d'Orion*, Pygmalion / Gérard Watelet.

15. J. A. West, *op. cit.*, p. 117.
16. J. Ivimy, *The Sphinx and the Megaliths*, 1976, p. 118.
17. P. Tompkins, *Secrets of the Great Pyramids*, p. 91.
18. *Ibid.* ; J. A. West, *op. cit.*, pp. 117-119.
19. W. F. Petrie, *op. cit.*, p. 93.

Chapitre 39 : Là où le temps a commencé (p. 321 à 330)

1. I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, p. 106.
2. *A shape with lion body and the head of a man / A gaze blank and pitiless as the sun* (Yeats, « The Second Coming »).
3. W. F. Petrie, *The Pyramids and Temples of Gizeh*, p. 48.
4. *Ibid.*, p. 50.
5. M. A. Murray, *The Splendour that was Egypt*, 1987, p. 161.
6. A propos du Premier Temps, voir *infra*, septième partie.
7. Sur Khephren et Osiris voir également *infra*, septième partie. Voir aussi *supra*, troisième partie, pour une comparaison du culte de la seconde naissance d'Osiris avec des croyances similaires du Mexique précolombien.
8. W. F. Petrie, p. 47.
9. *Id.*, p. 48 ; I. E. S. Edwards, p. 108.
10. En plus des trois pyramides de Gizeh, les temples funéraires de Mykérinos et Khéops peuvent être comparés au temple de la Vallée dans la mesure où ils sont eux aussi dépourvus de toute ornementation et où des mégalithes pesant plus de deux cents tonnes ont été utilisés pour leur construction.
11. I. E. S. Edwards, *op. cit.*, p. 215 ; J. A. West, *Serpent in the Sky*, pp. 211, 242, et *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, p. 144 ; J. Davidovits et M. Morris, *The Pyramids : an Enigma Solved*, p. 51. Voir aussi, *Mystery of the Sphinx*, NBC-TV, 1993.
12. Communication personnelle de J. A. West. Voir aussi *Mystery of the Sphinx*.
13. Voir *supra*, deuxième partie.
14. J. H. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, I, p. 85 ; M. Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, II, pp. 85-86.
15. J. H. Breasted, *op. cit.*, I, p. 85.
16. *A History of Egypt*, 1902, IV, pp. 80 et ss., « La Stèle du Sphinx ».
17. K. W. Bulzer, *Early Hydraulic Civilization in Egypt : A Study in Cultural Ecology*, 1976.
18. I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, p. 106.
19. M. Lehner, *1992 AAAS Annual Meeting*, « How Old is the Sphinx ? ».
20. G. Maspéro, *The Passing of Empires*, NY, 1900.
21. Voir chap. 35.
22. J. Ward, *Pyramids and Progress*, 1900, pp. 38-42. Voir par exemple l'ouvrage de Brugsch, *Egypt under the Pharaohs* (London, 1891).
23. J. Ward, *ibid.*
24. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, I, p. 471 et II, p. 361.
25. Interview in *Mystery of the Sphinx*, NBC-TV, 1993.
26. Cité *in* J. A. West, *op. cit.*, p. 230.
27. *Ibid.*, pp. 230-232 ; *Mystery...*, NBC.
28. Au moins un égyptologue « orthodoxe », Selim Hassan, a reconnu qu'il ne pouvait se prononcer. Après vingt ans de fouilles à Gizeh, il souligne

que « hormis la ligne mutilée de la Stèle de Granit de Thoutmosis IV, qui ne prouve rien, pas une seule inscription antique ne permet d'associer le Sphinx à Khephren. Partant, quand bien même pourrait-il nous paraître solide, nous devons traiter cet indice avec précaution, et ce jusqu'à ce qu'une nouvelle trouvaille nous permette de nous prononcer de manière définitive sur l'ancienneté de ce monument » (*Conde Nast Traveller*, 2-1993, pp. 168-169).

Chapitre 40 : Reste-t-il des secrets à découvrir en Égypte ? (p. 333 à 338)

1. Voir *La Fabuleuse Découverte de la tombe de Toutankhamon*, par H. Carter, trad. fr. Ed. Pygmalion/Gérard Watelet, 1980 (rééd. 1991), et par Ch. Desroches-Noblecourt, *Toutankhamon*, même éditeur, 1977 *[NdT]*.
2. Voir R. David, *A Guide to Religious Ritual at Abydos*, 1981, p. 181.
3. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, II, pp. 262-266.
4. L. Lamy, *Egyptian Mysteries*, 1986, p. 93 ; J.-P. Corteggiani, *The Egypt of the Pharaohs at the Cairo Museum*, 1987, p. 118 ; R. A. Schwaller de Lubicz, *Sacred Science : The King of Pharaonic Theocracy*, 1988, p. 182.
5. R. Bauval et A. Gilbert, *The Orion Mystery*. [trad. fr., *Le Mystère d'Orion*, Pygmalion/G. Watelet, 1995].
6. *Ibid.*, pp. 186-187.
7. *Mystery of the Sphinx*, NBC-TV 1993.
8. *Conde Nast Traveller*, fév. 1993, p. 176.
9. Voir le débat organisé par l'*American Association for the Advancement of Science* à Chicago en 1992 : « Quel est l'âge du Sphinx ? ».
10. *Mystery of the Sphinx*.
11. J. A. West et R. Bauval avaient travaillé chacun de leur côté, sans connaître leurs travaux respectifs, jusqu'à ce que je les présente l'un à l'autre.
12. E. A. Wallis Budge, *op. cit.*, II, p. 264.
13. E. A. Wallis Budge, *From Fetish to God in Ancient Egypt*, p. 211 ; *id.*, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, I, p. 31.

Chapitre 41 : La cité du Soleil et la chambre du Chacal (p. 339 à 345)

1. Le plus ancien a été découvert récemment à Saqqara : « Des archéologues ont mis au jour un obélisque de calcaire vert, le plus ancien obélisque complet que l'on connaisse. Il est dédié à Inty, une épouse du pharaon Pepi I[er], qui régnait sur l'Egypte il y a près de quatre mille trois cents ans. Inty fut divinisée après sa mort. » *Times*, 9 mai 1992.
2. R. et A. E. David, *A Biographical Dictionary of Ancient Egypt*, 1992, pp. 133-144.
3. *The Encyclopaedia of Ancient Egypt*, p. 110.
4. G. Hart, *Egyptian Myths*, 1990, p. 11.
5. Papyrus de Nesiamsou, cité *in* Schwaller de Lubicz, *Sacred Science : The King of Pharaonic Theocracy*, p. 188. Sur la théologie héliopolitaine, voir E. A. Wallis Budge, *From Fetish to God in Ancient Egypt*, pp. 140-143 ; J. A. West, *Travellers's Key to Ancient Egypt*, p. 66.
6. E. A. Wallis Budge, *From Fetish...*, p. 142 ; *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 27. Dans certaines versions, Chou et Tefnout sont crachés par Râ-Atoum.

7. *The Pyramids, an Enigma Solved*, p. 13 ; Ch. Jacq, *Egyptian Magic*, 1985, p. 8 ; J. B. Sellers *The Death of Gods in Ancient Egypt*, p. 36.

8. H. Frankfort, *Kingship and the Gods*, p. 153.

9. *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, p. 246.

10. R. Bauval et A. Gilbert, *The Orion Mystery*, p. 17. Bauval émet l'hypothèse que le Benben était une météorite orientée : « D'après les descriptions qui en ont été faites, il semblerait que cette météorite pesait entre six et quinze tonnes... Le terrifiant spectacle de cette boule ardente dut être particulièrement impressionnant... », *op. cit.*, p. 204 [trad. fr., p. 215].

11. J. A. West, *op. cit.*, pp. 158-159.

12. E. A. Wallis Budge, *From Fetish...*, p. 147 : « A en juger par les Textes des Pyramides, les prêtres d'Héliopolis se sont très largement inspirés des croyances religieuses des Egyptiens prédynastiques... ». Voir aussi *The Ancient Egyptian Book of the Dead*, p. 11.

13. R. Bauval, *The Orion Mystery*, pp. 57-58. (Trad. fr. l*e Mystère d'Orion*, Pygmalion/Gérard Watelet.)

14. R. O. Faulkner (ed.), *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Oxford U.P. 1969.

15. *Ibid.*, p. v.

Chapitre 42 : Énigmes et anachronismes (p. 346 à 357)

1. R. O. Faulkner (ed.), *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, lignes 882, 883. Voir aussi, entre autres, les lignes 2115-2116.

2. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, I, p. 117.

3. R. Bauval, *The Orion Mystery*, p. 59 ; R. O. Faulkner, *op. cit.*, p. v.

4. R. O. Faulkner, *op. cit.*, p. 227, l. 572.

5. *Ibid.*, p. 297, l. 688 : « Atoum a fait ce qu'il avait dit qu'il ferait pour ce Roi ; il attache l'échelle de corde pour lui. »

6. E. A. Wallis Budge, *op. cit.*, II, p. 241.

7. R. O. Faulkner, *op. cit.*, p. 70.

8. *Ibid.*, pp. 97, 107, 170, 249, 253-254, 280, 284, 287 (l. 483, 604, 610, 667, 673).

9. B. Scheel, *Egyptian Metalworking and Tools*, 1989 ; G. A. Wainwright, « Iron in Egypt », *Journal of Egyptian Archaeology*, 18, 1931.

10. R. O. Faulkner, *op. cit.*, pp. 105, 276, 294, 311 (l. 325, 665C, 684, 723).

11. B. Scheel, *op. cit.*, p. 17.

12. Comme on pouvait s'y attendre, un Ouvreur des Voies parfaitement reconnaissable apparaît dans les Textes des Pyramides : « Les portes du ciel sont ouvertes pour toi, le ciel étoilé est grand ouvert, le chacal de la Haute-Egypte vient à toi tel Anubis à tes côtés » (Faulkner, p. 288, l. 675). Là comme ailleurs, la fonction du personnage canin semble être de *guider* le lecteur vers des trésors d'informations ésotériques d'ordre astronomique ou mathématique.

13. Voir Cinquième Partie.

14. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, p. 181 ; J.-P. Hallet, *Pygmy Kitabu*, p. 185.

15. R. T. Rundle Clarke, *op. cit.*, pp. 181-185.

16. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, II, pp. 92-94.

17. En français dans le texte.

18. *Ibid.*, p. 93.
19. *Skyglobe*, 3, 6.
20. Voir Quatrième Partie.
21. R. A. Schwaller de Lubicz, *Sacred Science : the King of Pharaonic Theocracy.*
22. La question de la transmission secrète de traditions orales par les prêtres égyptiens a été évoquée par E. A. Wallis Budge : « L'ordre supérieur des prêtres possédait très vraisemblablement un savoir ésotérique dont il gardait jalousement le secret. Les prêtres... étaient initiés à une " Gnose ", à un " savoir supérieur ", qu'ils n'ont jamais couché par écrit. Il est du coup absurde d'espérer trouver mention dans des *papyri* égyptiens des secrets qui constituaient le savoir ésotérique des prêtres » (*From Fetish to Gods in Ancient Egypt*, pp. 27, 43). Voir aussi Schwaller, *op. cit.*, p. 273.
23. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, I, p. 158 ; *id.*, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, I, p. 146.
24. R. A. Schwaller, *op. cit.*, pp. 22-29.
25. E. A. Wallis Budge, *Osiris....*, I, p. 93.
26. *The Egyptian Book of the Dead*, pp. cxi, cxviii, 8 ; voir aussi, E. A. Wallis Budge, *Gods...*, I, p. 400 ; *id.*, *Osiris...*, II, p. 248.
27. J. Sellers, *Death of Gods in Ancient Egypt*, pp. 328-330.
28. R. A. Schwaller, *Sacred Science,* p. 27.
29. *Ibid.*, p. 172 ; J. Sellers, p. 27.
30. R. A. Schwaller, pp. 26-27, 172 ; I. Ridpath et W. Tirion, *Collins Guide to Stars and Planets*, 1984, p. 4.
31. R. A. Schwaller, pp. 27 et 290.
32. E. A. Wallis Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, 1920.
33. E. A. Wallis Budge, *From Fetish to Gods in Ancient Egypt*, pp. 321-322.
34. R. T. Rundle Clarke, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, p. 263.

Chapitre 43 : À la recherche du Premier Temps (p. 358 à 364)

1. R. T. Rundle Clarke, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, p. 263 ; N. Grimal, *A History of Ancient Egypt,* 1992, p. 46.
2. *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 16.
3. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, I, pp. 84, 161 ; *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, pp. 124, 308.
4. E. A. Wallis Budge, *Osiris ans the Egyptian Resurrection*, I, p. 352.
5. M. Hoffman, *Egypt before the Pharaohs*, pp. 12-13 ; W. Emery, *Archaic Egypt*, p. 21 ; *Encyclopaedia of Ancient Egypt*, pp. 138-9.
6. M. Hoffman, *op. cit.*, pp. 12-13 ; *Encyclopaedia of Ancient Egypt*, pp. 200, 268.
7. M. Hoffman, p. 12.
8. *Ibid.*, pp. 11-12 ; W. Emery, *op. cit.*, pp. 5, 23 ; *Manetho*, trad. W. G. Waddell, 1940, pp. xvi-xvii.
9. C'est un point très important qu'il faut garder à l'esprit s'agissant d'une discipline comme l'égyptologie où tant de vestiges du passé ont été perdus à cause des ravages du temps, de la maladresse des archéologues ou des déprédations des chasseurs de trésors. Par ailleurs, d'innombrables sites égyptiens n'ont

pas encore été fouillés : un grand nombre d'entre eux se trouvent hors de notre portée, sous le limon millénaire du delta du Nil (ou sous les faubourgs du Caire), et même des sites bien étudiés comme la nécropole de Gizeh comprennent de vastes secteurs – la roche servant de soubassement au Sphinx, par exemple – qui attendent encore d'être fouillés.

10. *Manetho*, pp. 3-5.

11. *Ibid.*, p. 5.

12. *Ibid.*, p. 7.

13. *Ibid.*, p. 15.

14. *Ibid.*, p. 231 ; voir aussi M. Murray, *The Splendour that was Egypt*, p. 12.

15. *Diodorus Siculus*, traduit par C. H. Oldfather, Harvard U.P., 1989, 4e de couverture.

16. *The History*, pp. 193-194. Au premier siècle de notre ère, une légende similaire fut recueillie par l'érudit romain Pomponius Mela : « Les Egyptiens se targuent d'être le plus ancien peuple au monde. Dans leurs annales authentiques, on peut lire que depuis qu'ils existent, le cours des étoiles a changé de direction quatre fois, et que le soleil s'est couché deux fois dans la partie du ciel où il se lève aujourd'hui » (Pomponius Mela, *De Situ Orbi*).

17. Schwaller, p. 87.

18. Le lecteur comprendra mieux avec ce tableau :

ÉQUINOXE VERNALE	LEVER DU SOLEIL	CONSTELLATION EN OPPOSITION
ve siècle av. J.-C. (époque d'Hérodote)	Taureau	Balance
13 000 ans avant Hérodote	Balance	Taureau
26 000 ans avant Hérodote	Taureau	Balance
39 000 ans avant Hérodote	Balance	Taureau

19. A. H. Gardner, *The Royal Cannon of Turin,* Oxford, *passim* ; W. Emery, *Archaic Egypt*, p. 4.

20. Schwaller, p. 86.

21. *Ibid.* ; voir aussi L. Lamy, *Egyptian Mysteries*, p. 68.

22. W. Emery, p. 5 ; *Encyclopaedia of Ancient Egypt*, p. 200.

23. W. Emery, *ibid.*

24. C. Aldred, *Egypt to the End of the Old Kingdom*, p. 12.

Chapitre 44 : Les dieux du Premier Temps (p. 365 à 371)

1. H. Frankfort, *Kingship and the Gods*, pp. 153-155, 181-182 ; G. Hart, *Egyptian Myths*, pp. 18-22 ; L. Lucy, *Egyptian Mysteries*, pp. 8-11 ; *The Encyclopaedia of Ancient Egypt*, pp. 209, 264 ; T. G. H. James, *An Introduction to Ancient Egypt*, 1979, pp. 145 et ss. ; C. Aldred, *Akhenaton*, 1968, p. 25.

2. Diodorus, *op. cit.*, I, p. 37.

3. K. W. Butzer, *Early Hydraulic Civilization in Egypt*, p. 13 ; M. Hoffman, *Egypt before the Pharaohs,* pp. 27, 261.

4. Sur tout ce qui précède, voir *The New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, pp. 11-15.

5. *Epître aux Hébreux*, 9, 4. Sur les pouvoirs terrifiants de l'Arche, voir

Graham Hancock, *The Sign and the Seal*, 1993, chap. 12, pp. 273 et ss. [trad. fr., *Le Mystère de l'Arche perdue*, Pygmalion/Gérard Watelet, 1994].

6. *Egyptian Myths*, p. 44 ; E. A. Wallis Budge, *Egyptian Magic*, 1901, p. 5 ; *id., The Gods of the Egyptians*, II, p. 214.

7. *New Larousse Encyclopaedia of Mythology,* p. 27. Certaines annales prennent en compte l'usurpation de Set, d'autres non.

8. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, I, p. 400, *From Fetish to God in Ancient Egypt*, pp. 121-122, et *Egyptian Magic*, pp. 128-129 ; G. Fowden, *The Egyptian Hermes*, 1987, pp. 22-23.

9. Selon Manéthon, cité par le philosophe néo-platonicien Jamblichus. Voir P. Lemesurier, *The Great Pyramid Decoded*, 1989, p. 15 ; G. Fowden, *op. cit.*, p. 33.

10. Voir Diodore de Sicile, I.

11. E. A. Wallis Budge, *Osiris*..., II, p. 307.

12. *Ibid.*, I, p. 2 ; du même auteur, *The Gods of the Egyptians*, II, pp. 130-131, et *From Fetish to God*..., p. 190 ; Rundle Clarke, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, pp. 179, 230 ; *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, pp. 9-10, 16.

13. Voir les Deuxième et Troisième Parties pour Quetzalcoatl et Viracocha. Sur le rôle civilisateur d'Osiris, voir la *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 16. Voir aussi Diodore de Sicile (*op. cit.*, pp. 47-49), et E. A. Wallis Budge, *Osiris*..., I, pp. 1-12.

14. Diodore, *op. cit.*, p. 55.

15. E. A. Wallis Budge, *op. cit.*, I, p. 11.

16. *Ibid.*, II, p. 273. Voir aussi *The Ancient Egyptian Pyramid Texts, passim.*

17. W. Emery, *Archaic Egypt*, p. 122 ; Rundle Clarke, *op. cit.*, p. 98.

18. H. Frankfort, *op. cit.* ; E. A. Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, et *The Gods of the Egyptians.*

19. W. Emery, *Archaic Egypt*, p. 38.

20. Manéthon, *op. cit.*, p. 5.

Chapitre 45 : L'œuvre des hommes et des dieux (p. 372 à 385)

1. P. K. A. Kitchen, *Pharaoh Triumphant : The Life and Times of Ramesses II*, Warminster, 1982, pp. 70-71 ; voir aussi *Atlas of Ancient Egypt,* p. 36.

2. Voir par exemple *A Biographical Dictionary of Ancient Egypt*, p. 135.

3. *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, pp. 253, 285.

4. J. A. West, *op. cit.*, pp. 384-386.

5. *The Encyclopaedia of Egypt*, p. 59.

6. *The Ancient Egyptian Book of the Dead*, ch. 175.

7. H. Frankfort, *The Cenotaph of Séti I at Abydos*, 39th Memoir of the Egypt Exploration Society, London, 1933, p. 25.

8. Strabon, *Géographie*, VIII.

9. M. Murray, *The Osireion at Abydos*, 1904, p. 2.

10. *The Times*, London, 17 mars 1914.

11. J. A. West, *op. cit.*, p. 391 ; H. Frankfort, *The Cenotaph*..., p. 18.

12. *The Times, id.*

13. H. Frankfort, *op. cit.*, pp. 4, 25, 68-80.

14. Frankfort publia son rapport de fouilles en 1933.

15. E. Naville, « Excavations at Abydos », pp. 164-165.
16. M. Murray, *The Splendour that was Egypt*, p. 160.
17. H. Frankfort, *op. cit.*, p. 23.
18. D. O'Connor, « Boat Graves and Pyramid Origins », *Expedition*, 33, 3, 1991, p. 7.
19. *Ibid.*, p. 9.
20. *Ibid.*, pp. 11-12.
21. *The Guardian*, 21/12/91.
22. *Ancient Egyptian Pyramid Texts*, p. 192, l. 519 : « Ô Etoile du Matin, Horus du monde d'en bas... toi qui as une âme et apparais à l'avant de ton navire de 770 coudées... Emmène-moi dans la cabine de ton bateau ».

Chapitre 46 : Le onzième millénaire avant Jésus-Christ (p. 386 à 390)

1. M. Hoffman, *Egypt before the Pharaohs*, pp. 29, 88.
2. Pour donner un autre exemple, Diodore de Sicile, au premier siècle av. J.-C., rapporte en ces termes ce que lui ont dit les prêtres égyptiens : « Plus de dix mille années se sont écoulées entre l'époque d'Osiris et d'Isis, m'ont-ils dit, et le règne d'Alexandre, qui fonda la ville qui porte aujourd'hui son nom en Egypte [au VIe siècle av. J.-C.] » (*op. cit.*, I, p. 73).
3. M. Hoffman, *op. cit.*, p. 85.
4. *Ibid.*, p. 90 ; *A History of Ancient Egypt*, p. 21.
5. M. Hoffman, p. 85.
6. F. Wendorff et R. Schild, *Prehistory of the Nile Valley*, 1976, p. 291.
7. M. Hoffman, p. 89.
8. *Ibid.* p. 161.
9. Cf. chap. 12.
10. « How Old is the Sphinx ? », *AAAS Annual Meeting, 1992*.

Chapitre 47 : Le Sphinx (p. 391 à 402)

1. J. A. West, *Serpent in the Sky*, p. 20.
2. Rééditions récentes : René-Aor Schwaller de Lubicz, *Le Temple de l'Homme : Apet du Sud à Louqsor. Contribution à l'étude de la pensée pharaonique*, Dervy-Livres, 1977 (1 300 pp.) ; *Le Roi de la Théocratie pharaonique*, Flammarion-Champs, 1982 *(NdT)*.
3. Schwaller, *Sacred Science*, p. 96.
4. Pour plus de détails sur cette estimation, voir J. A. West, *Serpent in the Sky*, pp. 184-220. Les périodes pendant lesquelles le Sphinx est resté enseveli sont, d'après West, les suivantes :

Khephren-Thoutmosis IV	1 000 ans (sur 1 300)
Thoutmosis IV-Ptolémée	800 ans (sur 1 100)
Ptolémée-Empire romain	0 (sur 600)
De l'Empire romain à nos jours	1 500 ans (sur 1 700)

soit un total de 3 300 ans (sur 4 500).

5. « Un résumé du travail de notre équipe a été soumis à la *Geological Society of America*, et nous avons été invités à présenter nos découvertes dans le cadre de la convention de la GSA, à San Diego. Des géologues du monde entier se pressaient dans la salle, très intrigués. Des dizaines d'experts dans les

domaines relevant de nos recherches nous proposèrent leur aide et leurs conseils. Pendant l'exposé, des géologues éclatèrent de rire, stupéfaits qu'en deux siècles de recherches, personne, géologue ou égyptologue, n'ait remarqué que le Sphinx avait été érodé par l'eau » (J. A. West, *op. cit.*, p. 229) ; voir aussi *Mystery of the Sphinx*, documentaire NBC-TV, 1993. Deux cent soixante-quinze géologues ont souscrit aux conclusions de Schoch.

6. Congrès Annuel de l'AAAS, 1992. Débat « *How Old is the Sphinx ?* ».

7. *Mystery of the Sphinx*, NBC-TV.

8. Extraits de la communication de R. Schoch, Congrès de l'AAAS.

9. *Ibid.* Les géologues en question sont Faroul el Baz, et les professeurs Roth et Raffai.

10. *Ibid.*

11. Dans la catégorie de ces « anomalies », West range tout particulièrement les récipients taillés dans la diorite et d'autres matériaux durs décrits dans la Sixième Partie.

12. « Après avoir étudié mes dessins et mes mesures, ma conclusion correspond à ma première réaction : les deux œuvres représentent deux personnages différents. La configuration du visage vu de face, et, surtout, la protrusion et les angles faciaux dans les vues latérales m'ont convaincu que le Sphinx *n'était pas* Khephren. Si les Egyptiens de l'Antiquité étaient des techniciens hors pair, capables de reproduire des images, alors ces deux œuvres ne peuvent pas représenter le même personnage » (F. Domingo, cité dans J. A. West, *op. cit.*, p. 232). Voir aussi le congrès de l'AAAS (1992) pour l'opinion de Schoch sur le « remodelage » de la tête du Sphinx.

Chapitre 48 : Une balise géodésique (p. 403 à 413)

1. Voir *supra* Sixième Partie.

2. Sur tout ce qui précède, voir P. Tompkins et Livio C. Stecchini, *Secrets of the Great Pyramid*, p. 38, 46, 179-181, 299.

3. Cité in *ibid.*, p. 333.

4. *Ibid.*, p. 378.

5. Voir chap. 23.

6. Voir les travaux de Petrie, Edwards, Baines et Malek, pour ne citer qu'eux.

7. Voir chap. 23.

8. P. Tompkins, p. 189.

9. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, I, p. 400.

10. *Ibid.*, I, p. 443 ; II, pp. 7, 287. Voir l'hymne adressé au dieu Amon-Râ : « Les dieux aiment ton odeur quand tu reviens de Pount, toi le fils aîné de la rosée, qui es venu de la Terre Divine (*Ta-Neterou*). »

11. E. A. Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, I, pp. 97-98 ; II, p. 316 (voir notamment la traduction des « Textes des Pyramides » de Pepi Ier, Mer-en-Rah et Pepi II, qui ne laissent aucun doute sur le caractère insulaire de la « terre des bienheureux »).

12. *Ibid.*, II, p. 307.

13. V. Ions, *Egyptian Mythology*, 1986, p. 84. Voir *supra* chap. 44.

14. E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, I, pp. 407-408.

15. *Ibid.*, p. 414 ; V. Ions, *op. cit.*, p. 85.

16. *Ibid.*, p 415.
17. Hérodote, 2, 4.
18. E. M. Antoniadi, *L'Astronomie égyptienne*, 1934, pp. 3-4 ; Schwaller, *op. cit.*, p. 279.
19. Diodorus, *op. cit.*, I, pp. 279-280.
20. *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, *op. cit.*, par exemple pp. 78, 170, 290.

Chapitre 49 : Le mystère d'Orion (p. 414 à 429)

1. L'ouvrage de R. Bauval, *The Orion Mystery* (Heineman, Londres ; Crown, New York ; Doubleday, Toronto ; List, Francfort ; Pygmalion, Paris, etc.) a été un best-seller international lors de sa publication en 1994. Les égyptologues ont cependant fait bloc contre ses conclusions, qu'ils ont refusé de discuter, mais de nombreux astronomes ont salué les découvertes de Bauval comme une découverte très novatrice.
2. R. Bauval, *op. cit.*, p. 241.
3. *Ibid.*, p. 172.
4. Communications personnelles et interviews, 1993-1994.
5. *Id.*
6. Voir chapitres 42 à 44.
7. « Les Egyptiens (...) croyaient qu'ils étaient un peuple divin, et qu'ils étaient à l'origine les sujets de rois qui étaient eux-mêmes des dieux incarnés ; leurs premiers rois, affirmaient-ils, étaient bel et bien des dieux, qui ne répugnaient pas à vivre sur la terre (...) et à se mêler aux hommes » (E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, I, p. 3).
8. De même que les cathédrales, même les plus récentes (par exemple la cathédrale gothique de Nob Hill, à San Francisco), expriment la pensée, la symbolique et l'iconographie du « culte » judéo-chrétien, dont les racines remontent à au moins quatre mille ans, il n'est pas impossible d'imaginer un culte perdurant pendant huit mille années dans l'Egypte antique, et ainsi assurant le « lien » entre les deux époques (10450 et 2450 av. J.-C.). La construction des pyramides au troisième millénaire, tout comme la construction des cathédrales à notre époque, serait l'expression d'idées extrêmement anciennes. De nombreux indices, dans la mythologie égyptienne, semblent l'attester. Par exemple, le « roi Nefer-hetep [Treizième Dynastie] était un fidèle adorateur d'Osiris. Apprenant que son temple [à Abydos] était en ruine, et que l'érection d'une nouvelle statue du dieu était nécessaire, il se rendit au temple de Râ-Atoum à Héliopolis et consulta les livres de la bibliothèque du sanctuaire, afin de savoir comment faire une statue semblable à celle qui existait au commencement du monde... » (Wallis Budge, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, II, p. 14). Schwaller de Lubicz (*Sacred Science*, pp. 103-104) explique pour sa part que la construction des temples à l'époque ptolémaïque, voire plus tard, continuait à obéir à de très anciens canons : « Les plans se réfèrent toujours à un livre divin ; ainsi le temple d'Edfou a été reconstruit sous les Ptolémées conformément au *Livre de la fondation* composé par Imhotep, un livre tombé du ciel au nord de Memphis. Le temple de Denderah suivait un plan *conservé dans des annales datant des compagnons d'Horus*. »
9. De Santillana et von Dechend, *Hamlet's Mill*, p. 59.

10. *Ibid.* ; Schwaller, *Sacred Science*, p. 179.
11. *Oxford Dictionary of the Christian Church*, 1988, p. 514.
12. Schwaller, *op. cit.*, p. 177.
13. Genèse 22, 13.
14. *King James Bible*, Franklin, première édition informatisée.
15. *Encyclopaedia of Ancient Egypt*, pp. 20, 133.
16. *Id.*, pp. 27, 171.

Chapitre 50 : Une aiguille dans une botte de foin ? (p. 433 à 443)

1. Galanopoulos et Bacon, *Lost Atlantis*, p. 75.
2. B. Inglis, *Coincidence*, 1990, p. 48.
3. Trad. fr., G. Hancock, *Le Mystère de l'Arche perdue*, Pygmalion/G. Watelet 1994 *[NdT]*.
4. R. et R. Flem-Ath, *When the Sky Fell*, avec une introduction de Colin Wilson, et une postface de John Anthony West, Stoddart, Toronto, 1995.
5. Voir Première Partie.
6. *Id.*
7. *Id.*
8. Voir Cinquième Partie.
9. Voir Quatrième Partie.

Chapitre 51 : Le marteau et le pendule (p. 444 à 459)

1. Voir Première Partie. Pour un exposé complet de la théorie d'Hapgood, voir R. et R. Flem-Ath, *When the Sky Fell*, 1995.
2. *Discover the World of Science*, 2/1993, p. 17. Les quinze souches minéralisées, formant vraisemblablement les vestiges d'une forêt beaucoup plus grande, mesurent entre dix et dix-huit centimètres de diamètre. Il s'agit de jeunes pousses d'une variété bien connue de fougère à ovules, appelée *Glossopteris* [que l'on retrouve dans un grand nombre de gisements de charbon de l'hémisphère sud]. A la différence des véritables fougères, qui comportent des spores (et non des ovules), cette plante à l'apparence d'un arbuste est aujourd'hui éteinte... Autour des souches du mont Achernar, l'équipe du professeur Taylor a découvert les traces en forme de langue de feuilles de *Glossopteris* tombées sur le sol.

Les arbres à feuilles caduques sont caractéristiques des climats chauds, de même que l'absence d'anneaux de croissance portant des traces de gelées. Examinant les anneaux de croissance d'échantillons prélevés sur les souches, Edith Taylor n'a découvert aucune de ces cellules gonflées par la glace et de ces solutions de continuité entre les cellules que l'on peut constater lorsque la croissance d'un arbre a été interrompue par le gel. Ce qui signifie qu'il ne gelait pas dans l'Antarctique à cette époque.

« Dans notre esprit, l'Antarctique a toujours été froid, ajoute E. Taylor. En examinant les flores fossiles, on constate que cela n'a peut-être pas toujours été le cas. Cette forêt fossile, découverte à 85° de latitude, nous donne une idée de ce qui est possible en cas de changements climatiques cataclysmiques. »

Ajoutons pour finir que ces fougères ont été englouties par une inondation, ou des torrents de boue – une autre impossibilité dans l'Antarctique d'aujourd'hui.

3. Ch. Hapgood, *Path of the Pole*, pp. 61-63.
4. *National Geographic Magazine*, oct. 1935.
5. Hapgood, *op. cit.*, p. 62.
6. R. Flem-Ath, manuscrit communiqué à l'auteur.
7. D. Grotta, « Antarctica : Whose Continent Is It Anyway ? », *Popular Science*, Janvier 1992, p. 64.
8. Cité par Hapgood, *op. cit.*, p. 107.
9. *Ibid.*, pp. 111 et ss.
10. D. W. Patten, *The Biblical Flood and the Ice Epoch*, p. 109.
11. Hapgood, p. 66.
12. *Ibid.*, p. 93
13. *Ibid.*, p. 99.
14. Voir Quatrième Partie.
15. Chapitre 27.
16. J. White, *Pole Shift*, 1994, p. 65.
17. *Ibid.*, p. 77.
18. H. A. Brown, *Cataclysms of the Earth*, p. 10.
19. D. W. Patten, *Biblical Flood*, p. 228.
20. Cité par Hapgood, p. 94.
21. Hapgood, pp. 47-49.
22. *Ibid.*, p. 58.
23. Voir Quatrième Partie.
24. Cité par L. B. G. Tilak, *The Arctic Home in the Veda*, pp. 64-65.
25. *Id.*, pp. 66-67.
26. W. F. Warren, *Paradise Found : the Cradle of Human Race at the North Pole*, p. 99.
27. Tilak, *op. cit.*, p. 81.
28. *Ibid.*, pp. 414-420.
29. J. White, *op. cit.*, pp. 9, 41.
30. *Nature*, 234, 27/12/71 ; *New Scientist*, 6/1/72.
31. J. M. Harwood et S. C. R. Malin, *Nature*, 12/2/76.
32. Hapgood, *op. cit.*, annexes, pp. 325-326.
33. *Ibid.*, p. 44.

Chapitre 52 : Comme un voleur dans la nuit (p. 460 à 477)

1. Platon, *Timée et Critias* (voir *Timaeus and Critias*, Penguin Classics, 1977, p. 36).
2. Ces termes mystiques sont tirés de *The Bhagavata Purana*, Delhi, 1986, I, pp. 59, 95.
3. *Ibid.*, p. 60.
4. D. K. Kanjilal, *Vimana in Ancient India*, Calcutta, 1985, p. 16.
5. *Ibid.*, pp. 17-19.
6. Chapitre 42.
7. *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, p. 70, l. 261.
8. *The Complete Works of Josephus*, 1991, p. 27.
9. J. Greaves, *Pyramidographia*, cité par J. A. West, *Serpent in the Sky*, p. 230.
10. *Popol Vuh*, trad. angl., 1991, pp. 79-80, 168-169.

11. *Bhagavata Purana*, cité par I. Donnelly, *Atlantis*, 1882, p. 88.
12. Fragments de Berossus, cité par R. Temple, *The Sirius Mystery*, p. 249.
13. *Deuxième Epître de Pierre* 3, 10.
14. G. Fowden, *The Egyptian Hermes*, 1987, p. 33
15. R. Bauval, communication personnelle.
16. Le Livre d'Enoch, 1, LXV (H. Sparks, ed., *The Apocryphal Old Testament*, Oxford, 1989, p. 247).
17. A. Fernandez, *Pre-Hispanic Gods of Mexico*, p. 24.
18. M. D. Coe, *Breaking the Maya Code*, p. 275.
19. *Will the World Survive ?* Watch Tower Bible and Tract Society of Pennsylvania, 1992.
20. *Earth Changes, Edgar Cayce Readings*, E. Cayce Foundation, 1994, p. 36.
21. Chap. 28.
22. *Manetho*, pp. 191-193.
23. Voir *supra* chap. 6. La méthode de datation au chlore 36 a été mise au point par le professeur David Bowen, du département des Sciences de la Terre de l'Université du Pays de Galles. Dans le *Times* du 1er décembre 1994, Bowen faisait remarquer : « Il y aurait peut-être un moyen de résoudre la controverse sur l'ancienneté des pyramides et du Sphinx en appliquant la technique de datation au chlore 36. Cette technique fournit une estimation de la durée écoulée depuis qu'une roche a été exposée pour la première fois à l'atmosphère. Dans le cas des pyramides et du Sphinx, on pourrait remonter jusqu'au moment où les pierres ont été extraites de leur carrière... »

En 1994, Bowen a mené une série de tests préliminaires sur les pierres de Stonehenge, en Angleterre, datées jusque-là de 2250 av. J.-C. Les tests devaient en fait révéler que ces 123 monolithes de quatre tonnes auraient été taillés pendant la dernière période glaciaire – peut-être dès 12000 av. J.-C. (*The Times*, 5 décembre 1994).

24. *Mystery of the Sphinx*, NBC-TV, 1993.
25. *Deuxième Epître de Pierre*, 3, 4.
26. *Id.*, 3,3.
27. M. D. Coe, *op. cit.*, p. 275 ; *Community Profile : Hopi Indian Reservation*, Arizona Department of Commerce ; *The Book of the Hopi*, *passim*.
28. Voir chap. 24. *World Mythology* (Roy Willis ed.), 1993, p. 26.
29. *Matthieu*, *24*, 38-39.
30. *Id.*, 27-41.

Bibliographie

Aldred, Cyril, *Akhenaton*, London, 1968.
——, *Egypt to the End of the Old Kingdom*, Thames & Hudson, London, 1988.
Ancient Egyptian Book of the Dead (tr. R. O. Faulkner), British Museum Publ., 1989.
Ancient Egyptian Pyramid Texts (tr. R. O. Faulkner), Oxford U.P., 1969.
Antoniadi, E. M., *L'Astronomie égyptienne*, Paris, 1934.
Apocryphal Old Testament, (ed. H. F. D. Sparks), Oxford, 1989.
Arguelles, José, *The Mayan Factor : Path Beyond Technology*, Santa Fé, New Mexico, 1987.
Atlas of Mysterious Places (ed. J. Westwood), Guild Publ., London, 1987.
Aubet, M. Eugenia, *The Phoenicians and the West*, Cambridge U.P., 1993.
Aveni, Anthony F., *Skywatchers of Ancient Mexico*, University of Texas P., 1990.
Aztec Calendar, *History and Symbolism*, Mexico, 1992.
Bailey, James, *The God-Kings and the Titans*, London, 1972.
Baines J. et Malek, J., *Atlas of Ancient Egypt*, Time-Life Books, 1990.
Bauval, Robert et Gilbert, Adrian, *The Orion Mystery*, Heinemann, London 1994 [trad. fr., *Le Mystère d'Orion*, trad. de l'anglais par Ph. Périer, Pygmalion/G. Watelet, Paris, 1994].
Bellamy, H. S., *Built before the Flood : The Problem of the Tiahuanaco Ruins*, London, 1943.
Bellamy, H. S., et Allan, P., *The Calendar of Tiahuanaco : The Measuring System of the Oldest Civilization*, *Id.*, 1956.
Berlitz, Charles, *The Lost Ship of Noah*, W. H. Allen, London, 1989.
Bernal, Martin, *Black Athena : the Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, Vintage, London, 1991.
Bethon, S. et Robinson, A., *The Shape of the World : the Mapping and Discovery of the Earth*, Guild, London, 1991.
Bhagavata Purana, Delhi, 1986.
Bierhorst, John, *The Mythology of South America*, Morrow, N.Y. 1990.
——-, *The Mythology of Mexico and Central America*, *id.*, 1990.
Black, Jeremy et Green, Anthony, Gods, *Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia*, British Museum Pr., 1992.
Bloomgarden, Richard, *The Pyramids of Teotihuacan*, Editur S.A., Mexico, 1993.

Breasted, J. H., *Ancient Records of Egypt : Historical Documents from the Earliest Times to the Persian Conquest*, Histories and Mysteries of Man, London, 1988.
——, *The Dawn of Conscience*, Scribners, N.Y. 1944.
Butzer, K. W., *Early Hydraulic Civilization in Egypt : A Study in Cultural Ecology*, University of Chicago Pr., 1976.
Cameron, Ian, *Kingdom of the Sun God : A History of the Andes and Their People*, Guild, London, 1990.
Campbell, Joseph, *The Hero with a Thousand Faces*, Paladin, London, 1988.
Casson, Lionel, *Ships and Seafaring in Ancient Times*, University of Texas Press, 1994.
Cieza de Leon, Pedro, *Chronicle of Peru*, Hakluyt Society, London, 1864-1888.
Coe, Michael D., *Breaking the Maya Code*, Thames & Hudson, London, 1992.
Complete Works of Josephus, Kriegel, Grand Rapids, Michigan, 1991.
Corteggiani, Jean-Pierre, *The Egypt of the Pharaohs at the Cairo Museum*, Scala, London, 1987.
Cotterell, Arthur, *The Illustrated History of Myths and Legends*, Guild, London, 1989.
Dalley, Stephanie (ed.), Myths from Mesopotamia, Oxford, 1990.
Darwin, Charles, *Journal of Researches into the Natural History of Countries Visited during the Voyage of HMS* Beagle *Round The World.*
——, *The Origin of Species*, Penguin, London, 1985.
Davidovits, Joseph et Morris, *The Pyramids : An Enigma Solved*, New York, 1988.
Davis, Nigel, *The Ancient Kingdoms of Mexico*, Penguin, London, 1990.
Desroches-Noblecourt, Christiane, *Toutankhamon*, Paris, Pygmalion, 1980 (trad. angl., Penguin, 1989).
Devereux, Paul, *Secrets of Ancient and Sacred Places*, London, 1992.
Diodorus Siculus (tr. C.H. Oldfather), Loeb, London, 1989.
Donnelly, Ignatius, *Atlantis : the Antediluvian World*, Harper, New York, 1882.
Edwards, I. E. S., *The Pyramids of Egypt*, Penguin, 1949.
Egyptian Book of the Dead (tr. E. A. Wallis Budge), British Museum, 1985.
Emery, W. B., *Archaic Egypt*, Penguin, 1987.
Encyclopaedia of Ancient Egypt (ed. M. Bunson), Facts on File, New York, 1991.
Encyclopaedia of World Mythology and Legend, Facts on File, New York, 1988.
Epic of Gilgamesh, Penguin, 1988.
Fakhry, Ahmed, *The Pyramids*, University of Chicago Press, 1969.
Ferneandez, Adela, *Pre-Hispanic Gods of Mexico*, Mexico, 1992.
Fiedel, Stuart J., *The Prehistory of Americas*, Cambridge, 1992.
Filby, Frederick A., *The Flood Reconsidered : A Review of the Evidences of Geology, Archaelogy, Ancient Literature and the Bible*, London, 1970.
Flem-Ath, Rand et Rose, *When the Sky Fell*, Stoddart, Canada, 1995.
Frankfort, Henry, *The Cenotaph of Seti I at Abydos*, Egypt Exploration Society, 39, London, 1933.
——, *Kingship and the Gods*, Chicago, 1978.
Frazer, J. G., *Folklore in the Old Testament : Studies in Comparative Religion, Legend and Law*, London, 1923.

Gifford, D., et Sibbick, J., *Warriors, Gods and Spirits from South American Mythology*, 1983.
Gordon, Cyrus, *Before Columbus : Links Between the Old World and Ancient America*, New York, 1971.
Grimal, Nicholas, *A History of Ancient Egypt*, Cambridge, 1992.
Hancock, Graham, *The Sign and the Seal*, Mandarin, London, 1993 (trad. fr., *Le Mystère de l'Arche perdue*, Pygmalion/G. Watelet, 1994).
Hapgood, Charles H., *Earth's Shifting Crust : A Key to Some Basic Problems of Earth Science*, Pantheon, New York, 1958.
——, *Maps of Ancient Sea Kings*, Philadelphia, 1966 ; Turnstone, London, 1979.
——-, *The Path of the Pole*, New York, 1970.
Hart, George, *Egyptian Myths*, British Museum, 1990.
——-, *Pharaohs and Pyramids*, Guild, London, 1991.
Hawkins, G.S., *Beyond Stonehenge*, London, 1977.
Hemming, John, *The Conquest of the Incas*, nouvelle édition, MacMillan, London, 1993 (trad. fr., première édition, Stock 1971).
Heyerdahl, Thor, *The Ra Expeditions*, London, 1972 (trad. fr., dernière réédition, Phébus, 1996).
Hodges, Peter et Keable, Julian, *How the Pyramids were Built*, Shaftesbury, 1989.
Hoffman, Michael, *Egypt before the Pharaohs*, M. O'Mara, London, 1991.
Imbre, John et Katherine P., *Ice Ages : Solving the Mystery*, Enslow, New Jersey, 1979.
Ions, Veronica, *Egyptian Mythology*, Newnes, London, 1986.
Irwin, Constance, *Fair Gods and Stone Faces*, Allen, London, 1964.
Ivimy, John, *The Sphinx and Megaliths*, Abacus, London, 1976.
Kerenyi, C., *The Gods of the Greeks*, Thames & Hudson, London, 1974.
Kitchen, K. A., *Pharaoh Triumphant : The Life and Times of Ramesses II*, Aris & Phillips, Warminster, 1982 (trad. fr., éd. du Rocher, Monaco, 1985).
Lamy, Lucy, *Egyptian Mysteries*, Thames & Hudson, London, 1986.
Landa, Diego de, *Yucatan before and after the Conquest* (trad. W. Gates), Dante, Merida, Mex., 1990.
Langway, C. C. et Hansen, B. L., *The Frozen Future : A Prophetic Report from Antarctica*, New York, 1973.
Lemesurier, Peter, *The Great Pyramid : Your Personal Guide, Element*, Shaftesbury, 1987.
——, *The Great Pyramid Decoded*, id. 1989.
Lewin, Roger, *Human Evolution*, Blackwell, Oxford 1984.
Manetho (trad. W. G. Weddell), Heinemann, London, 1940.
Martin, P. S., et Kline, R. G. (ed.), *Quaternary Extinctions, University of Arizona Press* 1984. Mason, J. A., *The Ancient Civilizations of Peru*, Penguin, 1991.
Mendelssohn, Kurt, *The Riddle of the Pyramids*, Thames & Hudson, London, 1986.
Miller, Mary et Taube, Karl, *The Gods and Symbols of Ancient Mexico and the Maya*, Thames & Hudson, London, 1993.
Milton, Joyce ; Orsi, Robert, et Harrison, Norman, *The Feathered Serpent and the Cross : The Pre-Colombian God-Kings and the Papal States*, Cassell, London, 1980.

Moncrieff, A. R. Hope, *The Illustrated Guide to Classical Mythology*, BCA, London, 1992.
Monroe, J. G. et Williamson, R. A., *They Dance in the Sky : Native American Star Myths*, Houghton Mifflin, Boston, 1987.
Montesinos, Fernando, *Memoriales Antiguas Historiales del Peru* (trad. angl. Ph. A. Means), Hakluyt Society, London, 1920.
Morrison, T., et Hawkins, G. S., *Pathways to the Gods*, London, 1979.
Moscati, Sabatino, *The World of the Phoenicians*, London, 1973.
Murray, Margaret, *The Splendour that was Egypt*, Sidgwick & Jackson, London, 1987.
——, *The Osireion at Abydos*, London, 1904.
New Larousse Encyclopaedia of Mythology, Hamlyn, London, 1989.
Osborne, H., *South American Mythology*, Hamlyn, London, 1968.
Oxford Dictionary of the Christian Church, Oxford, 1988.
Patten, Donald W., *The Biblical Flood and the Ice Epoch : A Study in Scientific History*, Seattle, 1966.
Penguin Dictionary of Religions, Penguin, 1988.
Petrie, W. Flinders, *The Pyramids and Temples of Gizeh*, réédition, Histories and Mysteries of Man, London, 1990.
Popol Vuh : The Sacred Book of the Ancient Quiche Maya, (trad. angl. de A. Recinos, D. Goetz et S. G. Morley), University of Oklahoma Press, 1991.
Posnansky, Arthur, *Tiahuanacu : The Cradle of American Man*, 4 vol., New York, 1945.
Prestwich, Joseph, *On Certain Phenomena Belonging to the Close of the Last Geological Period and on their Bearing upon the Tradition of the Flood*, London, 1895.
Reiche, Maria, *Mystery on the Desert*, Nazca, Pérou, 1989.
Ridpath, Ian, et Tirion, Wil, *Collins Guide to Stars and Planets*, London, 1984.
Rig Veda, Penguin Classics, 1984.
Roberts, P. W., *River in the Desert : Modern Travels in Ancient Egypt*, Random, New York, 1993.
Rundle Clark, R. T., *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, Thames & Hudson, London, 1991.
Sabloff, Jeremy A., *The Cities of Mexico : Reconstructing a Lost World*, Thames & Hudson, London, 1990.
Santillana, Giorgio de, et Von Dechend, Hertha, *Hamlet's Mill*, Godine, Boston, 1992 (nouvelle édition).
Savill, Sheila (ed.), *Pears Encyclopaedia of Myths and Legends : Oceania, Australia and the Americas*, Pelham, London, 1978.
Scheel, B., *Egyptian Metalworking and Tools*, Shire Egyptology, Aylesbury, 1989.
Schlegel, Gustav, *The Hung League*, Tynron Press, Scotland, 1991 (réédition).
Schwaller de Lubicz, René-Aor, *Le Miracle égyptien*, Flammarion-Champs, Paris, 1978.
——, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, Flammarion-Champs, Paris, 1982.
Sellers, Jane B., *The Death of Gods in Ancient Egypt*, Penguin, 1992.
Seton-Watson, M. V., *Egyptian Legends and Stories*, Rubicon, London, 1990.
Sitchin, Zecharia, *The Stairway to Heaven*, Avon, New York, 1983.
——, *The Lost Realms*, *id.* 1990.

Smyth, Piazzi, *The Great Pyramid : Its Secrets and Mysteries Revealed*, Bell, New York, 1990.
Sollberger, Edmund, *The Babylonian Legend of the Flood*, British Museum, 1984.
Spence, Lewis, *The Magic and Mysteries of Mexico*, London, 1922.
Spencer, A.J., *The Great Pyramid Fact Sheet*, PJ Publ., 1989.
Stephens, John Lloyd, *Incidents of Travel in Central America, Chiapas and Yucatan*, New York, 1841 (trad. fr., *Aventures de voyage en pays maya*, 2 vol., Pygmalion/G. Watelet Paris, 1991-1993).
Sykes, E., *Dictionary of Non-Classical Mythology,* London, 1961.
Temple, R. K. G., *The Sirius Mystery*, Destiny, Rochester, 1987.
Thompson, J. Eric, *Maya Hieroglyph Writing*, Washington, 1950.
——, *Maya History and Religion*, University of Oklahoma Press, 1990.
——, *The Rise and Fall of Maya Civilization*, Pimlico, London, 1993.
Tilak, Lokamanya Bal Gangadhar, *The Arctic Home in the Vedas*, Poona, 1956.
Titchenell, Elsa B., *The Masks of Odin*, Pasadena, 1988.
Tompkins, Peter, *Secrets of the Great Pyramid*, New York, 1978.
——, *Mysteries of the Mexican Pyramids*, Thames & Hudson, London, 1987.
Velikovsky, Immanuel, *Earth in Upheaval,* New York, 1977.
Wallis Budge, E. A., *Egyptian Magic*, London, 1901.
——, *A History of Egypt*, 1902.
——, *Gods of Egyptians*, 1904.
——, *Osiris and the Egyptian Resurrection*, 1911.
——, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, 1920.
——, *From Fetish to God in Ancient Egypt*, Oxford, 1934.
Ward, John, *Pyramids and Progress*, 1900.
Warren, William F., *Paradise Found : The Cradle of the Human Race at the North Pole*, Boston, 1885.
Waters, Frank, *Mexico Mystique*, Chicago, 1975.
——, *The Book of the Hopi*, Penguin, 1977.
Wendorff, Fred, et Schild, Romuald, *Prehistory of the Nile Valley*, New York, 1976.
West, John Anthony, *Serpent in the Sky*, New York, 1979.
——, *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, Harrap-Columbus, London, 1989.
White, John, *Pole Shift,* ARE Press, Virginia Beach, 1994.
Wilkins, W. J., *Hindu Mythology : Vedic and Puranic*, Heritage, New Delhi, 1991.
Willis, Roy (ed.), *World Mythology*, BCA, London, 1993.
Wright, Ronald, *Time among the Maya*, Futura, London, 1991.

Remerciements

Le présent ouvrage n'aurait jamais pu être écrit sans l'amour et le soutien constant de ma compagne Santha Faiia – qui donne toujours davantage qu'elle ne reçoit et qui fait profiter tous ceux qui l'entourent de sa créativité, de sa gentillesse et de son imagination. Toutes les photographies de ce livre ont été réalisées par elle.

Je suis également redevable à nos six enfants – Gabrielle, Leila, Luke, Ravi, Sean et Shanti – de leur appui et de leurs encouragements.

Merci également à mes parents, Donald et Muriel Hancock, pour leur aide et leur présence tout au long de ce projet – et dans d'autres moments difficiles. Avec mon oncle James Macaulay, ils ont patiemment relu les versions successives du manuscrit au fur et à mesure de sa rédaction, l'enrichissant de précieuses suggestions. Merci aussi à mon meilleur ami, Peter Marshall, avec qui j'ai essuyé de nombreuses tempêtes, et à Rob Gardner, Joseph et Sherry Jahoda, Roel Oostra, Joseph et Laura Schor, Niven Sinclair, Colin Skinner et Clem Vallance, qui m'ont tous fait profiter de leurs conseils.

En 1992, j'ai découvert que j'avais un ami à Lansing, dans le Michigan. Son nom est Ed Ponist. Il est entré en contact avec moi peu après la publication de mon livre précédent, *The Sign and the Seal.* Tel un ange gardien, il m'a proposé de consacrer une bonne partie de son temps libre à m'aider à rassembler la documentation disponible aux Etats-Unis et à prendre les contacts nécessaires. Il a fait du beau travail, m'envoyant toujours les bons livres au bon moment, et trouvant même des références dont je n'avais même pas connaissance. Il a également été un très bon juge de la qualité de mon travail. Enfin, quand Santha et moi-même nous sommes rendus en Arizona pour rencontrer des Indiens Hopi, c'est Ed qui nous guida.

La première lettre d'Ed faisait partie du déluge de courrier que j'ai reçu du monde entier après la publication de *The Sign and the Seal.* J'ai essayé au début de répondre à chaque lettre individuellement. Finalement, cependant, j'ai dû y renoncer, absorbé par mes nouvelles recherches pour *Les Empreintes des Dieux.* Ce ne fut pas de gaieté de cœur, et j'aimerais profiter de cette occasion pour remercier ici tous ceux qui m'ont écrit et à qui je n'ai pas répondu. Je tâcherai de mieux m'organiser dans l'avenir, car cette correspondance, pour la qualité des informations qu'elle contient parfois, m'est d'un précieux secours.

D'autres chercheurs m'ont aidé dans la rédaction de ce livre : Martin Slavin, David Mestecky et Jonathan Derrick. Par ailleurs, j'aimerais remercier mes éditeurs des deux côtés de l'Atlantique, Tom Weldon chez Heinemann, Jim Wade chez Crown et John Pearce chez Doubleday Canada, ainsi que mes agents Billy Hamilton et Sara Fisher pour leur diligence, leur soutien et leurs conseils avisés.

Mes remerciements les plus chaleureux vont également aux auteurs et aux chercheurs qui sont devenus mes amis au cours de cette enquête : Robert Bauval en Grande-Bretagne (avec qui je signerai deux prochains livres sur des sujets voisins), Colin Wilson, John Anthony West et Lew Jenkins aux Etats-Unis, Rand et Rose Flem-Ath et Paul William Roberts au Canada.

Enfin, je voudrais rendre hommage à Ignatius Donnelly, Arthur Posnansky, René-Aor Schwaller de Lubicz, Charles Hapgood et Giorgio de Santillana, qui tous ont constaté que quelque chose « clochait » dans la version officielle de l'histoire de l'humanité, qui ont eu le courage de faire entendre leur voix malgré l'hostilité de la communauté scientifique, et qui ont été les pionniers de la révolution intellectuelle à laquelle on assiste aujourd'hui – une révolution irrévocable.



Index sélectif

A

Abou Simbel, 401.
Abydos, 74, 323, 337, 338, 339, 371, 372, 374, 375, 380, 382, 383, 384, 385, 390, 399, 412, 469.
Achiotlan, 113.
Acosta (Fr José de), 58.
Agassiz (Louis), 440.
Ahmed, Hadji, 26.
Ahuitzotl, 99.
Ahura Mazda, 194, 195.
Airyana Vaejo, 194, 195, 196, 210, 455.
Akapana (pyramide d'), 79, 80, 176.
Alaska, 27, 187, 207, 208, 211, 213, 216, 437, 444, 451.
Alexandrie (bibliothèque d'), 14, 27, 234, 415.
Amazone, 24, 26, 61.
Amérique centrale, 97, 99, 102, 105, 107, 110, 113, 114, 117, 118, 120, 121, 122, 123, 124, 129, 132, 133, 135, 136, 139, 140, 141, 142, 144, 149, 150, 152, 157, 160, 161, 162, 163, 184, 189, 199, 241, 245, 246, 253, 326, 341, 352, 368, 370, 472.
Amlodhi (Amleth, Hamlet), 242, 243, 256, 257, 349.
Antarctique, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 29, 33, 166, 437, 438, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 452, 454, 458, 470, 472, 473.
Anubis, 257, 333, 334, 338, 365, 383.
Archimède, 173.
Asin, 196.
Assouan, 401, 406, 409.
Atef (couronne d'), 373.
Atharvaveda, 245.
Atlantide, 434, 437.
Atoum (voir aussi Râ-Atoum), 340, 341, 349.
Atrahasis, 184.
Australie, 188, 204, 207, 448, 454.
Avesta, 194, 195, 196, 198, 455.
Axayacatl, 101.
Aymaras, 75, 79, 80, 93, 94.
Aztèques, 99, 100, 101, 102, 107, 109, 112, 114, 118, 119, 139, 166, 167, 185, 189, 192, 193, 199, 349, 474.

B

Baalbek, 254.
Babel, 111, 115, 116.
Babylone, 237.
Bacabs, 242.
Badawy, Alexander, 415.
Baines, John, 275.
Batres, Leopoldo, 170, 171, 172, 173, 175.
Bauval, Robert, 334, 336, 338, 401, 402, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 420, 421, 423, 424, 425, 429.
Becker, Friedrich, 83.
Belzoni, Giovanni Battista, 284, 299.
Benben, 340, 341.
Bernal, Martin, 109, 239.
Berosus, 84, 223, 252.
Betanzos, Juan de, 51.
Bible, 46, 59, 154, 184, 192, 246, 339, 427, 460, 467, 472, 477.
Bolivie, 47, 66, 79, 81, 93, 94, 102, 369, 390.
Bolling (phase de), 214.
Borchardt, Ludwig, 406.
Borobudur, 254.
Bouddhisme, 193.
Breasted, James H., 292.
Browman, David, 92.

Brown, Hugh Auchincloss, 453.
Buache, Philippe, 21, 22, 23, 24, 450, 470.
Budge, Sir E. A. Wallis, 135, 250, 328, 350, 354, 355, 410.
Burroughs, Lorenzo, 35.
Byrd, amiral, 21, 448.
Byrd (expéditions antarctiques), 448, 449.

C

Cahto (Indiens), 197.
Campbell, Joseph, 86.
Canada, 211, 213, 214, 216, 437, 451, 456.
Carnarvon (Lord), 333.
Carter, Howard, 333.
Caviglia, G. B., 289, 327.
Cayce, Edward, 472.
Chacmool, 98.
Champollion, Jean-François, 281.
Cherokees, 246.
Chibcas, 186.
Chichen Itza, 97, 99, 105, 242.
Chili, 47, 187, 196, 198.
Chine, 17, 188, 192, 197, 215, 236.
Cholula, 111, 112, 115, 116, 117, 118, 119.
Christ, 122, 151, 164, 426.
Cieza de Leon, 76.
Coe, Michael, 125.
Colomb, Christophe, 13, 102, 116, 133, 138, 141, 144, 151, 237, 271.
Continents perdus, 434, 435, 442.
Cook, James, 31, 32.
Coricancha, Cuzco, 47, 48, 49.
Cortès, Hernan, 112, 113.
Coxcoxtli, 184, 247.
Cuvier, Georges, 210.
Cuzco, 47, 48, 53, 57, 58, 61, 64, 296.

D

Dahshour, 299, 301, 356.
Darwin, Charles, 23, 159, 206, 207.
Davison, Nathaniel, 289, 292.
Dechend, Hertha von, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 246, 247, 249, 256, 257, 261, 263, 348, 350, 426, 468.
Deucalion, 190, 192, 197, 365.
Diaz, Bernal, 109, 172.
Diodore de Sicile, 303, 361, 365, 369, 411.
Djer, 383.
Djoser, 301, 316, 317, 342, 391.
Dogons, 352.
Duran, Diego de, 100, 115.

E

Ea, 182, 464.
Edwards, I. E. S., 275, 276, 285.
Egypte, 17, 22, 46, 72, 74, 90, 111, 118, 129, 133, 134, 135, 138, 139, 140, 141, 149, 151, 164, 165, 166, 174, 175, 189, 191, 247, 248, 249, 251, 256, 262, 267, 269, 271, 278, 284, 285, 292, 294, 296, 304, 310, 314, 315, 316, 317, 327, 333, 334, 336, 338, 340, 341, 342, 348, 354, 355, 356, 357, 359, 360, 361, 362, 363, 365, 366, 367, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 378, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 397, 398, 400, 401, 403, 405, 409, 410, 411, 418, 423, 427, 436, 457, 463, 469, 470.
Einstein, Albert, 15, 16, 347, 441, 444, 471.
Eléphantine (île d'), 90, 406.
Emery, Walter, 134, 135, 364.
Ennéade, 148, 340, 360, 367.
Eusèbe, 359, 360.

F

Faulkner, R. O., 344.
Fenja, 243, 245.
Fenrir, 198, 199, 240.
Fiedel, Stuart, 102.
Fine, Oronce, 19, 20, 21, 22, 24, 33, 35, 449, 450.
Flem-Ath, Rand et Rose, 437, 438, 442.
Frankfort, Henry, 380, 381, 382.

G

Galilée, 261, 351.
Gantenbrink, Rudolf, 307, 308, 317, 415.
Garcilaso de la Vega, 54, 59, 76, 77, 79.
Geb, 250, 340, 348, 365, 366, 367.
Gilgamesh, 181, 182.
Gizeh, voir Pyramides, Sphinx, 74, 79, 118, 129, 140, 164, 165, 166, 173, 267, 268, 271, 282, 284, 288, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 299,

301, 312, 315, 318, 320, 321, 323, 324, 326, 327, 328, 329, 334, 336, 337, 339, 342, 355, 356, 378, 382, 384, 385, 389, 391, 393, 395, 396, 397, 398, 399, 402, 406, 412, 413, 416, 417, 418, 420, 421, 423, 425, 426, 427, 429, 457, 463, 464, 466, 468, 469, 470, 471, 473.
Greaves, John, 289, 463.
Greenwich, 30.
Gucumatz, 105, 157.
Guthrie, Dale, 208.

H

Hagar, Stansbury, 163, 164, 169.
Haldane, Cherry, 384.
Hamlet (le moulin d'), 236, 237, 239, 242, 245, 246, 249, 257, 258, 348.
Hapgood, Charles H., 11, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 26, 32, 33, 34, 35, 208, 209, 214, 409, 438, 440, 444, 447, 448, 449, 450, 454, 455, 468, 470.
Hassan, Fekri, 386.
Hawass, Zahi, 329.
Hawkins, Gerald, 163.
Hays, J. D., 263.
Hébreux, 46, 59, 190, 254, 367.
Héliopolis, 139, 339, 340, 341, 342, 348, 350, 351, 353, 358, 360, 362, 367, 369, 422, 427, 464, 469.
Hermopolis, 365.
Hérodote, 282, 284, 293, 361, 362, 411, 423.
Hésiode, 189.
Hipparque, 234, 235, 251, 252.
Hiroshima, 460, 461.
Hoffman, Michael, 359, 386, 387.
Homère, 244.
Hopi, Indiens, 193, 194, 474, 475, 476.
Horus, 257, 258, 340, 351, 352, 360, 361, 363, 365, 367, 370, 398.
Huaracocha, 51.
Huitzilopochtli, 99.
Hung (Ligue), 255.
Huxley, Sir Thomas, 453.
Huyna Picchu, 62.

I

Ibn Ben Zara, Iehudi (carte de), 27, 28, 33.
Illa, 51.
Imbrie, John, 213, 263.
Imhotep, 342.
Inca, 43, 46, 47, 49, 51, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 64, 76, 94, 102, 103, 197.
Inde, 58, 189, 190, 244, 245, 255, 256, 261, 369, 455, 462.
Indiens, 50, 51, 54, 55, 56, 58, 60, 61, 73, 74, 75, 76, 79, 93, 113, 114, 186, 187, 193, 194, 196, 197, 198, 254, 474.
Indus (vallée de l'), 17, 262.
Innou, voir Héliopolis, 339, 340, 464.
Intihuatana, 64.
Inuit, 187.
Iran, 194.
Ishtar, 182, 183.
Isis, 72, 248, 257, 258, 292, 340, 351, 360, 361, 365, 367, 369, 373, 418.
Itzamana, 105, 106.

J

Japon, 211, 245, 458, 472.
Java, 212, 254.
Josèphe, Flavius, 359, 462.

K

Kalasasaya, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 89, 109, 389.
Khasekhemwy, 383.
Khenti-Amentiou, 338.
Khéops, 65, 280, 282, 284, 285, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 299, 301, 303, 304, 314, 326, 328, 336, 356.
Khephren (Khafre), 278, 282, 284, 285, 290, 291, 293, 294, 295, 299, 301, 302, 321, 322, 325, 326, 328, 329, 330, 336, 356, 380, 393, 394, 397, 398, 399, 400, 418, 427.
Kobé, 458, 459.
Koestler, Arthur, 436.
Kon Tiki, 51.
Krakatoa, 210, 212.
Kremer, Gerard voir Mercator, 21.
Kukulkan, 97, 105, 106, 157.
Kullervo, 245, 246, 258.

L

La Paz, 65, 66, 67, 70, 79, 94.
La Venta, 120, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 143, 144, 149, 151.

Landa, Diego de, 98, 113, 114, 241.
Las Casas, Bartolomé de, 106.
Latif, Abdul, 296.
Lawrence, D.H., 137.
Lehner, Mark, 328, 390, 399.
Livre des Morts, 134, 139, 191, 368, 373.
Louqsor (Vallée des Rois), 74, 290, 338, 390, 392, 393, 420, 427.
Ludendorff, Hans, 83.

M

Machu Picchu, 57, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 70, 94, 296, 324.
Mamoun (calife al-), 285, 286, 288, 290, 303, 304, 305, 307, 308.
Manco Capac, 47, 59.
Manéthon, 359, 360, 361, 386, 473.
Mani, 113, 114, 183.
Manu, 190, 191, 192, 256.
Mars, 223, 225, 454, 472.
Mary Bird, 20, 22.
Maspéro, Gaston, 327, 328, 329, 346.
Mayas, 102, 103, 105, 122, 136, 139, 145, 146, 149, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 159, 172, 177, 185, 189, 198, 199, 242, 252, 352, 353, 435, 471, 474.
Meidoum, pyramide de, 299, 301.
Memphis, 363, 365.
Ménès, 363, 374.
Mercator, 21, 22, 24, 29, 33, 34.
Mésopotamie, 134, 135, 138, 141, 181, 464.
Mexique, 94, 97, 99, 100, 102, 103, 104, 106, 107, 109, 112, 113, 114, 115, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 124, 127, 132, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 144, 163, 164, 165, 166, 174, 185, 197, 208, 214, 237, 261, 369, 370, 373, 378, 433, 442, 445, 474.
Michoacan, 185.
Millon, René, 167.
Minos, 14.
Mixtèques, 113, 118.
Monte Alban, 136, 137, 142, 143, 144.
Montezuma, 113.
Morley, Sylvanus G., 105, 106.
Murray, Margaret, 375, 382.
Mykérinos (Menkaure), 282, 284, 285, 290, 291, 293, 294, 295, 299, 301, 336, 356, 398.
Mysinger, 243.

N

Naville, professeur, 375, 376, 378, 380, 381, 382.
Nazca, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 46, 47, 94, 139, 177.
Neanderthal, 203.
Nepthys, 340.
Neterou, 358, 363, 398, 410.
Neugebauer, Otto, 157.
Newton, Isaac, 30, 227, 471.
Noé, 184, 185, 190, 192, 195, 240, 247, 365, 401, 464, 472, 477.
Nout, 340, 349, 350, 365.

O

Oannes, 84, 85, 141.
Oaxaca, 136, 137, 143.
Ohlmeyer, Harold, 12, 18.
Oldfather, C.H., ???.
Olmèques, 99, 118, 119, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 129, 132, 133, 136, 139, 145, 152, 156, 158.
Orion, 43, 139, 164, 247, 254, 256, 257, 318, 334, 336, 346, 347, 368, 370, 412, 414, 415, 416, 418, 420, 421, 423, 425, 429, 466, 469, 470, 472.
Osireion, 323, 337, 338, 375, 376, 378, 380, 381, 382, 385, 389, 399.
Osiris, 71, 72, 73, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 254, 255, 256, 257, 258, 261, 322, 326, 334, 338, 340, 341, 347, 351, 353, 360, 365, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 375, 380, 381, 382, 383, 386, 389, 410, 418, 421, 427.
Ounas (pyramide d'), 342, 343, 344, 346, 351, 354, 355.

P

Pacal, 147, 148, 149.
Palenque, 146, 148, 149, 152.
Palerme (Pierre de), 215, 359, 363, 364, 374, 386.
Parthénon, 318.
Pérou, 35, 39, 40, 41, 45, 46, 47, 56, 60, 62, 102, 112, 135, 137, 186, 216, 296, 324, 325.
Petrie, William Flinders, 280, 312, 314, 315, 316, 320, 322, 328, 363, 375, 415.
Phéniciens, 14, 132.
Pitluga, Phillis, 43.

Pizarre, Francisco, 47, 49, 112.
Platon, 411, 434, 461.
Plutarque, 72.
Posnansky, Arthur, 68, 70, 82, 83, 84, 88, 89, 90, 91, 389, 468.
Pount, 410.
précession, 64, 227, 228, 230, 232, 234, 235, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 247, 249, 251, 252, 253, 254, 256, 257, 258, 262, 263, 264, 280, 334, 336, 340, 353, 362, 408, 412, 413, 414, 416, 418, 421, 422, 423, 425, 452, 465, 470.
Premier Temps, 322, 326, 339, 341, 355, 357, 358, 359, 363, 365, 366, 373, 375, 381, 385, 386, 388, 410, 417, 418, 464, 472.
Prestwick, Joseph, 215.
Prométhée, 190.
Ptah, 365.
Ptolémée, Claudius, 27.
Pyramide de Khéops (Grande Pyramide), 65, 280, 290, 292, 296, 336, 405, 409.
Pyramide de Khephren (Deuxième Pyramide), 278, 279, 282, 284, 295, 299, 398, 416.
Pyramide de Mykérinos, 278, 290, 293, 295, 416.

Q

Quechua, 58.
Quetzalcoatl, 103, 104, 105, 106, 107, 109, 110, 111, 112, 117, 118, 120, 124, 129, 130, 139, 142, 152, 153, 157, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 176, 217, 246, 261, 326, 341, 368, 369, 370, 435.
Quiché, 105, 139.

R

Râ-Atoum (ou Rê), 340, 341, 349.
Ramsès II, 372, 374.
Reiche, Maria, 42, 45.
Reis, Piri, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 21, 24, 26, 32, 33, 409.
Rocard, Yves, 458.
Rosicruciens, ???.
Ross, mer de, 20, 21, 23, 442, 449, 450.
Rostau, 324, 326.
Runcorn, S.K., 456, 457.
Ruz, Alberto, 148.

S

Sabah, 193.
Sacsahuayman, 53, 54, 55, 63, 65, 94, 324.
Sahagun, Bernardino de, 99, 115, 165.
Samson, 244, 245, 246.
San Lorenzo (Mex.), 120, 124, 125, 126, 127.
Santiago Tuxtla, 121, 122, 123, 129.
Santillana, Giorgio de, 221, 232, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 246, 247, 249, 254, 256, 257, 261, 263, 348, 350, 426, 468.
Saqqara, 290, 301, 316, 342, 343, 344, 391.
Schoch, Robert, 337, 389, 394, 395, 396, 397, 418, 422.
Schemmler, Alfred E., 166, 167, 169, 176.
Schwaller de Lubicz, R. A., 354, 362, 392.
Sekhemkhet, 301.
Sekhmet, 349, 350.
Sellers, Jane B., 249, 250, 251, 253, 254, 256, 257, 261.
Senouseret I, 339.
Set(h), 72, 250, 257, 340, 360, 365, 370.
Séti I, 191, 372, 373, 374, 375, 376, 378, 380, 381, 382.
Shackleton, Sir Ernest, 448.
Sibérie, 27, 207, 209, 210, 211, 213, 215, 216, 437, 438, 444, 451.
Sirius, 163, 247, 256, 257, 351, 352, 353, 354, 361, 415, 417, 418, 421, 424, 470.
Snefrou, 356.
Sphinx, 129, 292, 320, 321, 326, 327, 328, 329, 330, 337, 378, 380, 382, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 418, 420, 422, 426, 429, 435, 457, 468, 469, 473.
Spitzberg, 450, 451.
Stecchini, Livio Catullo, 175, 407.
Stèle de l'Homme barbu, 131.
Stèle de l'Inventaire (Gizeh), 292, 293, 326, 327, 328.
Stephens, John Lloyd, 151.
Stirling, Matthew, 122, 123, 126, 131.
Strabon, 288, 375, 376.
Sumériens, 32, 135.

T

Ta-Neterou, 410, 455.
Tarahumara, 197.
Taylor, Edith, 447.
Tazewell, 204, 213.
Tefnout, 340, 365.

Temple, Robert, 352.
Tenochtitlan, 99.
Teotihuacan, 118, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 176, 177, 262, 369, 378, 435, 436.
Tezcatlipoca, 107, 109, 110, 185, 370.
Thegtheg, 187.
Thompson, Eric, 145, 155, 156, 159, 160.
Thoth, 140, 191, 192, 250, 340, 353, 365, 367, 368, 410, 411, 468.
Thoutmosis, 140, 327, 328, 329.
Tiahuanaco, 58, 59, 60, 65, 68, 69, 70, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 81, 82, 83, 87, 89, 91, 92, 93, 94, 103, 109, 150, 151, 162, 176, 177, 222, 369, 389, 435, 457, 468.
Tikal, 140.
Titicaca, lac, 58, 65, 67, 68, 69, 71, 73, 74, 79, 89, 91, 92, 94, 341, 437, 445.
Toltèques, 118.
Tonatiuh, 101, 102, 349.
Torquemada, Juan de, 104, 106.
Toutankhamon, 290, 333.
Tres Zapotes, 120, 122, 123, 124, 126, 129, 144.
Trimble, Virginia, 415.
Tula, 107, 108, 109, 111.
Tupinamba, 186.
Turin (Papyrus de), 359, 363, 367, 374, 386.

U

Uniformitarisme, 452, 453.
Upuaut, 247, 257, 338, 383.
Utnapishtim, 182, 183, 184, 247, 464.
Uxmal, 149, 151, 152.

V

Vénus, 157, 158, 225, 472.
Vichnou, 191, 464.
Villahermosa, 99, 126, 128, 136.
Viracocha, 35, 40, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 65, 71, 73, 74, 78, 79, 84, 86, 89, 92, 93, 94, 103, 104, 105, 106, 112, 161, 162, 217, 261, 326, 341, 368, 369, 370, 389, 435.
Votan, 105.
Vyse, Howard, 285, 291, 292, 311.

W

Wendorff, Fred, 386, 387.
West, John Anthony, 134, 334, 336, 337, 338, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 396, 397, 398, 399, 401, 418, 420, 422.
Wisconsin (glaciation du), 204, 211, 212, 214, 216, 441, 451.
Würm (glaciation du), 204, 212, 441.

X

Xolotl, 246.

Y

Yggdrasil, 199, 240, 241.
Yucatan, 97, 106, 113, 115, 136, 149, 151, 185, 474.
Yukon, 213, 216, 444, 451.
Yurlunggur, 189.

Z

Zapotèques, 118.
Zeno, 33.
Ziggourat, 97, 111, 118, 175, 342.
Zodiaque, 231, 232, 234, 240, 251, 252, 263, 362, 408, 416, 466.
Zoroastriens, 194, 196.
Zumarraga, Juan de, 114.

Table

I. Introduction.
LE MYSTÈRE DES CARTES

1. Les cartes des anciens rois de la mer. 11
2. Des fleuves dans l'Antarctique. 19
3. Des bribes d'une science disparue. 29

II. Pérou et Bolivie
L'ÉCUME DE LA MER

4. Le vol du Condor. 39
5. Voyage dans la nuit des temps : la piste inca. 46
6. Il vint en des temps de troubles. 50
7. Le temps des géants. 57
8. Un lac sur le toit du monde. 66
9. Viracocha et Osiris. 71
10. La Porte du Soleil. 76
11. Les Hommes-Poissons. 82
12. La fin des Viracochas. 89

III. L'Amérique centrale.
LE SERPENT À PLUMES

13. Les enfants du Cinquième Soleil. 97
14. Le peuple du Serpent. 104
15. Une tour de Babel mexicaine. 111
16. Le sanctuaire du Serpent. 119
17. L'énigme olmèque. 124
18. Une civilisation surgie du néant. 131
19. Odyssées dans le monde des morts. Voyages dans les étoiles. 138
20. Les fils des premiers hommes. 146
21. Un ordinateur pour calculer la fin du monde. 153
22. La cité des dieux. 161
23. Le soleil, la lune et l'Allée des Morts. 170

IV. *1.* Une espèce frappée d'amnésie.
LE MYSTÈRE DES MYTHES

24. Des échos de nos rêves. 181
25. Les multiples visages de l'Apocalypse. 194
26. Une espèce née pendant le long hiver de la préhistoire. 201
27. La face de la terre s'obscurcit et une pluie noire commença à tomber. 206

V. *2.* Le code précessionnel.
LE MYSTÈRE DES MYTHES

28. La machinerie céleste. 221
29. Un code antédiluvien. 231
30. L'arbre cosmique et le moulin des dieux. 239
31. Les nombres d'Osiris. 249
32. Message aux hommes qui ne sont pas encore nés. 260

VI. *1.* Égypte.
L'ÉNIGME DE GIZEH

33. Points cardinaux. 267
34. Demeure d'éternité. 273
35. Des tombes, rien que des tombes ? 282
36. Anomalies. 295
37. L'œuvre d'un dieu ? 303
38. Un puzzle interactif à trois dimensions. 311
39. Là où le temps a commencé. 321

VII. *2.* Égypte.
LE SEIGNEUR DE L'ÉTERNITÉ

40. Reste-t-il des secrets à découvrir en Egypte ? 333
41. La cité du Soleil et la chambre du Chacal. 339
42. Enigmes et anachronismes. 346
43. A la recherche du Premier Temps. 358
44. Les dieux du Premier Temps. 365
45. L'œuvre des hommes et des dieux. 372
46. Le onzième millénaire avant Jésus-Christ. 386
47. Le Sphinx. 391
48. Une balise géodésique. 403
49. Le mystère d'Orion. 414

VIII. Conclusion
LE CONTINENT ENGLOUTI

50. Une aiguille dans une botte de foin ? 433
51. Le marteau et le pendule. 444
52. Comme un voleur dans la nuit. 460

Notes 479
Bibliographie 512
Index 519

CHEZ LE MÊME EDITEUR

Dans la même collection (suite)

DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES
par Frédéric Boutet
Suivi d'un dictionnaire des songes.

•

LE CHEVAL DE DIEU
par Gérard Bavoux
Le secret de l'Abbé Boudet. Récit initiatique.

•

LE PORTEUR DE LUMIÈRE
par Gérard Bavoux
Les arcanes noirs du Vatican. Récit initiatique.

Les Grandes Aventures de l'Archéologie

LA FABULEUSE DÉCOUVERTE DE LA CITÉ PERDUE DES INCAS
par Hiram Bingham
Traduite pour la première fois en France, la passionnante histoire
d'une redécouverte devenue un classique du récit d'exploration.

•

LA FABULEUSE DÉCOUVERTE DE L'EMPIRE DES INCAS
par Siegfried Huber
L'aventure de Pizarre et ses frères reconstituée à partir de documents originaux (1490-1548).

•

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE
LA FABULEUSE DÉCOUVERTE DE L'EMPIRE AZTÈQUE (1)
LA CHUTE DE L'EMPIRE AZTÈQUE (2)
par William H. Prescott

•

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU PÉROU
LA DÉCOUVERTE DE L'EMPIRE INCA (1)
LA CHUTE DE L'EMPIRE INCA (2)
par William H. Prescott

•

AVENTURES DE VOYAGE EN PAYS MAYA
COPAN, 1839
par John Lloyd Stephens
« Peut-être le récit de voyage le plus fascinant qui ait jamais été publié » (Edgar Poe).

•

CHAMPOLLION
par Hermine Hartleben
La biographie fondamentale consacrée au plus grand égyptologue français.

•

LE SECRET DES BÂTISSEURS DES GRANDES PYRAMIDES
par Georges Goyon, Maître de recherche au CNRS
Nouvelles données sur la construction des monuments mégalithiques.

•

LA FABULEUSE DÉCOUVERTE DE LA TOMBE DE TOUTANKHAMON
par Howard Carter
Les mémoires inédits de l'auteur de la découverte.

•

VOYAGE DANS LA BASSE ET LA HAUTE ÉGYPTE
par Vivant Denon
La découverte de l'empire des pharaons par le fondateur du Louvre.

•

VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE
par Belzoni
« L'un des livres les plus fascinants de toute la littérature concernant l'Égypte » (Howard Carter).

•

L'AVENTURE ARCHÉOLOGIQUE EN ÉGYPTE
par Brian M. Fagan
Grandes découvertes, pionniers célèbres, chasseurs de trésors et premiers voyageurs.

TOUTANKHAMON
par Christiane Desroches Noblecourt
Vie et mort du plus fabuleux de tous les pharaons.

•

RAMSÈS II, LA VÉRITABLE HISTOIRE
par Christiane Desroches Noblecourt

Achevé d'imprimer en octobre 1996
sur presse Cameron
par ***Bussière Camedan Imprimeries***
à Saint-Amand-Montrond (Cher)

N° d'Edit. 516. - N° d'Imp. 4/910.
Dépôt légal : octobre 1996.

Imprimé en France

UNE NOUVELLE INTERPRETATION DES GRANDS MYSTERES DU MONDE

Du fond des âges, d'immenses empreintes sur terre, d'impressionnants vestiges archéologiques, des traces de bouleversements et de cataclysmes à l'échelle planétaire, de mystérieux signes et écrits de toutes origines, tentent de nous délivrer un très pressant message...

Graham Hancock, avec brio et maîtrise, assemble, pièce après pièce, un gigantesque puzzle regroupant les grands mystères du monde : les immenses dessins au sol de Nazca, les ruines mégalithiques de Tiahuanaco, les énigmatiques cartes médiévales de l'Antarctique libre des glaces, les pyramides d'Egypte et d'Amérique centrale et leurs corrélations mathématiques, les dieux blancs des Aztèques et des Incas, les troublantes et nombreuses versions du mythe du Déluge, l'âge multimillénaire du Sphinx pour n'en citer que quelques-uns.

Mais dans ce livre duquel on ne peut s'arracher, Hancock ne se limite pas à cette captivante démonstration. Il propose, ni plus ni moins, une nouvelle et très convaincante approche de l'histoire des hommes depuis les commencements. D'après les historiens et les archéologues, la civilisation aurait émergé au Proche-Orient, il y a cinq mille ans... Battant en brèche ce dogme, Hancock se lance sur la trace des « Dieux », rescapés d'une civilisation originelle dont l'Antiquité, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde, serait l'héritière ; une civilisation primordiale d'un niveau scientifique et culturel très élevé, anéantie des milliers d'années avant la construction des pyramides d'Egypte dans une catastrophe apocalyptique appelée, si l'on en croit la périodicité fixe des cycles cosmiques, à se reproduire le 23 décembre 2012...

ANEANTIE A L'AUBE DES TEMPS, UNE CIVILISATION PRIMORDIALE, A L'ORIGINE DE L'HISTOIRE DES HOMMES ?

Illustr. de couv. : D. R.
ISBN 2.85704.496.8
96.10 917.273.5
155 F TTC

9 782857 044963